

Notes du mont Royal

www.notesdumontroyal.com

Cette œuvre est hébergée sur « *Notes du mont Royal* » dans le cadre d'un exposé gratuit sur la littérature.

SOURCE DES IMAGES
Google Livres



LVCIEEN

D E L A

TRADVCTION



DE N. PERROT

SR D'ABLANCOVRT.

DIVISE' EN DEUX PARTIES.



A P A R I S,

Chez AUGUSTIN COVRBE', au Palais, en la
Gallerie des Merciers, à la Palme.

M. DC. LIV.

AVEC PRIVILEGE DV ROY.





A MONSIEUR
CONRART
 CONSEILLER
 ET SECRETAIRE DV ROY.



MONSIEUR,

*Comme les choses retournent à leur prin-
 cipe, & finissent ordinairement par où elles
 à ij*

E P I S T R E.

ont commencé, il estoit juste de consacrer la fin de mes Traductions, à celuy qui en auoit eu les prémices ; & Minucius Félix ayant donné naissance à nostre amitié, Lucien en deuoit faire comme l'accomplissement. D'ailleurs, il falloit mettre au frontispice de cet Ouurage, un nom qui bannist toute la mauuaise opinion, que l'on en pourroit auoir ; & que le libertinage de cet Auteur, fust effacé par la vertu de Monsieur Comart. Ajoutez, à cela, que ce Liure ne pouuoit honnestement paroistre en public sous d'autres auspices que de celuy, de qui les soins ont tant contribué à sa production, & de qui les bons amis font maintenant qu'il se montre au jour en un estat plus parfait. Ce n'est donc pas tant icy un present, qu'un acte de reconnoissance ; encore est-ce une reconnoissance interessée, puisqu'elle mendie la protection de celuy qu'elle reconnoist pour son bien-faiteur. Et veritablement, MONSIEVR, puisque c'est vous principalement qui m'avez fait entreprendre cette Version, vous deuez auoir part au blâme ou à la louange qui en pourra reuenir ; outre qu'elle trouuera assez de monstres à combattre à sa naissance, pour chercher

E P I S T R E.

un Protecteur. Mais afin que vous ne me puissiez reprocher de vous avoir engagé témérairement dans une querelle dont vous vous fussiez fort bien passé, ie vous veux donner des armes pour vous défendre, & pour nous mettre tous deux à couuert de la Calomnie.

Tout ce qu'on peut dire contre moy, se peut rapporter à deux Chefs, au Dessen & à la Conduite. Car les uns diront qu'il ne falloit pas traduire cet Auteur, les autres, qu'il le falloit traduire autrement. Je veux donc répondre à ces deux objections, après avoir dit quelque chose de LVCIENT, qui servira à ma justification, & fera mieux voir les raisons que j'ay eues de le traduire.

LVCIENT estoit de Samosate capitale de la Comagène, & d'une naissance fort medio-
Prouince de Syrie.
cre; Car son pere n'ayant pas le moyen de l'entretenir, resolut de luy faire apprendre un métier; mais les commencemens ne luy en ayant pas esté fauorables, il se jetta dans les Lettres, sur un songe qui est rapporté au commencement de cet Ouvrage. Il dit luy-mesme qu'il embrassa la profession d'Avocat; &

E P I S T R E.

qu'ayant en horreur les criailleries , & les autres vices du Barreau , il eut recours à la Philosophie , comme à un azyle. Il paroist par ses Ecrits , que c'estoit un Rhéteur , qui faisoit profession d'Eloquence, & composoit des Déclamations & des Harangues sur diuers sujets , & mesme des Plaidoyers ; quoy qu'il ne nous en reste point de sa façon. Il s'établit d'abord à Antioche , d'où il passa en Ionie & en Grèce , puis en Gaule & en Italie , & reuint en son païs par la Macédoine. Mais on voit bien qu'il a vécu une partie du temps à Athènes , aussi en a-t-il pris les vices & les vertus. A la fin il se retira des exercices dont i'ay parlé , pour s'adonner à la Philosophie ; c'est pourquoy il se plaint en quelque endroit , de ce qu'on l'y veut rembarquer en sa vieillesse. Il a vécu quatre-vingts dix ans ; depuis le regne de Trajan , & au dessus , jusques par delà Marc-Aurèle , sous qui il fut en grande estime , & denint Intendant de l'Empereur en Egypte. Suidas veut qu'il ait esté déchiré par les chiens ; mais c'est apparemment une calomnie , pour se venger de ce qu'il n'a pas épargné dans ses railleries les premiers

E P I S T R E.

premiers Chretiens, non plus que les autres: Toutefois, ce qu'il en dit, se peut rapporter, à mon avis, à leur charité & à leur simplicité, qui est plustost une louange qu'une injure; joint qu'on ne doit pas attendre d'un Payen, l'éloge du Christianisme. Quelques-uns ont crû qu'il auoit esté Chretien; mais cela ne paroist point dans ses Ecrits: Il est vray qu'il sçait beaucoup de nos mystères pour un Etranger; quoy que le voisinage de la Judée & le commerce des Chretiens, joint à sa curiosité naturelle, luy ayent pû. aquerir toute cette connoissance. D'autres le veulent faire passer pour un parangon de sagesse & de doctrine; Mais outre l'amour des Garçons, où il a esté sujet, & le peu de sentiment qu'il a eu de la Divinité, il ne luy est pas pardonnable d'avoir déchiré la reputation des plus grans Hommes, sur le raport de la Renommée, ou plustost sur celui de leurs ennemis. Car encore qu'on le puisse excuser, en disant que ce n'est pas à eux qu'il en veut, mais à ceux qui abusent de leur nom, pour couvrir leurs vices; on voit bien qu'il ne laisse échaper aucune occasion d'en mesdire; & qu'il leur donne toujours

Bourde-
lot en sa
Préface.

E P I S T R E.

quelque coup de dent en passant. Du reste, la façon dont il traite les matières les plus importantes, fait assez voir qu'il n'estoit pas fort profond dans la Philosophie, & qu'il n'en auoit appris que ce qui seruoit à sa profession de Rhéteur, qui estoit de parler pour & contre, sur toute sorte de sujets. Mais on ne peut nier, que ce ne soit un des plus beaux Esprits de son siècle, qui a par tout de la mignardise & de l'agrément, avec une humeur gaye & enjouée, & cette vrbanité Attique, que nous apellerions en nostre Langue une raillerie fine & délicate, sans parler de la netteté & de la pureté de son stile, jointes à son élégance & à sa politesse. Je le trouue seulement un peu grossier, dans les choses de l'Amour, soit que cela se doine imputer au genie de son temps, ou au sien; mais lors qu'il en veut parler, il sort des bornes de l'honnesteté, & tombe incontinent dans le sale; ce qui est plustost la marque d'un esprit desbauché que galant. Il a cela aussi des Déclamateurs, qu'il veut tout dire, & qu'il ne finit pas toujours où il faut; qui est un vice qui vient de trop d'esprit & de sçauoir. Mais

E P I S T R E.

c'est une grande preuve du merite & de l'excellence de ses Ouvrages, qu'ils se soient conseruez jusqu'à nous, veu le peu d'affection qu'on auoit pour leur Auteur, & le naufrage de tant d'autres pieces de l'Antiquité, qui se sont perduës soit par mal-heur ou par negligence; Et il faut bien que les Chretiens ayent trouué qu'ils pouuoient beaucoup plus profiter que nuire. Aussi jamais homme n'a mieux découuert la vanité & l'imposture des faux Dieux, ni l'orgueil & l'ignorance des Philosophes, avec la foiblesse & l'inconstance des choses humaines; & ie doute qu'il y ait de meilleurs Liures pour ce regard. Car il s'insinuë doucement dans les esprits par la raillerie; & sa Morale est d'autant plus utile, qu'elle est agreable. D'ailleurs, on peut apprendre icy mille choses tres-curieuses; & c'est comme un bouquet de fleurs de ce qu'il y a de plus beau chez les Anciens. Je laisse à part, que les Fables y sont traittées d'une façon ingenieuse, qui est tres-propre à les faire retenir, & ne contribüe pas peu à l'intelligence des Poëtes. Il ne faut donc pas trouuer étrange que ie l'aye traduit, à l'exemple de

E P I S T R E.

plusieurs Personnes doctes qui ont fait des Versions Latines , les uns d'un Dialogue, les autres d'un autre ; & ie suis d'autant moins blâmable , que j'ay retranché ce qu'il y auoit de plus sale , & adoucy en quelques endroits , ce qui estoit trop libre ; par où j'entre en la justification de ma conduite , puisque voilà mon dessein assez bien justifié par tant d'avantages qui peuvent reuenir au public, de la lecture de cet Auteur. Je diray seulement que ie luy ay laissé ses opinions toutes entieres , parce qu'autrement ce ne seroit pas une Traduction ; mais ie répons dans l'Argument ou dans les Remarques, à ce qu'il y a de plus fort, afin que cela ne puisse nuire.

Comme la pluspart des choses qui sont icy, ne sont que des gentilleses & des railleries, qui sont diuerses dans toutes les Langues, on n'en pouuoit faire de Traduction reguliere. Il y a mesme des Pièces qui n'ont pû se traduire du tout, comme celle du Iugement des voyelles, & deux ou trois autres semblables, qui consistent dans la propriété des termes Grecs, & qui ne seroient pas entendues hors delà. Toutes les comparaisons tirées de l'A-

E P I S T R E.

*mour, parlent de celuy des Garçons, qui n'estoit pas étrange aux mœurs de la Grèce, & feroit horreur aux nostres. L'Auteur allé-
gue à tous propos des vers d'Homère, qui se-
roient maintenant des pédanteries, sans par-
ler de vieilles Fables trop rebatuës, de Pro-
verbes, d'Exemples & de Comparaisons sur-
années, qui feroient à present un effet tout
contraire à son dessein; car il s'agit icy de ga-
lanterie, & non pas d'erudition. Il a donc
falu changer tout cela, pour faire quelque
chose d'agreable; autrement, ce ne seroit pas
Lucien; & ce qui plaist en sa Langue, ne se-
roit pas suportable en la nostre. D'ailleurs,
comme dans les beaux visages il y a toujours
quelque chose qu'on voudroit qui n'y fust pas;
aussi dans les meilleurs Auteurs, il y a des
endroits qu'il faut retoucher ou éclaircir, par-
ticulierement quand les choses ne sont faites
que pour le plaisir; car alors on ne peut sou-
frir le moindre defect; & pour peu qu'on
manque de delicatesse, au lieu de divertir on
ennuye. Je ne m'attache donc pas toujours
aux paroles ni aux pensées de cet Auteur; &
demeurant dans son but, j'agence les choses à*

E P I S T R E.

*nostre air & à nostre façon. Les diuers temps
 veulent non-seulement des parolès, mais des
 pensées différentes ; & les Ambassadeurs ont
 coûtume de s'habiller à la mode du païs où on
 les enuoye, de peur d'estre ridicules à ceux à
 qui ils tâchent de plaire. Cependant, cela
 n'est pas proprement de la Traduction ; mais
 cela vaut mieux que la Traduction ; & les
 Anciens ne traduisoient point autrement. C'est
 ainsi que Térence en a usé, dans les Comédies
 qu'il a prises de Ménandre, quoy qu'Aulu-
 gelle ne laisse pas de les nommer des Tradu-
 ctions ; mais il n'importe du nom, pourueu
 que nous ayons la chose. Cicéron en a fait
 autant dans ses Offices, qui ne sont presque
 qu'une Version de Panétius ; Et dans celles
 qu'il auoit faites des Oraisons de Demosthé-
 ne & d'Esquinés, il dit qu'il a travaillé non
 pas en Interprète, mais en Orateur ; qui est
 la mesme chose que i'ay à dire des Dialo-
 gues de Lucien ; quoy que ie ne me sois pas
 donné une égale liberté par tout. Il y a beau-
 coup d'endroits que i'ay traduits de mot à mot,
 pour le moins autant qu'on le peut faire dans
 une Traduction élégante ; Il y en a aussi où*

*Sumptas
 ac versas
 de Græcis,
 lib 2. c. 23.*

*pro' coro-
 na.*

E P I S T R E.

*j'ay considéré plustost ce qu'il falloit dire, ou
ce que ie pouuois dire, que ce qu'il auoit dit,
à l'exemple de Virgile dans ceux qu'il a pris
d'Homère & de Theocrite. Mais ie me suis
resserré presque par tout, sans descendre dans
le particulier, qui n'est plus de ce temps-cy.
Je sçay bien pourtant que cela ne plaira pas
à tout le monde, & principalement à ceux
qui sont idolâtres de toutes les paroles & de
toutes les pensées des Anciens, & qui ne
croient pas qu'un Ouurage soit bon, dont
l'Auteur est encore en vie. Car ces sortes de
gens-là crieront comme ils faisoient du temps
de Térence,*

Partim re-
liquit, alia
expressit,
&c.
Quod Græ-
cum quidē
mirē quam
suauē est,
verti autem
neque po-
tuit neque
debut.
Aulu-gell.
lib 9. cap. 9.

*Contaminari non decēre Fabulas,
Qu'il ne faut point corrompre son Auteur,
ni rien alterer de son sujet; mais ie leur ré-
pondray avec luy,*

*Faciunt næ intelligendo, vt nihil intelligant
Qui cum hunc accusant, Næuium, Plautum,
Ennium*

*Accusant, quos hic noster authores habet.
Quorum æmulari exoptat negligentiam
Potius, quàm istorum obscuram diligentiam.
Que cet obscuram diligentiam dit bien le de-*

ils perdent la
raison à force
de raisonner.
Car en l'ac-
cusant, ils
accusent les
anciens, qu'il
a pour ga-
rands; &
dont il aime
mieux imi-
ter la negli-
gence, que
l'obscur
exactitude
des autres.

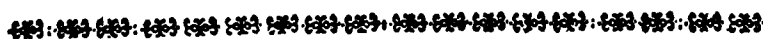
E P I S T R E.

faut de ces Traductions scrupuleuses, dont il faut lire l'Original pour entendre la Version!

Voilà, MONSIEUR, ce que j'auois à dire pour ma défense. Je laisse à vostre courage & à vostre adresse, sans parler de vostre zèle & de vostre affection, d'employer ces armes qui sont plus fortes que luisantes; si ce n'est assez de vostre nom pour écarter les ennemis, & les empescher de se declarer. Quoy qu'il en arrive, j'en atribuëray tout le succès à la gloire de mon défenseur; & demureray toute ma vie,

MONSIEUR,

Vostre tres-humble &
tres-obeïssant seruiteur,
PERROT D'ABLANCOVRT.



DES TRAITÉZ OV DIALOGVES
DE LA I. PARTIE DE LVCIEIV.

DIALOGUES DES DIEUX.	p. 66
Dialogue de Prométhée & de Jupiter,	<i>ibid.</i>
Dialogue de Jupiter & de Cupidon,	p. 67
Dialogue de Mercure & de Jupiter,	p. 69
Dialogue de Jupiter & de Ganymède,	<i>ibid.</i>
Dialogue de Junon & de Jupiter,	p. 73
Autre,	p. 75
Dialogue de Vulcan & d'Apollon,	p. 78
Dialogue de Vulcan & de Jupiter,	p. 80
Dialogue de Neptune & de Mercure,	p. 82
Dialogue de Mercure & du Soleil,	p. 84
Dialogue de Vénus & de la Lune,	p. 85
Dialogue de Vénus & de Cupidon,	p. 86
Dialog. d'Hercule, d'Esculape, & de Jupiter,	p. 88
Dialogue de Mercure & d'Apollon,	p. 89

T A B L E

Dialogue d'Apollon & de Mercure,	p. 90
Dialogue de Junon & de Latone,	p. 92
Dialogue d'Apollon & de Mercure,	p. 94
Dialogue de Junon & de Jupiter,	p. 95
Dialogue de Vénus & de Cupidon,	p. 97
Le jugement de Pâris,	p. 98
Dialogue de Mars & de Mercure,	p. 108
Dialogue de Pan & de Mercure,	p. 109
Dialogue d'Apollon & de Bacchus,	p. 111
Dialogue de Mercure & de sa Mere,	p. 112
Dialogue de Jupiter & du Soleil,	p. 114
Dialogue d'Apollon & de Mercure,	p. 115

DIALOGUES DES DIEUX MARINS.	p. 117
Dialogue de Doris & de Galatée,	<i>ibid.</i>
Dialogue de Neptune & de Polyphème,	p. 119
Dialogue de Neptune & d'Alphée,	p. 121
Dialogue de Protée & de Ménélaüs,	p. 122
Dialogue de Panope & de Galéné,	p. 123
Dial. de Nept. d'un Triton & d'Amymon,	p. 125
Dialogue de Zéphyre & de Notus,	p. 126
Dialogue de Neptune & des Dauphins,	p. 127
Dialogue de Neptune & d'Amphitrite,	p. 129
Dialogue d'Iris & de Neptune,	p. 130
Dialogue du fleuve Xanthe & de la Mer,	p. 131
Dialogue de Doris & de Thétis,	p. 132
Dialogue du fleuve Enipée & de Neptune,	p. 133
Dialogue d'un Triton & des Néréides,	p. 134
Dialogue de Notus & de Zéphyre,	p. 136

DES TRAITÉZ OV DIALOGVES.

DIALOGVES DES MORTS.	p. 138
Dialogue de Diogène & de Pollux,	<i>ibid.</i>
Dialogue de Crésus, &c.	p. 141
Dialogue de Ménipe & de Trophonius,	p. 143
Dialogue de Mercure & de Caron,	p. 144
Dialogue de Pluton & de Mercure,	p. 146
Dialogue de Terpsion & de Pluton,	p. 147
Dialog. de Xénophante & de Callidémides,	p. 150
Dialogue de Cnémon & de Damnipe,	p. 151
Dialogue de Simyle & de Polystrate,	p. 152
Dialogue de Caron & de Mercure,	p. 154
Dialogue de Cratés & de Diogène,	p. 160
Dialogue d'Alexandre & d'Annibal,	p. 162
Dialogue de Diogène & d'Alexandre,	p. 167
Dialogue d'Alexandre & de Philipe,	p. 169
Dialogue d'Achile & d'Antiloque,	p. 172
Dialogue d'Hercule & de Diogène,	p. 173
Dialogue de Ménipe & de Tantale,	p. 176
Dialogue de Ménipe & de Mercure,	p. 177
Dialogue d'Eaque, de Protéfilas, &c.	p. 179
Dialogue de Ménipe & d'Eaque,	p. 180
Dialogue de Ménipe & de Cerbère,	p. 184
Dial. de Caron, de Ménipe, & de Mercure,	p. 185
Dialogue de Mausole & de Diogène,	p. 190
Dialog. de Thersite, de Nérée, & de Ménipe,	p. 191
Dialogue de Ménipe & de Chiron,	p. 193
Dial. de Diogène, d'Antisthène & de Cratés,	p. 194
Dialogue de Ménipe & de Tiréfiás,	p. 198
Dialogue d'Ajax & d'Agamemnon,	p. 200

TABLE DES TRAITÉZ OV DIALOG.

Dialogue de Minos & de Sostrate, p. 201

La Nécromancie,	p. 203
Caron, ou le Contemplateur,	p. 220
Des Sacrifices,	p. 240
Les Sectes des Philosophes à l'encan,	p. 248
Le Pêcheur, ou la Vengeance,	p. 271
Le Tyran, ou le passage de la Barque,	p. 298
De ceux qui entrent au service des Grans,	p. 317
Défense du discours précédent,	p. 344
Hermotime, ou des Sectes,	p. 351
Hérodote, ou Aëtion,	p. 389
Zeuxis, ou Antiocus,	p. 393
Harmonide,	p. 397
Le Scythe, ou l'Etranger,	p. 399
Comment il faut écrire l'Histoire,	p. 406
L'Histoire veritable, liure premier,	p. 433
L'Histoire veritable, liure second,	p. 460

Le supplément est à la fin du second volume.

Le meurtrier du Tyran, Déclamation,	p. 485
Le fils desherité, Déclamation,	p. 495
Phalaris, Déclamation,	p. 512
Suite du discours précédent,	p. 519
Alexandre, ou le faux Prophète,	p. 522
De la Dance,	p. 550
L'Eunuque, ou Pamphile,	p. 578
De l'Astrologie judiciaire,	p. 584
Démonax,	p. 591
De l'amour des Garçons, selon la doctrine de Platon,	p. 605

LVC IEN



LVCIE N.
DE LA TRADVCTION
DE N. PERROT
S^R D'ABLANCOVRT.



LE SONGE DE LVCIE N.

*Ce discours est fait par l'Authent dans une Assemblée,
quoy que cela ne paroisse pas d'abord; & contient
comme une Idée de sa vie.*



A VOI s'atteint l'âge de quinze ans,
& n'allois plus à l'école, lors que
mon pere delibera avec ses Amis, ce
qu'il deuoit faire de moy. Plusieurs
n'approuuoient pas qu'on me iettast
dans les Lettres, à cause que pour y reüssir il
faut beaucoup de temps & de dépense, pour

L E S O N G E

ne rien dire de la fortune, sans laquelle on ne
 sçauroit rien faire, quelque habile homme
 que l'on soit. Ils considéroient que ie n'estois
 pas riche, & qu'en apprenant quelque mestier
 il me fourniroit en moins de rien dequoy vi-
 ure, sans estre à charge à mon pere ni à ma
 famille. Cette opinion fut donc suivie, & il ne
 resta plus que d'en trouuer vn qui fust honneste
 & vtile tout-ensemble, & qui me donnast bien-
 tost dequoy subsister. Après en auoir proposé
 plusieurs qui furent diuersement condamnez ou
 approuuez selon l'humeur ou la capacité de cha-
 cun, mon pere iettant l'œil sur mon oncle qui
 estoit excellent Sculpteur; Que ne luy apprens-
 tu, dit-il, le tien, où il a déjà quelque inclina-
 tion? ce qu'il iugeoit à me voir faire de petis
 ouurages de cire, où ie ne reüssissois pas mal,
 quoy que cela fust cause assez souvent de me
 faire donner le fouët. I'estois bien-aise de l'ap-
 prendre, parce qu'il me sembloit que ce n'estoit
 pas tant vn Art, qu'un honneste diuertissement,
 qui me rendroit illustre parmi mes Camarades,
 lors que ie leur ferois present de quelque petite
 image des Dieux, ou d'autre chose de ma façon.
 Cela fut donc résolu avec quelque esperance de
 succès, & mon oncle me mena de ce pas chez
 luy; & me donnant vn ciseau: Trace legèrement,
 dit-il, quelque figure sur cette pierre, pour voir

comme tu t'y prendras : Car c'est à donny fait que de bien commencer, comme dit le Poëte. Mais i'allay appuyer si lourdement le ciseau sur cette pierre qui estoit assez delicate, qu'elle se rompit : ce qui le mit si fort en colere , qu'il ne put s'empescher de me donner quelques coups de fouët; Tellement que mon apprentissage commença par les larmes. Je cours au logis tout pleurant, & criant qu'il l'auoit fait par enuie , de peur que ie ne le surpassasse vn iour en son Art. Ma mere encore plus irritée, se met à luy dire des injures; cependant, le soir venu ie me couche , & ne fis que resuer toute la nuit, & me tourner de tous costez. Il n'y a rien iusqu'icy, Messieurs, qui soit digne de vostre attention, aussi n'est-ce pas pour cela que iel'ay allegué; mais pour vous faire part d'un songe que i'eus en suite, si clair qu'il pourroit passer pour vne verité, de sorte que l'image m'en demeure encore empreinte dans la memoire. Il me sembla de voir deux Dames, l'une grossiere & mal-peignée, qui auoit les mains crasseuses, les bras retroussiez, le visage tout couuere de sueur & de poussiere : Enfin, telle qu'estoit mon oncle , lors qu'il traualloit à son Art. L'autre, d'une façon honneste & plus delicate, avec un visage doux & riant. Après m'auoir tirailé de part & d'autre, pour m'attirer chacune à leur party; à la fin elles remirent à mon

choix la décision de leur différent, & la première commença ainsi. Mon fils, ie suis la Sculpture que tu viens d'embrasser, & qui t'est connue dès ton enfance, car ton ayeul maternel & tes deux oncles s'y sont rendus celebres : Et si tu me veux suiute, sans t'arrester aux cajoleries de ma rivale, ie te rendray illustre ; non pas comme elle par des paroles, mais par des effets. Car outre que tu deviendras robuste & vigoureux comme moy, tu remporteras vne estime qui ne fera point sujette à l'enuie, ni cause vn iour de ta perte, comme les charmes de celle qui te veut suborner. Du reste, que mon habit ne te fasse point de honte ; c'est celuy de Phidias & de Polyclète, & de ces autres grans Sculpteurs, qui se sont fait adorer dans leurs Ouvrages, & qu'on reuere encore avec les Dieux qu'ils ont faits. Combien penses-tu qu'en suiuant leurs traces tu acqueriras de gloire & de louange, & de quelle ioye tu combleras ton pere & ta famille ? Voila à peu près ce que me dit cette Dame, mais grossierement, comme parlent les Artisans, quoy qu'avec beaucoup de vigueur ; après quoy l'autre parla ainsi. Ie suis l'Eloquence qui ne t'est pas inconnue, encore que tu ne sois pas en estat de la posséder. La Sculpture t'a dit les auantages que tu aurois avec elle ; mais si tu l'écoutes tu ne seras iamais qu'un vil Artisan, exposé au

mépris & aux injures de tout le monde, & contraint de faire la cour aux Grans pour te maintenir, sans pouuoir iamais obliger ni desobliger personne; en vn mot esclau de ceux sur qui ie te feray dominer. Quand tu deuiendrois des plus excellens en ton Art, on se contentera de t'admirer sans enuier ta condition; Mais si tu me veux suiure, ie t'apprendray tout ce qu'il y a de beau & de rare dans l'Vniuers, & d'illustre dans toute l'Antiquité. I'orneray ton ame de vertu & de sçauoir, & par la connoissance du passé ie te donneray celle de l'auenir. Au lieu de ce méchant habit que tu as, ie t'en bailleray vn magnifique, comme celuy que tu me vois; & de pauvre & inconnu, te rendray illustre & opulent, digne des plus grans emplois, & en estat d'y paruenir. S'il te prend enuie de voyager dans les païs estrangers, i'y feray marcher ta renommée deuant toy; On te viendra consulter comme vn Oracle, & si tost que tu auras ouuert la bouche, chacun sera attentif à ouïr tes sentimens pour les suiure. Enfin, tu seras adoré & respecté de tout le monde, & toutes tes paroles & tes actions seruiron d'exemple & de regle à la posterité. Ie te donneray mesme l'immortalité tant vantée, & te feray viure à iamais dans la memoire des hommes. Considere ce qu'estoit Demosthene, & ce qu'il est deuenu

par mon moyen ; Qu'Eschinés de pauvre garçon a esté recherché & considéré par Philippe. Socrate mesme qui auoit suiuy du commencement ma rivale, ne m'eut pas plustost connuë qu'il l'abandonna pour moy. Tu sçais que ie luy ay acquis vne estime, qui durera autant que les Siecles. Quitteras-tu tant d'honneur, de richesses & de credit, pour suivre vne pauvre inconnuë, qui est contrainte de trauailler de ses mains pour viure, & de songer plustost à polir vn marbre que soy-mesme ? Elle n'eut pas plustost dit cela, que touché de ses promesses, & n'ayant pas encore oublié les coups que i'auois receus, ie courus l'embrasser, sans attendre qu'elle eust acheué sa harangue ; dequoy l'autre irritée, fut transformée en statuë par la rage & le dépit, comme il arriue assez d'autres merueilles en songe. Alors l'Eloquence pour me récompenser de mon choix, me fit monter avec elle sur son Char ; & touchant ses cheuaux aislez, me promena d'Orient en Occident, me faisant répandre par tout ie ne sçay quoy de celeste & de diuin, qui faisoit regarder les hommes en haut avec étonnement, & me combler de benedictions & de loüanges. Elle me ramena en suite dans mon país couronné d'honneur & de gloire ; & me rendant à mon pere, qui m'attendoit avec grande impatience ; Tien, luy dit-

*Cela montre
les voyages
de l'Auteur,
qui de la Syrie,
vint en Grece, & de
là en Italie
& en Gaule.*

elle, ton fils, & voy de quelle felicité tu l'eusses
priué sans moy. Voila la fin de mon songe.
Mais il me semble que i'entens dire à quelqu'un,
qu'il est bien long, & qu'il faisoit que ce fust
vne de ces nuits d'Hyuer, ou cette nuit fabu-
leuse qui donna la naissance à Hercule. Vn
autre ajoutera, peut-estre, que ie me fusse bien
passé de vous entretenir d'un Songe, & que c'est
abuser de vostre audience, & de l'honneur que
vous me faites de m'entendre si fauorablement.
Mais, Messieurs, Xenophon ne fit point de dif-
ficulté de conter le sien en pleine Assemblée,
lors qu'environné d'ennemis & priué de tout
secours, il n'attendoit que la mort ou la capti-
uité. D'ailleurs, mon dessein n'est pas de vous
entretenir de Fables, mais de porter la jeunesse
à l'amour de la Vertu, par cet exemple, & l'en-
courager à surmonter les difficultez qui se ren-
contrent dans cette carrière. Que personne
done ne s'excuse sur sa pauvreté, s'il a le cœur
grand & genereux, & pour redoubler son cour-
rage, qu'il jette les yeux sur moy, & voye ce que
j'estois, quand ie suis party, & en quel estat ie
suis reuenu ; Tel, que ie ne le cède point à la
gloire de ces anciens Sculpteurs, pour ne rien
dire dauantage.

8. CONTRE VN QVI L'AVOIT

CONTRE VN QVI L'AVOIT appellé Promethée.

C'est comme une Apologie de sa façon d'écrire.

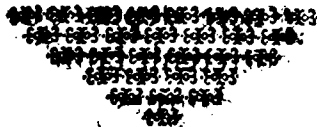
SI tu m'appelles Promethée, pour me reprocher que mes ouurages ne sont que de terre, ie tombe d'accord que tu as raison, & qu'ils sont mesme d'une terre plus grossiere & moins pure que la sienne. Mais si tu veux dire que ie suis ingénieux comme luy, i'ay peur que ce ne soit une raillerie. Car les productions de mon esprit n'ont garde d'arriuer à la perfection du sien; & c'est beaucoup qu'elles ne soient pas tout à fait terrestres, & si tu veux, dignes du Caucase. C'est vous autres, Grans Orateurs, qui estes en ce point des Promethées; Vous qui animez vos Ouurages de ce feu celeste & diuin qu'il déroba dans le Ciel. S'il y a quelque difference, c'est que les vostres sont d'or, & vous raportent grand profit, & que les siens n'estoient que de bouë. Pour les miens, ce sont des statuës de plâtre qu'on fait en vn iour de réjouissance, pour donner du plaisir au peuple, & non pas pour durer eternellement. Peut-estre aussi, que tu m'as appellé Promethée au sens que ce Poëte Comique a dit, Que Cleon estoit vn Promethée,
mais

APPELLE' PROMETHE'E. 9

mais que ce n'estoit qu'après coup , pour dire,
 Qu'il manquoit de préuoyance , & ne s'auisoit
 de ses fautes qu'après les auoir faites, quoy qu'il
 luy ressembloit du reste. Que si c'est comme les
 Atheniens appellent tous les Potiers de terre
 des Promethées, ie trouue la raillerie délicate,
 & digne de ton país, parce que mes ouurages <sup>Les Athe-
niens estoient
grans rail-
leurs.</sup>
 sont fragiles comme les leurs. Mais quelqu vn
 dira, peut-estre pour me flater, que c'est à cause
 que mon inuention est nouuelle, & que ie n'ay
 point eu de modelle, non plus que luy, sur lequel
 ie me pusse former. Mais outre que Minerue
 n'a point animé mes ouurages comme le sien,
 ce n'est pas assez pour moy qu'on en louë la
 nouveauté, si ie n'ay ajouté les autres graces à
 celles de l'inuention. Car sans cela, ie les aban-
 donne de bon cœur, & permets qu'on les mette
 en pieces: & si i'estois d'autre sentiment, ie me-
 riterois d'estre déchiré comme Promethée, mais
 par vne douzaine de Vautours au lieu d'vn, pour
 ne pas sçauoir qu'une chose qui ne vaut rien,
 est d'autant plus blâmable qu'elle est plus nou-
 uelle. Car il ne faut pas quitter le grand chemin
 pour s'égarer, ni abandonner les Anciens, pour
 ne rien faire qui vaille. On dit à ce propos,
 que Ptolomée Roy d'Egypte fit voir vn iour
 deux merueilles dans le theatre d'Alexandrie,
 vn Chameau tout noir, & vn Homme moitié

noir & rivoité blanc. Mais au lieu de l'admiration & de la louange qu'il en attendoit, ce spectacle fit rire les vns, & épouuanta les autres. Comme il vit donc que les Egyptiens ne faisoient pas tant d'estat de la rareté, que de la beauté & de la proportion, il ne produisit plus ces deux Monstres; de sorte que l'un mourut faute de soin, & il donna l'autre pour récompense, à vn joueur de flûte qui auoit bien joué deuant luy. Je crains de mesme que mes caprices n'étonnent les vns, & ne fassent rire les autres. Car le mélange du Dialogue & de la Comedie dont ils sont composez, ne suffit pas pour les rendre aimables, si ces deux choses ne sont bien meslées ensemble, parce que l'union de deux contraires est plustost vn monstre qu'un miracle; & personne n'admira iamais les Centaures pour leur beauté, mais pour leur extravagance. Ce n'est pas que de deux choses excellentes, on n'en puisse faire vne troisieme qui le soit encore plus, mais ie ne voudrois pas assurer de l'auoir fait; & ie crains plustost d'auoir corrompu deux bonnes choses par leur mélange. Car le Dialogue ayme à s'entretenir en particulier de discours graues & serieux, & la Comedie à boufonner sur vn theatre; si bien qu'il semble que l'union n'en puisse estre que monstrueuse. Ajoûtez à cela, Que la Comedie se

raille quelquefois du Dialogue & de ses vaines spéculations, dépeignant tantost les Philosophes marchant sur les nuës, tantost occupez à mesurer le saut d'une puce, pour se moquer de la hauteur de leurs contemplations, & de leurs recherches fortes & curieuses. Cependant, j'ay esté assez hardy pour vouloir reconcilier ces deux mortels ennemis; & ie laisse aux autres à iuger si i'y ay bien réussi, & si ie n'ay point tout gâté, comme Prométhée, en confondant les deux sexes; ou trompé, comme luy, les conuiez, en ne leur servant que des os couuers de graisse. Car pour ce qui concerne le larcin, ie ne crains pas qu'on m'en accuse? Où aurois-je dérobé ces chimères & ces hippogryphes, qui n'ont aucun estre que dans mon imagination, & que chacun peut former à sa fantaisie sans avoir besoin de les contrefaire? Mais quelques extrauagans qu'ils soient, i'y suis trop engagé pour m'en dédire; outre que ce n'est pas à Prométhée de changer d'avis, mais à Epiméthée.





NIGRINVS, ou les mœurs d'un Philosophe.

*C'est une espece de Satyre contre les vices de Rome,
ausquels il oppose la douceur de la Philosophie;
& mesle parmy cela des inuectives contre
ceux qui abusent de ce nom.*

LVCIEN A NIGRINVS. Ce seroit porter des Chouëttes à Athenes, comme dit le proverbe, que de parler de science & de doctrine deuant Nigrinus. Aussi mon dessein n'est-il pas, en luy adressant ce Dialogue, de faire montre de mon sçauoir, mais de decouurir le sien. Qu'on ne me reproche donc point ce que dit Thucydide, Que l'ignorance rend les hommes plus hardis, & le sçauoir plus retenus: car c'est l'admiration de ton Eloquence qui me fait parler, & non pas l'estime de la mienne.

D I A L O G V E

DE LYCINVS ET DE SON AMY.

LYCINVS. **Q**UE tu es deuenu graue & se-
uere depuis quelque temps!
Au lieu de nous entretenir familièrement com-
me tu faisois, tu ne daignes pas seulement nous
regarder. Dy-moy ce qui t'a rendu si dédai-
gneux & si méprisant?

L'AMY. C'est que de pauvre ie suis deuenu riche, d'esclau libre, de fou sage.

LYCINVS. En si peu de temps?

L'AMY. Encore moins que tu ne penses.

LYCINVS. Dy-m'en la cause, afin de redoubler ma ioye?

L'AMY. L'estois allé à Rome pour trouuer quelque remede à mon mal d'yeux, qui augmente tous les iours.

LYCINVS. Ie le sçay, & souhaite que tu en ayes trouué vn bon.

L'AMY. Si-tost que ie fus arriué, i'allay voir de grád matin le Philosophe Platonicien Nigrinus, que ie desirois entretenir il y auoit long-temps, & le trouuay dans son cabinet vn liure à la main, enuironné de tous costez de portraits d'hommes illustres, avec vne Sphere deuant luy, & diuerses figures de Mathématique. Il m'embrassa avec beaucoup de tendresse & d'affection; & après nous estre enquis l'vn de l'autre, selon la coustume, tant de nostre santé que de nos occupations, ie luy demanday s'il ne vouloit point retourner en Grece; Mais il n'eut pas plustost ouuert la bouche pour me répondre, que ie me sentis comme charmé de la douceur de son Eloquence. Car il se mit à louer la Philosophie, & la liberté qu'elle donne, & à se rire des choses que les hommes adorent, comme la Gloire, les

14 DIALOGVE DE LYCINVS

Honneurs, les Richesses; & dir, Que c'estoit à grand tort qu'on les nommoit Bieus, puis-qu'ils causoient tant de maux. Comme ie prestois donc l'oreille attentiuement à ce discours, ie me trouuay agité de diuerses passions. D'un costé i'estois honteux de l'affectiō que i'auois eue pour ces choses: & de l'autre, ie me réjouissois de me voir desabusé, comme si i'eusse passé des tenebres à la lumiere; si bien que i'en oubliay mon mal d'yeux, pour songer à celui de mon ame, & à vn plus dangereux auuglement. I'estois dans cette pensée lors que tu m'as abordé, & comme transporté dans le Ciel à la suite de ce Heros, ie méprisois toutes les choses du monde ne plus ne moins que de la bouë. Car, comme on dit que les Indiens, d'une nature chaude & bouillante, n'eurent pas plustost goûté du vin, qu'ils en deuinrent tout-furieux; ie me suis senty enyuré de ce diuin Nectar, mais d'une yuon-gnerie qui vaut mieux que la sobriété.

LYCINVS. Que ie serois heureux de pouuoir goûter avec toy, d'un si celeste bruuage! Il me semble que tu ne peux refuser honnestement d'en faire part à ton Amy, qui a le mesme desir & la mesme passion que toy pour la verité.

L'AMY. Il n'est pas besoin de me presser d'auantager; car i'ay plus euie de te dire ce que i'ay ouï, que tu n'en as de l'entendre; Et si tu ne m'auois

importuné pour le sçavoir, ie t'aurois prié de le vouloir écouter. Car outre le plaisir que j'auray à le redire, ie veux que cela me donne lieu de iustification, pour faire voir que ce n'est pas sans cause que ie suis transporté d'une si sainte fureur. En effet, ie suis si touché des choses que j'ay ouïes, que lors que ie n'ay personne à les conter, ie m'en entretiens moy-mesme ; Semblable à ces Amoureux, qui en l'absence de leurs Maîtresses s'entretiennent des faueurs qu'ils en ont reçues, & se plaisent à repasser dans leur esprit leurs paroles & leurs actions, comme si elles estoient presences, & avec tant d'attention, qu'ils ne prennent pas garde à ce qu'ils voyent, tant ils sont attachez à ce qu'ils ne voyent point. Je me console de mesme en l'absence de Nigrius, que ie regarde comme vn flambeau qui m'éclaire parmy les tenebres. Et il n'est pas seulement présent à ma memoire, mais il me semble que j'entens sa voix ; car, comme Pericles, il laisse vn éveilhon dans l'esprit de ceux qui l'écoutent.

LYCIVS. Cesse ce long preambule, qui ne fait que retarder ma ioye, & me rapporte en peu de mots ce qu'il t'a dit.

L'AMY. Je crains de faire comme ces mauvais Comediens, qui representent mal de bonnes choses, & de corrompre l'excellence de son discours, par

16 DIALOGVE DE LYCINVS

la foiblesse du mien. Mais si ie manque, souuiens-toy que le Poëte n'est pas coupable de la faute des Acteurs, & qu'il auoit dit peut-estre autrement ; mais que i'ay oublié ou alteré ce qu'il auoit dit. Du reste, n'atten de moy, non plus que d'un messager de Comedie, qu'un simple recit, & souhaite seulement que ma memoire soit fidèle, afin que ie n'oublie rien qui soit important, car ie vais faire un effort pour te contenter.

LYCINVS. Que tu as fait là un bel exorde, & selon les regles de l'Art ! Tu deuois ajoûter, Que vostre entretien ne fut pas long, & que tu ne t'es point préparé ; & autres excules semblables que vous autres Grans Orateurs auez coutume de faire. Mais imagine-toy que tu as dit tout ce qu'il falloit, & que i'ay répondu de mesme, sans suspendre dauantage mon attente, ni m'ennuyer d'un long discours, si tu ne veux estre sifflé comme un mauuais Comedien.

L'AMY. Je suis bien-aise que tu m'ayes préuenü, & que tu ayes représenté ce que i'auois à dire. Je voudrois que tu eusses ajoûté aussi, Que ie ne garderay ni son ordre ni ses paroles, tant pour épargner ma memoire, que pour ne point trahir la gloire de mon Heros ; en iouant son personnage foiblement.

LYCINVS. Ne cesseras-tu point ton Prelude ?

L'AMY.

L'AMY. Pour commencer donc , ie te diray, Qu'il entra en discours par les louanges des Grecs, & particulièrement des Atheniens , qui nourris dans la pauvreté de la Philosophie, sont si ennemis du luxe, qu'ils reforment iusqu'aux Estrangers qui viennent chez eux, bien-loin de s'en laisser corrompre. Il me contoit, à ce propos , qu'un iour il en vint un à Athenes tout couvert d'or & de pourpre, avec un équipage magnifique ; mais qu'au lieu d'admirer sa pompe & la magnificence, comme il se l'imaginoit, on avoit pitié de luy , quoy qu'on ne s'en voulust pas moquer tout publiquement, pour ne point contraindre sa liberté. Cependant, on essayoit de l'instruire ; Car comme chacun estoit incommodé dans les lieux publics, par la foule de ses valets, il y en eut un qui dit assez plaisamment, Qu'est-il besoin en temps de paix de se faire suivre par une armée? Un autre se joüant sur le luxe de ses habits, A quoy bon, dit-il, des fleurs lors que le Printemps est passé? Ils reprirent délicatement aussi les mets superflus de sa table , le trop grand soin qu'il prenoit de sa chevelure , la quantité de pierreries dont ses doigts estoient plustost chargez que parez : si bien qu'en se moquant tantost d'une chose , & tantost d'une autre , non pas toutes fois si haut , ni si aigrement qu'il s'en püst fa-

18 DIALOGVE DE LYCINVS

cher , ils firent si bien , qu'il retourna tout changé en son pais. Il alléguoit vn autre exemple pour montrer qu'on n'y auoit point de honte de la pauureté, mais plustost qu'on en faisoit gloire, Qu'en des ieux publics, les Sergens ayant pris vn Bourgeois vestu d'une estoffe teinte , contre l'ordonnance qui défendoit de se trouuer aux spectacles en cet habit ; le peuple cria que l'on eust pitié de luy, & qu'il ne l'auoit pas fait par vanité , mais parce qu'il n'en auoit point d'autre. Il loüoit encore la liberté & la tranquillité du pais , où l'on viuoit modestement, & sans enuie, & soustenoit que cela estoit conforme à la doctrine des Philosophes, & conuenable à celuy qui vouloit conseruer la pureté de ses mœurs, & suiure les loix de la Nature. Mais ceux qui mesurent leur félicité, aux grandeurs & aux richesses, & qui sont nourris dans la flaterie & la seruitude , esclaués des voluptez ; Ceux-là, dit-il, doiuent demeurer dans Rome, où regne le luxe & la desbauche , dont l'esprit vne fois imbu , fait banqueroute à l'honneur, & lors que ce diuin hôte en est dehors , l'ame n'est plus qu'un desert remply de bestes farouches. C'est-là, dit-il, qu'est le sejour du mensonge & de l'imposture ; C'est-là qu'on n'oit que des chansons lasciuës, & qu'on ne voit que des actions deshonnêtes.

C'est-là que la volupté entre par toutes les portes, dont il se fait comme vn fleuve de delices, qui submerge les vertus, & traîne après soy l'orgueil, l'ambition, l'avarice & cent autres vices semblables. Voila quelle est la vie de Rome; c'est pourquoy lors que j'eus quitté la Grece pour y venir, ie me repentis bien-tost de cette resolution, & creus auoir quitté la lumiere du Soleil, comme dit Homere, pour venir habiter parmy les tenebres. Pourquoy, disois-je en moy-mesme, renonçois-tu au repos & à la tranquillité de la Grece, pour viure icy dans le tracas & le tumulte? pour ne voir que des flatteurs, des empoisonneurs, des assassins, des corrupteurs & autre telle racaille? Que veux-tu faire en vn lieu où tu ne peux viure, comme on y vit? Après auoir donc resué quelque temps là-dessus, ie deliberay de me retirer de la foule comme Iupiter enleua Hector de la bataille, & de m'entretenir en particulier avec Platon & la Philosophie, quoy que plusieurs tiennent cette vie lâche & oyfue. De là, comme de dessus vn theatre, ie contemple tout ce qui se passe dans Rome, dont vne partie me fait rire, & l'autre me fait pitié; mais l'un & l'autre me sert d'instruction. Car s'il faut louer le mal par le profit qui nous en reuient, ie ne trouue nulle part tant de sujet d'exercer sa vertu, pour re-

sister à tous les plaisirs deshonneſtes , à toutes les paſſions déreſglées, à tous les alléchemens de la volupté , non pas en ſe faiſant lier comme Vlyſſe au maſt du nauire , ni en ſe bouchant les oreilles, mais en marchant la teſte haute, & le courage éleué. D'ailleurs, comme les choſes paroifſent dauantage par l'oppoſition de leurs contraires , le Vice donne luſtre à la Vertu , & l'on mépriſe dauantage les biens periffables, lors qu'on en voit les defauts; Lors qu'on voit tout à coup comme dans vne Comedie , le riche deuenir pauvre , le maſtre eſclaue , & l'amitié des hommes ſe changer avec la fortune. Mais ce qu'il y a de plus eſtrange; c'eſt qu'encore qu'on voye l'inſtabilité des choſes du monde, & que la Fortune ſe jouë de tout ce qui eſt icy bas , on ne laiſſe pas de l'adorer , & d'admirer de vaines grandeurs , & de trompeuſes richelſſes , au lieu de ſ'en rire comme on deuroit. Car qui ne riroit de voir les Grans eſtaller leur folie & leur vanité parmy leur pompe & leur magnificence ? Les vns ne vous ſaluënt que par la bouche d'autrui , & veulent qu'on ſe contente de les voir ſans leur parler, comme on aſſiſte à des ſpectacles. D'autres, encore plus glorieux, ſouffrent que l'on les adore, non pas de loin , à la façon des Perſes , mais en leur baiſant la main, & embrailant leurs genoux, le

dos tout courbé, & les yeux baïssez contre terre; mais l'ame encore plus humiliée que le corps. Car ils mettent leur felicité en ces fadaïses, aussi bien que le peuple qui les regarde, quoy qu'il sçache bien que tout cela n'est que piperie, & qu'on les maudit en les adorant. Cependant, Monsieur se tient debout à souffrir ces fausses adorations, & à se laisser tromper luy-mesme, & vous donne sa main à baiser, que i'ayme encore mieux que sa bouche. Ceux-là, pourtant, me semblent plus ridicules, qui leur font la cour, & qui se lèvent dès minuit pour estre de plus grand matin à se morfondre à leur porte, & à souffrir la mauuaise humeur de leurs valets, qui leur disent des injures, & les appellent souuent par leur nom. Mais quelle est, après tout, la récompense de tant de peines & de veilles? Ce n'est souuent qu'un miserable repas où l'on endure mille afronts, & où l'on est contraint de faire & de dire mille choses contre son sentiment; Enfin, d'où l'on se retire tousjours ou mécontent, ou malade, pour aller décharger son cœur à vn amy, ou rendre gorge en quelque coin, & donner de l'exercice aux Medecins. Ce que ie trouue de plus plaisant, c'est que quelques vns n'ont pas seulement le loisir d'estre malades, & sont contrains de courir toute la ville, lors qu'il se faudroit mettre au

lit. Mais ie n'ay garde de les plaindre; Car les flatteurs, à mon auis, font pires que ceux qu'ils flatent, & font cause par leur lâcheté, de l'orgueil & de l'insolence des autres. Ce sont eux qui corrompent leur modestie par l'admiration de leur grandeur, & par la louange de leurs richesses; au lieu que s'ils vouloient renoncer d'un commun accord à cette seruitude volontaire, les Grans leur viendroient faire lacour eux-mêmes, & les prieroient de contempler leur felicité de peur qu'elle ne leur fust inutile. A quoy seruiroient tant de mets superflus sur leurs tables, s'il n'y auoit personne pour en goustier, veu que souuent ils n'en goustent pas eux-mêmes, & que l'abondance engendre le dégoust? A quoy seruiroient leurs beaux meubles, & leurs grans Palais, si personne ne les venoit voir? Car ces choses ne sont pas si considerables par elles-mêmes, que par l'estime qu'on en fait, & par l'opinion qu'on a d'estre heureux en les possédant. Il faudroit donc pour rabaisser leur orgueil, opposer le mépris à leur vanité; au lieu de les enorgueillir comme ils font, par de fausses louanges. Encore seroient elles pardonnables au peuple ignorant, & aux Courtisans qui n'ont rien de meilleur à dire: mais que ceux qui font profession de Sagesse soient les plus lâches flatteurs, c'est ce qui est insupportable;

Car de quel œil pensez-vous que ie voye vn Philosophe déjà sur l'âge parmy la foule des Courtisans , à la suite d'un Grand , ou faire la cour à des valets pour gagner les bonnes graces du maistre. Ils deuroient pour le moins quitter leur habit & leur mine austere quand ils veulent faire des choses qui en sont indignes , & ne pas pratiquer le vice sous l'équipage de la Vertu ; Car ils ne different qu'en cela des autres , & sont les plus insolens dans la débauche , sans parler de leur gourmandise & de leur yurongnerie. Il blâmoit particulièrement ceux qui enseignent pour de l'argent & qui font trafic de la vertu , comme s'ils mettoient la sagesse à l'encan dans vn marché ; Il appelloit leurs escoles des boutiques & des tauerne , & ne pouuoit souffrir qu'un homme qui fait profession de mépriser les richesses , & qui les veut rendre odieuses , mene vne vie si contraire à sa doctrine. Aussi ne tiroit-il point tribut de son sçauoir , & ceux qui en auoient besoin le pouuoient consulter à toute heure , & y venir puiser comme dans vne source publique. Car il songeoit si peu à s'enrichir , qu'il negligeoit mesme son bien & aidait les pauvres tous les ans du reste de son reuenu. Il croyoit que la jouissance des choses ne nous apartenoit qu'à proportion du besoin que nous en auions , &

24 DIALOGVE DE LYCINVS

que c'estoit vne espee d'iniustice de retenir le reste. C'estoit vn exemple viuant de sobrieté & de temperance , sans excés dans son boire , & dans son manger , réglé dans ses exercices, modeste en ses habits & sa contenance , quoy que d'un port venerable, pour ne point parler de la douceur de ses mœurs & de son esprit. Il auertissoit ceux qui le venoient voir de ne point remettre de jour à autre l'amendement de leur vie, parce qu'on ne deuoit point diférer à bien viure. Mais il n'approuuoit pas ce que quelques-vns prennent pour vn grand exercice de vertu de se fouëtrer ou déchiqueter la peau pour s'acoustumer à la douleur , & disoit , que c'estoit dans l'ame qu'il falloit planter l'indolence , & qu'en matiere d'instruction on deuoit auoir égard à l'âge , à la complexion & aux habitudes , pour ne point accabler la nature en la surchargeant, ni rompre vn baston que l'on vouloit redresser. I'ay veu vn ieune homme , qui après auoir passé par ceste épreuue, eut recours à luy comme à vn azyle , & parut depuis plus réglé & plus modeste. Il passoit delà à la reprehension d'autres vices, & à la fureur des spectacles dont la passion a gagné iusqu'aux plus sages , & touchoit vn autre défaut , de ceux qui ont trop de soin de leurs funerailles , ajoutant que les Romains prononçoient vne parole veritable en toute leur

leur vie , lors qu'ils mettoient dans leur testament , que ce qu'ils diroient ne leur püst nuire, ni prejudicier. Mais ie ne pouuois m'empescher de rire de l'impertinence de ceux qui après auoir esté fots toute leur vie, pour l'estre encore après leur mort, ordonnent qu'on brûlera leurs plus beaux habits avec eux, ou que leurs esclaves se tiendront près de leur sepulchre, & qu'on les couronnera de fleurs. Ce sont ceux-là mesmes qui se traitent trop magnifiquement durant leur vie, qui répandent du vin dans les festins parmy les odeurs, boient des parfums, se couronnent de fleurs , veulent auoir des roses en Hyuer; Enfin, qui n'aiment les choses que hors de leur saison, & contre l'ordre de la Nature. Il appelloit cela faire vn solécisme dans la volupté, & comme Momus trouuoit à dire que le Taureau eust les cornes au dessus des yeux, & disoit qu'il les deuoit auoir au dessous , afin qu'il vist mieux où il frapoit ; Il trouuoit mauuais qu'ayant les senteurs , ils ne les missent pas plustost sous leur nez que sur leur teste. Il se moquoit aussi de ceux qui sont trop délicats dans leur boire & leur manger; & disoit, Qu'ils se donnoient bien de la peine pour quatre doigts de plaisir, qui est à peu près l'estendue de nostre gosier , car deuant ni après ils n'en sentoient rien. Il ajoustoit, Qu'ils achetoient bien chere-

ment ce petit passage par tant de chagrins & de maladies : Et qu'ils auoient bien merit  ce supplice, en méprisant les solides voluptez que l'on tire de la Philosophie, pour des bagatelles. Delà, il venoit aux desordres de ceux qui importunent tout le monde dans les bains publics par vne foule de valets, & s'apuyent sur leurs esclaves, comme s'ils n'auoient point de jambes ; ou qui par la rue, & dans les bains même, ont des gens qui marchent deuant eux pour les auertir où il faut mettre le pied, comme s'ils auoient oublié qu'ils marchent, qui est vne chose qu'on voit arriuer tous les jours aux plus Grans de Rome. Il disoit, qu'il estoit ridicule de se seruir de ses oreilles pour ouir, & de ses mains pour manger, & d'auoir besoin des yeux & des jambes d'autrui, pour se conduire, comme si l'on estoit boiteux & aveugle. Comme il reprenoit donc ces choses, & autres semblables, avec beaucoup d'éloquence, ie demeurois attaché à son discours, sans en perdre vne parole, & ne craignois rien tant que d'en voir la fin. Et lors qu'il eut acheué, ie le regardois comme immobile, sans pouoir pronocer vn seul mot, & estois tout en sueur & tout interdit. Car, s'il m'est permis de philosopher à mon tour, il me semble que le cœur de l'homme est comme vn but où chacun vise, mais peu y donnent ; & des coups que l'on y

*On se font
porter en
chaise co-
me dans
une biere.*

tire , les vns pour estre trop violens , passent à trauers , sans s'y arrester ; les autres , pour estre trop foibles , n'y font point d'impression : Mais ceux qui sont mesurez à sa portée , & frotez , non pas de venin ou de résine , comme ceux des Scythes & des Curetes , mais d'une grace inuisible , comme d'une huile douce & pénétrante ; ceux-là , dis-je , font des blessures qui ne se guérissent iamais , & qui sont si agreables qu'elles font couler des larmes de joye , comme il m'arriua en cette occasion. Il y a pourtant quelquefois des cœurs inuulnerables ; car comme le ton Phrygien de la flûte , ne touche que ceux qui sont épris des fureurs de la Deesse Cybele , les discours de la Philosophie n'émeuent que les esprits qui sont disposez à les receuoir.

L'AMY. Que tu me contes-là des choses diuines & agreables ! & que tu as fait en mon absence vn grand festin de Nectar & d'Ambrosie ! si le plaisir que tu as receu peut estre comparé à vne blessure , à cause de l'impression qu'il t'a faite , ie puis dire , que ie suis blessé d'un mesme trait ; & qu'en me racontant ton mal tu me l'as communiqué : c'est pourquoy songe à trouuer vn remede pour tous deux.

LYCINVS. Il faut auoir recours pour cela à celuy qui en est l'Auteur , comme Telephe à Achile , pour en receuoir guérison.

IL Y A icy un Traitté, intitulé LE JUGEMENT DES VOYELLES, qui est une plainte de l'S contre le T, sur quelques mots qu'il luy dérobe, comme par exemple, on dit Thalatta pour Thalassa, par un caprice de l'usage, ainsi que chaise en François, pour chaire. L'Auteur prend delà occasion de iouër sur la rencontre des mots; mais comme cela n'a aucun raport à nostre langue, il ne se peut traduire; aussi laisse-t-on ces mots-là en Grec dans la version Latine. Mais un de mes Neueux a composé un Dialogue à cette imitation, qui se trouuera à la fin du liure.

TIMON OV LE MISANTHROPE.

D I A L O G U E

Où TIMON, IVPITER, MERCURE,
& plusieurs autres parlent.

C'est la plainte d'un homme qui tomba tout à coup dans une extrême pauureté, sans estre assisté de personne, quoy qu'il eust fait du bien à plusieurs dans sa fortune. Il s'en prend donc à Iupiter, qui touché de compassion, luy enuoye le Dieu des Richesses, pour le tirer de la neccessité où il estoit.

TIMON. **O** Iupiter, Protecteur de l'Hospitalité, de la Societé, de l'Amitié; & s'il y a quelqu'autre Epithete que les

Poëtes te donnent en leur fureur, ou pour remplir la mesure de leurs Vers , lors qu'ils ne sça-
uent plus que dire. Toy, qui gresles, qui tonnes,
& qui foudroyes sur les impies ; Qu'est deuenu
ton foudre & tes carreaux de feu autrefois si re-
doutables ? Ils sont maintenant froids & éteins,
& s'en sont allez en fumée. Salmonée te braue à
cette heure impunément avec son faux tonnerre ;
Le tien n'est plus qu'un bruit vain , & un ti-
son fumant qui ne fait rien que noircir. Pour-
quoy , Grand Dieu , es-tu deuenu si froid & si
lent à punir les crimes, comme si tu estois sourd
& aveugle de vieillesse , & que tu ne visses &
n'entendisses plus les forfaits qui se commet-
tent tous les iours ? Car lors que tu estois ieune
& bouillant , tu ne faisois ni paix ni trêve avec
les coupables , & en abyismois les vns par des
tremblemens de terre , & les autres par des de-
luges, comme tu fis sous Deucalion, que tu sau-
uas dans vne petite nacelle du naufrage de l'V-
niuers , pour réparer les ruines du monde , &
conseruer quelques restes du genre humain. Les
hommes sont deuenus plus cruels & plus mé-
chans qu'ils n'estoient alors , on ne te fait tan-
tost plus d'ofrandes ni de sacrifices , si ce n'est
quelqu'un en passant aux jeux Olympiques ;
encore est-ce plutôt par coustume , que par ze-
le ou par deuoir. Enfin, on t'a presque dépossé-

30 TIMON OV LE MISANTHROPE.

dé, comme tu as fait ton predecesseur. Les voleurs te pillent tous les iours impunément, iusqu'à mettre sur toy leurs mains sacrileges, comme ils ont fait depuis peu à Olympie, où pendant la solemnité des ieux, ils ont coupé l'or de ta cheuelure. Cependant, vainqueur des Titans, tu fus si lâche que de souffrir cet affront sans crier seulement à l'ayde, pour réveiller les chiens, ou le voisinage endormy. Pensez qu'il faisoit beau voir alors Iupiter, avec vn foudre de quinze pieds à la main, qui se laissoit tondre par des brigans ! Quand te réueilleras-tu d'un si long assoupissement, illustre vsurpateur, pour chastier de plus grans crimes que ceux des fables ? Car pour ne point parler des autres, puis que ce ne seroit iamais fait, comment laisses-tu impunis les ingrats qui m'ont abandonné, après auoir mangé tout mon bien, & qui ne me regardent pas dans ma misere, après m'auoir adoré dans ma fortune. Ils se détournent de moy lors qu'ils me rencontrent, & me fuyent comme vn oiseau de mauuais augure. Maintenant donc, priué de tous biens & accablé de tous maux, ie suis contraint de philosopher icy avec la besche & le hoyau. Tout l'auantage que ie tire de ma retraite, c'est que ie ne vois point la prosperité des meschans, qui n'est pas vne petite felicité. Réueille-toy donc encore vn coup, fils de Sa-

TIMON OV LE MISANTHROPE. 30

turne & de Rhée, d'un sommeil plus long que celuy d'Epimenide, & r'allumant ton foudre sur le mont Oeta, écrases-en les impies, si tu ne veux qu'on croye que tu sois mort, comme on le publie en Crete, & que tout ce qu'on dit de toy ne soit que fable & que fiction poétique.

IUPITER. Qui est ce blasphémateur, qui crie si haut du mont Hymette ? Il faut que ce soit quelque Philosophe; car un autre ne seroit pas si insolent.

MERCURE. Ne connois-tu pas Timon, qui t'a fait tant d'offrandes & de sacrifices, & qui nous traitoit si magnifiquement le iour de ta feste ?

IUPITER. Quoy, c'est luy ! Dieux, quel changement ! Comment un homme si riche, & qui auoit tant d'amis, a-t-il pû tomber tout à coup dans une si honteuse pauvreté ?

MERCURE. En faisant du bien à des ingrats, qui l'ont abandonné, comme les Corbeaux font les charognes, lors qu'il n'y a plus rien à ronger.

IUPITER. Veritablement, il a quelque sujet de se plaindre; & nous ne pouuons, sans estre plus ingrats que ses faux amis, l'abandonner ainsi dans son mal-heur, après le soin qu'il a eu de nous dans sa fortune. Mais accablé d'affaires de tous costez, & dépité contre les méchans,

32 TIMON OV LE MISANTHROPE.

dont le nombre croist tous les iours, iusqu'à me donner de l'épouuante, ie ne regarde tantost plus la Terre; outre que i'ay la teste rompuë des disputes des Philosophes, qui m'empeschent d'entendre les cris des autres, si bien que celuy-cy a esté égaré parmy la foule. Mais pour ne le pas laisser languir plus long-temps dans sa misere, pren avec toy le Dieu des Richesses, & le meine chez luy, avec ordre de n'en point partir, quand il le voudroit chasser. Pour ceux qui l'ont abandonné, ie ne manqueray pas de les foudroyer, si-tost qu'on aura racommodé mon foudre, dont ie rompis l'autre iour deux pointes en le lançant trop brusquement contre le Philosophe Anaxagoras, qui vouloit persuader à ses disciples que nous n'estions que des chansons. Mais il se mit à couuert sous l'autorité de Periclès, & cependant i'allay mettre en poudre le temple de Castor & de Pollux, qui ne m'auoit fait ni bien ni mal. En attendant, ce sera vn assez grand supplice pour des ingrats, de voir rentrer en honneur celuy qu'ils ont mesprisé.

MERCURE. Qu'il est important de crier haut, non seulement dans vn barreau, pour gagner sa cause, mais encore en faisant des vœux & des prieres! Si le bon homme Timon fût demeuré les bras croisez sans rien dire, il eût esté gueux toute sa vie; maintenant par ses cris & ses

TIMON, OV LE MISANTHROPE. 33

ses importunitéz, il a arraché mesme du Ciel ce qu'il demandoit. Toutefois, ie croy que cela ne luy seruira de rien; car voila le Dieu des Richesses, qui ne veut pas obeir.

IUPITER. Pourquoi?

MERCURE. Il luy faut demander à luy-mesme.

PLUTVS. Voulez-vous que ie retourne en vn lieu où l'on ne me scauroit souffrir? Enuoyez-moy chez ces gens qui scauent ce que ie vaux, & combien ie coûte à acquerir, & que les fous qui l'ignorent, croupissent toute leur vie dans la pauureté.

IUPITER. Tu n'as rien à craindre, il est assez instruit par sa disgrâce. Mais ie m'étonne que tu te mettes en colere de ce qu'on te laisse libre, veu que tu te plaignois autrefois des vsuriers, qui t'enfermoient sous la clef, sans te laisser seulement voir la lumiere, & te faisoient souffrir mille gesnes. Tu disois que c'estoit ce qui te rendoit passé & défiguré, & ce qui estoit cause que tu ne songeois qu'à t'éuader. Tu meritois donc, pour vne si injuste plainte, d'estre mis en prison perpetuelle, dans quelque tour d'airain, comme vne autre Danaé, pour n'y viure que d'interests & d'vsure, qui est vn fort mauvais aliment. Tu blâmois aussi les auares qui meurent d'amour pour toy, & cependant n'en osent iouir; Semblables à ce chien des

34 TIMON, OV LE MISANTHROPE.

Fables, qui attaché au ratelier ne pouuoit manger du foin, ni souffrir que le cheual en mangeast. Tu disois qu'ils estoient jaloux d'eux-mesmes, & se retranchoient leurs propres plaisirs sans considerer que ce qu'ils aimoient seroit vn iour la proye d'un voleur, ou de quelque indigne heritier. N'as-tu point de honte de te dédire ainsi de tes anciennes maximes?

PLVTVS. Si tu me veux écouter, tu trouueras que j'ay raison. Car les vns me laissent aller par négligence, & les autres m'épargnent par stupidité, faute de sçauoir que s'ils ne m'employent, ie leur seray inutile, & qu'ils seront contrains de me quitter, auant que de s'estre seruis de moy. Diroit-on qu'un homme ayme sa maistresse qui l'abandonneroit à tout le monde? Je croy que non, & que quand tu estois amoureux, tu n'en vsois pas de la sorte. D'autre costé, de l'auoir en sa puissance sans en iouir, cela est encore plus ridicule; cependant, c'est ce que font les vns & les autres.

IVPITER. Ils sont assez punis par leurs vices sans que tu te mettes en peine de les punir; puis que les vns, comme des Tantales, meurent de soif au milieu des eaux, & les autres, comme des Phinées voyent emporter leur bien par des Harpyes, auant que d'en auoir gousté. Mais va trouuer Timon, tu le trouueras tout autre qu'auparauant.

TIMON, OV LE MISANTHROPE. 35

PLUTVS. C'est comme si tu m'enuoyois verser de l'eau dans vn muid percé.

IUPITER. Si cela est, il fera bien-tost à sec, & Timon contraint de boire la lie quand il n'y aura plus de vin. Mais va viste, & que Mercure se souuienne de m'amener au retour quelque Cyclope du mont Ethna, pour racommoder mon foudre, car ie vois bien que i'en auray grand besoin.

MERCURE. Partons, Qu'as-tu à clocher, és-tu boiteux, aussi bien qu'aveugle?

PLUTVS. Ie vay tousiours de la sorte quand on m'enuoye chez quelqu'un; c'est pourquoy ie n'arriue que fort tard, & souuent quand on n'en à plus que faire. Mais lors qu'il est question de retourner, ie vay viste comme le vent, & l'on est estonné qu'on ne me voit plus.

MERCURE. Cela n'est pas tousiours veritable; car il y a des gens à qui les biens viennent, en dormant.

PLUTVS. Ie ne marche pas alors sur mes jambes, mais on m'emporte sur des crochets, & ce n'est pas Iupiter qui m'enuoye, mais Pluton, qui est aussi Dieu des Richesses, comme son nom le tesmoigne. Car il fait passer en vn moment de grans biens d'une main à l'autre; Et tandis qu'un pauvre défunt est ietté en quelque coin couuert d'un linge, de peur que les

chats ne le mangent , son heritier , se créut de rire en me voyant , & laisse pleurer les autres qui bâilloient après moy comme de petites hirondelles , & n'ont avalé que du vent. Car lors qu'on a ouvert le testament , on trouve pour heritier quelque lâche flatteur , ou quelque infame valet, qui seruoit aux plaisirs de son maître . & qui change aussi - tost de nom , & en prend vn magnifique , laissant ses compagnons étonnez de sa fortune ; qui portent le deuil pour luy. Cependant, il ne me tient pas plutôt, qu'il en devient glorieux & insolent , frappe l'un , injurie l'autre , tant qu'il tombe dans les pièges de l'amour , ou de quelque autre passion , qui consume en peu d'heure ce que le défunt avoit amassé avec beaucoup de temps , & de peine , & triomphe du fruit de mille crimes.

MERCURE. Cela arrive d'ordinaire ; mais quand tu marches tout seul , comment peux-tu trouver le chemin , veu que tu es aveugle ?

PLUTUS. Aussi m'égare-je quelquefois , & pren-je souvent l'un pour l'autre.

MERCURE. Je le croy ; car tu n'aurois pas laissé , par exemple, Phocion ou Aristide , pour enrichir Hipponique & Callias ; mais encore comment fais-tu ?

PLUTUS. Je tourne tant haut & bas , à droit

TIMON, OV LE MISANTHROPE. 37

& à gauche , que ie rencontre quelqu'un qui me faist au colet , & te va remercier de sa fortune , ou quelque autre Dieu qui n'y aura pas songé.

MERCURE. Jupiter se trompe donc , lors qu'il croit que tu enrichis les gens de bien ?

PLUTVS. Comment voudroit-il qu'un aveugle comme moy pust trouver un homme de bien , qui est une chose si rare ? mais comme les méchans sont en grand nombre , i'en rencontre tousiours quelqu'un.

MERCURE. Mais d'où vient que tu cours si viste au retour , veu que tu ne sçais pas le chemin ?

PLUTVS. On diroit que ie ne vois clair qu'alors , & que le destin ne m'a donné des iambes que pour fuir.

MERCURE. Dis-moy encore , pourquoy estant aveugle , pâle , défait & boiteux , tu as tant de galans qui meurent d'amour pour toy , & qui mettent toute leur félicité à te posséder ?

PLUTVS. C'est que la passion les empesche de voir mes défauts , & qu'ils sont éblouis de l'éclat qui m'environne.

MERCURE. Mais lors qu'ils te tiennent en leur puissance , ne reconnoissent-ils pas aussi tost les maux que tu traînes apres toy ? Cependant , ils ne s'en peuvent défaire , & on leur arracheroit plutôt les entrailles que leur or.

38 TIMON, OV LE MISANTHROPE.

PLUTVS. L'orgueil, la folie & la vanité les arrestent, & autres vices semblables qui marchent toujourns à ma suite, & qui ne se sont pas plûstost emparez d'une ame, qu'elle adore ce qui luy nuit, trouue admirable ce qui ne l'est pas, & pour comble de mal-heur, est presté à souffrir mille tourmens pour ne point quitter la cause de sa ruine

MERCURE. Que tu-és leger & glissant? Tu coules comme vne anguille, quand on te presse; au lieu que la pauureté est si gluante qu'on ne s'en scauroit d'épêtrer. Mais tout en riant, nous voicy arriuez près du mont Hymette. Descendons, & me prens par le manteau, de peur que tu ne t'égares.

PLUTVS. Tu-as raison, car comme ie suis étourdy, i'irois peut-estre me ietter entre les bras de quelque sot, ou bien de quelque méchant. Mais quel bruit est-ce que j'entens comme du fer qui frape contre vne pierre?

MERCURE. C'est que Timon cultiue quelque champ pierreux. Dieux! comme il est fait au prix de ce qu'il estoit autrefois! Le voila tout crasseux, & tout couuert de haillons: Mais quelles gens voy-ie au tour de luy. La Force, la Santé, la Sagesse, la Vertu, conduites par le Trauail, & la Pauureté. Voila bien d'autres gens que tes Satellites,

TIMON, OV LE MISANTHROPE. 39

PLUTVS. Fuyons, il ne nous voudra pas recevoir en leur présence.

MERCURE. Ne crains rien, sous la conduite de Mercure, & les auspices de Jupiter.

LA PAUVRETE'. Où mènes-tu celuy-cy, Mercure?

MERCURE. Vers Timon, de la part du Maître des Dieux.

LA PAUVRETE'. Quoy! il me méprise si fort, luy qui me deuroit maintenir, qu'il me veut raver celuy que ie possédois, pour le liurer à mon ennemy; afin qu'après l'avoir corrompu par les delices, il me le rende en suite pour le guérir? Est-ce là la recompence des services que j'ay rendus à Timon, en luy ostant ses vices, & en l'instruisant à la Vertu?

MERCURE. Jupiter le veut ainsi, & ses ordres sont inuiolables.

LA PAUVRETE'. Suiuez-moy, mes compagnes, Timon verra bien-tost ce qu'il pert en nous perdant. Qu'il se souviene que ie ne luy ay rien appris que de bon, & que mon rival n'en fera pas de mesme. Tien, Mercure, ie te rens sain de corps & d'esprit, sage, laborieux, vigilant, méprisant le luxe & la vanité, comme des choses pernicieuses ou inutiles.

MERCURE. Les voila partis; avançons.

TIMON. Qui estes-vous qui venez ainsi

40 **TIMON, OV LE MISANTHROPE.**

troubler le repos de ma solitude, & me détourner de mon ouvrage ? Retirez vous, que ie ne vous en fasse repentir.

MERCURE. Tout beau, ie suis Mercure, qui t'amène le Dieu des richesses, de la part de Iupiter. Reçois-le comme tu dois, & comme il merite.

TIMON. Ie ne me soucie, ni des Dieux ni des hommes, trompé par les vns, & abandonné par les autres; & ie vais de ce pas rompre la teste à cét aucugle, s'il ne se retire.

PLUTVS Fuyons de bonne heure, que ce fou ne nous cause quelque malencontre.

MERCURE. Arreste-toy, sans te dépiter contre les Dieux qui te veulent rétablir dans ta gloire, & combler de honte tes ennemis.

TIMON. Ne me rompez point la teste de ces foles promesses, & de ces vaines esperances. Il ne me faut pour viure que ce hoyau, & ie seray assez heureux, pourueu que ie ne vous voye point.

MERCURE. Cela seroit bon, si nous estions hommes, mais nous sommes des Dieux qui venons pour te soulager. Reçoy la bonne fortune que le Ciel t'enuoye.

TIMON. I'ay beaucoup d'obligation à Iupiter de l'honneur qu'il me fait de se souuenir de moy; mais ie ne veux point recevoir celuy-
cy, qui

TIMON, OV LE MISANTHROPE. 41

cy, qui est cause de tous mes maux. Car c'est luy qui m'a liuré aux flatteurs; qui m'a fait dresser des embûches; qui m'a rendu odieux & exposé à l'enuie, qui m'a corrompu par les delices; & lors que ie ne me pouuois plus passer de luy, il m'a abandonné comme vn traistre; Mais ~~que~~ la pauvreté m'a receu à bras ouuers, & m'exerçant dans le travail & la peine, m'a fourny les choses necessaires & m'a appris à mépriser les superflus. C'est elle qui m'a rendu maître de moy-mesme, qui m'a affranchy du pouuoir de la Fortune, qui m'a enseigné quelles estoient les veritables richesses, qui m'a mis en vn estat tranquile, où je ne crains ni vne populace émeüe, ni vn Orateur corrompu, ni vn Courtisan flatteur, ni vn Tyran irrité; & où ie cultiue ce champ en paix, sans voir les maux des grandes Citez. Retourne-t-en donc comme tu es venu, Mercure, & remène cet auengle à Iupiter; ie seray assez satisfait, quand il aura rendu les autres aussi mal-heureux que moy.

MERCURE. Tut et trompes, mon amy. Tout le monde ne sçait pas supporter la pauvreté comme tu fais, ni crier si à propos pour estre deliuré. Ne t'opiniâtre point contre Iupiter, & reçois les biens qu'il t'enuoye; il ne faut pas refuser les presents des Dieux. Assez de gens

42 TIMON, OV LE MISANTHROPE.

ont fait des prieres qui n'ont pas esté si bien exaucées que tes injures.

PLUTVS. Veux-tu me permettre de me défendre, sans te mettre en colere?

TIMON. Ouy, pourueu que ce soit en peu de mots, & sans préambule, car ie suis ennemy des longs discours.

PLUTVS. Mais i'en aurois besoin pour respondre à tous les chefs de ton accusation. Dymoy, ie te prie, enquoy puis-je t'auoir offensé? Est-ce en te comblant d'honneur & de biens, & te donnant à souhait tout ce que les autres desirent? Si tes flatteurs t'ont fait quelque déplaisir, ie n'en suis pas cause, & leur mépris n'est venu que de mon absence. I'aurois bien plus de sujet de me plaindre, de ce que tu m'as liuré entre leurs mains, & abandonné à ceux qui me dressoient continuëlement des pièges. D'ailleurs, ce n'est pas moy proprement qui t'ay quitté; mais tu m'as chassé de chez-toy, ce qui m'a mis en telle colere que ie ne voulois pas reuenir, quelque ordre que i'en eusse de Iupiter, comme Mercure te le dira.

MERCURE. Ne crain point qu'il y retourne iamais, & demeure icy puisque Iupiter te le commande; Continuë de fouir, Timon, & tu trouueras vn tresor.

TIMON. Il faut obeir aux Dieux; mais con-

TIMON, OV LE MISANTHROPE. 43

fidéte , Mercure , que tu me vas réjetter en de nouveaux maux.

MERCURE. Porte-les patiemment pour l'amour de moy, quand ce ne seroit que pour faire enrager tes ingrats & tes enuieux. Cependant, ie vais regagner le Ciel par le mont Ethna pour m'acquitter de la commission de Iupiter.

PLUTVS. Vien Tresor, sous le hoyau de Timon. Continuë à creuser, mon amy.

TIMON. Grans Dieux ! qu'est-ce que ie voy ; Veillé-je , ou si ie dors ! D'où peut venir tant d'or en des lieux si reculez ? Ne sont-ce point aussi des charbons ? Non , c'est de l'or tres-pur & tres-fin , qui estincelle comme du feu. Vien , cher amy, que ie t'embrasse après vne si longue absence ? Je croy maintenant tout ce que les Poëtes ont dit de Iupiter & de Danaë ; car ie ne voy point de pucelle qui n'ouurist son sein à vne chose si aymable , & si précieuse. O Midas & Crœsus , vous n'avez esté que des coquins au prix de moy ! C'est tout ce que peut faire le grand Roy de Perse que de m'égalér , & le tresor de Delphes ne vaut pas le mien. Consacrons icy mon hoyau , & mes haillons à la Pauvreté : car ie voy bien que ie n'en auray plus que faire , & que ie viuray désormais dans la gloire & dans l'opulence. Mais non , retirons-nous plutôt en quelque petit coin du mon-

44 TIMON, OV LE MISANTHROPE.

de pour y viure tout-seul à nostre aise , & y bastir vne tour pour enfermer nostre tresor. Car ie ne veux plus viure que pour moy. Arriere tous ces noms d'Amis, de Parens, d'Alliez, tout cela n'est que chimere. La Patrie mesme me passera pour vn fantôme. Je neveux plus auoir de consideration pour personne, ni aymer d'autre que moy-mesme. Tous les hommes seront desormais mes ennemis ; leur rencontre me fera funeste; ie mettray vn grand desert entre eux & moy, & ne feray iamais ni paix ni tréue avec eux. Quand ie sacrifieray, ie ne traiteray personne; Autant que i'ay esté libéral & complaisant, ie deuiendray cruel & barbare. Si le feu se prend quelque part, bien-loin d'y porter de l'eau i'y ietteray de l'huile ; Si quelqu'un crie à l'aide en se noyant, ie l'enfonceray au lieu de luy tendre la main. Voila maintenant, mes Dogmes, & les maximes de ma politique. Qu'on m'appelle Lycanthrope ou Misanthrope, c'est dequoy ie ne me soucie point, bien-loin de m'en offenser i'en feray gloire. Je seray bien-aise, pourtant, auant que me retirer, qu'on sçache que ie suis riche, afin qu'on en créue de dépit. Mais qui l'a déjà dit à tout le monde? On acourt icy de tous costez. Retirons-nous sur cette montagne pour y estre plus en seureté. Toutefois, j'ayme mieux encore me communiquer

*Longg-
ron & en-
nemy du
genre hu-
main.*

pour ce coup, quand ce ne seroit que pour faire enrager dauantage ceux que ie voy, par le mépris que i'en feray. Qui est ecluy-cy qui s'auance le premier ? C'est le Parasite Gnathon, qui me tendit n'aguere vne corde, comme ie luy demandois du pain, sans se souuenir des grans repas qu'il a faits autre-fois chez moy. Je suis bien-aise qu'il soit venu le premier, pour estre le premier puny.

GNATHON. Bon-jour, le beau, l'agreable, & le fortuné Timon ; l'auois bien dit que les Dieux ne rejetteroient pas toujourns les prieres d'un homme de bien.

TIMON. Bon-jour, le plus meschant & le plus scelerat de tous les hommes.

GNATHON. Ha ha ha ! tu veux rire ; Car tu astoujourns aymé la raillerie. Quand veux-tu que nous buuions ensemble ? Je sçay vne chanson à boire toute nouvelle.

TIMON. J'ay enuie auparauant de te faire chanter vne complainte.

GNATHON. Pourquoi me frapes-tu ? Vien deuant le luge.

TIMON. Attens vn peu, ie te feray bien crier d'une autre façon.

GNATHON. Donne-moy plustost quelque chose pour me guérir ; car l'argent est vn remede à tous maux.

TIMON. Quoy ! tu n'es pas encore party ?

GNATHON. Je me retire ; mais tu te repen-
tiras de m'auoir traité si mal.

TIMON. Qui est cét autre tout pelé ? c'est
Philiade le plus cruel de tous mes vautours, qui
après auoir receu de moy iusqu'au mariage
de sa fille, me frapa l'autre iour que i'estois ma-
lade, au lieu de me soulager. Cependant, il ne
se pouuoit lasser de me louer durant ma fortune,
& de dire que i'estois plus beau que Nar-
cisse, & que ie chantois mieux que ne font les
Cygnes des Poëtes.

PHILIADÉ. Ha ! l'impudent coquin que
Gnathon ! il te traite maintenant d'amy & de
camarade, luy qui ne te vouloit pas regarder
auparauant. Tu as eu raison de chastier son in-
gratitude. Pour moy, tu sçais l'estime que i'ay
toujours faite de ta vertu, & ie n'eusse pas man-
qué de te visiter dans ta disgrâce, si ie n'eusse sceu
que les malheureux n'appréhendent rien tant
que le visage de leur amis, dans leur infortune ;
mais ie t'aportoys de quoy adoucir l'amertume
de ta condition, lors que i'ay appris que tu n'en
auois plus de besoin. Je n'ay pas laissé pourtant
d'auancer, pour t'auertir de songer mieux à l'a-
uenir aux amitez que tu voudras faire, & de
te garder des flatteurs, qui ne t'abandonneront
point depuis qu'ils auront halené vne fois ton

tresor. Il ne se faut point fier aux hommes de ce temps-cy; l'Ingratitude régne par tout. Mais tu n'as pas besoin qu'on te fasse des leçons, toy qui pourrois instruire les autres, & dont la vie peut seruir d'exemple à toute la Posterité.

TIMON. Je te remercie, Philiade, de tes bons auertissemens; Mais aproche vn peu que ie te testonne.

PHILIADE. Dieux! il m'a rompu la teste avec son hoyau. Qui nous a amené ce fou? Est-ce là la récompence de mes bons auis?

TIMON. Aux autres. Voicy l'Orateur Demea, qui s'aproche avec vn Decret à la main, qu'il a fait sans doute en ma faueur. Car il se dit tout haut mon parent, quoy que n'aguere ayant à faire quelque distribution aux pauvres de ma Tribu, il ne faisoit pas semblant de me connoistre. Cependant, i'ay payé autrefois vne grosse amende pour luy, sans quoy il eust pourry en prison.

DEMEA. Bon-jour, la gloire de ton païs, l'apuy & le soustien de ta famille, le rempart de toute la Grece. Le Peuple & le Senat assemblez, t'attendent pour passer le Decret que voicy. *Attendu que Timon fils d'Equécratidés; du Bourg de Colytte, surpasse tous les autres, tant en sçauoir qu'en probité, & ne cesse de rendre seruice à l'Estat, & de veiller pour le bien public. D'ailleurs,*

48 TIMON, OV LE MISANTHROPE.

qu'il a remporté le prix aux jeux olympiques tant à la lutte, qu'à la course, & aux autres exercices.

TIMON. Quel imposteur, ie ne me suis iamais trouué à ces jeux.

DEMEA. N'importe, on ne scauroit mettre trop de choses fauorables en vn decret. Ne m'interromps point. *Attendu, dis-ie, qu'il a remporté en un mesme iour le prix de ces jeux, & qu'il s'est porté vaillamment en la iournée contre les Acarniens, où il enfonça deux bataillons de Sparciates.*

TIMON. Comment-cela ! ie n'ay iamais esté à la guerre.

DEMEA. Ie louë ta modestie, mais ie n'ay pû dissimuler la verité, *Attendu, enfin, qu'il est homme de conseil & d'exécution; il a semblé bon au Senat, & au Peuple, de luy dresser une statue d'or dans le Château, près de celle de Minerve, qui soit couronnée de rayons, & qui tienne un foudre à la main, pour Symbole de son éloquence & de sa valeur; & de le couronner aussi de sept couronnes d'or, qui seront proclamées au iourd'huy sur le theatre public par les nouveaux Acteurs, puisque c'est la feste de Bacchus, & un iour de réjouissance pour luy. C'est l'auis de l'Orateur Demea, son Amy, son Parent, & son Disciple. Mais ie suis fâché de n'auoir pas amené avec moy mon fils, qui porte ton nom.*

TIMON. Et tu n'es pas marié ?

DEMEA. Non ; mais ie le seray l'année qui vient,

TIMON OV LE MISANTHROPE. 49

vient , & appelleray de ton nom le premier fils qui me naîtra.

TIMON. I'en doute; Car auparavant, ie te casseray la teste, pour récompense de ta lâche & infame flaterie.

DEMBE. Au secours mes Amis, souffrirez-vous qu'un maraut frappe les Citoyens, luy qui ne l'est pas? Mais ie te feray bien-tost porter la peine de ton insolence, Boutefeu, qui as brûlé le Chasteau, pour piller le Tresor public.

TIMON. Trouue de meilleures couleurs à ta calomnie, car le Chasteau n'a point esté brûlé, ni le Tresor pillé.

DEMBE. Mais tu n'es riche que de larcin.

TIMON. Reçoy vn second coup de baston pour ton imposture, mais sans crier, que ie ne t'en donne vn troisiéme. Car il seroit honteux, après auoir défait deux bataillons de Sparciates, que ie ne pusse mettre à la raison vn coquin. A quoy me seruiroit-il d'auoir remporté tant de prix en vn iour aux ieux Olympiques? Qui est cet autre qui s'auance, c'est le Philosophe Thrasyclés; le le reconnois à sa barbe de bouc, & à la hauteur de ses sourcils. Il marche à grans pas, & grommèle entre ses dents; sans doute qu'il médite quelque harangue, car il retrouffe ses cheueux sur son front. Qu'il ressemble bien, en cet estat, au Triton, ou au Borée

50 TIMON, OV LE MISANTHROPE.

de Zeuxis! C'est vne chose étrange qu'un homme si modeste en aparence, & d'une mine si graue & si austere, après auoir philosophé tout le iour avec ses Disciples, n'ait pas plustost bû sur le soir vn grand hanap que son valet luy apporte, que tous ces beaux discours de vertu s'en vont en fumée, & il ne s'en souvient non plus qu'es'il auoit bû de l'eau du fleme d'Oubly. Car alors se courbant sur son afficte, comme s'il y deuoit trouuer la vertu qu'il cherche toûjours, & qu'il ne trouue iamais, il donne escher & mat à tous les plats, quoy qu'il se plaigne toûjours que l'on mange tout sans luy; & s'emplissant de vin & de viande, coudoye ceux qui sont assis près de luy à table; répand de la sausse sur sa barbe & sur ses habits; querelle la compagnie, tant qu'il le faut emporter yvre du festin, qu'il ne laisse pas en bégayant de louer la sobriété & la continence, entre les bras de quelque Musicienne. Mais de iour il ne le cède à personne en mensonge & en impudence, sans parler de ses vfures, de son auarice, & de cent autres verrus semblables; car c'est vn parangon de sagesse & de doctrine. Mais ie m'en vay l'accommoder de toutes pièces.

THRASYCLES. Ie ne viens pas au bruit de tes tresors, comme les autres, ni au souuenir de tes festins: Car ie ne fais pas plus d'estat de l'or

TIMON, OV LE MISANTHROPE. *sc*

que des cailloux du riuage, & n'ay besoin pour viure que de pain & d'eau, avec quelque oignon, ou quelque salade, quand ie me veux traiter plus splendidement. Ce meschant manteau sert pour me couvrir, & avec cela ie dispute de la felicité avec Iupiter. Mais ie veux empescher que tu ne te laisses corrompre à ta fortune, & si tu m'en crois, tu ietteras ton argent dans la riuere, comme vne chose superflüe, pour ne point dire pernicieuse; si tu n'aymes mieux en faire part à ceux qui en ont besoin, & particulièrement aux Philosophes, qui le meritent mieux que les autres. Mais pour moy, ie ne te demande rien; car cette besace me suffit. Ce n'est pas que si tu y voulois mettre quelque chose pour t'aquiter d'une partie de ce que tu dois à la Philosophie, ce ne fust pour en ayder quelque Amy incommodé. Du reste, elle n'est pas fort grande, & ne tient que deux boisseaux à la grand' mesure; car il faut qu'un Philosophe se contente de peu.

TIMON. C'est bien dit; mais approche auparavant, que ie te donne quelques coups de poin, pour exercer ta patience; & de surcroist vn coup de baston.

THRASYCLES. Au secours, mes Amis, souffrez-vous qu'on m'assassine dans vne Ville libre?

TIMON. Qu'as-tu à crier, est-ce qu'on ne t'en

donne pas assez? Tien, en voila encore vne douzaine par dessus le marché. Mais qu'est cecy? toute la Ville accourt en foule; Grimpons sur cette montagne pour nous défendre plus facilement d'enhaut, à coups de pierre.

PLVSIEURS. Tout beau, nous nous en allons.

TIMON. Ce ne sera pas pour le moins sans coup-férir.

~~~~~

## L'ALCYON, OV LA METAMORPHOSE.

### DIALOGUE

DE CHEREPHON, ET DE SOCRATE.

*Il prend sujet de parler de la puissance diuine, sur la fable des Alcyons; mais c'est plustost, à mon auis, selon l'opinion de Socrate, que selon la sienne: ce qui fait douter à quelques-uns, si ce Dialogue est de luy.*

CHEREPHON. **Q**UEL son a frapé mon oreille! Qu'il est agreable! Il vint du costé du riuage, & de la pointe de ce rocher qui s'auance dans la mer. Mais de quel animal peut-ce estre: car les poissons sont muets, & les oyseaux qui hantent les mers, n'ont point proprement de chant.

SOCRATE. C'est l'Alcyon tant vanté, dont on conte cette fable, Que la fille d'Eole ayant perdu le beau Cœix son mary, fils de l'estoile du iour, se consumoit en des regrets superflus, lors que les Dieux touchez de compassion, la changerent en oiseau, qui cherche encore sur les eaux, celuy qu'il n'a pû rencontrer sur la terre.

CHEREPHON. Quoy! c'est l'Alcyon; Iene l'auois iamais ouï; mais sa voix a veritablement quelque chose de lugubre. Comment est-il fait? car ie n'en ay iamais veu, quoy que i'en aye souvent ouï parler.

SOCRATE. Il est fort petit; mais sa gloire n'est pas petite; car pour récompense de son amour, les vens retiennent leur haleine lorsqu'il fait son nid, & qu'il couue ses petis, & la mer est tranquile dans la plus grande rigueur de l'hyuer. C'est aujourd'huy vn de ces beaux iours qu'on nomme de son nom. Alcyoniens. Voy comme le Ciel est serein, & la face de la Mer vnie comme la glace d'un miroir.

CHEREPHON. Ie le remarquay dés hier. Mais dy-moy, Socrate, que vouloient dire les Anciens, de nous debiter ces Fables, qui ne sont pas seulement impossibles, mais ridicules.

SOCRATE. Il est bien difficile, Cherephon, de iuger de la possibilité & de l'impossibilité des choses, & de mesurer l'étendue de la puissance

diuine à nostre foiblesse , puis-que l'homme le plus âgé n'est qu'un enfant à l'égard de Dieu, & la vie un point à comparaison de l'éternité. Tu fais quelle tempeste il faisoit il y a trois iours; telle qu'il sembloit que le monde dût abyssmer. Crois-tu qu'il soit plus facile de produire le calme après un si grand orage , que de changer une femme en oiseau ? Combien d'une petite boule de cire, les enfans font-ils de figures différentes; & tu t'estonnes que Dieu de cette masse terrestre , fasse des choses qui nous soient inconnues. Ne fais-tu pas qu'il est plus haut au dessus de nous, que le Ciel ne l'est au dessus de la Terre ? Combien un homme surpassé-t-il un enfant tant en force qu'en adresse, iusques-là qu'un seul en battoit des millions ? Si nous auons donc tant d'auantage sur nos semblables, quel sera celui du Createur sur la creature ? Ceux qui n'ont pas appris à écrire, ni à iouer des instrumens, ne sauroient faire ni l'un ni l'autre sans miracle; & il n'y a rien de si facile à ceux qui le sauent. On peut dire icy la mesme chose. La Nature d'une matiere informe produit une abeille, d'une adresse & d'un sauoir admirable ; & d'un œuf, qui n'est point diferent d'un autre, en fait deux oiseaux tout diferens. Il y a cent autres merueilles qui nous obligent à estre fort retenus lors que nous parlons de la puissance

## OV LA METAMORPHOSE. 33

diuine. Je laisseray donc cette histoire ou cette fable à mes enfans, comme ie l'ay receuë de mes peres, & conteray à mes deux femmes Xantipe & Myrro, l'amour que tu as eue pour ton mary, diuine Aloyone, & la récompense que tu en as receuë du Ciel. Ne veux-tu pas faire le semblable, Cherephon?

CHEREPHON. Quy, certes, à l'exemple de Socrate, puis-que cela sert aussi à entretenir l'amitié conjugale.

\*\*\*

## PROMETHE'E, OV LE CAUCASE.

### DIALOGUE

DE VULCAN, DE MERCURE,  
ET DE PROMETHE'E.

*C'est un jeu de l'Auteur; pour montrer que tout ce qu'on a feint de Promethée est ridicule; ce qu'il fait pour ôter l'autorité aux Fables, & par conséquent à la Religion des Payens, qui estoit fondée dessus. Et c'est là le sujet des Dialogues des Dieux, dont celui-cy est comme la teste.*

MERCURE. **V**OICY le Caucaſe où il nous faut attacher le criminel. Cherchons quelque rocher qui n'ait point

de neige, afin d'enfoncer plus fort les clous, & qui soit découuert de tous costez, pour rendre son supplice plus évident.

VULCAN. Je le veux, mais il ne le faut pas mettre si bas, que les hommes qu'il a faits le puissent venir détacher; ni si haut, qu'on ne le puisse voir. Il sera bien, à mon auis, vers le milieu de cette montagne, au dessus de cet abyfme. Nous attacherons l'une des mains à ce roc, & l'autre à celui qui est voisin.

MERCURE. Tu as raison; car ils sont tous deux escarpez, & inaccessibles. Viença, Prométhée, ne te fais point tirer l'oreille, & monte viftement que l'on t'atache.

PROMETHÉE. Ayez pitié d'un malheureux; que l'on fait souffrir injustement.

MERCURE. I'en suis d'aui, pour nous faire mettre en ta place? Est-ce que tu crois que le Caucafé n'est pas assez grand, pour nous y attacher tous trois, ou que tu es bien-aise d'auoir des compagnons de ta misere, qui est la consolation des malheureux? çà, la main droite; coigne, Vulcan, de toute ta force: çà la gauche, qu'on l'attache aussi. Voila qui va bien. Le Vautour descendra tantost pour te ronger les entrailles, en récompense de ta belle inuention.

PROMETHÉE. O terre qui m'as engendré,  
*Son pere & son oncle.* & toy Saturne & Iapet, faut-il tant souffrir pour  
 n'auoir rien fait?

MERCURE.



MERCURE. Rien fait, miserable! & n'est-ce rien faire que de tromper Iupiter en vn festin, & ne luy donner que des os couverts de graisse, pour te reserver la meilleure part? D'ailleurs, qui t'obligeoit à faire l'homme, cet animal fin & cauteleux, & particulièrement les femmes; & à voler ensuite le feu du Ciel qui estoit le partage des Dieux, & leur plus précieux tresor? Apres cela, tu viendras nous prescher ton innocence, & dire qu'on a grand tort de te punir

PROMETHEE. As-tu bien le courage, Mercure, de me persécuter en cet estat, & de me reprocher des choses, pour lesquelles ie meriterois, ie le iure par les Dieux, d'estre nourry aux despens du public dans le Prytanée? Que si tu estois de loisir, ie serois bien-aise de disputer contre toy, pour confondre Iupiter en ta personne. Pren vn peu sa défense, toy qui es si grand Orateur, & fay voir qu'il a eu raison de m'atacher icy, près des portes Caspiennes; pour estre vn spectacle d'horreur aux Scythes.

*Raillerie  
contre So-  
crate.*

MERCURE. Tu t'auises vn peu tard de te défendre. Mais dy ce que tu voudras, aussi bien nous faut-il attendre la descente de l'oiseau qui doit commencer ton suplice. Cependant, ie seray rauy d'entendre ta Rhetorique, car on dit que tu es vn grand Sophiste.

H

P R O M E T H E'E. Parle le premier, puis-que tu es l'accusateur, & pren garde de ne pas trahir la cause de Iupiter, Vulcan sera nostre Iuge.

V U L C A N. Non pas cela, meschant, mais plustost ton accusateur & ton bourreau, pour auoir fait refroidir ma forge en déroband le feu du Ciel.

P R O M E T H E'E. Separons donc l'accusation en deux. Tu parleras du larcin, & Mercure des autres crimes : Aussi-bien le Dieu des larrons, n'auroit-il point de grace à parler contre eux.

V U L C A N. Que Mercure parle pour nous deux ; car ie n'entens rien à la chicane, & n'ay pas esté nourry comme luy dans vn barreau ; mais on fait que c'est vn de ses mestiers, aussi bien que le larcin.

M E R C U R E. Il faudroit beaucoup de temps, pour se preparer à vne si grande accusation ; car ce n'est pas assez d'en rapporter nuëment tous les chefs ; mais puis-que tu en tombes d'accord, & mesme que tu en fais gloire, il n'est point necessaire de plus long discours, & ce seroit folie de se mettre en peine de prouuer des crimes que l'on auouë. Ie diray seulement que c'est bien abuser de la clemence de Iupiter, que de retomber si souuent.

P R O M E T H E'E. Nous verrons tantost, si ce que tu dis est folie ou non. Mais puis-

que tu crois que cela suffit, ie vais entrer en ma defence. Et premierement, l'ateste les Dieux, que i'ay pitié de voir Iupiter si chagrin & de si mauuaise humeur; que pour n'auoir pas eu la meilleure part dans vn festin, il veuille crucifier non pas vn homme mais vn Dieu, & de ses anciens camarades, qui l'a serui dans l'occasion. Tu sçais quelle est la liberté des festins, & qu'il n'y a que les fots & les enfans qui s'en formalisent; car les honnestes gens, au lieu de s'en offenser, les tourment en raillerie. Mais de garder cela sur le cœur pour s'en venger apres si cruellement, cela est indigne, ie ne dis pas d'un Dieu, ni du souverain des Dieux, mais mesme d'un galant Homme. Car si l'on bannit de la table ces honnestes libertez que restera-t-il que de se souler comme des bestes? ce qui est tout à fait indigne de la table de Iupiter. Je ne croyois donc pas qu'il s'en deust souuenir le lendemain, bien-loin de m'en punir comme il a fait, & de s'imaginer qu'il ayt receu vne grande injure, de ce qu'on a fait vne des parts, meilleure que l'autre, pour voir s'il sçauroit bien choisir. Mais prenons la chose au pis, & posons, non pas qu'il ait eu la moindre part, mais qu'il n'en ait point eu du tout, falloir-il pour cela meller, comme on dit, le Ciel & la Terre, & ne parler que de croix, de vau-

tours, de rochers & de precipices? Qu'il prenne garde qu'on n'impute cela à foiblesse & à lâcheté. Que ne feroit-il point pour de grandes choses, qu'il en vient à ces extremités pour vn morceau de viande? Combien les hommes sont-ils plus iustes & plus raisonnables? Où en a-t-on veu qui ayent fait mourir leur cuisinier pour auoir friponné quelque chose; On ne prend pas garde à ces bagatelles, ou si on les chastie, c'est seulement d'un soufflet ou de quelque coup de poin; mais d'enuoyer pour cela vn homme au gibet, c'est vne action barbare, & vne cruauté inouïe. Voila pour le premier point, où sans mentir i'ay eu quelque honte de me défendre, mais on en deuoit auoir dauantage de m'accuser. Parlons maintenant du second, qui concerne la création de l'homme, où ie doute ce qu'on veut reprendre, si c'est qu'il n'en falloit point faire du tout, ou qu'il le falloit faire d'autre façon. I'examineray donc l'un & l'autre, & pour le premier, ie diray, Que tant s'en faut que les Dieux y ayent perdu quelque chose, qu'ils y ont gagné, & qu'il leur est plus auantageux qu'il y ait des hommes, quelques méchans qu'ils puissent estre, que s'il ny en auoit point du tout. Pour reprendre la chose de plus haut, il faut sçauoir qu'il n'y auoit du commencement que les Dieux au mon-

de, & que la Terre n'estoit qu'un grand & vaste desert, couvert de foreſts épaisses. Car d'où viennent à vostre auiſ, ces Champs- & ces Jardins- si bien cultiuez, ces Temples, ces Autels & ces Statuës qu'on adore, que de l'inuention humaine ? Comme ie songe donc tousjours à quelque chose d'utile & d'auantageux pour le bien public, ie détrempay de la terre avec de l'eau, comme dit le Poëte, & les paistrissant ensemble i'en fis vn homme à nostre image, avec l'aide de Minerue. Voila tout mon crime. Mais dequoy les Dieux se plaignent- ils, en font- ils moins Dieux qu'ils n'estoient auparavant ? Car à voir comme Iupiter se tourmente, on diroit qu'il y a beaucoup perdu. Craint- il qu'ils ne se reuolent contre luy, comme ont fait autrefois les Geans, & n'est- il pas assez puissant pour les défaire, luy qui a rangé les Titans à la raison ? Les Dieux donc n'ont receu aucun dommage de mon inuention, mais pour montrer qu'ils y ont beaucoup profité; on n'a qu'à regarder la Terre qui estoit alors en friche, & qui maintenant est cultiuée, & fournie de mille choses utiles à la vie de l'homme; car elle ne produit rien d'elle- mesme, que de sauvage. La Mer mesme est en quelque sorte adoucie par la nauigation, les Isles habitées, les Villes pleines de Temples, d'Autels, de Festes, &

de Sacrifices. Enfin, pour parler avec le Poëte, toutes les ruës & les places publiques sont pleines de Iupiter. Encore, si l'on me pouvoit reprocher d'auoir trauaillé pour ma gloire; mais parmy tant de Temples des Dieux, où en trouueriez-vous vn de Promethée? ce qui fait assez voir que i'ay négligé mon interest particulier, pour celuy du public. Considérez encore qu'une félicité sans témoins n'est qu'une félicité imparfaite, & que s'il n'y auoit point d'hommes, la beauté du monde seroit comme morte, & nos auantages beaucoup moindres, n'y ayant personne pour les admirer. D'ailleurs, comme nous ne connoissons les choses que par comparaison, la grandeur de nostre fortune nous seroit inconnüe s'il n'y auoit point de malheureux. Cependant, au lieu de m'honorer pour de si grans biens, on me crucifie, & ie reçois des peines d'où ie deuois attendre des récompenses. Mais quoy! il y a parmy les hommes des meurtriers, des incestueux, & des adultères? Et n'y en a-t'il point parmy nous, & pour cela on ne condamne point le Ciel & la Terre, qui nous ont produits. Vous direz, peut-estre, que nous auons plus de soin qu'auparauant, & qu'il faut pouruoir à toutes leurs necessitez. Et qui a iamais veu vn Pasteur se plaindre de la fécondité de son troupeau, à cause de la peine

qu'ellé luy donne? Car si cela est penible, il est aussi & vtile & honorable; outre que cela nous sert d'occupation, & que sans cela nous demeurerions les bras croisez sans rien faire, à nous fouler de nectar & d'ambrosie. Mais ce qui me fâche le plus, c'est de voir que ceux qui se plaignent dauantage des hommes, sont ceux qui ne s'en sçauroient passer, & particulièrement des femmes, qu'ils ayment le plus, quoy qu'ils en disent le plus de mal. Ils se déguisent tous les iours en mille sortes pour en iouir, & non contens de les caresser, en font des Deesses. Quelqu'un pourra dire que i'ay eu raison d'auoir fait l'homme, mais que ie le deuois faire d'une autre façon, & non pas semblable à nous. Et pouuois-je choisir un plus beau modèle que celuy que ie sçauois tout parfait? Eussiez-vous voulu que i'eusse fait un animal sans intelligence, qui n'eut pû nous rendre aucun seruice? Que vous estes iniustes! Vous prenez bien la peine, pour gouster d'une Hécatombe, d'aller iusques chez les Ethiopiens irréprehenfibles, & vous crucifiez celuy qui est cause que vous auez des Autels & des Hecatombes. Mais c'est assez de cela; parlons maintenant du larcin du feu. Et premierement, vous l'ay-ie dérobé, pour l'auoir donné aux hommes? n'est-ce pas la nature de cet element de se commu-

*C'est une  
Epithete  
qu'Homere leur  
donne.*

niquer sans se perdre ? C'est donc vne ialousie toute pure, indigne de ceux que les Poëtes appellent des Bien-faiteurs. D'ailleurs, quand j'aurois dérobé tout le feu du Ciel, ie ne vous aurois fait aucun tort. On ne fait rostir ni bouillir l'ambrosie ; au lieu que les hommes en ont besoin tous les iours pour leurs petites necessitez, quand ce ne seroit que pour vous faire des sacrifices. N'est-il pas vray que vous n'estes iamais plus aises, que quand vous pouuez aller humer la fumée de quelque holocauste ? de sorte que vos plaintes sont contraires à vos desirs. Je m'estonne que vous n'avez défendu au Soleil de leur départir sa lumiere, qui est vn feu beaucoup plus brillant & plus pur, & que vous ne l'accusez de prodiguer vos tresors, & de dissiper vostre bien. Voila tout ce que j'auois à dire pour ma défense. C'est à vous d'y répondre si vous pouuez ; mais ie demande la replique.

MERCURE. Il n'est pas aisé de respondre à vn si impudent Sophiste ; tu-és bien heureux que Iupiter ne t'a point ouï ; car ie suis assuré qu'il t'enuoyeroit vne douzaine de Vautours au lieu d'un : tant tu l'as vilainement outragé sous pretexte de te défendre. Mais dy-moy, pourquoy estant Prophete, n'as-tu point sceu ce qui te deuoit arriuer ?

PROMETHE'E.



PROMETHE'E. Je l'ay bien sçeu, Mercure : mais i'ay sçeu aussi que ie serois déliuré par vn Heros de tes amis , qui viendra de Thebes, & qui tuëra mon vautour.

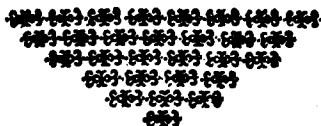
MERCURE. Je voudrois qu'il fust déjà arriué, & que nous fussions à table ensemble comme auparavant, pourueu que tu ne fisses point les parts.

PROMETHE'E. Patience, tu m'y reuerras encore , car Iupiter me déliurera pour vn service important que ie luy rendray.

MERCURE. Quel est-il ?

PROMETHE'E. Tu connois Thetis : mais ie ne veux point diuulguer vn secret qui doit faire ma déliurance.

MERCURE. Si cela est, tu as raison de n'en rien dire. Allons, Vulcan, ie voy déjà l'oiseau qui vient fondre sur sa proye, & voudrois que le libérateur fust aussi proche que le danger.



\*\*\*\*\*

## DIALOGUES DES DIEUX.

*Le sujet est touché dans l'argument du Dialogue précédent : du reste une partie des Fables est expliquée icy d'une façon gaye qui aide beaucoup à les retenir.*

### DIALOGUE.

#### DE PROMETHEE ET DE IUPITER.

PROMETHEE. **D**Eliure-moy, Iupiter; ie n'en puis plus.

IUPITER. Que ie te deliure, meschant ! Est-ce pour auoir fait ce beau chef-d'œuvre qui nous cause tant de mal , ou pour auoir dérobé le feu du Ciel , & trompé ton maistre dans vn festin ?

PROMETHEE. N'ay-je pas assez souffert, attaché depuis si long-temps au Caucaſe , & nourrissant de mes entrailles le plus cruel de tous les Vautours ?

IUPITER. Ce n'est pas la centième partie de ce que tu as mérité. Tu deurois estre écrasé du Caucaſe , & non pas y estre attaché ; & n'auoir pas seulement le foye rongé par douze Vautours, mais encore les yeux & le cœur.

PROMETHEE. Tu ne te repentiras point

de m'auoir fait cette grace.

IUPITER C'est que tu as eue de me tromper encore vn coup.

PROMETHE'E. A quoy cela seruiroit-il ? as-tu oublié où est le Caucaſe ? & n'as-tu point d'autres moyens de me punir , quand celuy-là te manqueroit ?

IUPITER. Mais encore que me veux-tu dire ?

PROMETHE'E. Si ie te dis où tu vas me croiras-tu ?

IUPITER. Pourquoi non ?

PROMETHE'E. Tu vas coucher avec vne Nereide.

IUPITER. Et puis, qu'en arriuera-t-il ?

PROMETHE'E. Il naistra de vous vn enfant qui te dépoſſedera comme tu -as fait ton pere ; pour le moins les Deſtins t'en menacent , c'eſt pourquoy tu feras bien de n'y point aller.

IUPITER. Ie te croiray pour ce coup, puis que tu-as ſi bien deuiné. Que Vulcan te détache pour récompense.

~~~~~

DIALOGUE

DE IUPITER, ET DE CYPIDON,

CYPIDON. **P**ardonne-moy, Iupiter, ſi j'ay failly, ie n'y retourneray plus ;

faut-il tenir la colere contre vn enfant?

IUPITER. Vn enfant ! petit fripon , plus vieux que Iapet, & plus subtil que Promethée !

CVPIDON. Je m'en raporte aux Peintres & aux Poëtes qui me representent toujourns de la forte ; mais encore que t'ay-je fait pour me mal traiter.

IUPITER. Tu le demandes, méchant, qui m'as rendu amoureux de toutes les femmes, sans qu'une seule soit amoureuse de moy ; si bien qu'il me faut tous les iours trouver mille inventions pour en iouir.

CVPIDON. C'est qu'elles te redoutent, & qu'elles craignent par respect de t'aprocher.

IUPITER. Mais on ayme bien les autres Dieux, Apollon n'a-t-il pas esté chery de Brancus & d'Hyacinthe?

CVPIDON. C'est qu'il est beau & galant, & avec tout cela, Daphné ne s'est iamais pû résoudre à l'aymer , tant l'amour est vne chose libre. Que si tu voulois te parer & adoucir vn peu la fierté de tes regars , ie ne doute point que tu ne leur donnasse dans la veuë ; mais il faudroit pour cela quitter ton foudre & ton Egide.

IUPITER. Voudrois-tu que ie fisse des choses indignes de Iupiter?

CVPIDON. Ne sois donc point amoureux.

IUPITER. Je le veux estre, mais sans toutes ces foibleſſes, toutefois ie te pardonne pour ce coup.

DIALOGUE

DE MERCURE ET DE IUPITER.

IUPITER. **C**Onnois-tu Io?
MERCURE. Qui, la fille d'Inaque?

IUPITER. Elle meſme; Iunon la transformée en genisse, par jalousie, pour m'empescher de l'aymer, & la donnée en garde à vn monstre qui ne dort iamais; car comme il a cent yeux, il y en a toûjours quelqu'un qui veille. Mais tu-és assez adroit pour m'en défaire; Va le tuer en la forest de Nemée, où il garde cette belle; & après sa mort, tu amèneras Io par mer en Egypte où elle sera adorée sous le nom d'Isis. Je luy ay donné de présider aux vens & aux flots, & d'estre la Patrone des Nautonniers.

DIALOGUE.

DE IUPITER ET DE GANYMEDE.

IUPITER. **B**Aiſe-moy, mon petit mignon, maintenant que nous ſommes hors de danger, & que ie n'ay plus ni bec, ni ongle.

GANYMEDE. Et que sont-ils devenus ? N'es-tu pas venu fondre sur moy en forme d'Aigle, & m'enleuer du milieu de mon troupeau ? Comment és-tu devenu homme ?

IUPITER. Je ne suis ni homme ni aigle, mais le souverain des Dieux, qui me suis ainsi transformé pour te posséder.

GANYMEDE. Es-tu Pan ? mais tu n'as ni cornes, ni jambes veluës, ni flûte, qui sont les marques de ce Dieu.

IUPITER. N'en connois-tu point d'autres ?

GANYMEDE. Non ; mais nous sacrifions tous les ans à celuy-cy vn bouc à l'entrée de sa caverne, & pour toy, ie croy que tu-és quelque maquignon d'enfans, de ceux qui les enléuent pour les vendre.

IUPITER. N'as-tu iamais ouï parler de Jupiter, & n'as-tu pas veu vn Autel consacré sur le Mont Ida, à celuy qui tonne & qui éclaire ?

GANYMEDE. Quoy ! c'est toy qui fais tout ce bruit qu'on entend là-haut, à qui mon pere sacrifie aussi tous les ans vn belier ? Et que t'a-uois-je fait pour m'enleuer ? peut-estre qu'à cette heure mes brebis sont mangées du loup.

IUPITER. Tu songes encore à tes brebis, maintenant que tu-és Immortel & le compagnon des Dieux ?

GANYMEDE. Quoy ! tu ne me remettras

pas aujourd'huy où tu mas pris?

IUPITER. Non; car toute ma peine seroit perduë.

GANYMEDE. Mais mon pere se mettra en colere lors qu'il ne me verra plus, & me donnera le fouët pour auoir abandonné mon troupeau.

IUPITER. Ne crain point, tu demeureras toujours icy.

GANYMEDE. Je ne le veux pas, laisse moy aller, & je te promets pour récompense de te sacrifier vn belier qui sera l'honneur du troupeau.

IUPITER. Que tu-és simple, & veritablement enfant! Il faut oublier tout cela maintenant que tu-és dans le Ciel, & en estat de faire du bien à ton pere & à ton pais, sans te soucier de leur colere; Car tu ne seras plus homme, mais Dieu; & au lieu de lait & de fromage tu viuras de Nectar & d'Ambrosie, & verras re-
luisir ton Astre dans le Ciel, par dessus les autres.

GANYMEDE. Mais si ie veux iouër qui me tiendra compagnie, car i'auois plusieurs petis camarades sur le Mont Ida?

IUPITER. Cupidon jouëra avec toy aux osselets; console-toy seulement, & ne songe plus aux choses du monde.

GANYMEDE. Mais à quoy seruiray-je icy? y a-t-il des troupeaux à garder?

IUPITER. Tu feras l'Eschanſon des Dieux, & leur verſeras le Nectar.

GANYMEDE. Eſt-il meilleur que le lait?

IUPITER. Tu ne voudras plus boire autre choſe lors que tu en auras gouſté.

GANYMEDE. Et où coucheray-je la nuit, ſera-ce avec mon petit camarade Cupidon?

IUPITER. Non, mais avec moy, car c'eſt pour cela que ie t'ay pris.

GANYMEDE. Ne ſçaurois-tu coucher ſeul?

IUPITER. C'eſt qu'il y a du plaſir de coucher avec vn bel enfant.

GANYMEDE. A quoy ſert la beauté quand il faut dormir?

IUPITER. Cela rend le ſommeil plus agreable.

GANYMEDE. Mais mon pere ſe fâchoit touſjours quand je couchois avec luy, & diſoit que je ne faiſois que remuër, & parler toute la nuit, & que je luy donnois des coups de pied; de ſorte qu'il m'enuoyoit le matin coucher avec ma mere. Si tu ne m'as donc enleué que pour cela, tu peux bien me remettre où tu m'a pris.

IUPITER. Ie t'aime bien de la ſorte; car je te baiſeray alors tout mon ſoul.

GANYMEDE. Tu feras ce qu'il te plaira, mais pour moy, ie dormiray cependant.

IUPITER. Nous en parlerons vne autre fois

fois; Maintenant Mercure qu'on l'emmène, & qu'on luy fasse boire l'Immortalité, afin qu'il nous serue d'Eschanfon : mais apren luy auparavant à presenter le gobelet.



DIALOGUE

DE IVNON ET DE IVPITER.

IVNON. **D**Epuis que tu as amené icy Ganymede, tu ne me caresses plus comme auparavant.

IVPITER. Es-tu jalouse d'un si simple & si innocent garçon ? Je croyois qu'il n'y eust que les femmes qui te pussent mettre en mauvaise humeur.

IVNON. Tu ne te gouvernes pas mieux pour ce regard, ni d'une façon plus honneste. Car ie vous prie, est-ce vne chose bien seante au Maistre des Dieux de se metamorphoser tous les iours, tantost en or, tantost en taureau, tantost en Cygne, pour aller commettre sur terre des adulteres ? Mais encore, ne transportes-tu pas tes Maistresses dans le Ciel, comme tu -as fait ce petit Mignon de couchette, que tu tiens toujours près de toy, sous pretexte d'en faire ton Eschanfon ; comme s'il n'y en auoit point icy, & qu'Hébé & Vulcan fussent las de faire

*C'est un
signe du
Zodiaque.* leur charge , ou qu'on ne pût prendre à un
besoin, le Verseur d'eau. D'ailleurs, tu ne prends
jamais de sa main le verre , que tu ne le baisses
luy - mesme en presence de tout le monde , &
l'on diroit que ce baiser t'est plus doux que le
Nectar. Car souuent tu rens le verre sans auoir
bû , pour auoir seulement le prétexte de le bai-
ser , & quelquefois tu le fais boire le premier ,
pour boire après luy , & le baiser en quelque
sorte en buuant. Il te faisoit beau voir l'autre
iour, iouër avec luy aux osselets sans ton foudre
ni ton Egide ! Je sçay tout , ne pense pas m'en
faire accroire.

IUPITER. Quel mal y a - t-il à baiser un bel
enfant , & à joindre ce plaisir à celuy du Ne-
ctar ? Si tu en auois gousté, tu ne me ferois plus
ces reproches.

*Qui ay-
me les gar-
çons.* **IVNON.** Ce sont-là des discours de Pæde-
raсте , il faudroit que i'eusse bien perdu l'esprit ,
pour aprocher ma bouche de celle d'un petit
effeminé.

IUPITER. Tout effeminé qu'il est , il m'est
plus agreable que.... Ne m'en fais pas dire
dauantage , & cesse de contrôler mes actions.

IVNON. Iete conseille de l'épouser pour me
fâcher encore plus ; Souuien-toy comme tu me
traites pour luy.

IUPITER. C'est que tu voudrois que ton

boiteux nous seruisſt à table, lors qu'il ſort de ſa forge, tout couuert de ſuye & de ſueur, & que ie le baiſſe en cet eſtat, où il te fait horreur à toy-meſme qui eſ ſa mere. Penſez qu'il feroit beau voir de renvoyer pour luy Ganymede, qui eſt ſi beau, & ſi mignon, & ce qui te fâche davantage, de qui les baiſers ſont plus doux que le Nectar!

IVNON. Maintenant, que ce beau Fils eſt icy, le mien te fait mal au cœur; mais tu ne t'en plaignois pas auparavant, & toute ſa ſuye, & ſa ſueur n'empeschoient pas qu'avec plaifir tu ne priſſes le verre de ſa main.

IUPITER. Ta jalouſie ne fait qu'acroiſtre ta douleur, & mon amour. Fay-toy ſervir par Vulcan, ſi tu n'eſ pas bien-aiſe de voir Ganymede; mais pour moy, ie veux qu'il me preſente à boire, & qu'il me donne à chaque fois dix baiſers. Ne pleure point, mon mignon, ie feray repentir tous ceux qui ſ'ataqueront à toy.

~~~~~

## AUTRE DIALOGUE

DE IVNON ET DE IUPITER.

IVNON. **Q** Vi penſes-tu que ſoit Ixion?

IUPITER. **Q** Vn fort bonneſte homme, &

K ij

de bonne compagnie; car sans cela, ie ne l'aurois pas admis à ma table.

IVNON. C'est vn insolent qui n'est pas digne de cét honneur.

IUPITER. Qu'a-t-il fait? Je le veux sçavoir.

IVNON. L'ay honte de le dire, tant son impudence est grande.

IUPITER. A-t-il voulu caresser quelque Deesse? car il semble que c'est ce que tu veux dire.

IVNON. Moy-mesme. Je ne prenois pas garde du commencement à son amour; mais à la fin voyant qu'il auoit toûjours l'œil sur moy, & qu'il soupiroit de temps en temps, & laissoit couler des larmes; buuoit après moy lors que j'auois bû, & en buuant me regardoit, & baissoit le verre; ie m'aperçus de sa folie, mais j'eus honte de te le dire, & crûs que cela se passeroit. A la fin, il a esté si insolent, que de m'en parler; Alors, bouchant les oreilles, pour n'en rien entendre, ie suis venue icy te le dire tout courant, afin que tu en fisses vn châtiment exemplaire.

IUPITER. Voila vn hardy maraut, de vouloir planter des cornes à Iupiter. Il faut que le Nectar l'ait bien enyuré; mais c'est moy qui en suis cause, pour trop aymer les Mortels, & les faire manger à ma table. Car il ne se faut pas

estonner si vſant des meſmes viandes , ils ont les meſmes deſirs, & conçoient de l'amour pour des beautez immortelles ? Tu ſçais quel tyran c'eſt que l'Amour.

I V N O N. Il eſt vray qu'il eſt bien ton maïſtre, & te mène bien, comme l'on dit, par le nez. Mais ie voy bien pourquoy , tu as pitié d'Ixion : C'eſt qu'il ne fait que te rendre ce que tu luy as preſté; Car tu as couché autrefois avec ſa femme , & en as eu Pirithoüs.

I V P I T E R. T'en ſouuient-il encore ? Sçais-tu quel eſt mon deſſein ? Ce ſeroit vn trop grand ſuplice de le bannir pour iamais de noſtre preſence ; mais puis-qu'il pleure & ſouſpire, ie ſuis d'auis.....

I V N O N. Quoy ! que ie couche avec luy ?

I V P I T E R. Non pas cela; mais quelque fantôme qui te reſſemble, pour contenter en quelque ſorte ſa paſſion.

I V N O N. Ce ſeroit le récompenser, au lieu de punir ſon crime.

I V P I T E R. Mais quel mal cela feroit-il ?

I V N O N. Il croiroit m'embrasser, & l'affront en retomberoit ſur moy.

I V P I T E R. Mais il n'y auroit que luy de trompé; car quand nous formerions vne nuë à ta reſſemblance, ce ne ſeroit pas Iunon.

I V N O N. Comme les hommes ont ſouuent

plus de vanité que d'amour, il s'iroit vanter d'avoir couché avec moy, & me perdrait de réputation.

IVPITER. Si cela arriue, ie le precipiteray dans les enfers, où attaché à vne rouë, il ne fera que tourner, sans prendre iamais aucun repos.

IVNON. Ce suplice ne fera pas trop grand pour son crime.

~~~~~

DIALOGUE

DE VULCAN ET D'APOLLON.

VULCAN. **A**S-tu veu le petit Mercure, Apollon, comme il est beau & sourit à tout le monde? Il fait assez voir ce qu'il sera vn iour, quoy que ce ne soit encore qu'un enfant.

APOLLON. L'appelles-tu enfant? luy qui est plus vieux que Iapet, en malice?

VULCAN. Quel mal peut-il auoir fait, qu'il ne fait encore que de naistre?

APOLLON. Demande-le à Neptune à qui il a emporté le trident, & à Mars de qui il a pris l'espée; sans parler de moy, à qui il a dérobé l'arc & les flèches.

VULCAN. Quoy! vn enfant encore au maillot?

DES DIEUX.

APOLLON. Tu verras ce qu'il sçait faire s'il t'approche.

VULCAN. Il est déjà venu chez-moy.

APOLLON. Et ne t'a-t-il rien pris?

VULCAN. Non, que ie sçache.

APOLLON. Regarde bien par tout.

VULCAN. Je ne voy point mes tenailles.

APOLLON. Je gage qu'on les retrouvera dans ses langes.

VULCAN. Quoy, il est déjà si adroit ce petit voleur ! Je croy qu'il a appris à dérober dans le ventre de sa mere.

APOLLON. Il a bien d'autres qualitez ; Tu vois comme il cause, il sera vn iour grand orateur, & mesme bon lutteur, si ie ne me trompe ; car il a déjà donné le croc-en-jambe à Cupidon ; Et comme les Dieux en rioient, & que Venus le prit pour le baiser, il luy déroba son Ceste, & eût emporté le foudre de Iupiter, s'il n'eust esté trop chaud, & trop pesant ; mais il luy enleua son sceptre.

VULCAN. Voila vn hardy petit galand.

APOLLON. Il est aussi musicien.

VULCAN. Comment cela ?

APOLLON. Il a fait vn instrument de la coquille d'une tortuë, dont il jouë en perfection jusqu'à me rendre ialoux, moy qui suis le Dieu de l'harmonie. Sa mere dit, qu'il ne dort pas

mesme la nuit, & qu'il va jusqu'aux enfers, pour faire toujourns quelque butin ; car il a vne verge de grande vertu , dont il r'apelle les morts à la vie, & conduit les viuans au tombeau.

VULCAN. C'est moy qui la luy ay donnée pour luy seruir de jouët.

APOLLON. Il t'a pris tes tenailles pour récompense.

VULCAN. Je suis bien-aïse que tu m'en fasses souuenir , ie les vay chercher dans son berceau.

~~~~~

## DIALOGUE

DE VULCAN ET DE IVPITER.

VULCAN. **V**OICY vne coignée bien tranchante que ie t'apporte, Que veux-tu que nous en fassions?

IVPITER. Fen-moy la teste en deux tout d'un coup.

VULCAN. Tu veux voir si ie seray assez sot pour te croire ; Dy tout de bon , à quoy tu la veux employer.

IVPITER. A me fendre la teste par la moitié. Je ne ris point, & si tu ne m'obeïs, tu verras comme il t'en prendra ; Frappe seulement de route ta force ; car la teste me fend de douleur, & ie



& ie souffre les mesmes maux, que si i'estois en trauail d'enfant.

VULCAN. Pren garde que nous n'allions faire quelque sottise; Car ie ne t'acoucheray pas si doucement qu'une Sage-femme.

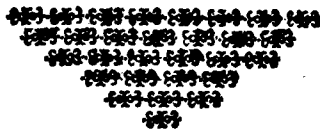
IUPITER. Frappe seulement sans rien craindre, & me laisse faire le reste.

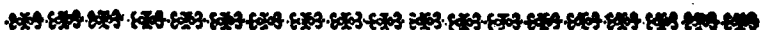
VULCAN. C'est bien malgré moy; mais qu'y feroit-on? il faut obeir. Grans Dieux! Ie ne m'estonne pas si tu auois mal à la teste, y ayant vne femme enfermée; & encore vne Amazone avec la lance & le bouclier; C'est ce qui te rendoit si colere. Mais qu'elle est belle! Dône-la moy pour récompense de t'auoir déliuré si heureusement, puis-qu'elle est déjà en âge d'estre mariée.

IUPITER. Ie le veux; mais tu auras bien de la peine à la résoudre à t'épouser; car elle veut demeurer vierge toute sa vie.

VULCAN. Laisse-moy faire, j'en viendray bien à bout, pourueu que i'aye ton consentement.

IUPITER. Ne t'y frote pas si tu es sage.





## DIALOGUE

DE NEPTVNE ET DE MERCVRE.

NEPTVNE. **N**E ſçauroit-on parler à Iu-  
piter?

MERCVRE. Non, il eſt empesché.

NEPTVNE. Dy-luy que c'eſt moy.

MERCVRE. Ne l'importune point, on ne  
le peut voir aujourd'huy.

NEPTVNE. Eſt-ce qu'il eſt avec Iunon?

MERCVRE. Ce n'eſt pas cela.

NEPTVNE. Quoy donc! avec Ganymede?

MERCVRE. Encore moins.

NEPTVNE. Qu'a-t-il ? le le veux ſça-  
uoir.

MERCVRE. Il ſe trouue mal.

NEPTVNE. Dequoy?

MERCVRE. J'ay honte de le dire.

NEPTVNE. A moy qui ſuis ſon frere?

MERCVRE. Il vient d'acoucher.

NEPTVNE. Comment ! eſtoit-il herma-  
phodite ? le ne m'en eſtois pas apperceu, ni qu'il  
euſt le ventre plus gros qu'à l'ordinaire.

MERCVRE. Auſſi n'eſtoit-ce pas là qu'il  
auoit mal.

NEPTVNE. Où donc, à la teſte ? comme

quand il acoucha de Minerue ? Il a le chef bien fécond.

MERCURE. Non, à la cuisse.

NEPTUNE. Comment cela ? acouche-t-il par tous les endroits du corps ?

MERCURE. Iunon, par jalousie, a persuadé à Semele qu'il aymoit, de coucher avec luy dans toute sa gloire ; si bien que le feu de son foudre s'est pris au lambris de la chambre , & l'a consumée. Tout ce qu'on a pû faire en cette rencontre, ç'a esté de sauver l'enfant ; car elle estoit grosse ; & de le mettre tout chaud, du ventre de la mere dans la cuisse de Iupiter, où il a acheué son terme. Il vient presentement de s'en délivrer, & est encore tout débile du trauail.

NEPTUNE. Et qu'a-t-on fait de l'enfant ?

MERCURE. Je l'ay porté à Nyssé , pour estre nourry par les Nymphes du pais, qui l'ont nommé Dionysius du nom de son pere, & de celui de leur Patrie.

NEPTUNE. Ainsi Iupiter est le pere & la mere de cet enfant ?

MERCURE. Il est vray ; mais ie n'ay pas le loisir de t'en dire dauantage ; car ie vais de ce pas querir de l'eau , & le reste dont ont besoin les acouchées.

\*\*\*

## DIALOGUE

DE MERCURE ET DU SOLEIL.

MERCURE. **A**RRÊTE-toy, Soleil, par l'espace de trois iours, & qu'il n'y ait, cependant, qu'une longue nuit; Que les heures détellent tes chevaux, éteins ton flambeau, & te repose.

LE SOLEIL. Voila des commandemens bien étranges! Est-ce que j'ay manqué à mon deuoir, que Iupiter, pour me punir, veut que la nuit triomphe du iour?

MERCURE. Non, c'est qu'il en a besoin, pour une chose d'importance.

LE SOLEIL. Où est-il maintenant?

MERCURE. Chez Alcmene en Beocie.

LE SOLEIL. Et une nuit ne suffit pas pour contenter ses desirs?

MERCURE. Non pas cela; mais pour acheuer le heros qu'il a commencé.

LE SOLEIL. Qu'il l'acheue à la bonne heure; mais cela ne se faisoit pas du temps de Saturne. Il ne découchoit point d'avec Rhéa, pour aller caresser la femme de son voisin: Maintenant, pour une putain il faut bouleuerfer tout le monde. Cependant, mes chevaux de-

uiendront rétifs faute d'exercice , & il naîtra des épines dans la carrière du Soleil. Les hommes languiront en ténèbres : & tout cela , pour bâtir ce beau Heros !

MERCURE. Tay-toy, qu'il ne t'en fasse repentir. Cependant, ie vais acheuer ma commission , & dire à la Lune qu'elle ne se haste pas non plus, & au sommeil qu'il n'abandonne point les hommes , de peur qu'ils ne s'aperçoient de ce changement.

\*\*\*

## DIALOGUE

DE VENUS ET DE LA LUNE.

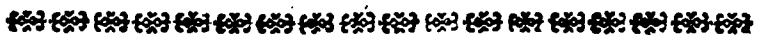
VENUS. **D**E QUOY t'accuse-t-on , belle Courriere, d'arrester ton char au beau milieu de ta course , pour contempler tout à ton aise vn Chasseur endormy sur les montagnes de la Carie , & l'aller quelquefois visiter ?

LA LUNE. C'est ton fils qui en est cause.

VENUS. Laissons-là ce petit insolent, qui n'épargne pas mesme sa mere , & qui m'a souvent contrainte de descendre sur le mont Ida, pour y caresser Anchise, ou sur le Liban en faueur d'Adonis, auant que Proserpine amoureuse, me l'eust rauy pour le posseder ; quoy que de-

*C'est qu'il estoit la moitié de l'année aux enfers.* puis, touchée de mes larmes, elle me l'aït rendu pour moitié. Je l'ay cent fois menacé de briser son arc & son carquois, & de luy couper les ailes, & le fessay bien l'autre iour avec vn de mes patins; mais quoy ! il ne s'en souuient plus, si tost qu'il est échapé. Cependant, ce Chasseur est-il beau? car cela seruiroit de quelque consolation.

LA LVNE. Tu sçais qu'il n'y a point de laides amours; mais il est vray que ie ne me puis lasser de le regarder, lors qu'au retour de la chasse, il étend son manteau sur l'herbe, & s'endort, apuyé d'une main sur son coude, & de l'autre, laissant negligemment tomber ses traits. Alors descendant sans faire bruit, & marchant sur la pointe des pieds, de peur de l'éveiller, ie gousté, en aprochant, le doux parfum de son haleine. Tu deuines assez le reste, car tu sçais ce que c'est que d'aimer; mais il est vray que ie meurs d'amour.



## DIALOGUE

DE VENVS ET DE CVPIDON.

VENVS. **R**EGARDE ce que tu fais, petit fripon, ie ne parle point des desordres que tu causes dans le monde; mais que ne fais-tu point dans le Ciel? Tu changes

Jupiter en cent façons ; Tu fais descendre la Lune en terre ; Tu arrêtes le Soleil dans les prisons de Climene ; sans parler des affrons que tu me fais à moy-mesme qui suis ta mere. Mais tout cela seroit peu, si tu ne t'estois aussi attaqué à celle des Dieux , que tu fais courir toute forcenée sur le mont Ida , transportée d'amour pour son Atis, & s'enquerant de luy aux forests & aux rochers ; montée sur vn char qui est traîné par des lions , & suiuy de ses Corybantes, qui ne sont pas plus sages qu'elle. Car les vns se font des incisions au coude ; les autres courent tout écheuelez par des precipices ; Celuy-cy sonne du cor ; cet autre du tambour ou des cymbales ; si bien que toute la montagne retentit de leurs cris & de leurs débauches. Je crains donc que cette Deesse, si elle retourne quelque iour en son bon sens, ne venge sur toy cet affront, ou qu'elle ne te tuë en sa fureur, & ne te fasse déchirer par ses lions , ou par ses Prestres qui sont encore plus farouches.

CYPRIDON. Je ne crains ni les vns ni les autres ; car les Prestres sont trop effeminez , & j'ay apriuoisé ses lions, & en fais ce que ie veux. D'ailleurs, elle est trop empeschée à l'amour pour songer à la vengeance. Et puis, quel mal fais-je, de rendre aymable ce qui est beau ? Voudrois-tu que j'eusse guery Mars de la passion qu'il a pour toy ?

VENUS. Que tu-és malin ! mais qu'il te souviene de ce que j'ay dit.

\*\*\*

## DIALOGUE

D'HERCVLE, D'ESCVLAPPE, ET DE IVPITER.

IVPITER. **N**'AVEZ-vous point de honte de vous entrebattre comme des coquins, & de vous quereler iusqu'à la table de Iupiter ?

HERCVLE. Est-il juste, mon pere, que ce Charlatan passe deuant moy ?

ESCVLAPPE. Non pas Charlatan ; mais le Dieu de la Medecine, qui vaut mieux cent fois que toy, & tous tes semblables.

HERCVLE. En quoy est-ce, Imposteur, que tu vaudrois mieux que moy ? Est-ce pour auoir esté frapé de la foudre pour ton beau sçauoir ? car on ne t'a mis dans le Ciel que par pitié.

ESCVLAPPE. Il te sied bien de me reprocher ma mort, après auoir esté brûlé tout vif sur le mont Oëta comme vn criminel !

HERCVLE. Mais ç'a esté volontairement, lorsque j'eus purgé l'Vniuers de monstres. Pour toy, qu'as-tu jamais fait que l'Empyrique, comme ces affronteurs qui sçauent quelques secrets par où ils se font admirer ?

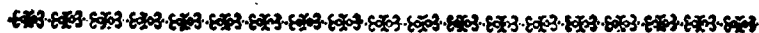
ESCVLAPPE.



ESCVLAP. Tu as raison ; car c'est moy qui te donnay de l'onguent pour la brûlure lors que tu montas icy tout échaudé. Mais ie n'ay iamais seruy comme-toy , ni esté esclaue d'une Impudique , qui te faisoit filer , & te souffletoit lors que tu manquois à ton deuoir. D'ailleurs, ie n'ay point tué ma femme, ni mes enfans comme tu as fait.

HERCVLE. Si tu ne te tais , tu porteras la peine de ton insolence , & ie te feray faire vne culebute du ciel en terre, dont tu auras bien de la peine à guérir , quelque excellent que tu sois dans la Medecine.

IVPITER. Et moy, si vous ne vous arrestez, ie vous mettray tous deux dehors par les épaules. Qu'Esculape passe le premier, puis-qu'il est le plus ancien.



## DIALOGUE

DE MERCURE ET D'APOLLON.

MERCURE. **Q**V'AS-TU Apollon, d'estre ainsi triste ?

APOLLON. Qui ne le seroit, estant si malheureux en amour ?

MERCURE. Quel malheur t'est-il arriué depuis la perte de Daphné ?

M

APOLLON. La mort d'Hyacinthe.

MERCURE. Qui l'a tué?

APOLLON. Moy-mesme.

MERCURE. Estois-tu en fureur comme tu y es quelquefois?

APOLLON. Non ; mais comme ie ioüois au palet avec luy , Zephyre , jaloux de nostre amitié , a emporté le palet & luy en a cassé la teste. Ie l'ay poursuiuy vainement , iusqu'aux Montagnes ; car qui pourroit atteindre le vent ? Mais au retour , i'ay esté contraint de faire les funerailles de mes amours avec celles d'Hyacinthe ; Toute-fois , pour me consoler , i'ay fait naistre de son sang vne fleur , qui est illustre pour son odeur & pour sa beauté , & qui porte la marque de mes regrets & de mes plaintes ; mais ie ne laisseray pas de le regretter toute ma vie.

MERCURE. Tu as tort, Apollon ; Car ceux qui ayment les choses mortelles , se doiuent résoudre à les perdre.

~~~~~

AVTRE DIALOGVE

D'APOLLON ET DE MERCURE.

MERCURE. **C'**EST vne chose étrange, Apollon, que Vulcan ait épousé les plus belles de toutes les Deesses ,

& ie ne sçay comme elles ont le courage de l'embrasser, lors qu'au retour de sa forge il est tout couuert de suye & de suëur.

APOLLON. Il y a dequoy s'en étonner, & principalement à vn Amant infortuné comme moy, qui suis vn peu mieux fait que luy, pour ne rien dire dauantage.

MERCURE. Vante maintenant ta beauté & ton harmonie, & moy ma force & mon adresse; lors qu'il se faudra coucher, nous nous trouverons tout-seuls; tandis qu'un miserable courtant de boutique tout estropié, caressera Venus & les Graces.

APOLLON. Encore as-tu eu quelque bonne fortune en ta vie, ce qui te peut seruir de quelque consolation; car tu n'as pas autrefois déplû à Venus, & en as eu l'hermaphrodite; Mais moy, de deux personnes que j'ay seruies, l'une a mieux aimé estre changée en arbre, que de me souffrir; & j'ay tué l'autre, par malheur, en me iouant. Mais, dy-moy; comment ces Deesses ne sont-elles point jalouses les vnes des autres?

MERCURE. C'est que Venus passe son temps dans le Ciel, tandis que les Graces sont dans l'Isle de Lemnos avec Vulcan.

APOLLON. Penses-tu qu'il sçache les débauches de sa femme?

MERCURE. S'il les sçait? il n'en faut point

douter ; mais il n'en oseroit rien dire ; car il craint la colere de Mars : Tu sçais comme les gens de guerre sont insolens, & particulièrement enuers les Artisans comme luy.

APOLLON. On dit pourtant qu'il leur dresse quelque piège.

MERCURE. Je ne sçay ; mais ie voudrois y estre pris.

DIALOGUE

DE IVNON ET DE LATONE.

IVNON. **V**ÉRITABLEMENT, Latone, tu-as fait de beaux enfans à Jupiter !

LATONE. Nous ne pouuons pas toutes estre meres de Vulcan.

IVNON. Il est vray qu'il est boiteux ; mais en cet estat Venus l'a bien voulu pour mary ; car outre qu'il a enrichy le Ciel de mille feux, il s'est rendu illustre par l'excellence de son Art. Mais ta fille, d'un courage masle, contre la bienséance de son sexe, va iusqu'en Scythie égorger ses hostes, plus cruelle mille fois que les Scythes ; Et ton fils est de tous mestiers, Archer, Violon, Poëte, Medecin, & a étable des bureaux de prophécie à Delphes, à Claros, & à Didyme, où il

se mesle de prédire l'avenir, & surprend les simples par des oracles trompeurs, qui ont toujours quelque porte de derriere, pour éuader. Cependant, comme le nombre des sots est infiny, il s'enrichit de ses impostures; mais les plus sages reconnoissent bien la fourbe, & sçauent que ce grand Prophete n'a pas sceu qu'il tueroit son Hyacinthe, & que Daphné le fueroit, malgré toute sa beauté & sa perruque d'or. Iem'étonne donc qu'on l'ait preferée à Njobe, & que ses enfans ayent esté iugez plus beaux que les siens.

LATONE. Ta jalousie ne peut souffrir de les voir triompher dans le Ciel, & estre célébrés, l'une par sa beauté, & l'autre par son harmonie.

IVNON. Tu me fais rire de prendre ton fils pour un excellent Musicien, luy qui eust esté écorché en la place de Marfyas, si les Muses luy eussent fait justice. Pour ta fille, elle est si belle avec son visage de pleine-lune, qu'Acteon fut deuoré par ses chiens, pour l'auoir veüe toute nue; de peur qu'il ne fust le trompette, aussi bien que le témoin de sa laideur. Car pour sa prétendue virginité, ie n'en fais que rire, veu qu'elle ne pourroit faire le mestier de sage-femme, comme elle fait, sans quelque expérience.

LATONE. Il te feroit bien, Iuhon, d'estre aitiere, étant compagne du lit & du throne de Iupiter; mais nous te verrons bien honteuse, lors

qu'épris de l'amour de quelque mortelle, il te quittera pour la posséder.

DIALOGUE

D'APOLLON ET DE MERCURE.

APOLLON. **Q**V'AS-TU à rire, Mercure?
 MERCURE. Qui ne riroit, Apollon,
 d'une chose si plaisante?

APOLLON. Conte-la-moy, afin que j'en
 rie à mon tour.

MERCURE. Mars vient d'estre pris, cou-
 ché avec Venus.

APOLLON. Comment cela? fay-moy le ré-
 cit de cette auanture.

MERCURE. Il y a long-temps que Vulcan
 se doutoit de leur amour, & épioit l'heure de les
 surprendre. Il auoit donc tendu autour de son
 lit des filets comme inuisibles, & estoit allé tra-
 uailer à son fourneau. Le galand prenant son
 temps en l'absence du mary, est allé coucher
 avec sa maistresse; mais le Soleil les a découuers,
 & l'en a auerty; si bien qu'il les a pris tous deux
 sur le fait, & les a enuelopez dans ses rets. Venus,
 toute confuse, tâchoit à couvrir sa nudité; Mars
 cherchoit à se dépetrer; mais comme il a veu

qu'il n'en pouuoit venir à bout, il a eu recours aux prieres & aux menaces.

APOLLON. Et Vulcan l'a laissé échaper?

MERCURE. Bien-loin de cela, il a appelé tous les Dieux, pour estre témoins de son déshonneur. Cependant, ces pauvres Amans se voyant pris comme au trébuchet, baïssoient la veüe & se couuroient d'un voile de honte, comme pour cacher leur nudité.

APOLLON. Mais ce sot ne rougit-il point de publier son infamie?

MERCURE. Il est le premier à en rire; Mais pour te dire la verité, j'enuiois la bonne fortune de Mars, d'estre surpris couché avec la plus belle de toutes les Deesses, & lié avec elle par des chaines qui ne se pouuoient rompre.

APOLLON. Quoy! tu voudrois estre pris de la sorte?

MERCURE. Qui en doute! Vien les voir en cet estat, & si tu n'es de mon auis, ie blâmeray ta froideur, ou louërây ta continence.

~~~~~

## DIALOGUE

DE IVNON ET DE IUPITER.

IVNON. **I**'Aurois honte, Iupiter, d'avoir un fils yurogne & effeminé

comme le tien , toujours en la compagnie de certaines femmes furieuses , & qui sont plus mâles que luy ; Enfin, il ressemble mieux à tout autre qu'à son pere.

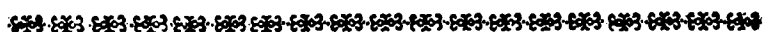
*Aganè & Pensée.* IUPITER. Mais cet effeminé a conquis la Thrace & la Lydie , & assujetty les Indes, après en auoir fait le Roy prisonnier, avec tous ses Elephans. Et ce qui est de plus étrange , c'est qu'il a fait tout cela en sautant & dansant avec des femmes, au son du tambour & de la fluste, & le plus souvent yure ; Que si quelqu'un a osé parler de ses mysteres, il l'a pris dans ses ceps, & la mere mesme a déchiré son enfant. Cela n'est-il pas grand, & digne de Iupiter ? D'ailleurs, s'il est voluptueux & débauché, cela ne fait tort à personne, & l'on peut juger ce qu'il feroit estant sobre, qu'il fait de si grandes choses estant yure.

*Icare.* IVNON. Ne viendras-tu point louer aussi l'inuention de la vigne, après auoir veu les maux qu'elle cause, & qu'elle cousta la vie au premier à qui il fit ce beau present ?

IUPITER. Ce n'est pas le vin qui fait ces desordres, mais l'excès ; car en le prenant modérément il rend les hommes plus gays & plus vigoureux. Mais c'est la jalousie qui te fait parler, & le souuenir de Seméle, puis-que tu blâmes indifferemment ce que son fils a de plus beau.

DIALOGUE





## DIALOGUE

DE VENUS ET DE CUPIDON.

VENUS. **D'**Où vient, petit Amour, que tu domtes tous les Dieux, & moy-mesme qui suis ta mere, & que tu ne peux rien fuir Pallas, comme si pour elle ton carquois estoit sans flèches, & ton flambeau sans chaleur?

CUPIDON. C'est que ie l'aprehende, ma mere.

VENUS. Mais Mars est bien plus furieux, & tu ne l'aprehendes point?

CUPIDON. Il me rend les armes volontairement, & m'appelle à son secours; au lieu que Pallas me regarde de trauers; & vn iour qu'il m'arriua de l'aprocher, Si tu me touches, dît-elle, ie te perceray de mon dard, ou te prenant par le pied, te precipiteray dans les enfers. D'ailleurs, elle a le regard terrible, & est effroyable avec son casque & son bouclier, où est la teste de Méduse, coiffée de serpens.

VENUS. Mais tu crains Pallas & la Gorgone, & n'aprehendes ni Iupiter ni ses foudres; les Muses mesmes qui n'ont ni foudre ni Gorgone, sont à l'épreuue de tes traits.

CUPIDON. C'est que ie les respecte, ma

mere, & qu'elles ont quelque chose de venerable, outre qu'elles me diuertissent par leurs chansons, & qu'il n'y a point d'apparence de rendre le mal pour le bien.

V E N U S. Et Diane que t'a-t-elle fait?

C V P I D O N. Elle a quelqu'autre amour dans la teste.

V E N U S. Quel?

C V P I D O N. Celuy de la chasse qui la fait brosser par les forests, où ie ne la sçauois suivre; Mais pour son frere, quoy qu'il soit excellent Archer.....

V E N U S. Ie sçay bien ce que tu veux dire; Que tu l'as souuent blessé de tes dars.

~~~~~

LE IUGEMENT DE PARIS.

DIALOGUE

DE IVPITER, MERCURE, PARIS,
& les trois Deesses.

I V P I T E R. **P**REN cette pomme, Mercure, & va en Phrygie vers le beau pasteur de Troye, qui paist ses troupeaux sur le mont Ida; Tu luy diras que ie l'ay fait Iuge de la beauté, parce qu'il est beau & amoureux. Les Belles, il est temps de partir; car ie ne veux point

estre Juge, entre ma femme & mes filles, puisqu'on ne peut prononcer en faueur de l'une, sans offenser les deux autres ; & ie voudrois s'il se pouuoit que toutes trois remportassent la victoire. Mais vous n'avez rien à craindre ; car outre que Pâris est fils de Roy, & parer de Gany-mede, il est si simple, & si peu malicieux, que vous ne deuez point apprehender de paroître deuant luy.

VENUS. Pour moy, mon pere, ie ne refuserois pas mesme Momus pour Juge, & accepte celuy-cy, quel qu'il puisse estre ; car que pourroit-il reprendre en la Deesse de la Beauté ? Mais il faut qu'il agrée aussi à mes riuales.

IVNON. Nous prendrions à vn besoin Mars pour Arbitre, quoy que ce soit ton galand.

IVPITER. Es-tu de mesme sentiment, Minerue ? Quoy ! tu rougis, & baisses la veüe ? mais la pudeur sied bien aux filles ; & ie vois bien que tu en es contente aussi. Partez donc, à la bonne heure, & que les malheureuses ne s'en prennent point à leur Juge ; car vous sçavez que vous estes trois, & qu'il n'y a qu'une pomme.

MERCURE. Allons, & prenons le chemin de la Phrygie, ie passeray le premier, & vous me suiuerez sans vous arrester. Du reste, ne craignez rien, Je connois Pâris, il est honneste homme, & ne vous fera point d'injustice,

N ij



VENUS. Que tu me plais de dire cela; mais dy-moy, est-il marié?

MERCURE. Non; mais ie croy qu'il a vne maistresse sur le mont Ida; toutefois, c'est quelque fille grossiere & mal-aprise, qu'il n'ayme pas trop, à mon auis; mais pourquoy fais-tu cette question?

VENUS. Je réuois à autre chose.

PALLAS. Tu t'aquites mal de ta commission, Mercure, d'entretenir celle-cy séparément.

MERCURE. Ce n'est rien; Elle me demandoit seulement si Pâris estoit marié.

PALLAS. Pourquoy cela?

MERCURE. Je ne sçay; Elle dit qu'elle l'a fait sans dessein.

PALLAS. Est-il marié en effet?

MERCURE. Je croy que non.

PALLAS. Est-ce vn simple villageois, ou s'il ayme la gloire & l'honneur?

MERCURE. Je pense qu'estant jeune, & fils de Roy, il seroit bien-ayse de se signaler dans les batailles.

VENUS. Voy-tu que ie ne me plains pas de ce que tu l'entretiens toute seule, Venus n'est pas de ces humeurs queréleuses, & qui se fâchent de tout.

MERCURE. Il n'y a pas aussi de sujet de

s'en fâcher ; car elle me demandoit la mesme chose que vous ; & ie luy répondois de mesme. Mais tout en deuisant nous voicy arriuez en Phrygie. Voila le mont Ida que ie decouvre, & vostre Iuge aussi, si ie ne me trompe.

I V N O N. En quel endroit? ie ne le voy pas.

M E R C V R E. A main gauche, sur la pente de ce costau. Voila son troupeau & sa cabane.

I V N O N. Je ne voy pas le troupeau.

M E R C V R E. Regardez vis à vis de mon doigt. Ne voyez-vous pas sortir des brebis du milieu de ces rochers, & quelqu'un avec sa houlette qui les rassemble, de peur qu'elles ne s'écartent trop.

I V N O N. Je le voy, si c'est luy.

M E R C V R E. C'est luy-mesme. Mais puisque nous sommes si près, descendons, de peur de l'effrayer en venant tout à coup fondre devant luy.

I V N O N. Je le veux. Maintenant que nous sommes descendus, que Venus marche devant; car elle doit sçauoir le chemin, estant venue icy souuent, chercher son Anchise.

V E N U S. Je ne me pique point de ces reproches.

M E R C V R E. C'est-moy qui vous conduiray; Car il me souuient, quand Iupiter estoit amoureux de Ganymede, que ie venois souuent icy

voir ce que faisoit ce petit mignon, & lors qu'il l'enleva, ie volois autour de luy pour le soulever, & ce ne doit pas estre loin de ce lieu, veu que, s'il m'en souvient bien, il iouïoit de la flûte sur ce roc, près de son troupeau, lors que Jupiter, changé en Aigle, le vint ravir, & mordant de son bec sa Tiare, pour le tenir plus ferme, l'emporta dans les nuës tout-étonné, & tournant la teste pour le regarder. Alors, i'amaissay la flûte qui estoit tombée dans la frayeur; Mais salüons vostre Juge que voicy. Bon-jour, le beau Pasteur.

PARIS. Et à vous le beau fils. Qui sont ces Dames que vous menez dans ces deserts? Elles sont trop belles & trop délicates pour brosser parmy ces halliers.

MERCURE. Ce ne sont pas des Dames, Paris, ce sont des Deesses. Tu vois devant toy, Venus, Pallas & Junon. Pour moy, ie suis Mercure. Quoy! tu changes de couleur, & t'étonnes; Ne crains rien, nous ne sommes pas venus icy pour te troubler, mais pour te faire juge d'un différent qu'ont ces Deesses pour la beauté, parce que tu es sçauant dans les choses de l'amour. Du reste, le prix de la victoire est écrit au tour de cette pomme.

PARIS. Que ie voye? *C'est pour la plus belle.* Grans Dieux! comment pourroit vn mortel ju-

ger de trois beautez immortelles : cela surpasse la capacité d'un berger, & si quelqu'un le pouvoit faire, ce seroit plustost un courtisan, qu'un villageois. S'il falloit dire quelle est la plus belle de ces brebis ou de ces chœurs, ie m'en acquitterois peut-estre bien ; mais voicy des beautez diuines, & si accomplies, que l'œil a de la peine à se retirer de dessus l'une, pour contempler les deux autres, tant la veüe demeure attachée au premier objet, & le juge toûjours le plus beau. D'ailleurs, ie suis tellement ébloui de tant de clartez, qu'il me semble que ie n'ay pas assez de deux yeux, & voudrois estre tout œil, comme Argus ; pour les pouuoir mieux contempler ; outre que l'une estant femme de Iupiter, & les deux autres ses filles, il ne fait pas leur de se mesler de leur différent.

MERCURE. Mais Iupiter le commande, & ses ordres sont inuolables.

PARIS. Que les malheureuses donc n'en accusent que leur malheur, & ne s'en prennent point à moy.

MERCURE. Elles l'ont promis ; il ne reste plus qu'à iuger.

PARIS. Il le faut faire ; puis-qu'on ne s'en peut défendre ; Mais ie voudrois bien auparavant sçauoir si on les peut voir toutes nuës, car il est difficile d'en bien iuger autrement.

MERCURE. C'est à toy qui és le Juge, d'en ordonner.

PARIS. Si cela est, ie les veux voir toutes nuës.

MERCURE. Deshabillez-vous, vostre Juge le commande, & tandis qu'il vous regardera ie tourneray la teste de l'autre costé.

*Il fait allusion aux
epithetes
qu'Homere
leur
donne.*

VENUS. Tu-as raison, Pâris, de nous vouloir voir toutes nuës, ie te vais montrer que ie n'ay pas seulement quelque partie du corps agréable, comme mes riuales, mais que ie suis également belle par tout.

PALLAS. Ne la regarde point, Pâris, qu'elle n'ait défait sa ceinture; car c'est vne magicienne, qui y tient quelque charme enfermé. Elle ne deuoit pas aussi venir parée & ajustée en Courtisane, mais se laisser voir toute nuë & sans artifice.

PARIS. Elle a raison; ostez vostre ceinture.

VENUS. Que Pallas oste donc son casque, dont l'horrible creste est capable d'épouuanter vn berger; Craint-elle que ses yeux bleus ne soient pas assez forts sans armes?

PALLAS. Tien, voila mon casque.

VENUS. Tien, voila ma ceinture.

IVNON. Hastons-nous de nous deshabiller.

PARIS. Dieux! Que de beautez & de merueilles! Que celle-cy a d'éclat, & cette autre de majesté;

majesté; & qu'il paroît bien que l'une est fille & l'autre femme de Jupiter! Mais que la dernière a d'apas, & qu'elle a les façons aimables & attractantes, Ah c'est trop de félicité pour un mortel. Toutefois, ie les veux voir encore séparément; car en les voyant toutes ensemble, on est si confus, que l'on ne sçait que choisir.

VENUS. Ie le veux.

PARIS. Que Junon demeure, & que les deux autres se retirent.

JUNON. Quand tu m'auras bien regardée, Paris, il reste encore quelque chose à considérer, C'est le prix de la victoire; car si tu me l'ajuges, ie te feray Roy de toute l'Asie.

PARIS. Ie ne suis point ambitieux; mais ie ne vous feray point d'injustice. Retirez-vous; Que Pallas s'approche.

PALLAS. Si tu prononces en ma faueur, ie te rendray invincible.

PARIS. Ie ne me pique point de valeur, & le Royaume de mon pere est en paix; mais vous n'avez rien à craindre, ie ne me laisse corrompre ni par promesses, ni par presens, reprenez vos habits & vos armes; Que Venus s'avance.

VENUS. Me voila. Regarde-moy bien depuis les pieds iusqu'à la teste; car ie n'ay pas le moindre défaut. Il y a long-temps que te voyant jeune & beau comme tu-es, j'ay pitié de te voir

confiné dans ces rochers, sans venir aux villes ni aux Assemblées, & passer la fleur de ton âge parmy les bestes dans des solitudes. Car à quoy te peuvent seruir ces arbres & ces deserts, & quel auantage tirent tes troupeaux de ta beauté? Ne deurois-tu pas auoir déjà vne maistresse, non pas quelque païsane malfaite, mais quelque belle Grecque d'Argos, de Sparte ou de Corinthe, telle qu'est maintenant Helene, l'honneur de son sexe, comme Pâris l'est du sien, & comme luy, capable d'aymer. Si elle t'auoit veu vne fois, ie sçay qu'elle quitteroit tout pour te suiure. N'en as-tu iamais ouï parler?

P A R I S. Non; mais ie serois bien-aïse d'en apprendre quelque chose.

V E N U S. Elle est fille de cette Belle, dont Iupiter amoureux, se changea en Cygne pour la posseder.

P A R I S. Et comment est-elle faite?

V E N U S. Tu peux croire qu'elle n'est pas noire estant née d'un Cygne, ni grossière, estant éclosée de la coquille d'un œuf. Si tu l'auois veüe lutter toute nue, à la façon de son païs, tu serois épris de sa gentillesse & de sa grace. On a déjà entrepris des guerres pour l'amour d'elle; car Thésée la rait qu'elle n'auoit encore que dix ans. Depuis, elle est crüe en beauté avec l'âge, & a attiré sur elle les yeux de toute la Grece. Mille Amans

l'ont recherchée; mais Menelaüs a esté preferé à tous ses rivaux; toutefois ie te la donneray, si tu veux.

PARIS. Comment cela, si elle est mariée?

VENUS. Ne t'en mets point en peine, ce sont-là des tours de mon mestier; mais tu n'es encore qu'un innocent.

PARIS. Comment feras-tu? Je te prie de me le dire?

VENUS. Tu iras en Grece sous pretexte de voir le pais; & si-tost que tu seras arriué à Lacedemone, Helene te voudra voir; laisse-moy faire le reste.

PARIS. Cela me semble incroyable, qu'elle veuille quitter son mary & sa patrie, pour suivre un étranger & un inconnu.

VENUS. J'ay deux fils, dont l'un rend aimable, & l'autre amoureux, l'en mettray l'un dans tes yeux & l'autre en son cœur. Après cela, nous en viendrons à bout aisément; car ie te donneray encore les Graces pour t'accompagner.

PARIS. Je ne sçay ce qui en arriuera; mais ie brûle déjà de la voir, & il me semble que ie voyage en Grece, que j'arriuë à Sparte, que ie l'enlève & l'emmeine à Troye; & j'enrage que tout cela n'est déjà fait.

VENUS. Ne te haste point, que tu ne m'ayes donné la pomme; car il faut que ie sois gaye en

ta compagnie ; autrement nous ne ferons rien qui vaille : Mais après cela, nous célébrerons ensemble tes noces, & ma victoire.

PARIS. Mais si tu me trompois aussi ?

VENVs. Veux-tu que ie t'en iure ?

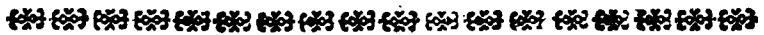
PARIS. Non ; mais promets-le encore vn coup.

VENVs. Hé bien, ie promets de te donner cette belle pour maistresse ; d'estre moy-mesme ta guide, & de conduire toute l'entreprise.

PARIS. Et tu ameneras aussi les deux Amours & les Graces ?

VENVs. Et le Desir mesme, & l'Hymenée.

PARIS. Reçoy la pomme pour récompense.



DIALOGUE

DE MARS ET DE MERCURE.

MARS. **A**S-TV ouï la rodomontade de Jupiter, Que si nous le fâchions il ietteroit vne chaisne du ciel en terre, avec laquelle il attireroit à soy les hommes & les elements, par vn si violent effort, que quand tous les Dieux tireroient contre, ils ne feroient pas si forts que luy ? Veritablement, il n'y a pas vn de nous qui ne luy cède en particulier ; mais de s'imaginer que tous ensemble nous ne le vailions

pas bien, il me semble qu'il y a & de l'orgueil à le croire, & de la vanité à le publier. Car on sçait qu'il eut bien de la peine à se sauuer des mains de Neptune, de Iunon & de Minerue, lors qu'ils le vouloient enchaîner, & qu'il fut contraint, pour se sauuer, de faire mille tours de souplesse. Encore si Thetis ne luy eust amené Briarée, qui le déliura avec ses cent bras, ie ne sçay ce qui en fust arriué, & s'il n'eust point esté pris avec toute sa force & son adresse.

MERCURE. Tout beau, n'en dy pas dauantage; car il n'est seur ni à toy de dire ces choses, ni à moy de les entendre.

MARS. Ie sçay bien à qui ie m'adresse, & que c'est à vne personne qui sçait aussi bien se taire que parler.

~~~~~

## DIALOGUE

DE PAN ET DE MERCURE.

PAN. **B**ON jour, mon pere.

MERCURE. Bon jour, mon fils; mais qui és-tu qui m'appelles ainsi; car à voir comme tu és fait, tu ressembles mieux au fils d'un bouc, qu'à celuy d'un Dieu.

PAN. Tu te fais plus de tort qu'à moy, de me traiter de la sorte. Ne te souuient-il plus

d'une belle fille que tu forças en Arcadie ? Qu'as-tu à te mordre les doigts ? c'est Penelope la fille d'Icare.

MERCURE. Et d'où vient qu'elle t'a fait ainsi cornu, avec une barbe, une queue, & des pieds de Chèvre ?

PAN. C'est que tu t'étois métamorphosé en bouc, pour la surprendre.

MERCURE. Il m'en souvient ; mais j'ay honte de l'avouer.

PAN. Je ne te feray point de deshonneur ; car outre qu'on m'adore en Arcadie où je possède mille troupeaux ; Je suis illustre dans la musique, & j'ay fait paroître ma valeur en la bataille de Marathon ; si bien que les Atheniens m'ont donné pour récompense une grote sous leur forteresse, où si tu viens jamais, tu verras comme je suis honoré.

MERCURE. N'es-tu point marié ?

PAN. Non.

MERCURE. Je ne m'en estonne pas ; car qui voudroit d'un animal fait comme toy.

PAN. C'est qu'estant de complexion fort amoureuse, ie ne me pourrois passer d'une seule femme.

MERCURE. Tu caresses donc les chèvres ?

PAN. Ne me dis point d'injures. Echo, Pitys, & toute la troupe des Baccantes sont amoureuses de moy.

MERCURE. Sçais-tu ce que ie desire , pour récompense de t'auoir donné la vie, C'est que tu ne m'appelles iamais ton pere; mais ne laisse pas de m'embrasser pour ce coup. Adieu.

~~~~~

DIALOGUE

D'APOLLON ET DE BACCHVS.

APOLLON. **Q**VI croiroit iamais que Cupidon, Priape, & Androgyne fussent freres, estant si differens & d'humeur & de visage? Car l'un est le plus petit & le plus puissant des Dieux; & des deux autres, le dernier n'est ni mâle ni femelle; & le premier est vn vergalant.

BACCHVS. Cette diuersité vient de celle de leurs peres, quoy que tous les iours on en voye d'aussi grande entre ceux qui sont nez de mesme pere & de mesme mere.

APOLLON. Ce n'est pas entre Diane & moy, qui prenons tous deux les mesmes plaisirs & les mesmes exercices.

BACCHVS. Mais elle égorge ses hostes en Scythie, & tu fais le medecin en Grece; cela ne s'acorde pas.

APOLLON. Crois-tu qu'elle se plaise à ces

cruautez ? C'est pour s'accommoder aux mœurs des Barbares, d'où elle ne cherche que l'occasion de s'éuader.

BACCHVS. Elle fait bien. Mais pour te dire la verité, ce Priape est vn étrange masse ; car comme ie passois chez-luy à Lampsaque, il me voulut caresser la nuit, après m'auoir fait bonne chere.

APOLLON. Et que fis-tu ?

BACCHVS. Je tournay la chose en raillerie.

APOLLON. Tu fis bien ; car il n'y auoit point d'apparence de rendre des injures pour des caresses. Et puis, tu-en vaux bien la peine ; car tu-és assez beau garçon.

BACCHVS. Et toy aussi ; C'est pourquoy tu n'as qu'à te tenir sur tes gardes s'il t'aproche.

APOLLON. Il ne feroit pas bon s'y froter ; car avec ma perruque blonde, ie porte vn arc & des flèches ; & comme ie vois fort clair, il est difficile de me prendre par derriere.

DIALOGUE

DE MERCURE ET DE SA MERE.

MERCURE. **Y**A-t-il quelque Dieu au monde, qui soit plus miserable que moy ?

MAYA.

MAYA. Pourquoi cela?

MERCURE. Parce que j'ay plus d'affaires tout seul, que tous les autres ensemble. Premièrement, il me faut leuer dès le point du iour, pour nettoyer la sale des Dieux. Après cela, il me faut trouuer au leuer de Iupiter pour prendre ses ordres, & les porter deçà & delà. Au retour, le sers de Maistre d'hostel, & quelquefois d'Eschanson ; Au moins, faisois-je ce métier, avant la venuë de Ganymede. Mais ce qui m'incommode le plus, c'est que la nuit mesme, lors que tout le monde se repose, il me faut aller mener vn conuoy de morts aux enfers, & assister à leur jugement, comme si tout le iour, ie n'estois pas assez occupé à faire le métier de Sergent, d'Athlete, d'Orateur, & plusieurs autres semblables. Castor & Pollux se reposent tour à tour, mais moy ie ne repose iamais, & ne fais que courir haut & bas, tandis qu'Hercule & Bacchus, qui ne sont pas fils de Deesse, comme moy ; mais nez de chétiues & miserables mortelles, se donnent du bon temps à la table de Iupiter. Je viens de quitter tout presentement la fille d'Agenor à Sidon, & voila qu'il me renuoye à Argos vers Danaë ; encore m'a-t-il dit que ie visse, en passant, Antiope en Béocie ; mais ie l'ay refusé tout à plat, & quelquefois ie voudrois estre vendu pour esclave, afin de changer de maistre.

MAYA. Quitte cette pensée, mon fils, il faut obéir à son Pere, & trauailler tandis qu'on est jeune. Hasté-toy d'exécuter ses commandemens ; car tu sçais qu'il est colere, & que les Amoureux sont impatiens.

DIALOGUE

DE IVPITER ET DV SOLEIL.

IVPITER. **Q**V'AS-TU fait, malheureux, d'auoir donné ton char à conduire à vn ieune étourdy, qui a brûlé la moitié du monde, & gelé l'autre ; de sorte que si ie ne l'eusse abatu d'un coup de foudre, c'estoit fait du genre humain.

LE SOLEIL. J'ay failly, Iupiter, ie l'auouë, pour n'auoir pû éconduire vn fils ; ni souffrir les larmes d'une maistresse ; mais ie ne croyois pas qu'il en dast arriuer tant de mal.

IVPITER. Ne sçauois-tu pas bien quelle estoit la fougue de tes cheuaux, & que pour peu qu'ils vinssent à quitter leur route, tout estoit perdu ?

LE SOLEIL. Je le sçauois bien ; c'est pourquoy ie le mis moy-mesme sur mon char, & luy donnay toutes les instructions necessaires ; mais les cheuaux n'ayant pas senty leur Conducteur, ont pris le frein aux dents, & il a esté ébloui de

la splendeur de la lumière, & épouuanté de l'abyfme qu'il voyoit fous fes pieds. Mais il eft aflez puny, & moy auffi, par fon fuplice.

JUPITER. Quy bien luy; mais non pas toy. Ie pardonne, toute fois, à la tendrefle d'un pere, mais c'eft à la charge que tu n'y retourneras plus; autrement, ie te feray fentir que le feu de mon tonnerre eft bien plus chaut que le tien. Cependant, donne ordre que les fœurs de Phaëton l'enfeuiffent fur les bors de l'Eridan où il eft tombé; & pour récompense, ie les changeray en peupliers d'où découlera l'ambre, pour fymbole de leurs larmes. Du refte, r'habille ton char, dont le timon eft rompu, & l'une des roues fracaffée, puis repren ta route, que tu auras aflez de peine à garder après vn fi funefte accident; mais fouvien-toy de ce que j'ay dit.

DIALOGUE

D'APOLLON ET DE MERCURE.

APOLLON. **N**E me fçauois-tu apprendre à connoiftre Caftor & Pollux? car ie m'y trompe toujourns, à caufe de leur reflemblance.

MERCURE. Celuy qui eftoit hier avec nous, c'eft Caftor.

APOLLON. Comment les peux-tu discerner, étant si semblables?

MERCURE. Pollux a le visage meurtry des coups qu'il a receus à la lutte, & particulièrement de Bébryx au voyage des Argonautes.

APOLLON. Tu me fais plaisir de m'apprendre cette particularité; car voyant à chacun la moitié d'œuf, son cheual blanc, son jaelot & son étoile, ie les confondois toujours; mais dy-moy, Pourquoi ne sont-ils pas tous deux à mesme temps dans le ciel?

MERCURE. C'est qu'ayant esté ordonné que des deux fils de Léda, l'un seroit mortel & l'autre immortel, ils ont partagé le bien & le mal comme de bons freres, & ainsi meurent & vivent tour à tour.

APOLLON. C'est vn grand obstacle à leur amitié, car ainsi ils ne peuuent iamais ni se parler ni se voir. Mais encore, quel métier font-ils? car chacun de nous a le sien? Je suis Prophete, mon fils Medecin, ma sœur Sage-femme, toy Athlete. Ceux-cy ne font-ils que boire & manger?

MERCURE. Ils aident aux matelots, pendant la tempeste.

APOLLON. C'est vn métier bien necessaire, pourueu qu'on s'en aquite bien.

•••••

DIALOGUES DES DIEVX MARINS.

Le sujet de ces Dialogues est le mesme que celui des precedens, qui est de se rire de l'opinion qu'on auoit des Dieux, & de tourner toute la Theologie Payenne en raillerie.

DIALOGUE DE DORIS ET DE GALATÉE.

DORIS. **O**N dit que Polyphème est amoureux de toy, Galatée, Tu as-là vn beau galant!

GALATÉE. Ne t'en moque point, Doris, tel qu'il est, il est fils de Neptune.

DORIS. Quand il seroit fils de Iupiter; la naissance ne fait rien à la beauté, Il est velu comme vn Ours, & n'a qu'un œil.

GALATÉE. Le poil est signe de force, & son œil ne luy sied pas mal au milieu du front; outre qu'il en voit aussi bien, que s'il en auoit deux.

DORIS. Il semble à t'ouïr parler, que tu sois l'Amante plustost que l'aimée?

GALATÉE. Non pas cela; mais ie ne puis

souffrir vostre ialousie à vous autres Nercides ; Car sous ombre que paissant ses troupeaux sur le mont Ethna , comme nous folâtrions sur le riuage , il me trouua plus belle que vous , cela vous fait creuer de dépit.

*Comme
qui diroit
de lant.*

GALATÉE. Tu as bien de la vanité de croire qu'on puisse estre ialouse de toy ni de luy ; Qu'as-tu de considerable que ta blancheur , qui t'a fait nommer Galatée ? Il t'a trouuée belle parce que tu ressemblois à son beure & à son fromage , mais on ne fait cas de la blancheur que quand il y a du rouge mélé parmy. Si tu t'es iamais veüe dans la mer quand elle estoit calme , tu as pû reconnoistre tes defauts.

DORIS. Avec tout cela , i'ay trouué vn fils de Neptune pour Amant ; mais pour vous , il n'y a ni berger ni matelot qui en voulust. D'ailleurs , cet Amant est excellent Musicien.

GALATÉE. Ne parle point de sa musique , Galatée , nous l'ouïsmes l'autre iour , qu'il s'aborda en chantant , Bon Dieu ! l'étrange Musicien , & la plaisante lyre qu'il auoit , faite de la carcasse d'une teste de cerf , où les cornes seruoient de cheuilles ! L'Echo , toute babillarde qu'elle est , auoit honte de luy répondre ; car sa voix & son instrument n'estoient iamais bien d'accord. Et ce beau galant portoit en son sein , par mignardise , vn petit Ours velu comme luy ; Qui ne t'enueroit vn Amant si accompli !

DES DIEUX MARINS. 119

DORIS. Montre-nous le tien, Doris, que nous voyons s'il est si bien fait.

GALATÉE. Je n'en ay point, Galatée, & ne me pique point d'en auoir ; mais ie ne t'en-ue point ton Cyclope puant & borgne, qui pour comble de perfection, déuore ses hostes. Puissiez-vous viure long-temps en bonne amitié, & faire des enfans qui vous ressemblent.

DIALOGUE

DE NEPTUNE ET DE POLYPHEME.

POLYPHEME. **A** Himon Pere, vengez-moy de cet étranger, qui est venu loger chez-moy, & m'a creué l'œil en dormant.

NEPTUNE. Qui a esté si hardy, mon fils?

POLYPHEME. *Personne*; car c'est ainsi qu'il se nomma. Il est vray, qu'en partant, il dit qu'il s'appelloit Ulyssé, lors qu'il vit qu'on ne le pouuoit plus atteindre.

NEPTUNE. Je le connois ; c'est le Prince d'Ithaque, qui retourne du siège de Troye. Mais comment a-t-il osé se prendre à toy ; car il n'est pas estimé vaillant?

POLYPHEME. Comme ie ramenois le soir mon troupeau, ie trouuay des voleurs dans ma

caverne, & en fermay l'entrée avec vne pièce de rocher ; puis en aperceuant quelques-vns à la lueur du feu, qui tâchoient à se cacher, Je les deuoray ; car des voleurs ne meritoient pas vn plus fauorable traitement. Alors, c'e fourbe me donna d'vne liqueur traistresse , dont ie n'eus pas plustost bû, qu'il me sembla que ma grote tournoit ç'en-dessus-dessous ; & dans cet étourdissement , le perfide prenant son temps , me creua l'œil, avec vn baston brûlé par le bout.

NEPTVNE. Il falloit que tu fusses bien yure, pour ne te pas éueiller du coup ! Mais comment se put-il sauuer , & détourner le roc qui fermoit l'entrée de ta caverne ?

POLYPHEME. Je l'ostay moy-mesme, pour l'attraper au passage, tant i'estois transporté de fureur ; mais il échapa ie ne sçay comment sous le ventre de quelque beste, comme elles passoient l'vne après l'autre ; car ie ne les pouuois pas tenir toujours renfermées.

NEPTVNE. Que n'apellois-tu à ton secours les autres Cyclopes ?

POLYPHEME. Je le fis ; mais comme ils m'eurent demandé qui m'auoit si mal-traité, & que i'eus répondu *Personne*, ils crurent que i'estois fou, & s'en allerent ; ainsi ce meschant euada, & ce qui me fâche le plus, c'est qu'il crioit en se retirant, que Neptune mesme ne me pourroit guérir.

NEPTVNE.

NEPTUNE. Console-toy, le traistre n'échappera pas; car il est encore en mon pouuoir, estant dans l'étendue de mon Empire. Mais ietrouue bien mal-adroit de t'estre laissé ainsi éborgner.



DIALOGUE

DE NEPTUNE ET D'ALPHE'E.

NEPTUNE. **D**'Où vient, beau fleuve, que tu passes dans la mer, sans mesler tes eaux avec les siennes, non plus que si tu estois de glace; Semblable à ces oiseaux, qui se plongent en vn endroit, pour reparoistre en vn autre?

ALPHE'E. C'est vn mystere d'amour, Neptune, que tu ne condamneras pas; car tu-as autrefois aymé.

NEPTUNE. Et de qui és-tu amoureux? Est-ce d'une Dame, ou d'une Nymphé, ou de quelqu'une des Nereïdes?

ALPHE'E. Non; d'une fontaine.

NEPTUNE. D'une fontaine! Et quelle?

ALPHE'E. D'Arethuse.

NEPTUNE. C'est vne belle & claire source, qui roule ses petis flots argentez parmy les cailloux du riuage, avec vn murmure tres-agreable.

ALPHE'E. Que tu la dépeins bien! c'est elle que ie vay chercher.

Q

NEPTUNE. Va ; & sois heureux en tes amours. Mais dy-moy, où l'as-tu pû voir, estant d'Arcadie & elle de Sicile?

ALPHEE. Tu es trop curieux, & moy trop pressé, pour te répondre.

NEPTUNE. Tu as raison, j'ay tort de retarder vn Amant, qui va trouuer sa Maistresse. Hasteto-y, & lors que tu l'auras rencontrée, mesle-toy si bien avec elle, que vous ne fassiez tous deux qu'une mesme source.

~~~~~

## DIALOGUE

DE PROTEE ET DE MENELAVS.

MENELAVS. **I**E ne trouue pas étrange, Protée, qu'un Dieu marin comme-toy se change en eau, ni mesme en plante; mais de deuenir feu, cela me paroist impossible; car encore pour lion, cela se pourroit mieux souffrir.

PROTEE. Il ne laisse pas d'estre tres-veritable, Menelaüs.

MENELAVS. Je le sçay bien; car j'en suis témoin moy-mesme; mais pour ne t'en point mentir, ie croy qu'il y auoit de la tromperie, & que tu es vn Chartatan, qui fais des tours de passe-passe.

**PROTE' E.** Quelle tromperie y. peut-il auoir en des choses si évidentes? Que si tu en doutes, tu n'as qu'à approcher la main, tu sentiras bien-tost la chaleur.

**MENELAVS.** L'expérience en seroit vn peu dangereuse.

**PROTE' E.** Ne sçais-tu pas ce qui arrive au Polype, de prendre la couleur des choses auxquelles il s'attache; de sorte que les pecheurs mesmes ont de la peine à le discerner?

**MENELAVS.** Je l'ay oui dire; mais ie trouue ce que tu fais bien plus incroyable.

**PROTE' E.** A qui croiras-tu, si tu ne crois à tes yeux?

**MENELAVS.** Je l'ay veu, & demeure encore incrédule; car ie ne puis concevoir comment vne mesme chose peut estre le feu & l'eau.

~~~~~

DIALOGUE

DE PANOPE ET DE GALENE.

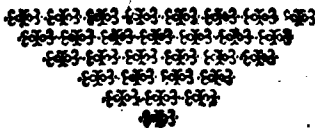
PANOPE. **V**IS-TU hier ce que fit la Discorde en Thessalie, aux noces de Thetis & de Pelée?

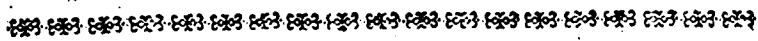
GALENE. Je n'y estois pas; car Neptune m'auoit commandé de tenir la mer calme; mais encore que fit cette queréleuse?

PANOPE. Comme Neptune & Amphitrite alloient coucher la mariée ; & que les vns buoient & les autres dansoient aux chansons d'Apollon & des Muses , la Discorde indignée de ce qu'elle n'auoit pas esté priée au festin , ietta dans la sale vne pomme d'or , qui alla tomber , comme à dessein , aux pieds de Venus , de Pallas & de Iunon. Mercure l'ayant amassée vit qu'il y auoit écrit autour , *C'est pour la plus belle*. Les Nymphes , comme nous , se tûrent ; car qu'eussent-elles fait en la presence de trois grandes Diuinitez. Mais ces Deesses commencerent aussitost à s'entrequereler pour l'auoir ; & si Iupiter , qui estoit present , n'y eust interposé son autorité , ie croy qu'elles en fussent venues aux mains. Il ne voulut pas neantmoins decider leur different , & les renuoya à Pâris pour les iuger.

GALENE. Et qu'en est-il arriué ?

PANOPE. Je n'en scay rien ; mais il est aisé à voir que nulle ne remportera le prix de la Beauté , que celle qui en est la Deesse.





D I A L O G U E
DE NEPTUNE, D'VN TRITON,
ET D'AMYMONE.

LE TRITON. **V**NE belle fille vient tous les iours puiser de l'eau dans le lac de Lerne.

NEPTUNE. Est-ce quelque esclave, ou quelque personne de condition?

LE TRITON. C'est vne des cinquante filles de Danaüs ; car il les traite fort rudement, & les contraint de trauailler de leurs mains.

NEPTUNE. Mais vient-elle seule ? Il y a bien loin de-là à Argos où elle demeure.

LE TRITON. Seule ; si bien qu'il faut qu'elle ait toujours la cruche à la main ; car tu sçais que la ville est fort alterée.

NEPTUNE. Tu me donnes enuie de la voir ; Atelle mes cheuaux à mon char ; ou plustost ameine vn des Dauphins de mon écurie, ce sera plustost fait. Cà que ie monte , n'abandonne point l'étréié, & lors que nous serons arriuez ; ie me mettray en embuscade tandis que tu feras le guet ; mais ne manque pas de m'auertir lors que tu la verras passer.

LE TRITON. La voila qui vient.

Q iij.

NEPTUNE. Dieux ! qu'elle est belle, & en la fleur de son âge ! Donnons.

AMYMONE. Aux voleurs, c'est, sans doute, quelque Pirate que mon oncle a enuoyé pour nous trahir, ou quelqu'un de ceux qui enleuent des filles pour les vendre. Au secours. Laissez-moy, ou j'appelleray mon pere.

LE TRITON. Taisez-vous, belle Amymone, C'est Neptune.

AMYMONE. Que me veut faire ce méchant ? Et pourquoy me traîne-t-il dans la mer ?

NEPTUNE. Ne craignez rien, ie ne vous feray point de mal, & de toutes vos sœurs vous serez la seule qui ne puiferez point d'eau après vostre mort, dans vne cruche percée ; mais frappant de mon trident ce rocher, ie feray naistre vne fontaine en vostre place.



DIALOGUE

DE ZEPHYRE ET DE NOTVS.

NOTVS. **C**ETTE genisse que tu vois, qui passe en Egypte, sous la conduite de Mercure, est vne des maistresses de Jupiter.

ZEPHYRE. Il est vray, mais c'estoit alors vne belle fille, que la ialousie de Iunon a depuis transformée de la sorte.

NOTVS. Et Iupiter l'ayme-t-il encore en cet estat?

ZEPHYRE. Ouy, & nous a défendu de souffler qu'elle ne fust arriuée; car elle doit acoucher en Egypte, & son fils sera Dieu, & elle Deesse.

NOTVS. Vne genisse, Deesse?

ZEPHYRE. Ouy, & la Deesse des Nautonniers. Nous ne soufflerons plus que par son ordre.

NOTVS. Allons donc luy faire la cour de bonne heure, pour gagner ses bonnes graces.

ZEPHYRE. La voila passée. Voy-tu qu'elle ne marche plus à quatre pieds, & qu'elle a repris sa premiere forme?

NOTVS. C'est vn miracle, Zephyre; elle n'a plus rien de genisse, & Mercure qui l'a changée, a changé aussi de figure, & a pris celle d'un chien.

ZEPHYRE. Retenons nostre curiosité; cela ne se fait pas sans mystere, & Mercure sçait mieux que nous pourquoy il le fait.

~~~~~

## DIALOGUE

DE NEPTVNE ET DES DAUPHINS.

NEPTVNE. **I**E vous ayme, Dauphins, de continuer vostre amour &

vostre fidelité, vers le genre humain.

VN DAVPHIN. Il ne faut pas s'étonner, Neptune, si ayant esté hommes, nous auons de l'amour pour les hommes.

NEPTVNE. Sans mentir, ie veux mal à Bacchus de vous auoir ainsi metamorphosé après sa victoire; Il se deuoit contenter, à mon auis, de vous assujettir comme il fit les autres peuples. Mais contez-moy vn peu l'auenture d'Arion: car pour Melicerte ie sçay que vous le passastes à Corinthe, lors qu'il fut precipité, avec sa mere, en bas des rochers Scironides.

*Melchym.*  
*ne.* VN DAVPHIN. Comme Arion estoit fort aymé de Periandre pour l'excellence de son Art, il demeueroit d'ordinaire avec luy; mais lors qu'il fut deuenu riche, il luy prit enuie de retourner en son pais, pour y faire montre de ses richesses. Après s'estre donc embarqué dans vn nauire, les matelots, gens sans foy & sans humanité, le ietterent dans la mer, pour auoir son bien; mais il les pria auparauant de luy permettre de faire son oraison funébre, & de chanter quelque élégie sur sa lyre; puis, s'estant lancé dans la Mer, avec ce qu'il auoit de meilleur, les Dauphins, qui estoient acourus à la douceur de son harmonie, le sauuerent, & ie le portay moy-mesme sur mon dos, iusqu'à Ténare.

NEPTVNE. Ie le trouue bien payé de ses chansons;



chansons ; & vous louë de l'amour que vous  
auez pour la musique.

~~~~~

DIALOGUE

DE NEPTUNE ET D'AMPHITRITE.

NEPTUNE. **Q**UE la mer où est tombée
cette belle, s'appelle de son *Hell.*
nom l'*Hellepont*, & que les Nereïdes emportent
le corps dans la Troade, où ceux du pais auront
soin de luy dresser vn tombeau.

AMPHITRITE. Il me semble que nous
ferions mieux de l'ensevelir icy ; car son mal-
heur & les cruantez de sa marastre, me fendent
le cœur de pitié.

NEPTUNE. Mais elle ne peut demeurer
dans le sein des flots, & il ne seroit pas hon-
neste de l'enterrer dans le sable. C'est assez qu'elle
ait cette consolation dans son infortune, que
sa marastre aura le mesme destin qu'elle, & pour- *Ins.*
suiuie par Athamas, se jettera dans la mer, en
bas du mont Citheron, avec son fils Melicerte.

AMPHITRITE. Elle meriteroit bien d'estre
confermée en faueur de Bacchus, dont elle a esté
la Nourrice.

NEPTUNE. Il est vray que Bacchus a me-
rité cette grace ; mais elle ne la merite pas.

130 DIALOGUES

AMPHITRITE. Mais comment cette belle s'est-elle laissée tomber en bas du Belier qui la portoit, veu que son frere s'y est bien tenu?
Phryxus.

NEPTUNE. Il n'est pas étrange qu'un homme se tienne mieux à cheval qu'une fille; outre qu'elle a esté épouventée de l'abyssme qu'elle voyoit sous ses pieds.

AMPHITRITE. Que la Nuë qui estoit sa mere, ne l'aydoit-elle en cette rencontre?

NEPTUNE. On ne peut éviter son destin.

DIALOGUE

D'IRIS ET DE NEPTUNE.

IRIS. **N**EPTUNE, Jupiter te commande d'arrester cette Isle qui flotte sur la mer Egée, après avoir esté détachée de la Sicile, par la tempeste.

NEPTUNE. Pourquoi cela?

IRIS. Pour servir aux couches de Latone, qui est en travail d'enfant.

NEPTUNE. Quoy! le Ciel & la terre ne sont pas suffisans pour luy rendre ce service?

IRIS. La colere de Junon luy ferme le Ciel, & la Terre a iuré de ne la point recevoir; Si bien qu'il ne reste que cette Isle qui n'estant pas encore au monde, n'est point obligée au serment.

DES DIEUX MARINS. 121

MARTINE. Arrête à ma voix, ille flotante,
pour servir à la naissance de deux jumeaux qui
seront l'honneur du Ciel & les plus beaux en-
fans de Jupiter. Que les vents retiennent leur
haleine, tandis que les Tritons feront passer l'ac-
couchée. Pour le serpent qui la pourfuit, il ser-
vira de trophée à ces jeunes Dieux, dès le point
de leur naissance. Va dire à Jupiter que tout
est prest, & qu'elle vienne quand il luy plaira.

DIALOGUE

DU FLEUVE XANTHE, ET DE LA MER.

XANTHE. **R**ÉÇOY-moy dans ton sein,
maître des Fleuves, pour étein-
dre le feu qui me consume.

LA MER. Qui t'a ainsi mal-traité, pauvre
Xanthe?

XANTHE. Vulcan, pour avoir défendu les
misérables Troyens contre Achille, qui les mois-
sonnoit sur mes bords; Car me débordant, par
la multitude des corps morts, se faillis à l'en-
gloutir, dequoy Vulcan irrité vomit contre moy
tant de flâmes, qu'il sécha toutes les plantes de
mon rivage, & fit mourir tous mes poissons; &
il eus bien de la peine à me sauver en l'estat où
tu me vois.

R ij

LA MER. Pourquoi te prenois-tu aussi à Achile?

XANTHE. Voudrois-tu que j'eusse trahy des peuples qui me reuerent?

LA MER. Et voudrois-tu aussi que Vulcan eust abandonné le fils d'une Deesse qu'il aime?

DIALOGUE

DE DORIS ET DE THETIS.

DORIS. **D**E QUOY pleures-tu, Thetis?

THETIS. **D** De l'horreur du spectacle que ie viens de voir. Acrise ayant enfermé sa fille avec son enfant dans vn coffre, a commandé qu'on les iettast tous deux dans la mer.

Danaë & Persee.

DORIS. D'où vient vn commandement si cruel?

THETIS. De sa virginité violée. Il auoit mis cette Belle dans vne tour d'airain, pour empêcher qu'on ne la vist; lors que Iupiter changé en pluie d'or s'est coulé ie ne sçay comment à trauers les tuiles, & luy a fait vn beau garçon, dont elle vient d'accoucher.

DORIS. Et que dit cette pauvre Dame?

THETIS. Elle ne refuse pas de mourir, pourueu qu'on pardonne à l'enfant, qui n'a point failly; Mais le pere impitoyable, sans écouter

prieres ni larmes, a repoussé cette petite creature qui luy tendoit ses bras innocens; comme si elle eust imploré son assistance, & qui souloit maintenant aux vagues, qui sont prestes à l'engloutir.

DORIS. Cela me touche aussi bien que toy; mais sont-ils encore en vie?

THETIS. Le petit coffret nage sur l'eau, près de l'Isle de Seriphe.

DORIS. Iettons-le dans les filets de quelque pêcheur, pour le sauver du naufrage.

THETIS. Je le veux; car ie n'ay rien tant en horreur que la cruauté.

DIALOGUE

DU FLEUVE ENIPE'E ET DE NEPTUNE.

ENIPE'E. **E**STOIT-IL juste, Neptune, d'emprunter mon nom & ma ressemblance pour abuser de ma maistresse?

NEPTUNE. Tres-juste, Enipée; car pourquoy mépriser les larmes de cette Belle qui venoit tous les iours pleurer sur tes bords, contrainte par la violence de son Amour?

ENIPE'E. Et falloit-il pour cela luy faire cette supercherie?

NEPTUNE. Je l'ay fait par compassion;

& elle a témoigné d'en estre contente.

ENIPPE'S. Ouy, tant qu'elle a crû que c'estoit moy ; mais lors que tu t'es nommé, elle a pensé se desesperer, & i'enrage qu'un autre ait eu le plaisir, qui n'appartenoit qu'à moy. •

• NEPTUNE. Tu-as tort de faire le jaloux, après avoir fait le cruel. Une autre fois sois moins dédaigneux, & ne laisse pas perdre les momens qui sont si précieux en amour.

~~~~~

## DIALOGUE

D'VN TRITON, ET DES NEREIDES.

TRITON. **C**E monstre marin que vous aviez enuoyé pour dévorer Andromede, est mort, sans luy avoir fait aucun mal.

IPHIANASSE. Comment cela ? Céphée s'est-il seruy de sa fille, comme d'un apast pour le surprendre ?

TRITON. Non ; mais Persée l'a tué.

IPHIANASSE. C'est mal reconnoistre le service que nous luy avons rendu en le sauvant des flots avec sa mere ; mais encore, comment cela s'est-il fait ?

TRITON. Acrise l'auoit enuoyé en Lybie contre les Gorgones.

IPHIANASSE. Quoy ! tout seul & sans compaignie, à vne aventure si perilleuse, & par vn chemin si dangereux ?

TRITON. Il estoit allé par l'air avec des ailles que Minerue luy auoit prestées.

IPHIANASSE. Mais comment s'est-il pû garantir de leur veuë qui estoit mortelle ?

TRITON. A la faueur du bouclier de cette Deesse, où voyant l'image de Meduse, comme en vn miroir, il l'a empoignée par les cheueux, & luy a coupé la teste ; puis s'est sauué tandis que ses sœurs dormoient. Mais comme il passoit au retour sur les costes d'Ethiopie, il a veu Andromede sur le point d'estre deuorée par le monstre, & touché d'amour & de pitié pour cette belle Infortunée, il a petrifié le monstre d'un des regards de Meduse, après l'auoir étourdy d'un coup de sabre. En suite, déliant la pucelle, qui estoit attachée sur un roc à demy-müe, il l'a aidée à descendre par ces précipices, & l'a ramenée à son pere, qui pour récompense la luy a donnée en mariage.

IPHIANASSE. L'en ay vne extrême ioye, car après tout, qu'auoit fait cette pauvre fille, pour souffrir un suplice si cruel ? estoit-elle coupable de la vanité de sa mere ?

*Elle s'étoit  
estimée  
plus belle  
que les  
Néréides.*

TRITON. Non ; mais la mere eust esté punie par le suplice de sa fille.

**THETIS.** Je n'aime pas ces injustes compensations; outre qu'il ne faut pas prendre garde aux paroles d'une Barbare, qui est maintenant assés punie, par l'aprehension qu'elle a eüe de perdre ce qu'elle aimoit.

\*\*\*

## DIALOGUE

DE NOTVS ET DE ZEPHYRE.

**NOTVS.** **I**E n'ay iamais veu sur mer vn si beau spectacle, que celuy que ie viens de voir, l'as-tu veu, Zephyre?

**ZEPHYRE.** Non, ie souffois du costé des Indes, où ie n'ay veu que des Elephans, des Grifons, & des Negres.

**NOTVS.** Tu ne recouvreras iamais vne si belle occasion; Connois-tu le Roy Agenor?

**ZEPHYRE.** Qui? le pere d'Europe.

**NOTVS.** C'est d'elle que ie te veux parler. Tu sçais le commencement de ses amours avec Iupiter, mais tu n'en sçais pas la suite. Comme elle estoit descendüe avec ses compagnes, pour s'ébattre sur le riuage, il est venu bondir autour d'elle, sous la figure d'un taureau; qui estoit si beau & si bien fait, qu'il luy a pris enuie de monter dessus; car il paroissoit fort doux & se laissoit manier. Mais il n'a pas eu plustost cette Belle en sa



sa puissance, qu'il s'est lancé dans la mer, & a tiré vers la Grece. La pauvre fille toute honteuse, empoignant d'une main l'une des cornes, pour se tenir plus ferme, & de l'autre, arrestant son voile qui flotoit au gré du vent, a tourné la teste vers ses compagnes éplorées, qui luy tendoient les bras, du riuage.

ZEPHYRE. Est-ce là tout ce beau spectacle ? Jupiter changé en taureau, qui porte sur son dos une fille qu'il a enlevée par surprise.

NOTVS. C'est que tu n'entens pas le reste. Aussi-tost la mer est deuenüe calme; les vens ont retenu leur haleine ; mille petis amours sont venus voltiger à l'entour d'elle à fleur d'eau, sans mouïller que la pointe de leurs pieds. Les uns portoient en leurs mains la torche nuptiale, les autres chantoient l'Hyménée, suiuis de la troupe des Dieux Marins, & des Nereïdes à demy-nuës, montées sur des Dauphins, & accompagnées des Tritons qui folâtroient à l'entour. Neptune & Amphitrite marchaient deuant, qui representoient le pere & la mere de la mariée. Venus, portée sur deux Tritons dans une conque marine, répandoit des fleurs sur cette Belle. Ce spectacle a duré depuis la coste de Phenicie iusqu'en Crete, où Jupiter n'a pas plustost mis le pied, qu'il a repris sa première forme, & tenant par la main sa maistresse, l'a

menée dans l'autre Dictéen, toute honteuse ; Tu devines assez le reste. Cependant, la troupe des Dieux Marins s'est dissipée, & les vents ont recommencé à souffler comme auparavant, l'un deçà, l'autre delà.

ZEPHYRE. Que ie t'envie vn si beau spectacle, dont le recit seul me rait en admiration!

~~~~~

DIALOGUES DES MORTS.

Quoy qu'il entre icy quelque chose du sujet des Dialogues precedens, & que l'Auteur se veuille moquer de l'opinion des Payens touchant l'estat des morts après cette vie, il prend delà occasion, de se railler de la vanité des choses du monde, pour en faire mieux connoistre la foiblesse.

DIALOGUE

DE DIOGENE ET DE POLLUX.

DIOGENE. **I**E te prie, Pollux, puis-que c'est demain ton tour de voir la lumière, de dire au Philosophe Menipe, qu'il vienne icy rire tout son soul, s'il n'a assez ry là haut. Car encore y a-t-il quelque doute au lieu où il est, de ce qu'on devient après cette vie ; mais icy il n'y en a point, & il s'estonnera comme

moy, de voir les Roys & les Princes si petis, qu'ils ne sont reconnoissables qu'à leurs plain-tes. Mais dy-luy qu'il aporte toutes ses bribes; parce qu'il en aura bien affaire, & qu'il n'y a rien icy à manger.

POLLUX. Mais comment le connoistray-je?

DIOGENE. C'est vn vieux pelé qui porte vn meschant manteau tout rompu, & rapetassé de diuerfes pièces; Tu le trouueras à Athenes ou à Corinthe, qui se moque de tout, & particulie-rement de l'orgueil des Philosophes, qui pen-sent tout sçauoir & ne sçauent rien.

POLLUX. S'il est fait comme tu dis, il n'est pas difficile à reconnoistre. Mais veux-tu que ie die aussi quelque chose de ta part aux Philo-sophes?

DIOGENE. Dy-leur, qu'ils quitent leurs vaines disputes, & leurs argumens sophistiques, & qu'ils cessent de s'enquerir de la nature des choses, & de parler de ce qu'ils n'entendent point.

POLLUX. Ils diront que ie suis vn igno-rant, & que ie n'entens pas la Philosophie.

DIOGENE. Dy-leur que ie leur annonce, qu'ils ayent à pleurer.

POLLUX. Je n'y manqueray pas. —

DIOGENE. Pour les Grans, mon petit Amy, tu leur diras; Pourquoi, fous que vous estes,

vous tourmentez-vous après de vaines grandeurs, & amassez-vous talens sur talens, comme si vous ne deüiez iamais mourir ? puis, quand il les faudra quitter, vous serez inconsolables. Ne manquez pas aussi de dire au beau Megile de Corinthe, & à l'Athlete Damoxene; Qu'il n'y a icy ni force, ni beauté, ni adresse, ni cheueux blons, ni yeux dous, ni incarnat aux iouës & aux léures; En vn mot, rien que cendre & que poussière.

POLLUX. Il n'est pas fort difficile, de faire aussi ce message.

DIOGENE. Mais dy aux pauvres, dont tu verras vn grand nombre s'affliger & se lamenter, Qu'ils cessent desormais leurs plaintes, parce qu'icy bas tout est égal, & que les riches n'y sont pas plus considerez que les autres. Pour les Lacedemoniens, fay-leur des reproches de ma part, de leur lâcheté, & leur dy qu'ils ne sont plus ce qu'ils estoient autrefois, & qu'ils ont bien dégénéré de la gloire de leurs Ancestres.

POLLUX. N'en dy point de mal, Diogene; car ie ne le souffrirois pas ; mais ie m'aquiteray des autres commissions.

DIOGENE. Laissons-les là, puis-que tu le veux ; mais qu'il te souuienne du reste.

DIALOGUE

DE CRÉSVS, DE MENIPE ET DE PLUTON.

Où d'autres parlent aussi.

CRÉSVS. **N**ous ne pouvons plus souffrir ce philosophe Cynique, que tu nous as donné pour voisin, & si tu ne le veux mettre ailleurs, nous serons contrains de déloger.

PLUTON. Quel mal vous peut-il faire étant mort?

CRÉSVS. Lors qu'il nous entend regretter nostre félicité, à l'un ses trésors, ou ses grandeurs, & à l'autre ses délices, il se moque de nous, & nous vient dire des injures; Quelquefois, il se met à chanter pour nous interrompre; enfin, il nous est à charge par tout.

PLUTON. Que disent-ils là de toi, Menipe?

MENIPE. La vérité, Pluton; Car i'ay en horreur leur infamie; comme s'il ne leur suffisoit pas d'avoir mal vescu là-haut, sans transporter encore leurs vices dans les enfers, & étaler icy leur mollesse & leur lascheté.

PLUTON. Leur félicité estoit assez considerable, pour la regretter.

MENIPE. Tu refuses, Pluton, de les vouloir flater dans leurs vices.

PLUTON. Ce n'est pas mon dessein ; mais ie ne puis souffrir de diuision dans mon Empire.

MENIPE. Quand ie me tairois, le souuenir de leur felicité passée les tourmenteroit touîours, aussi bien que l'image de leurs crimes.

CRE'SVS. N'as-tu point de honte de nous venir offenser, iusqu'en la presence de Pluton ?

MENIPE. C'est vous qui en deuriez auoir, de vous estre fait adorer comme des Dieux, sans considerer que vous estiez hommes & mortels comme les autres, & que toute vostre felicité deuoit passer comme vn songe. C'est donc avec raison que vous pleurez maintenant ce que vous ne croyiez iamais perdre.

MIDAS. Ah mes tresors !

CRE'SVS. Ah mes grandeurs !

SARDANAPALE. Ah mes délices !

MENIPE. Courage , voila vne agreable musique pour vn Philosophe. Mais afin de rendre plus complete l'harmonie , ie vous répondray de temps en temps ce beau mot d'Apollon, *Connais-toy toy-mesme* ; Car si vous eussiez bien connu vostre foiblesse , & la vanité des choses du monde , vous ne seriez pas maintenant en peine de les regretter.

DIALOGUE

DE MENIPE ET DE TROPHONIVS,

en presence d'Amphiloque.

MENIPE. **P**OURVOY est-ce qu'après
vostre mort on vous a basti
des Temples, & mis au nombre des Dieux?

TROPHONIVS. Sommes-nous respon-
sables des sottises que fait le peuple?

MENIPE. Mais le peuple ne l'auroit pas fait,
si vous ne luy aviez imposé pendant vostre vie,
& fait croire que vous estiez Prophètes.

TROPHONIVS. C'est à Amphiloque à te
répondre; car pour moy ie suis vn Heros, & j'ay
droit de prédire l'avenir; On diroit que tu n'as
jamais esté à Lebadie, autrement tu ne doute-
rois pas d'une verité si authentique.

MENIPE. Il n'est pas nécessaire d'y avoir
esté, ni d'avoir fait toutes les singeries que l'on
fait en entrant dans ta cauerne, pour sçavoir
que tu-és mort, & que tu n'as rien par dessus les
autres que ton imposture; Mais je te conjure
par ta prophetie, de me dire que c'est qu'un
Heros, car ie n'en sçay rien.

*Couvert
d'un linge
& tenant
un gasteau
à la main.*

TROPHONIVS. C'est comme vn milieu
entre Dieu & l'homme, ou plustost vn composé
de tous les deux.

MENIPE. Si cela est, où est ta partie divine?

TROPHONIVS. En Béocie, où elle rend
des Oracles.

MENIPE. Je n'entens pas ces mysteres; car
il me semble que ie te vois icy tout entier,

DIALOGUE

DE MERCURE ET DE CARON.

MERCURE. **C**ONTONS ensemble, Bâ-
telier, que nous n'ayons
quelque different, lors que nous aurons oublié
tous deux, ce que j'ay fourny pour toy.

CARON. Contons, ie le veux.

MERCURE. Premièrement, vne petite an-
chre de vingt-cinq sols, pour ta barque.

CARON. Vingt-cinq sols! c'est beaucoup.

MERCURE. Elle en couste autant, sur ma
foy, & la courroye où est attachée la rame, deux
carolus.

CARON. Iette; Vingt-cinq sols, & deux
carolus.

MERCURE. Plus, vne aiguille à racommo-
der les voiles quatre sols, & vn double.

CARON. Ajouste-les.

MERCURE. Pour de la poix & du goudron,
pour calfeutrer ta nacelle, avec des clous & vne
corde

corde à remuer les voiles, le tout ensemble, dix fols.

CARON. C'est bon marché.

MERCURE. Voila tout, si ie ne me trompe; mais quand est-ce que tu me payeras?

CARON. Je n'ay point d'argent pour l'heure; mais s'il arriuoit quelque bon temps, comme peste, guerre ou famine, on gagneroit davantage, & ie pourrois frauder la gabelle, & trouuer dequoy te payer.

MERCURE. Et cependant, ie demeureray les bras croisez à souhaiter qu'il arriue des maux au monde, afin de r'auoir mon argent.

CARON. Je ne puis m'aquiter autrement; car on ne gagne rien aujourd'huy.

MERCURE. J'ayme mieux encore n'estre pas payé, que de voir arriuer tous ces malheurs. Mais à propos, as-tu remarqué la difference qu'il y a des morts d'apresent, aux anciens? C'estoit autrefois des gens forts & vigoureux, la plupart du temps blesez, & ce ne sont maintenant que de petits foireux, tout passés & défaits, dont les uns sont morts de poison, les autres de leurs débauches, & la plupart ont esté enuoyez icy par leurs heritiers, pour auoir leur bien.

CARON. Je ne m'en estonne pas; car on a assez de peine à en auoir.

MERCURE. Ne t'étonne donc pas aussi que ie te redemande ce que ie t'ay presté.

DIALOGUE

DE PLUTON ET DE MERCURE.

PLUTON. **C**Onnois-tu ce vieux bonhomme qui n'a point d'enfans, dont tant de gens aboyent après la succession.

MERCURE. Qui? ce Sicyonien?

PLUTON. Luy-mesme. Je te prie de le laisser encore en vie, jusqu'à ce qu'il ait enterré tous ceux qui veulent avoir son bien.

MERCURE. Cela seroit injuste de le voir si long-temps vivre, & les autres mourir si jeunes.

PLUTON. Nullement, mais très-juste; car pourquoy veulent-ils estre les héritiers sans estre les parens ni les amis? N'est-ce pas une honte de leur voir faire des vœux en public, pour la santé, tandis qu'en particulier ils voudroient qu'il fust déjà mort? Je te prie qu'il soit immortel à leur égard.

MERCURE. Ce seroit les châtier comme ils méritent; mais il est vray qu'il les iouë admirablement bien de son costé, faisant à toute

heure semblant de mourir, quoy qu'il se porte fort bien, pour leur faire redoubler leurs presens & leurs caresses; de sorte qu'à la fin, ie crains qu'ils ne deviennent pauvres par trop d'envie de s'enrichir.

PLUTON. Qu'il retourne donc en la fleur de son âge, comme Iolas, & pour eux, qu'ils cessent de partager ses trésors en songe, & quittent toutes leurs vaines esperances.

MERCURE. Laisse-moy faire, ie te los ameneray tous l'un après l'autre dans peu de temps; jepenſe qu'ils ſont ſept en tout.

PLUTON. Courage, Mercure, Que le bon-homme ſervira à tous ſes heritiers imaginaires.

~~~~~

## DIALOGUE

DE TERPSION ET DE PLUTON.

TERPSION. **E**ST-IL juſte, Pluton, que ie mure à l'âge de trente ans, & que ce vieux Theonice qui en a plus de quatre-vingts dix, ſoit encore en vie?

PLUTON. Très-juſte, Terpsion; car celuy-là eſt digne de vivre qui ne ſouhaite la mort de perſonne: & ceux-là ſont dignes de mourir qui tendent des pièges à leur amy, pour avoir la ſucceſſion.

TERPSTON. Mais n'est-il pas juste que celui qui ne peut plus iouir de les biens, les laisse à celui qui en peut user ?

PLUTON. Tu fais de nouvelles loix, de vouloir faire mourir ceux qui ne peuvent plus employer leurs tresors dans les voluptez ; car Dieu & la Nature en ont autrement ordonné.

TERPSTON. C'est leur ordre aussi que ie condamne ; car les plus vieux, ce me semble, devroient mourir les premiers, & les autres en suite, sans laisser viure par exemple vn vieux gousteux qui a perdu l'usage de tous les sens, & n'est plus qu'un sepulcre animé ; pour faire mourir vn jeune homme robuste & vigoureux comme moy. C'est mettre, comme on dit, la charuë deuant les bœufs, ou, si tu veux que ie m'exprime plus noblement, faire remonter les fleuves vers leur source. Si l'on scauoit, au moins, combien chacun d'eux doit viure, on ne leur feroit pas la cour en vain.

PLUTON. Pourquoi estes-vous si ardens aussi, à desirer le bien des autres ; & pourquoy vous donnez-vous en adoption aux vieillars pour nous faire rire après quand ils viennent à vous mettre en terre ? Car c'est vn plaisir de voir de jeunes gens comme vous deuenir amoureux de vieillars & de vieilles décrépites ; & leur faire mille caresses ; sur tout, lors qu'ils n'ont point

d'enfans ; car il n'y a que cela qui les rende aimables. C'est pourquoy, lors qu'ils en ont, ils font semblant de les haïr, pour se faire rechercher, & puis, à la mort les rapellent à leur succession, selon l'ordre de la raison & de la Nature ; sans vous laisser pour toutes vos veilles & vos peines, que des plaintes & des regrets inutiles.

TERPSION. C'est ce qui me fait encore regretter après ma mort ; Car combien ay-je employé de temps & de bien à courtoiser Theocrite, qui faisoit semblant à toute heure de mourir, avec son râlement & sa courte haleine : ce qui m'obligeoit à redoubler mes presens, pour débutsquer mes rivaux, & ie croy en verité que cela est cause de ma mort ; car ie ne dormois ni nuit ni iour, & ie m'aperçus bien que ce souvenir le faisoit rire l'autre iour à mon enterrement.

PLUTON. Courage, Theocrite, Vy ioyeux jusqu'à ce que tu les ayes tous enterrez.

TERPSION. Plût à Dieu que Cariclès mourût aussi deuant luy.

PLUTON. Et Philon mesme & Melante ; Ils mourront tous l'un après l'autre de rage & de desespoir.

TERPSION. Cela me console, Vy longtemps, Theocrite.

\*\*\*

## DIALOGUE

DE ZENOPHANTE ET DE CALLIDÉMIDE'S.

ZENOPHANTE. **C**OMMENT es-tu mort, Callidémidès? car pour moy tu sçais que le me creuay en vn festin chez Dinias, qui est vne belle fin pour vn Parasite.

CALLIDÉMIDE'S. Je le sçay ; mais mon aventure est bien plus tragique, tu connois le vieux Procodore.

ZENOPHANTE. Qui? ce Richard qui n'a point d'enfans, à qui tu faisois la cour?

CALLIDÉMIDE'S. Luy-même. Il m'auoit promis de me faire son heritier ; mais ennuyé de l'attente, ie voulus l'empoisonner, & gagnay son Eschanson, qui par mal-hour fit vn qui pro quo, & m'empoisonna pour luy. Cela fit bien rire ce bon-homme lors qu'il eut decouvert la fource & qu'il me vit tomber tout à coup à la renuers.

ZENOPHANTE. Il en auoit bien du sujet; car ie ne me puis tenir d'en rire iusqu'en l'autre monde, quoy que ie n'y aye point d'interest. Tu t'es égaré, mon amy, en voulant prendre le plus court; au lieu que tu fusses arriué plus sûrement par le droit chemin; quoy que peut-estre vn peu plus tard.

## DIALOGUE

DE CNEMON ET DE DAMNIFE.

CNEMON. **V**OILA le proverbe arriué de la chéure qui prit le loup.

DAMNIFE. Qu'as-tu d'estre ainsi ému?

CNEMON. Qui ne le seroit, ayant esté si misérablement pris au piège que j'auois tendu moy-mesme, & laissant pour successeur vn homme que ie n'aymois point, au prejudice de mes heritiers legitimes.

DAMNIFE. Comment cela ?

CNEMON. Je cajolois Hermelaüs, pour auoir sa succession ; & pour l'engager, ie luy montray mon testament, où ie le faisois mon heritier, afin de l'obliger d'en faire autant. Mais, par mal-heur, ie suis mort le premier, quoy qu'il eust déjà vn pié dans la fosse, & il iouit maintenant de tout mon bien, ayant fait comme ces poissons qui déuorent la proye avec l'hameçon.

DAMNIFE. Non seulement la proye & l'hameçon, mais le pescheur mesme, qui s'est laissé prendre dans ses filets.

CNEMON. C'est ce qui me fait mourir de regret, mesme après ma mort.

CHAPITRE DEUXIÈME. DE LA MANIÈRE DE VIVRE EN VILLE.

## DIALOGUE

DE SIMYLE ET DE POLYSTRATE.

SIMYLE. **E**NFIN, tu nous es venu trouver, Polystrate, à l'âge de près de cent ans.

POLYSTRATE. A quatre-vingts dix-huit, Simyle.

SIMYLE. Comment as-tu passé les derniers trente ans qu'il y a que ie suis mort?

POLYSTRATE. Assez gayement ; contre ton opinion.

SIMYLE. Il est vray que ie ne puis m'imaginer comment tu te pouvois réjouir ainsi caduque & sans enfans.

POLYSTRATE. L'auois toutes choses à souhait.

SIMYLE. Mais tu t'épargnois tout de mon vivant.

POLYSTRATE. Les presens abordoient chez-moy de toutes parts, & l'on m'enuoyoit ce qu'il y auoit de meilleur dans les pais étrangers. L'auois plus de crédit tout seul que le reste de la ville, les plus Grans me faisoient la cour, & les Dames s'estimoient heureuses de me posseder.

SIMYLE.



SIMYLE. Es-tu deuenu quelque Prince après ma mort, ou si Venus t'a changé comme ce vieillard qui la passa dans sa nacelle; car lors *Phaon.* que ie mourus tu n'estois qu'un vieux chassieux, qui n'auois que quatre dents en gueule.

POLYSTRATE. On m'aymoit tel que i'estois, & l'on m'eust encore plus aymé, si i'eusse esté plus décrépité.

SIMYLE. Tu nous contes des Enygmes.

POLYSTRATE. On voit pourtant arriuer cela tous les iours aux vieillars qui n'ont point d'enfans.

SIMYLE. Ah! ie t'entens; on te cajoloit pour auoir ton bien, tous tes attraits estoient dans ton cofre.

POLYSTRATE. Il est vray; mais ie ne laissois pas de régner, & pour témoigner mon pouuoir, tantost ie fermois la porte à l'un, tantost ie faisois bon visage à l'autre; ce qui redoubloit leurs seruices.

SIMYLE. Enfin, que leur as-tu laissé?

POLYSTRATE. Des plaintes & des regrets; car i'ay fait mon heritier un jeune garçon qui ne s'y attendoit pas.

SIMYLE. De quel âge?

POLYSTRATE. De vingt ans.

SIMYLE. Ie voy bien pourquoy?

POLYSTRATE. Ce n'est pas ce que tu

penfes; mais parce qu'il le meritoit mieux que les autres. Maintenant, on le caresse à son tour, & les plus Grans se trouuent à son leuer.

SIMYLB. Qu'on luy donne si l'on veut, le commandement des Armées; il ne m'importe, pourueu que ceux qui briguoient ta succession ne l'ayent pas eüe.

\*\*\*

## DIALOGUE

DE CARON ET DE MERCURE.

Où plusieurs autres parlent.

CARON. **V**OYEZ, Messieurs, où nous en sommes; Nous n'auons que cette meschante nacelle, qui fait eau de tous costez; cependant, vous venez en foule, avec grand équipage, ie crains bien que vous ne vous en repentiez, & particulièrement ceux qui ne sçauent pas nager; Car si le bateau vient vne fois à pancher de costé ou d'autre, nous voilà tous au fond de l'eau.

LES MORTS. Comment ferons-nous donc, pour passer heureusement & sans danger?

CARON. Ie vous le diray; il faut laisser tout ce bagage à l'autre bord, encore est-ce tout ce que vous pourrez faire, que de passer en cet estat. Assis-toy, Mercure, à l'entrée de la nacelle, & ne

laisse entrer personne qui n'ait tout quitte.

MERCURE. C'est bien dit; qui est celuy-cy qui marche le premier?

MENIPE. C'est moy. Tien, voila ma besace & mon baston, qui est tout mon vaillant; car pour mon manteau, ie ne l'ay pas seulement apporté.

MERCURE. Entre, Menipe, tu-és galant-homme, & t'assis au haut bout près du Pilote, pour observer la contenance de chacun. Mais qui est ce beau fils?

VN MORT. Charmolée de Megare, de qui le baiser valoit deux talens.

MERCURE. Quite-là tous ces baisers, mon amy, & ces iouës vermeilles, & ces cheveux longs, & ce teint vif & éclatant; Entre maintenant que tu-és libre. Mais qui est ce fanfaron, avec sa pourpre & son diadème, qui nous regarde de trauers?

VN MORT. Lampique Roy des Gelons. *Lieu de*

MERCURE. Que veux-tu faire de tout cet *Sicile.*  
apareil, mon amy?

VN MORT. Voudrois-tu qu'un Roy marchast tout nud, & sans équipage?

MERCURE. Vn Roy, non, mais bien vn mort; Quite tout cela.

VN MORT. Laisse-moy pour le moins quelque marque de grandeur, afin qu'on me reconnoisse.

MERCURE. Nullement, il faut tout quitter, & ton orgueil, & ta vanité, & ta folie, & tes cruautés, & tes violences; Monte à cette heure que rien ne t'empêche. Mais qui est ce grand paillard que voicy?

VN MORT. Le lutteur Damafias.

MERCURE. Tu-as raison; car il me souvient de t'avoir veu souvent dans les lieux des exercices; mais tu-as trop d'embonpoint pour vn mort; tu enfoncerois la nacelle. Quite toute cette chair inutile, & cette adresse, & cette force, & cette vigueur, & ces acclamations, & ces couronnes; car tout cela ne sert de rien en l'autre monde.

VN MORT. Tien, voila tout; ie ne diffère plus en rien du reste des morts.

MERCURE. Entre maintenant que tu-és léger. Et toy aussi, Craton, quite ces richesses, ce luxe, ces vanitez; & laisse sur le bord tes ancêtres, & ta noblesse, & tous ces titres magnifiques, & ces inscriptions, & ces éloges, & ces statuës, & ta gloire, & ton sepulcre, & ton epitaphe. Car le souvenir seul de ces choses est si pesant, qu'il seroit capable de nous submerger.

VN MORT. C'est bien malgré moy; mais qu'y feroit-on? il faut obeïr.

MERCURE. Qui est celui-cy avec ses armes? hé! mon amy, que veux-tu faire icy bas de ce trophée?

VN MORT. C'est le monument que m'a dressé mon païs pour luy auoir gagné vne bataille.

MERCURE. Il falloit laisser tout cela là-haut; car il y a icy vne profonde paix, & l'honneur en est banny, aussi bien que les querelles. Mais qui est cet autre, avec sa mine graue? on diroit qu'il respire profondement, & son sourcil me fait peur.

MENIPE. C'est quelque Philosophe, Mercure, ou plustost vn imposteur & vn charlatan; Fay-le deshabiller, tu verras combien de choses ridicules il cache sous son manteau.

MERCURE. Dieux! combien de doutes, d'impertinences, de réueries, de pensées vaines & friuoles, de questions obscures & embroüillées, de curiositez inutiles, d'exactitude en des choses de neant! Mais qu'est-ce qu'il nous cache icy? son ambition, son avarice, ses débauches? Quite tout cela, & ton arrogance, & ton effronterie, & ta colere; car il faudroit vne galere à trente rames pour le porter.

MENIPE. Coupe-luy aussi cette grande barbe de bouc, qui pese plus de soixante onces, tant elle est large & toufue.

MERCURE. Tu-as raison; mais qui la coupera, car ie n'ay point de ciseaux?

MENIPE. Moy, sur le bord du bateau, avec

cette coignée, ou plustost avec vne scie, pour rendre la chose plus ridicule.

MERCURE. Courage, tu-és plus humain, de la sorte.

MENIPE. Veux-tu que ie luy oste aussi vn peu de la hauteur de ses sourcils?

MERCURE. Ie le veux; car il les reléue par dessus son front.

MENIPE. Il a encore quelque chose de bien puant sous l'aisselle.

MERCURE. Et quoy?

MENIPE. La flaterie, qui luy a donné entrée chez les Grans.

LE PHILOSOPHE. Quite donc aussi, Menipe, ta liberté, ton indifférence, & ta raillerie.

MERCURE. Nullement. Cela ne pèse pas trop, & sert de diuertissement pendant le passage. Mais qui est cet Orateur? Qu'il quite aussi ces longs discours qui n'ont point de fin, ces entrées & ces sorties ennuyeuses, ces digressions hors de propos, ces figures puériles, ces périodes rondes & carrées, ces fréquentes antithèses, ces hyperboles excessives, ces termes poétiques & empoulez. Voila qui va bien; deslie le bateau, tire l'échelle, arrache l'ancre, déplie les voiles, dresse le gouvernail. Voguons, Qu'avez-vous à pleurer, sots que vous estes, & particulièrement ce Philosophe?

LE PHILOSOPHE. Je croyois que l'ame  
fust immortelle.

MENIPE. Tu-en as menty, ce n'est pas cela  
que tu regrettes.

LE PHILOSOPHE. Quoy donc?

MENIPE. Tes débauches & tes voluptez,  
Tu n'iras plus écornifler comme tu faisois, à la  
table des Grans, ni courre le bordel toute la  
nuit, la teste entortillée dans ton manteau, pour  
venir le lendemain prescher la vertu à tes éco-  
liers, afin d'attraper leur argent. Voila ce qui  
te tuë.

MERCURE. Et toy, Menipe, n'es-tu point  
fasché d'estre mort?

MENIPE. Comment le serois-je, que ie  
suis venu icy sans mander ? Mais tandis que  
nous parlons, l'entens quelques cris là-haut.

MERCURE. C'est que les vns se réjouissent  
de la mort du Tyran, les autres applaudissent à  
Diophante qui fait l'oraison funébre de Craton  
dans Sicyone. Voila les femmes qui traînent  
par les cheveux celle du Tyran, & les enfans qui  
jetent des pierres aux siens. D'autre costé, la  
mere de Damafias le pleure en la compagnie des  
autres femmes ; mais personne ne te regrette,  
Menipe.

MENIPE. Tu verras bien-tost les chiens &  
les corbeaux s'entrebarre, à qui me servira de

sepulture, & faire vn beau chariuary à mes funeraillles.

MERCURE. Courage, ie te louë d'estre ainfi ferme & resolu. Mais puis-que vous voila passez, allez vous presenter deuant vostre Iuge, tandis que Caron & moy itons querir le reste des morts.

MENIPE. Bon voyage, Mercure; Mais auançons, que tardons-nous? on ne sçauroit éuiter le iugement, & l'on ne parle icy que de rouës, de gibets, & de vautours, On verra bien-tost ce que chacun a dans le ventre.

\*\*\*

## DIALOGUE

DE CRATE'S ET DE DIOGENE.

CRATE'S. **A**S-TV connu ce vieux Merique de Corinthe, qui auoit tant de vaisseaux, à qui son cousin, qui n'estoit pas moins riche ni moins vieux que luy, auoit coustume de dire ce mot d'Homere, *Il faut que ie te tue, ou que tu me tuës*: Car ils s'estoient donné par testament tout leur bien; & les Deuins, aussi bien que les Oracles, asseuroient tantost l'vn & tantost l'autre qu'il suruiuroit à son compagnon.

DIOGENE. Et qu'en est-il arriué?

CRATE'S. Qu'ils sont tous deux morts à  
mesme



mesme temps, & que leur succession est écheuë à des gens de qui les Deuins ni les Oracles n'auoient point parlé.

**DIOGENE.** Que i'en suis aise ; Nous ne nous amusions pas à ces sotises-là pendant nôtre vie, & ie n'ay iamais souhaité la mort d'Anthistene, pour auoir son baston qui estoit d'un fort oliuier, ni toy la mienne, pour auoir ma besace & mon tonneau.

**CRATE'S.** C'est que chacun se contentoit de ce qu'il auoit, & qu'il me suffisoit d'heriter de tes vertus, comme tu auois fait de celles de ce grand homme, qui est un tresor beaucoup plus précieux, quoy qu'il ne soit pas si recherché. Car vous ne voyez personne qui nous vienne faire la cour pour ce sujet ; au lieu que chacun court après les grandeurs & les richesses.

**DIOGENE.** Ie ne m'en étonne pas ; car ils ont l'ame corrompuë par les délices, & estant vuides d'honneur, ils ne peuuent contenir la vertu ; Semblables au tonneau percé des Danaïdes ; Mais ils ne manquent pas de grifes ni de crochets, pour retenir leur or quand on le leur veut arracher.

**CRATE'S.** Nous auons aussi cette consolation que nous emportons avec nous nos tresors ; au lieu qu'ils laissent les leur là-haut, & qu'on leur oste icy iusqu'au double qu'on leur a mis dans la bouche pour le passage. X

# DIALOGUE

D'ALEXANDRE ET D'ANNIBAL.

Où Scipion & Minos parlent.

ALEXANDRE. **A**RRESTE, Carthagi-  
nois, c'est à moy de pas-  
ser devant.

ANNIBAL. Je ne te le céderay point.

ALEXANDRE. Veux-tu que Minos soit  
notre Iuge?

ANNIBAL. Je le veux.

**M I N O S.** Qui êtes-vous?

ALEXANDRE. Alexandre & Annibal.

**MIMO.** Tous deux Grans hommes; mais  
quel est vostre different?

ALEXANDRE. A qui passera le premier; Cet Afriquain est si insolent, que de me disputer la préférence, à moy qui ay esté Monarque de toute l'Asie, & le plus grand Capitaine de l'Vniuers.

**M I N O S.** Il faut entendre ses raisons ; que dis-tu à cela, Annibal ?

ANNIBAL. Que ie suis heureux d'auoir à parler deuant vn Iuge qui ne donnera rien à la faueur, & n'aura pas tant d'égard à l'aparence, qu'à la verité. Je dis donc, que celuy qui s'est

élevé comme moy par les propres forces, & qui ne doit qu'à luy-mesme la fortune, doit estre preferé à celuy qui tire sa gloire de ses Ancestres. Car estant passé d'Afrique en Espagne avec vne poignée de gens, ie me rendis d'abord illustre par ma valeur; & après la mort de mon beau-frère ayant eu le commandement des Armées, ie domtey les Celtiberiens & les Gaulois qui regardent l'Occident; puis, traufferant les Alpes, ie conquis toute l'Italie iusqu'à Rome, après avoir gagné trois grandes batailles, & tué pour vn iour tant d'ennemis, que ie mesuray au boisseau les anneaux d'or que portent les Cheualiers, & marchay sur vn pont de corps morts. I'ay fait toutes ces choses sans me dire fils de Iupiter, ni vouloir passer pour vn Dieu. Mais ce qui est de plus considerable, c'est que ie n'ay pas eu affaire à des Armeniens ni à des Medes, qui fuient avant le combat, & abandonnent la victoire à qui a la hardiesse de l'attendre; mais aux nations les plus belliqueuses, & aux Capitaines les plus experimentez de l'Vniuers. D'ailleurs, ie n'ay pas fait toutes ces conquestes avec des troupes aguerries de longue-main, ni avec des soldats de mon país; mais avec vne armée de vagabons & de mercenaires; non pas heritier d'un sceptre; mais simple bourgeois de Carthage. Alexandre, au contraire, ayant receu de son pere avec vn

Empire vne armée qui estoit inuincible, a eu besoin encore de fortune pour domter vn Prince voluptueux & des nations efféminées, & depuis, corrompu par sa victoire, a dégénéré de ses Ancestres & s'est fait adorer comme vn Dieu, après auoir tué de sa main ses meilleurs amis, & enuoyé les autres au suplice. Pour moy, triomphant & victorieux, ayant esté rapellé en Afrique, pour m'oposer à Scipion, l'ay obeï comme le moindre des Citoyens, & depuis, condamné injustement, i'ay porté patiemment mon exil. Mais i'oublois vne partie de ma gloire, que i'ay fait toutes ces choses sans le secours des Lettres, ni des Sciences, & sans auoir eu pour precepteur Aristote; Que si Alexandre prétend quelque auantage par son Diadème, cela est bon à l'égard des Perses & des Macedoniens; mais non pas de moy, qui ne suis pas né son sujet, & qui ay remporté la gloire de sage & vaillant Capitaine; mais de qui la fortune n'a pas secondé toûjours la valeur.

MINOS. Voila parlé fortement & non en Barbare. Que répons-tu à cela, Alexandre?

ALEXANDRE. Que ma renommée suffiroit pour me donner l'auantage, si ie ne voulois l'emporter par la force de la raison, aussi bien que par les armes, & triompher par mes paroles, comme par mes actions. Car ayant trouué

le Royaume de mon pere chancelant & ébranlé par sa mort, i'ay sceu l'affermir par le suplice de ses meurtriers, & faire trembler la Grece par la ruine de Thebes. En suite, élu General contre les Barbares, i'ay porté mes armes & mes esperances plus loin qu'aucun autre deuant moy, & trauerfant l'Hellespont ay défait les Capitaines de Darius en bataille rangée, conquis toutes les Prouinces iusqu'en Cilicie, vaincu le Roy de Perse luy-mesme, & moissonné pour vn iour tant de lauriers, que la barque de Caron ne suffit pas à passer les morts, tant le nombre en estoit grand. En suite, pour ne point parler de Tyr, ni d'Arbelles, i'ay assujetty toute l'Asie, iusqu'aux Indes, & les Indes memes, & pris l'Ocean pour borne de mon Empire. Non content de ces exploits, i'ay trauerse le Tanaïs, & vaincu les Scythes, triomphé de tous les ennemis de la Grece, & laissé des couronnes en partage à mes Capitaines. Que si après auoir fait tant de choses au deses d'un mortel, les hommes m'ont pris pour vn Dieu, cela leur est pardonnable; & à moy aussi de l'auoir souffert à l'establissement d'un nouuel Empire. Enfin, tu vois deuant toy le Conquerant de la moitié de l'Vniuers, à qui vn banny dispute la préséance, après estre mort esclau d'un petit Roy de Bithynie. Ajoûtez à cela, que i'ay fait toutes ces conquestes en lion & à

force ouuerte; au lieu qu'Annibal n'a iamais agy que par fraude, & a esté domté à la fin par les propres armes, aussi cruel enuers les vaincus, que ie leur ay esté clément. Mais il a bonne grace de me reprocher mes débauches; après les délices de Capouë, qui luy ont fait perdre le fruit de tant de victoires. Au lieu que iamais mes plaisirs n'ont souillé la gloire de mes armes, & que i'ay attendu à triompher que ie n'eusse plus d'ennemis. Je pourrois dire plusieurs autres choses pour ma défense; mais ie rougirois d'employer plus de paroles pour vne cause si iuste. Il ne reste plus qu'à prononcer sur ce différent.

SCIPION. Arrête, Minos, i'ay quelque chose à représenter.

MINOS. Qui es-tu?

SCIPION. Scipion, qui ay vaincu Annibal, & domté Cartage.

MINOS. Et qu'as-tu à dire?

SCIPION. Que ie le cède à Alexandre, & que ie le dispute à Annibal.

MINOS. Tu-as raison; tu passeras deuant luy, & Alexandre deuant tous; Qu'on ne m'en parle plus.

## DIALOGUE

DE DIOGENE ET D'ALEXANDRE.

DIOGENE. **H**E quoy ! Alexandre, tu-és mort côme vn autre hôme!

ALEXANDRE. Cela n'est pas étrange, estant né mortel.

DIOGENE. Mais Iupiter estoit donc vn imposteur de dire, que tu estois son fils, & ta mere nous en faisoit à croire, en disant qu'elle auoit couché avec vn dragon.

ALEXANDRE. C'est qu'il n'y a pas trop d'assurance aux femmes, ni aux oracles; mais ie le souffrois parce que cela imprimoit plus de respect & d'obeissance dans l'esprit des peuples.

DIOGENE. Enfin, à qui as-tu laissé ton Empire?

ALEXANDRE. Je ne sçay; car ie n'ay pas eu le loisir d'en disposer; Mais en mourant, ie donnay mon anneau à Perdicas. Qu'as-tu à rire?

DIOGENE. C'est qu'il me souuient du temps que la Grece te proclamoit son General, & que ses Orateurs te donnoient rang entre ses principaux Dieux. Il y en eut mesme de si insolens que de te sacrifier & te dresser des Temples comme au fils de Iupiter; mais où es-tu enseuely?

ALEXANDRE. En Babylone ; car il n'y a que trois iours que ie suis mort ; mais Ptolomée me doit emporter en Egypte , pour m'y faire adorer avec les Dieux du país.

DIOGENE. Qui ne riroit , Alexandre , de voir que tu n'es pas encore sage après ta mort , & que tu te flates d'esperance de te voir adoré avec des monstres ! Quite ces sortes vanitez , il n'y a point de commerce d'icy là-haut , & l'on ne retourne plus au monde depuis qu'on en est vne fois party. Mais ie voudrois bien sçauoir comment tu portes la perte de ton Empire , & ce que tu penses quand il te souuient de Baëtres & de Babylone , de ta grandeur & de ta gloire ? Quoy ! tu pleures , pauvre sot , Aristote ne t'a-t-il point appris que tout cela n'estoit que vanité ?

ALEXANDRE. Que dis-tu là du plus lâche de tous mes flatteurs ? ha ! ne m'oblige point , ie te prie , à publier ses defauts , & à te dire comme il a abusé de la bonté de mon naturel , & de la passion extrême que j'auois pour les Lettres ; tantost me cajolant sur ma beauté , & tantost sur mes richesses , qu'il mettoit hardiment au nombre des biens , afin qu'il n'eust point de honte de les demander , ni de les recevoir. Voila ce que j'ay profité à sa doctrine , de prendre pour biens , des choses qui ne le sont pas , & dont la perte maintenant m'afflige.

DIOGENE.



**DIOGENE.** Sçais-tu ce que tu feras pour te guérir, puis-qu'aussi bien il n'y a point d'elébore en l'autre monde ? Va boire cinq ou six grands traits du fleuve Léthé, iusqu'à ce que tu ayes perdu le souuenir de tous ces biens imaginaires. Aussi bien voila Clite & Callisthene, avec vne foule de mécontents, qui s'aprestent à te tourmenter ; Fuy, pour le moins après ta mort, & bois tout ton soul ; car c'est le seul moyen de guérir.

~~~~~

DIALOGUE

D'ALEXANDRE ET DE PHILIPPE.

PHILIPPE. **I**L faut que tu confesses maintenant que tu-és mon fils ; car tu ne fusses pas mort étant fils de Iupiter ?

ALEXANDRE. Je le sçauois bien dès là-haut ; mais ie croyois cette opinion fauorable à mes desseins.

PHILIPPE. Quoy ! de te laisser ainsi piper aux flateries de tes courtisans.

ALEXANDRE. Non, mais de répandre par tout la terreur de mon nom & de mes armes, afin qu'on ne m'osast résister.

PHILIPPE. Et à quels peuples as-tu iamais eu affaire qui fussent si redoutables ? Il falloit

ataquer comme moy, les Thraces, les Illyriens & les Grecs, dont dix mille sous Clearque ont fait fuir des millions de Barbares.

ALEXANDRE. Mais les Scyrthes & les Indiens avec leurs Elephans, estoient-ils à mépriser? Je ne les ay pas vaincus pourtant en semant des diuisions parmi eux, ni en corrompant leurs chefs, & manquant de parole à tous; mais en bataille rangée. Pour les Grecs, ie les ay gagnez par la douceur après les auoir domtez par la force.

PHILIPPE. I'ay appris tout cela de Clite, & que tu auois pris les coustumes des vaincus, & t'estois fait adorer comme vn Dieu, sans souffrir qu'on me louast en ta presence, ce qui fut cause de sa mort. Il ajoûtoit, que tu-as exposé Lysimachus aux lions, & fait mourir tes autres amis par des crimes suposez; pour ne point parler des amours de Roxane & des caresses d'Ephestion. Je n'ay trouué qu'une chose digne de moy dans l'histoire de ta vie, c'est de t'estre abstenu de la femme de Darius, & d'auoir eu soin de sa mere & de ses filles.

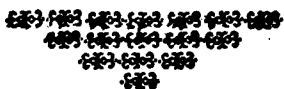
ALEXANDRE. Et ne dis-tu rien de ma valeur, lors que ie sautay tout seul en bas du rempart dans la ville des Oxydraques?

PHILIPPE. Cette action est plus digne de blâme que de louange. Ce n'est pas que ie n'es-

time le courage en vn Prince, & que ie ne sois bien-aïse de le voir l'épée à la main à la teste de ses troupes ; Mais il y a de la difference entre la valeur d'un General & celle d'un fantassin ; outre que cela nuisoit à la reputation de tes armes, de voir vn Dieu sanglant entre les mains des Chirurgiens. Et maintenant que tu-és mort, combien penses-tu qu'il y en a qui se moquent de tes impostures ? D'ailleurs, l'avantage que tu voulois tirer de cette reputation, diminué beaucoup de ta gloire, comme ayant voulu étonner par des prestiges, ceux que tu ne pouuois vaincre par la force ; outre que tout cela quelque grand qu'il soit , est encore au dessous d'un Dieu.

ALEXANDRE. On m'a comparé pourtant à Bacchus & à Hercule, d'autant plus que j'ay pris des forteresses, qu'ils auoient trouuées imprenables.

PHILIPPE. C'est vne chose étrange que tu ne sois pas encore défait de ces sottises, & que tu veuilles faire le fils de Iupiter iusques dans les enfers. Appren pour le moins à estre sage après ta mort.



DIALOGUE

D'ACHILLE ET D'ANTILQVE.

ANTILQVE. **Q**UE disois-tu n'aguere à Vlyffe, Que tu aymerois mieux estre valet de quelque pauvre laboureur, qui n'auroit pas son soul de pain, que de régner icy bas parmy les Ombres? Que cela est indigne du disciple de Phœnix & de Chiron, & qu'il sent bien plus son lâche Phrygien, que son Achille, qui préférera vne mort glorieuse à vne vie pleine de délices.

ACHILLE. Ha! fils de Nestor, C'est que ie ne sçauois pas alors que toute la gloire du monde n'est que fumée, quoy qu'en die Homere, & tous les Poëtes. Il n'y a plus icy ni force ni beauté, ni industrie; Ie ne vois point que les Troyens m'y appréhendent, ni que les Grecs m'y reuerent. Tout y est égal & enuelopé de mesmes ténèbres; Ce qui me fait souhaiter de reuiure, au hazard d'estre petit compagnon.

ANTILQVE. Il faut obéir aux loix du monde, & ne pas murmurer contre l'ordre de la Nature. Tous les Grans hommes sont morts, aussi bien que toy.

ACHILLE. Tu essayes en vain de me con-

soler, Antiloque; Je ne sçay comment le souvenir de la vie me donne des regrets, & à toy aussi. Mais tu-és plus sage que moy pour le dissimuler, si ce n'est plustost lâcheté de ne s'oser plaindre, quand on souffre.

ANTILOQUE. Au contraire, c'est resolution; Car à quoy seruent toutes ces plaintes, ne vaut-il pas mieux porter son mal en patience, que de se faire moquer de soy par des regrets inutiles?

~~~~~

## DIALOGUE

D'HERCVLE ET DE DIOGENE.

DIOGENE. **N**'EST-CE pas là Hercule? Ouy, sans doute, Je le connois à sa peau de lion & à sa massue, sans parler de son port ni de l'avantage de sa taille. Mais comment est-il mort estant fils de Iupiter? D'où viens mon amy, qu'ayant toujours esté triomphant & victorieux, tu-as esté à la fin domté par la mort? Je te sacrifiois là-haut comme à un Dieu.

HERCVLE. Avec raison; Car Hercule est au Ciel en la compagnie des Dieux, & ie ne suis que son ombre.

DIOGENE. Que dis-tu là, peut-on estre en mesme temps au Ciel & dans les enfers?

HERCVLE. Je t'ay déjà dit, que ce n'est pas  
Hercule que tu vois icy.

DIOGENE. Est-ce que tu-as pris la place,  
pour iouër icy bas son personnage?

HERCVLE. C'est quelque chose de sem-  
blable.

DIOGENE. Mais comment Eaque, qui est  
si exact, t'a-t-il pû prendre pour vn autre?

HERCVLE. Il a esté deçu par la ressem-  
blance.

DIOGENE. Je le croy ; car ce n'est en effet  
que la mesme chose ; & j'ay peur , au contraire,  
que ce ne soit icy Hercule , dont le Ciel n'ait  
que l'image.

HERCVLE. Tu-és bien insolent de me con-  
tradire. Ne crains-tu point que ie te fasse sentir  
quel personnage ie represente?

DIOGENE. Et que pourrois-tu faire à vn  
mort, & particulièrement n'estant qu'une om-  
bre ? Mais dy-moy , lors que tu estois là-  
haut, estois-tu déjà l'ombre d'Hercule , ou si vo-  
us n'estiez tous deux qu'une mesme chose, qui s'est  
partagée après la mort.

HERCVLE. Quoy qu'on se pût empêcher  
de répondre à vn si impudent Sophiste, ie tedi-  
ray que ce qui estoit né d'Amphitryon est mort,  
& c'est cela que ie suis ; mais ce qui estoit né de  
Iupiter est dans le Ciel.

**DIOGENE.** Je t'entens, c'est qu'Alcmene eut deux jumeaux, l'un d'Amphitryon, & l'autre de Jupiter.

**HERCVLE.** Nullement; ces deux n'étoient qu'un.

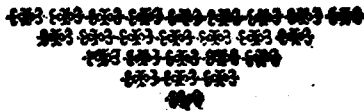
**DIOGENE.** Cela est difficile à comprendre, deux Hercules en un seul, l'un mortel & l'autre immortel, si ce n'est comme l'on peint les Centaures moitié chevaux & moitié hommes.

**HERCVLE.** Ne sommes-nous pas tous composez de l'ame & du corps? Qui empesche donc que l'une ne monte au Ciel qui est le lieu de son origine, & que l'autre ne descende icy?

**DIOGENE.** Cela feroit bon, si tu estois le corps d'Hercule; mais tu n'es que son ombre, & tu ferois sans y penser, trois Hercules au lieu de deux; l'un au Ciel, l'autre dans les enfers, & le troisième sur le mont Oëta, où tu-as esté brûlé.

**HERCVLE.** Je vois bien que tu-és un grand Sophiste; mais qui es-tu?

**DIOGENE.** Diogene, & non pas son ombre; qui ne suis pas dans le Ciel, mais parmy les morts, & me moque d'Homere & de ses Fables.



\*\*\*\*\*

## DIALOGUE

DE MENIPE ET DE TANTALE.

MENIPE. **Q**U'AS-TU à pleurer, Tantale? & quel tourment souffres-tu dans ce lac où tu habites?

TANTALE. Je meurs de soif, Menipe.

MENIPE. Es-tu si paresseux, que de ne te pouvoir baisser pour boire, ou prendre seulement de l'eau dans le creux de ta main?

TANTALE. L'eau s'enfuit quand ie m'en approche, & si i'en pense prendre avec la main, elle est aussi-tost écoulée.

MENIPE. Cela est étrange ! Mais qu'as-tu besoin de boire, n'ayant plus de corps ; Car ce qui auoit faim & soif est enterré en Lydie, & l'ame n'a pas besoin de boire ni de manger?

TANTALE. C'est mon suplice, Menipe, que mon ame ait la mesme altération que mon corps.

MENIPE. Je le veux croire, puisque tu le dis ; mais encore quelle est ton apprehension ? Crains-tu de mourir de soif, comme s'il y auoit vne autre mort après celle-cy ?

TANTALE. Non ; mais cela fait partie de mon suplice, d'auoir soif, sans qu'il en soit besoin.

MENIPE.



MENIPE. Tu refuses, Tantale, & si tu-as besoin de boire, c'est de l'ellebore, pour guérir vn mal contraire à la rage, d'apréhender la soif, & non pas l'eau.

TANTALE. Je ne refuse pas d'en boire, pourueu qu'on m'en donne.

MENIPE. Console-toy, Tantale, tu n'es pas le seul des morts qui ne boit point ; car tous tant qu'ils sont, n'ayant point de corps ne peuuent boire, mais tous n'ont pas comme toy vne soif extrême, sans se pouuoir desaltérer.

\*\*\*

## DIALOGUE

DE MENIPE ET DE MERCURE.

MENIPE. **O**ù sont toutes ces beautez de l'autre monde ? Montre-moy tout, Mercure ; car ie ne fais que d'arriuer.

MERCURE. Je n'ay pas le loisir, Menipe ; mais regarde de ce costé-là, tu y verras Nérée, Narcisse, Hyacinthe, Achille, Tyro, Leda, Helene ; enfin, tout ce que l'Antiquité a eu de beau dans l'un & dans l'autre sexe.

MENIPE. Je ne vois que des os, & des carcasses toutes semblables.

MERCURE. C'est pourtant tout ce que les Poëtes ont admiré, quoy qu'il semble que tu n'en fasses point d'estat.

Z

**MENIPE.** Pour le moins, montre-moy Helene; car ie ne la sçaurois reconnoistre.

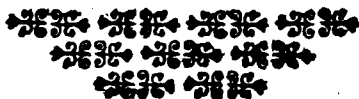
**MERCURE.** Cette carcasse que tu vois c'est Helene.

**MENIPE.** Quoy! c'est pour cela que toute la Grece s'embarqua sur mille Nauires, & que tant de braues gens pèrissent, & tant de villes furent ruinées?

**MERCURE.** C'est que tu ne l'as pas veüe en sa beauté; car ie suis seur que tu n'aurois point crainct d'endurer mille trauaux pour cette Belle, comme dit le Poëte. Ne vois-tu pas que les fleurs, quand elles sont passées, n'ont plus rien de beau, & lors qu'elles sont en leur lustre, tout le monde les admire.

**MENIPE.** C'est ce qui m'étonne, Mercure, que tant d'honnestes gens ne se soient pas aperçus qu'ils entreprennoient de si grans trauaux, pour vne chose de si peu de durée.

**MERCURE.** Le n'ay pas le loisir de philosophier, Menipe, choisy vn lieu commode pour ta demeure, tandis que j'iray faire passer le reste des Ombres.



## DIALOGUE

D'EAQUE, DE PROTESILAS, DE MENELAUS,  
ET DE PARIS.

EAQUE. **P**OURQUOY est-ce, Protesilas,  
que tu te jettes sur Helene, &  
que tu l'étrangles?

PROTESILAS. Parce qu'elle est cause de  
ma mort, Eaque, & que ma femme est demeu-  
rée vefve, & ma maison imparfaite.

EAQUE. Il s'en faut prendre à Menelaüs,  
qui t'a mené à la guerre de Troye, où tu-és  
mort.

PROTESILAS. Tu as raison ; c'est à toy  
que j'en veux, miserable.

MENELAUS. Ce n'est pas encore à moy qu'il  
s'en faut prendre, mais à Pâris, qui contre tout  
droit d'hospitalité, m'est venu enlever ma fem-  
me, & meritoit d'estre mal-traité, non seule-  
ment par les Grecs, mais par tous ceux qui sont  
morts au siège de Troye.

PROTESILAS. Vien donc, mal-heureux,  
que je t'étrangle, puisque tu es cause de la mort  
de tant de gens ; Tu ne m'échapperas pas.

PARIS. Tu as tort, Protesilas, de traiter si  
mal un amoureux comme toy, & l'esclave d'un

mesme Dieu ; Ne sçais-tu pas que c'est luy qui nous force d'aymer , & qui fait de nous ce qui luy plaist ?

PROTESILAS. Il est vray que ce petit Dieu d'amour est cause de tout le mal.

E A Q V E. Mais on le pourroit excuser aussi, en disant, Qu'il n'y a que toy proprement qui sois cause de ta mort ; puis qu'oubliant ta maîtresse, que tu ne faisois que d'épouser, tu t'allas ietter deuant tous les autres pour acquerir de la gloire , & fus le premier tué à la descente du Nauires.

PROTESILAS. J'aurois bien plus de sujet de m'en prendre aux Dieux , & d'accuser le destin qui l'auoit ainsi ordonné.

E A Q V E. Pren-t'en donc à eux , & laisse ceux-cy en repos après leur mort.

~~~~~

DIALOGUE

DE MENIPE ET D'E A Q V E,

Où plusieurs autres parlent.

MENIPE. **I**E te conjure par le Dieu des enfers , de me montrer tout ce qu'on peut voir icy.

E A Q V E. Il seroit difficile de te montrer tout ; mais voicy le principal , Cerbere, Caron, Phlé-

géton , & le marais que tu-as passé.

MENIPE. Je sçay tout cela , & que tu-és le portier des enfers, l'ay veu mesme Pluton & les Furies ; mais montre-moy ces Illustres morts dont on parle tant.

E A Q V E. Voila Agamemnon, Achille, Diomede, Vlysse, Ajax, Idomenée, & les autres Princes Grecs.

MENIPE. Grans Dieux, Homere ! en quel estat sont les Heros de tes Rhapsodies, sans aucune forme ni beauté qui les puisse faire reconnoistre ! En vn mot, rien que cendre & que poussière ; Mais qui est celuy-cy, Eaque ?

E A Q V E. C'est Cyrus , & Crésus en suite ; puis Sardanapale ; & plus loin, Midas & Xerxes.

MENIPE. C'est donc toy, detestable qui as percé le mont Athos, & enchaîné l'Hellespont, & qui as fait trembler toute la Grece ! Est-ce là Crésus ? Dieux ! comme il est fait ! & Sardanapale ! ie te prie que ie luy donne vn coup de poin.

E A Q V E. Tout beau ; Tu luy romprois la teste qu'il a extrêmement délicate , à cause que ce n'estoit qu'un efféminé. Mais veux-tu que ie te montre aussi les Philosophes ?

MENIPE. Ie le veux.

E A Q V E. Tien, voila Pythagore.

MENIPE. Bon-jour, Euphorbe, Apollon, & tout ce qui te plaira.

PYTAGORE. Bon-jour, Menipe.

MENIPE. N'as-tu plus ta cuisse d'or.

PYTAGORE. Non ; mais que ie voye s'il n'y a rien à manger dans ta bourse.

MENIPE. Il n'y a que des fèves, mon amy, qui n'est pas vn manger pour toy.

PYTAGORE. Donne, donne, on a d'autres sentimens en l'autre monde, & ie ne m'aperçois point icy de ce que i'y remarquois là-haut.

EAOUE. Voila Solon, Thalés, Pittacus, & les autres Sages, qui sont, comme tu vois, sept en tout.

MENIPE. Ie ne vois que ceux-là qui ne pleurent point, & qui conseruent quelque gayeté icy bas ; Mais qui est celuy-cy tout pondreux comme vn gaubeau cuit dans les cendres, & tout plein d'eleueures ?

EAOUE. C'est Empedocle qu'on a tiré du mont Etna, à demy rosty.

*On luy
donne des
pantouffes
d'airain.* MENIPE. Dieu te gard, maistre Pantouffier, qui t'a mû de te ietter tout vif dans cette fournaise ?

EMPEDOCLE. La melancolie.

MENIPE. Dy plustost que c'estoit orgueil, vanité, presumption, pour faire croire que tu estois immortel lorsqu'on ne te trouueroit plus ; Voila ce qui t'a consumé toy & tes pantouffes. Mais ta fourbe n'a seruy de rien ; car on t'a veu

après ta mort. Ce n'est pas tout, Où est Socrate ?

EAQVE. Avec Nestor, Palamede, & les autres grans causeurs du temps passé, qui en conte à son ordinaire.

MENIPE. Je serois bien-aise de le voir, si c'est près d'icy.

EAQVE. Voy-tu cette teste chauue ?

MENIPE. C'est vn signe commun à tous les morts.

EAQVE. Je dis ce camus.

MENIPE. Ils le sont tous aussi.

SOCRATE. Est-ce moy que tu demandes, Menipe ?

MENIPE. Ouy, Socrate.

SOCRATE. Que fait-on à Athenes ?

MENIPE. Force gens font les Philosophes, qui n'en ont que l'habit & la démarche; Tu sçais comme Platon & Aristipe sont venus icy, l'un sortant de la Cour d'un Tyran ; & l'autre tout parfumé.

SOCRATE. Et qu'est-ce qu'on dit de moy ?

MENIPE. Tu es trop heureux pour ce regard ; car on croit que tu-as esté vn homme admirable & qui a tout sceu, quoy que pour te dire la verité, ie croy que tu ne sçanois rien.

SOCRATE. Je leur ay dit cela tant de fois; mais ils n'en vouloient rien croire.

MENIPE. Qui sont ceux-là qui sont près de toy?

SOCRATE. Charmide, Phedre, & Alcibiade.

MENIPE. Courage, tu n'as pas oublié tes bonnes coustumes en l'autre monde, & aymes encore les beaux garçons.

SOCRATE. Que voudrois-tu que ie fisse icy de plus agreable? mais assis-toy là près de nous.

MENIPE. J'ayme mieux aller près de Crésus & de Sardanapale, pour leur ouïr faire leurs regrets; car cela me fait créuer de rire.

E A Q V E. Et moy, ie m'en vais aussi, de peur que quelque mort ne s'éuade pendant mon absence. Adieu; vne autre fois tu verras le reste.

DIALOGUE

DE MENIPE ET DE CERBERE.

*C'est que
c'estoit un
Philosophe
Cynique.*

MENIPE. **D**Y-MOY, Cerbere, puisque nous sommes camarades, En quel estat estoit Socrate lors qu'il vint icy? Car comme tu-és Dieu, tu sçais pour le moins aussi bien parler qu'aboyer.

CERBERE. Il sembloit d'abord fort résolu, & vouloit passer pour homme qui n'appréhende point la mort; mais lors qu'il eut mis le pied dans

dans ces tristes lieux, il fut effrayé de l'épaisseur de leurs ténèbres, & comme ie commençay à l'aboyer & à le mordre, il se mit à pleurer comme vn enfant, & à se tourmenter en cent façons.

MENIPE. C'estoit donc vn imposteur, qui ne méprisoit pas la mort, comme il disoit.

CERBERE. Quand il vit qu'il en falloit passer par là, il témoigna de la resolution, pour ne point paroistre souffrir à regret vne necessité, & pour se rendre plus admirable. On peut dire cela generalement de tous les Philosophes, qu'ils sont fort vaillans iusqu'à ce passage; mais ils perdent cœur alors, comme les autres.

MENIPE. Mais moy; comment t'ay-je paru en ce moment.

CERBERE. Digne de ta profession, & Diogene auant toy; car vous n'estes point venus icy par force, ni en rechignant; mais d'une façon libre & gaye, comme s'il n'y eust eu à rire que pour vous, & à pleurer pour tous les autres.

~~~~~

## DIALOGUE

DE CARON, DE MENIPE ET DE MERCURE.

CARON. **P**AYE le Batelier, maraut.

MENIPE. Crie tant que tu voudras, tu n'auras rien.

CARON. Ça vn double pour le passage.

MENIPE. Comment veux-tu que ie t'en donne si ie n'en ay point?

CARON. Y a-t-il quelqu'un qui n'ait pas vaillant vn double?

MENIPE. Moy.

CARON. Je t'estrangleray, mal-heureux, pour mon argent.

MENIPE. Et moy, ie te rompray la teste à coups de baston.

CARON. Je t'auray donc passé pour neant?

MENIPE. Que Mercure te paye s'il veut, puis-qu'il m'a amoné icy.

MERCURE. Cela feroit bon, que ie payasse pour les morts, après auoir eu la peine de les conduire!

CARON. Je ne te laisseray pas aller autrement.

MENIPE. Mers donc ta nacelle à bord, mais comment feras-tu pour me faire payer, si i'en ay point d'argent?

CARON. Ne scauois-tu pas bien qu'il en faisoit apporter?

MENIPE. Et quand ie l'aurois sceu, me pouuois-je empescher de mourir?

CARON. Quoy! tu feras le seul qui te vanteras d'auoir passé la barque de Caron pour rien?

MENIPE. Non pas pour rien ; car j'ay tiré à la rame & à la pompe, sans te rompre la teste de mes cris comme les autres.

CARON. Cela n'a rien de commun avec le passage.

MENIPE. Remets-moy donc en vie.

CARON. Bon, pour me faire battre par Eaque.

MENIPE. Laisse-moy donc en repos.

CARON. Montre ce que tu-as dans ta bourse.

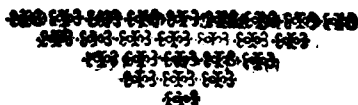
MENIPE. Il n'y a que des lupins, ou quel- *Puis plus & amir.*  
que œuf couvé.

CARON. D'où nous as-tu amené ce chien, Mercure, qui ne fait qu'aboyer tout le monde, & se moquer de ceux qui pleurent.

MERCURE. Tu ne sais qui tu-as passé, Caron, c'est vn homme parfaitement libre, & qui ne se soucie de rien.

CARON. Que fais-tu te rattrape jamais.

MENIPE. On n'y retourne pas deux fois.



## DIALOGUE

DE PLUTON, DE PROTESILAS,  
ET DE PROSERPINE.

PROTESILAS. **H**A! Pluton, & toy fille  
de Cérés, ne rejettez  
pas la priere d'un Amant.

PLUTON. Qui es-tu, qui parles ainsi?

PROTESILAS. Le premier des Grecs, qui  
mourut au siège de Troye.

PLUTON. Et que veux-tu?

PROTESILAS. Retourner au monde pour  
quelques heures.

PLUTON. C'est une priere que font tous  
les morts, & que personne n'obtient.

PROTESILAS. Ce n'est pas l'amour de la  
vie qui me fait parler ; mais le desir de voir ma  
maîtresse, que ie laissay dans la chambre nuptia-  
le, pour me haster de partir avec les Grecs ; & ie  
fus si mal-heureux que d'estre tué par Hector à  
la descente du navire ; L'amour que j'ay donc  
pour cette Belle ne me donne point de repos,  
& ie voudrois la pouvoir encore entretenir un  
moment.

PLUTON. N'as-tu pas bû de l'eau du  
fleuve Léthé comme les autres?

PROTESILAS. I'en ay bû , mais le mal estoit plus fort que le remede.

PLUTON. Elle ne tardera point à venir , & t'épargnera la peine de l'aller trouuer.

PROTESILAS. Mais ie ne puis souffrir l'attente ; Tu sçais l'impatience des Amans, Pluton, car tu-as autrefois aymé.

PLUTON. Que te seruira-t-il de la reuoir vn moment, pour la reperdre après pour touïours.

PROTESILAS. Peut-estre que ie la persuaderay de venir avec moy , & ainsi croistray ton Empire d'une Ombre.

PLUTON. Cela n'est pas juste, Protefilas, & ne s'est iamais fait.

PROTESILAS. C'est qu'il ne t'en fouient plus ; car tu rendis à Orphée son Eurydice , & à Hercule Alceste, qui estoit ma parente.

PLUTON. Voudrois-tu paroistre deuant elle en cet estat, où tu la ferois mourir de peur ? Et penfes-tu qu'elle te voulust regarder, ni qu'elle te püst reconnoistre ?

PROSERPINE. Faisons-luy grace, Pluton, & commandons à Mercure de le remettre là-haut , & de le fraper de sa verge lors qu'il sera arriué au monde, pour luy faire reprendre sa première forme, & le rendre tel qu'il estoit au sortir de sa chambre nuptiale.

PLUTON. Puis-que Proserpine le veut, i'y

consens. Remene celuy-cy, Mercure; mais qu'il se souuienne qu'on ne luy a accordé qu'un iour.

~~~~~

DIALOGUE

DE MAVSOLE ET DE DIOGENE.

DIOGENE. **P**OURQUOY fais-tu tant le dédaigneux & le méprisant, comme si l'on n'estoit pas digne de te regarder?

MAVSOLE. Parce que j'ay esté Roy, Diogene, & que j'ay commandé à vn grand pais, sans parler de ma beauté ni de ma valeur. D'ailleurs, j'ay vn superbe tombeau dans Halicarnasse, enrichy de figures taillées dans le marbre, tellement qu'il y a peu de temples qui égalent mon sepulcre; Après cela, n'ay-je pas raison de faire le vain?

DIOGENE. Quoy! pour ta beauté, ta valeur, ton Royaume, & ton sepulcre? Mais mon amy, tu n'as rien icy bas de tout cela; & si tu veux prendre quelqu'un pour Iuge, on te dira que ta carcasse n'est pas différente de la mienne. Pour ton sepulcre, c'est à ceux d'Halicarnasse à s'en vanter, & à le montrer aux estrangers, comme vne des merueilles du monde & vn chef-d'œuvre d'architecture; mais ie ne voy pas à quoy il te peut seruir, si ce n'est à t'acabler sous la pesanteur.

MAUSOLE. Comment ! tout cela me seroit inutile ! & Mausole ne seroit en rien différent de Diogene !

DIOGENE. Si fait bien ; car Mausole pleurera sa félicité passée, & Diogene s'en rira ; Il parlera de son sepulchre, construit par la belle Artemise, & Diogene ignorera s'il a vn sepulchre ; car cela luy est indifférent ; mais il se souviendra qu'il a laissé vne mémoire immortelle, pour auoir mené la vie la plus accomplie qu'un mortel puisse mener, plus haute mille fois que son sepulchre, misérable Mausole, & plus durable que luy, quand il seroit basti sur vn roc.

DIALOGUE

DE THERSITE, DE NIRÉE, ET DE MENIPE.

NIRÉE. VOICy Menipe, qui jugera lequel de nous deux est le plus beau.

MENIPE. Il faut sçauoir premierement qui vous estes.

NIRÉE. Nirée & Therсите.

MENIPE. Lequel de vous deux est Nirée, & lequel Therсите ; car ie ne le sçauois discerner.

THERSITE. J'ay déjà cet auantage, qu'auec

ma teste chauue & pointuë , nous sommes si semblables; que nostre Iuge ne nous a pû reconnoistre; Dy maintenant, Menipe, lequel de nous deux te semble deuoir remporter le prix de la beauté.

NIRÉE. Moy, sans doute, qui suis fils de Carops & d'Aglaye, & le plus beau de tous ceux qui furent au siège de Troye.

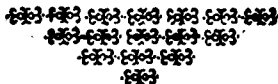
MENIPE. Mais mon amy , tu n'as point apporté ta beauté en l'autre monde, & s'il y a quelque difference entre ta carcasse & la sienne, c'est que la tienne est plus fragile, parce que tu n'estois qu'un efféminé.

NIRÉE. Demande vn peu à Homere comme i'estois fait là-haut?

MENIPE. C'est vn longé que la vie, Nirée, il ne faut pas regarder ce que tu estois autrefois; mais ce que tu-és maintenant.

NIRÉE. Quoy! ie ne suis pas encore plus beau que luy?

MENIPE. Voulez-vous que ie vous die, vous n'estes beaux ni l'un ni l'autre, ni pas vn d'entre les morts; car il n'y a point de distinction.



DIALOGUE



DIALOGUE

DE MENIPE ET DE CHIRON.

MENIPE. **I**'AY ouï dire, Chiron, que pouvant estre immortel , tu auois souhaité la mort ; Comment as-tu pû auoir de l'amour pour vne chose si peu aymable ?

CHIRON. C'est que i'estois las de viure.

MENIPE. Mais n'estois-tu pas bien-aïse de voir la lumiere ?

CHIRON. Non ; car ie ne faisois tous les iours que la mesme chose, boire, manger & dormir ; & le plaisir de la vie consiste dans la diuersité.

MENIPE. Mais comment supports-tu la mort, après auoir quitté la vie pour elle ?

CHIRON. Sans déplaisir. Car il y a vne certaine égalité parmy les morts qui ne me déplaist pas, comme dans vn Estat populaire, où l'un n'est pas plus grand seigneur que son compagnon ; & il ne m'importe qu'il soit iour ou nuit ; outre qu'on a cet auantage icy bas qu'on n'est pas tourmenté de la faim ni de la soif , & des autres incommoditez de la vie humaine.

MENIPE. Pren garde, Chiron , que tu ne retombes insensiblement dans le defaut que tu.

B b

as voulu éviter; Car si tu t'es lassé de la vie parce que tu faisois tous les iours la mesme chose, tu te lasseras, à plus forte raison, de la mort, où tout est semblable.

CHIRON. Que faut-il donc faire, Menipe?

MENIPE. Ce que font les Sages, Se contenter de sa condition, & croire qu'il n'y a rien d'insupportable ni dans la vie ni dans la mort.

DIALOGUE

DE DIOGENE, D'ANTISTHENE,
ET DE CRATE'S.

DIOGENE. **P**UIS QUE nous sommes de loisir, allons nous promener vers la porte, pour voir ceux qui entrent, & ce qu'ils disent.

ANTISTHENE. Je le veux; car c'est un plaisir de voir les uns pleurer & les autres supplier qu'on les relâche, ou se roidir en descendant contre celui qui les mene.

CRATE'S. Je vous veux conter, à ce propos, ce qui m'arriua à la descente. Nous estions grand nombre; mais les plus aparens estoient Arsacés Satrape des Medes, Oronte l'Armenien, & le riche Ismenodore. Le dernier auoit esté tué par des voleurs près de la montagne de Ci-

théron, comme il alloit à Eleusine, & auoit encore les mains toutes sanglantes des coups qu'il auoit receus; Aussi se lamentoit-il étrangement, & regrettoit ses enfans qu'il laissoit encore jeunes, s'accusant d'une extrême imprudence, de ce qu'ayant à passer par des lieux que la guerre auoit desolés, il n'auoit mené que deux valets avec luy, quoy qu'il eust quantité de vaisselle d'or & d'argent. Arfacés estoit vn venerable vieillard, qui se faisoit fort d'aller à pied contre la coûtume des Parthes; & eût bien voulu qu'on luy eût amené son cheual, qui auoit esté tué avecque luy. Car comme il couroit à toute bride deuant les autres, en vne bataille contre le Roy de Capadocce, vn soldat Thracien s'auançant, mit vn genou en terre afin de se tenir plus ferme, & détournant de son bouclier le coup que luy portoit Arfacés, donna de sa pique dans le poitrail de son cheual, de telle roideur, qu'il perça homme & cheual tout ensemble, l'impetuosité de la course ayant redoublé la force du coup. Pour Oronte, il auoit les jambos si foibles, qu'il ne se pouuoit tenir debout, ce qui arriue ordinairement à ces peuples, accoustumez d'aller à cheual; de sorte qu'en mettant pied à terre, on diroit qu'ils marchent sur des épines; Il bronchoit donc à chaque pas, sans qu'on le pût faire auancer; si bien que Mer-

cure fut contraint à la fin de le charger sur ses épaules, & de le porter iusqu'au bateau , ce qui me faisoit rire.

ANTISTHENE. Pour moy, quand ie descendis icy, ie ne voulus point me mesler parmy la foule, mais laissant les autres crier & se plaindre, ie courus prendre place dans la nacelle, afin de passer plus commodément. Cependant, voyant lamenter les vns, & les autres rendre gorge, ie ne me pouuois tenir de rire, non plus que toy.

DIogene. Voila les auentures de vostre passage ; mais les miennes sont plus plaisantes ; car il m'arriua de passer avec le Banquier Blepfiyas, qui estoit du port de Pirée, Lampis l'Acarnanien, qui commandoit les troupes estrangeres, & vn riche homme de Corinthe nommé Damis, que son fils auoit empoisonné. Le premier s'estoit laissé mourir de faim à ce qu'on disoit, & paroissoit fort passe & fort maigre, & le second s'estoit tué pour vne Courtisane ; Quoy que la cause de leur mort ne me fust pas inconnüe , ie ne laissay pas de la vouloir apprendre d'eux ; & comme Damis accusoit son fils, ie luy dis, qu'il ne s'en deuoit prendre qu'à luy-mesme, puis-qu'il ne luy donnoit rien à l'âge des voluptez, tandis que tout vieux & cassé il passoit le temps dans les délices. Ie dis à l'Acarnanien

qu'il auoit grand tort de s'estre laiffé vaincre par vne femme, luy qui auoit touûjours paru inuincible ; & ie gronday fort Blepsias d'auoir éparigné son bien, comme s'il eust dû viure éternellement , pour le laisser à des estrangers qui ne le touchoient de rien ; Mais nous voicy tantost arriuez à la descente. Remarquons de loin ceux qui viennent , Dieux ! combien en voila qui se tourmentent , iusqu'à ces vieillars tout décrépits , tant ils sont amoureux de la vie ! Je ne voy que les enfans qui ne pleurent point ; mais interrogeons ce vieux bon-homme que voicy ; Qu'as-tu à pleurer mon amy, est-ce que tu croyois estre immortel ; ou que tu regrettes quelque grande felicité ?

VN MORT. Non, i'estois vn pauvre pefcheur , qui auois bien de la peine à viure , tout boiteux & presque aucugle , fans aucuns enfans pour me soulager.

DIOGENE. Et avec cela tu regrettes la vie ?

VN MORT. C'est qu'elle est agreable ; & la mort hideuse & terrible.

DIOGENE. Tu radotes, bon-homme, & tu retournes en enfance ; Que dirons-nous de ces jeunes gens qui ayment la vie, si celuy-cy la regrette lors qu'il deuroit souhaiter la mort, comme vn azyle à sa vieillesse ; Mais retournons, de peur qu'on ne s'imagine en nous voyant si

prés de la porte, que nous voulions nous éva-
der.

~~~~~

## DIALOGUE

DE MENIPE ET DE TIRÉSIAS.

MENIPE. **I**L n'est pas aisé maintenant de  
sçavoir si tu as esté aveugle, car  
tout le monde l'est icy; mais si tu as esté mâle &  
femelle, comme on nous le veut faire croire, dy-  
moy, ie te prie, quelle est la condition la plus  
heureuse, celle de l'homme ou de la femme?

TIRÉSIAS. Celle de la femme; car elles  
sont les maistresses & ne vont point à la guerre,  
n'ont ni procès ni querelles à démeller, ni au-  
cune autre fascheuse affaire.

MENIPE. Mais ne te souvient-il point de  
la Medée d'Euripide, qui déplore leur condition  
& le mal qu'elles souffrent en accouchant? A pro-  
pos, n'as-tu jamais accouché?

TIRÉSIAS. Pourquoi me fais-tu cette  
question?

MENIPE. Par curiosité, sans aucun dessein  
de t'offenser.

TIRÉSIAS. Je n'ay point eu d'enfans, mais  
ie n'estois pas stérile.

MENIPE. Estois-tu homme & femme

tout-ensemble, ou si vn sexe a succédé à l'autre; & cela s'est-il fait peu à peu, ou tout d'un coup?

TIRSIAS. A quoy tendent toutes ces demandes? Est-ce que tu doutes de la verité?

MENIPE. Est-il défendu d'en douter? & faut-il recevoir pour Oracles, tout ce que disent les Poëtes, sans oser s'en enquerir?

TIRSIAS. Tu n'aurois garde de croire qu'il y ait eu des femmes changées en bestes ni en arbres, puis que tu doutes qu'il y en ait eu de changées en hommes?

MENIPE. Nous examinerons cela vne autrefois; Mais dy-moy maintenant, quand tu estois femme, si tu scauois l'auenir, ou si tu-és devenu homme & prophete en mesme temps?

TIRSIAS. Que tu scais peu de mes nouuelles! Il semble que tu ignores comme les Dieux me firent Iuge de leur différent, & que l'un m'auugla; mais Iupiter me donna le don de prophetie pour récompense.

MENIPE. N'es-tu point encore défait de ces fables? Mais tu-as cela de commun avec tous les autres Deuins, donc rien dire qui vaille.



\*\*\*

## DIALOGUE

D'AJAX ET D'AGAMEMNON.

AGAMEMNON. **S**I ta fureur t'a cousté la vie, lors que tu faisois le moulinet sur vn troupeau de moutons comme si c'eust esté des hommes, pourquoy t'en prens-tu à Vlysse, & pourquoy ne le voulus-tu pas voir l'autre iour qu'il descendit aux enfers, pour consulter Tirésias?

AJAX. C'est qu'il est cause de ma mort, pour m'auoir disputé les armes d'Achille.

AGAMEMNON. Mais croyois-tu deuoir estre le maistre par tout, sans qu'on t'osast rien contester?

AJAX. Non; mais ces armes m'appartenoient par le droit de ma naissance; Toy-mesme me le cédois, qui estois plus grand seigneur qu'Vlysse, & tous les autres, hormis ce faquin, à qui j'ay fauué mille fois la vie.

AGAMEMNON. Il s'en faut prendre à Thetis qui les vint exposer en public, comme si chacun eust eu droit d'y prétendre; au lieu de te les donner comme à son cousin germain.

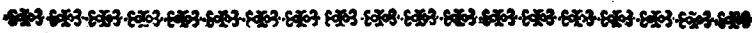
AJAX. Je ne deuois m'ataquer qu'à celuy qui me les contestoit.

AGAMEMNON.



AGAMEMNON. Mais Vlyffe est excusable, s'il'a eu de la passion pour la Gloire, dont tous les honnestes gens sont amoureux ; & tu sçais qu'il remporta la victoire , au jugement même de nos ennemis.

A I A X. Je sçay bien qui en fut cause, mais il ne se faut pas attaquer aux Dieux ; Toutefois, ie n'aymerois pas Vlyffe, quand même ils me le commanderoient.



## DIALOGUE

DE MINOS ET DE SOSTRATE.

MINOS. **Q**V'ON plonge ce voleur dans le Phlégéon , & qu'on fasse déchirer ce sacrilège à la Chimère. Pour ce Tyran, qu'on l'étende rout de son long prés de Ticye, pour estre rongé comme luy par des vautours ; Mais vous autres Belles ames , allez aux champs Elisées, cueillir le fruit de vos bonnes actions.

SOSTRATE. Ie n'ay que deux mots à dire, s'il plaist à Minos de m'écouter.

MINOS. Que ie t'écoute, méchant ! comme si tu n'estois pas conuaincu d'auoir tué & volé sur les grans chemins !

SOSTRATE. Il est vray ; mais il faut voir

si j'ay mérité pour cela d'estre puny.

MINOS. Comment! ne faut-il pas rendre à chacun selon ses œuvres?

SOSTRATE. Les destins ne l'auoient-ils pas ordonné, comme ils ordonnent tout le bien & le mal qui se fait au monde?

MINOS. Il est certain que nous sommes tous sujets aux loix des Parques, qui prescriuent à chacun ce qu'il doit faire, dès le point de sa naissance.

SOSTRATE. Mais quand on tuë quelqu'un par l'ordre d'un autre, qui est proprement l'auteur du meurtre?

MINOS. Celuy qui l'a commandé, car l'autre n'en est que l'instrument, non plus que l'épée; sur tout, s'il a esté contraint d'obéir.

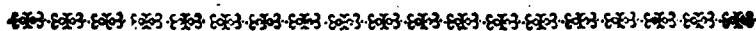
SOSTRATE. Courage, tu fortifies encore mon raisonnement; & lors qu'un valet apporte un present de la part du maistre, à qui en a-t-on l'obligation ou au maistre, ou au valet?

MINOS. Au maistre; car l'autre n'en est que le porteur.

SOSTRATE. Ne vois-tu donc pas que tu as tort de me punir & de récompenser ceux-cy, puisque nous n'avons fait les uns & les autres qu'exécuter l'ordre du Destin?

MINOS. On trouueroit bien d'autres choses à dire qui voudroit tout éplucher; mais tu

meriterois d'estre puny non seulement comme vn voleur, mais comme vn sophiste qui contrôle les actions des Dieux. Toutefois, délie ce pauvre diable, Mercure ; mais c'est à la charge qu'il ne l'ira pas dire aux autres, de peur qu'ils ne nous viennent rompre la teste de semblables questions.



## LA NECROMANCIE.

## DIALOGUE

DE MENIPE ET DE PHILONIDE.

*Il se rit de l'incertitude des Philosophes, & conclut que la vie la plus commune est la meilleure ; mais il se moque, en passant, de la magie, & de ses ceremonies ridicules & extravagantes.*

MENIPE. **I**E te salue, Portique, superbe entré de mon Palais, que ie te contemple avec plaisir depuis que ie suis de retour à la lumière !

PHILONIDE. N'est-ce pas là le Philosophe Menipe ? C'est luy sans doute ; Mais quel étrange équipage, & que veut dire cette massue, cette lyre, & cette peau de lion ? Il faut que ie l'aborde. Bon-jour, Menipe, d'où viens-tu, que l'on a esté si long-temps sans te voir ?

MENIPE. *Ie fors des portes des enfers, & de la sombre demeure des morts où l'on habite loin des Cieux.*

PHILONIDE. Grans Dieux! nous n'auions pas sceu que Menipe estoit mort, & le voila resuscité!

MENIPE. Tu te trompes, le Tartare m'a receu viuant & animé.

PHILONIDE. Et, mon amy, qui t'a meû d'entreprendre vn si étrange voyage?

MENIPE. *Le feu bouillant de la jeunesse.*

PHILONIDE. Quite vn peu ce langage tragique, & mettant bas le cothurne, dy-nous d'où vient cet habit extrauagant, & quel a esté le sujet d'un voyage si peu agréable.

MENIPE. *Un important secret m'a conduit en ces lieux, pour consulter là-bas l'ombre de Tirésie.*

PHILONIDE. Tu réues de parler ainsi poëtiquement à tes amis, & par Rhapsodies.

MENIPE. Ne t'en estonne point, Philonide; Car comme ie ne fais que de quitter Euripide & Homere, i'ay l'esprit encore tout plein de leurs termes tragiques & empoulez, & il me semble que les vers me naissent à la bouche. Mais dy-moy comme va le monde, & ce qu'on y fait?

PHILONIDE. Ce qu'on y faisoit lors que tu en es party, On vole, on se parjure, on presse à vsure.

MENIPE. Miserables, qui ne sçauent pas

ce qui est ordonné contre les riches dans les enfers, dont les decrets sont irréuocables.

PHILONIDE. Que dis-tu? y a-t-il quelque chose d'ordonné depuis peu là-bas, contre ceux qui sont icy?

MENIPE. Ouy certes, & tres-important; mais il n'est pas permis de réuéler ces mysteres, de peur qu'on ne nous accuse d'impiété deuant le tribunal de Rhadamante.

PHILONIDE. Hé! Menipe, par les Dieux, ne refuse pas ce secret à ton amy, qui le sçaura bien cacher & qui est initié luy-mesme dans les mysteres.

MENIPE. Tu m'impose vne charge bien rude, Philonide; mais pour l'amour de toy il faut tascher de s'en acquiter; Il est ordonné que les riches qui tiennent leurs tresors enfermez comme vne autre Danaé....

PHILONIDE. Ne passe pas outre, que tu ne m'ayes dit le sujet de ton voyage, & qui t'a seruy de guide; après tu conteras tout d'un temps ce que tu-as veu & ouï dans les enfers; car comme tu-és curieux, tu n'auras sans doute rien oublié de remarquable.

MENIPE. Il te faut obeïr; car le moyen de refuser quelque chose aux prieres d'un amy, Je commenceray donc par mon voyage, & te diray l'occasion qui me le fit entreprendre. Comme

i'estois encore jeune, & que i'entendois les Poëtes parler des guerres & des diuisions, non seulement des Heros, mais des Dieux mesmes; & conter leurs larcins, leurs incestes, leurs adultères, & leurs violences; ie m'imaginois que tout cela estoit non-seulement veritable, mais iuste, comme estant fait par les Dieux, qui ne pouuoient faillir, & en estois sensiblement touché. Mais lors que ie fus deuenu grand, & que ie vis les loix qui disoient tout le contraire, & qui punissoient les voleurs, les séditeux, & les adultères; ie fus en grand' peine, ne sçachant quel party prendre. Car d'un costé ie ne pouuois m'imaginer que les Dieux pussent faire des injustices; & de l'autre, ie sçauois que les Legislateurs n'eussent pas défendu ces choses s'ils les eussent trouuées raisonnables. Dans cette incertitude, ie creûs qu'il estoit à propos de consulter les Philosophes, comme les Sages du monde, & les precepteurs du genre humain, pour apprendre d'eux la verité. Mais ie m'aperçus bien-tost que i'estois tóbé d'un petit mal en un plus grand. Car après auoir bien épluché leur vie & leur doctrine, ie trouuay qu'il y auoit plus d'incertitude parmy eux, que parmy les autres, & que nostre vie estoit sans comparaison plus tranquile & plus réglée que la leur. L'un m'ordonnoit de passer mon temps & de me réjouir, & disoit que le

souuerain bien consistoit dans la volupté; L'autre crioit que c'estoit la peste de la vie, & qu'il falloit fuër, trauailler, s'endurcir au mal & à la peine, gronder tout le monde, & tâcher de luy déplaire, & auoit touïjours dans la bouche ce mot d'He-  
sode, Que la vertu ne se peut obrenir sans tra-  
uail, & qu'il faut grimper sur le costau. Celuy-  
cy estoit d'auis de mépriser les richesses, & en-  
tenoit la possession non-seulement indifferente  
mais dangereuse; Cet autre les mettoit hardi-  
ment entre les biens. Après, combien de con-  
trariété parmy eux pour les choses de la Nature!  
L'un pose vn vuide; l'autre des atomes; celuy-  
cy des idées; celui-là des substances incorporel-  
les, avec vne foule de termes barbares & in-  
connus, dont ils vous assomment. Mais ce qui  
est de plus étrange, c'est qu'auancant des maxi-  
mes toutes contraires, ils semblent pourtant  
auoir tous raison; si bien que vous ne sçauiez que  
répondre à celui qui dit qu'il est froid, ni à ce-  
luy qui dit qu'il est chaud; quoy que vous sça-  
chiez bien qu'il ne peut estre froid & chaud en  
mesme temps. L'estois donc comme ces dor-  
meurs qui donnent de la teste tantost d'un costé,  
& tantost d'un autre, sans sçauoir ce qu'ils font.  
Ce qui est de plus insupportable, c'est que con-  
siderant leur vie, vous la trouuez toute con-  
traire à leur doctrine. Car ceux qui disent qu'il

faut mépriser les richesses, sont les plus auares, n'enseignent que pour de l'argent, & ont tous les iours des procès pour leurs vsures. Ceux qui rejettent la gloire sont tout pour elle. Mais sur tout, ils crient presque tous contre la volupté, & en particulier ils ne s'attachent qu'à elle, & sont plus voluptueux que les autres. Déchu donc de l'esperance de trouuer la verité par leur moyen, i'estois plus en peine que iamais, & si quelque chose me consoloit, c'estoit de voir, que ceux qu'on estimoit les plus sages, n'estoient pas plus habiles que moy en ce point. Cependant, comme ie réuois là dessus iour & nuit, il me prit enuie d'aller iusqu'en Babylone, consulter quelque Mage des disciples de Zoroastre, parce qu'on disoit que par des charmes & des sortileges, ils ouuroient la porte des enfers, & faisoient entrer & sortir qui il leur plaisoit. Mon dessein estoit de consulter Tirésias, qui estant sage & prophete tout-ensemble, me pourroit enseigner, mieux que nul autre, quelle estoit la meilleure vie, & celle qu'un honneste homme deuoit choisir. Je fis donc marché avec l'un d'eux nommé Mithrobarzanés, qui auoit de longs cheueux & vne grande barbe blanche, & obtins de luy, avec beaucoup de peine, qu'il voulût estre mon guide dans vne entreprise si hazardeuse. Il me prit, & me l'aua dans l'Euphrate vn mois entier, selon le cours



cours de la Lune, commençant au leuer du Soleil, le visage tourné vers l'Orient, & barbotant vne longue oraison, comme ces Sergens enrrouéz qui parlent si viste & si mal qu'on ne les entend point. Je pense toutefois qu'il inuquoit les demons; Après auoir fait toutes les conjurations, il me cracha au nez par trois fois, & me ramena, sans regarder personne par le chemin. Cependant, il ne me donnoit à manger que du gland, & à boire que du lait & de l'hydromel, ou de l'eau du fleuve Coaspés; Nous auions la terre pour lit, & le ciel pour couuerture. Lors que ie fus bien préparé de la sorte, il me mena sur le minuit à la riuere du Tigre, & m'y ayant bien laué & nettoyé, fit quelques ceremonies de purification avec vne torche, de l'oignon marin, & plusieurs autres choses, barbotant touïours cette longue oraison. Comme ie fus bien enchanté & tournoyé, pour n'estre point endommagé par les fantômes, il me ramena au logis, en me faisant marcher à reculons. Le reste de la nuit fut employé à nous préparer au départ. Il mit donc vne longue soutane de magicien, & m'arma comme tu vois de cette massüe, de cette lyre, & de cette peau de lion, avec ordre, si l'on me demandoit mon nom, de ne pas dire Menipe, mais Vlysse, Hercule, ou Orphée.

PHILONIDE. Pourquoi cela? ie n'en voy pas la raison.

**MENIPE.** C'est qu'il croyoit que nous passerions mieux sous le nom de ces Heros, qui est connu dans les enfers, que sous le nostre. Le iour venu, nous descendîmes à la riuere pour nous embarquer; Car il auoit preparé vn bateau & des victimes, avec les autres choses necessaires pour le sacrifice. Après que nous eûmes chargé nostre petit fait, nous entraîmes tristes & dolens, comme dit le Poëte, & quittant à regret le riuage. Nous n'eûmes pas vogué longtemps, que nous descendîmes dans le lac où l'Euphrate se perd, & delà dans vne terre deserte & si couuerte de bois qu'on n'y voyoit goutte. Je mis pied à terre sous la conduite du Mage, & après auoir creusé vne fosse, nous y égorgéâmes nos victimes, & épanchâmes le sang tout autour. Pendant tous ces mysteres, il tenoit vne torche allumée, & inuquoit ensemble, tous les demons, les peines, les furies, la nocturne Hecate, & la haute Proserpine, entretenant parmy ses discours de grans mots barbares & inconnus, & criant à pleine teste, & non plus entre ses dents; comme auparavant. Tout à coup la forest tremble, par la force de l'enchantement, la terre se fend, & l'on entend de loin les cris du Cerbere. L'enfer peu à peu se découure, avec le lac brûlant, le fleuve de feu, & le manoir de Pluton, qui trembloit iusques sur son

trofne. Nous entrons par cette ouuerture , & trouuons Rhadamante à demy mort de frayeur, Cerbère aboyant, & tout prest à nous déuorer, mais ie l'endormis ayfément au fon de ma lyre. Comme nous fufmes à la barque de Caton, nous faillifmes à ne point passer, tant elle estoit pleine ; Ce n'estoit que gens bleffez, l'vn à la jambe & l'autre à la teste, comme au retour d'un combat. Mais auffi-toft qu'il nous vit, & qu'il aperçut la peau de lion & la massue, s'imaginant que i'estois Hercule, il nous fit faire place, & nous passa à l'autre bord. En suite, il nous montra le chemin. Mithrobarzanés marchoit deuant, parce qu'on ne voyoit goutte, & ie le suiuois pas à pas, le tenant par le bord de sa robe, tant que nous arriuasmes dans vn pré qui estoit tout planté d'asphodeles, où nous fufmes iaccontinent environnez d'ombres murmurantes. Nous passons outre, iusqu'au tribunal de Minos, qui auoit à ses costez les demons, les peines, & les furies, avec vne longue chaisne de coupables. Ce n'estoit qu'adultères, inique-reaux, maltotiers, flatteurs de Cour. hypocrites, & autre semblable vermine qui trouble la tranquillité de nostre vie. On voyoit à part les vsuriers, paffes, gouteux, hydropiques, avec chacun vne chaisne au col & vn maillet de fer du poids de six vingts liures. Nous demeurasmes là quel-

que temps à entendre leurs défenses ; mais ils estoient accusez par de plaisans Orateurs.

PHILONIDE. Qui sont-ils ? ne m'enueie pas ce plaisir.

MENIPE. Te souvient-il de tes ombres que font les corps, lors qu'ils sont oposéz au Soleil ? Ce sont-là nos accusateurs après nostre mort, & les fidèles témoins de tout ce que nous auons fait au monde, comme ceux qui ne nous ont point abandonnez durant tout le cours de nostre vie. Minos, après les auoir ouïs & examinez, renuoye les coupables aux lieux destinez aux suplices, pour y payer la peine de leurs crimes. Il tourmente principalement ceux qui se sont enorgueillis de leur grandeur, détestant leur faste & leur vanité de peu de durée, de ne s'estre pas souuenus qu'ils estoient hommes, & mortels comme les autres. Vous les voyez alors, nuds, honteux, & dépoüillez, qui osent à peine leuer les yeux, & repassent leur félicité comme vn songe. J'auois vne ioye incroyable de les voir en cet estat, & m'aprochant doucement de ceux que j'auois connus en ce monde, ie les faisois souuenir de leur arrogance, & du plaisir qu'ils prenoient, à voir le matin vne foule de gens à leur porte, qui les attendoient à la sortie, & estoient repoussez par leurs valets, iusqu'à ce qu'il plust à Monsieur de sortir, tout couuert d'or

& de pourpre , qui careffoit les vns d'un clin d'œil , & les autres d'un fôûris , & penfoit bien obliger ceux à qui il donnoit fa main à baifer. Ils enrageoient de fe voir reprocher leurs veritez. Il fe plaida là vne caufe où Minos fembla donner quelque chofe à la faueur. Car comme Denys le Tyran eftoit accusé de crimes atroces, par Dion , & conuaincu par le témoignage irrefragable des Philofophes Stoïques , Aristipe le Cyrénien vint à la trauerfe , & comme il eft respecté là-bas , & en grande autorité parmy les Ombres, il le déliura, fur le point d'estre déuoré par la Chymère, en difant , qu'il auoit fait du bien aux gens de Lettres. Alors, quittant le fiége judicial, nous vinsmes aux lieux destinez aux fuplices, où c'estoit vne chofe effroyable d'entendre le cry des damnez , parmy le fon des fouëts & le bruit des chaisnes. Ils eftoient tourmentez pefle-melle, Roys, vaffaux, pauvres, riches, libres, esclaves, & tous de differentes peines, les vns dans le feu ou fur la rouë, les autres déchirez par Cerbère, ou par la Chimère, & tous détestoient leur crime. Nous en remarquâmes quelques-vns de nostre connoiffance qui fe cachotent, & tournoient la tefte de l'autre costé; ou s'ils nous regardoient, c'estoit en tremblant, & avec des respects & des fôûmiffions, qui nous faisoient rire, fur tout, lors que nous nous sou-

uenions de leur orgueil & de leur presumption. On faisoit grace aux pauvres de la moitié de leurs peines. Nous vîmes aussi ces célèbres criminels des Fables, Sisyphæ, Ixion, Tantale, & cet enfant de la terre, qui couvre neuf arpens de son corps. De là, nous passâmes aux champs Elysées, qui est le séjour des bien-heureux, où nous vîmes vne autre foule de morts, distinguez par Tribus & par Nations. Les vns secs & vîez, qui s'en vont presque en fumée, comme dit Homere; D'autres, jeunes & plus entiers, particulièrement les Egyptiens, à cause qu'on les embaume. Mais ils sont tous tres-difficiles à connoître; car on diroit que tous les morts se ressembloit. Toutefois, en y prenant garde de bien près, on y remarquoit quelque difference. Ils estoient couchez tous ensemble grans & petits, sans qu'on pût distinguer Agamemnon d'avec son cuisinier Pyrrhias, ni Thersite d'avec Nirée; car ils n'auoient plus les marques qui les faisoient reconnoître. Ce n'estoit que des carcasses qui guignoient par les trous des yeux, & monstroient de grandes dents décharnées. Considerant donc ces choses, la vie de l'homme me sembloit comme vne Comedie, dont la fortune est le Poëte, qui donne à chacun le personnage qu'elle veut; à l'un, celui d'un Monarque, ou d'un faquin; à l'autre, celui d'une jeune beauté

ou d'une vieille ridicule. Car pour faire que la Comedie soit bonne, il faut qu'il y ait de tout. Quelquesfois une même personne change de condition, comme Crésus de Roy devient esclave, & Méandre successeur de Polycrate, passe du rang des valets en celui des Princes. La fortune les laisse quelque temps sous cet habit; mais à la fin de la Comedie, chacun reprend le sien, & redevient ce qu'il estoit auparavant. Quelques sots & opiniaîtres, après avoir quitté leur habillement, veulent conserver leur dignité, & se fâchent quand on les dépouille, comme si la Comedie devoit toujours durer, & que les habits ne fussent pas empruntez. C'est ainsi qu'un Comedien fait tantost Priam & tantost Agamemnon, & devient esclave, après avoir esté Cecrops ou Erechthee. En un mot, lors qu'il a mis bas le Cothurne, ce n'est plus Agamemnon fils d'Atrée, ni Creon fils de Ménécès; mais Pol fils de Caricles, de quelque meschant village, ou Satyre fils de Theogiton, qui n'est pas de meilleur lieu. Voila comme vont les choses du monde.

PHILONIDE. Mais, dy-moy, ceux qui ont ces magnifiques tombeaux enrichis de colonnes & de statues, avec ces superbes inscriptions; ne sont-ils pas plus estimez là-bas que les autres?

MENIBE. Non, mon amy; car si tu avois

veu Mausole, avec son Mausolée, tu te créuerois de rire; Il est ietté là en vn trou comme les autres, & ne gagne rien à son tombeau si somptueux, que d'estre accablé sous sa pesanteur. Car lors qu'Eaque distribué les places, il ne donne pas plus d'un pied à chacun, & il faut retirer ses jambes, & s'y accommoder comme on peut. Mais tu rirois bien dauantage si tu voyois les Satrapes mendians là-bas, & estant contrains pour viure, de faire le mestier de harangères, ou d'apprendre la Grammaire à des grimaux, basouéz & souffletez comme des coquins. Pour moy, ie ne me pouuois tenir de rire en voyant Philippe de Macedoine refaire de vieilles sauates en vn coin; & d'autres demander l'aumosne aux carrefours, comme Darius, Xerxés, & Polycrate.

PHILONIDE. Tu nous contes-là d'étranges choses, & presque incroyables; mais les Sages, comme Diogene & Socrate, que font-ils?

MENIPE. Celuy-cy se promène comme il faisoit à Athènes & contrôle tout le monde, estant d'ordinaire avec Palamède, Nestor, Vlyse, & les autres grans causeurs du temps passé, qui se plaisent à son entretien. Il semble auoir encore les jambes enflées du poison qu'on luy a donné. Pour Diogene, il s'amuse à persécuter Midas & Sardanapale, auprès desquels il a choisy  
la



sa demeure, & s'éclate de rire lors qu'il leur entend regretter leur felicité, demeurant tout le iour couché sur le dos, à chanter, tandis que les autres pleurent; si bien que ces pauvres misérables, pour n'auoir pas toujours la teste rompuë, ont fait resolution d'abandonner le quartier.

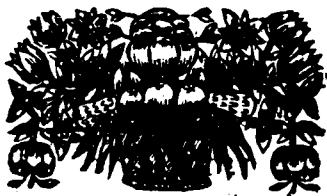
PHILONIDE. C'est assez de ces choses; dy maintenant ce qu'on a ordonné dans les enfers contre les riches.

MENIPE. Tu-as bien fait de m'en faire souuenir; car i'ay failly à l'oublier, quoy que ce fust le sujet principal de mon discours. Comme i'estois donc là bas, le Magistrat fit publier l'assemblée pour les affaires de la Communauté, & voyant tout le monde y courir, ie me meslay parmy la foule. On y traita diuerfes matieres, dont la derniere fut celle des riches, à qui l'on fit des reproches de leur insolence & de leur présomption. Alors vn des principaux de l'Assemblée se leuant, lut ce Decret, *Sur ce qui nous a esté representé, Que les Riches, pendant leur vie, font beaucoup de mal aux pauvres, & les basouënt & mal-traitent; il a semblé bon au Senat & au Peuple, qu'après leur mort, leur corps soit condamné aux peines comme les autres, & pour leur ame, qu'elle passe incessamment d'asne en asne, pour estre batuë & chassée, par les pauvres, comme ils les ont batus & chassés pendant leur vie, iusqu'à ce que le terme soit accomply de deux cens cinquante mille*

ans, après lequel il leur sera permis de se retirer. Un tel, fils d'un tel, d'un tel pays, &c. d'une telle tribu a fait ce decret. Cette ordonnance lue, le Magistrat l'aprouna; le Peuple la ratifia, Cerbère en aboya, & Proserpine en bourdonna, qui sont les formes des verifications dans les enfers. Voila ce qui se passa ce jour-là dans l'Assemblée, après quoy, j'allay faire mes affaires, & consulter Tiréfius, qui estoit le sujet de mon voyage. Je luy dis d'abord ce qui m'auoit amené, & le priay de me dire son sentiment. Alors, se souïrant d'une façon ridicule, comme c'est vn petit vieillard aueugle, tout contrefait; il me dit d'une voix gresse, Mon fils, ie voy bien que tu-as fréquenté les Philosophes, & que ce sont eux qui ont causé ton incertitude; car ils ne sont pas d'accord de ce que tu veux sçauoir; mais il n'est pas permis de le réuélér, de peur qu'on ne nous accuse d'impiété deuant le tribunal de Radamante. Ha! mon petit bon-homme, luy dis-je, ne me laisse pas languir dauantage dans vn aueuglement plus grand que le tien. A ces mots, comme s'il eust eu pitié de moy, il me tira à part, & s'aprochant de mon oreille, La meilleure vie, dit-il, c'est la plus commune. C'est pourquoy, quittant-là toutes ces chimères des Philosophes, & ces vaines spéculations sur la fin & le principe des choses, & tenant pour

certain que tous leurs beaux raisonnemens, ne sont rien que de subtiles impostures ; songe à viure & à te réjouir. Cela dit, il se déroba, & r'entra dans son pré d'asphodele ; & moy, parce qu'il se faisoit tard, ie dis au Mage, qu'il estoit temps de se retirer, & de reprendre nostre chemin. Ne te mets point en peine, dit-il, i'en sçay vn plus court, & me prenant par la main il me mena en vne contrée plus obscure, où me montrant du doigt vn foible rayon de lumière, qui passoit à trauers vne fente ; c'est là, dit-il, l'oracle de Trophonius, & le chemin par où l'on descend de la Béocie dans les enfers ; Remonte par là, & tu seras incontinent en ton païs. Moy, tout réjouï, ie pris congé du Mage, & grim pant du mieux que ie pus par ce trou, ie me suis trouué, ie ne sçais comment, à Lébadie.

*Il fait al-  
lusion à  
Homere.*



## CARON, OV LE CONTEMPLATEVR.

## DIALOGVE

DE CARON ET DE MERCVRE,

Où plusieurs autres parlent.

*Il dépeint icy la vanité des choses du monde, d'une façon tres-agreable.*

MERCURE. **D**E QU'Y ris-tu, Caron, & pourquoy quittant ta nacelle és-tu monte icy haut à la lumière? Tu n'auois pas accoustumé de te meller des choses du monde.

CARON. J'ay voulu voir ce qui s'y passe, & ce que les hommes regrettent tant quand ils meurent; car personne n'est entré dans ma nacelle sans larmes. A l'exemple donc de ce jeune Thessalien, j'ay demandé de pouuoir estre vn iour absent du nauire; & en ayant obtenu la permission, ie suis monté iusqu'icy, tres-heureux de t'auoir rencontré; car ie suis seur que tu me montreras tout.

MERCURE. Je n'ay pas le loisir, Caron; car j'ay quelque commission de la part de Iupiter, & tu sçais qu'il est colére, & que si ie tar-

dois trop il me pourroit laisser pour iamais avec vous dans les enfers, ou me prenant par vn pied, comme il fit Vulcan, me précipiter en bas du ciel, pour faire rire en suite les Dieux, lors que ie leur verserois à boire tout clopinant.

CARON. Quoy! tu abandonnerois ainsi ton ancien amy, & ton camarade, errant par le monde sans guide? Souuien-toy que ie ne t'ay iamais fait tirer la rame ni la pompe en passant la barque, quoy que tu sois fort & robuste; Mais en arriuant là-bas, tu te couches de ton long sur le tillac, & dors tout ton soul, si ce n'est que tu rencontres quelque babillard d'entre les morts pour t'entretenir. Cependant, tout vieux que ie suis, il faut que i'empoigne la rame, & que ie vous passe tous à l'autre bord. Ne m'abandonne donc point, ie te prie, mon petit Mercure; car comme les autres chancellent dans les ténèbres, ie suis tout ébloui à la lumière.

MERCURE. Tu-as enuie de me faire battre; mais on ne sçauroit éuiter son malheur, ni rien refuser à son amy. N'atens pas, pourtant, que ie t'aïlle montrer tout; il faudroit pour cela vn siècle, & Iupiter me feroit crier par les carrefours comme vn fugitif. D'ailleurs, les reuenus de Pluton en pâtiroient; car personne ne passeroit cependant, & Eaque, qui est le maltotier des enfers, demanderoit diminution; mais il

faut tâcher de te montrer le principal.

CARON. C'est à toy de voir ce qu'il faut faire; car ie suis tout neuf en ce pais-cy.

MERCURE. Il nous faut choisir quelque montagne d'où l'on puisse tout voir; Si tu pouvois monter au ciel, ce seroit vn grand abrégé, car tu contemploirois aisément tout de là-haut; mais comme tu conuerles incessamment parmi les Ombres, tu n'es pas digne d'entrer au palais de la lumière.

CARON. Tu fçais ce que ie dis là-bas à ceux qui passent la barque, lors qu'ils se veulent mesler de me donner leur auis; car comme ils n'entendent rien à la navigation, s'il arrive quelque tempeste, ils veulent aussi-tost qu'on baïsse les voiles, ou qu'on les relâche à bord; mais ie leur commande de se tenir coy, & de me laisser faire. De mesme à present, fay tout ce que tu jugeras à propos, sans m'en demander mon auis, comme si tu estois le Pilote, & que ie fusse le passager; car ie t'obeiray en tout & par tout.

MERCURE. Tu-as raison; ie feray ce qu'il faudra; Il ne reste plus qu'à trouuer vn lieu commode pour tout voir. Le Caucase fera-t-il assez haut, ou si nous prendrons le Parnasse, ou le mont Olympe? mais cela me fait souuenir d'vn dessein que ie te veux communiquer; car i'auray besoin de ton assistance.

CARON. Commande, c'est à moy d'obéir.

MERCURE. Homere dit, Que les fils d'Aloée qui n'estoient que deux non plus que nous, & encore enfans, entreprirent de déraciner le mont Ossa, & de le mettre sur l'Olympe, & celui de Pelion par dessus, afin de s'en servir comme d'échelle pour monter aux cieux ; Mais ces jeunes étourdis furent punis de cette témérité. Pour nous, qui ne voulons pas, comme eux, prendre le ciel par escalade, ie suis d'avis seulement que nous roulions ces montagnes l'une sur l'autre, pour decouvrir de plus loin.

CARON. Et penses-tu que nous soyons assez forts tous deux pour cela ?

MERCURE. Pourquoi non ? crois-tu que nous ne vaillions pas-bien des enfans ?

CARON. Je ne dis pas cela ; mais pour en venir à bout, il faut des forces extraordinaires.

MERCURE. C'est que tu-és grossier, mon amy, & que tu n'as pas lû Homere. Car en trois mots, ce galant-homme fait une échelle de montagnes, par où l'on peut grimper au ciel aisément ; & ie m'estonne que tu trouves cela étrange ; veu que tu sçais qu'Atlas seul nous porte tous & le ciel même, & qu'Hercule prit vn iour sa place pour le délasser.

CARON. J'ay oui dire cela aussi bien que

toy ; mais s'il est vray ou non , ie m'en raporte à toy & aux Poëtes.

MERCURE. Il est tres-veritable, Caron ; car pourquoy des gens d'honneur voudroient-ils mentir ? Trauillons donc premierement à déraciner le mont Ossa , puis nous mettrons dessus Pelion au sommet feüillu. Regarde comme nous auons tost fait , & poëtiquement. Ie veux monter le premier , pour voir s'ils seront assez hauts. Grans Dieux ! nous ne sommes encore qu'au bas du ciel ; Ie découure à peine à l'Orient l'Ionie & la Lydie ; & à l'Occident l'Italie & la Sicile ; l'Isle de Crète au Midy, & le Danube au Septentrion. Il faut aller querir le mont Oëta , & mettre encore le Parnasse par dessus.

CARON. Ie le veux ; mais pren garde en chargeant trop que tout ne vienne à tomber , & que nous ne nous repentions vn peu tard d'auoir ajousté foy à l'architecture d'Homère.

MERCURE. Ne crain point , mon amy , tout ira bien ; Transporte l'Oëta , & roule dessus le Parnasse. Voila qui va le mieux du monde. Ie voy tout ; tu n'as plus qu'à monter.

CARON. Donne-moy la main ; car la montée est vn peu haute , pour vn vieillard comme moy.

MERCURE. Ce n'est pas moy , c'est ta curiosité



riofité qui te donne cette peine; car on ne peut tout voir, & demeurer dans fa chambre; Cà la main, & pren garde où tu mets le pied, pour n'aller pas faire la culebute. Courage! te voila en haut, auffi bien que moy, le mont Parnaffe eft fourchu; tu te mettras fur vn coupeau, & moy fur l'autre, pour eftre plus à noſtre aife, & nous confidererons ce que nous voudrons tout à loifir. Que vois-tu?

CARON. Je vois vne grande plaine, & vn grand lac qui l'enuironne, avec des riuieres plus groſſes que le Phlégéton & le Cocyte; Je vois auffi de petis animaux qui ſortent hors de leurs trous.

MERCURE. Ces trous-là ce ſont des villes, & ces animaux des hommes, qui te paroiffent petis de loin.

CARON. Vois-tu que tu n'as rien fait, d'entaffer montagne ſur montagne; car on n'a-perçoit pas diſtinctement de ſi loin, & mon deſſein n'eſtoit pas de voir des villes & des foreſts comme dans la carte; mais de connoiſtre ce qui ſe paſſe dans le monde, & comme l'on ſ'y gouuerne; car ce matin, lors que tu m'as rencontré, ie riois d'yne auenture aſſez plaiſante. Quelqu'un prié à ſouper chez ſon voiſin, a dit qu'il ne manqueroit pas de ſ'y trouuer; mais là-deſſus, il eſt tombé vne tuile qui luy a caſſé

la teste ; N'y auoit-il pas dequoy rire de luy voir promettre si hardiment ce qu'il ne pouuoit tenir ? Il nous faut donc descendre, pour considerer les choses de plus prés.

MERCURE. Demeure, ie sçay vne recette pour éclaircir la veuë, que i'ay aprise aussi d'Homere ; nous verrons s'il est aussi bon Medecin qu'Architecte. Mais pren garde, quand ie l'auray faite, de bien voir, afin qu'il n'y faille plus retourner.

*J'osteray le bandeau qui se couuroit les yeux,*

*Tu verras aisément les hommes & les Dieux.*

Qu'est-ce ! ne vois-tu pas bien à present ?

CARON. A merueilles ; Vn lynx est auant-gle au prix de moy ; Tu n'as plus qu'à te preparer à répondre. Mais veux-tu que ie t'interroge aussi en vers, pour montrer que ie ne suis pas si ignorant que tu penses ?

MERCURE. Et où les aurois-tu appris, pauvre Bâtelier ?

CARON. Tu ne sçauois t'empescher de médire de la vacation. N'ay-je pas ouï Homere là bas débagouler ses Rhapsodies ? Car comme ie le passois, il s'émut vne tempeste, excitée, sans doute, par quelques vers qui estoient contraires à la nauigation ; de sorte que Neptune, en colere, ietta son trident comme s'il eust voulu pescher à la ligne , & fit vne si grande tour-

mente, que ma barque faillit à s'enfoncer. Cependant, il prit vn mal de cœur à Homere qui luy fit vuides tout ce qu'il auoit dans le corps avec Scylle, Carybde, & Polyphème.

MERCURE. Je ne m'estonne pas qu'il te soit resté quelque chose d'vne si grande euacuation ; mais si tu m'en crois, tu parleras en langage plus humain.

CARON. Dy-moy donc sans tant de façon, qui est celuy-cy, qui passe tous les autres tant en force qu'en grandeur ?

MERCURE. C'est Milon Croténiote, à qui la Grece aplaudit dans les spectacles, pour luy auoir veu porter vn bœuf d'vn bout à l'autre de la carriere.

CARON. Hé ! mon amy, qu'ils auront bien plus de raison de m'applaudir, lors que ie le porteray moy-mesme, après que la mort, cet Athlete inuincible, l'aura terrassé, Il se lamentera alors au souuenir de ces acclamations. Maintenant, tout glorieux, il ne songe pas à nous.

MERCURE. Comment y songeroit-il en vn estat si vigoureux ?

CARON. Laissons-le là, il nous donnera assez de plaisir, lors que bien-loin de porter vn bœuf, il ne pourra pas porter vn moucheron. Mais qui est cet autre plein de majesté ? il semble estranger à son habit ?

MERCURE. C'est Cyrus fils de Cambyfès, qui a transporté l'Empire des Medes aux Perfes. Il vient de domter les Affyriens, & de prendre Babylone, & marche maintenant contre Créfus Roy de Lydie, afin de se rendre maistre de l'Vniuers.

CARON. Et où est Créfus?

MERCURE. Regarde cette forteresse à triple mur; C'est Sardes capitale de son Empire, Le voila assis sur vn trosne d'or, qui parle à Solon. Veux-tu que nous écoutions ce qu'ils disent?

CARON. Je le veux.

CRÉSVS. Maintenant, Solon, que i'ay déployé deuant toy tous mes tresors, & que tu as veu toute ma gloire, dy-moy, ie te prie, qui tu crois le plus heureux de tous les hommes?

CARON. Ecoutons vn peu ce qu'il répondra.

MERCURE. Ne crain rien, il ne dira point de sottise.

SOLON. Il y en a bien peu qui meritent ce nom, Créfus; mais de tous ceux que i'ay connus, Biton & Cleobis me semblent les plus heureux.

MERCURE. Il veut dire les enfans de cette Prestresse d'Argos, qui moururent tous deux en mesme temps, après auoir traîné leur mere sur vn char iusques dans le temple.

CRÉSVS. Et bien, que ceux-là soient les plus heureux; mais qui sont les autres?

SOLON. Tellus, cet illustre Athenien, qui est mort pour son païs, après auoir bien vescu.

CRÉSUS. Et moy, maraut, ne te semblé-je point heureux?

SOLON. On ne peut iuger de la felicité de l'homme, qu'après cette vie, lors qu'il a fourny heureusement sa carrière.

CARON. Courage, Solon, tu-és vn braue homme de faire ma barque juge de ce different. Mais qui sont ceux-là, que Crésus enuoye si chargez, & qu'est-ce qu'ils portent sur leurs épaules?

MERCURE. Des lingots d'or, qu'il donne en offrande à Apollon, pour récompense de ses oracles trompeurs qui le feront bien-tost périr; car il est extrêmement superstitieux.

CARON. Quoy! ce jaune rougissant c'est de l'or? Voila la premiere fois que j'en auois veu, après en auoir tant ouï parler.

MERCURE. Voila, mon amy, le sujet de tant de querelles, de combats, de trahisons, de larcins, de meurtres, d'empoisonnemens, de parjures, de dangers sur mer & sur terre.

CARON. Quoy! pour cela? il ne ressemble pas mal à du cuiure; car j'en vois, comme tu sçais, dans la monnoye qu'on me donne pour le passage. Mais ie ne voy point l'auantage qu'a ce metal sur les autres, sinon, qu'il est plus pe-

sant, & fait courber ces crocheteurs sous le faix.

MERCURE. On ne fait pas estat du cuivre, parce qu'il est trop commun; mais l'un & l'autre se tire des entrailles de la terre.

CARON. Tu contes-là d'estranges folies.

MERCURE. Solon, comme tu vois, n'en fait point de conte, & se moque de la vanité de ce Roy barbare; mais il semble qu'il luy veuille dire quelque chose. Escoutons.

SOLON. Dy-moy, Crésus, crois-tu qu'Apollon ait besoin de ces tresors?

CRE'SVS. Pourquoi non; il n'a point de pareilles offrandes dans son temple.

SOLON. Il faut qu'il y ait bien de la guesferie dans le Ciel, qu'on y ait besoin des richesses de la Lydie.

CRE'SVS. Où en pourroit-on trouver ailleurs autant que dans mon Empire?

SOLON. Dy-moy, y croist-il aussi du fer?

CRE'SVS. Non.

SOLON. Voy-tu que le meilleur de tous les metaux te manque?

CRE'SVS. Pourquoi?

SOLON. Si tu veux répondre sans te mettre en colere tu le sçauras: Quel est le meilleur de ce qui conserue, ou de ce qui est conserué?

CRE'SVS. Ce qui conserue.

SOLON. Si donc Cyrus t'attaque, comme on

le dit, feras-tu des armes d'or, ou bien de fer?

CRÉSUS. De fer.

SOLON. Et si tu n'en as point, on transférera tous tes trésors en Babylone.

CRÉSUS. Ne parlons point de cela?

SOLON. Je prie les Dieux que cela n'arrive point; mais tu vois par là que le fer vaut mieux que l'or.

CRÉSUS. Voudrois-tu que je fisse revenir mes lingots d'or pour en envoyer de fer?

SOLON. Non; car Apollon n'en a que faire, & ceux-cy seront la proie de quelque Pirate ou de quelque Conquerant, qui s'en serviront mieux que luy.

CRÉSUS. Tu portes envie à mes richesses, & leur fais toujours la guerre.

MERCURE. Le barbare ne peut souffrir la liberté du Philosophe, & s'estonne de luy voir mépriser son luxe & sa vanité; mais il regrettera bien-tost de ne l'avoir creû, lors qu'il se verra prest d'estre conduit au supplice; Car j'entendis naguere Cloton, qui repassoit les destins des hommes, & disoit, que Crésus seroit pris par Cyrus, & Cyrus par la Reyne des Massagetes; La vois-tu monter sur un cheval blanc, toute prest à triompher; & d'autre costé, Cambyès le successeur de Cyrus, qui après avoir esté longtemps par la Lybie & l'Ethiopie, mourra enragé pour avoir tué le bœuf Apis?

CARON. Il y aura bien alors dequoy rire; mais on n'oseroit les regarder maintenant, au milieu de leur pompe & de leur gloire.

MERCURE. Qui croiroit, que l'un seroit mené dans peu sur vn échafaut, & l'autre plongé dans vn tonneau plein de sang, avec ces reproches, *Soulè-toy du sang dont tu as toujours esté si altéré.*

CARON. Mais qui est celui-là avec vn manteau de pourpre & vn diadème, à qui son cuisinier donne vn anneau d'or, qu'il a trouué dans le ventre d'un poisson?

MERCURE. C'est Polycrate Tyran de Samos qui se croit parfaitement heureux, & ne sçait pas, qu'il sera trahy par son esclave, & livré au Satrape Orétés, qui l'attachera à vn gibet; car j'ay ouï dire tout cela à Cloton.

CARON. Courage, ma fille, pen les vns, & décapite les autres, pour leur apprendre qu'ils sont hommes, & ne les élève que pour les précipiter de plus haut, afin que la cheute en soit plus grande. Je riray alors tout mon soul, quand ie les verray dans ma nacelle, sans tout cet équipage de grandeur.

MERCURE. Voilà ce qui arriuera; Mais vois-tu cette foule de gens, dont les vns labourent, les autres nauigent, les vns font la guerre, les autres plaident, les vns triomphent, les autres mendient?

CARON.



CARON. Je voy vne grande multitude bien occupée, & vne vie pleine de trouble & de misere. On diroit de leurs villes des Ruches d'abeilles; car chacun a son éguillon dont il pique son voisin; mais i'en voy comme les guespes & les frélons qui mangent le bien d'autrui sans rien faire; Hé! qu'est-ce que cette nuë obscure qui les enuironne?

MERCURE. Ce sont les diuerfes passions qui les agitent, & particulièrement la crainte & l'esperance dont l'une les menace & les atterre, & l'autre les flate & les reléue, les laissant à la fin comme des Tantales, qui bâillent après vn bien qui s'enfuit. Voy-tu les Parques qui filent d'enhaut leurs destins, où ils tiennent attachez par de petis filets semblables à des toiles d'araignées, & demeurent suspendus pour quelque temps. Mais lors que le filet vient à rompre, ils tombent avec grand bruit, sur tout, quand ils sont montez fort haut. Car cet autre qui n'est guere élevé, quand il viendra à tomber, il n'y aura que son voisin qui l'entende. En vois-tu dont le filet est attaché à celuy de leur compagnon? c'est signe que leur vie dépend de la sienne, & celuy qui a le plus long fil sera heritier de celuy qui a le plus court.

CARON. Cela est tout à fait plaisant, Mercure.

**MERCURE.** Encore plus que tu ne penses, & particulièrement quand on considère leurs occupations & leurs exercices, & comme la Mort vient trancher leur vie & leurs esperances; Vois-tu ses bourreaux & ses ministres, la peste, la guerre, la famine, sans conter vne infinité de maux & de maladies, à quoy ils ne songent point durant la prosperité; mais l'aduersité les réueille avec des gemissemens & des plaintes. Que s'ils consideroient de bonne heure qu'ils sont mortels, & qu'après auoir demeuré quelque temps en vie il la faudra quitter comme vn songe, ils feroient beaucoup plus sages, & n'auroient pas tant de peine à mourir. Mais maintenant qu'il leur semble que le present durera toujours, lors que l'un de ces ministres de la mort leur vient signifier l'arrest du Destin, ils ne sont pas consolables. Que penses-tu que feroit celuy, qui bâtit vn palais, & qui presse les ouuriers; s'il croyoit mourir auant qu'il fust acheué? Et celuy qui se réjouit de ce que sa femme luy a faie vn fils, & qui veut qu'il porte son nom; s'il estoit auerty qu'il ne passera pas l'âge de sept ans, comment se desespereroit-il, au lieu d'en faire des feux de ioye? Mais le mal est qu'il regarde celuy de son voisin, qui a remporté le prix aux jeux Olympiques, & non pas cet autre qu'on porte au bucher, ou qui a fait

mourir son pere de deſeſpoir, par ſes débauches. Vois-tu cette grande troupe de chicaneurs & d'ufuriers, qui ne ſongent qu'à amaffer, & avant que d'avoir ioni de leur bien, ſont appelez par ces triſtes officiers de la mort?

CARON. Je vois tout cela, & ſonge en moy-mefme, quel eſt ce grand plaifir qu'ils regrettent tant quand ils meurent.

MERCURE. Si quelqu'un vouloit examiner la condition des hommes, à commencer par celle des Roys, & de ceux qu'on eſtime les plus heureux, & qui ſemblent hors du pouvoir de la fortune, on trouveroit qu'il y a plus de mal que de bien. Car ſans parler des maladies, qui leur ſont communes avec les autres, toute leur vie n'eſt que trouble & qu'inquiétude. Si ceux-là donc ſont malheureux, ie laiſſe à juger ce que ſont les autres.

CARON. Je te veux dire à quoy ie compare les pauvres mortels, à ces boüillons d'écume que ſont les torrens, dont les uns plus petis, les autres plus gros, ſe groſſiſſent encore de la ruine des autres; iuſqu'à ce qu'ils viennent à crever eux-mefmes, par leur exceſſive groſſeur.

MERCURE. Je trouve cette comparaifon pour le moins auffi bonne que celle d'Homere, qui les compare à des feüilles; mais ie m'eſtonne qu'eſtant ſi fragiles, ils faſſent de ſi grans

deffeins, & se tourmentent si fort pour de vains honneurs & des dignitez passageres.

CARON. Veux-tu que ie leur crie de toute ma force, qu'ils quittent ces trauxaux inutiles, & qu'ils songent desormais à viure, comme des gens qui doiuent mourir. O fous que vous estes, pourquoy courez-vous sans cesse après les vanitez, vous ne durerez pas eternellement ! De tout ce que vous admirez, il n'y a rien d'immortel, ni qui vous doive acompagner après cette vie. Il faut que cet vsurier quite ses tresors, cet amoureux sa maistresse, cet ambitieux sa dignité. Si ie leur criois cela, & autres choses semblables, crois-tu qu'ils n'en deuissent pas plus sages ?

MERCURE. O, mon amy, tu ne sçais en quel estat l'erreur & la passion les ont mis. Ils ont les oreilles sourdes à tes remontrances plus que les compagnons d'Vlysse ne les auoient bouchées au chant des Sirénes. Ils ne t'entendroient pas quand tu te romprois la teste, à force de crier. Il est vray qu'il y en a qui entendent vn peu plus clair que les autres.

CARON. Veux-tu que nous parlions à ceux-là ?

MERCURE. Il seroit superflu ; car ils sçauent tout ce que tu leur peux dire ; Les vois-tu qui se retirent en vn coin pour en rire seuls à leur aise ; car ils sont haï des fots, autant

pour le moins qu'ils les haïssent , & méditent de bonne heure leur retraite.

CARON. Courage , Messieurs ; Mais le nombre en est bien petit.

MERCURE. Il y en a assez pour pouvoir instruire les autres ; Mais il est temps de se retirer.

CARON. Apren-moy vne chose auparavant, & ie ne te rompray plus la teste ; où sont les sepulcres où l'on les met après leur mort ?

MERCURE. Vois-tu ces lieux releuez qui sont prés des villes, enrichis de petites colonnes, & de pyramides ? ce sont leurs sepulcres.

CARON. Pourquoi s'amusent-ils ainsi à couronner & à parfumer des pierres ? l'en voy, ce me semble, qui dressent leur bucher auprès, & qui creusent vne fosse , où ils brûlent des viandes, & versent du vin & de l'hydromel.

MERCURE. Je ne sçay à quoy cela peut seruir ; mais ils se persuadent que les ames reuiennent des enfers , humer la graisse & la fumée, & boire le vin qui est dans ces fosses.

CARON. Comment pourroient-ils manger qu'ils n'ont plus de corps ? Mais tu le sçais mieux que moy ; car comme c'est toy qui les amènes, tu vois si on les laisse reuenir. l'aurois bien des affaires s'il me les falloit repasser à toute heure pour aller boire. O insensez, vous ne

*Cela est  
pris d'Ho-  
mere.*

ſçavez gueres comment vont les chofes de là-bas, Celuy qui a un ſuperbe tombeau eſt comme celuy qui n'en a point, On n'y fait pas plus d'honneur à Agamemnon qu'à ſon valet, ni à Achille qu'à Therſite.

MERCURE. Puis-que tu m'en fais ſouvenir, ie te veux montrer le tombeau d'Achille, Le vois-tu ſur le bord de la mer, au Cap de Sigée, vis à vis de celuy d'Ajax dans le Rhetéen.

CARON. Ils ne ſont pas fort magnifiques; Mais montre-moy un peu ces villes dont on parle tant, Ninive, Babylone, Mycène, Cleone, & Troye meſme; car il me ſouvient d'en avoir bien paſſé de ce quartier-là en l'eſpace de dix ans.

MERCURE. Il y a long-temps que Ninive n'eſt plus, ſans qu'on puiſſe deviner ſeulement où elle a eſté; mais voila la grande Babylone avec ſes Tours, qu'on cherchera auſſi bien-toſt dans ſes ruines. Pour Mycène, Cleone & Troye, j'ay honte de te les montrer; car ie ſçay qu'à ton retour tu étrangleras Homere, d'en avoir parlé ſi hyperboliquement. Il eſt vray qu'elles ont eſté autrefois plus conſiderables, mais maintenant elles ſont toutes ruinées, car les villes ont leur deſtin auſſi bien que les hommes; & ce qui eſt de plus étrange, les fleuves meſmes, comme celuy d'Inacus, dont on ne voit pas ſeulement les veſtiges dans Argos.

CARON. Grans Dieux, Homere ! quelle hyperbole d'auoir appellé Troye, la Grande, & Cleone, bien bâtie. Mais tandis que nous parlons, qui sont ceux-là qui se battent ?

MERCURE. Les Argiens & les Lacedemoniens qui s'entretuent pour le lieu mesme qui leur sert de champ de bataille. Vois-tu le General Othryades à demy-mort, qui dresse luy-mesme son trophée ?

CARON. O la grande folie, de ne pas scauoir, que quand chacun d'eux posséderoit le Peloponese tout entier, il n'obtiendrait pas d'Eaque plus d'un pied de terre après sa mort; & pour ce champ-là, il sera tantost aux vns & tantost aux autres, qui renuerseront souuent ce trophée avec la charruë.

MERCURE. C'est ainsi qu'il en arriuera; Mais il est temps de descendre, & de remettre ces montagnes en leur place, pour n'embarasser pas les Geographes lors qu'ils les trouueroient à dire. Retournons chacun à nos affaires, toy à ta nacelle, & moy à ma commission. Adieu, ie t'iray bien-tost reuoir.

CARON. Tu m'as fait grand plaisir, Mercure, & ie te mettray toute ma vie au rang de mes bien-faiteurs; Dieux! qu'est-ce des panures mortels; Roys, lingots, sacrifices, combats; & de Caron pas un mot!

## DES SACRIFICES.

*Il se moque de la Religion des Payens & de leurs mysteres, & particulièrement de l'abus des sacrifices.*

**I**L n'y a personne si mélancolique qui ne rie, en voyant ce que font tous les iours les hommes dans leurs festes, leurs ceremonies, & leurs sacrifices, & quelle opinion ils ont des Dieux, sans parler de leurs vœux & de leurs prieres. Mais il faut considerer premierement, s'ils meritent le nom de Religieux, plustost que d'Impies, d'auoir de si lâches sentimens de la Diuinité que de croire qu'elle veuille estre cajolée, & qu'elle se fasche quand on ne luy rend pas de vains honneurs, & des seruices inutiles. Car on dit que tous les maux qui arriuerent autrefois en Etolie, & toutes les calamitez des Calydoniens, avec leurs meurtres & la mort de Meléagre, viennent du courroux de Diane, indignée de ce qu'on l'auoit oubliée en vn sacrifice; Et il me semble que ie la voy toute seule dans le Ciel, qui se plaint & se desesperé tandis que les autres font bonne chère chez Oenée. Si cela est, les Ethiopiens doiuent estre trois fois heureux, comme Homere les appelle, ou Jupiter est bien



bien ingrat, veu qu'ils le traitent quelquefois douze iours entiers avec tous les Dieux à sa suite. Car comme il vend ses faueurs & ne donne rien pour néant, il y a aparence qu'il récompense bien ceux qui le seruent. L'un achette de luy la santé par le sacrifice d'un bœuf; l'autre la royauté par vne hecatombe. Celuy-cy immole quatre victimes pour deuenir riche; Cet autre neuf pour pouoir retourner en son pais, ou sa fille mesme, comme Agamemnon, pour sortir du sien. Il y en eut vn alors, qui racheta pour quelque temps le sac de Troye par vn sacrifice de douze bœufs, sans conter vn voile qu'il donna en offrande à Minerue. Je croy qu'il y a bien des choses à meilleur marché, & qui ne coûtent, comme on dit, que le demander, ou tout au plus vn chapeau de fleurs, ou bien quelque grain d'encens. Sur ce fondement, Chryses prestre d'Apollon & consommé dans ses mysteres, se plaint à luy de ce que son voyage vers Agamemnon a esté inutile, & luy fait des reproches de ce qu'il souffre qu'on le méprise, après auoir mis en credit ses Autels, & brûlé dessus le premier les cuisses des taureaux & des chèvres. Apollon donc, touché au vif de ces reproches, empoigne son arc & ses flèches, & se perchant sur les nauires, frappe d'un trait pestilenciel non seulement les hommes, mais les

bestes mesme. Puis-que nous sommes sur son sujet, voyons tout d'un temps, ce que la Religion luy attribue, le laisse à part ses amours infortunées, comme le mépris de Daphné & le trépas d'Hyacinthe; mais on dit qu'il fut banny du Ciel pour auoir tué les Cyclopes, & contraint pour viure de se louer à Admete en Thesalie, & en Phrygie à Laomédon, en la compagnie de Neptune, où gagnant leur miserable vie à faire des briques, ils bâtirent les murs de Troye; & furent si malheureux, que de n'estre pas payez de leurs journées. N'est-ce pas là vne belle histoire, & bien honorable pour vn Dieu? Mais ce n'est rien encore au prix de ce qu'on dit de Vulcan & de Promethée, de Saturne & de Cybelle, & de presque toute la race de Iupiter. Car les Poëtes, après auoir inuocé les Muses pour apprendre d'elles ces beaux mysteres, chantent comme Saturne châtia le Ciel, afin de régner en sa place, & déuora ses enfans comme Thyeste, pour empescher qu'ils ne luy en fissent autant. Que Iupiter fut dérobé par sa mere, qui suposa pour luy vne pierre, & l'exposa en Crète, où il fut nourry par vne chéure, comme Téléphe depuis par vne biche, Cyrus par vne chienne, & Romulus par vne louue. Ils ajoutent, Qu'il déposa aussi son pere, & le mit en prison perpetuelle, & qu'il épousa plusieurs

femmes, & sa sœur la dernière, à la façon des Assyriens & des Perses. Que fécond amoureux, il remplit le Ciel d'enfans, tant bastars que légitimes, se changeant tantost en taureau, tantost en cygne, tantost en aigle, & quelquefois en or, pour iouir de ses amours : enfin, en autant de formes que Protée. Qu'il enfanta Minerue de son cerueau, comme Bacchus depuis de sa cuisse, après l'auoir tiré du ventre de sa mere, qu'il n'estoit qu'à demy formé, & l'auoir mis là pour acheuer son terme, c'est pourquoy il y fallut faire vne incision pour acoucher, lors que les tranchées le prirent. Ils disent presque la mesme chose de Iunon, Qu'elle engendra Vulcan toute seule, sans la compagnie de son mary, & que ce malotru forgeron qui ne bouge du fourneau & de l'enclume, parmy le feu & la fumée, fut ietté en bas du Ciel par Iupiter, & tomba dans l'Isle de Lemnos, où il se fust rompu le col sans les habitans du païs qui le receurent entre leurs bras, comme il gambadoit par l'air, & le garentirent du destin d'Astyanax ; Cela n'empescha pas pourtant qu'il ne se rompist vne jambe dont il sera boiteux toute sa vie. Encore cela n'est-il rien à l'égard du malheur de Promethée, qui pour auoir esté trop charitable enuers les hommes, fut attaché par Iupiter sur le mont Caucaise, où vne aigle luy ronge le foye.

Mais pour Cybelle, car il est desormais temps d'en parler, n'a-t-elle pas bonne grace à son âge, & mere des Dieux comme elle est, de se promener par la Phrygie, avec son Atis, qu'elle a contraint par sa jalousie à se faire Eunuque ? Après cela qui peut condamner les débauches de Venus & les amours d'Endymion & de la Lune ? Mais quitons-là tous ces beaux mysteres pour monter au Ciel, & voir vn peu ce qu'on y fait. Homere nous apprend qu'il est d'airain ; mais qu'en y entrant on le voit briller d'une clarté beaucoup plus pure & plus vifue que la nostre ; Que le plancher y est d'or, & qu'il n'y fait iamais nuit. On rencontre d'abord les Heures qui sont comme les portiers, & Iris avec Mercure qui seruent de valets de pied ; Après vient la forge de Vulcan, qui est pleine de toute sorte de feux d'artifices, & en suite le palais des Dieux qu'il a fait de ses propres mains, & celui de Iupiter qui est son chef-d'œuvre. Or les Dèitez assemblées chez le Monarque des Cieux, car il faut parler poëtiquement des fictions poëtiques, se courbent pour regarder s'ils ne verront point monter quelque part la fumée d'un sacrifice afin d'en venir humer la graisse, & boire le sang autour des Autels, comme des mouches. Car autrement, ils sont réduits à leur ordinaire, de nectar & d'ambrosie, qui ne doiuent pas estre si excel-

lens que chantent les Poëtes, puis-qu'ils les quittent pour du sang & de la graisse. Ils ont admis autrefois les hommes à leur table, comme Tantale & Ixion, dont l'un fut chassé pour son caquet, & l'autre pour sa lascivité; & depuis ce temps-là le Ciel a esté comme inaccessible au genre humain. Voila l'histoire des Dieux, & le culte qu'on leur rend y est conforme. On leur a consacré d'abord des forests & des montagnes, & en suite des oyseaux & des plantes, assignant à chacun la sienne. Après cela, les hommes se les sont partagez, & ont pris chacun le leur; Ceux de Delphes & de Delos, ont pour leur part Apollon; les Atheniens Minerve, comme le mot Grec le témoigne; les Mygdoniens Cybelle; les Ephesiens Diane. Junon est allée demeurer à Argos, & Venus à Paphos & à Cythère. Ceux de Crète reconnoissent Jupiter pour leur Citoyen, & de plus montrent son sepulcre; cependant, nous sommes si fols de croire que c'est luy qui tonne & qui foudroie, veu qu'il y a long-temps qu'il est mort & enterré. On leur a aussi basti des Temples pour leur demeure, & dressé des statües, faites de la main des plus Grans Sculpteurs, qui sans les avoir jamais veus, que ie sçache, ont fait Jupiter barbu, Apollon sans barbe, Mercure en jeune homme, Neptune avec des cheveux noirs, Minerve

avec des yeux bleus, & ainsi du reste. Cependant, le peuple ignorant qui les adore, ne croit plus que ce soit l'ivoire des Indes, ni l'or de la Thrace; mais le fils de Saturne & de Rhée, que Phidias a transporté du Ciel en terre, pour garder la Solitude de Pise, où il est assez heureux, quand on luy fait tous les cinq ans quelque sacrifice aux jeux Olympiques. Ce n'est pas tout, car après leur auoir construit des Temples & des Autels, avec vn lieu pour les Aspersions & les Oracles, le Laboureur y mène son bœuf, le Berger sa brebis ou sa chèvre, vn autre y porte vn gâteau ou de l'encens; mais le pauvre qui n'a rien, en est quitte pour leur faire la reuerence. Lors que la victime est couronnée, on considère bien attentiuement si elle n'a point quelque défaut, de peur de perdre son temps & la peine, & ce qui est de plus fâcheux son argent; puis on l'approche de l'Autel & on l'égorge en la présence du Dieu. Elle iette des cris mourans qui sont comme l'augure du sacrifice. Cependant, il est écrit sur la porte, Que personne n'entre dans le lieu des Aspersions qu'il n'ait les mains pures. En suite, le Sacrificateur tout sanglant, ouure l'estomac de la victime, & luy arrachant les entrailles, comme vn autre Polyphème, en tire le cœur, puis arrose de sang le tour de l'Autel, & fait le reste de la cérémonie. Car allumant du feu, il

*Ou, pour  
leur baiser  
la main.*

y porte la chèvre avec sa peau, & la brebis avec sa laine ; La graisse monte au Ciel en vn globe de fumée, où elle se perd dans les nuës. Les Scythes méprisant ce culte comme indigne de la Divinité, immolent des hommes à Diane , qui se plaît à répandre le sang humain. Mais cela n'est encore rien, à mon avis, au prix de ce que font les Egyptiens ; Car c'est là véritablement qu'on voit des choses toutes celestes & toutes divines ; lupiter, avec la teste d'un belier, Mercure avec celle d'un chien, Pan avec un corps de Chèvre, un autre en Cigogne, en Singe, ou en Crocodile. Que si vous voulez sçavoir ce que cela signifie, vous trouvez des Prestres on-  
*On, rasez.*  
 luez, avec des Prophetes & des Scribes, qui vous disent, mais à huis clos, & comme on dit hors d'icy *Prophanes*, Que les Dieux pour se sauver des mains des Géans, se vinrent cacher en Egypte, sous la figure de ces animaux, dont ils gardent encore l'image en memoire de cette aventure. Et de peur que vous n'en doutiez, cela est écrit il y a plus de dix mille ans, dans le livre des cérémonies. Les victimes y sont de mesme qu'aillours, horsmis qu'ils les pleurent avant que de les égorger, & les environnent en se frappant l'estomach. Quelques-uns se contentent pour tout sacrifice de les enterrer après qu'elles sont égorgées. Pour le bœuf Apis, qui est leur grand

Dieu, personne ne fait tant d'estat de sa chevelure, eust-il la perruque de Nisus, qu'il ne la rase en signe de deuil, lors que ce Dieu vient à mourir. Cependant, on le prend comme les autres du milieu du troupeau; mais on destine toujours le plus beau à cet office. Ces choses-là, & autres semblables, se font tous les iours, & sont cruës du peuple ignorant; mais elles sont si sotres qu'elles n'ont point besoin d'estre réfutées. Il ne faut qu'un Heraclite & un Democrite, l'un pour en pleurer, & l'autre pour en rire.

LES SECTES DES PHILOSOPHES,  
A L'ENCAN.

DIALOGUE  
DE IVPITER ET DE MERCURE,  
Où plusieurs autres parlent.

*C'est une raillerie de toutes les Sectes, & de leurs  
Auteurs.*

IVPITER. **Q**V'ON range ces sièges & qu'on nettoye par tout, tandis qu'on aura soin de parer les Sectes afin qu'elles donnent dans la veüe. Mercure, fay l'office de Sergent,



Sergent, & appelle les marchans à la bonne heure, pour ne point retarder la vente. Nous vendons toutes sortes de vies, & à l'usage de tout le monde; Si quelqu'un n'a pas son argent comptant, on luy fera crédit pour un an, en donnant caution.

MERCURE. Voila bien des acheteurs, il ne les faut pas laisser morfondre. Par où commencerons-nous?

JUPITER. Par la secte Italique; Fay descendre ce venerable vieillard aux cheveux longs.

MERCURE. Là ho! Pythagore, descendez, & faites le tour de la place pour vous montrer au peuple.

JUPITER. Crie.

MERCURE. Voicy vne vie celeste & divine; qui l'achètera? Qui veut estre plus grand que l'homme? Qui veut connoistre l'harmonie de l'Vniuers, & reuiure après la mort?

VN MARCHAND. Voila de grandes promesses, & le personnage a bonne mine; mais que sçait-il principalement?

MERCURE. L'Arithmetique, l'Astronomie, la Geometrie, la Musique, la Magic, la science des Prodiges; Tu vois un Prophete accompli.

LE MARCHAND. Peut-on l'interroger?

MERCURE. Pourquoi non?

LE MARCHAND. D'où es-tu?

250. LES SECTES DES

PYTAGORE. De Samos.

LE MARCHAND. Où as-tu étudié?

PYTAGORE. En Egypte, chez les Sages  
du pays.

LE MARCHAND. Si je t'achette que, m'a-  
prendras-tu?

PYTAGORE. Je ne t'apprendrai rien; mais  
je te feray souuenir de ce que tu as sçeu autre-  
fois.

LE MARCHAND. Comment cela?

PYTAGORE. En purifiant ton ame, & la  
nettoyant de ses ordures.

LE MARCHAND. Prenons quelle soit  
déjà nette; comment l'instruiras-tu?

PYTAGORE. Par le silence, Tu feras cinq  
ans sans parler.

LE MARCHAND. Va-t'en instruire le fils  
de Crésus, Je veux estre homme & non pas sta-  
tuë; Mais encore, que feras-tu après ce long  
silence?

PYTAGORE. Je t'enseigneray la Gèome-  
trie, & la Musique.

LE MARCHAND. Cela est plaisant qu'il  
faille estre Violon, auant que d'estre Philoso-  
phe! Et après cela, que m'apprendras-tu?

PYTAGORE. L'Arithmetique.

LE MARCHAND. Je la sçay déjà.

PYTAGORE. Comment contes-tu?

PHILOSOPHES A L'ENCAN. 231

LE MARCHAND. Vn, deux, trois, quatre.

PYTAGORE. Tu te trompes, ce que tu crois quatre, c'est dix, le triangle parfait; & <sup>C'est que 1, 2, 3, 4. sont dix.</sup> notre serment.

LE MARCHAND. Par le grand Dieu quatre, ie n'ay jamais rien oui de plus méchicelleux, ni de plus thuin!

PYTAGORE. Après cela, tu sçauras qu'il y a quatre Elements, la Terre, l'Eau, l'Air, & le feu; leur forme, leurs qualitez, & leur mouvement.

LE MARCHAND. Comment! l'air & le feu ont vne forme?

PYTAGORE. Ouy, & tres-visible, car s'ils n'auoient point de forme, ils ne se pourroient mouuoir. Après tu sçauras que Dieu est vn nombre, & vne harmonie.

LE MARCHAND. Tu nous contes d'étranges choses!

PYTAGORE. Bien plus; tu es autre que tu ne parois, & il y a en toy plusieurs hommes.

LE MARCHAND. Que dis-tu! ie ne suis pas celuy qui te parle?

PYTAGORE. Tu es le meisme à cette heure, mais tu as esté vn autre jadis, & passeras à l'auenir en d'autres personnes, par vne reuolution perpetuelle.

LE MARCHAND. Je feray donc par ce

moyen, immortel. Mais c'est assez de ces choses, dequoy vis-tu?

PYTAGORE. Je ne mange rien qui ait vie; mais ie mange de tout le reste, hormis des féues.

LE MARCHAND. Pourquoy ne manges-tu point de féues?

PYTAGORE. Parce qu'elles ont quelque chose de diuin; Premièrement, elles ressemblent aux parties naturelles, ce que tu remarqueras aisément, si tu-en prens vne verte, & que tu luy ostes la cosse; D'ailleurs, estant cuites & exposées à la Lune vn certain nombre de nuits, elles se changent en sang; Mais, ce qui est de plus considerable, c'est qu'on s'en sert à Athènes pour élire les Magistrats.

LE MARCHAND. Certes, tes discours sont plus qu'humains; mais deshaille-toy; car ie te veux voir tout nud. Grans Dieux! il a vne cuisse d'or; ce n'est pas vn homme, mais vn Dieu; Il faut que ie l'achette à quelque prix que ce soit, combien en veut-on?

MERCURE. Deux cens cinquante liures.

LE MARCHAND. Je les donne.

IUPITER. Escry son nom, & de quel país il est.

*C'est où il  
enseigne  
sa doctrine.* MERCURE. C'est vn Italien, des enuiron de Crotone & de Tarente; mais il n'est pas seul,

ils sont plus de trois cens qui l'ont acheté en commun.

IUPITER. Qu'ils l'emmenent. Publiés-en vn autre.

MERCURE. Icy, Diogene; Voicy vne vie malle & courageuse, vne vie libre; qui l'achètera?

VN MARCHAND. Tout beau, Sergent, On ne vend point vn homme libre; Ne crains-tu point qu'on te fasse vn procès criminel dans l'Aréopage?

MERCURE. Il ne se soucie point qu'on le vende; car en quelque estat qu'il soit, il est toujours libre.

LE MARCHAND. Que pourroit-on faire d'un si malotru animal, si l'on n'en fait vn fos-foyeur, ou vn porteur d'eau.

*C'est qu'il portoit vn meschant manseau tout rapé, avec vn baston & une besace.*

MERCURE. Non, mais vn portier; car il aboye comme vn chien, & en porte le nom.

LE MARCHAND. Mais d'où est-il? & que scait-il faire?

MERCURE. Tu luy peux demander.

LE MARCHAND. Je crains qu'il ne me morde; car il grince les dents, & me regarde de trauers; Vois-tu, comme il fronce le sourcil & comme il lèue le baston.

MERCURE. Ne crain point, il est apprivoisé.

LE MARCHAND. De quel pais es-tu,  
mon amy?

DIOGENE. De tout pais.

LE MARCHAND. Comment cela?

DIOGENE. Je suis citoyen de l'Vniuers.

LE MARCHAND. Quel est ton but?

DIOGENE. D'imiter Hercule.

LE MARCHAND. Qu'en as-tu donc  
comme luy la peau de lion, & ton baston te  
pour seruir de massue.

DIOGENE. Ce meschant manteau me sert  
de peau de lion, & ie fais la guerre, comme luy  
à des monstres qu'on nomme les passions, afin  
d'en purger l'Vniuers.

LE MARCHAND. C'est un beau dessein;  
mais quelle est ta profession?

DIOGENE. Je suis le Medecin de l'ame,  
& le Herault de la liberte & de la verité.

LE MARCHAND. Dieu te gard, maitre  
Herault; si ie t'achete que m'apprendras-tu?

DIOGENE. Je t'arracheray à tes delices, &  
t'enfermeray avec la pauureté; En suite, ie te  
foray suer, trauailler, coucher sur la dure, &  
manger de tout, Que si tu as de l'argent, tu le  
jetteras, si tu m'en crois, dans la ruiere. Du reste,  
tu ne te soucieras ni de parens ni de patrie, &  
tout ce qu'on en dit te passera pour vne fable.  
Après, quitant la maison de ton pere tu habi-

teras quelque vicille masure, ou quelque sepulcre; ou si tu veux, comme moy vn tonneau. Ta besace fera tout ton reuenu.; Elle sera toûjours pleine de brutes & de vieux bouquins, & avec cela, tu feras la nique aux richesses, & disputeras de la felicité avec Iupiter. Que si, l'on te fomme, ou qu'on t'outrage, tu n'en feras que rire.

**LE MACHÉAN.** Il faudroit pour cela, auoir la peau d'vn huître à l'écaille, ou d'vn tortue.

**DIOGENE.** Tu feras ce que dit Euripide; Tu souffriras sans te plaindre. Du reste, voicy le sommaire de ma doctrine. Il faut estre audacieux, effronté, gronder tout le monde; & trouuer à redire à tout; car c'est le moyen de se faire admirer. Auoir la parole rude, le ton de mesme, le visage renfrogné, la mine barbare; enfin, toute la façon farouche & sauvage; Estre sans douceur, sans pudeur, sans humanité; viure dans les lieux des plus fréquentez comme s'il n'y auoit personne; & estre tout seul parmy la foule. Choisir toûjours en amour de plus ridicule objet, & faire en public ce que les autres ont honte de faire en particulier. Qu'a si tu t'ennuies de viure, avec vn grain d'arsenic tu t'en uoiras en l'autre monde. Voila la béatitude que ie te presche.

LE MARCHAND. Elle n'est pas humaine, & me fait horreur.

DIogene. Mais elle est facile, & l'on n'a besoin pour cela ni de liures ni de préceptes, D'ailleurs, c'est le chemin le plus court pour arriver à la gloire; car tu deviendras, en moins de rien très-célèbre, fusses-tu moins qu'un Sauctier ou qu'un Crocheteur.

LE MARCHAND. Il ne faut point de précepteur pour cela, & ie ne sçay quel mestier tu ferois bien, si ce n'est celuy de Batelier, ou de Harengere, où l'on est accoustumé à dire & à recevoir des injures. Toutefois, si l'on en veut deux carolus, les voila.

MERCURE. Donne; aussi-bien nous tar-  
doit-il d'en estre défait; car il ne faisoit que nous rompre la teste, & aboyer tout le monde.

IVPITER. Qu'on en crie vn autre.

MERCURE. Qui veux-tu?

IVPITER. Aristipe, cet illustre débauché.

MERCURE. Voicy vn morceau friant & délicat; qui l'achètera? Qui veut mener vne vie douce & oisive, parmy les plaisirs & la bonne chère, qu'il achète ce beau mignon.

VN MARCHAND. Qu'il s'avance ~~qu'il~~ & nous dic ce qu'il sçait faire; s'il m'acommode ie l'achèteray.

MERCURE. Ne le tourmente pas; car il est yure,



est yure , & auroit peine à te répondre ; Voy comme il chancelle & comme il bégaye?

LE MARCHAND. Où est l'homme de bon sens, qui se voudroit charger d'un tel maraut? Dieux! quelle cassolette! Mais dy-moy, ce qu'il sçait faire, & à quoy il sera propre?

MERCURE. A faire raison à table, & à danser après boire, c'est le fait de quelque riche débauché ; car il entend la fausse & le ragoust ; en un mot, c'est un grand artisan de la volupté. Il a toujours esté nourry à Athènes ou à la Cour des Roys de Sicile, qui en faisoient grand estat.

LE MARCHAND. Mais quel est le sommaire de sa doctrine?

MERCURE. Ne se soucier de rien, se servir de tout, chercher la volupté par tout où elle est.

LE MARCHAND. Qu'il s'adresse à un autre qu'à moy , ma cuisine n'est pas assez bien fondée pour luy.

MERCURE. Vous verrez qu'il nous demeurera.

IUPITER. Fay-le retirer, & en appelle un autre, ou plustost ces deux contraires ; car il ne les faut pas separer.

MERCURE. Heraclite & Democrite, descendez ; Voicy l'abregé de la sagesse & de la folie du monde.

UN MARCHAND. Dieux quelle antipathie ! l'un ne cesse de pleurer, & l'autre de rire. Qu'as-tu à rire, mon amy ?

DEMOCRITE. C'est que tout ce que vous faites me semble ridicule, & vous aussi.

LE MARCHAND. Quoy ! Tu te moques ainsi des hommes, & des choses humaines ?

DEMOCRITE. Ouy ; car il n'est rien de solide, tout est vanité, l'homme n'est qu'un concours d'atomes, & le jouet du sort & de la fortune.

LE MARCHAND. C'est toy-mesme qui es fou & extravagant ; Mais quelle impudence ? Ne cessera-t-il jamais de rire ? Il vaut mieux s'adresser à l'autre qui est plus sage. Dy-moy, mon amy, qu'as-tu à pleurer ?

DEMOCRITE. C'est que la condition des hommes me semble tout-à-fait déplorable, rien n'est permanent icy bas, tout est sujet à une vicissitude perpétuelle, Le plaisir de l'homme n'est que douleur, son savoir qu'ignorance, sa grandeur que bassesse, sa force qu'infirmité. Je regrette le passé, le présent m'ennuie, l'avenir m'épouvante, ie veux dire la fin du monde, & l'embrasement de l'Univers.

LE MARCHAND. Et quel est-ce que le monde ?

DEMOCRITE. Un enfant qui joue aux

effoiers, & qu'il se tourmente pour néant.

LE MARCHAND. Et les hommes?

DEMOCRITE. Des Dieux mortels.

LE MARCHAND. Et les Dieux?

DEMOCRITE. Des hommes immortels.

LE MARCHAND. Tu nous contes des énigmes, & n'es guère plus clair que les Oracles.

DEMOCRITE. C'est que ie ne me soucie pas d'être entendu.

LE MARCHAND. Personne n'est nouveau à avoir, & ne se souciera de toy.

DEMOCRITE. Je vous ordonne à tous de pleurer, soit que vous m'achetiez, ou que vous ne m'achetiez point.

LE MARCHAND. L'un est un fou gaillard, l'autre un fou mélancolique; ie ne veux ni l'un ni l'autre.

MERCURE. Ceux-cy encore nous demeureront.

JUPITER. Apelle cet éloquent Athénien.

MERCURE. Icy, Socrate, descendez; Voiey me viellage & réglé; qui l'achètera?

VN MARCHAND. Que sçais-tu faire?

SOCRATE. Aimer.

LE MARCHAND. Tu n'es pas mon fait; car i'ay besoin d'un précepteur pour mon fils; & il est trop beau pour le confier à un amoureux.

SOCRATE. Et qui peut mieux que moy gouverner vn bel enfant : car ie ne suis pas amoureux du corps, mais de l'esprit, & quand nous coucherions ensemble, il ne se passeroit rien de deshonneste.

LE MARCHAND. Cela est vn peu sujet à caution.

SOCRATE. Ie te le iure par le Chien & le Platane.

LE MARCHAND. Les plaisans Dieux!

SOCRATE. Quoy ! le Chien ne t'e semble pas vn Dieu ? & ne sçais-tu pas ce qu'est Cerbere dans les enfers, & Anubis en Egypte ; sans parler du Chien celeste ?

LE MARCHAND. Tu-as raison, ie n'y pensois pas ; mais encore quelle est ta doctrine ?

SOCRATE. I'ay formé vne Republique en idée, & me gouerne selon ses loix.

LE MARCHAND. Dy-m'en quelqu'une ?

SOCRATE. Premièrement, les femmes y sont communes, & il est permis à chacun de caresser celle de son voisin.

LE MARCHAND. Et que deuiendront les loix contre l'adultère ?

SOCRATE. Ce ne sont que des chansons.

LE MARCHAND. Et pour les gargons, quel est ton sentiment ?

SOCRATE. Que leur baiser soit la récompense de la vertu.

LE MARCHAND. Voila vne belle récompense ! mais encore quels sont tes principaux dogmes.

SOCRATE. Les Idées, qui sont les exemplaires éternels de tout ce qui est au monde ; Car de tout ce que tu vois, il y a des modèles & des patrons hors de la Nature.

LE MARCHAND. Et où sont-ils ?

SOCRATE. Nulle part ; car s'ils estoient quelque part ils ne feroient point.

LE MARCHAND. Je ne vois point ces exemplaires éternels, dont tu me parles.

SOCRATE. C'est que tu-és aveugle des yeux de l'esprit ; mais moy ie voy des idées de toutes choses, & toy & moy inuisibles ; En vn mot, ie voy tout double.

LE MARCHAND. Tu dois estre habile, puis-que tu-és si clairuoyant ; Il faut que ie t'achète. Combien me coustera-t-il ?

MERCURE. Mille écus.

LE MARCHAND. Je les payeray au premier iour.

MERCURE. Ton nom ?

LE MARCHAND. Dion de Syracuse.

MERCURE. Emmene-le à la bonne heure.

IUPITER. Vn autre.

MERCURE. Epicure, c'est à toy qu'on en veut ; Voicy le disciple de ce grand rieux, & de Démocrisse

*Aristipe.* ce grand bien-être, sinon qu'il est un peu plus impie que tous deux ensemble. D'uneste, homme de bonne compagnie, & qui ayme la bonne chère.

VN MARCHAND. Combien en vaut-on?  
MERCURE. Cinquante francs.

LE MARCHAND. Les voilà; mais que te dégage auparavant ce qu'il ayme.

MERCURE. Les choses douces & sucrées.

LE MARCHAND. Voilà qui va bien; je luy achèteray des figues.

MERCURE. C'est ce qu'il luy faut.

IVPITER. J'ay venin ce Stoicien à la barbe longue, & aux cheveux courts.

MERCURE. Tu as raison; car toute la Philosophie l'attend. Icy Chrysipe. Voioy une vertu corrompue; ou plutôt la Vertu même; Le censeur & le grand critique des actions humaines; qui est luy seul toutes choses.

VN MARCHAND. Comment l'entens-tu?

MERCURE. C'est qu'il est luy seul sage, riche, éloquent, beau, iuste; & ainsi du reste.

LE MARCHAND. Il est donc aussi de tous métiers?

MERCURE. Il le semble.

LE MARCHAND. Dy-moy, mon amy, ne feras-tu point fâché de servir?

CHRYSIPE. Non; car cela n'est pas en

notre pouvoir, & ce qui n'est pas en notre pou-  
voir, est indifférent.

LE MARCHAND. Je ne t'entens point.

CHRYSIPE. Quoy! tu ne sçais pas qu'il y  
a des choses principales, & moins principales?

LE MARCHAND. Encore moins.

CHRYSIPE. C'est que tu n'as pas la faculté  
compréhensive; & que tu n'es pas accoustumé à  
nos termes; Mais quand tu auras appris la Phi-  
losophie, tu ne sçauras pas seulement cela, mais  
ce que c'est qui accident, & accident d'accident.

LE MARCHAND. Appren-moy ce que ce-  
la signifie; car ces mots ne sont rien.

CHRYSIPE. Rien n'empêche que tu ne  
le sçaches; si quelqu'un venoit à être blessé à  
une jambe, dont il fust déjà estropié, la pre-  
mière blessure seroit vn accident, & la seconde  
vn accident d'accident.

LE MARCHAND. La grande subtilité!  
mais ne sçais-tu rien d'usage?

CHRYSIPE. Je sçay faire des filets à pren-  
dre les hommes.

LE MARCHAND. Comment s'appellent-ils?

CHRYSIPE. Des syllogismes.

LE MARCHAND. Il faut que ce soit vn  
ouvrage fort subtil?

CHRYSIPE. Voicy quel il est; As-tu vn fils?

LE MARCHAND. Biauxquoy?

CHRYSIPE. Si vn crocodile l'auoit pris, & qu'il eust promis de le rendre, pourueu qu'on luy pût dire ce qu'il a résolu d'en faire, Que répondrais-tu ?

LE MARCHAND. Je ne sçay. Répon pour moy, ie te prie, de peur qu'il ne le déuore.

CHRYSIPE. Ne crains rien ; iet'apprendray d'autres choses bien plus subtiles, & de plus fins argumens, comme le *Moissonneur*, le *Dominant*, l'*Electra*, & le *Masqué*.

LE MARCHAND. Quelle est cette *Electra* ?

CHRYSIPE. La fille d'Agamemnon si célèbre, qui sçait en mesme temps vne chose, & ne la sçait pas ; Car elle sçait qu'Oreste est son frere, mais elle ne sçait pas, que celuy qui est present, est Oreste. Pour le *Masqué* il est tout à fait incompréhensible. Répon-moy ; Tu connois ton pere ?

LE MARCHAND. Qui en doute ?

CHRYSIPE. Si ie te le présentois masqué, que répondrais-tu ?

LE MARCHAND. Que ie ne le connois point.

CHRYSIPE. Tu connois donc ton pere, & si tu ne le connois pas ?

LE MARCHAND. Nullement ; car qu'on le démasque ie le connoistray ; Mais encore, quel est le but d'une Science si admirable ? Et lors  
que



que tu y feras arriué, comment viuras-tu?

CHRYSIPE. Selon Nature; Mais il faut bien traualier auparavant, & s'vfer les yeux sur de vieux manuscrits tout grifonnez; lire de gros commentaires, & aprendre des termes barbares & inconnus. Avec tout cela, on ne sçauroit estre sage sans s'estre purgé le cerueau trois fois avec de l'ellebore.

LE MARCHAND. Cela est grand & genereux; mais d'estre vn passe vsurier comme tu-és, cela est-il d'un homme qui a pris trois fois de l'ellebore, & qui a vne vertu consommée?

CHRYSIPE. Ouy; car il n'appartient qu'au sage de faire profiter son argent.

LE MARCHAND. Pourquoi?

CHRYSIPE. Parce qu'il n'appartient qu'à luy de tirer des consequences, & que l'interest est vne consequence du principal. Par la mesme raison, il peut tirer l'interest de l'interest, comme d'une consequence on en tire vne autre; Et cela se prouue par ce Syllogisme hypothetique, si le premier luy appartient, aussi fait le second; Or le premier luy appartient, Ergo le second.

LE MARCHAND. Il faut dire la mesme chose de l'argent que tu prens pour instruire la jeunesse; Que le sage peut faire profit de tout, & mesme de la Vertu?

CHRYSIPE. Tu l'entens; mais ce n'est pas à cause de moy que ie le prens, c'est à cause de mon disciple; Car comme il est plus honneste de donner que de recevoir, ie ne refuse pas d'estre le preneur, afin qu'il soit le donneur.

LE MARCHAND. Mais vous dites le contraire, Que le disciple est le preneur, & le maistre le donneur en l'instruisant?

CHRYSIPE. Tu fais le railleur, mais pren garde que ie ne te perce à iour d'une demonstration.

LE MARCHAND. Et qu'en ariuera-t-il?

CHRYSIPE. Honte, silence, confusion; car si ie veux presentement, ie te changeray en pierre.

LE MARCHAND. Comment cela; es-tu vn Persee?

CHRYSIPE. Voicy comment, La pierre est vn corps?

LE MARCHAND. Il est vray.

CHRYSIPE. Vn animal est vn corps?

LE MARCHAND. Sans doute.

CHRYSIPE. Tu-es animal?

LE MARCHAND. Cela s'entend.

CHRYSIPE. Ergo tu-es pierre?

LE MARCHAND. Nullement; mais ie te prie, ren-moy ma premiere forme.

CHRYSIPE. Il est aisé, Nulle pierre n'est

animal, Tu es animal, Ergo tu n'es pas pieux.

LE MARCHAND. Grand mercy, ie commence déjà à sentir du froid aux jambes, & auois peur d'estre pétrifié comme Niobe; Cela fera cause que ie t'achèteray. Combien en veut-on?

MERCURE. Cont écus.

LE MARCHAND. Les voilà.

MERCURE. Es-tu seul?

LE MARCHAND. Non; tous les Banquiers y ont part.

MERCURE. Ils sont en grand nombre, & bien capables du *Moiffonneur*; car ils sont forts & robustes. *Argument dont il a parlé.*

IUPITER. Ne t'achuse point; Publies-en un autre.

MERCURE. Là ho! Peripateticien descendez; Voicy le beau, le riche, le sçauant, le doux, le sage, le modéré; en un mot, conuenable à la vie humaine, & qui plus est, double.

VN MARCHAND. Comment cela?

MERCURE. Il semble autre dedans que dehors, c'est pourquoy si tu l'achètes fourniray de distinguer entre l'homme extérieur & l'intérieur.

LE MARCHAND. Quels sont les principaux dogmes?

MERCURE. Qu'il y a trois sortes de biens,

ceux du corps, de l'esprit, & de la fortune.

LE MARCHAND. Cela est humain.

Combien me coustera-t-il?

MERCURE. Cinq cens liures.

LE MARCHAND. C'est beaucoup.

MERCURE. Ce n'est pas trop; car il semble auoir de l'argent caché, & tu ne te sçauois trop hastier de l'emmener; parce qu'il y aura bien des enchérisseurs. D'ailleurs, comme il n'ignore rien, il t'apprendra combien vit vn moucheron; iusqu'à quelle profondeur les rayons du Soleil penterent la mer; quelle est l'ame des huïstres, & mille autres curiositez.

LE MARCHAND. Dieux! qu'il est subtil?

MERCURE. Il sçait bien encore d'autres choses plus curieuses, Comment se forme l'enfant dans le ventre de la mere; Que l'homme est vn animal risible, & non pas l'asne, qui ne sçait ni rire ni bastir, ni nauiger.

LE MARCHAND. Voila vn sçauoir admirable, & sur tout, bien necessaire. Tien, voila ton argent.

IUPITER. Que reste-t-il?

MERCURE. Le Sceptique; Descendez, Pyrrhon, il se faut hastier; car la presse s'écoule. Qui veut celuy-cy?

VN MARCHAND. Moy; mais dy auparavant, que sçais-tu, Pyrrhon?

PYRRHON. Rien.

LE MARCHAND. Comment rien ?

PYRRHON. Parce que ie ne sçay pas seulement s'il y a quelque chose au monde.

LE MARCHAND. Et ne suis-je pas ?

PYRRHON. Je ne sçay.

LE MARCHAND. Et toy ?

PYRRHON. Encore moins.

LE MARCHAND. Dieux ! la plaisante incertitude ! Et que veulent dire ces balances ?

PYRRHON. C'est pour peser les raisons de part & d'autre , & après auoir bien pesé & considéré tout, ie trouue que ie ne sçay rien.

VN MARCHAND. Es-tu aussi extrauagant dans les mœurs, que dans la doctrine, & ne fais-tu rien avec ordre ?

PYRRHON. Tout ; horsmis que ie ne pour-  
suis point vn fugitif.

*La Verité  
qui s'en-  
fuit.*

LE MARCHAND. Pourquoi ?

PYRRHON. Parce que ie ne sçauois ap-  
hender.

*Il iouë sur  
le mot d'a-  
prehender,  
qui signifie  
prendre,  
& conce-  
voir.*

LE MARCHAND. Je le croy ; car tu-és as-  
sez pesant ; mais encore quel est le but de ton  
sçauoir ?

PYRRHON. Ne voir, ni n'ouïr, ni n'en-  
tendre.

LE MARCHAND. Quoy ! estre sourd &  
aueugle !

PYRRHON. Et avec cela, perdre le sens & la raison, & n'être en rien différent d'un vermis-seau.

LE MARCHAND. Tu mérites, que t'on t'achète, pour ta rareté, comme une pièce de cabinet; Combien en veut-on?

MERCURE. Vingt-cinq francs.

LE MARCHAND. Les voilà; Hé bien! que dis-tu maintenant? n'es-tu pas à moy?

PYRRHON. Je ne sçay.

LE MARCHAND. Cela est pourtant vrai, l'argent est compté, & la marchandise livrée.

PYRRHON. Je ne me détermine point, & tiens toujours la balance égale.

LE MARCHAND. Cependant, il me faut suivre; car ie t'ay acheté.

PYRRHON. Qui le sçait?

LE MARCHAND. Le Sergent & les assistants.

PYRRHON. Y a-t-il quelqu'un icy?

LE MARCHAND. Je te le feray tantost bien sçavoir en te faisant travailler à coups de baston.

MERCURE. Suy-le, sans tant contester, A demain, Messieurs, que nous vendrons la vie des bourgeois & des artisans, & autres de moindre étoffe.

## LE PESCHEVR, OV LA VENGEANCE.

## D I A L O G U E

DE LUCIEN ET DES PHILOSOPHES,

Où plusieurs autres parlent.

*Et s'excuse de ce qu'il a dit contre les Philosophes, sur ceux qui abusent de ce nom, comme n'ayant point eu dessein de parler des autres.*

SOCRATE. **D**ONNE, donne, à bons coups de moires & de pierres, sur cet imposteur ; Prenons garde qu'il ne nous échape ; Boute, Platon, Boute Chrysipe ; Choquons tous ensemble ; Que le baston & la besace s'arment d'un commun accord contre leur commun ennemy ; car il n'a épargné personne ; Qu'est-ce, Aristipe, tu languis ? Que le souvenir de l'injure qu'il s'a faite, serve à t'animer à la vengeance ; C'est à ce coup, Diogene, qu'il faut mettre le baston en œuvre, & montrer ce que tu sçais faire. Courage, Aristote, doublons le pas. Bon, le voila pris. Nous te tenons, meschant, tu ne nous échaperas pas, On te fera voir tout à cette heure quelles gens tu-as offensés ? De quelle mort le ferons-nous mourir ? mais ce n'est

pas assez d'une mort, il faut qu'il en souffre plusieurs, pour réparation de son crime; autrement la Justice ne seroit pas satisfaite, qui proportionne la peine au délit.

PLATON. Je suis d'avis qu'on luy arrache les yeux, & qu'on luy coupe la langue, puis qu'on le mette en croix, après l'avoir bien fouetté; Que t'en semble, Empedocle?

EMPEDOCLE. Il le faut ietter tout vif dans la fournaise du mont Etna, pour luy apprendre à parler de ceux qui valent mieux que luy.

PLATON. Mettons-le plustost en pièces, comme Penthée ou Orphée, afin que chacun en ait sa part.

LUCIEN. Hé! pardon, Messieurs! ie vous en jure au nom de la Philosophie.

SOCRATE. Point de pardon, mon amy, Il n'y a point de société entre l'homme & les bestes farouches.

LUCIEN. Suiuez plustost le conseil d'Homere, *Prenez la rançon du capuf & le laissez aller.*

PLATON. Tu-as beau dire; tu ne nous échaperas pas.

LUCIEN. Si Homere me manque, j'auray recours à Euripide, *Ne reiettez point les prières du misérable, qui implore vostre assistance.*

PLATON.



PLATON. Mais il dit en vn autre endroit, Que celuy qui a fait le mal, se doit refoudre à le souffrir, & que la fin de la calomnie est l'infelicité.

LUCIEN. Puis-qu'il n'y a point moyen d'échaper, dites-moy pour le moins ce que j'ay fait?

PLATON. Tu le demandes, meschant, après nous auoir vendus comme esclaves; nous qui ne sommes pas seulement libres, mais qui afranchissons les autres! Tu nous vois donc assembler pour tirer vengeance de cette injure, après auoir obtenu de Pluton vn iour de répit pour te venir persecuter. Il n'est pas iusqu'à Pythagore qui n'en ait voulu estre, le vois-tu en ce coin qui ne dit mot?

LUCIEN. Je commence à reprendre haleine; car ie suis assuré que vous ne me ferez point de mal pourueu que vous me vouliez écouter. Iettez ces pierres que vous auez amassées, ou les gardez plustost pour en lapider ceux qui le méritent.

PLATON. Tu nous cajoles en vain pour essayer de te sauuer. Il faut que tu vestes vn pourpoint de pierre, comme dit Homere, pour reparation des crimes que tu-as commis.

LUCIEN. Moy, Messieurs. Ha! ne traitez pas si mal vostre bien-faiteur, qu'on ne vous

Mm

accusé d'ingratitude comme les Philosophes de ce temps-cy. Vous perdriez trop à ma mort.

PLATON. Qui a jamais oui parler d'une si grande insolence ? à la fin il nous fera croire que nous luy sommes fort obligés, pour nous avoir vendus à l'encan.

*Thamiris  
& Euryto.*

*On, de lan-  
cer le ja-  
velot.*

LVCIEEN. Quelle aparence y a-t-il que ie vous aye voulu offenser, moy qui vous dois tout ce que ie sçais & ce que ie vauz, puis-que c'est dans vos livres que j'ay puisé ma doctrine, & dans ce divin parterre que j'ay cueilly les fleurs dont ie suis paré. Il faudroit que ie fusse plus brutal que ces barbares qui s'attaquerent à Apollon & aux Muses, après avoir appris d'eux l'art de chanter & celui de tirer de l'arc.

PLATON. C'est-là vn trait de ta Rhetorique; car on dit que tu es grand Orateur. Mais tu es d'autant plus coupable, que tu te fers de nos armes contre nous-mêmes, & que tu jettes des pierres dans vn jardin où tu as cueilly des fleurs.

LVCIEEN. Je n'eusse iamais crû, que de si Grans hommes se fussent laissez transporter à la colère sur les bruits de la Renommée. Pour le moins ne me condamnez pas sans m'ouïr, & faites qu'on iuge nostre procès par les loix de la Justice. Commençons du iuge, du temps, & du lieu; & puis, vous parlerez l'un ou l'autre,

ou tous ensemble, & ie répondray à tous les chefs de vostre accusation & acquiesceray au jugement quel qu'il puisse estre, Que si ie gagne ma cause ie ne veux point d'autre récompense, sinon, que vous tourniez vos armes contre ceux qui vous ont animez contre moy.

P L A T O N. Encore que ce soit donner moyen d'échaper à vn imposteur, nous voulons bien te permettre de te défendre, pourueu que ce soit deuant vn Iuge qui ne nous soit point suspect. Qui prendrons-nous?

L V C I E N. La Philosophie.

P L A T O N. Mais elle ne peut estre Iuge & partie tout-ensemble; car c'est elle que tu-as offensée en nostre personne.

L V C I E N. J'ay tant de confiance en la bonté de ma cause, que ie ne craindrois pas de prendre pour Iuges mes ennemis.

P L A T O N. Que ferons-nous, Messieurs, nous ne pouuons refuser des offres si raisonnables.

S O C R A T E. Il le faut prendre au mot, & luy donner audience; Car si nous le condamnons sans l'ouir nous ouurons vne large porte à la calomnie, & ie ne sçauois que répondre à mes accusateurs, s'ils venoient à me reprocher ce crime.

P L A T O N. Tu-as raison; Allons trouver

276      L E P E S C H E V R ,  
la Philosophie, & luy demander justice.

L V C I E N. Courage, Messieurs, voila qui est bien plus raisonnable que ce que vous vouliez tantost faire. Mais où est-elle ? car ie ne vous céle point qu'il y a long-temps que ie la cherche inutilement. I'ay bien trouué des gens qui se vantoient de le sçauoir, & s'offroient de m'y mener ; mais i'ay reconnu à la fin qu'ils ne le sçauoient pas mieux que moy. Quelquefois i'ay esté en des lieux, où l'on disoit qu'elle estoit, & i'en voyois sortir des Personnages fort venerables ; Mais en entrant ie n'ay trouué au lieu d'elle qu'une courtisane plastrée & fardée, qui taschoit de cacher son afféterie sous vne feinte negligence ; mais ses actions la faisoient assez reconnoistre & démentoient ses paroles ; car elle aymoît les cajoleries & les presens, & faisoit plus d'estat des Grans Seigneurs que des autres. D'ailleurs, quoy qu'elle parust fort negligée, elle portoit des parures & des ornemens sous sa robe. Ie me retiray donc de bonne heure, de peur d'estre pris en ses filets, & eus pitié de ceux, qui au lieu de la Philosophie, n'embrassent que son fantosme.

P L A T O N. Il est vray que sa demeure n'est pas connue de tout le monde, mais elle doit passer icy au retour de l'Academie, pour s'aller promener au Pœcile. La vois-tu qui vient avec

une façon douce & modeste ? On diroit qu'elle médite par le chemin, tant elle marche lentement.

L V C I E N. I'en voy plusieurs qui ont sa démarche & sa contenance ; mais nous la reconnissons bien à ses discours, & encore mieux à ses actions.

L A P H I L O S O P H I E. Qu'est-ce-cy, mes amis, vous a-t-on fait quelque affront là bas que vous estes venus icy ? Qui est cet homme que vous traînez ? Est-ce quelque voleur, ou quelque assassin ?

P L A T O N. Non, mais vn monstre, qui n'est pas digne de viure, pour s'estre ataqué à toy que tout l'Vniuers respecte, & nous auoir dit des injures à nous qui sommes tes disciples ?

L A P H I L O S O P H I E. Il ne faut pas prendre garde aux paroles, mais aux actions ; Ne voyez-vous pas que ie souffre tous les iours que la Comedie me déchire en plein Theatre ; car comme les vens allument vn flambeau au lieu de l'éteindre, les faux rapports redoublent l'éclat de la Vertu, & font briller dauantage sa lumière. Comment estes-vous deuenus si chagrins & si coléres en l'autre monde, vous qui criiez tant contre les passions en celuy-cy ?

P L A T O N. La Renommée nous a apporté iusqu'aux enfers, l'affront que celuy-cy nous a

fait, & nous en a tirez pour venir venger cette injure.

LA PHILOSOPHIE. Il ne faut pas le condamner sans l'ouïr ; Que répons-tu à cela, mon amy ?

LVCIE N. Que j'ay eu bien de la peine, diuine Fille du Ciel, à les faire consentir à te vouloir prendre pour Juge, quoy qu'il n'y ait que toy capable de découurir la verité, & de convaincre le mensonge.

PLATON. Tu la cajoles maintenant, détestable, après l'auoir vendue au plus offrant pour deux catolus ?

LA PHILOSOPHIE. Prenez garde que ce ne soit pas à moy qu'il en veuille, mais à ceux qui abusent de mon nom.

LVCIE N. Tu le sçauras tantost, après nous auoir ouïs ; Allons seulement à l'Aréopage, ou plustost à la forteresse, pour découurir de plus haut ce qui se passe dans la ville.

LA PHILOSOPHIE. Attendez-moy au Poëcile, mes compagnes, ie reuiendray bientôt vous trouver.

LVCIE N. Qui sont-elles ?

LA PHILOSOPHIE. Celle que tu vois si robuste, c'est la Vertu, la Science marche devant, suivie de la Verité.

LVCIE N. Où est la Verité ? ie ne la voy point.

## OV LA VENGEANCE. 279

LA PHILOSOPHE. C'est celle-là qui se cache & qui ne veut pas qu'on la voye, parce qu'elle est nuë & sans ornement ; mais regarde de ce costé-là tu la verras à demy.

LVCIEEN. Je la découvre à toute peine. Mais pourquoy ne les mènes-tu pas avec toy pour rendre la compagnie plus complete ? outre qu'il est difficile sans elles de nous bien juger, & que je veux prendre la Verité pour mon Adversaire.

LA PHILOSOPHE. Suivez-moy, mes chers sœurs ; car vous avez quelque intérêt à la cause.

LA VERITE'. Allez-y vous autres ; car pour moy il y a long-temps que je sçais ce qui en est, & que je ne me mêle plus des choses du monde.

LVCIEEN. Mais tu es nécessaire à la justification d'un innocent.

LA VERITE'. Que la Liberté donc vienne avec moy, pour m'assister au jugement d'une personne qui est en peine pour l'amour d'elle, & que la Raison demeure.

LVCIEEN. Nous en avons besoin aussi ; car nous avons affaire à des gens qu'il est difficile de convaincre, parce qu'ils trouvent toujours quelque échapatoire.

LA VERITE'. Qu'elle vienne donc, &

amène avec soy la Demonstration. Suiuez-moy toutes, puis-que vous estes necessaires au jugement.

A R I S T O T E. Quoy ! nostre aduersaire se veut seruir contre nous de la Verité ?

LA PHILOSOPHIE. As-tu peur qu'il ne la corrompe ?

P L A T O N. Non ; mais il est fort artificieux.

LA PHILOSOPHIE. Il ne sçauroit rien faire en presence de la Vertu, qui tient la balance ; mais comment est-ce qu'il s'appelle ?

L V C I E N. Parrhesiade, fils d'Alethion, & d'Elenxiclée.

LA PHILOSOPHIE. Quel est son pais ?

L V C I E N. La Syrie près de l'Euphrate ; Quoy ! tu t'en estonnes. Il y a plusieurs de mes parties dont l'origine n'est pas moins barbare. Il n'importe que la langue soit si pure, pourueu que la doctrine le soit.

LA PHILOSOPHIE. Il est vray ; mais quelle est ta profession ? car il est besoin de le sçauoir.

*C'est à peu  
près ce que  
son nom  
signifie.*

L V C I E N. C'est de dire la verité librement, & de conuaincre l'orgueil & l'imposture.

LA PHILOSOPHIE. Tu fais vn métier bien dangereux, & qui a beaucoup d'ennemis.

L V C I E N. Il le paroist bien ; car ie suis déjà en danger



en danger pour ce sujet, & comme i'ayme la simplicité & la verité, autant que ie hay le mensonge & l'arrogance, ie trouue bien plus d'objets de ma haine, que de mon amour.

LA PHILOSOPHIE. Aussi ces deux choses ne sont-elles qu'une, quoy qu'elles paroissent doubles ; c'est pourquoy elles ne doiuent point estre separées.

LUCIEN. Tu le sçais mieux que personne ; mais il est vray que i'abhorre les meschans autant que i'ayme les gens de bien.

LA PHILOSOPHIE. Puis-que nous voicy deuant le Temple de Minerue, Que les Ministres du Temple rangent les sièges, tandis que nous entrerons pour faire nostre prière.

LUCIEN. Je te prie, grande Deesse, comme tu découures tout du haut de ton Temple, de m'ayder à decouvrir la fourbe & l'imposture. Tu sçais combien tu-en vois tous les iours qui se parjurent, il est temps que tu les châties. Que si tu vois que le mensonge l'emporte sur la verité, donne-moy pour le moins ton suffrage pour contrebalancer celuy des autres.

LA PHILOSOPHIE. Nous voila assis, commençons ; Que les Philosophes choisissent quelqu'un pour porter la parole, car ils ne sçauroient parler tous ensemble ; Et quand il aura acheué, l'accusé parlera à son tour.

*Gorgias,  
Polus,  
Prodicus,  
Hippias.*

LES PHILOSOPHES. Qui prendrons-nous ? C'est à toy Platon à nous défendre , car tu - as l'esprit sublime , & les raisons fortes & pressantes , accompagnées de délicatesse & des autres graces de ton país. Rassemble donc tout ce que tu-as iamais dit contre tes ennemis & tes envieux , car celuy-cy est pire que tous les autres. Déploye toutes les forces de ton éloquence , & mets en œuvre toutes les figures de ta Rhetorique , & particulièrement l'Ironie qui t'est si familiere , avec ces interrogations fréquentes & agréables. Dy, si tu veux , que Iupiter monte sur son Char ailé pour prendre vengeance des coupables.

PLATON. Je ne suis pas assez fort pour vne si grande accusation , prenez plustost Diogene , ou quelque'autre Philosophe accoustumé à dire des injures ; car il n'est pas tant question icy d'élégance que de vehemence & de force.

DIOGENE. C'est-moy qui seray l'accusateur , puis-que c'est-moy , aussi-bien , qu'il a traité le plus mal , & qu'il n'est pas besoin de grand discours où la chose parle de soy-mesme.

PLATON. Souvien-toy qu'il ne s'agit point icy des differens qui sont entre nous , mais d'un affront qui nous est fait en commun ; c'est pourquoy n'abandonne point nostre cause , pour plaider la tienne. Il n'est question que de sça-

voir si nous sommes tels que celui-cy nous a dépeins. Parle fortement, comme le merite la grandeur de l'injure, & l'estime qu'on a de toy.

**DIOGENE.** Ne craignez point, Messieurs, ie n'oubliera y rien qui serue à nostre défense, & ne trahira y point nostre cause. Que si la Philosophie mesme, comme elle est d'une nature douce & paisible, qui n'ayme pas la vengeance, vouloit pardonner au coupable, ie feray voir à cegaland, que ie ne porte pas en vain un baston.

**LA PHILOSOPHIE.** Il le faut vaincre par la raison & non par la force. Mais ne tarde pas davantage, Voila l'eau versée, & toute la compagnie attentive à ouïr ce que tu diras. *Confirme  
ancienne  
d'horloges  
d'eau.*

**LUCIEN.** Puis-qu'il n'y a que Diogene qui parle, que les autres prennent place parmi les Iuges.

**LA PHILOSOPHIE.** Mais ne crain-tu point de faire tes Iuges de tes parties?

**LUCIEN.** Non ; Cela ne servira qu'à faire éclater davantage mon innocence, & à honorer mon triomphe.

**LA PHILOSOPHIE.** Je te trouve bien genereux ; Prenez place , puis-qu'il le veut, & que Diogene parle.

**DIOGENE.** Je ne m'amuseray point à décrire icy les avantages de la Philosophie , ni à représenter les services que tous ces Grands personnages que voicy ont rendus au genre

humain. Il n'y point d'apparence de perdre en louanges superflues, le temps qu'on nous a donné pour faire nos plaintes, puis-qu'il n'y en a pas trop pour vne si grande accusation. Ce Sophiste que vous voyez, ayant quitté le barreau pour nous venir attaquer, a transporté contre nous tout ce qu'il auoit de force & de véhémence, & ne cesse de nous dire des injures & nous exposer au mépris & à la haine publique; Car il veut faire passer nos plus hautes meditations pour des chimeres, & nous traite de ridicules, ayant gagné par là l'aprobation du peuple, qui n'aymerien tant que la médifance, & qui est bien aise de voir déchirer la reputation des plus Grans hommes, comme si leur abaissement contribuoit quelque chose à sa gloire. C'est ainsi qu'on se plaisoit autrefois à voir exposer Socrate en risée dans les Comedies d'Eupolis & d'Aristophane; mais ce n'estoit pas vn si grand crime de railler vn particulier, en vn iour de réjouissance, où la bouffonnerie faisoit partie de la feste, que d'assembler toute vne compagnie d'honnestes gens comme fait celuy-cy, pour reciter vn volume d'inuectiues contre les Philosophes les plus célèbres, sans qu'on luy en ait iamais donné aucun sujet; ce qui le rend sans excuse. Mais ce qui est insupportable, c'est qu'il emprunte le sacré nom de la Philosophie pour maltraiter

*Feste de  
Bacchus.*

ses disciples, & se sert du Dialogue nostre fauory contre nous-mesmes, ayant corrompu iusqu'à Menipe l'un de mes sectateurs pour se moquer de nous plus hardiment. Il en faut donc faire vn châtiment exemplaire, si nous ne voulons deuenir la fable du peuple, & donner licence à tout le monde de nous dire des injures. Car de se taire, en cette rencontre, ce ne seroit pas modestie, mais lascheté, après auoir souffert le plus grand affront qu'on puisse faire à des gens libres, qui est de les vendre pour esclaves, & moy particulierement qu'il a liuré pour deux carolus, comme l'opprobre de tous les autres. Quelque artificieux donc qu'il puisse estre, ie ne sçay ce qu'il pourra dire, d'auoir ainsi prophané ce qu'il y a de plus saint parmy les hommes. C'est-là le sujet pourquoy nous nous sommes assemblez ; & nous nous adressons à toy, pour tirer vengeance de cette injure, afin d'empescher qu'à l'auenir on ne nous méprise, & qu'aucun ne soit si osé de rien entreprendre de semblable.

LES PHILOSOPHES. Courage, Diogene, voila parler fortement, & dire beaucoup de choses en peu de paroles.

LA PHILOSOPHIE. Cessez ces vaines acclamations, & qu'on verse de l'eau à l'accusé pour se défendre.

LES PHILOSOPHES. Que dira-t-il?

LUCIEN. Que Diogene n'a pas dit tout ce qui faisoit contre moy, & en a oublié ce qu'il y auoit de plus atroce, dont i'ay pourtant si peu de honte, que ie le veux dire moy-mesme, parce que cela seruira à l'éclaircissement de la verité, & fera voir qui sont ceux que i'ay voulu piquer dans cette satire. Que si ma réponse a quelque chose de rude, qu'on ne s'en prenne pas à moy, mais à ceux qui en sont cause par leurs vices. Pour reprendre la chose de plus haut, dès que i'eus remarqué le mensonge, l'impudence, & les criailleries du barreau, avec les autres vices de la chicane, le la quittay promptement, pour me ietter entre les bras de la Philosophie comme en vn port salutaire; Car elle meine vne vie tranquile éloignée du trouble & de la discorde, & ses préceptes sont tres-saints, pourueu qu'on les veuille pratiquer, ce que peu de gens font. Lors que i'en eus donc reconnu plusieurs qui n'aymoient pas tant la Philosophie pour elle-mesme, que pour la gloire & le profit, & se contentoient d'auoir la mine & l'apparence de Philosophes, sans en auoir l'effet; l'entray en colere de leur voir profaner ce sacré nom, & ne pus souffrir que des singes contrefissent les hommes, ni qu'un asne couuert de la peau d'un lion voulust passer pour ce qu'il

a'estoit pas. Mais ce qui me faschoit le plus, c'est qu'on vouloit rendre la Philosophie complice de leurs defauts, & accuser de leurs vices ces Grans hommes dont ils empruntoient le nom pour couvrir leurs crimes. Car comme on avoit perdu l'idée de leur vie, & qu'on ne sçavoit plus de quelle façon ils avoient vescu, cela rendoit la calomnie plus plausible. Je voulus donc faire quelque pièce de raillerie, conforme à l'humeur du peuple, pour luy apprendre à vous distinguer de ces infames; mais vous ne le pouvez souffrir, & me traînez en Justice pour ce sujet. Dites-moy, Messieurs, si ie voyois quelqu'un qui revelast les mysteres, serois-je impie de le reprendre? Ne voyez-vous pas que les Intendans des jeux font souvent en leur presence les Acteurs qui representent mal Jupiter, Minerve, ou Neptune, sans que ces Dieux trouvent mauvais qu'on châtie ceux qui ne jouent pas bien leurs personnages? Car de faire mal celuy d'un messager ou d'un esclave, il n'y a pas grand danger; mais il n'est pas pardonnable de deshonnorer un Heros ou un Dieu par des gestes lascifs & des contenance deshonnêtes: Ce qu'il y a de plus étrange, c'est qu'il y en a qui semblent n'apprendre vos maximes, que pour vivre tout au contraire; car ils ne cessent de crier, qu'il faut mépriser la gloire & les richesses, vivre sans

passion, n'estimer Bien que ce qui est honneste; & cependant, ils courent après les grandeurs & les vanitez, n'enseignent que pour de l'argent, sont plus colères que de petis chiens, plus mutins que des coqs, plus timides que des lièvres, plus flatteurs que des singes, plus lascifs que des moineaux, & plus larrons que des chouettes. Ils font rire tout le monde, lors qu'on les voit parmy la foule, à la suite des Grans, & se preser à leur porte ou à leur table, où ils sont insupportables mesme aux Courtisans, par leurs lâches flateries; & contrains par la force du vin, font & disent cent extrauagances, & exposent en risée la Philosophie. Mais ce qui est de plus honteux, c'est que disant que le sage n'a besoin de rien, & possède tout en soy-mesme, ils ne cessent de demander, & se fâchent quand on les refuse, qui est vne chose aussi plaisante, que si l'on voyoit quelqu'un mendier avec la pourpre & le diadème. Cependant, lors qu'ils vous importunent de leurs demandes ils vous font vn grand sermon sur la liberalité, & disent, que les richesses sont indifferentes; Mais si quelqu'un de leurs amis a besoin de quelque chose, ou les prie de luy faire part de ce qu'ils ont de trop, ils demeurent muets comme des poissons, & tous ces beaux discours de Vertu s'en vont en fumée. En vn mot, leur amitié ne dure qu'autant



tant qu'on ne touche point à leur bourse ; le moindre interest est capable de la rompre, & de les faire renoncer à leurs maximes. Semblables à ces chiens qui se iouënt ensemble, mais si quelqu'un vient à ietter vn os au milieu d'eux, aussitost ils s'entremordent. On dit, à ce propos, qu'autrefois vn Roy d'Egypte aprit des singes à danser , à quoy ils reüssirent admirablement, comme cet animal ayme à contrefaire toutes les actions de l'homme. Ce spectacle dura longtemps, iusqu'à ce qu'un bourgeois qui vouloit rire s'auisa de ietter des noix dans la sale ; car alors, oubliant leurs pas & leur contenance affectée, ils se ruèrent dessus pesse-messe, sans auoir égard à leurs beaux habits ni à leurs masques, & oublierent le personnage qu'ils representoient, pour iouër celuy qu'ils estoient en effet. C'est ce que font ces mauuais Philosophes dont ie parle ; car ie n'ay garde de toucher aux autres. Mais dites-moy, Messieurs, qu'ont ces gens-là de commun avec vous que la mine & l'aparence ? Encore leur pardonnerois-je s'ils vous contrefaisoient bien ; mais ils en sont plus éloignez que le ciel ne l'est de la terre. Voila ce que j'auois à dire pour ma défense ; & ie prens à témoin la Verité, si j'ay rien dit que ce qu'elle sçait elle-mesme.

LA PHILOSOPHIE. Retirez-vous ; qu'on aille aux opinions ; Que vous en semble, mes compagnes ?

O o

LA VERITE'. Pour moy, tandis qu'il a parlé ie haïssois la veüe de honte, & eusse voulu estre bien-loin, parce que i'en reconnoissois plusieurs à ses discours, tant il les a bien dépeins, & pensois voir ce qu'il rapportoit.

LA VERTU. Il n'est arrivé la mesme chose.

LA PHILOSOPHIE. Qu'en dites-vous mes disciples?

LES PHILOSOPHES. Que bien-loin d'estre nostre ennemy, il le faut mettre au rang de nos bien-faiteurs, puis-qu'il a soin de nostre reputation, & qu'il veut conserver l'estime que nous avons acquise durant nostre vie. Nous avons fait iustement comme ceux de Troye, qui presserent tant des Comediens qui passoient par leur pais de leur iouer quelque Tragedie, qu'ils leurs representerēt leurs propres malheurs. Qu'il raille de formaistant qu'il luy plaira des defauts de ceux qui contrefont les Philosophes, nous l'anoüerons, plustost que de le contredire.

DIOGENE. Pour moy, ie luy en fçay bon gré, & non seulement, ie me repens de ce que i'ay dit contre luy, mais ie veux estre son amy à l'auenir.

LA PHILOSOPHIE. Ie le déclare absous tout d'une voix, & le repute pour mien.

LUCIEN. Il reste encore quelque chose à faire, après ma iustification, c'est de châtier les

imposteurs; car je veux être leur accusateur.

LA PHILOSOPHIE. Que le Syllogisme les appelle.

LE SYLLOGISME. Paix, écoutez; Que tous les Philosophes viennent au palais pour se défendre, en présence de la Philosophie, accompagnée de la Verité & de la Vertu.

LYCIEN. Il y en a peu qui se présentent; car ils redoutent la Vertu, & appréhendent que la Verité ne découvre leurs défauts; outre qu'ils sont répandus à cette heure par la ville pour chercher quelque repue franche; mais je sçay bien le moyen de les faire venir. Que tous ceux qui font profession de la Philosophie viennent recevoir chacun vne pièce d'argent & vn pain; Et ceux qui auront la plus grande barbe, auront de surcroist vn cabat de figues. Il n'est point besoin de science ni de vertu, pourueu qu'on sçache faire des argumens en toutes les formes; mais celuy qui remportera le prix de la dispute aura pour récompense vn talent. Grans Dieux! comme ils accourent en foule, & se pressent de tous costez pour entrer! On diroit d'un essain d'abeilles; le Printemps n'a pas tant de fleurs, l'Esté de moissons, ni l'Automne de raisins, pour parler comme les Poëtes. Tout le Palais en est plein, & l'on ne voit par tout que barbes, bastons & besaces, pour ne rien dire des autres marques qui sont pires que

amène avec soy la Demonstration. Suiuez-moy toutes, puis-que vous estes necessaires au jugement.

ARISTOTE. Quoy! nostre aduerfaire se veut seruir contre nous de la Verité?

LA PHILOSOPHIE. As-tu peur qu'il ne la corrompe?

PLATON. Non; mais il est fort artificieux.

LA PHILOSOPHIE. Il ne sçauroit rien faire en presence de la Vertu, qui tient la balance; mais comment est-ce qu'il s'appelle?

LUCIEN. Parrhesiade, fils d'Alethion, & d'Elenxiclée.

LA PHILOSOPHIE. Quel est son païs?

LUCIEN. La Syrie près de l'Euphrate; Quoy! tu t'en estonnes. Il y a plusieurs de mes parties dont l'origine n'est pas moins barbare. Il n'importe que la langue soit si pure, pourueu que la doctrine le soit.

LA PHILOSOPHIE. Il est vray; mais quelle est ta profession? car il est besoin de le sçauoir.

*C'est à peu  
près ce que  
son nom  
signifie.*

LUCIEN. C'est de dire la verité librement, & de conuaincre l'orgueil & l'imposture.

LA PHILOSOPHIE. Tu fais vn métier bien dangereux, & qui a beaucoup d'ennemis.

LUCIEN. Il le paroist bien; car ie suis déjà en danger

en danger pour ce sujet, & comme j'ayme la simplicité & la verité, autant que ie hay le mensonge & l'arrogance, ie trouue bien plus d'objets de ma haine, que de mon amour.

LA PHILOSOPHIE. Aussi ces deux choses ne sont-elles qu'une, quoy qu'elles paroissent doubles ; c'est pourquoy elles ne doiuent point estre separées.

LUCIEN. Tu le sçais mieux que personne ; mais il est vray que j'abhorre les meschans autant que j'ayme les gens de bien.

LA PHILOSOPHIE. Puis-que nous voicy deuant le Temple de Minerue, Que les Ministres du Temple rangent les sièges, tandis que nous entrerons pour faire nostre prière.

LUCIEN. Je te prie, grande Deesse, comme tu découures tout du haut de ton Temple, de m'ayder à decouvrir la fourbe & l'impolture. Tu sçais combien tu-en vois tous les iours qui se parjurent, il est temps que tu les châties. Que si tu vois que le mensonge l'emporte sur la verité, donne-moy pour le moins ton suffrage pour contrebalancer celuy des autres.

LA PHILOSOPHIE. Nous voila assis, commençons ; Que les Philosophes choisissent quelqu'un pour porter la parole, car ils ne sçauroient parler tous ensemble ; Et quand il aura acheué, l'accusé parlera à son tour.

*Gorgias,*  
*Polus,*  
*Prodicus,*  
*Hippias.* LES PHILOSOPHES. Qui prendrons-nous ? C'est à toy Platon à nous défendre , car tu - as l'esprit sublime , & les raisons fortes & pressantes , accompagnées de délicatesse & des autres graces de ton país. Rassemble donc tout ce que tu-as iamais dit contre tes ennemis & tes envieux , car celui-cy est pire que tous les autres. Déploye toutes les forces de ton éloquence, & mets en œuvre toutes les figures de ta Rhetorique, & particulièrement l'Ironie qui t'est si familiere , avec ces interrogations fréquentes & agréables. Dy, si tu veux, que Jupiter monte sur son Char ailé pour prendre vengeance des coupables.

PLATON. Je ne suis pas assez fort pour vne si grande accusation , prenez plustost Diogene, ou quelqu'autre Philosophe acoustumé à dire des injures ; car il n'est pas tant question icy d'élégance que de vehemence & de force.

DIOGENE. C'est-moy qui seray l'accusateur, puis-que c'est-moy, aussi-bien, qu'il a traité le plus mal, & qu'il n'est pas besoin de grand discours où la chose parle de soy-mesme.

PLATON. Souvien-toy qu'il ne s'agit point icy des differens qui sont entre nous, mais d'un affront qui nous est fait en commun ; c'est pourquoy n'abandonne point nostre cause, pour plaider la tienne. Il n'est question que de sça-

voir si nous sommes tels que celui-cy nous a dépeins. Parle fortement, comme le merite la grandeur de l'injure, & l'estime qu'on a de toy.

DIOGENE. Ne craignez point, Messieurs, ie n'oublieray rien qui serue à nostre défense, & ne trahiray point nostre cause. Que si la Philosophie mesme, comme elle est d'une nature douce & paisible, qui n'ayme pas la vengeance, vouloit pardonner au coupable, ie feray voir à ce galand, que ie ne porte pas en vain vn baston.

LA PHILOSOPHIE. Il le faut vaincre par la raison & non par la force. Mais ne tarde pas davantage, Voila l'eau versée, & toute la compagnie attentive à ouïr ce que tu diras. *Consomme  
ancienne  
d'horloges  
d'eau.*

LUCIEN. Puis-qu'il n'y a que Diogene qui parle, que les autres prennent place parmy les Iuges.

LA PHILOSOPHIE. Mais ne crain-tu point de faire tes Iuges de tes parties?

LUCIEN. Non; Cela ne seruira qu'à faire éclater davantage mon innocence, & à honorer mon triomphe.

LA PHILOSOPHIE. Ie te trouue bien genereux; Prenez place, puis-qu'il le veut, & que Diogene parle.

DIOGENE. Ie ne m'amuseray point à décrire icy les auantages de la Philosophie, ni à représenter les seruices que tous ces Grans personnages que voicy ont rendus au genre

humain. Il n'y point d'apparence de perdre en louanges superflues, le temps qu'on nous a donné pour faire nos plaintes, puis-qu'il n'y en a pas trop pour vne si grande accusation. Ce Sophiste que vous voyez, ayant quitté le barreau pour nous venir attaquer, a transporté contre nous tout ce qu'il auoit de force & de véhémence, & ne cesse de nous dire des injures & nous exposer au mépris & à la haine publique; Car il veut faire passer nos plus hautes meditations pour des chimeres, & nous traite de ridicules, ayant gagné par là l'approbation du peuple, qui n'aymerien tant que la médifance, & qui est bien aise de voir déchirer la reputation des plus Grans hommes, comme si leur abaissement contribuoit quelque chose à sa gloire. C'est ainsi qu'on se plaçoit autrefois à voir exposer Socrate en risée dans les Comedies d'Eupolis & d'Aristophane; mais ce n'estoit pas vn si grand crime de railler vn particulier, en vn iour de réjouissance, où la bouffonnerie faisoit partie de la feste, que d'assembler toute vne compagnie d'honnestes gens comme fait celuy-cy, pour reciter vn volume d'inuectiues contre les Philosophes les plus célèbres, sans qu'on luy en ait iamais donné aucun sujet; ce qui le rend sans excuse. Mais ce qui est insupportable, c'est qu'il emprunte le sacré nom de la Philosophie pour maltraiter

*Feste de  
Bacchus.*



ses disciples, & se sert du Dialogue nostre fauory contre nous-mesmes, ayant corrompu iusqu'à Menipe l'un de mes sectateurs pour se moquer de nous plus hardiment. Il en faut donc faire un châtement exemplaire, si nous ne voulons deuenir la fable du peuple, & donner licence à tout le monde de nous dire des injures. Car de se taire, en cette rencontre, ce ne seroit pas modestie, mais lascheté, après auoir souffert le plus grand affront qu'on puisse faire à des gens libres, qui est de les vendre pour esclaves, & moy particulièrement qu'il a liuré pour deux carolus, comme l'opprobre de tous les autres. Quelque artificieux donc qu'il puisse estre, ie ne sçay ce qu'il pourra dire, d'auoir ainsi profané ce qu'il y a de plus saint parmy les hommes. C'est-là le sujet pourquoy nous nous sommes assemblez ; & nous nous adressons à toy, pour tirer vengeance de cette injure, afin d'empescher qu'à l'auenir on ne nous méprise, & qu'aucun ne soit si osé de rien entreprendre de semblable.

LES PHILOSOPHES. Courage, Diogene, voila parler fortement, & dire beaucoup de choses en peu de paroles.

LA PHILOSOPHIE. Cessez ces vaines acclamations, & qu'on verse de l'eau à l'accusé pour se défendre.

LES PHILOSOPHES. Que dira-t-il?

LUCIEN. Que Diogene n'a pas dit tout ce qui faisoit contre moy, & en a oublié ce qu'il y auoit de plus atroce, dont i'ay pourtant si peu de honte, que ie le veux dire moy-mesme, parce que cela seruira à l'éclaircissement de la verité, & fera voir qui sont ceux que i'ay voulu piquer dans cette satire. Que si ma réponse a quelque chose de rude, qu'on ne s'en prenne pas à moy, mais à ceux qui en sont cause par leurs vices. Pour reprendre la chose de plus haut, dès que i'eus remarqué le mensonge, l'impudence, & les criailleries du barreau, avec les autres vices de la chicane, ie la quittay promptement, pour me ietter entre les bras de la Philosophie comme en vn port salutaire; Car elle meine vne vie tranquille éloignée du trouble & de la discorde, & ses préceptes sont tres-saints, pourueu qu'on les veuille pratiquer, ce que peu de gens font. Lors que i'en eus donc reconnu plusieurs qui n'aymoient pas tant la Philosophie pour elle-mesme, que pour la gloire & le profit, & se contentoient d'auoir la mine & l'apparence de Philosophes, sans en auoir l'effet; l'entray en colere de leur voir profaner ce sacré nom, & ne pus souffrir que des singes contrefissent les hommes, ni qu'un asne couuert de la peau d'un lion voulust passer pour ce qu'il

a'estoit pas. Mais ce qui me faschoit le plus, c'est qu'on vouloit rendre la Philosophie complice de leurs defauts, & accuser de leurs vices ces Grans hommes dont ils empruntoient le nom pour couvrir leurs crimes. Car comme on auoit perdu l'idée de leur vie, & qu'on ne sçauoit plus de quelle façon ils auoient vescu, cela rendoit la calomnie plus plausible. Je voulus donc faire quelque pièce de raillerie, conforme à l'humeur du peuple, pour luy apprendre à vous distinguer de ces infames; mais vous ne le pouuez souffrir, & me traînez en Iustice pour ce sujet. Dites-moy, Messieurs, si ie voyois quelqu'un qui reuelast les mysteres, serois-je impie de le reprendre? Ne voyez-vous pas que les Intendans des jeux font souuent en leur presence les Acteurs qui representent mal Iupiter, Minerue, ou Neprune, sans que ces Dieux trouvent mauvais qu'on châtie ceux qui ne iouent pas bien leurs personages? Car de faire mal celui d'un messager ou d'un esclave, il n'y a pas grand danger; mais il n'est pas pardonnable de deshonnorer un Heros ou un Dieu par des gestes lascifs & des contenance deshonnestes: Ce qu'il y a de plus étrange, c'est qu'il y en a qui semblent n'apprendre vos maximes, que pour viure tout au contraire; car ils ne cessent de crier, qu'il faut mépriser la gloire & les richesses, viure sans

passion, n'estimer Bien que ce qui est honneste; & cependant, ils courent après les grandeurs & les vanitez, n'enseignent que pour de l'argent, sont plus colères que de petis chiens, plus mu-  
rins que des coqs, plus timides que des lièvres, plus flatteurs que des singes, plus lascifs que des moineaux, & plus larrons que des chouettes. Ils font rire tout le monde, lors qu'on les voit parmy la foule, à la suite des Grans, & se pres-  
ser à leur porte ou à leur table, où ils sont insu-  
portables mesme aux Courtisâns, par leurs lâches flateries; & contrains par la force du vin, sont  
& disent cent extrauagances, & exposent en ri-  
sée la Philosophie. Mais ce qui est de plus hon-  
teux, c'est que disant que le sage n'a besoin de rien, & possède tout en soy-mesme, ils ne ces-  
sent de demander, & se fâchent quand on les refuse, qui est vne chose aussi plaisante, que si l'on voyoit quelqu'un mendier avec la pour-  
pre & le diadème. Cependant, lors qu'ils vous importunent de leurs demandes ils vous font vn grand sermon sur la liberalité, & disent, que les richesses sont indifferentes; Mais si quelqu'un de leurs amis a besoin de quelque chose, ou les prie de luy faire part de ce qu'ils ont de trop, ils demeurent muets comme des poissons, & tous ces beaux discours de Vertu s'en vont en fumée. En vn mot, leur amitié ne dure qu'au-  
tant

tant qu'on ne touche point à leur bourse ; le moindre interest est capable de la rompre, & de les faire renoncer à leurs maximes. Semblables à ces chiens qui se iouënt ensemble, mais si quel-  
qu'un vient à ietter vn os au milieu d'eux, aussitost ils s'entremordent. On dit, à ce propos, qu'autrefois vn Roy d'Egypte aprit des singes à danser, à quoy ils reüssirent admirablement, comme cet animal ayme à contrefaire toutes les actions de l'homme. Ce spectacle dura longtemps, iusqu'à ce qu'un bourgeois qui vouloit rire s'auisa de ietter des noix dans la sale ; car alors, oubliant leurs pas & leur contenance affectée, ils se ruèrent dessus pelle-messe, sans auoir égard à leurs beaux habits ni à leurs masques, & oublierent le personnage qu'ils representoient, pour iouer celuy qu'ils estoient en effet. C'est ce que font ces mauuais Philosophes dont ie parle ; car ie n'ay garde de toucher aux autres. Mais dites-moy, Messieurs, qu'ont ces gens-là de commun avec vous que la mine & l'aparence ? Encore leur pardonnerois-je s'ils vous contrefaisoient bien ; mais ils en sont plus éloignez que le ciel ne l'est de la terre. Voila ce que j'auois à dire pour ma défense ; & ie prens à témoin la Verité, si j'ay rien dit que ce qu'elle sçait elle-mesme.

LA PHILOSOPHIE. Retirez-vous ; qu'on aille aux opinions ; Que vous en semble, mes compagnes ?

O o

LA VERITE'. Pour moy, tandis qu'il a parlé ie baïssois la veüe de honte, & eusse voulu estre bien-loin, parce que i'en reconnoissois plusieurs à ses discours, tant il les a bien dépeins, & pensois voir ce qu'il raportoit.

LA VERTU. Il m'est arrivé la mesme chose.

LA PHILOSOPHIE. Qu'en dites-vous mes disciples?

LES PHILOSOPHES. Que bien-loin d'estre nostre ennemy, il le faut mettre au rang de nos bien-faiteurs, puis-qu'il a soin de nostre reputation, & qu'il veut conserver l'estime que nous avons acquise durant nostre vie. Nous avons fait iustement comme ceux de Troye, qui presserent tant des Comediens qui passoient par leur pais de leur iouër quelque Tragedie, qu'ils leurs représenteret leurs propres malheurs; Qu'il raille de formaistant qu'il luy plaira des défauts de ceux qui contrefont les Philosophes, nous l'auoüerons, plustost que de le contredire.

DIOGENE. Pour moy, ie luy en scay bon gré, & non seulement, ie me repens de ce que i'ay dit contre luy, mais ie veux estre son amy à l'auenir.

LA PHILOSOPHIE. Ie le déclare absous tout d'une voix, & le repete pour mien.

LUCIEN. Il reste encore quelque chose à faire, après ma iustification, c'est de châtier les

impossible; car je veux être leur accusateur.

LA PHILOSOPHIE. Que le Syllogisme les appelle.

LE SYLLOGISME. Paix, écoutez; Que tous les Philosophes viennent au palais pour se défendre, en présence de la Philosophie, accompagnée de la Verité & de la Vertu.

LYCIEN. Il y en a peu qui se présentent; car ils redoutent la Vertu, & appréhendent que la Verité ne découvre leurs défauts; outre qu'ils sont répandus à cette heure par la ville pour chercher quelque repue franche; mais je sçay bien le moyen de les faire venir. Que tous ceux qui font profession de la Philosophie viennent recevoir chacun vne pièce d'argent & vn pain; Et ceux qui auront la plus grande barbe, auront de surcroist vn cabat de figues. Il n'est point besoin de science ni de vertu, pourueu qu'on sçache faire des argumens en toutes les formes; mais celuy qui remportera le prix de la dispute aura pour récompense vn talent. Grans Dieux comme ils acourent en foule, & se pressent de tous costez pour entrer! On diroit d'un essain d'abeilles; le Printemps n'a pas tant de fleurs, l'Esté de moissons, ni l'Automne de raisins, pour parler comme les Poëtes. Tout le Palais en est plein, & l'on ne voit par tout que barbes, bastons & besaces, pour ne rien dire des autres marques qui sont pires que

celles-là. Ce peu qui estoit monté à la première publication est disparu, ou confondu dans la foule ; mais certes, il y deuroit auoir quelque signe pour les reconnoistre ; car ceux qui ne valent rien ont quelquefois meilleure mine que les autres, & parlent mieux de la Vertu, quoy qu'ils la pratiquent plus mal.

LES PHILOSOPHES. Nous y donnerons ordre vne autrefois ; Escoutons ce qu'ils veulent dire.

PLATONICIENS. C'est à nous à recevoir les premiers.

PYTAGORICIENS. Nullement ; C'est à nous qui sommes les plus anciens.

PERIPATETICIENS. C'est plustost aux Peripateticiens, puis-qu'il s'agit de recevoir de l'argent, qui fait partie de leur felicité.

STOICIENS. Si cela est, les Stoïciens sont préférables parce qu'ils le sçavent mieux faire profiter que les autres.

EPICURIENS. Le cabat de figues pour le moins nous appartient ; car nous mettons le souverain bien dans la volupté.

ACADEMICIENS. Et à nous le prix de la dispute ; Car il n'y en a point qui sçachent mieux disputer que les Academiciens.

STOICIENS. Il faudroit que les Stoïciens n'y fussent pas ; car ils ne le cedent à personne en opiniastrété.



ACADEMICIENS. Mais vous estes attachez à de certaines maximes , que vous estes obligez de défendre , au lieu que n'en ayant point, nous pouuons disputer contre les autres & contre nous-mêmes.

LA PHILOSOPHIE. Cessez de vous entrebatre; & vous autres Cyniques, quittez ce baston, ou ne vous en seruez qu'à marcher. Ce n'est pas de cela dont il s'agit; mais de discerner les bons & les mauuais Philosophes , pour récompenser les vns & punir les autres. Qu'est-ce-là ? ils s'écoulent tous & craignent la touche. Qu'on amasse cette besace que ce Cynique a iettée pour mieux fuir, & qu'on voye ce qui est dedans ; sans doute que ce sont des bribes, ou de vieux bouquins.

LVCIEEN. Nullement; mais de l'argent, des dez, vn miroir & des parfums, avec vn petit couteau de sacrifice.

LA PHILOSOPHIE. Et avec cela, il a la hardiesse de crier contre le luxe?

LVCIEEN. Voila comme ils sont faits presque tous ; mais comment ferons-nous pour faire connoistre les meschans ? C'est à la Verité d'y trauailler, pour empescher que le mensonge ne triomphe d'elle.

LA VERITE'. Puis-que tu témoignes tant de passion pour moy , pren avec toy la Raison,

& allez ensemble faire vne reueüe generale. Vous amenez tous les Philosophes dans le Prytanée, où l'on couronnera les vns, & l'on marquera les autres au front d'un fer chaut, qui porte la marque ou d'un renard ou d'un singe.

LA PHILOSOPHIE. C'est bien dit; mais pour les reconnoître, il les faudroit éprouver non pas au Soleil, comme l'aigle fait des petis; mais à la gloire, aux plaisirs & aux richesses. Ceux qui pourrout les regarder fixement, sans estre éblouis de leur éclat, seront declarez legitimes, & les autres jettez en bas comme des bâters.

LUCIEN. Mais comment les pourrons-nous atraper? Je fais d'avis que la Prestresse du Temple nous preste cette ligne que quelque pècheur a consacré à la Déesse, & nous mettrons au bout vn peu d'or ou quelque friandise pour les surprendre.

LA PRESTRESSE. La voila.

LA PHILOSOPHIE. • Que veut-il faire de cette ligne; Il la iette du costé de la ville, a-t-il enuie de pêcher des pierres dans le port.

LUCIEN. Taisez-vous, que vous n'épouuantiez le gibier. Je voy venir vne grande dorade; mais non, c'est vn chat de mer, qui est en embuscade autour de ce roc. Prions les Dieux marins de nous estre fauorables; le voila qui

bâille après l'hameçon, il sent l'or, il le suit, il l'aualé, il est pris; Tirons-le en haut; Que le Syllogisme nous ayde; le le tiens. Grans Dieux! quelles dents! pendons-le par les ouïes, & retirons l'or de sa gueule; Quoy! il l'a déjà aualé? faisons-luy rejeter pour en prendre d'autres; Que dis-tu, Diogene, connois-tu le compagnon? Il est de ton vivien.

DIOGENE. Je le renie pour mien.

LVCIEN. Combien penses-tu qu'il vaille? il se plaignoit hier que nous l'aurions lauré pour deux carolus.

DIOGENE. Encore est-ce trop, car il ne vaut rien du tout; Rejettons-le, & essayons d'en avoir quelque autre; mais prenons garde qu'il ne soit si pesant qu'il rompe la ligne.

LVCIEN. Ne crain point, ils sont legers comme du vent; mais qui est celuy-cy large, & plat? C'est un Turbot. Le voila qui mord à l'hameçon, il est pris, tirons-le; Demande à Platon s'il le connoist, car il est des siens.

PLATON. Quoy! maraut, tu donnes sur l'or?

LVCIEN. Que veux-tu qu'on en fasse?

PLATON. Qu'on le rejette comme l'autre, il ne vaut pas mieux que luy.

DIOGENE. Peschons encore.

LVCIEN. T'en voy approcher un sous rayé

d'or qui court à la proye ; mais il a découuert l'hameçon , il tourne quecuë ; Toutefois, le voila qui reuiet tant il est gourmand. Il mord ; il est pris.

DIOGENE. De quelle espee est-il ?

LUCIEN. Demande-le à Aristote.

ARISTOTE. Je ne le connois point.

LUCIEN. Je suis donc d'avis qu'on le rejette.

DIOGENE. l'en voy plusieurs qui vont en foule ; prenons vn filet ; car ils sont difficiles à atraper , & piquent de tous costez ; mais ce sera assez d'en prendre vn, aussi bien ne valent-ils rien , & sont pleins d'arrestes. Iette la ligne, mais garny-la de plomb par en-bas , de peur qu'ils ne la coupent, & s'en aillent avec la proye.

*Il raille  
des épines  
de la Phi-  
losophie  
Stoïque.*

LUCIEN. Grans Dieux ! comme ils s'entrebatent pour la prendre, les vns rongent la figue, les autres s'attachent à l'or. Mais en voila vn de pris ; Dy-nous qu'il est ? Je suis plaisant d'interroger vn poisson qui est muet, il le faut demander à Chrysipe ; car il y a de l'or en son nom.

*C'est que  
Chryson en  
Grec signi-  
fie or.*

CHRYSIPE. Il est trop gourmand, ie ne le connois point.

LUCIEN. Tu-as raison, il ne vaut pas mieux que les autres, n'en mangeons point, que quelque arreste ne nous étrangle.

LA PHILOSOPHIE. C'est assez, aussi-bien

bien nostre amorce est trop précieuse, pour la hazarder davantage, & le proverbe ne veut pas qu'on pèche avec vn hameçon d'or, de peur de perdre plus qu'on ne peut gagner. Rendons la ligne à la Prestresse, & renuoyons les Philosophes, puis que voila tantost le jour écoulé; cependant la Raison & Parrhesiade feront la revueë que j'ay dit.

L V C I E N. Allons; mais où irons-nous premierement? sera-ce à l'Academie ou au Portique, ou si nous commencerons par le Lycée?

L A R A I S O N. Il n'importe; mais en quel-que lieu que nous allions, nous aurons plus besoin de fer chaud, que de couronnes.



LE TYRAN, OV LE PASSAGE  
DE LA BARQUE.

## DIALOGUE

DE CARON, DE CLOTHON, ET DE MERCURE,

Où plusieurs autres parlent.

*C'est une raillerie des Tyrans & de leurs Vices.*

CARON. **T**OUT est prest, Clothon, la sentine vidée, le mast dressé, les voiles tenduës, les rames attachées, il n'y a plus qu'à leuer l'anchre ; mais Mercure n'est pas encore venu. Cependant il se fait tard, & nous n'auons rien gagné ; quoy que nous dûssions auoir déjà fait trois voyages. Pluton ne manquera pas tantost de s'en prendre à moy, & de dire que ie n'ay iamais haste ; mais tu vois que ce n'est pas ma faure, & que c'est nostre beau conducteur qui a oublié de reuenir. Ie croy qu'il a bû de l'eau du fleue d'oubly, ou qu'il s'amuse à luter en quelque lieu, ou à jouer des instrumens, ou à haranguer, ou à dérober ; car c'est aussi vn de ses métiers. Apres cela, il vient faire le galand comme si nous n'estions pas dignes.

de le regarder, & qu'il ne fût pas à nous pour moitié.

CLOTHON. Vous verrez qu'il est empêché là-haut, & qu'il y a quelque amourette en campagne, ou quelque commission de Jupiter.

CARON. C'est mal vser d'un bien qui est en commun, nous n'avons pas accoutumé de le retenir icy au delà de son terme. Mais ie voy bien que c'est, il n'y a parmy nous que de l'Asphodele & de la viande pour les morts, le reste n'est rien que tenebres; au lieu que tout est beau & riant là-haut, & qu'on y a tout son soul de nectar & d'ambrosie. Aussi diroit-on quand il sort d'icy, que c'est un prisonnier qui se sauve; & quand il faut reuenir, c'est le diable, on ne le scauroit rauoir.

CLOTHON. Nete mets point en colere; le voila de retour avec bonne compagnie. Voy comme il les chasse-deuant luy ainsi qu'un troupeau de moutons; mais il me semble que i'en voy un qui est lié, & un autre qui se créue de rire, & qui ayde à les chasser. Qu'as-tu Mercure, d'estre ainsi tout en eau, & hors d'haleine, avec les pieds poudreux?

MERCURE. Qu'aurois-je? sinon qu'il m'a falu courir tout le iour apres ce miserable qui s'enfuyoit, & qui est cause que j'ay failly au iourd'huy à faire banqueroute à la nacelle.

CLOTHON. Qu'auoit-il, ainsi à fuir.

MERCURE. Il vouloit retourner au monde; il faut que ce soit quelque Prince, car il regrette vne grande felicité.

CLOTHON. Et pensoit-il pouuoir viure, ayant acheué sa fusée?

MERCURE. S'il le pensoit? Voy-tu ce galand homme, avec son bâton & sa besace, ie croy que sans luy, il en fût venu à bout; car depuis que ta sœur Atropos me l'a mis entre les mains, il n'a fait que se debatre, & roidir les jambes pour s'empescher d'auancer. Quelquefois il tâchoit de me fléchir par ses prieres, & par ses larmes, & me faisoit de grandes promesses; mais ie sçay trop bien mon métier. Cependant, il a si bien fait qu'il s'est dérobé de nous, tellement qu'estant à la porte, comme i'ay voulu rendre mon compte, il s'est trouué vn mort à dire. Alors Eaque fronçant le sourcil, & me regardant de trauers? Ne sçauois-tu, m'a-t'il dit, t'empescher de dérober mesme les morts; Sçay-tu pas bien que ce n'est pas icy le lieu de voler, mais de punir les voleurs, & qu'on ne nous sçauoit, ni corrompre, ni surprendre? Alors, tout confus, comme tu peux penser, ie me suis souuenu de ce qui estoit arriué par lo chemin, & retournant sur mes pas, i'ay rencontré ce galand, qui n'estoit qu'à deux doigts de la lumiere.



CLOTHON. Cependant , nous t'accusons de paresse , sans considérer que le messager des Dieux doit avoir appris à cheminer.

CARON. Qu'attendons-nous à partir ? Est-ce que nous n'avons pas esté assez long-temps sans rien faire ?

CLOTHON. Tu-as raison, embarque, tandis que ie prendray mon registre , & me mettant à la décente , ie demanderay à chacun son nom, son village, & sa maison. Mercure aura soin de les ranger à mesure qu'ils entreront. Commençons par ces petis enfans qui n'ont rien à me répondre , comme ie n'ay rien à leur demander.

MERCURE. Tien , Caron , en voila trois cens , en contant ceux qui ont esté exposez.

CARON. Voila vne belle marchandise , & bien capable de nous enrichir ! Ceux-cy ont esté bien pris sur le Vert ? Le voudrois bien sçavoir pourquoy ils sont venus au monde , pour en partir aussi-tost.

MERCURE. Tay-toy ? Que veux-tu après cela, Clothon ? Prendrons-nous ceux qui n'ont point esté pleurez à leur mort ?

CLOTHON. Tu veux dire ces vieillars ? Charge les , aussi-bien ne sçauroient-ils marcher ; & ie ne les veux point interroger , car ie n'ay que faire de sçavoir ce qui s'est fait , il y

302 LE TYRAN, OV LE PASSAGE

a cent ans. La ho! bonnes gens? Ils ne répondent rien; le pense qu'ils sont sourds de vieillesse.

MERCURE. Ils ressemblent à ces fruits qui sont tout flétris & ridez, pour avoir esté cueillis trop tard. En voila quatre cens moins deux.

CLOTHON. On diroit des raisins secs; Amène en suite les blessez? Qui est-ce qui vous a ainsi arroustrez, mes amis? Mais i'auray plûtoست fait de le regarder sur mô liure; Il en deuoit mourir hier quatre-vingts-quatre, en vn combat chez les Medes, & parmy-eux Gobare, fils d'Oxyarte.

MERCURE. Les voila.

CLOTHON. Et ces sept amoureux qui se sont tuez par désespoir, avec le Philosophe Théagene pour vne Courtisane de Megare?

MERCURE. Les voicy tout-contre.

CLOTHON. Ceux qui se sont entretuez pour regner, y sont-ils? Et ce Cocu qui a esté empoisonné par sa femme, & par son galand?

MERCURE. Les voila aussi.

CLOTHON. Amène en suite les pendus & les rouéz, avec ces seize, qui ont esté tuéz par des voleurs sur le grand chemin.

MERCURE. Les voila tout percez de coups; Veux-tu aussi les femmes?

CLOTHON. Oüy, & ceux qui sont peris sur mer, & les malades avec le Medecin Agathoclés; Mais où est ce Philosophe Cynique,

qui deuoit s'empoisonner, pour venir en poste en l'autre monde?

VN CYNIQUE. Me voicy, Clothon, que t'auois-je fait pour me laisser si long-temps en vie? Ma fusée n'estoit-elle pas encore acheuée? Car i'ay tâché plusieurs fois de la rompre sans en pouuoir venir à bout.

CLOTHON. Nous t'auions laissé en vie pour instruire les autres, & les guérir de leurs vices; mais entre à la bonne-heure.

VN CYNIQUE. Non pas, s'il te plaist, que celuy-cy ne soit entré, car i'ay peur qu'il ne nous eschape, & qu'il ne t'émeue à compassion par ses prieres, & par ses larmes.

CLOTON. Tu ne me connois pas bien; Je suis vne mau-piteuse, avec qui il n'y a rien à gagner: Mais qui est-il?

LE TYRAN. Le Tyran Megapenthés.

CLOTHON. Fay-le entrer.

LE TYRAN. Je te prie, Clothon, que ie puisse retourner en vie pour quelques heures, ie reuiendray apres sans mander.

CLOTHON. Que veux-tu aller faire là haut?

LE TYRAN. Acheuer mon Palais, qui est demeuré imparfait.

CLOTHON. Ne t'en mets point en peine, vn autre l'acheuera.

LE TYRAN. Que j'aie pour le moins dire

à ma femme où i'ay caché mon trefor?

CLOTHON. Il est dé-jà trouué, Megaclés s'en est saisi.

LE TYRAN. Quoy ! cét infame , que i'ay épargné par mépris?

CLOTHON. Luy-mesme, il viura encore quarante-ans, & jouira de tes Concubines, & de ton bien.

LE TYRAN. Tu me fais tort , Clothon, de liurer ce que i'ay de plus precieux , à mon plus grand ennemy.

CLOTHON. Hé maraut ! n'estoit-ce pas le bien de Cydimaque que tu fis mourir , apres auoir égorgé ses enfans en sa presence?

LE TYRAN. Mais il estoit maintenant à moy.

CLOTHON. Il est vray ; mais le temps de le posseder estoit passé.

LE TYRAN. Écoute vn mot à l'oreille, iete donneray mille talens d'or.

CLOTHON. Où sont-ils ? tu n'as plus rien, mon amy ; Qu'on emporte ce galand : car ie voy bien qu'il n'entrera d'aujourd'huy de son plein gré.

LE TYRAN. Atten pour le moins, que i'aye acheué de domter les Pisidiens, & de mettre sous contribution toute la Lydie , pour grauer sur mon tombeau, mes grandes & immortelles actions.

CLOTHON.

CLOTHON. Ce n'est pas là l'ouvrage d'un jour, il te faudroit plus de vingt-années.

LE TYRAN. Je te donneray caution du retour ; Veux-tu au lieu de moy mon fauory ?

CLOTHON. On ne meurt point par Procureur : Mais n'estoit-ce pas luy, méchant, que tu souhaitois tant de laisser en vie ?

LE TYRAN. Cela estoit bon alors, mais on a d'autres maximes en l'autre monde.

CLOTHON. Il sera bien-tost icy, ne t'en mets point en peine, car ton successeur le fera mourir.

LE TYRAN. Acheue de redoubler mon supplice, & me dis le reste de ce qui arriuera apres ma mort.

CLOTHON. L'un de tes valets épousera ta femme, qu'il y a long-temps qu'il entretient.

LE TYRAN. Qui ! ce perfide, qu'elle m'a fait mettre en liberté !

CLOTHON. Luy-mesme. Pour ta fille on la conte déjà entre les Concubines du nouveau Prince ; D'ailleurs on a brisé toutes tes statues, & ton nom est en oprobre, & en execration à ta Patrie.

LE TYRAN. Mais n'y a-t'il pas un de mes amis qui entreprenne ma défense, & qui témoigne quelque ressentiment de ces injures ?

CLOTHON. Et auois-tu des amis, ou as-tu

306 LE TYRAN, OV LE PASSAGE

iamais donné suiet à quelqu'un de l'estre? Toutes les caresses qu'on te faisoit, c'estoit ou par crainte ou par esperance; & ce n'estoit pas toy qu'on aymoît, c'estoit ta fortune.

LE TYRAN. Mais ce n'estoit que vœux & que souhaits pour ma prosperité, lors que ie tombois malade; Chacun desiroit de mourir, & de me laisser en vie; Ils ne juroient tous que par moy.

CLOTHON. C'est pourtant l'un d'eux qui t'a empoisonné. Te souvient-il du dernier coup que tu bus hier chez Hippias?

LE TYRAN. Quoy! ce coup qui estoit un peu amer? je m'en douray bien. Mais pourquoy l'a-t-il fait?

CLOTHON. Tu perds le temps en des questions inutiles, il faut partir.

LE TYRAN. Une chose me tuë, Clothon, & me fait souhaiter de reuiure pour m'en venger. Comme j'auois la mort sur le bord des lèvres, un de mes valets monta sur le soir dans ma chambre, & ne voyant qu'une de mes concubines près de moy, la jetta par terre, & la deshonora à ma veüe, apres auoir fermé la porte sur luy. Ensuite, se tournant vers mon lit: Ha! meschant, dit-il, combien de fois m'as-tu batu injustement? Là dessus il me cracha au nez, & se mit à me souffleter, & à m'arracher

la barbe. Sur ces entrefaites on ouït monter quelqu'un, & ma concubine fit la pleureuse. Que si je les pouvois tenir?

CLOTHON. Cesse de les menacer, & vien rendre compte de tes actions.

LE TYRAN. Y a-t-il quelqu'un assez hardy pour vouloir condamner un Roy?

CLOTHON. Un Roy non, mais bien un mort; Tu auras tantost à faire à un luge qui ne t'épargnera pas.

LE TYRAN. Que je retourne donc en vie, quand ce seroit pour estre esclave.

CLOTHON. Où est ce Philosophe Cynique avec son baston, & toy, Mercure, tirez-le ensemble par les pieds & par la teste.

MERCURE. Suy-moy, coquin; Tien Caron, je t'en charge, attache-le bien au mast du navire, qu'il ne puisse eschaper.

LE TYRAN. Qu'on me donne pour le moins le haut bout, puis-que j'ay esté Roy?

LE CYNIQUE. Je ne m'estonne pas que ton valet t'a mal-traité, glorieux comme tu es. Si tu n'es plus sage, je traiteray mal ta Royauté.

LE TYRAN. Quoy! un Cynique aura la hardiesse de me brauer, un coquin, que cent fois j'ay failly à faire pendre, parce qu'il se mesloit de contrôler mes actions;

CLOTHON. Qu'on l'atache pour punition  
où j'ay dit.

MICYLE. Et moy; Ne songe-t'on point à  
me passer, ou si l'on méprise ma pauvreté.

CLOTHON. Qui és-tu!

MICYLE. Le Sauetier Micyle.

CLOTHON. Quoy! tu te fâches de demeu-  
rer, & ce Tyran veut donner des millions pour  
le laisser encore sur terre? Est-ce que tu estois  
las de viure.

MICYLE. Ecoute, la plus venerable de tou-  
tes les Déeses; Jamais la promesse du Cyclope  
ne m'a plû d'estre mangé le dernier, puis qu'en-  
fin, il faut estre mangé; D'ailleurs, il y a bien  
de la difference entre la vie de ce Tyran & la  
mienne. Il vivoit dans la gloire & dans l'opu-  
lence, parmi les jeux, les plaisirs & la bonne che-  
re, & a de la peine à quitter toutes ces delices. Car  
ces choses sont si glüantes, que l'on ne s'en peut  
défaire. Ceux qui sont hardis par tout ailleurs,  
tremblent quand il en faut venir là, & ne se peu-  
uent empêcher de tourner la teste vers le mon-  
de, comme vn amant passionné vers sa mai-  
stresse. Ce Tyran donc n'a cessé de contester  
par le chemin, & de t'importuner pour retour-  
ner à la lumiere. Mais moy, qui n'ay rien qui  
m'arreste, ni trefors, ni grandeurs, ni voluptez  
j'estois tousjours prest à partir, & ta sœur ne



m'a pas plustost fait signe, que j'ay jetté là mon tranchet & mes sautes, pour acourir icy pieds nuds, sans songer seulement à me décrasser ni à oster la poix de mes mains. Je marchois devant, comme tu as veu, & en arrivant, j'ay esté rauy de voir que nul n'est icy plus grand que son compagnon, & que je ne cours point fortune de mourir de chaud ni de froit, de soif ni de faim, ni d'estre batu par les valets d'un grand Seigneur, ou mis en prison par un importun creancier. Au contraire, je voy que les pauvres rient icy, & que les riches y pleurent, bien-loin de ce qui se fait là-haut.

CLOTHON. Il est vray qu'il y a longtemps que je te voy rire, Dy m'en le sujet?

MICYLE. Je te le diray, Comme je demourois près du Tyran, & que ie contemplois de plus près sa gloire, il me paroissoit comme un Dieu, & fort au dessus de la condition humaine. Mais lors que ie l'ay veu icy, sans sa pourpre & son diadème, il m'a semblé ridicule; & ie me suis ry de moy-mesme, d'avoir jugé de sa felicité par l'odeur de sa cuisine, & par une vaine pompe & magnificence. Quand ie confidere aussi cet usurier, qui se plaint & se tourmente, de ce qu'il est mort sans avoir joui de ses richesses, & les a laissées en proye à un

*Il y a un Grec, par le sang des huîtres qui seruoient à teindre sa Pourpre.*

310 LE TYRAN, OV LE PASSAGE.

jeune desbauché, qui s'en donne par les iouës; Je ne puis m'empêcher de rire, sur tout, lors qu'il me souvient comme ie l'ay veu passe & défait, qui n'estoit heureux que par le bout des doigts, dont il contoit ses elcus, Mais que ne partons-nous, & ne réservons nous cet entretien pour le passage?

CLOTHON. Monte, que l'on tire l'ancre.

CARON. Où veux-tu aller? que tout est plein, atten à passer vne autrefois.

MICYLE. Tu me fais tort, Caron, de me laisser ainsi transir sur le bord, & ie m'en plaindray à Rhadamante. Malheureux que ie suis ils partent sans moy! ie les suiuray à la nage; aussi bien n'ay-je pas peur de me noyer estant mort, & ie n'auoy pas de quoy payer le batelier.

CLOTHON. Arreste, il n'est pas permis de passer de la sorte.

MICYLE. J'iray encore plus viste que vous.

CLOTHON. Aprochons-nous plustost pour le prendre. Ten-luy la main, Mercure, & l'ayde à monter.

CARON. Où voulez-vous qu'il se mette?

MERCURE. Sur les espauls de ce Tyran.

CLOTHON. Tu-as raison? Monte & foule aux pieds la Tyrannie. Voguons maintenant à la bonne heure.

LE CYNIQUE. Te peut-on dire la verité,

Caron , ie n'ay rien pour te donner ; car ie n'ay aporté que mon bâto & ma beface, mais ie m'offre de tirer à la rame, & à la pompe , & pourueu que tu me donnes de bons outils, tu n'auras point de fujet de te plaindre de moy.

CARON. Tien, il faut tirer d'une mauuaife paye ce qu'on peut.

LE CYNIQUE. Diray-je en passant quelque chanfon pour nous défennuyer?

CARON. Ie le veux? Si-tu en fçays quelque bonne.

LE CYNIQUE. Fay donc taire ceux-cy, qui me rompent la teſte de leurs cris.

LES MORTS. Ah! ma vigne! ah ma maiſon! ah ma femme! ah mes enfans! ah mes grandeurs! ah mes richeſſes!

MERCURE. Il n'y a que toy qui ne regrettes rien, Micyle; mais il n'eſt pas permis de paſſer la barque de Caron ſans larmes.

MICYLE. Que veux-tu que j'y faſſe: Ie n'ay rien à regretter?

MERCURE. Encore faut-il donner quelque choſe à la coûtume:

MICYLE. Ah! mes vieux ſouliers? Ie ne vous verray plus! Ie ne ſeray plus tout le iour à me morfondre dans vne ruë, expoſé à toutes les injures du temps & des laquais, ſans manger depuis le matin iuſques au ſoir? Qui eſt-ce qui

312 LE TYRAN, OV LE PASSAGE

heritera de ma poix & de mes alefnes? Mais ie suis las de crier, nous voila tantost à bord.

CARON. Cà que chacun mette la main à la bourse. Tu ne tires rien, Micyle?

MICYLE. Que veux - tu que ie tire, si ie n'ay rien? A peine sçay-ie de quelle couleur est l'argent, ni si vne piece est ronde ou carrée.

CARON. O ! l'heureuse iournée, & le grand gain que nous auons fait ! Encore ay - ie peur que celuy - cy n'amène la coùtume de ne rien payer; Décendez vîte, que j'aille passer les asnes, & le reste des animaux.

CLOTHON. Conduy-les, Mercure, tandis que j'iray querir ces deux Princes, qui se sont entre-tuëz pour les bornes de leurs Estats.

MERCURE. Allons, mes amis, marchez deuant, si vous n'aymez mieux me suiure.

MICYLE. Grans Dieux, quelle obscurité! Où est maintenant le beau Paris? On ne sçauroit discerner icy la brune d'avec la blonde; car tout y est de mesme couleur, & ie ne voy point de différence entre mes haillons, & la pourpre de ce Tyran. Mais où est ce Cynique?

LE CYNIQUE. Icy, Micyle, nous irons si tu veux de compagnie.

MICYLE. I'en suis content, donne-moy la main? Te souuient-il des mysteres d'Eleusine, il me semble que cecy y a beaucoup de rapport?

LE CY-

LE CYNIQUE. Tu-as raison; En voicy *C'est qu'on y représen-  
toit Ceres de la sorte.*  
vne qui s'auance la torche au poin, avec vn re-  
gard furieux; Sans doute c'est quelqu'une des  
Furies.

MERCURE. Reçoy ceux-cy, Tisiphone, il  
y en a mille, & quatre par dessus le marché.

TISIPHONE. Il y a long-temps que Rha-  
damante vous attend.

RHADAMANTE. Fay les aprocher, & toy,  
Mercure, fay l'office d'Huissier, aussi bien icy  
bas, que là haut.

LE CYNIQUE. Je te prie, Rhadamante,  
que ma cause soit appelée la premiere, car ie  
veux accuser ce Tyran, & mon témoignage  
aura beaucoup plus de force, quand on sçau-  
ra comme i'ay vescu.

RHADAMANTE. Qui és-tu?

LE CYNIQUE. Vn Philosophe Cynique.

RHADAMANTE. Auance toy; Crie, Mer-  
cure, si quelqu'un a des reproches à faire con-  
tre luy? Personne ne parle, deshaille toy,  
pour voir si tu n'as point quelque tache de pé-  
ché.

LE CYNIQUE. Regarde, me voila tout nud.

RHADAMANTE. Je n'en voy que trois  
ou quatre, encore à demy effacées: mais voila  
quelque marque de brûlure, on diroit que tu y  
as mis le feu.

LE CINYQUE. Ce sont les restes des péchez que j'ay faits avant que d'auoir embrassé la Philosophie : mais ie les ay effacez depuis peu à peu.

RHADAMANTE. Tu as vſé d'excellens remedes , car il n'y paroist presque plus ; Va dans les champs Elysées , iouyr du repos des bienheureux ; Mais qu'on appelle auparauant la cause de ce Tyran , puis qu'il en veut estre l'accusateur.

MICYLE. Hé ! Seigneur Rhadamante , il n'y a qu'un mot à la mienne ; me voila déjà deshabillé.

RHADAMANTE. Qui es tu ?

MICYLE. Le sauetier Micyle.

RHADAMANTE. Il est vray que tu n'as pas la moindre tache , non pas même les marques de brûlure de ce Philosophe , va t'en avec luy ; Qu'on appelle la cause de ce Tyran.

MERCURE. Megapenthés fils de Lacydas où es tu ? c'est à toy qu'on en veut ? Il tourne la teste de l'autre costé , & ne fait pas semblant de nous entendre ; traïsne le par les cheveux , Tisiphone. Que l'accusateur parle.

LE CINYQUE. Il n'est pas besoin de grans discours pour le conuaincre , il ne faut que le deshabiller comme les autres , on verra de belles taches ; Toutefois , si tu veux pour la

forme , ie diray vne partie de ce qu'il a fait. Je ne parleray point des crimes qu'il a commis, pour paruenir à l'Empire, ni auant que d'y estre paruenu ; Mais apres qu'il s'en fut rendu maître, avec vne bande de voleurs & d'assassins, il fit mourir plus de dix mille Citoyens sans aucune forme de procès ; & s'estant enrichy de leurs dépouilles, s'abandonna à toutes sortes de vices & de dissolution. Car il violoit les filles, enleuoit les femmes à leurs marys, & les enfans à leurs peres, & triomphoit hautement de la pudeur & de la liberté publique. Pour son orgueil & son insolence, ils ont esté vn si haut point, qu'il seroit plus aisé de regarder le Soleil en son midi, que de le contempler en sa gloire. Quant à sa cruauté, il a inuenté de nouveaux suplices pour tourmenter les miserables, & n'a pas épargné ses propres amis, les vns à cause de leur vertu, les autres pour auoir leur bien. Qu'on les apelle, ils témoigneront contre luy ; mais les voila tous venus.

RHADAMANTE. Que répons-tu à cela ?

LE TYRAN. Que les meurtres sont veritables ; mais ce qu'il a dit des voluptez est faux.

LE CYNIQUE. Je ne veux point d'autres témoins que la lampe qui a éclairé ses debauches, & le lit où il les a commises.

MERCURE. La Lampe & le Lit de Mega-

penthés, aprochez ?

RHADAMANTE. Qu'a-t-il fait en vostre  
présence.

LE LIT. Toutes les saletez imaginables, que  
j'ay honte de publier.

RHADAMANTE. Ton silence les dit assez.  
Que la lampe parle.

LA LAMPE. Celles qu'il a faites de jour me  
sont inconnuës; mais la nuit, j'ay voulu quel-  
quefois m'éteindre pour ne les point voir; car  
il a souillé en cent façons ma lumière.

RHADAMANTE. C'est assez; Qu'on le des-  
habille? Dieux! il est tout couvert de vices; Quel  
suplice trouverons - nous assez grand pour le  
punir?

LE CYNIQUE. I'en sçay vn dont personne  
ne s'est encore aisé.

RHADAMANTE. Dy-le, tu obligerast tout  
l'Enfer.

LE CYNIQUE. Qu'il ne boiue point de l'eau  
du fleuve d'Oubly, comme les autres.

RHADAMANTE. Pourquoi?

LE CYNIQUE. Parce que le souuenir de  
ses crimes luy sera vn bourreau perpetuel.

RHADAMANTE. Tu-as raison, qu'on l'a-  
tache près de Tantale, & que la considération  
de sa felicité passée serue encore à le tourmenter.



DE CEUX QUI EN TRENT  
AV SERVICE DES GRANS.

*Il décrit les incommoditez qu'on y souffre, & particulièrement celles qu'endurent les gens de Lettres.*

**I**E ne sçay par où commencer, mon cher Timoclés, pour te dire ce qu'on est contraint de faire & de souffrir chez les Grans, quand mesme on y entreroit comme amy, si l'on peut appeller amitié vne si dure seruitude. Car ie sçay vne partie de ce qu'on y souffre, n'on pas pour l'auoir éprouué moy-mesme; mais pour l'auoir appris de ceux qui auoient passé par cette épreuve, dont les vns languissoient encore dans les fers, les autres en estoient déliurez, & contoient avec plaisir l'histoire de leurs mal-heurs, & celle de leur déliurance. Ceux-cy me sembloient les plus croyables, & les mieux instruits, pour auoir fondé pleinement, s'il faut ainsi dire, la profondeur de ces mysteres. Je les écoutois donc attentiuement, comme on fait ceux qu'on voit échapez du naufrage, conter, la teste rase dans les temples, la fureur des vagues émuës, la rage des vens, la hauteur des rochers, les cris lamentables des matelos, lors que le gouuernail em-

porté, le mast rompu, les voiles déchirées, ostent toute esperance de salut ; & là dessus l'apari-  
tion fauorable des estoiles de Castor & de Pol-  
lux, qui viennent tout à propos comme vn Dieu  
de Comedie , lors que le Poëte ne peut plus dé-  
méler son intrigue . C'est ainsi que ces Courti-  
sans me contoient les tempestes de la Cour, où  
tout leur rioit d'abord ; mais que le calme fut bien-  
tost suiuy de la tourmente, & qu'ils eurent beau-  
coup à souffrir tout le temps de leur nauigation,  
iusqu'à ce que leur vaisseau s'alla briser contre  
vn escueil qui estoit caché sous les ondes , ou  
contre quelque roc escarpé, d'où ils se sauuerent  
à peine tout - nuds, apres auoir tout perdu. Pen-  
dant ce triste recit, il me semble que de honte,  
ils taisoient encore plusieurs choses, que ie de-  
uinois aisément , & que ie te veux représenter  
avec le reste, parce que ie te vois brûler d'enuie  
il y a long-temps de t'embarquer sur cette mer.  
Car comme l'on fut tombé vn iour sur ce dis-  
cours, dans vne compagnie où nous estions, l'un  
de ceux qui estoient presens ayant commencé à  
louër cette condirion cômela plus heureuse, par-  
ce que non seulement on faisoit bonne chère sans  
qu'il en coûtast rien , on estoit logé magnifi-  
quement , traîné en carosse, aymé des plus grans  
de Rome ; mais on estoit payé pour cela comme  
pour vn grand seruice : Ie te vis alors ouurir l'o-

reille à ce discours , & tout prest à mordre à l'hameçon. Pour empêcher donc que tu ne sois pris , & que tu ne te puisse plaindre qu'on t'ait veu tomber dans le precipice , sans t'en auertir , ie te veux représenter vne partie des maux qui sont attachez à cette profession , & te decouvrir les filets qui sont tendus sous ces fleurs. Apres , tu t'y jetteras si tu veux à corps perdu , sans que ie m'en soucie beaucoup , puis que ie me seray acquité de mon deuoir , & auray déchargé ma conscience. Mais quoy que ce discours soit entrepris particulièrement pour toy , il ne regarde pas seulement les Philosophes , mais toutes les personnes de lettres qui s'attachent au service des Grans pour estre à leurs gages , puisque les maux qu'on y souffre sont communs à tous , mais doiuent estre d'autant plus insupportables aux Philosophes , qu'ils ne sont pas mieux traités que les autres. Et en cela , ie ne condamne pas seulement ceux qui sont cause du mal , mais ceux qui sont si lâches que de l'endurer ; ce que tu ne dois point trouuer mauuais , si ce n'est vn crime de dire la verité trop librement , puis que ce n'est pas moy qui suis cause de leur malheur , mais eux-mesmes. Je ne pretens pas pourtant comprendre en ce rang les Courtisans , ni les autres ames lâches qui ne scauroient faire autre chose , & qui sans cela seroient inutiles : car

outre qu'ils ne sont pas dignes d'un meilleur traitement, ils ne me croiroient pas quand ie leur dirois la verité, & ne penseroient pas recevoir d'affront, quand on leur verseroit, comme on dit, le pot de chambre sur la teste. C'est donc seulement pour les personnes de lettres, que j'écris, afin de les franchir s'il se peut. Pour cela, j'examineray toutes les raisons qui les peuvent porter à ce dessein, & feray voir qu'elles ne sont ni pressantes, ni nécessaires, afin de leur ôter toute sorte de pretexte & d'excuse. La premiere qu'ils allèguent, c'est la pauvreté, comme le pire de tous les maux, pour lequel éviter on peut tout faire, & tout souffrir. C'est pourquoy ils ont tousiours à la bouche le mot de Theognis, *Qu'elle domte les plus fiers courages*, & allèguent tout ce que les Poëtes & les plus lâches esprits ont pû inventer contre elle, pour en faire peur aux hommes. Il est certain que s'ils se pouvoient par là mettre à couvert de la nécessité pour toute leur vie, ils seroient excusables de chercher un asyle pour se défendre contre un si puissant ennemy; mais le remede est pire que le mal, & au lieu de le guérir, il ne fait que l'empirer. Car la pauvreté dure tousiours, & la cruelle nécessité de servir, parce qu'on dépense chez les Grans tout ce qu'on gagne à leur service, encore souuent ne suffit-il pas. L'autre raison est,

qu'ils

qu'ils n'embrasseroient pas cette profession, s'ils en auoient d'autre ; mais comme ils ne sont plus en âge d'apprendre, ils sont contrains de subir le joug de la seruitude. Voyons donc, s'ils n'ont point d'autre moyen de subsister, & si ce qu'ils gagnent ne leur couste gueres, & qu'ils ne trauaillent pas plus que les artisans pour l'auoir ; Car ce seroit le comble de la felicité, de pouuoir viure à son aise sans rien faire. Mais le contraire se trouuera veritable, puis qu'il leur naist tous les iours de nouveaux maux, à qui les forces du corps & de l'esprit ne sont pas capables de resister. Nous en parlerons lors que nous représenterons le reste de ce qu'ils endurent ; il suffira presentement de monstrier, que ce n'est pas-là la veritable cause du mal : mais l'éclat trompeur des richesses qui leur donne dans la veüe, & les éblouit. Ils croient que la felicité consiste dans le luxe, & se promettent des montagnes d'or, qu'ils ne posséderont iamais qu'en songe. Ce n'est donc pas tant la necessité qui les presse, que le desir de choses vaines & superflües, qui les rend esclaves toute leur vie. Car comme les Dames adroites qui sçauent que l'amour s'éteint par la iouissance, entretiennent d'esperance leurs galans, & promettent touiours ce qu'elles n'accordent iamais ; les Grans récompensent le plus tard qu'ils

peuvent ceux qui les seruent, pour faire durer leur servitude. Or il est ridicule de toujours souffrir pour l'esperance toute seule, sur tout lors qu'elle est incertaine, & le mal certain & indubitable; Car ie ne les blâmerois pas trop de travailler pour la Volupté, s'ils ne l'achetoient point au prix de la Liberté qui vaut mieux qu'elle, & au lieu de la félicité, n'embrassoient que son idole. Les compagnons d'Ulysse, charmez d'une volupté presente, firent banqueroute à l'honneur, & en oublierent le retour en leur patrie; C'est ~~à~~ peu près ce que font ceux qui voient leur servitude du nom d'une honneste amitié. Mais pour moy ie renoncerois même à celle de l'Empereur, si elle me coustoit ma liberté, sans en tirer aucun avantage, & qu'il possédast tout seul toutes les grandeurs & les richesses sans m'en faire part. Voilà donc le sujet veritable de leur esclavage, & le peu d'utilité qui leur en revient. Voyons maintenant ce qu'ils sont obligez de faire pour en venir là; nous examinerons en suite ce qu'ils sont contrains de souffrir dans cette condition, & quelle est la catastrophe de la tragedie. Premièrement, on ne peut dire qu'il est facile d'entrer chez les Grans, & qu'il n'y a qu'à le vouloir; Il faut bien suer & travailler auparavant; s'habiller au dessus de

*Il y a au  
Grec de la  
la couleur.*

mieux pour ne leur pas mettre deuant les yeux des objets qui leur soient desagrecables ; les suivre par tout, avec mille incommoditez ; se trouver le matin à leur leuer, souffrir la mauuaise humeur de leurs valets, & les rebufades de leurs portiers, à qui il faut mesme donner de l'argent pour retenir vostre nom. Avec tout cela, Monsieur fera plusieurs iours sans vous regarder ; Que si vous estes si heureux qu'après vn long-temps il vienne à ietter les yeux sur vous, & à s'abaisser iusqu'à vous parler, alors vous croyez que vostre fortune est faite. Cependant, vous faites rire ceux qui sont presens, qui vous voyent tout interdit, dire quelque mot de trauers, & vous prennent pour vn lourdaud, ou pour vn faquin, qui n'a pas coûtume de parler à des personnes de condition ; car ce que vous appelez pudeur, vn Courtisan l'apelle lâcheté & foiblesse. Vous vous retirez donc tout confus, & vous blâmez vous-mesme de trop de timidité. Enfin, après beaucoup de trauaux, non pas pour Heleine ni pour Troye, comme dit le Poëte, mais pour deuenir esclave ; Si la fortune vous rit, & que quelque Dieu vous soit fauorable, on vous recoit à faire preuue de vostre esprit. Vous ne manquez pas de prendre pour vostre sujet le Panegyrique de coluy à qui vous parlez ; car les Grans sont bien

aïses d'entendre publier leurs loüanges. Alors comme s'il s'agissoit de la vie ou de l'honneur, il vous faut donner la gesne, pour faire quelque chose de grand & d'acheué, de peur de tromper son attente, outre qu'estant rebuté vne fois personne après cela ne vous voudroit plus recevoir. Vous vous tourmentez donc en cent façons pour surpasser vos rivaux, & tremblez lors que ce Seigneur semble ne pas aprouver ce que vous avez fait, ou le louer foiblement & l'écouter avec negligence. Mais vous estes tout transporté; lors qu'il souÿrit & fait mine de l'entendre avec plaisir. Considérez cependant, quel creue-cœur c'est à vn honneste-homme, qui est quelquefois déjà sur l'âge, de subir l'examen d'un sot ou d'un ignorant. Ajoûtez à cela, qu'on recherche toute vostre vie, & qu'on vous contraint de répondre de toutes les fautes de vostre jeunesse; car vous ne manquez pas d'enuieux qui les publient, ou par malice, ou pour se mettre en vostre place; & l'on croit plus aisément le mal que le bien. Que si vous estes assez heureux pour surmonter toutes ces difficultez; Que personne ne vous trauerse; Que le maistre vous gousté; Que sa femme y consente; Que vous ayez l'aprobation des amis & des domestiques; Alors vous pensez estre au dessus de la fortune, mais vous n'estes encore qu'au bas de la rouë,



car tous vos biens ne sont qu'en imagination, & tous vos maux en effet. Or il eust esté à propos, pour tant de peine que vous auiez prise, que vous n'eussiez pas remporté seulement vne couronne de laurier, mais du profit aussi bien que de l'honneur. Car pour commencer par le festin de vostre reception, permettez-moy d'appeler ainsi le premier repas que vous ferez chez ce Seigneur, vous y trouuerez plus de sujet de mécontentement, que de satisfaction. Il viendra d'abord vn valet assez bien fait vous conuier, à qui il faudra donner quelque chose, qu'il refusera du commencement, mais il le prendra à la fin, riant en soy-mesme de ce que vous estes comme obligé de luy faire des presens pour estre compagnon de sa seruitude. Vous-vous parez, cependant, & mettez vos beaux habits, pour assister à vn festin où vous deuez perdre vostre liberté. Il faut bien prendre vos mesures, pour n'arriuer ni trop tost ni trop tard; car l'un est inciuil & l'autre importun. Le maistre, après vous auoir bien receu, vous prendra par la main & vous fera asseoir au dessus de luy, pour vous faire plus d'honneur, & vous ferez contraint de vous y mettre après plusieurs contestations, & de prendre place parmy quelques amis qu'il aura appellez pour ce sujet. Alors, comme si vous estiez à la table de Iupiter, vous repaissez plus

*On, quel-  
qu'un an-  
lien de luy.*

### 326 DE CEUX QUI ENTRENT

vos yeux que vostre estomac, à contempler tout ce qui se passe. Les autres ne sont pas moins curieux de voir comme vous vous y prendrez d'abord; quelquefois par ordre du maître, pour remarquer si vous ne ietterez point quelques regards à la dérobée sur sa femme, ou sur ses enfans. Que si vous paroissez vn peu surpris, & déconcerté, on ne manquera pas d'en rire, & de vous prendre pour vn pédant qui n'avez pas acoustumé de hanter les compagnies. Car vous n'avez pas seulement la hardiesse de demander à boire, ni de toucher aux viandes, & attendez qu'on vous serue, ou avez l'œil sur vostre voisin, pour faire comme luy, de peur de commettre quelque incivilité. Cependant, vous estes agité de cent diuerses pensées, & tantost admirez la magnificence de ce Seigneur, & avez pitié de vôtre condition en la comparant à la sienne; tantost vous benissez vostre fortune d'estre prest à iouir de cette felicité, & à faire des iours gras toute vostre vie. Vous tenez donc pour bien employez tous les travaux que vous avez pris pour y paruenir. Là-dessus, on se met à boire des santez, & quelqu'un prenant vn grand verre, pour vous faire plus d'honneur, boit à la vostre, en vous donnant quelque titre qu'il croira vous estre agréable. Mais quand c'est à vostre tour, vous ne sçavez que répondre, & passez pour vn

sot ou pour vn pédant. Vous ne laissez pas de  
 donner de la jalousie aux anciens seruiteurs de  
 la maison, qui voyent traiter avec tant de civi-  
 lité vn nouveau venu. Il ne manquoit plus que  
 cela à nostre seruitude, disent-ils ; il n'y a plus  
 rien à faire à Rome que pour ces gens-là, par-  
 lant des Grecs, & ie ne voy pas pourquoy l'on  
 en fait tant d'estat pour sçauoir parler vne autre  
 langue que la nostre. Attén, dit l'un, cela ne  
 durera pas long-temps, c'est vn balay neuf, qu'on  
 iettera bien-toit derrière la porte ; ie ne luy don-  
 ne que quatre ou cinq iours, après quoy ie le  
 verray aussi bien que nous, regretter sa condi-  
 tion. L'autre ajoute, n'avez-vous pas remar-  
 qué comme il boit & mange goulument, &  
 ronge ses viandes iusqu'aux os. On voit bien  
 qu'il n'a pas accoustumé de faire bonne chere ;  
 ie croy qu'il n'auoit pas son foul de pain. En  
 vn mot, vous faites ce iour-là tout l'entre-  
 tien de la famille, & c'est proprement vostre  
 festin, car on n'y parle que de vous ; & l'on se  
 prepare déjà à vous faire pièce. D'autre costé,  
 comme vous auez plus bû & mangé que de coû-  
 tume, le ventre vous presse & vous voudriez  
 estre dehors ; mais il vaudroit mieux tresser que  
 de faire quelque action maléante. Cependant,  
 comme le festin continue, & qu'il arrive tou-  
 jours mets sur mets, & spectacles sur specta-

*Continue  
 ancienne.*

cles; car le maistre du logis est bien-aïse d'étaler deuant vous toute sa magnificence; Vous maudissez mille fois & le festin & les conuiez, & l'heure que vous auez iamais pensé à venir là, & voudriez à vn besoin, que le feu prist à la maison, ou qu'il suruint quelqu'autre accident, qui obligeast la Compagnie à se retirer. Vous ne prenez donc plaisir à rien, & ne voyez pas, s'il faut ainsi dire, ce qui se passe, ni n'entendez la douceur des voix & des instrumens, quoy que vous soyez contraint par bien-séance, de faire de temps en temps des exclamations, quand ce ne seroit que pour ne point passer pour stupide. Voila quel est ce premier festin tant souhaité, qui ne vaut pas le moindre repas qu'on fait chez-foy. Car ce n'est pas dans la multitude ni dans la diuersité des viandes que consiste la bonne chère, mais dans la franchise & la gayeté. Ajoutez à cela, le dégoust qui suit vostre débauche, & les maux de teste & d'estomac que vous auez toute la nuit avec des inquiétudes qui vous empeschent de reposer. Cependant, il faut conuenir le lendemain du prix de vostre seruitude, en presence de deux ou trois de ces Messieurs qui ont soupé le soir avec vous, & lors que vous auez pris vn siège, car on ne parlera pas à vous autrement, ce Seigneur commence ainsi. Vous voyez, Monsieur, l'estat de ma maison, & comme tout

me tout y est sans fard & sans artifice ; vous en  
 devez user de mesme , & croire que tout est à  
 vous. Car il n'y auroit point d'apparence que  
 j'eusse quelque chose de réservé pour vne per-  
 sonne à qui j'ouure mon cœur & mon ame , &  
 donne la conduite de mes enfans & de moy-  
 mesme. Mais puis-qu'il faut quelque chose de  
 certain pour vostre entretenement, quoy que ie  
 sçache bien que ce n'est pas ce qui vous meine,  
 & qu'il ne faut pas grand' chose à vn homme  
 de Lettres ; ie vous prie de le dire franchement,  
 & de ménager la bourse d'une personne qui  
 vous ayme, & qui a beaucoup d'autres dépenses  
 à faire, comme vous voyez. Je ne parle point  
 des presens que vous receurez icy , qui seront *Estrennes,*  
 pourtant assez considerables pour les mettre en *&c.*  
 ligne de compte , ni des faueurs que vous pou-  
 vez justement attendre. Ces paroles démontent  
 toutes vos esperances , & vous précipitent du  
 faiste de la gloire où vous pensiez estre mon-  
 té, dans l'abyfme du néant. Vous demeurez  
 donc quelque temps sans repartir, tant que flaté  
 de l'esperoir d'une récompense incertaine , & de  
 ce qu'il a dit en entrant que tout estoit à vous,  
 quoy que ce ne fust qu'un compliment ; vous  
 luy répondez tout confus, que vous n'avez gar-  
 de de luy rien prescrire, & que vous ne voulez  
 que ce qui luy plaira. Mais il ne l'entend pas

ainsi, & vous presse de le dire; & sur vostre refus, prie vn de ses amis de le faire, après luy auoir fait encore quelque préambule sur la grandeur & la nécessité de sa dépense. Alors ce galant-homme, nourry toute sa vie dans les flateries de la Cour, commence par le bon-heur que ce vous est d'auoir obtenu vne place si enuieée, & d'estre dans la maison & dans l'amitié d'vn des plus grans de Rome. Il dit que vous estes trop heureux pourueu que vous le sçachiez connoistre; Qu'il sçait plusieurs personnes de Lettres tres-célèbres qui donneroient beaucoup pour cela, bien-loin de demander quelque chose, à cause de l'honneur & du profit qui leur en pourroit reuenir. Là dessus il propose quelque léger apointement, particulièrement si l'on a égard à vostre esperance, & vous estes obligé de vous en contenter, pour ne point contester hon-teusement sur des gages comme vn valet; outre qu'il n'est plus temps de reculer, & que vous estes pris. Vous passez donc sous le joug, qui est assez doux d'abord; car on ne vous veut pas desesperer, & l'on n'est pas encore las de vous, ioint qu'on a quelque respect pour vn nouveau venu. D'ailleurs, vous estes felicité de ceux de vostre connoissance, comme si vous auiez fait vne grande fortune, & admiré des fots qui vous voyent entrer librement dans le

balustre , quoy que vous soyez bien - tost las de cet honneur, & que vous ne sçachiez pas ce qu'on peut tant admirer dans vostre condition. Vous ne laissez pas pourtant de vous plaire à ces petis aplaudissemens , & de juger de vostre bon-heur par l'opinion d'autrui. Vous vous aydez même à tromper , & vous flattez d'esperance que vostre fortune augmentera tous les jours,encore que tout le contraire arriue,& que vous reconnoissiez à la fin ce que i'ay dit, que tous vos biens ne sont qu'en imagination , & tous vos maux en effet. Vous demanderez, peut-estre, quels sont ces maux , & ce qu'il y peut auoir de si insupportable en cette condition? Premièrement, il faut renoncer à toute la gloire de vos Ancestres si vous en auez quelqu'une,& conter ce iour-là pour le dernier de vostre liberté, & le premier de vostre seruitude. Ne vous offensez pas du mot, puis que vous souffrez bien la chose, & tenez pour assuré que vos seruices ne seront pas encore si agréables que ceux des autres, parce que vous vous y prendrez de mauuaise grace , n'y estant pas acoustumé. Cependant, le souuenir de vostre liberté vous reuiendra dans l'esprit, & vous fera regimber quelquefois & porter plus impatiemment vostre esclauage. Si ce n'est que vous ne croyiez pas estre esclau pour n'estre pas né en Bithynie, &

n'auoir pas esté vendu à son de trompe sur la place publique. Car il n'en estoit point besoin : puis-que vous vous estes vendu vous-mesme, & auez couru toute la ville pour chercher vn maistre. Ajoûtez à cela, qu'il faut tendre la main de temps en temps parmy les autres valets, pour receuoir vos gages quels qu'ils puissent estre. Mais dites-moy, miserable; Car ie dois parler ainsi à vn homme qui se dit Philosophe, & qui ne l'est pas; si vous auez esté pris sur mer, & vendu par les Pirates, ne crâriez-vous pas contre la fortune? & si quelqu'un vous vouloit entraîner dans la seruitude, n'imploreriez-vous pas le secours des Loix, & ne prendriez-vous pas à témoin les Dieux & les hommes, pour montrer que vous estes né libre. Cependant, pour peu de chose vous renoncez volontairement à la liberté, & encore à vn âge, où vous deuriez songer à vous afranchir, si vous estiez né esclau. Que sont deuenus tous ces beaux discours de la Philosophie qui mettent la liberté à vn si haut prix? Vous la rendez esclau elle-mesme, avec la Vertu & la Sagesse, & n'auetz point de honte de les mesler parmy la canaille, & de leur apprendre à bégayer vne langue estrangere pour les exposer en risée. Vous mangez tous les iours avec vne foule de gens ramassez, où vous estes contrains de boire plus que vostre soul, quand il



leur plaist, & de louer ce qui ne vous plaist pas, puis vous leuer le lendemain dès le point du iour, au son d'une cloche, & perdre la plus douce heure du repos, pour aller courir toute la ville avec vos bas crotez du soir. Estiez-vous réduit à une si grande nécessité, que d'estre contraint pour viure, de trahir ainsi vostre liberté & vostre honneur, ou si vous avez esté ébloui de l'éclat trompeur des Richesses, & charmé par l'odeur de la Cuisine ? Vous portez donc maintenant tout à loisir la peine de vostre intemperance, & comme un singe attaché à un billot, vous seruez de jouët aux autres, tandis que vous vous estimez heureux, pour manger tout vostre soul de figues. Où sont tous ces beaux discours de Sagesse & de Vertu ; vous les avez mis en oubly, aussi bien que vostre patrie & votre race. Encore seroit-ce peu, si vostre servitude n'estoit que honteuse, & que la peine n'y fût pas jointe à l'infamie. Mais considérons un peu, si vos travaux sont suportables, & s'ils différent beaucoup de ceux des autres valets. Premièrement, la passion que ce Seigneur auoit témoignée d'abord pour les Lettres, n'estoit qu'une passion feinte ; car comme dit le Prouerbe, *Qu'a de commun l'asne avec la Lyre ?* Pensez-vous qu'il se soit iamais rompu la teste pour decouvrir la sagesse de Platon, ou l'éloquence de Demosthenes ?

*On, vos  
jambes.*

Qui auroit banny du cœur des Grans l'avarice & l'ambition, il n'y resteroit que le luxe, l'ignorance, la mollesse & la brutalité. Pourquoy donc a-t-il voulu auoir vn Philosophe à sa suite? parce que cela faisoit à sa vanité, & qu'il en acquerroit la reputation d'habile-homme. C'est pour ta barbe & ton manteau qu'il t'a pris, plustost que pour ta doctrine. Il veut passer pour sçauant, ou du moins pour homme qui ayme les belles Lettres, & qui se connoist aux bonnes choses; c'est pourquoy il te fait suiure par tout, sans te donner vn seul moment de relâche. Quelquefois il t'entretient par la ruë, non pas de doctrine, car il ne sçauoit; mais de tout ce qui luy vient à la fantaisie, pour faire voir qu'il donne tout son temps à l'estude, & à l'entretien des personnes doctes. Cependant, il te faut courir haut & bas, car tu sçais comme la ville de Rome est faite, & trotter après luy pour le suiure, iusqu'à ce qu'il entre chez quelqu'un de ses amis, où pendant qu'il demeure enfermé, tu es dehors à t'entretenir tout seul, & prens vn liure à la main, que tu lis debout, faüte de siège. Enfin, la nuit vient que tu n'as quelquefois ni bû ni mágé, & as à peine le loisir d'entrer dans le bain pour manger sur le minuit, le reste des autres. Car on ne te fait plus le mesme honneur qu'auparuant, & l'on entretiendra en ta place vn nou-

ueau venu, selon la coûtume des Grans qui mé-  
 prisent ceux qui sont à eux, & caressent ceux qui  
 n'y sont pas. Tu te mets donc à table pour  
 estre témoin de ce qui se passe, comme si tu  
 n'estois pas de la Compagnie ; Car tu ne bois  
 plus du mesme vin, ni ne manges des mesmes  
 viandes, mais on seruira au haut bout le gibier  
 & la venaison, & deuant toy quelque pigeon  
 maigre & sec, encore quelquefois te le prend-  
 on pour le donner à vn autre, & l'on te dit à  
 l'oreille, pour te consoler, que tu-és de là mai-  
 son. Que s'il y a quelque morceau délicat,  
 n'aten pas que l'on t'en serue, si tu n'és bien  
 des amis de celuy qui tranche, ou l'on te don-  
 nera quelques os couuers de graisse comme  
 Promethée fit à Iupiter. N'est-ce pas encore  
 vne chose insupportable, & qui fait enrager,  
 quand on a tant soit peu de sentiment, de voir  
 que ceux qui sont au dessus de vous à table, lais-  
 sent par mépris des viandes où vous n'oseriez  
 toucher, & aualent le vin délicieux tandis que  
 vous ne buuez que du ginguet ; Encore n'en  
 auez-vous pas tout vostre soul ; car souuent les  
 valets ne font pas semblant de vous entendre,  
 & tournent la teste de l'autre costé, quand vous  
 demandez à boire. Mais en récompense, ils  
 vous seruent toujourns dans quelque coupe d'or  
 ou d'argent, afin qu'on ne voye pas la différence

du vin. Ajoûtez à cela, plusieurs autres déplaisirs, sur tout, quand vous verrez qu'on fera plus de cas d'un Maquereau ou d'un Violon que de vous, si bien que vous vous retirez à part tout triste, & maudissez le Destin, la Fortune, ou la Nature, de ne vous auoir donné aucun agrément pour vous faire aymer. Car vous ne sçavez pas seulement faire un bon conte, & estes même à charge lors qu'on se veut réjouir. En un mot, si vous voulez tenir vostre grauité, vous estes insupportable; & si vous voulez faire le plaisant, vous deuenez ridicule, comme un Comedien, qui voudroit faire rire dans un personnage de Tragédie. Vous en venez donc iusqu'à souhaiter d'estre Poëte au lieu de Philosophe, & à un besoin Astrologue ou Magicien, à cause de l'estime que vous voyez faire de ces gens là chez les Grans, à qui ils composent des chansons d'amour, & promettent des grandeurs & des richesses. Au defaut de cela, vous estes contraint de plier & de baisser la teste, parce qu'il ne faut qu'un valet enuieux ou mécontent pour vous perdre, & vous accuser de ne

*Ou, dans le.* trouuer pas que le page de Madame chante bien, ou joue bien de la lyre, qui est un crime irremissible. Il faut donc, en dépit que vous en ayez vous répandre en louanges excessiues & affectées, & crier avec un gosier sec comme les grenouilles

grenouilles des champs. Car on attend toujours de vous quelque flaterie délicate, qui témoigne vostre esprit & vostre complaisance. Mais ce que ie trouue de plus étrange, c'est de vous voir ainsi à jeun, couronné & parfumé comme ces sepulcres autour desquels on fait bonne chère, & qui n'ont pour leur part que des odeurs & des guirlandes. D'autre costé, quand le maistre de la maison est vn peu jaloux, vous n'estes pas en sûreté, si vous n'estes tout à fait desagréable, & estes contraint de baisser les yeux à table comme les Courtisans du Roy de Perse, de peur d'estre percé d'vn coup de flèche tout en buuant. Car les Grans ont vne infinité d'yeux & d'oreilles, qui voyent & qui entendent, non seulement ce qui se passe, mais ce qui ne se passe pas. Quand vous faites donc réflexion là dessus le matin, ou lors que vous ne pouuez dormir, vous dites en vous-mesme, Misérable que ie suis, quelle felicité ay-je quitée pour me plonger dans vn goufre de mal-heurs? Que sont deuenues toutes ces belles esperances dont i'entrenoies ma réuerie? Au lieu de la liberté, ie rencontre la seruitude, & pour le repos, ie trouue le tracas & le tumulte. Quand viuray-ie pour moy, après auoir tant vescu pour autrui? On me traîne par tout emmuselé comme vn Ours, & ie sers de iouët à tout le mon-

Vu

de, & de suplice à moy-mesme. Là-dessus l'heure sonne, il faut retourner à son travail ordinaire, après s'estre graissé les jointures, afin de les auoir plus souples. Cependant, cette vie si contraire à celle que vous meniez auparavant, vous mine peu à peu, & entraîne après soy plusieurs maladies; mais il ne faut pas laisser de faire bon visage, & de tascher à vaincre son mal. Car si vous venez à vous relascher tant soit peu, on dira que vous contrefaites le malade, pour vous exempter de vôtre deuoir; de sorte que vous deueniez à la fin passe & transi comme vn mort. Voila les maux de la ville, Que s'il faut aller à la campagne, ce sont de nouvelles incommoditez. Car pour ne point parler des autres, il se trouue souuent que vous venez des derniers ou à cause du mauuais temps, ou pour auoir attendu trop long-temps le chariot; si bien qu'en arriuant à l'hostellerie, vous ne sçauiez où coucher, si ce n'est avec le cuisinier ou le coiffeux de Madame, qui vous donnent la moitié de leur lit, encore est-ce par vne grace particulière. Je te veux conter, à ce propos, ce qui auint à vn Philosophe Stoïque qui demouroit chez vne Dame de condition, des plus galantes de Rome, laquelle allant aux champs, le fit asséoir près de son Mignon. Premièrement, l'assemblage estoit ridicule d'vn Muguet &

*Thefmo-  
polis.*

d'un Philosophe ; Et il les faisoit beau voir tous deux à vne portiere, l'un avec sa mine grave, & l'autre paré & ajusté en Courtisane, qui à vn besoin eut porté vne coiffe pour se garder du hassle, & l'on dit qu'il le vouloit faire si l'autre ne l'eust empêché. Tout le long du chemin il ne fit que rire & chanter, à peine qu'il ne dansast en carrosse. Pour comble de bonne fortune, la Dame pria nostre Philosophe, comme le plus sage de la compagnie, de porter sa petite chienne, à qui elle craignoit qu'il n'arrivast quelque accident, à cause qu'elle estoit pleine, ce qui fit dire assez plaisamment à ce muguet, que de Philosophe Stoïque il estoit devenu Philosophe Cynique, & il fallut boire la raillerie de peur de l'acroistre en se défendant, & se faire moquer de soy. Cependant, cela augmentoit la beauté du spectacle, de voir vn Philosophe déjà sur l'âge, avec sa grand' barbe, porter entre ses bras vn petit chien qui passoit la teste par l'ouverture de son manteau, & s'amusoit à lécher sa barbe où il estoit resté quelque goutte de sauce du soir précédent. On dit qu'il pissoit mesme quelquefois sur luy, & que la pauvre beste fit ses pots dans son manteau. Voilà les affrons que les gens de Lettres sont contrains d'endurer chez les Grans, où l'on les acoustume peu à peu à tout souffrir. l'en ay veu vn qu'on

*Il a égard  
à la coustume  
ancienne  
des horlo-  
ges d'eau,  
dont on se  
sermoit d'as  
le barreau.*

obligea de déclamer en pleine table pour diuertir la compagnie, & l'on le railloit de ce qu'il ne haranguoit pas à l'eau, mais au vin; Toutes fois pour le consoler en quelque sorte, on luy donna cinquante francs. Que si le maistre de

la maison se messe d'écrire en prose ou en vers, ce vous est vn nouveau suplice. Car il ne manquera pas de vous lire ses ouurages, mesme pendant le repas, & il les faudra admirer quand ils seroient pleins de solécismes, & prendre ses fautes pour des figures de Rhetorique; si l'on ne veut courir la fortune des Courtisans de Denys le Tyran, qu'il enuoyoit aux carrieres lors qu'ils ne le loüoient pas assez à son gré, & les faisoit passer pour des enuieux, ou pour des traistres. D'autres veulent passer pour beaux, qu'il faut traiter d'Adonis & d'Hyacinthes, quand ils seroient les plus desagréables du monde. Mais c'est bien pis quand les femmes font les sçauantes, & veulent auoir des Doctes auprès d'elles pour les entretenir tandis qu'on les coiffe, ou qu'elles disnent. Car s'il arriue alors quelque poulet de leur Galand, elles les plantent là pour y répondre, & il faut quitter tous ces beaux discours de Vertu & de Doctrine, tandis que Madame fait vne lettre d'amour. Que si elles vous font quelque miserable present aux estrennes, il faudra pour action de graces leur faire vn Panegyri-

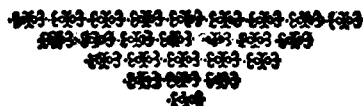
*C'estoit  
comme les  
Galeres  
parmy  
nous.*



que, où on les comparera à tout ce qu'il y a de beau & d'illustre dans toute l'antiquité; Mais il ne faut pas oublier de donner quelque chose au valet qui en porte le premier la nouvelle, quoy qu'il en vienne encore vne douzaine d'autres le lendemain se faire de feste à qui il faudra témoigner d'en auoir l'obligation, bien qu'ils n'y ayent rien contribué, & leur faire quelque present, encore ne seront-ils pas contens. Ajoutez à cela que pour estre payé de ses apointemens qui sont moins que rien, on doit faire la cour au Tresorier & à l'Intendant, sans parler de ceux qui ont l'oreille de Monsieur ou de Madame, & qui les gouernent; car s'il vous arriue de les demander, vous estes insupportable. Cependant, vous ne receuez rien que vous ne le deuez longtemps auparauant au Tailleur, au Cordonnier, ou à l'Apoticaire, si bien que vous ne mettez rien en bourse. Pour comble de malheur, vous estes exposé à l'enuie & à la médifance; Car comme le maistre commence à se lasser de vous, qui vieillissez, & deuenez vn peu pesant, il voudroit en estre déjà défait; outre que vous luy estes à charge parce que vous attendez de luy quelque récompense de vos longs seruices. Il ne faut donc que le moindre faux raport pour vous perdre & vous faire chasser mesme en plein minuit; & alors de tous vos seruices il ne vous

reste que la goutte , où quelqu'autre maladie incurable. Cependant , non seulement vous n'avez rien amassé , mais vous avez mangé tout ce que vous avez , & oublié tout ce que vous sçauiez ; si bien qu'il ne faut plus parler pour vous ni d'employ ni de fortune ; joint que vous estes déjà sur l'âge , & ressemblez à ces vieux cheuaux vsez de travail , dont la peau mesme ne vaut rien. D'ailleurs , celui qui vous a chassé , vous imputera quelque crime pour se justifier , fust-ce celui de magie , & on le croira aisément , pour la haine qu'on porte aux gens de Lettres ; outre que la plupart ne pouuant se rendre recommandables par de bonnes qualitez , font semblant pour se faire estimer , d'auoir quelques secrets défendus , & l'on croit facilement les mesmes defauts de ceux qui ont la mesme flaterie & la mesme lâcheté. Ajoutez à cela , que le maistre de la maison a interest de vous perdre , de peur que vous ne réueliez les secrets de sa famille , comme chez les Grans il y a toujours quelque chose qu'il importe de cacher. Il ne vous reste donc de tous vos travaux que la Gourmandise qui est vn monstre insatiable , qui à la fin vous dévorera lors que vous n'aurez plus dequoy luy donner. Pour acheuer le portrait de cette vie , à l'exemple de Cebes , ie voudrois pouuoir emprunter le pinceau d'Apelle ,

ou de quelqu'autre fameux Peintre de l'Antiquité ; mais à leur defaut ie tafcheray de m'en aquiter. Figure - toy la Fortune fur vn Chêne élevé, enuironné de rochers & de précipices, & à l'entour vne infinité de gens qui s'efforcent de monter tant ils font éblouis de fon éclat & de fes lumières. L'Efperance richement parée fe présente a eux pour guide, ayant à fes costez la Tromperie & la Seruitude, & derriere, le Trauail & la Peine, qui les exercent rudement, & après les auoir bien tourmentez, les abandonnent à la Vieilleffe. Alors la Calomnie les empoignant les traifne en bas, nuds, honteux & dépouillez, tenant d'vne main vn licou, & de l'autre couurant leur honte, fuiuis du Repentir qui les liure au Defefpoir, & c'est la fin du Tableau. Voila la peinture des Ambitieux; Confidere fi tu veux fuure leur route, & entrer par la porte de la Gloire pour sortir par celle de la Honte. Mais quoy que tu faffes, fouuiens-toy du Sage qui dit, *Qu'à tort nous accufons le Defsin de nos malheurs, dont nous fommes caufe nous-mefmes.*



DEFENSE DV DISCOVRS  
PRECEDENT.

*C'est une Apologie pour soy-mesme, sur ce qu'ayant  
pris la charge d'Intendant de l'Empereur en Egypte,  
ou quelqu'autre semblable, il semble avoir  
contreuenue à ses maximes.*

**I**L y a long-temps que ie considere, illustre Sabinus, ce que tu peux penser de me voir entrer au seruice de l'Empereur, après auoir tant crié contre ceux qui entrent en celuy des Grans. Car ie m' imagine que tu ne t'es pû empêcher de rire, & de dire ainsi en toy-mesme, Quoy ! après auoir tant blâmé la seruitude, s'y jetter volontairement ! A-t-il perdu la memoire ou le jugement, de démentir ainsi ses paroles par ses actions ! Il faut qu'il ait esté bien ébloui de l'éclat de l'or, pour prendre des chaînes à cause qu'elles estoient dorées ; & qu'on luy ait fait de grandes promesses, pour le faire changer d'auis à son âge, & renoncer à la liberté qui luy estoit si naturelle. Voila à peu près ce que tu-as dit, à quoy tu ajouteras peut-estre vn conseil d'amy. Tu sçais me diras-tu que ton Discours a esté publié il y a long-temps, & estimé de tous ceux  
qui

qui l'ont veu, & particulièrement des personnes doctes. Car outre qu'il est bien écrit, il explique clairement & agréablement la plus grande partie des defauts qui se rencontrent dans cette profession, & contient des préceptes tres-salutaires pour empescher les gens de Lettres de tomber en vn endroit assez glissant, & dans vn piège capable d'attraper les plus habiles. Mais puis-que tu-y es tombé toy-mesme, songe à supprimer de bonne heure ton Ouurage, & prie Mercure de donner, s'il se peut, à boire de l'eau du fleuve Léthé à tous ceux qui l'ont veu & ouï, de peur qu'on ne te reproche la mesme chose qu'à Bellérophon, d'auoir esté toy-mesme l'instrument de ton malheur. Car pour te dire la verité, ie ne voy point de couleur pour te défendre, & ie te trouue bien empesché de répondre à ceux qui diront, Que tu parles comme vn César, mais que tu n'agis pas de mesme, & que tu n'es libre qu'en paroles, mais que tu-es esclaué en effet. Ou bien l'on dira que ce n'est pas ton ouurage que tu-as leu, & que tu t'es paré des plumes d'autrui comme la corneille d'Esopé; ou que tu-as fait comme ce Legislatteur des Crotoniates, qui après auoir fait des loix sanglantes contre l'adultère, fut trouué couché avec sa belle-sœur, & se lança hardiment dans le feu, quoy qu'on voulust changer son suplice en vn exil, &

*Bellérophon porta les lettres qui contenoient qu'on le fist mourir.*

*Salathé.*

qu'il eut l'amour pour excuse qui est vne passion qui triomphe des plus sages. Ainsi, après auoir décrié le seruice des Grans tu-y entres en ta vieillesse, & es d'autant moins excusable que ta seruitude est volontaire, & plus éclairante. On ne manquera pas de dire de toy ce vieux mot d'une Tragedie, *le hais le sage qui n'est pas sage pour luy-mesme*, & de te comparer à ces Acteurs qui se font admirer en la representatió des personnages des Dieux & des Heros, & ne sont pourrant que des faquins; ou au singe de Cleopatre qui après auoir dansé avec aplaudissement au son de la flûte en habit d'homme, renonça à toutes ces acclamations pour courir après des noix qu'on luy ietta. Ainsi ayant voulu faire le Legislatteur & donner des Loix aux plus Grans hommes, tu-as montré que tu n'estois rien moins que cela, & que tu n'auois goûté la Philosophie que du bout des léures. Tu portes donc justement la peine de ton inconstance, d'entrer volontairement en seruitude, après auoir insulté si hautement aux mal-heureux que la pauureté contraint de seruir; Semblable à ce Charlatan, qui debitoit vn remede indubitable contre la toux, & en estoit tourmenté luy-mesme. Voila à peu prés ce que l'on peut dire contre moy; à quoy il est temps que ie réponde après auoir fait des vœux à Mercure qui est le Dieu de l'Eloquence, afin qu'il me preste

des paroles & des raisons pour me justifier; sinon, ie te suppliray comme grand Orateur, de suppléer à ce qui manquera à ma défense. Mais par où commenceray-je d'abord? rejetteray-je ma faute sur le Destin ou sur la Fortune qui sont les Arbitres du monde, & qui nous entraînent par force où il leur plait; ou si quittant cette défense, comme trop foible & trop commune, le nieray que ce soit pour la récompense que ie me suis mis au service de l'Empereur, mais pour l'assister en la conduite de son Estat, & n'estre pas inutile au public, ou pour l'admiration que j'auois de la Vertu. Mais j'ay peur si ie dis cela, qu'on ne m'accuse d'ajouter la flaterie à l'inconstance, & de redoubler mon crime au lieu de le diminuër; si bien qu'il ne reste plus que de rejeter ma faute sur la nécessité qui n'a point de loy, & de dire avec la Medée d'Euripide, Que ie voy bien que ie fais mal, mais que la pauvreté m'y contraint, dont les éguillons sont si poignans, que Theognis pardonne à celuy qui se noye ou se précipite pour les éviter. Voila, à mon auis, ce qu'on peut dire en ma faueur; Mais ne crains pas que j'employe de si foibles armes pour me défendre. La Famine ne sera iamais si grande dans Argos qu'on y soit contraint d'aller cultiuer les deserts de l'Arabie, ni moy si mauuais Orateur que d'auoir recours à

vne si lâche défense. Prenons donc vne autre route, & considérons ensemble, s'il n'y a point quelque différence entre le seruice des Grans & celuy du Prince. Certes ces choses sont aussi éloignées que le ciel l'est de la terre; Car encore qu'il y ait par tout du seruice & de la récompense, la chose n'est pas semblable. L'un est vn triste esclauage, l'autre vn commandement honorable, que l'on ne peut condamner sans blâmer tous les Magistrats & les Gouverneurs des Prouinces & des Armées, qui re oient comme moy des apointemens du Prince pour le seruice qu'ils luy rendent. Il ne faut donc pas confondre des choses toutes diuerses sous pretexte qu'on se sert d'un mesme terme pour les exprimer, ni mettre en mesme classe tous ceux qui tirent quelque récompense du Public pour leurs travaux & leurs veilles, autrement on en viendrait iusqu'à s'ataquer à la personne mesme de l'Empereur comme ie diray tantost. Aussi n'ay-je compris dans ma censure que les gens de Lettres; car encore qu'ils soient aux Grans comme nous sommes au Prince, & reputez de leur maison comme nous de celle de l'Empereur; ils n'ont pas pour cela part au Gouvernement. Si ie voulois donc releuer ma condition autant que tu la rauales, ie dirois, que bien loin de seruir, ie fais la charge du Prince en Egypte, & suis l'arbitre



de la Prouince, en composant & décidant les différens des particuliers , & veillant à l'obseruation des Loix dont i'ay en main l'interpretation. D'ailleurs, ie ne reçoÿ pas mes apointemens d'un particulier, mais de l'Empereur; non pas des gages de valet, comme ceux dont i'ay parlé, mais vne somme tres-considerable. Ajoûtez à cela , qu'en m'aquitant bien de ma charge ie pourray passer à de plus grandes, au lieu que les autres demeurent esclaves toute leur vie. Mais ie passe bien plus outre, & dis, qu'il n'y a personne qui ne traualle en quelque sorte pour la récompense, & que le Prince mesme n'en est pas exempt. Car sans parler des tributs qu'on luy paye, qui sont comme les apointemens de la Royauté; les Statuës & les Temples qu'on luy dresse , avec les loüanges & les benedictions qu'on luy donne, sont le salaire & la récompense de ses soins & de ses veilles ; de sorte qu'on pourroit dire, si ce n'estoit trop entreprendre, que son employ & le mien ne différent que du plus & du moins, & qu'il y a la mesme proportion que du petit au grand. Veritablement, si i'auois posé pour fondement, comme quelques Philosophes, que le sage ne doit rien faire, on auroit sujet de m'accuser d'auoir contreuenü à mes Loix & peché contre mes maximes; mais si l'on doit s'employer à quelque chose, comme

personne n'en peut douter , à quoy peut-on mieux s'occuper qu'à rendre seruice à son Prince & à son païs? Ajoûtez à cela, que ie ne fais pas profession de cette haute sagesse que quelques refueurs font consister en la seule contemplation , mais d'une sagesse humaine, conforme à nostre nature & à nostre besoin, qui veut qu'on soit vtile aux autres & à soy-mesme , sans estre vn faix superflu de la terre, comme dit Homère. I'ay choisy donc vn employ qui eust quelque proportion à ma capacité, & à l'estude que i'auois faite toute ma vie, & où ie puis dire que i'auois acquis quelque reputation. Et veritablement ie ne croy pas que tu me puisses condamner, veu que tu sçais ce que ie faisois en Gaule lors que tu y arriuas en visitant les Prouinces de l'Occident; & comme i'y tenois rang parmy les plus célèbres Rheteurs, & receuois de grandes récompenses de mon trauail. Ie t'ay écrit cecy au milieu de mes occupations, pour me justifier auprès de toy, à cause de l'estime que ie fais de ton merite & de ton aprobation. Pour les autres, qu'ils me condamnent tant qu'il leur plaira, c'est dequoy Hipoclide ne se loucie point, comme dit le Prouerbe.

---

*Il y a icy un traité , sur ce que Lucien s'estoit mépris en saluant quelqu'un, &c) auoit dit le matin ce qu'on*

*a coustume de dire le soir , comme qui droit bon soir  
ou Adieu , pour bon jour , ou Dieu vous gard ; Mais il  
ne se peut traduire à cause de diverses allegations, qui  
sont renfermées dans la propriété des termes Grecs, & n'ont  
point de raport à nostre façon.*

~~~~~

HERMOTIME, OV DES SECTES.

*Il se rit des promesses magnifiques des Philosophes , &
montre que toute leur felicité n'est qu'une chimère,
& que personne n'y est parvenu.*

DIALOGUE

DE LYCINVS ET D'HERMOTIME.

LYCINVS. **A** Te voir aller si viste, Her-
motime, avec ton liure sous
le bras, tu vas sans doute chez ton Philosophe;
Car tu remuës les léures & fais des gestes de la
main, comme si tu recitois ta leçon. N'est-ce
point que tu repasses dans ton esprit quelque
question épineuse ou quelque argument cap-
teux ; pour n'estre pas mesme inutile pendant
le chemin, & faire toujours quelque progrès
dans la Vertu ?

HERMOTIME. Il est vray que ie songeois
à la leçon d'hier, pour ne point perdre le temps

qui nous est si précieux. Car, comme dit Hippocrate, la vie est courte & l'art long & difficile, Que si cela est vray dans la Medecine, il l'est à plus forte raison dans la Philosophie, qui est beaucoup plus considérable, & où il ne s'agit pas de la santé, mais de la felicité de l'homme.

LYCINVS. C'est vne chose de grand prix, Hermotime; mais tu ne dois pas, à mon auis, en estre fort éloigné, si l'on en peut juger par le long-temps qu'il y a que tu t'y applies, & par la peine que tu prens depuis vingt ans, à frequenter les écoles, & à transcrire des leçons, touûjours courbé sur vn liure avec vn visage passe & défait, & ne reposant pas mesme durant la nuit. Car ie croy que tu ne refuses à autre chose en dormant, ce qui me fait juger, comme i'ay dit, que tu n'es pas bien loin du but, si tu n'y es déjà arriué.

HERMOTIME. Je ne fais que commencer, Lycinus, & tu sçais que la Vertu demeure en vn lieu fort haut & reculé, comme dit Hésiode, & qu'on a beaucoup de peine à y monter par vn sentier rude & épineux.

LYCINVS. Mais n'as-tu pas assez sué & trauaillé en l'espace de vingt années?

HERMOTIME. Je ne suis encore qu'au pied de la montagne.

LYCINVS. Mais qui a bien commencé comme dit le mesme Poëte, a fait la moitié de l'ouurage;

l'ouvrage; si bien qu'on peut dire que tu-és déjà vers le milieu.

HERMOTIME. Tu me flates, Lycinus, ie n'avance guere, parce que la montée est aspre & difficile, & que ie n'ay personne qui me tende la main d'enhaut.

LYCINVS. Ton maître n'est-il pas capable de t'enleuer iusques-là par ses discours, comme par la chaisne d'or de Iupiter; car il y a long-temps qu'il est au sommet?

HERMOTIME. S'il ne tenoit qu'à luy ie l'aurois déjà atteint; mais comme ie veux m'élever, ma nature basse & terrestre me ramene contre-bas.

LYCINVS. Il faut prendre courage, Hermotime, sans perdre iamais de veüe son objet, pour s'animer davantage, sur tout ayant vn si bon guide. Mais encore, quand te donne-t-il esperance d'y arriuer? sera-ce après les prochains mysteres, ou du moins après la grande feste de Minerue?

HERMOTIME. Tu prens vn terme bien court, Lycinus.

LYCINVS. Quoy donc? à la premiere Olympiade?

HERMOTIME. C'est bien peu encore, tant pour s'exercer dans la Vertu, que pour obtenir le souverain bien.

LYCINVS. Pour le moins à la seconde, ou tu aurois bien peu de courage, de n'y pouuoir paruenir en autant de temps qu'il faudroit pour faire trois fois le tour du monde, quand on s'amuseroit encore par le chemin. Le roc sur lequel elle habite est-il plus haut que celui d'Aorne, qu'Alexandre emporta en bien moins de temps ?

HERMOTIME. Ces choses n'ont point de raport, Lycinus ; car quand dix mille Alexandres ioindroient leurs forces, ils n'en viendroient iamais à bout. Il y a des millions d'hommes qui l'ont tenté vainement, dont les vns sont demeurez au bas de la montagne, les autres ayant commencé à grimper se sont lassez aussitost ; Quelques-vns estant montez iusqu'au milieu, sont retomez en bas par leur pesanteur naturelle ; Mais ceux qui ont assez d'heur & de courage pour vaincre les difficultez qui se rencontrent dans vne si longue carriere, iouissent après d'vne souueraine beatitude, & regardent le reste des hommes comme des fourmis, tant ils sont éleuez au dessus d'eux.

LYCINVS. Grans Dieux ! Hermotime, comme tu nous rauales ! tu nous fais plus petis que des Pygmées ; Il semble que tu triomphes déjà dans le ciel, tandis que nous rampons contre terre.

HERMOTIME. Plût à Dieu que ie fusse assez heureux pour arriuer à la Beatitude où ie tens, mais il y a encore bien du chemin.

LYCINVS. Ne sçauois-tu juger à peu près le temps qu'il faut pour cela?

HERMOTIME. Non, mais peut-estre que dans vingt ans....

LYCINVS. Vingt ans! c'est beaucoup.

HERMOTIME. La récompense aussi n'en est pas petite.

LYCINVS. Je le croy, mais as-tu lettres de viure iusques-là, déjà vieux & cassé comme tu-és, & as-tu consulté là-dessus quelque Oracle; ou si ton Docteur est Prophete aussi bien que Philosophe, pour t'assurer que tu ariueras à bon port après de si longues erreurs. Car il n'y auroit point d'aparence, de prendre tant de peine, & de hazarder son repos sur vn peut-estre.

HERMOTIME. Ne parlons point de cela, & prions seulement les Dieux de pouuoir viure vn moment dans la félicité.

LYCINVS. Tu bornes tes souhaits à bien peu de chose, pour tant de trauaux & de veilles. Comment sçais-tu qu'on soit si heureux en ce pais-là, veu que tu n'y as iamais esté?

HERMOTIME. Je croy mon maistre, qui le sçait.

LYCINVS. Et que dit-il encore de la Beati-

tude est-ce vn trefor, ou quelque chose de semblable?

HERMOTIME. Tes pensées sont bien basses, Lycinus, & bien indignes d'un Philosophe!

LYCINUS. Mais quel plaisir est-ce donc, si ce n'est la Gloire ou la Volupté?

HERMOTIME. C'est la Force, la Justice, la Sagesse, la Temperance; avec une Science certaine & indubitable de tout ce qu'on peut sçavoir. Pour les richesses, les honneurs, & les plaisirs, il s'en faut dépouiller, comme fit Hercule sur le mont Oeta de sa dépouille mortelle, n'emportant avec soy que la parcelle de la diuinité, toute pure & sans meslange, après auoir esté purifiée par le feu. Ainsi, épuré par la Philosophie, & dépouillé de tout ce qu'on auoit de terrestre, on monte dans le ciel de la Vertu, pour y iouir d'une félicité éternelle, sans se soucier plus des choses du monde, non plus que de la bouë, & méprisant ceux qui les estiment.

LYCINUS. Par Hercule Oeteen, Hermotime; tu as de hauts sentimens de la Vertu; Mais dy-moy, ceux qui y sont arriuez ne descendent-ils iamais du sommet où elle habite, pour conuerfer icy bas parmy les hommes, ou s'ils demeurent toujours perchez là haut, sans se soucier du reste.

HERMOTIME. Ouy, rien ne les touche

plus, ni gloire, ni grandeur, ni richesses, ni voluptez ; car ils sont afranchis de la tyrannie des passions.

LYCINVS. S'il m'estoit permis de dire la verité ; Mais ie ne croy pas qu'il soit honnesté de rechercher trop curieusement la vie de ces Grans hommes.

HERMOTIME. Pourquoi ? dy hardiment ce qu'il t'en semble.

LYCINVS. Avec toute ta permission, ie n'y vais qu'en tremblant.

HERMOTIME. Ne crain rien, nous sommes seuls.

LYCINVS. Tandis que tu-as parlé d'autre chose, ie t'ay laissé dire ; Mais lors que tu-as dit que les Philosophes ne se soucioient plus des choses du monde, & estoient afranchis de la tyrannie des passions, Alors, certes ; mais n'y a-t-il point de danger de le dire ? ie me suis souuenu de ce qui est arrivé tout nouvellement à l'un d'eux ; Veux-tu que ie te le nomme ?

HERMOTIME. Pourquoi non ?

LYCINVS. C'est ton maistre qui est si haut élevé dans la Vertu, & dans vne vieillesse si vénérable.

HERMOTIME. Et qu'a-t-il fait ?

LYCINVS. Tu connois ce jeune estrangier aux cheveux blons, qui ayme tant à disputer.

HERMOTIME. C'est Dion.

LYCINVS. Luy-mesme; Pour ne l'auoir pas payé à point nommé, il l'a pris au collet, & l'a traîné en Iustice; & si on ne luy eust osté des mains ce pauvre garçon, ie croy qu'il luy eust arraché le nez, tant il estoit en colere.

HERMOTIME. Pourquoi ne le paye-t-il pas aussi?

LYCINVS. Et quand il ne l'auroit pas payé, est-ce d'un homme consommé dans la Vertu, & qui a dépouillé sur le mont Oeta tout ce qu'il auoit de terrestre, d'en venir à cette extrémité?

HERMOTIME. C'est qu'il a de petis enfans, à qui il faut trouuer du pain.

LYCINVS. Et que ne les entraîne-t-il après soy là haut, pour iouir ensemble de la beatitude.

HERMOTIME. Adieu, Ie n'ay pas le loisir de t'entretenir plus long-temps; il faut que ie me haste, de peur de perdre la leçon.

LYCINVS. Demeure, il y a congé aujourd'huy, si l'on en doit croire l'affiche qui est sur la porte.

HERMOTIME. D'où vient cela?

LYCINVS. C'est que ton Philosophe fit hier la débauche chez vn de ses amis, qui célébroit le iour de la naissance de sa fille, & après

Encreatic.

auoir bien bâ & philosophé, il se prit de parole avec le Peripateticien Euthydème, qui soustenoit opiniastrément les choses qui sont contestées entre vous; de sorte qu'il cria iusqu'à minuit, ce qui luy fit mal à la teste, outre qu'il auoit trop mangé pour vn vieillard. Il se mit donc au lit au retour, après auoir ferré les viandes qu'il auoit donné à garder à son valet, qui estoit derrière luy à table, & pris garde s'il n'en auoit rien escroqué. On dit que depuis, il n'a fait que dormir & ronfler, après auoir rendu gorge.

HERMOTIME. Ne sçais-tu point qui a remporté la victoire?

LYCINVS. Ton maistre; quoy que ce n'ait pas esté comme l'on dit sans coup-férir. Car comme l'autre est querelleux & opiniastre, & qu'il ne se vouloit pas rendre à ses raisons, il luy a ietté à la teste vne coupe de Nestor dans laquelle il faisoit raison, & luy a fait vn grand abruuoir à mouche, & par ce moyen est demeuré victorieux.

HERMOTIME. Voila comme il faut traiter les opiniastrés.

LYCINVS. Il est vray; car pourcequoy irriter vn sage qui est roy de ses passions, & principalement ayant vn si grand verre à la main; Mais puis-que tu-és de loisir, Hermotime, ie te conjure de me dire, qui t'a mû d'embrasser la

Philosophie ; car tu me persuaderas peut-être d'en faire autant.

HERMOTIME. Ha ! si tu voulois, Lycinus, tu passerois en moins de rien tous les autres !

LYCINVS. Tu me flates. Ce seroit beaucoup si en l'espace de vingt années ie pouuois arriuer où tu-es. Mais à quel âge as-tu commencé ?

HERMOTIME. A quarante ans, qui est à peu près celuy que tu-as.

LYCINVS. Il est vray ; si bien que tu n'as qu'à me donner des préceptes ; mais dy-moy auparavant, s'il me sera permis de faire mes difficultés ?

HERMOTIME. Pourquoy non ? dès à present si tu-as quelque doute tu n'as qu'à le proposer ; car c'est le moyen d'apprendre.

LYCINVS. Courage, Hermotime, dy-moy, par Mercure, dont tu portes le nom ; s'il n'y a qu'un chemin pour arriuer à la Vertu, ou s'il y en a plusieurs ?

HERMOTIME. Plusieurs ; car il y a diuerses Sectes.

LYCINVS. Et disent-elles toutes la mesme chose ?

HERMOTIME. Nullement ; elles sont toutes contraires.

LYCINVS. Mais la Verité ce me semble est vne
HERMOTIME.

HERMOTIME. Il est vray.

LYCINVS. Comment as-tu donc fait pour la trouuer, & decouurer le droit chemin parmy tant d'autres qui égardoient. Apollon t'a-t-il seruy de guide comme il fit autrefois à Chéréphon ; car il a coûtume de répondre à chacun ce qui luy est propre ?

HERMOTIME. Je ne l'ay point consulté sur ce sujet.

LYCINVS. Est-ce que tu n'as pas cru la chose digne de consultation, ou que tu-as pensé pouuoir bien choisir tout seul ? Car il n'est pas question de sçauoir ce que tu-és maintenant, sage à demy, ou tout à fait ; mais ce que tu estois alors, c'est à dire vn ignorant comme moy.

HERMOTIME. J'ay cru estre assez habile pour cela.

LYCINVS. Mais comment as-tu fait pour decouurer la verité qui est si cachée ? enseigne-moy ton secret, afin que j'en puisse faire autant.

HERMOTIME. J'ay suiuy l'opinion commune.

LYCINVS. As-tu compté les voix, comme on fait dans les Elections, pour sçauoir qui en auoit le plus ?

HERMOTIME. Non ; mais tout le monde dit que les Epicuriens sont voluptueux ; les Peripateticiens pointilleux & auares ; les Platon-

ciens vains & glorieux; les Pythagoriciens superstitieux; les Cyniques sales & éfrontez; il n'y a que les Stoïciens qui fassent profession d'une vertu masle & solide, & qui soient seuls sages, riches, justes, & tout ce qui leur plaist.

LYCINVS. Mais sont-ce les autres qui disent cela d'eux, ou eux-mesmes; car il n'y a point d'apparence de les prendre pour Iuges en leur propre cause?

HERMOTIME. Ce sont les autres.

LYCINVS. Qui! les Péripateticiens, les Platoniciens, & les autres Philosophes?

HERMOTIME. Non, mais le peuple.

LYCINVS. Pren garde que tu ne me trompes, & ne me veüilles pas enseigner la verité; car quelle apparence y a-t-il de prendre le peuple pour Iuge en des choses où il ne connoist rien?

HERMOTIME. Je ne l'ay pas pris pour Iuge, mais moy-mesme; car voyant la grauité & la modestie des Stoïciens tant en leur habit qu'en leur contenance, j'ay crû leur Secte la meilleure.

LYCINVS. Mais n'as-tu pas remarqué aussi leur orgueil, leur opiniâtreté, leur auarice, & crois-tu que pour estre vertueux ce soit assez d'aller vestu simplement, & de porter les cheveux courts, & la barbe longue? Veux-tu que

nous prenions deormais ces marques pour celles de la sagesse , & que si l'on n'est comme eux refuseur & mélancolique, on ne soit pas receuable? Tu dis cela, sans doute, pour m'éprouver, & voir si ie seray assez sot pour te croire.

HERMOTIME. Pourquoi?

LYCINVS. Parce que ce sont les statues qu'on juge par l'exterieur, & selon les diuerses manieres, on reconnoist celles de Myron, d'Alcamene, ou de Phidias; mais s'il falloit juger des Philosophes par là, que feroit vn pauvre aueugle qui ne connoist rien à la mine.

HERMOTIME. Nous n'auons pas affaire à des aueugles.

LYCINVS. Non; mais il est question de trouuer vne marque certaine, indubitable, & qui soit commune à tous, par où l'on puisse discerner le prétexte & l'aparence, d'avec la verité. Toutefois puis-que tu le veux, Que les aueugles soient exclus de la Philosophie, quoy que cela leur dût seruir de consolation pour la perte de leurs yeux; Mais pour les autres, quand ils seroient les plus clairvoyans du monde, comment pourront-ils juger de l'interieur par la mine? Car la sagesse n'est pas vne chose qui paroisse au dehors, mais qui est renfermée au dedans, & qui se met en évidence par le discours, & par des effets semblables aux paroles. Ie te veux dire à

ce propos ce que Momus reprit dans l'ouvrage de Vulcan. Les Poëtes disent que ce Dieu eut vn iour contestation avec Neptune & Minerue touchant l'excellence de leur art. Neptune, pour son chef-d'œuvre, fit vn taureau, Minerue vne maison, & Vulcan vn homme. Lors qu'ils furent deuant Momus qu'ils auoient pris pour Iuge, il n'est pas besoin de dire ce qu'il reprit dans les ouvrages des autres, mais il blâma Vulcan de n'auoir pas fait vne fenestre au cœur de l'homme, pour voir si ce qu'il dit, s'accorde avec ce qu'il pense. Voila ce qu'il répondit, comme à tastons, touchant nostre question; Mais il semble que tu vois plus clair que luy, & que tu n'aperçois pas seulement les pensées & les desseins, mais la bonté & la malice des hommes.

HERMOTIME. Tu railles; l'ay choisi à la bonne heure, & ne me repens point de mon choix.

LYCINVS. Mais ne me veux-tu pas communiquer ton secret pour m'empescher de périr comme les autres?

HERMOTIME. Rien ne t'agréra de tout ce que ie te diray.

LYCINVS. Ce n'est pas cela; mais tu ne veux rien dire qui m'agré. Toutefois, puis-que tu dissimules, & que tu m'enuies ce bon-heur, de crainte peut-estre que ie ne deuienne plus

habile que toy ; ie tafcheray de trouuer tout feul la verité , & de faire le choix le plus juſte & le plus équitable qu'il me fera poſſible.

HERMOTIME. I'en ſuis content ; car ce ſera ſans doute quelque choſe digne d'eſtre ſceu.

LYCINVS. Ne te moque point de moy, ſi mon inuention eſt vn peu groſſière, puis-que tu ne me veux pas dire la tienne. Poſons que la Vertu ſoit comme vne ville dont les habitans ſont parfaitement heureux ; comme par exemple ton maïſtre, doué de force, de juſtice, de ſageſſe, de temperance, en vn mot ſemblable à Dieu. Qu'il n'y ait là dedans ni haine, ni enuie, ni rancune, ni violence ; rien que douceur, qu'amitié, que concorde, qu'vñion. Car ce qui fait les querelles & les diuiſions parmy les hommes , en eſt banny ; l'orgueil, l'ambition, l'auarice, qui ſont les peſtes de la ſociété humaine ; de ſorte qu'on y meine vne vie heureuſe & tranquile, dans l'égalité, la liberté, l'équité, & les autres vertus qui ſont la félicité des Empires.

HERMOTIME. Et bien, Lycinus, tout le monde ne doit-il pas ſouhaiter d'eſtre citoyen d'une ſi diuine Republique , ſans ſe ſoucier de la peine qu'il faut prendre pour y paruenir, ni perdre courage pour la longueur du chemin, pourueu qu'on en puiſſe venir à bout ?

LYCINVS. Par Iupiter, Hermotime, ce doit estre là le but de tous nos desseins, pour lequel il faut negliger tous les autres, & ne se soucier ni de femme ni d'enfans, ni de patrie; mais essayer par vn genereux effort de les entrainer après nous, & s'ils nous retiennent, leur abandonner plustost le manteau pour estre plus libres. Car il ne faut pas craindre qu'on nous refuse la porte pour estre nus, & sans équipage. J'ay ouï autrefois vn vieillart discourir de ce país-là, & me conuier à le suiure, avec promesse de m'y faire receuoir pour Citoyen; mais ie ne le voulus pas croire, ou par jeunesse, ou par ignorance, dont ie ne suis pas à me repentir; car ie serois pour le moins déjà aux faux-bourgs. Il disoit, entr'autres choses, s'il m'en souuient bien, que tous les habitans de cette ville estoient estrangers, & qu'il n'y auoit point de naturel du país; mais que chacun y estoit bien venu sans distinction de richesse, de naissance, ou de dignité, pourueu qu'on fût adroit, laborieux, vigilant, pour pouuoir surmonter toutes les difficultez qui se rencontrent dans vne si longue carrière; car si tost qu'on est arriué, on est égal à tous les autres.

HERMOTIME. Tu vois donc bien que ie ne me peine pas en vain pour y arriuer.

LYCINVS. J'ay le mesme desir, Hermotime,

& il n'y a rien que ie ne fisse pour cela ; mais comme elle est inuisible, & reculée des yeux des hommes, ainsi que tu dis après Hésiode, on a besoin d'un bon guide pour la trouuer, de peur de s'égarer par le chemin. On ne manque pas de gens qui se vantent de le sçauoir, & qui promettent d'y mener ; mais ils tiennent des routes toutes contraires. Les vns vous conduisent par des lieux agréables, où vous trouuez du frais & de l'ombre ; les autres par des deserts & des rochers, où vous estes brûlé des ardeurs du Soleil, & à demy mort de soif & de lassitude. Chacun crie néanmoins, que son chemin est le meilleur, & meine droit à la félicité ; quoy qu'ils aboutissent à des lieux tout différens ; Et quelque route que vous teniez, vous trouuez toujours à l'entrée, un homme de bonne mine qui vous tend les bras, & vous conuie d'y entrer ; disant que c'est le droit chemin, & que tous les autres vous égarent. C'est ce qui donne de la peine que cette multitude & cette diuersité de chemins ; car on ne sçait lequel suivre.

HERMOTIME. Je te veux tirer de doute, Lycinus ; car tu ne peux manquer de croire ceux qui y ont esté.

LYCINVS. Qui ! mon amy, & par quel endroit ? Les guides sont aussi incertains que les voyes ; car celuy qui suit Platon, dit, que le sien

est le meilleur ; l'Epicurien & le Peripateticien tout de mesme ; tu en diras autant des Stoïques ; chacun louë celuy qu'il a suiuy , mais ie ne puis sçauoir qui a raison. Ie voy bien qu'ils sont tous arriuez quelque part ; mais si c'est à la ville que nous cherchons, c'est ce que ie ne sçay point, & peut-estre qu'au lieu d'aller à Corinthe, ou à Athenes, ils me meneront en Babylone. D'ailleurs, comme il n'y peut auoir qu'un droit chemin, il ne faut pas peu d'esprit ou de bon-heur, pour bien adresser, ni suiure ses pas à l'auenture, & remettre au hazard vne chose d'où dépend nostre félicité ; outre qu'il n'y a pas peu de danger d'abord à quitter le droit chemin ; car depuis qu'on est vne fois embarqué dans vn Vaisseau, on est contraint de suiure sa route.

HERMOTIME. Quoy que tu puisses faire, tu ne trouueras point de meilleurs guides , ni de plus asseurez que les Stoïques, & tu n'as qu'à suiure la piste de Zenon & de Chrysipe, pour arriuer à Corinthe.

LYCINVS. Celuy qui suit Platon ou Epicure m'en dira autant, Hermotime ; si bien qu'il faut ou les croire tous, ce qui seroit ridicule, ou n'en croire pas vn, ce qui est plus seur, iusqu'à ce qu'on ait découuert la verité. Car posé qu'ignorant le meilleur chemin, ie suiue le vostre, Platon & Pythagore n'auront-ils pas sujet de me dire,

dire, Que t'auons-nous fait, Lycinus, pour nous condamner sans nous ouïr, & pour embrasser à nostre préjudice le party d'un nouveau venu? *Zénon.* Que leur répondray-je, à ton auis? sera-ce assez de dire, l'ay crû Hermotime qui estoit mon amy? Ne diront-ils pas qu'ils ne connoissent point cet Hermotime, & ne sçauent qui il est, mais qu'il ne falloit pas ainsi ajoûter foy à vn homme qui ne connoissoit qu'une Secte, encore peut-estre ne la sçauoit-il pas trop bien; ni condamner en celle-là toutes les autres, sans auoir examiné leur doctrine. Que les Legislateurs veulent qu'on entende les deux parties, auant que de prononcer sur leur différent, & quand on ne le fait pas la Sentence est nulle, & il est permis d'en appeller. Si quelque Ethiopien, ajoûteront-ils n'estant iamais sorty de son païs, disoit que tous les hommes sont noirs, ne luy diroit-on pas qu'il a tort, d'asseurer ce qu'il ne sçait point? Pren donc garde qu'on ne te condamne, d'affirmer qu'il n'y a point de meilleure Secte que la tienne, sans auoir éprouué les autres, & de faire vne règle generale pour tous les hommes, sans estre iamais sorty d'Ethiopie.

HERMOTIME. Mais pour auoir suiuy la doctrine des Stoïques, ie n'ignore pas celle des autres Philosophes; car la règle du bien apprend à connoistre le mal, & au mesme temps que mon

Docteur me dictoit son opinion, il me réfutoit celle de Platon & d'Epicure.

LYCINVS. Mais Platon & Epicure ne se tairont pas, & diront, Tu-as vn étrange amy, Lycinus, qui croit à nos ennemis touchant les choses qui nous concernent ; sans considérer que par erreur ou par malice ils peuuent déguiser la verité, & qu'il n'y a personne qui sçache mieux nos opinions que nous-mêmes. Si quelqu'un voyoit vn Athlète s'exercer tout-seul auant le combat, & donner en l'air des coups de poin, le prononceroit-il pour cela victorieux, & ne luy diroit-il pas que pour remporter la victoire, il faut auoir terrassé son ennemy ? Voila ce que te diront les Philosophes ; mais Platon, qui a esté en Sicile, y ajoutera peut-estre l'exemple de Gélon de Syracuse, qui fut long-temps sans sçauoir qu'il auoit l'halci-ne mauuaise, iusqu'à ce qu'une Courtisane le luy aprit. Alors, il alla trouuer sa femme, tout en colére, & luy dit des injures de ce qu'elle luy auoit celé si long-temps vn défaut, où il eut pû apporter quelque remede. Mais elle s'excusa sur ce qu'elle croyoit tous les hommes faits de la sorte, n'ayant iamais pratiqué que son mary. Ainsi, Hermotime, celuy qui n'a veu que les Stoïques, ignore avec raison comme sont faits tous les autres.

HERMOTIME. Laissons-là, ie te prie, l'E-thiopien & la femme de ce Tyran, & considérons ensemble si la chose n'est point comme ie dis. N'est-il pas vray que si ie disois que deux fois deux sont quatre, il ne seroit pas besoin d'assembler tous les Arithmeticiens du monde, pour sçauoir si i'aurois raison, puis-qu'il ne se pourroit faire autrement, quand tous les Mathematiciens diroient le contraire?

LYCINVS. La chose n'est pas semblable, Hermotime, car tu confonds des choses qui n'ont point de raport, & compares ce qui est certain & indubitable avec ce qui ne l'est pas. As-tu iamais veu quelqu'un qui doutast que deux fois deux fussent quatre, au lieu que les Philosophes ne s'accordent ni de la fin ni des principes? Pren donc garde que tu n'argumentes mal; car tandis qu'on est en dispute quelle Secte est la meilleure, tu vas l'attribuer tout d'un plein saut à la tienne.

HERMOTIME. C'est que tu ne prens pas bien ce que ie dis; Posons que deux hommes soient entrez dans vn Temple, & qu'on ait perdu quelque vaisseau sacré, les faudra-t-il fouiller tous deux si on le trouue sur le premier; ie croy que non. Ainsi, il n'est pas besoin de chercher ailleurs, ce qu'on rencontre chez les Stoïques.

LYCINVS. La chose n'est encore semblable. Car premierement, deux hommes ne sont pas seulement entrez dans le Temple, mais plusieurs; si bien qu'il n'est pas necessaire que l'un d'eux l'ait absolument. D'ailleurs, il n'est pas bien certain quelle est la chose qu'on a prise; car tous les Prestres du Temple n'en sont pas d'accord. Ils ne s'accordent pas seulement de la matiere, les vns disent qu'elle est d'or, les autres d'argent ou de cuiure; c'est pourquoy il est necessaire de les fouiller tous pour le sçavoir; & quand on auroit trouué quelque piéce sur le premier, il ne faudroit pas laisser de deshabiller les autres, parce qu'on ne sçait pas asseurement si c'est celle-là qu'on a perdue, & que le vaisseau sacré n'a aucune marque pour le faire reconnoître. Ce qui augmente encore la difficulté, c'est que tous ont quelque chose de diuers prix; Mais il te faut éclaircir cela par vne autre exemple, As-tu iamais assisté aux jeux de la Grèce?

HERMOTIME. Ouy, & en diuers lieux. Tout nouuellement aux jeux Olympiques, j'estois à la gauche des Iuges, pour voir de plus près ce qui se passoit.

LYCINVS. Sçais-tu comme on fait pour aprier les combatans?

HERMOTIME. Autrefois, quand Hercule y présidoit, on prenoit des feuilles de laurier.

LYCINVS. Je ne demande pas ce qui se faisoit autrefois , mais ce qui se fait maintenant.

HERMOTIME. On prend vne vrne, dans laquelle on met des balotes de la grosseur d'une féue, où il y a écrit vn A, ou vn B, ou quelque autre lettre semblable ; & toujourns deux de chacune. Alors, les champions s'auancent l'un après l'autre, & font leur prière à Iupiter, puis mettent la main dans l'vrne ; mais le Heraut étendant sa verge les empesche de lire, iusqu'à ce qu'ils ayent tous tiré. Aussi-tost l'un des Iuges, ou quelque autre , car il ne m'en souuient pas bien, prend la balote de chacun , & aparie ceux qui ont les lettres semblables ; Que si le nombre des Athlètes est impair, celuy qui a la lettre vnique se bat contre le vainqueur, qui n'est pas vn petitauantage, parce qu'il vient tout frais au combat, contre vn qui est déjà lassé.

Quand le nombre des combasans est pair.

LYCINVS. Arreste ; Voila ce que ie voulois. N'est-il pas vray qu'on ne scauroit reconnoistre celuy qui a la lettre vnique que l'on n'ait veu toutes les autres ? Pour reprendre donc tous nos exemples ; comme on ne peut deuiner celuy qui doit combattre le dernier , ou qui a dérobé le vase, ou quel est le chemin qui va à Corinthe qu'on ne les ait examinez tous ; On ne peut connoistre quelle est la meilleure de toutes les

Sectes, sans les auoir toutes épluchées; puis-que si l'on en a oublié quelqu'une, ce sera peut-estre celle-là qui aura trouué la verité. C'est ainsi que pour dire quel est le plus beau de tous les hommes, il faut les auoir tous veus; or c'est la beauté souveraine que nous cherchons.

HERMOTIME. I'en tombe d'accord.

LYCINVS. Et sçais-tu quelqu'un qui ait couru toutes les Sectes & examiné toute leur doctrine? car si cela estoit, tu nous déliurerois d'une grande peine?

HERMOTIME. Il seroit difficile d'en trouuer.

LYCINVS. Que ferons-nous donc, Hermotime, perdrons-nous pour cela courage, ou si nous tâcherons de faire nous-mêmes ce que personne n'a encore fait, de tout voir & examiner; Si ce n'est que ce que nous auons dit y repugne, que depuis qu'on s'est une fois embarqué dans un vaisseau, il faut, en dépit qu'on en ait, suivre sa route, & qu'on n'arriue nulle part, quand on change à toute heure de chemin?

HERMOTIME. Il nous faudroit, comme à Thésée, le fil d'Ariadne, pour nous démeller de ce labyrinthe.

LYCINVS. Suivons le conseil de cet Ancien, de demeurer sur la défiance, sans ajoûter foy à tout ce qu'on dit; & comme un bon Iuge,

donnons audience à toutes les parties l'une après l'autre.

HERMOTIME. C'est bien-fait.

LYCINVS. A qui nous adresserons-nous le premier ? Veux-tu que ce soit à Pythagore ? Combien penses-tu qu'il faille de temps pour apprendre sa doctrine ? sera-ce assez de dix ans, sans y comprendre les cinq années du silence ? mais il en faudra donner autant à Platon, à Aristote, à Diogene, à Pyrrhon & à Epicure ; sans parler des Stoïques, puis-que tu-as tantost dit qu'à peine quarante ans suffiroient. Et pour montrer que ie n'en prens pas trop, il ne faut que te ressouuenir combien tu connois de Philosophes de toutes Sectes, qui ont plus de quatre vings ans, qui publient tout haut qu'ils ne sont encore que des nouices. Si tu n'en veux croire Socrate, qui ne faisoit pas profession de tout sçauoir, mais de ne sçauoir rien. Cependant, cela fait cent ans, en prenant seulement dix sectes.

HERMOTIME. Ie voy bien déjà qu'il est impossible de les apprendre toutes.

LYCINVS. Que ferons-nous donc ? faudra-t-il renoncer à nostre maxime de ne se point déterminer qu'on ne les ait toutes épluchées. Car si nous faisons autrement, nous marcherons en ténèbres, & broncherons à chaque pas

prenant la première chose qui se présentera , pour la vérité , faute de la bien connoître ; & quand nous l'aurons rencontrée , nous ne sçaurons pas assurément si c'est elle , parce qu'il y a plusieurs mensonges qui luy ressemblent.

HERMOTIME. Tu me mets fort en peine , Lycinus , & ie croy que ie suis sorty aujourd'huy de chez moy à la male-heure , veu que ie pensois estre déjà bien auant dans la recherche de la Vérité , & ie voy qu'il est impossible de la trouuer.

LYCINVS. Ce n'est pas à moy , qu'il s'en faut prendre , mais à ceux qui t'ont mis au monde , ou plustost à la Nature , qui ne t'a pas donné d'assez bons yeux , ni vne assez longue vie pour la decouurir. Je te diray seulement , qu'elle n'a pas tant d'éclat que le mensonge ; mais qu'elle parle plus librement ; ce qui la rend souvent importune. Considère que tu t'es voulu mettre en colere contre moy , pour auoir leué vn peu le voile qui la couuroit. Mais si tu ay- mois vne statue , & que ie t'eusse fait voir que tu n'en sçauois iouir , faudroit-il pour cela me prendre à partie , au lieu de me rendre graces pour t'auoir détrompé ?

HERMOTIME. Que ferons-nous donc , renoncerons-nous à la Philosophie ?

LYCINVS. Je ne dis pas cela ; mais seulement
ment

ment que pour bien faire il faut reconnoître & examiner toutes les Sectes, auant que de s'embarquer en pas vne, de peur de s'égarer en voulant prendre party. N'és-tu pas de cette opinion?

HERMOTIME. Je ne sçay que répondre, puis-qu'il faudroit pour cela viure autant que le Phénix ; & qu'on ne se peut fier à des gens qui ne sont pas d'acord entr'eux, & qui se déchirent l'un l'autre, ou par malice, ou par enuie, ou par ignorance. Mais si cela est, tu-és donc le seul qui ait découuert la Verité?

L Y C I N V S. Je ne dis pas cela, mais que ie l'ignore comme les autres.

HERMOTIME. On pourroit dire, ce me semble, qu'encore qu'il fust necessaire d'examiner toutes les Sectes, pour sçauoir quelle est la meilleure, il ne faudroit pas tant de temps pour cela ; puis-que comme dit le Prouerbe, on peut juger par vn échantillon de toute la pièce, comme Phidias jugea de la grandeur du lion à voir sa griffe. Ainsi, en courant les principaux dogmes de chaque Secte, ce qu'on peut faire en peu d'heures, on verroit bien à peu près ceux qui ont raison, sans vne recherche si curieuse.

L Y C I N V S. J'ay bien ouï dire, qu'on pouoit juger d'une partie par le tout, mais non pas du tout par vne partie ; & ton exemple ne con-

clud rien ; Car Phidias n'eust pas jugé de la grandeur du lion par sa griffe, s'il n'eust iamais veu de lion, comme à voir la main d'un homme on ne iugeroit pas de qui elle est, si l'on n'auoit iamais veu d'homme. Ainsi, tu ne peux bien sçauoir ce qui est honneste, où consiste la félicité des Stoïques, que tu ne sçaches le reste de leur doctrine. Car encore que tu puisses apprendre en peu de temps leurs sentimens touchant la fin & les principes des choses, tu ne peux sçauoir s'ils ont raison, que tu n'ayes examiné toutes leurs preuues, ce qui n'est pas l'ouurage d'un iour. Autrement, pourquoy auroient-ils fait tant de volumes, pour prouuer ce peu de chose qui te semble si facile ? Il vaudroit mieux, & ce seroit le plus court, consulter quelque Deuin à chaque proposition, pour sçauoir si elle est vraye, ou bien égorger des victimes, pour essayer de voir dans leurs entrailles ce qu'on ne peut voir dans son esprit. Mais si tu veux ie te donneray vne inuention plus facile & de moins de dépence, de faire des marques qui portent empreint le nom de chaque Secte, & de tirer au sort la première qui viendra ?

HERMOTIME. Cela seroit ridicule ; mais comme ceux qui veulent acheter du vin, ne vont pas fureter tous les cabarets de la ville, mais quand ils en trouuent vn bon ils s'y tiennent,

& ne boient pas tout le tonneau pour en juger, mais se contentent de quelques gouttes; le croy qu'on peut faire la même chose dans la Philosophie.

LYCINVS. Que tu-és glissant, Hermotime, quand on te pense tenir tu échapes; mais tu n'as rien fait, parce que tu compares encoré des choses qui n'ont point de rapport, & que l'une est vn Tout dont les parties sont semblables, & l'autre non. Je ne voy pas ce que peut auoir de commun le vin avec la Philosophie, si ce n'est que les Philosophes comme les Cabaretiers, altèrent & broüillent leur marchandise, & vendent à faux poids & à fausse mesure. Pren garde que la Philosophie ne soit plustost comme vn doux poison, qui ne donne pas la mort lors qu'on ne fait qu'en goûter, mais qui emporte ceux qui en veulent trop prendre, parce que la raison humaine est vn abyfme, où l'on se perd, quand on le veut sonder trop auant. Mais prenons que pour examiner ces choses, il ne falust pas tant d'années, il faudroit touïours pour cela vn jugement tres exquis, que peu de gens ont; parce que les choses sont tellement broüillées & confuses, qu'on prend souuent le mensonge pour la verité, à cause qu'il luy ressemble. D'ailleurs, s'il faut arriuer à la félicité par la connoissance, voila premierement tous les enfans qui en sont

bannis, puis, toutes les femmes, qui font plus de la moitié du monde; car la façon dont elles se gouvernent, occupées après les soins du ménage, ne leur permet pas de pénétrer dans ces mystères. Il en faudroit encore bannir tous les villageois & les artisans, qui ne sont pas capables d'une si haute recherche; sans parler d'une infinité de peuples, qui n'ont aucune connoissance des Lettres ni de la Philosophie. Il ne resteroit donc que fort peu de gens, encore ceux-là ne sont-ils jamais bien d'accord. Cependant, la félicité humaine doit estre une chose facile à obtenir, & commune à tous les hommes. Ajoûtez à cela, que les plus habiles se trompent à toute heure dans la recherche de la Vérité, semblables à des pêcheurs, qui après avoir jetté leur filet, sentant quelque chose de pesant, pensent avoir pris bien du poisson, & trouvent que ce ne sont que des pierres. Je dy davantage, qu'après avoir couru toutes les Sectes, on ne peut sçavoir encore si la Vérité n'est point quelque autre chose que tout cela.

HERMOTIME. Comment?

LYCINVS. Si quelqu'un, par exemple, prenoit vingt jettons dans la main, & donnoit à deviner combien il y en a, ne se peut-il pas faire que tous se trompassent au compte? De même, en la Philosophie, l'un dit que la félicité

consiste dans la Vertu; l'autre, dans la Volupté; celui-cy dans le Sçauoir; celui-là dans les Honneurs ou les Richesses, ne se peut-il pas faire, comme i'ay dit, que ce ne soit rien de tout cela? Mais nous-nous hastons de courir, sans sçauoir si nous sommes dans le chemin. Il falloit s'enquerir auparauant, si la Verité estoit le partage des hommes, & s'il y auoit quelqu'un qui l'eust trouuée?

HERMOTIME. Tu veux donc dire, que quand nous sçaurions tout ce qui a iamais esté dit sur ce sujet, nous ne serions pas asseurez de l'auoir!

LYCINVS. Cela semble suiure du raisonnement.

HERMOTIME. C'est donc peine perduë d'estudier en Philosophie?

LYCINVS. Il y a aparence; Car nous trouuons premierement, qu'il faut choisir quelle Secte est la meilleure, mais que pour cela il faudroit vn temps qui surpasse la vie de l'homme; sans parler des affaires & des maladies, qui l'occupent ou qui la trauersent; Après, qu'il faut vn jugement tres-exquis; enfin, qu'il est mesme incertain si l'on peut trouuer la Verité. Il seroit donc besoin d'abord, de trouuer quelqu'un qui nous aprist à la connoistre; autrement, le premier imposteur fera de nous ce qu'il luy plaira, comme de l'eau répandue sur vne table, que

l'on conduit du doigt où l'on veut, ou comme vne girouëtte qui tourne à tout vent.

HERMOTIME. Tu-as raison; il faut trouver quelqu'un qui nous l'enseigne. Je t'ay beaucoup d'obligation, de m'auoir abrégé le chemin.

LYCINVS. Tu-en es plus éloigné que iamais; car après auoir trouué quelqu'un qui fasse profession de discerner le vray d'avec le faux, il faut, pour luy ajouter foy, estre assuré qu'il ne se trompe point. Et qui prendrons-nous pour cela? car pour juger d'un habile homme, il faut estre aussi habile que luy; & celuy-là aura besoin encore du témoignage d'un autre, ce qui iroit à l'infiny. D'ailleurs, toutes les demonstrations qu'on publie, ne sont ni certaines ni euidentes, & prouuent souuent des choses douteuses par d'autres qui le sont encore plus; si bien qu'à l'exemple de ceux qui courent dans un rond, on se trouue touiours d'où l'on est party.

HERMOTIME. Toute la peine donc que j'ay prise iusqu'à cette heure est inutile?

LYCINVS. J'en suis bien fâché; mais tu-as bien des compagnons, ce qui te doit seruir de quelque consolation; car tous les Philosophes se tourmentent de ce qu'ils n'entendent point, & ont des desirs & des desseins au dessus de leur portée. Tu fais donc comme un homme qui se plaindroit que l'on l'auroit éueillé au milieu

d'un songe agréable. Car lors que les Philosophes se promettent des montagnes d'or, & qu'ils font les Roys & les Dieux sur le papier ; si leur valet leur vient demander quelque chose des necessitez de la vie, ils se mettent en colere, comme si on les retiroit du ciel en terre, & de l'opulence à la pauvreté. En vn mot, la Beatitude imaginaire que tu te figurois tantost, n'est guere diferente des Chimères & des Hipogrifes, & autres fictions poëtiques, qui plaisent à l'esprit par la nouveauté de l'inuention. Comme donc Medée deuint amoureuse de Iason, sans l'auoir veû, tu t'es passionné pour vne chose que tu ne connoissois pas, & que tu ne pouuois obtenir. Et la cause de cela, vient, à mon auis, de ce que le premier qui se l'est imaginé, a esté assez adroit pour le persuader aux autres ; & personne ne s'est auisé de tourner la teste, pour voir s'il estoit dans le chemin, mais a fuiuy aveuglement la trace de ceux qui l'ont deuancé ; outre que chacun s'ennuye de sa condition, & croit toujours trouuer la félicité en ce qui luy manque. Car nous sommes si prompts, que sans nous enquerir dauantage si ce qu'on nous dit est veritable, nous nous laissons aller inconsiderément à la premiere opinion qui se presente, & sommes emportez après par la consequence des choses ; comme si nous auions acordé vne fois que

deux fois deux sont cinq, on concludroit en suite que quatre fois deux sont dix, & cent autres absurditez. C'est ainsi que fait la Mathematique, qui après auoir basti sur des fondemens qui ne sont point, vne longueur sans largeur, vn point qui ne se peut diuiser, croit que le reste qu'elle enseigne sont des veritez infaillibles. Ainsi, après auoir acordé les principes de chaque Secte, nous sommes contrains de croire les consequences qu'on en tire, encore qu'elles soient fausses. Cependant, nous vieillissons dans nostre erreur, sans obtenir ce que nous cherchons, ni decouurer l'imposture, & ceux qui la reconnoissent ont honte de se dedire en leur vieillesse, & de confesser qu'ils se sont trompez, & ocupez toute leur vie à des fadaïses. Car s'ils auoüoient leurs fautes, ils ne seroient plus respectez comme auparauant. Que si nous en trouuons quelqu'un qui ait la hardiesse de l'auouër, celuy-là merite veritablement le titre de Philosophe; les autres sont des Charlatans, qui ignorent la verité ou qui la déguisent. Mais posons que la Philosophie Stoïque soit la meilleure, encore faudroit-il considerer si nous pouuons arriuer au but qu'elle nous propose, & si ce n'est point en vain qu'on y traueille. Veritablement, elle promet beaucoup, Qu'on sera seul riche, sage, sçauant, roy de ses passions; mais nous l'apprendrons mieux,

mieux, si nous pouuons trouuer quelqu'un qui y soit paruenue. En connois-tu de la sorte?

HERMOTIME. Non.

LYCINVS. Pourquoi donc se donner tant de peine pour arriuer en vn lieu, où, ni toy, ni ton maistre, ni le sien, ni pas vn de leurs de-uanciers ne sont arriuez. Tu ne scaurois dire qu'il suffit d'en aprocher; car celuy qui est à la porte, n'est pas plus dedans, que celuy qui en est à cent lieuës; mais il a seulement plus d'inquietude, parce qu'il voit de plus près ce qui luy manque. D'ailleurs, ie veux que tu sois fort proche, il y a déjà tant de temps que tu travailles, & tu dis qu'il te faut encore plus de vingt années; As-tu lettres de viure iusques-là, à l'âge où tu-és? Mais posons le cas que tu y arriues, & que tu trouues ce que tu cherches, combien en iouiras-tu? C'est comme si quelqu'un se laissoit mourir de faim, en trouuillant toujours à aquerir de l'apetit. On dit que la Vertu consiste dans l'action, c'est à dire, à viure justement, sagement, fortement; mais vous autres Stoïciens, & quand ie dis vous, ie pense dire les plus grans de tous les Philosophes; laissant-là les choses essentielles qui ne sont point contestées, vous travaillez à apprendre des termes barbares, & à faire des argumens cornus; & celuy qui y est le plus sçauant, est estimé le plus habile.

Ainsi quitant le fruit qu'on peut tirer de la Philosophie, vous vous atachez à l'écorce. N'est-ce pas ce que vous faites dans vos écoles, depuis le matin iusqu'au soir?

HERMOTIME. Il est vray.

LYCINVS. Ne vous reprocheroit-on pas donc à bon droit, que vous prenez l'ombre pour le corps, & que vous courez toute vostre vie après vn fantôme, quoy que vous pensiez faire vne chose fort vtile. Dy-moy, ie te prie, voudrois-tu estre semblable à ton précepteur, à la réserve de la science; aussi colére, aussi queréleux, aussi auaire, aussi gourmand, aussi voluptueux, encore qu'il ne le semble pas. Veux-tu que ie te die à ce propos ce que répondit l'autre iour vn simple bourgeois à vn Philosophe qui est fuiuy de toute la jeunesse? Car comme il se vouloit faire payer d'un de ses écoliers, & luy reprochoit en colére, que le mois estoit échu, son oncle prenant la parole; Cesse, luy dit-il, de croire que mon neveu te fasse vne grande injure, si n'ayant acheté de toy que des paroles, il ne t'a pas si-tost donné son argent. Outre que tu n'as rien perdu de tout ce que tu luy as appris, ce que nous desirions le plus sa mere & moy, lors que nous le mîmes entre tes mains, c'estoit de le rendre plus vertueux, & il n'est rien moins que cela. Car il a violé la fille de nostre voisin, &

couroit fortune de la vie, si l'on n'eust accommodé l'affaire pour de l'argent. En suite, il a batu sa mere, qui l'auoit surpris comme il emportoit quelque chose de la maison, pour friponner avec ses camarades. Il n'y a que le menfonge & l'effronterie, & autres vertus semblables où il ait fait grand progrès; car il estoit beaucoup plus sage & plus modeste, quand nous te l'auons donné; Cependant, j'aimerois mieux qu'il eut appris à se corriger de quelques-vns de ses defauts, que cent sottises, dont il nous rompt la teste tous les iours, Qu'un Crocodile a pris un enfant, qu'il a promis de rendre pourueu qu'on luy die ce qu'il a resolu d'en faire; Que s'il est iour il n'est pas nuit; & autres semblables fadaïses. Enfin, il ne dit rien que ce qu'on sçait, ou qu'on ne veut pas sçauoir, & croir quand il sçaura tout cela, que rien n'empeschera qu'il ne soit parfaitement sage, & qu'il ne considere le reste des hommes comme des fourmis ou des mouches. Comme on reprochoit donc cela à ce Philosophe, il répondit, que la Philosophie luy auoit seruy de bride, & que s'il ne l'eut apprise, au lieu qu'il n'a fait que battre sa mere, il l'eut peut-estre tuée; Qu'il faut dire de luy ce que disent les nourrices, quand elles enuoyent leurs enfans à l'école, *Que s'ils n'y font point de bien, ils n'y feront point de mal*; Que pour luy, il auoit fait

ce qui estoit de son deuoir, & qu'on le fist interroger par vn Philosophe de leur Secte, qu'il le satisferoit sur tout. Voila ce que dit ce Docteur; mais pour toy, tu n'as pas appris la Philosophie pour t'empescher de deuenir pire, mais pour en deuenir meilleur.

HERMOTIME. Que veux-tu que ie te die? ie suis si touché de tes raisons, que ie regrette mille fois la peine que i'ay prise pour ne rien sçauoir. Maintenant, que tu m'as dessillé les yeux, ie voy clairement la vanité des choses que i'ay admirées, & pleure le temps que i'ay perdu en des curiositez fâcheuses & inutiles.

LYCINVS. Il n'est pas question de pleurer; mais de prendre pour soy la consolation que donna le renard des fables, à celuy qui s'amusoit à conter les vagues, & s'estoit mépris au compte. Car il luy dit, qu'il n'auoit qu'à conter celles qui restoient, sans se mettre en peine de celles qui estoient écoulées, veu qu'aussi bien, il en estoit passé vne infinité auant qu'il se mist à conter. Contente-toy donc deormais de viure comme les autres, sans faire des desseins au dessus de ta portée, ni auoir honte d'estre deuenu sage vn peu tard. Du reste, ce que i'ay dit, n'est point par vne haine particulière que i'aye contre les Stoïques; au contraire i'ay choisi leur Secte comme la principale, pour confondre en elle toutes les autres.

HERMOTIME. Je te promets de changer maintenant, non seulement de vie mais d'habit & de contenance, & d'en prendre vne plus réglée & plus humaine, pour faire voir que i'ay renoncé à toutes ces sotises, & plût à Dieu que ie pusse oublier tout ce que i'en ay appris. Je prendrois volontiers pour cela de l'ellebore comme fit Chrysipe, quoy que pour vn différent sujet. Cependant, ie t'ay beaucoup d'obligation de m'auoir détrompé; il me semble que tu m'es aparû comme les estoiles de Castor & de Pollux, pendant la tempeste. A peine que ie ne me fasse couper les cheueux, comme ceux qui sont échapez du naufrage; ie fuiray à l'a- uenir la rencontre d'un Philosophe, comme celle d'un furieux ou d'un chien enragé.

~~~~~

### HERODOTE, O V AETION.

*Il se sert des exemples d'Herodote & d'Aëtion, pour justifier sa conduite.*

**Q**V'ON seroit heureux de pouuoir imiter Herodote, ie ne dis pas en toutes ses perfections, car ce seroit vn trop grand souhait; mais, ou en la beauté du discours, ou en la gravité des Sentences, ou en la délicatesse de sa

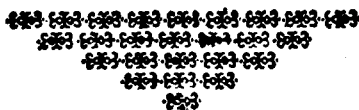
langue Ionique, ou enfin en mille autres avantages, qui font tomber la plume des mains de tous ceux qui le voudroient entreprendre. Mais ce qu'il fit lors qu'il sortit de son país, peut estre imité aisément. Car après auoir délibéré en soy-mesme des moyens qu'il tiendrait pour se rendre illustre, il crut qu'il seroit trop long de courir par toutes les villes, & se presentant aux jeux Olympiques où toute la Grèce estoit assemblée, il récita son histoire avec tant d'aplaudissement, qu'on donna le nom de Muses à ses liures. Il deuint donc, en moins de rien, plus célèbre que ceux qui auoient gagné le prix des jeux; & d'on crioit par tout, lors qu'il passoit, Voilà celuy qui a si dignement chanté nos victoires, & célébré les avantages que nous auons remportez sur les Barbares. Par cet artifice il obtint l'aprobation generale dans vne seule assemblée, & au lieu d'un Herant qu'ont les autres victorieux, il eut toute la Grèce pour Trompette de ses loüanges. Son exemple fut suiuy depuis par le Rheteur Hippias, qui estoit de son país, & en suite par plusieurs autres, qui se sont signalez de mesme par des harangues publiques. Mais il n'est point besoin d'alleguer les Anciens, puis-que de nostre temps Aëtion exposa publiquement aux jeux Olympiques le tableau des amours de Roxane & d'Alexandre,

*Prodicus  
Ceus,  
Anaxi-  
menes  
Chius, Po-  
lus Agri-  
gentinus.*

ce qui luy acquit tant de reputation, que celuy qui présidoit aux jeux luy donna sa fille en mariage. Ce devoit estre vn merueilleux tableau, *Proxi-  
dés.* diriez-vous, pour eleuer vn Peintre à vn si haut degré d'honneur. Je vous en veux faire la description pour en donner quelque idée à ceux qui n'ont point esté en Italie, où est maintenant vne si excellente pièce. C'est vne chambre magnifique où l'on voit assise sur son lit Roxane toute éclatante de gloire, mais plus brillante encore par sa beauté, quoy qu'elle baïsse les yeux de honte, pour la presenec d'Alexandre qui est debout deuant elle. Mille petits amours sourians voltigent autour, dont les vns leuent son voile par derriere, comme pour la montrer au Prince; les autres la deshabillent. Quelques-vns tirent Alexandre par le manteau comme vn jeune Epoux plein de pudeur, & le presentent à sa maîtresse. Il met à ses pieds sa couronne, acompagné d'Ephestion, qui tient vn flambeau à la main, & s'appuye sur vn beau garçon qui represente l'Hyménée. Voila le principal dessein du tableau. A costé sont d'autres petits Amours qui folâtroient avec ses armes. Les vns portent sa lance, tout courbez comme des porte-faix sous vn fardeau trop pesant; les autres son bouclier, sur lequel il y en a vn d'assis, qu'ils meinent comme en triomphe, tandis qu'un autre est en embuscade

dans sa cuirasse, qui les attend au passage pour leur faire peur. Et cette galanterie n'est pas inutile, mais sert à faire voir l'humeur belliqueuse d'Alexandre, qui au milieu des plaisirs, n'abandonnoit pas le soin de la guerre. Voila la description de ce chef-d'œuvre, qui par la feinte representation d'un mariage, en produisit un véritable. Maintenant, pour en faire l'application, ie diray qu'à l'exemple d'Herodote & d'Aëtion, voulant me faire connoître à mon entrée dans la Macedoine, sans courre par tout en vne saison fâcheuse, j'ay choisi cette illustre Compagnie, qui n'est pas composée d'une vile populace, comme celle qui se trouue à des jeux, mais des plus Grans personnages de toute la Grèce; & n'est pas assemblée dans les deserts de Pise sous des huttes & des cabanes, mais dans vne ville magnifique, où elle represente comme les Estats de la Prouince, si bien qu'elle ne cède en rien à la solemnité des jeux Olympiques. A la verité, si vous me comparez à ces deux Heros, ie seray fort peu de chose; mais en me considerant separément, ie mériteray peut-estre quelque estime.

*Philosophes, Orateurs, Historiens.*



ZEVXIS,

## ZEVXIS, OV ANTIOCVS.

*C'est comme une Apologie de la façon d'écrire de Lucien, dont il y a déjà quelque chose dans le Traité contre celui qui l'auoit appelé Prométhée.*

**C**OMME ie me retirois l'autre iour, après vous auoir leû mon ouurage, plusieurs de ceux qui l'auoient ouï m'aborderent, & m'ayant salué fort ciuilement, me reconduisirent chez-moy, avec des loüanges qui me faisoient rougir, & que i'aurois honte de rapporter à d'autres qu'à mes amis. Ce qu'ils admiroient dauantage dans ma façon d'écrire estoit la nouveauté de l'invention, dont chacun raportoit quelque exemple qui l'auoit le plus touché; Car ils n'auoient point de sujet de vouloir flater vn estranger comme moy, de qui ils n'auoient rien à esperer ni à craindre. Ces loüanges, quoy qu'elles me chatouillassent l'oreille, me laissoient neantmoins quelque regret, en ce qu'ils sembloient n'admirer en mes ouurages que la nouveauté, comme on dit qu'une chanson, quelque mauuaise qu'elle soit, est bonne quand elle est nouvelle. Je disois donc en moy-mesme, quoy! n'ay-je aucun auantage par dessus les autres, que

D d d.

de ne pas fuiure leur route ? N'y a-t-il pas du choix & de l'agencement dans mes paroles ; de la force & de la délicatesse dans mes pensées ; de la vigueur dans mon expression ; de l'ordre & de la conduite dans tout mon discours ? Voila ce qui est digne de loüange, & non pas la nouveauté, qui ne doit estre estimée que comme la bordure en vn tableau. Je vous veux conter, à ce propos, l'histoire de Zeuxis, qui a remporté la gloire du plus grand Peintre qui fut iamais, & ne s'amusoit point à représenter des choses ordinaires comme les autres, mais taschoit toujours de montrer l'excellence de son Art sur de nouveaux sujets. Entre tous ses grans desseins, celuy qui m'a le plus touché est la Centaure, dont j'ay veu vne copie à Athenes ; car l'original fut emporté par Sylla, & perit sur mer avec plusieurs autres raretez de la Grèce. Je vous la vais donc dépeindre, au moins mal qu'il me sera possible, non pas pour prétendre la gloire d'exceller dans les descriptions, mais parce que l'estonnement qu'elle me donna a seruy à me la mieux imprimer dans l'esprit. C'est vne Centaure couchée sur l'herbe, dont la partie animale est étendue par terre, & celle qu'elle a de femme est relevée à demy & apuyée sur le coude. Elle alonge les pieds de derrière, & trousse ceux de devant, en recourbant l'un, & pinçant la terre de l'autre,

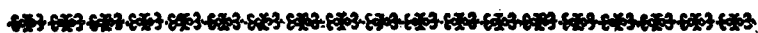
comme font les cheuaux quand ils se veulent redresser. Elle se panche vn peu sur le costé pour donner à teter à ses petis, dont elle tient l'vn entre ses bras, qu'elle alaite avec ses mammelles de femme, & l'autre est pendu à celles qu'elle a de cauale. Au haut du tableau, est le Centaure comme en sentinelle, qui ne paroist qu'à demy, & leur montre vn faon de lionne, qu'il a pris. Quoy qu'il semble sourire, il a neantmoins la mine farouche & la perruque afreuse, outre qu'il est presque tout velu. Mais sa femme, aussi mignonne qu'il est sauvage, a la partie de derrière, de ces belles cauales de Thessalie, qui n'ont point encore esté domtées, & l'autre de la plus belle femme du monde, horsmis qu'elle a les oreilles droites & pointuës comme on les peint aux Satyres. Des deux enfans, l'vn est sauvage & velu comme le pere, l'autre plus doux & plus humain; & tous deux regardent, en alaitant, le lionceau, que leur pere élève par dessus sa teste, comme pour leur faire peur. Je laisse aux Peintres à admirer le docte mélange des couleurs aussi bien que leur application, la justesse des proportions, la délicatesse des ombres, & la hardiesse du dessein; mais ce qui me toucha le plus, fut l'industrie de l'ouurier, d'auoir sceu meller si adroitement deux natures toutes contraires, que le passage de l'vne à

*Theodo-  
sas le Rho-  
dien.*

l'autre est imperceptible. Ce chef-d'œuvre raut d'abord tous ceux qui le virent ; mais comme Zeuxis aperceut qu'ils en admiroient l'invention , sans prendre garde à ce qui estoit plus considérable , il l'osta , en colére , du lieu où il l'auoit mis pour le faire voir. Auant que d'approprier cet exemple à mon sujet , i'en veux encore rapporter vn autre d'Antioqus Soter à la bataille qu'il donna contre les Galates. Comme ce Prince vit le grand nombre & le bel ordre des ennemis, il desespéra de la victoire, & se preparoit déjà à la retraite, ou à faire quelque meschant acommodement, lors que l'un de ses Capitaines le rassura. Voyant donc la Caualerie ennemie qui venoit fondre sur luy , & l'Infanterie qui s'ouuroit pour donner passage aux chariots, il lâcha si à propos les Elephans qu'il auoit cachez exprés derrière les bataillons pour donner plus de terreur , que la Caualerie & les chariots épouuantez, se renuerserent sur leurs gens de pied ; si bien que donnant là dessus on en fit vn carnage effroyable. Mais comme les Macedoniens vouloient féliciter Antiochus de sa victoire, & pouissoient en l'air des cris de joye ; N'avez-vous point de honte, leur dit-il, de faire les vains pour le gain d'une bataille , que vous deuez plustost à la fortune qu'à vostre valeur ; de sorte qu'il ne fit peindre pour trophée qu'un



Elephant. Il seroit temps de faire l'application de ces deux Histoires, si elle n'estoit assez visible. Car vous voyez que ce qui me donne l'auantage, est ce dont ie faisois le moins de cas, & qu'on est surpris de la venue des Elephans & de la femelle du Centaure, sans admirer ce qu'il y a de plus admirable. Je ne le dis pas pour vous qui sçauiez connoistre parfaitement ce qu'il y a de plus beau & de plus accompli dans vn ouurage; mais pour ceux qui n'estiment que la nouveauté, sans se soucier du reste.



## H A R M O N I D E.

*Il se justifie par l'exemple d'Harmonide de ce qu'il s'adresse au plus grand personnage du pais pour auoir son aprobation.*

**V**N grand iouëur de flûte demandoit vn iour à son maistre, après auoir appris de luy tous les secrets de son Art, comment il feroit pour se rendre illustre; Car ie ne desirerois pas, dit-il, iouër aussi bien de la flûte qu'Olympe ou que Marfyas, s'il n'y auoit point de gloire à acquerir; & ie dis des Musiciens ce qu'on dit de la Musique, *Que celle qu'on n'entend point est inutile.*

Timothée répondit à Harmonide, car c'est ainsi que s'appelloient le maître & le disciple, Qu'il ne luy faisoit pas vne petite demande, & qu'estant impossible de iouer deuant tout le monde, il faisoit tâcher de gagner l'estime de ceux qui estoient capables d'en donner. Car les ignorans, dit-il, ont acoustumé de s'en fier aux autres, comme dans les spectacles chacun applaudit aux Acteurs, mais peu ajugent la victoire. Harmonide ne sceut profiter de cet aui; car la première fois qu'il monta sur le Theatre public, il expira pour l'auoir voulu prendre d'un ton trop haut, & mourut sans estre couronné. Mais cela ne s'adresse pas seulement à luy, c'est à tous ceux qui se veulent rendre illustres dans quelque profession que ce soit. Je me suis donc présenté à vous, pour me faire connoître, comme à celuy qui a l'approbation générale, & de qui les sentimens sont la règle de tous les autres. Les Roys de Lacedemone n'auoient que deux voix dans le Conseil, mais vous les avez toutes, & vos réponses sont autant d'oracles, qu'on réuere d'autant plus qu'ils sont toujours clairs & salutaires. C'est ce qui me rassure dans la grandeur de mon dessein, outre, que ie pense estre à vous en quelque sorte, puis-que ie suis d'une ville dont vous avez pris la protection, & que vous avez comblée de vos faueurs tant publiques que particu-

lières. S'il arrive donc que ie n'aye pas assez de voir pour remporter le prix, Ajoûtez-y vostre suffrage, comme celuy de Minerve; Aussi bien, si ie n'auois vostre aprobation, celle des autres ne me suffiroit pas, & sans elle ie compte pour rien toute ma gloire. C'est vous qui devez apprendre à la posterité ce qu'elle doit croire de mes ouvrages, & ie m'adresse à vous comme aux Dieux, pour confirmer la reputation que les hommes m'ont donnée, afin que j'aye plus d'assurance de paroître désormais en public; car il n'y a plus d'assemblée à redouter à celuy qui a triomphé aux jeux Olympiques.

~~~~~

LE SCYTHE, OV L'ESTRANGER.

Ce discours a quelque chose de semblable au sujet du précédent; car par l'exemple de Toxaris qui mena Anacarsis chez Solon comme à l'abrégé de toute la Grèce, il s'adresse à ceux à qui il parle, pour avoir le suffrage public.

ANACARSIS n'est pas le premier qui vint de Scythie pour apprendre les Sciences à Athènes, car Toxaris y auoit esté auant luy; mais il n'estoit pas comme l'autre de race Royale, ni de ceux qui portent des chapeaux,

qui est parmy eux vne marque de grandeur ; il estoit de ceux qu'on nomme à huit jambes, parce qu'ils n'ont que deux bœufs à leur chariot. Aussi ne retourna-t-il point en son païs, mais s'habitu à Athènes ; & quelque temps après sa mort, on luy sacrifia comme à vn Heros, pour faire voir que les Grecs ont le pouuoir de deifier, aussi

*C'est qu'ils
luy sacri-
fioient tous
les ans vn
homme.*

bien que les Scythes , qui dépeschent tous les ans vn Ambassadeur vers leur Dieu Zamolxis.

Car comme la contagion estoit grande à Athènes, la femme d'un Senateur de l'Arcopage vit en songe Toxaris, qui luy commandoit de dire aux Athéniens, que pour faire cesser la peste il falloit arroser de vin l'entrée des maisons , ce qu'on fit & la peste cessa. Soit que la vertu de cette liqueur eust la force de purifier l'air, ou que Toxaris qui estoit sçauant dans la Medecine, eust quelque secret là-dessus qui n'est pas connu de tout le monde ; Tant y a que par forme de reconnaissance, on immole depuis, tous les ans, vn cheual blanc sur son sepulcre, d'où cette femme le vit monter ; car son nom fut reconnu par l'épitaphe quoy qu'à demy effacée. Mais on voyoit vn Scythe graué sur la colonne, avec vn arc tendu en vne main & vn liure en l'autre, & le liure & l'arc se voyent encore avec plus de la moitié du corps ; le reste a esté consumé par le temps. Ce tombeau est assez près du

Dipyle

Dipyle à main gauche en allant à l'Académie, & n'est pas fort magnifique, mais du reste ne manque jamais ni de fleurs ni de couronnes; Car on dit que ce Heros guérit encore de la fièvre, ce qui n'est pas étrange, après auoir guéry toute vne ville de la peste. Mais pour venir au sujet pour lequel ie l'ay allégué, Toxaris viuoit encore lors qu'Anacarsis vint à Athènes, & le rencontra vn iour par la ruë tout interdit, comme vn étranger qui ne sçait pas les mœurs du pais, & n'en entend pas la langue; de sorte qu'il se repentoit d'estre venu, & se preparoit déjà au retour. Il ne luy fut pas difficile de le reconnoistre, tant à son habit que parce que c'estoit vn des grans Seigneurs d'entre les Scythes; si bien qu'il l'aborda, & luy demanda s'il n'estoit pas Anacarsis, ce qui le surprit tellement, qu'il laissa couler des larmes de joye, de trouuer vn homme de connoissance en vn pais étranger. Il luy demanda donc son nom ne le pouuant reconnoistre à cause de sa longue absence, outre qu'il estoit vestu à la Gréque, la barbe rase, & sans espée, & qu'à son discours & à sa façon, on l'eût pris pour vn Athenien, tant il estoit changé depuis son départ. Comme il se fut nommé, Anacarsis s'enquist si ce n'estoit pas luy qui auoit quité son pais & sa famille, pour se venir établir en Grèce, où l'on disoit qu'il estoit.

maintenant en grande estime; & sur sa réponse, sçache, luy dit-il, que ie suis l'un de tes adoreurs, & que l'amour de la Grèce m'a porté comme toy en cette Prouince, où i'ay beaucoup souffert depuis ma venue, seruant de iouët aux petis enfans par la nouveauté de mon habit; sans parler des travaux que i'ay endurez par le chemin. Ie te conjure donc par les Dieux, de me montrer ce qu'il y a de plus remarquable icy, & de m'apprendre les loix & les coutumes du pais, & me donner la connoissance des Grans hommes, qui est le sujet de mon voyage, aussi bien que du tien. C'est auoir bien peu de courage, luy dit Toxaris, de vouloir si tost quiter la Grèce après auoir tant pris de peine pour y venir; mais elle a trop de charmes pour te retenir lors que tu viendras à la connoistre; Ie te donneray seulement vn secret pour apprendre en peu de temps ce que tu desires sçauoir. Il y a vn illustre vieillart en cette ville qui a voyagé long-temps en Asie & en Egypte, & conuersé avec les Sages du pais; si bien que les Atheniens l'ont choisi pour leur Legislatteur, quoy qu'il ne soit pas fort riche. Si tu peux auoir sa connoissance, tu verras en luy toute la Grèce, puis-que c'est comme vn abrégé de ce qu'il y a de meilleur. Ne tarde donc pas dauantage, dit Anacarsis, à me le faire connoistre, & me mène de ce

pas chez luy ; mais ie crains qu'il ne soit difficile à aborder, & qu'il ne me rebute sur mon nom. Ne crain point, dit Toxaris, ie t'assure du contraire, & qu'il sera bien-aïse d'obliger vn étranger comme toy ; luy-moy, seulement, & vien faire preuve en sa personne, de la courtoisie & de la generosité des Grecs. Mais le voila tout à propos qui s'auance tout resueur, abordons-le. Reçoy ce present de ma main, Solon, Voicy l'vn des plus grans Seigneurs de mon pais, qui l'a quité pour te venir voir, & aprendre de toy les loix & les coüstumes de la Grèce. Si ie te connois bien, tu ne tromperas point son attente ni la mienne, & d'vn honneste Scythe tu en feras vn honneste Athenien. Sçache, Anacarsis, que tu-as en Solon Athènes & toute la Grèce, & que si tu peux obtenir son amitié, tu ne seras plus étranger, mais connu & chéry de tout le monde, tant il y a de perfections renfermées dans ce seul homme. Sa conuersation te fera oublier ta patrie, & si tu cherches vn amy comme tu dis, tu trouueras icy le but & l'accomplissement de ton dessein ; car c'est le formulaire de l'Honneur & de la Vertu, & l'image viuante de la Philosophie. Ren graces aux Dieux de ce que tu-as trouué vn si grand tresor, & ne te plains plus de la Fortune, ni ne regrette les maux que tu-as endurez en ton voyage. Il seroit

long de dire combien ce present plut à Solon, & ce qu'il répondit à des offres si courtoises. C'est assez de dire qu'ils vécurent depuis dans vne parfaite intelligence, & qu'il aprit à Anacarsis tout ce qu'il sçauoit, & luy donna la connoissance des plus grans personnages de la Grèce. D'autre costé, Anacarsis ne le pouuoit quitter vn moment, tant il estoit charmé de son sçauoir & de sa vertu; de sorte qu'il aprit en peu de temps tout ce qu'il desiroit, & se rendit très-illustre, chacun croyant que s'il n'eust eu quelque ressemblance aux mœurs de Solon, il n'en eut pas fait son amy. Il est donc le seul des barbares qui a esté initié dans les mysteres, & fait citoyen d'Athènes, si l'on en veut croire Theoxène. Aussi ne retourna-t-il en son pais comme ie croy, qu'après la mort de Solon. Maintenant pour dire ce qui m'a fait tirer Anacarsis de la Scythie, pour venir en Macedoine avec Toxaris & Solon, c'est qu'il m'est arriué la mesme chose qu'à luy, & ne croyez pas que ie le die par vanité. Car les Syriens ne sont pas moins honnestes gens que les Scythes, & ce n'est pas en noblesse ni en grandeur que ie me veux comparer à Anacarsis; mais en ce que ie me trouuay tout surpris, en arriuant icy, tant de la beauté & de la grandeur de la ville, que de la multitude & de la splendeur de ses habi-

tans , comme Télémaque fut remply d'estonnement & d'admiration en voyant le palais de Ménélaüs. Comme i'auois donc enuie de me faire connoistre par quelque ouurage ; car où pouuois-je mieux faire paroistre mon esprit qu'en ce lieu ? & que ie m'enquerois de ceux qui estoient le plus en estime , pour m'adresser à eux & implorer leur protection ; ie ne trouuay pas seulement vn Toxaris, mais plusieurs, qui après m'auoir dit le grand nombre d'honnestes gens dont cette ville estoit remplie, ajoûterent, qu'il y en auoit deux principaux tant en noblesse qu'en crédit , qui pouuoient disputer de sçauoir & d'éloquence avec les plus grans personnages de la Grèce, & estoient également chéris & estimez de tout le monde. Pour leur courtoisie & le reste de leurs vertus, il n'est point besoin, dirent-ils, de vous en parler ; car vous les reconnoistrez assez vous-mesme. Il suffit de vous dire que l'vn est le père & l'autre le fils, & que le premier peut estre comparé legittimement à Solon, à Périclés ou à Aristide, & l'autre à Alcibiade ; puis-qu'il a comme luy les façons aymables & attrayantes, sans parler des auantages de sa taille & de sa bonne mine. Toute la différence qu'il y a, c'est que la Grèce se repentit d'auoir aymé l'vn, & l'amour de l'autre augmente tous les iours avec son estime. Enfin, c'est l'honneur

de son pais & les délices de tout le monde. Si tost qu'il ouvre la bouche pour parler, il ravit chacun en admiration; si bien que vous n'avez rien à désirer si son pere & luy viennent vne fois à vous recevoir dans leur amitié. I'ateste les Dieux que voila le sentiment general; mais ie n'ay plus que faire du témoignage des autres après l'auoir reconnu moy-mesme, & ie trouue seulement qu'on n'en a pas assez dit. Il ne faut donc point tarder dauantage à gagner leurs bonnes graces, puis-que leur amitié nous doit seruir d'abry contre la tempeste, comme les étoiles de Castor & de Pollux si fauorables aux Nautonniers.

COMMENT IL FAVT ESCRIRE

L' H I S T O I R E.

Le titre sert icy d'Argument.

ON dit que sous le règne de Lyfimacus, les habitans de la ville d'Abdère furent tourmentez d'une fièvre chaude tres-violente, qui finissoit le septième iour par vne perte de sang ou vne sueur. Mais ce qu'il y auoit de plus étrange, c'est que tous ceux qui en estoient atteints récitoient des Tragedies, & particuliere-

ment l'Andromède d'Euripide, d'un air graue & d'un ton lugubre, & toute la ville estoit pleine de ces Comediens faits à la haste, qui tout hâues & défigurez, s'écrioient, O amour, Tyran des Dieux & des hommes, & ioüioient le reste du rôle de Persée fort mélancoliquement; ce qui dura iusqu'à la venue de l'Hiver qu'un grand froid emporta toute cette réuerie. Ce mal venoit de ce que le Comedien Archelaüs qui estoit en grande vogue en ce temps-là, auoit ioüé cette Tragedie avec aplaudissement, dans les plus ar dentes chaleurs de l'Esté; de sorte que plusieurs au retour du théâtre se mirent au lit, & le contrefaisoient le lendemain, ayant l'esprit encore tout plein de ses termes tragiques & empoulez. Vne maladie assez semblable a gagné depuis peu nos beaux esprits, qui depuis la défaite d'Arménie, & les victoires remportées en suite sur les barbares, ne se peuuent tenir, non pas de iouer des Tragedies, car il ne seroit pas de la agréable d'oüir réciter de beaux vers, mais d'écrire l'Histoire; & l'on ne voit plus que des Xenophons, des Herodotes & des Thucydides, ce qui iustifie le dire de cet Ancien, *Que la guerre est mere de tout*, puisqu'elle produit mesme des Historiens. Al'exemple donc de Diogène qui à la venue de Philippe voyant les Corinthiens employez, les vns à reparer leurs bresches, les autres à netoyer leurs

*Il vouloit
dire la dis-
corde des
Elemens.*

armes, s'amusoit à rouler son tonneau, pour n'estre pas le seul oisif dans vne ville si ocupée: J'ay pris la plume, afin de ne pas faire vn personnage muët de la Comedie, ni me taire tandis que tous les autres parlent. Je ne suis pourtant pas si temeraire que d'entreprendre d'écrire l'Histoire, ie craindrois trop de donner à trauers quelque banc ou quelque écueil caché sous les ondes, qui allast briser mon fresle vaisseau. Je veux seulement donner quelque aui à ces nouueaux Escriuains, quoy que la pluspart ne croient pas en auoir besoin, & se figurent qu'il n'y a qu'à sçauoir s'expliquer passablement pour deuenir bon Historien. Mais tu sçais bien le contraire, mon cher Philon, & qu'il n'y a guère de chose plus difficile, si l'on veut trauailler, comme dit Thucydide, pour l'Eternité. Je sçay bien que ie ne feray pas plaisir à ceux qui ont déjà publié leurs ouurages, avec les aclamations acoustumées; mais cela leur pourra seruir vne autrefois à décrire les guerres estrangeres, puis-qu'en l'estat qu'est maintenant l'Empire Romain il n'y a rien qui l'ose choquer. Que s'ils ne veulent pas receuoir instruction, ie ne m'en soucieray pas beaucoup, & quand tous les Abdérites auroient la fièvre chaude, le Medecin n'en fera que rire. Or comme tous les préceptes concernent ce qu'on doit faire & ce qu'on doit éuiter, ie commenceray
par

par ceux-cy, sans m'estendre aux autres qui sont communs à toutes les productions de l'esprit, & qui concernent l'ordre, la pensée & l'expression ; mais ie me renfermeray dans ceux qui sont propres à nostre sujet. Premièrement, quelle faute ne font point ces nouveaux Docteurs, lors qu'au lieu de rapporter simplement les choses comme elles se sont passées, ils s'estendent dans le blâme ou la louange des Chefs, & font vne Satyre ou vn Panegyrique au lieu d'vne Histoire; sans cōsiderer que ces choses sont éloignées l'vne de l'autre, comme le ciel l'est de la terre. Car celui qui louë n'a autre but que de réjouir, & ne se soucie pas de le faire au préjudice de la verité; mais le moindre mensonge corrompt la nature de l'Histoire, & fait d'vne verité vne fable. Elle ne s'acorde pas plus avec la Poësie, qui n'a pour bornes que la fantaisie du Poëte, dont la raison s'appelle fureur. Mais l'Histoire est plus chaste & ne peut employer les ornemens de la Poësie non plus qu'vne honneste femme ceux d'vne Courtisane; d'autant plus, qu'elle n'emprunte pas le secours des Fictions, & n'a pas les figures & les mouuemens qui transportent l'ame & la mettent hors de son siège. Si vous y meslez donc trop d'ornemens vous la rendez semblable à Hercule vestu des habits d'Omphale, qui est la dernière extrauagance. Ce n'est pas qu'elle

ne puisse quelquefois employer les louanges avec grace ; mais elle y doit estre fort retenüe, & se souuenir toujours que son but n'est pas de plaire, mais d'instruire ; & qu'elle ne travaille pas tant pour ceux qui sont à present, que pour la posterité. Ceux-là donc s'abusent qui diuisent l'Histoire en deux parties, l'utile & le délectable, & pour cela y comprennent les loüanges. Car l'Historien ne doit auoir pour but que l'vtilité qui se tire d'vne narration veritable, & s'il mesle quelque agrément dans son ouurage, il ne faut pas que ce soit pour en corrompre la verité, mais pour la faire mieux recevoir. Or ce qui sent trop la flaterie dégoûte vn honneste homme au lieu de le réjouir ; & c'est celuy-là qu'on se doit proposer de contenter sans se soucier des autres. Car quand on plairoit à quelques-vns, les gens d'esprit s'en riront, parce qu'ils sçauent que la perfection de chaque chose consiste dans sa nature, & que si vous l'en tirez, vous faites vn monstre, au lieu d'vn miracle. Je laisse à part que les louanges ne sont d'ordinaire agréables qu'à ceux qu'on louë, encore faut-il pour plaire qu'elles soient bien délicates ; mais elles sont insupportables à tout le monde, lors qu'elles contiennent des hyperboles excessiues & des flateries manifestes. Plusieurs, neantmoins, qui ne les sçauent pas aprestier, & n'ont pas la grace de

l'agencement, se contentent d'assembler plusieurs choses incroyables, sans leur donner seulement la teinture de la verité; mais bien-loin de plaire ils font enrager mesmes ceux qu'ils cajolent, s'ils ont tant soit peu de pudeur. On dit à ce propos qu'Aristobule l'un des Capitaines d'Alexandre, lisant vn iour à ce grand Prince de qui il a écrit l'Histoire, la bataille contre Porus, où il mesloit des flateries extraordinaires, Alexandre qui nauigeoit alors sur l'Hydaspe, ietta le liure dans la riuiera, & luy dit qu'on luy en deueroit faire autant, d'estre si effronté que d'attribuer de faux exploits à Alexandre, comme s'il n'en auoit pas assez fait de veritables. Colère bien juste & bien conforme à vne autre action de ce Prince, lors qu'il rebuta l'Architecte qui vouloit tailler le mont Athos à sa ressemblance, & faire que d'une main il tint vne ville, & de l'autre il versast vn fleuve. Aussi depuis ne se seruit-il plus de luy, après auoir reconnu sa flaterie & sa lâcheté. Car quel plaisir y a-t-il d'entendre de fausses loüanges, si l'on n'est de l'humeur des femmes, qui veulent qu'on les peigne plus belles qu'elles ne sont, comme si cela corrigeoit leurs defauts, ou qu'elles en fussent plus saines, pour auoir le teint meilleur dans leur tableau. Cependant, la plupart des Historiens modernes font cette faute, sans se soucier de la

postérité à qui ils rendent leur Histoire suspecte par ce défaut. Si l'on doit donc y mesler de l'agrément, il faut, comme j'ay dit, que ce soit de celuy que la verité est capable de recevoir, & non pas de faux ornemens, comme i'en ay remarqué depuis peu dans ces nouveaux Historiens, & ie te prie de ne point estimer ce que ie diray incroyable, pour estre ridicule ; car ie t'en ferois serment à vn besoin s'il estoit honneste de iurer dans vn liure. L'un commence son Histoire par l'inuocation des Muses, & les prie de favoriser son dessein ; & pour acheuer comme il a commencé, il compare l'Empereur à Achile, & le Roy de Perse à Therfite, sans considerer qu'il luy feroit beaucoup plus d'honneur de comparer son ennemy à Hector, pour rendre sa défaite plus illustre. Il ajoûte à cela vne loüange de soy-mesme & de sa patrie, pour montrer qu'il est digne d'écrire l'Histoire, & marque en passant que si Homère l'eust fait, il eut sauué vn grand procès aux Grammairiens, qui s'entrebattent maintenant sur ce sujet. Il finit par vne protestation de raualer les auantages des ennemis, & de releuer les nostres, & entre ainsi en matière. *Car ce malheureux Vologésès fit la guerre à l'Empereur pour la raison qui s'ensuit.* Vn autre grand imitateur de Thucydide commence ainsi son Histoire, à son exemple, *Crépéréius Calpurnianus*

citoyen de la ville de Pompée, a écrit la guerre des Parthes & des Romains, à commencer dès son origine. Après vn si beau commencement, il est facile de iuger du reste. Car il fait dire mille extrauagances à vn certain Orateur de Corfou, & enuoye la peste à ceux de Nisibe, pour n'auoir pas voulu embrasser nostre party; empruntant tout de l'histoire de Thucydide, hormis les longs murs d'Athènes. Il passe d'Ethiopie en Egypte & aux Estats du Roy de Perse, où ie le laissay tout à propos qui enterroit les Athéniens à Nisibe, iugeant assez ce qu'il pourroit dire après vn si beau commencement. N'est-ce pas là vne belle façon d'imiter Thucydide, de dérober ce qu'il a dit, pour l'apliquer à vn sujet tout différent. Non content de cela, il melle dans son Histoire les termes Latins des armes & des machines, & dit *le pont & le fossé*, comme on fait en cette Langue, qui est vne chose bien agréable aux oreilles Grecques. Vn autre a fait la siennne comme vn Iournal de quelque soldat ou de quelque viuandier de l'Armée, en quoy il est plus excusable que les autres; car si cela ne tient lieu d'Histoire, cela peut touiours seruir de memoire à vn Historien. Mais son inscription est trop superbe pour vn si maigre Escriuain. *L'Histoire Parthique de Callimorphe, Medecin des Hastaires de la sixième legion.* Sa Préface n'est pas moins extra-

uagante. Car il s'outient que c'est au Medecin d'écrire l'Histoire, parce qu'Esculape est fils d'Apollon qui est le pere des Sciences, & le protecteur des Muses, & entremesse parmy les mignardises de la langue Ionique des termes bas & populaires. Mais pour dire quelque chose des Philosophes, vn d'entr'eux dont ie tais le nom par respect, passe tous les autres en extrauagance. Car il s'outient d'abord qu'il n'appartient qu'au Sage d'écrire l'Histoire, & pour le prouuer, il entasse argument sur argument, en toutes les figures, entremellant parmy des propositions ridicules, des flateries grossières & pedantesques. Mais ce qui est de plus insupportable, c'est qu'il dit au commencement, que l'Empereur aura cet auantage par dessus les autres Princes, que les Philosophes seront ses Historiens; ce qu'il eust esté plus honneste de laisser penser aux autres que de le dire. Il ne faut pas oublier aussi celuy qui commence de la sorte, pour faire l'Herodote, comme l'autre a fait le Thucydide. *Je viens à parler des Perses & des Romains.* Et en suite, *Car il falloit que quelque malheur arinast à ceux-là,* Et aussi-tost, *Oxyroës* que les Grecs appellent *Oxyroës*, & autres sottises semblables. Vn autre, illustre par son éloquence, & grand imitateur de Thucydide s'il ne le surpasse mesme, se plaît à décrire toutes les villes, les champs, les fleues & les montagnes, pour

donner plus de clarté , comme il pense , à son Histoire ; mais ses descriptions sont si froides, qu'elles surpassent les neiges Caspiennes, & toute la glace du Septentrion. A peine vn liure luy fust à décrire le bouclier de l'Empereur, où brille au milieu la Gorgone coiffée de serpens, avec ses regards de trauers. Il compare son bannier à l'arc en ciel. Combien employe-t-il de paroles à dépeindre la Veste de Vologésès, avec la bride de son cheual, & la chevelure ondoyante d'Osroès au passage du Tygre, d'où il le fait sauuer dans vn antre ombragé de myrtes, de lauriers & de lierre, qui font vn couuert à l'épreuue des rayons du Soleil. Ne sont-ce pas là des particularitez bien necessaires ? mais cela vient de ce qu'ils ne sçauent pas ce qu'il faut taire , & ce qu'il faut exprimer, & ne sont pas capables de reconnoistre les beaux endroits, ni de les décrire; Semblables à ces valets enrichis depuis la mort de leur maistre, qui ne sçauent pas encore comme il faut porter le manteau , & se créuent de soupe pendant le repas, sans toucher aux viandes délicates. Celuy-cy se plaist aussi à décrire des blessures incroyables, ou des morts étranges ; Car il dit qu'vn homme blessé au gros oreil mourut subitement, & qu'au seul cry du General sept ou huit hommes tomberent par terre. Pour le nombre des morts, il surpasse mesme

ce qui en est porté dans les lettres de l'Empereur. Car il dit qu'il y mourut soixante & dix mille deux cens trente-six des ennemis, & qu'il n'y en eut que deux de morts du costé des Romains & neuf de blesez, ce qui est tout ensemble incroyable & ridicule. Mais pour paroistre plus élégant, & ne point corrompre comme l'autre la pureté de la langue Grecque par des termes barbares & étrangers; il dit, *Cronus* pour *Saturninus*, *Frontin* pour *Fronton*, *Titanius* pour *Titianus*, & autres semblables impertinences. Touchant la mort de Séuerian il dit que tout le monde s'est trompé, & qu'il mourut de faim, & non pas d'un coup d'espée, comme on a crû; sans considerer que plusieurs demeurent iusqu'au septième iour sans manger, & qu'il n'en fut que trois; si ce n'est qu'Osroës fust resté exprés sept iours sur le champ de bataille en attendant que son ennemy fust mort de faim. Mais que dirons-nous de ceux qui se seruent de termes poëtiques dans leur Histoire, comme s'ils chaussaient d'un pied un escarpin, & un cothurne de l'autre, pour iouer ensemble la Comedie & la Tragedie. D'autres s'enflent à l'entrée de leur ouurage, comme s'ils alloient dire quelque chose de grand & de merueilleux; & ne disent que des choses ordinaires, avec un stile bas & rampant; ce qui me fait souuenir de ces tableaux où l'on peint

Cupidon

Cupidon avec vn masque d'Hercule , ou de quelqu'un des Titans , & du Prouerbe qui dit, *Qu'un iour les montagnes furent enceintes, & n'acoucherent que d'une souris.* Car il faut garder par tout l'vnité du caractère, & ne pas mesler des haillons parmy la pourpre, ni mettre sur vn nain vne teste de géant. Quelques-vns font vn corps sans teste, & pensent se sauuer par l'exemple de Xénophon, qui commence ainsi sa Retraite des dix mille, *Darius & Parisatis auoient deux fils;* mais ils ne sçauent pas qu'il y a des Narrations qui tiennent lieu d'Exorde, comme ie montreray tantost. Encore peut-on excuser les defauts de l'élocution & de la disposition; mais de s'abuser en ses descriptions, non pas de quelques lieuës, mais de journées entières; cela n'est pas pardonnable, comme celuy qui dit qu'Europus est vne colonie des Edefféens dans la Mesopotamie, à deux journées de l'Euphrate: Et comme si ce n'estoit pas assez, il y transporte ma patrie avec ses tours & ses rempars, & dit que Samosate est baignée de l'Euphrate & du Tygre, comme s'ils couloient sous ses murailles; quoy qu'il ne faille pas grand discours pour te persuader que ie ne suis ni Parthe ni Caldéen. Enfin, il trauaille si negligemment, qu'on diroit qu'il a composé son Histoire sur les bruits de Ville, & qu'il n'a iamais veu personne qui ait esté en Syrie. Il ajoûte

418 COMMENT IL FAVT

vne plaisante particularité de Séuerian, quoy
 qu'il die l'auoir apriſe de ceux qui s'eſtoient
On verres. ſauuez de la bataille, qu'il caſſa des cryſtaux
 qu'on luy auoit donnez, & d'un morceau s'en
 coupa la gorge, pour mourir d'une fin tragi-
 que, ſans auoir recours ni au fer ni au poiſon,
 comme à des morts trop ordinaires. En ſuite, il
 fait ſon oraiſon funébre, à l'exemple de Thucy-
 dide, qui a fait l'éloge de ceux qui moururent
 les premiers à la guerre du Peloponéſe. Car ie
 ne ſçay comment ils en veulent tous à cet Au-
 teur, quoy qu'il n'ait iamais penſé à eux ni à la
 défaite d'Armenie. Après auoir donc enſeucly
 ſon Heros magnifiquement, il fait monter ſur
 ſon ſepulcre vn riuai de Périclés en éloquence,
 c'eſt à dire vn Centurion nommé Afranius Silo,
 qui dit tant de choſes, & ſi lugubres, qu'il m'a
 fait pleurer à force de rire, ſur tout, lors qu'il ſe
 lamente amèrement à la fin de ſa harangue, au
 ſouuenir des bons morceaux qu'il auoit mangez
 à ſa table, & des grans coups qu'il y auoit bus.
 Et pour finir comme Ajax, il tire ſon eſpée après
 toutes ſes lamentations, & ſ'en donne à trauers
 le corps; à grand tort veritablement, car il de-
 uoit mourir par la main du bourreau, après vne
 ſi meſchante harangue. Cependant, l'Auteur
 dit, que toute l'assistance eſtonnée d'une ſi belle
 action, commença à battre des mains & à éléuer

inſqu'au ciel cet Afranius par ſes louanges. Et véritablement, il eſt louable de s'eſtre ſouueu de la bonne chère qu'on luy auoit faite, & de n'en auoir point eſté ingrat à la mort. Mais ie voudrois qu'auparauant pour nous épargner la peine de lire tant de ſotiſes, il eut étranglé ſon Historien. Quelques-vns, ſans s'arreſter aux choſes eſſentielles, ſ'amuſent à nous conter des particularitez ridicules ou inutiles. Comme ſi quelqu'un ayât entrepris de décrire la ſtatue de Iupiter Olympien, commençoit par ſes brodequins, ou ſ'amuſoit à nous dépeindre ſa baſe, ſans toucher au reſte. Car l'un d'eux ne dit que trois mots de la bataille, & s'étend ſur le récit d'un caualier Maure, qui ſ'écarta par des rochers pour trouver de l'eau, & ayant rencontré des païſans qui diſnoient, ſe mit à table avec eux, après auoir eſté reconnu par un de ces villageois qui auoit eſté en Mauritanie, où il auoit un frère qui portoit les armes. Il ajoute à cela des contes à dormir debout, Que ce païſan fut à la chaſſe en ce pais-là, où il vit des troupeaux d'Elephans, & faillit à eſtre déchiré par un lion; Qu'il acheta de grans poiſſons à Ceſarée; de ſorte que ce bel Historien laiſſant à part le récit d'une ſiſameuſe bataille, & tout ce qui ſe fit de memorable de part & d'autre, ſ'amuſe à contempler un villageois qui achète du poiſſon dans un

marché, & si la nuit ne fust suruenüe, ie pense qu'il eut soupé avec luy; car le souper estoit prest. Regardez vn peu quelle perte nous eussions faite, si l'on eust perdu ces beaux memoires, & que ce caualier Maure n'eust pas eu soif à la bataille, ou s'en fust retourné sans boire. Ie passe plusieurs belles circonstances, Qu'une bâteuse les vint trouuer, d'un village voisin; Qu'ils se firent des presens les vns aux autres, & que le caualier donna au païsan sa lance, & le païsan au caualier son agraphe, & autres particularitez tres-necessaires. On peut donc dire de cet Historien & des autres qui luy ressemblent, non pas qu'ils ont cueilly la rose sans se piquer aux épines, mais qu'ils se sont piquez aux épines sans cueillir la rose. Celuy-là n'est pas moins ridicule, qui sans iamais auoir esté en Syrie ni en Armenie, dit que les yeux sont plus

l'agrafe de son saye. fidèles que les oreilles, & partant qu'il ne rapporte pas ce qu'il a ouï mais ce qu'il a veu. Mais il a si bien tout veu, qu'il dit que les dragons des Parthes, qui est parmy eux vn signe de la multitude, parce qu'un seul dragon en produit mille, Que ces dragons, dis-je, sont fort grans, & naissent en Perse vn peu au dessus de l'Ibérie, & qu'on les atache au bout d'une pique, d'où l'on sème par tout l'épouuante; puis quand on vient aux mains on les délie, & on les iette à la

mot d'Herodote.

teste des ennemis, dequoy plusieurs des nostres furent déuorez ou étoufez. Il ajoûte, qu'il voyoit tout cela du haut d'un arbre où il s'estoit sauué de bonne heure, dont bien nous en prit; Car sans cela nous aurions perdu vn bel Historien, qui est témoin oculaire de tant de merueilles, & qui a executé de sa main plusieurs beaux faits d'armes, & esté mesme blessé; mais ie pense que ç'a esté sur le chemin de Lerne à Corinthe d'où il estoit. Cependant, il lisoit toutes ces choses en la présence des Corinthiens qui sçauoient qu'il n'auoit pas seulement veu la bataille en peinture; Car il ne connoist ni les armes, ni les machines, ni les termes de la guerre, & s'y abuse à tous propos. Vn autre décrit en moins de cinq cens vers tout ce qui s'est passé en tant *Ou, moïse* de Prouinces, & a l'insolence de prendre le nom d'Historien, avec vn titre presque aussi grand que son liure, *Les victoires remportées nouuellement sur les Parthes, par les Romains, en Armenie, en Mésopotamie & en Medie. Par Antiochianus qui a gagné le prix aux jeux consacrez à Apollon; car ie croy qu'il vainquit à la course en sa jeunesse.* Vn autre a fait l'Histoire par forme de Profécie, où il décrit la prise de Vologésès, & la mort d'Osroés qu'il fait exposer aux lions, & narre en suite nostre triomphe. Non content de cela, il bâtit vne ville dans la Mésopotamie, d'une beauté & d'une

grandeur extraordinaire; mais il est en peines il la nommera Irène ou Nicée, en signe de la paix ou de la victoire. Il promet d'écrire en suite l'Histoire des Indes, & la navigation de l'Océan, & ce n'est pas vne simple promesse; car il a déjà fait passer le fleuve Indus à la troisième légion, avec vne troupe de Gaulois & de Maures, sous la conduite de Cassius. Mais de sçavoir ce qu'ils feront, & comment ils soutiendront le choc des Elephans, cela est encore incertain, & il faut attendre qu'il nous le mande du Royaume de Musican, ou de la Republique des Oxydraques. Ils font, comme j'ay dit, plusieurs autres semblables sottises, ne voyant pas ce qui est digne de remarque, & quand ils le verroient, ne le pouvant exprimer dignement; mais mettant tout ce qui leur vient à la fantaisie. Ils prennent tous des titres superbes. *Des victoires Parthiques, tant de livres.* Vn autre plus plaisamment, *Les Parthomiques de Demétrius de Sagalasse*, ce que ie n'allègue pas tant par raillerie que pour seruir d'instruction. Car celuy qui évitera ces écueils & autres semblables, sera en estat de faire quelque chose de bon, & de prendre le droit chemin, parce que de deux contraires qui oste l'un pose l'autre. Mais dira quelqu'un, maintenant que le champ est défriché, & les ordures emportées, il est temps d'y jeter la bonne semence, & de faire voir que

On, Mn-
r. in.

tu-és capable d'instruire, aussi bien que de rail-
ler. Je dis donc pour entrer en matière, que ce-
luy qui veut écrire l'Histoire, doit auoir premiè-
rement vne adresse naturelle à s'expliquer, & à
discerner le mensonge d'auec la verité, qualité
qui ne s'aquier point par l'art, mais est vn pre-
sent du ciel, quoy que l'adresse à s'exprimer se
puisse perfectionner par l'étude & par la lecture
des anciens. Cecy n'a pas besoin de précepte,
car on ne scauroit donner de l'esprit à celuy qui
n'en a point. Ce seroit vn secret plus grand que
la pierre Philosophale, de pouuoir transformer
les esprits, & faire d'un lourdaut vn habile-
homme. La Science ne donne donc pas ce qu'on
n'a point, mais agence seulement ce qu'on a; &
mon dessein n'est pas de rendre tout le monde
capable d'écrire l'Histoire, mais d'empescher
ceux qui le font de s'égarer. Car pour auoir de
l'esprit, on ne laisse pas d'auoir besoin d'art &
de préceptes, comme pour estre bon Musicien,
ce n'est pas assez d'auoir bonne voix, si l'on ne
la sçait conduire. Il faut, outre ce que j'ay dit,
auoir quelque connoissance des affaires du mon-
de, & des choses de la guerre. On ne scauroit
rien faire d'un homme qui n'a rien veu, & qui
est obligé d'en croire les autres; Mais sur tout,
il ne faut estre attaché à aucun party. Car il ne
faut pas faire comme ce Peintre qui peignoit

vn Monarque, de porfil, parce qu'il n'auoit qu'un œil, mais il le faut représenter tout entier. Que le respect de sa patrie n'empesche point de dire les pertes qu'elle a receuës, ni les fautes qu'elle a faites ; car l'Historien, non plus que le Comedien, n'est pas coupable des malheurs qu'il représente. Si pour les déguiser ou les passer sous silence, on pouuoit reparer les desordres, Thucydide n'auroit pas manqué d'un trait de plume de raser les fortifications des ennemis, & de rétablir les affaires de sa ville ; mais les Dieux mesme n'ont pas le pouuoir de changer les choses passées. Le deuoir donc de l'Historien est de les conter comme elles sont auenuës, ce qu'il ne peut faire lors qu'il est dépendant d'un Prince ou d'une Republique, de qui il a quelque chose à esperer ou à craindre. Que s'il faut necessairement qu'il en parle, il doit faire plus d'estat de la verité, que de son interest, ou de sa passion. Car c'est le seul Dieu à qui il doit sacrifier, sans se soucier du reste. Enfin, il doit auoir touïours pour but le jugement de la posterité, s'il ne veut remporter le titre de flateur, plustost que d'Historien. On dit, à ce propos, qu'Alexandre dit vn iour à Onésicrite, qu'il voudroit bien après sa mort retourner en vie pour quelque temps, afin de voir le sentiment qu'on auroit de luy, & comment on prendroit les choses

choses qu'il auoit faites. Car ie ne m'estonne pas, dit-il, qu'on me louë, maintenant que les vns m'apréhendent, & que les autres taschent de gagner mes bones graces. C'est pour cela que quelques-vns tiennent qu'on doit ajoûter foy à ce qu'Homère dit d'Achile, parce qu'il a écrit après la mort; mais les fictions des Poëtes ne sont point sujettes à ces maximes, & ne reléuent que de leur fantaisie. Je veux donc que mon Historien ayme à dire la verité, & n'ait point sujet de la taire; Qu'il ne donne rien à la crainte, ni à l'esperance, à l'amitié ni à la haine; ne soit d'aucun pais, ni d'aucun party; & apelle les choses par leur nom, sans se soucier ni d'ofenser, ni de plaire. C'est ce qu'a fait Thucydide, quoy qu'il vist Herodote en si grande estime, qu'on donnoit le nom des Muses à ses Liures; Car i'ayme mieux, dit-il, déplaire en disant la verité, que plaire en contant des fables, parce qu'en déplaisant ie profiteray, & nuiray en voulant plaire. Voila quel doit estre le sentiment d'un bon Historien. Pour son style, il faut qu'il soit clair & naturel sans estre bas; Car comme nous luy proposons la liberté & la verité pour règle de ce qu'il doit dire; aussi faisons-nous la clarté & l'intelligence pour règle de la façon dont il le doit dire. Il faut que ses figures, qui sont comme l'assaisonnement du discours, ne soient ni trop hautes, ni trop recher-

*Que le
peuple en-
tende, &
les doctes
louent.*

chées; si ce n'est lors qu'il veut décrire yne bataille ou faire quelque harangue; car alors il peut enfler davantage son style, & déplier, s'il faut ainsi dire, les voiles de l'Eloquence. Il ne faut pas, pourtant, qu'il s'élève qu'à la mesure des choses dont il parle, & son style doit estre exempt d'enthousiasme, & de toute fureur poétique. Car il y a danger, en s'élevant trop, que la teste ne luy tourne, & qu'il ne s'égare en des fictions; C'est pourquoy il doit marcher bride en main, & considerer que l'excès & le mensonge sont les deux plus grans vices de l'Histoire. S'il veut donc s'élever, que ce soit par les choses plustost que par les paroles; car il vaut mieux que son style soit ordinaire, & que sa pensée ne le soit pas, que de rendre sa pensée foible, & son style trop élevé, ou de se laisser emporter à l'effort de son imagination. Que ses périodes ne soient ni trop longues, ni trop étudiées; son style ni trop nombreux, ni trop negligé; parte que l'un feroit la barbarie, & l'autre l'affectation. Il faut aussi que ses pensées ayent plus de solidité que d'éclat, & aprochent plus du raisonnement d'un sage politique, que de la pointe d'un déclamateur. Que ses sentences ne soient ni trop frequentes, ni trop détachées; mais se trouvent comme enchaînées dans le corps de son ouvrage. Quant à ce qui concerne les

choses qu'il doit écrire, il ne les faut pas mettre à l'aventure, mais les ranger avec soin, & consulter souvent ceux qui ont eu part aux affaires; sinon, suivre les relations les plus véritables, & qui paroissent les moins passionnées, ou qui ont moins de sujet de l'être. En quoy il faut beaucoup d'adresse à l'Historien, pour discerner les endroits & les personnes d'où elles viennent, & n'ajouter pas foy légèrement à tout ce qu'on dit, mais examiner les raisons qu'on a de dire la vérité ou de la taire. Lors qu'il aura ses mémoires prêts, ou la plus grande partie, il bâtira le corps de son Histoire, & l'agencera en suite plus poliment, tant pour les paroles que pour les choses. Du reste, il fera, comme le Jupiter d'Homère, qui jette tantost la veüe sur le camp des Grecs, & tantost sur celui des Troyens, & décrira separément les actions des deux partis, si ce n'est dans le récit des batailles, où l'on est contraint souvent de les confondre. Mais qu'il ne s'amuse pas à décrire les actions des particuliers, si elles ne sont fort illustres, & qu'il s'attache au gros, sans se soucier du reste. Qu'il considère d'abord les Généraux, les ordres qu'ils donnent, & la disposition de leurs troupes, & rende, s'il se peut, raison de tout. Quand on vient aux mains, qu'il remarque ce qui se fait de part & d'autre, & n'oublie pas le vaincu

pour parler toujours du vainqueur. Qu'en toutes choses, il garde la médiocrité & la bien-séance, & ne s'empporte pas en jeune homme, ni ne lasse son lecteur, ou obscurcisse sa narration, pour vouloir tout dire. Il peut quelquefois laisser vne chose, quand il aura haste, pour ne point interrompre le fil de l'Histoire; mais qu'il y revienne après, & garde le plus qu'il pourra l'ordre des temps. Qu'il suiue le vainqueur par tout, sans perdre aucune action ou particularité remarquable. Que son discours ressemble à vn miroir fidèle, qui rend les objets tels qu'il les reçoit, & n'en altère rien ni en la forme, ni en la matière, ni en la couleur. Car il faut qu'il cherche, non pas comme l'Orateur, ce qu'il doit dire, mais comment il le doit dire, & qu'il suiue simplement ses memoires; semblable au Sculpteur qui ne fait pas l'or & l'iuoire de sa statuë, mais luy donne seulement la forme qu'elle n'auoit point. Enfin, tout le secret de son Art consiste à bien mettre en œuvre sa matière; & il a remply parfaitement son caractère, & satisfait à son deuoir, quand le lecteur pense voir ce qu'il lit, tant il est bien representé. Il commencera quelquefois sans exorde, lors que la chose n'aura point besoin de préparation, & se contentera de rapporter le sommaire des choses qu'il doit dire. Mais lors qu'il se voudra seruir d'exorde

il n'aura égard qu'à deux choses, à rendre son auditeur attentif, & docile, sans se soucier de gagner ses bonnes graces. Il viendra à bout de ce que j'ay dit, en montrant qu'il doit traiter de choses grandes & necessaires, & qui regardent particulièrement l'intérest de ceux à qui il parle; comme fait Herodote, quand il dit, Que c'est pour conseruer le souuenir des victoires remportées par les Grecs sur les Barbares; & Thucydide, Que la guerre qu'il entreprend de décrire est la plus considerable de toutes celles dont il nous reste quelque memoire, & contient de plus grans & de plus memorables éuénemens. Il seruira beaucoup à l'éclaircissement du sujet, d'en proposer les causes d'abord, & l'on iugera de la petitesse ou de la grandeur de son exorde, par celle des choses qu'il veut décrire. Il passera à sa narration doucement & insensiblement, & gardera toutes les perfections qu'enseigne la Rhetorique, la clarté, la netteté, la briéueté, la facilité, l'égalité, se souuenant touûjours que l'Histoire n'est qu'un long récit. Il faut prendre garde, pourtant, qu'elle ne soit pas composée de plusieurs narrations cousuës ensemble, mais qu'elles soient fonduës en un mesme corps; car il ne faut pas seulement qu'elles se touchent mais qu'elles se tiennent. Que l'agencement des choses & des paroles en releue l'éclat, sans affecter

ération. Pour la brièveté, elle est utile par tout,
 principalement, lors qu'on a beaucoup de choses
 à dire, & ne doit pas être seulement dans les
 paroles, mais dans les choses. Car il faut passer
 en trois mots les moins importantes, & n'être
 étendu qu'en celles qui le méritent. Il y en a
 même dont il ne faut point parler du tout; car
 chacun est curieux de sçavoir toutes les particu-
 laritez des grandes entreprises, c'est pourquoy
 on n'y sçabroit être trop long; au lieu que dans
 les autres, quelque court qu'on soit, on ennuye.
 Enfin, il faut faire comme dans vn festin bien
 apresté, où l'on ne sert pas indifféremment toutes
 sortes de viandes, mais seulement les plus
 délicates. Car l'Histoire n'est faite que pour
 conserver la memoire des choses memorables,
 & non pas des autres. Il faut aussi que l'Histo-
 rien soit fort retenu dans ses descriptions, &
 qu'il paroisse que ce n'est pas par vn vain desir
 de faire paroître son esprit, mais pour éclaircir
 & embellir son sujet. Car elles ne sont pas propre-
 ment du corps de l'Histoire, quoy qu'elles y
 apportent beaucoup de clarté; de sorte qu'elles
 ne doivent pas être étendues au delà de ce qu'on
 traite. En cela Homère, bien que Poète, peut
 servir de règle; car en la descente d'Ulysse aux
 Enfers, il ne s'amuse point à décrire tous les tour-
 mens des malheureux; au lieu qu'un mauvais Hi-

Iborien en eut remply son ouvrage, aproché l'eau iusqu'aux léures de Tantale, & fait faire plusieurs tours à Ixion sur sa rouë. Thucydide y est aussi fort retenu. Car soit qu'il décriue la forme d'un siège, ou d'un camp, ou la figure de quelque machine, il va viste, & est encore moins étendu dans la description des villes, & du port de Syracuse. Que s'il paroist long dans celle de la peste, on remarquera en y prenant garde de près, que c'est la multitude des choses qui l'arreste, & qu'il se haste tant qu'il peut. Quand on fait parler quelqu'un, il luy faut faire dire ce qui est conuenable tant à la personne qu'à la chose dont il s'agit ; Et quoy qu'il soit permis en cet endroit d'étaler son éloquence, il faut toujours que ce soit avec jugement, & sans affectation, & sur tout, dire clairement ce qu'on veut dire. Pour ce qui est du blâme & de la louange, il faut prendre garde que vostre Histoire ne puisse passer pour un Panegyrique, ni aussi pour vne Satyre, comme celle de Theopompe. Il ne faut donc blâmer ni louer qu'en passant, & se souuenir qu'il n'y a point de plus beau Panegyrique des Grans hommes que leurs actions, parce qu'il leur est particulier, & ne sçauroit conuenir aux autres. Lors qu'il se présentera quelque chose d'incroyable, ie suis d'avis qu'on le die, mais sans l'assurer, & laissant à chacun d'en

432 COMMENT IL FAUT ESCR. L'HIST.

*Softrate,
Cnidien.*

croire ce qu'il luy plaira. En vn mot, il se faut
toujours representer ce que i'ay dit, qu'on écrit
pour la posterité, & faire comme cet Architecte
qui bâtit la tour de Phare. Car après auoir ache-
ué son ouurage, qui est vne des merueilles du
monde, il graua son nom sur vne pierre, qu'il
enduisit de mortier, & écriuit dessus celuy du
Prince qui regnoit, sçachant bien qu'il seroit
détruit par le temps, & qu'on verroit alors pa-
roistre le sien qui dureroit autant que les Siècles.
Voila la règle qu'on doit suiure pour bien écrire
l'Histoire, si on le fait ie n'auray pas perdu mon
temps ; sinon, i'auray roulé en vain mon ton-
neau.

*Il fait al-
lusion à ce
qu'il a dit
de Diogène.*



L'HISTOIRE

L'HISTOIRE VERITABLE,

LIVRE PREMIER.

I. Dessein de l'Auteur. II. Son embarquement suivy de son arrivée dans une Isle de l'Océan. III. Son voyage au globe de la Lune. IV. Sa venue en l'Isle des Lampes. V. Son engloutissement & son séjour dans la baleine. VI. Combat des Isles flottantes.

COMME les Athlètes n'ont pas seulement *I. Dessein de l'Auteur.* soin du travail mais du repos ; ceux qui s'adonnent aux exercices de l'esprit luy doivent quelquefois donner du relâche , pour reuenir après plus frais à l'étude. Cela ne se peut mieux faire, à mon auis, qu'en le délassant sur quelque sujet agréable , & où l'instruction soit mêlée avec le plaisir ; ce que j'ay tasché de pratiquer en cet ouvrage, où parmy plusieurs mensonges assez plaisans, j'ay mêlé quelques doctes railleries des anciens Poètes & Historiens, sans épargner même les Philosophes, qui n'ont pu s'empêcher de nous debiter pour bons, plusieurs contes fabuleux & ridicules. Car Ctésias, par exemple, dans son Histoire des Indes, a dit des choses qu'il

n'auoit iamais ni veuës ni ouïes , & Iambule a composé vne Histoire assez ingénieuse des merueilles de l'Océan, sans auoir guère plus d'égard à la verité. Plusieurs en ont fait de mesme, & conté diuerses auentures qu'ils disoient leur estre arriuées dans leurs voyages, parmy lesquelles ils ont entremeslé la description de diuers animaux monstrueux , de cruautéz inouïes , de mœurs tout à fait barbares & sauuages ; à l'exemple d'Homère, qui fait décrire à Vlysse chez Alcinous, la captiuité des vens, la figure enorme des Cyclopes, la cruauté des Antropophages, avec des bestes à plusieurs testes, & la métamorphose de ses compagnons par les charmes d'une sorcière , & autres semblables réueries qu'il debitoit au peuple grossier des Phéaques. Mais ie ne le trouue pas étrange à vn Poëte acoustumé à dire des fables, puis-que nous voyons tous les iours la mesme chose arriuer aux Philosophes ; ie m'estonne seulement que les Historiens ayent prétendu par là nous en faire acroire. Cependant il m'a pris enuie, pour n'estre pas le seul au monde qui n'ait pas la liberté de mentir, de composer quelque Roman à leur exemple ; mais ie veux estre en cela plus iuste qu'eux, de l'a-uouër ; ce qui me seruira de iustification. Ie vais donc dire des choses que ie n'ay iamais ni veuës ni ouïes , & qui plus est , qui ne sont point , &

ne peuvent estre, c'est pourquoy qu'on se garde bien de les croire.

Vn iour, touchez d'un noble desir de voir & d'apprendre des choses nouvelles, nous nous embarquâmes cinquante que nous estions, dans vn vaisseau bien équipé, & fouray d'un bon pilote; & cinglâmes des Colonnes d'Hercule dans la mer Atlantique, pour decouvrir la grandeur de l'Océan, & voir s'il y auoit quelques peuples au delà. Après auoir vogué vn iour & vne nuit sans perdre la terre de veüe, tout à coup au lever du Soleil il s'éleua vne si furieuse tempeste, qu'on ne pouuoit pas seulement baisser les voiles; si bien qu'il falut se laisser aller au gré du vent, qui après nous auoir bien agitez par l'espace de soixante & dix-neuf iours, nous ietta à la fin dans vne Isle fort haute, & couverte de bois, dont les bords estoient assez calmes. Nous y descendîmes pour nous remettre du travail de la mer, & nous estant reposez quelque temps sur le riuage, nous entrâmes plus auant dans le país pour le reconnoistre, après auoir laissé trente de nos compagnons pour la garde du nauire. Nous n'eûmes pas fait quatre cens pas à trauers vne forest, que nous trouuâmes vne colonne d'airain, sur laquelle estoit écrit en caractères Grecs, que le temps auoit à demy effacez, *Hercule & Bacchus ont esté iusques icy.* On voyoit

II. Embarquement de l'Auteur, & son arrivée dans vne Isle de l'Océan.

encore deux pas imprimez sur le roc , dont le premier qui estoit le plus grand , auoit près d'un arpent de longueur , ce qui nous fit iuger que c'estoit celuy d'Hercule. Après auoir réuéré des lieux si fameux par la venue de ces Heros, nous continuâmes nostre route, & n'eûmes pas fait beaucoup de chemin , que nous arriuâmes à vn ruisseau, dont la liqueur estoit comme d'un excellent vin Grec , & qui estoit si large en quelques endroits qu'il pouuoit porter bateau. Ce nous fut vn nouveau gage de la venue de Bacchus , & de la verité de la colonne. Mais comme nous remontions vers sa source, pour decouvrir la cause d'une si grande merueille, nous trouuâmes des vignes chargées de raisins , du pied desquelles couloit ce large ruisseau , lequel fourmilloit de poissons qui auoient tous la couleur & le goust de vin, & en les ouurant, on les trouuoit pleins de vendange. Ils enyuroient mesme ceux qui en goûtoient , & nous fûmes contrains de les temperer avec des poissons d'eau douce pris d'as vne riuiera voisine. Lors que nous eûmes trauersé la premiere, nous decouvrimes d'autres vignes d'une nature bien plus étrange. C'estoient de belles femmes depuis la teste iusqu'à la ceinture, qui finissoient en vn gros tronc verdoyant , telles que les Peintres peignent Daphné sur le point qu'Apollon la voulut raurir.

Leurs doigts s'épandoient en rameaux chargez de raisins, & leurs coiffures estoient faites de pampres & de grapes entrelassées. Elles nous firent mille caresses, nous parlant l'une Grec, l'autre Indien ou Persan; mais elles ne vouloient pas souffrir que l'on cueillist de leurs fruits, & lors qu'on les vouloit prendre elles iettoient des cris, comme si cela leur eust fait grand mal. Elles ne laissoient pas de nous baïser, & de nous toucher à la main; mais leurs baisers enyuroient, & deux de nos compagnons s'estant laissez surprendre à leurs charmes, demeurèrent pris par les parties criminelles; & comme s'ils eussent esté entez ensemble commencerent à prendre racine, & à pousser des rejettons. Effrayez, d'un si grand prodige nous courûmes à nostre vaisseau, conter à nos compagnons étonnez, vne si pitoyable aventure.

Après nous estre donc pourueus d'eau & de vin dans les deux fleuves, nous passâmes la nuit sur leurs bords; & le lendemain dès la pointe du jour, nous fîmes voile par vn doux vent, qui se changea sur le midy en vne bourrasque si violente, que nostre vaisseau fut enleué par vn tourbillon iusqu'à la hauteur de trois mille stades, & commença à voguer par le Ciel l'espace de sept iours & de sept nuits, tant que nous abordâmes au huitième en vne grande Isle ronde & lui-

*III.
Voyage au
globe de la
Lune.*

lante qui estoit suspendue en l'air, & ne laissoit pas d'estre habitée. De iour on ne voyoit rien; mais la nuit paroissent autour quantité d'autres Isles brillantes, de diuerse grandeur & lumière, & vne terre au dessous couuerte de fleuves, de mers, de forests, & de montagnes; ce qui nous fit iuger que c'estoit la nostre, outre qu'on y voyoit des villes, qui ressembloient à de grandes fourmillères. Lors que nous fûmes plus auant dans le pais nous fûmes pris par les Hippogryphes. C'estoient des hommes, montez sur des gryfons aillez qui auoient trois testes. Je ne scaurois mieux dépeindre leur grandeur, qu'en disant que leurs ailles estoient plus longues & plus grosses que le mast d'un grand nauire. Ils auoient ordre de battre l'estrade, pour voir ceux qui entroient & sortoient, & lors qu'ils trouuoient des estrangers, ils les amenoient au Roy. Comme nous fûmes en sa presence, il iugea que nous estions Grecs, à nostre habit, & demanda comme nous auions fait pour venir en son pais & trauerfer vne si vaste etendue. Nous luy fîmes le récit de nostre auenture, & il nous dit de son costé qu'il estoit Endymion, & qu'il auoit esté enleué la nuit en dormant, & fait Roy du globe de la Lune, qui estoit le pais où nous estions. Il ajoûta, que nous n'auions rien à craindre, & qu'il nous feroit bonne chère, & ne

*A cheual
sur des
gryfons.*

nous laisseroit manquer de rien ; Que s'il pouvoit retourner victorieux de la guerre qu'il auoit contre les habitans du Soleil , nous pourrions demeurer en paix avec luy & iouir de sa félicité. Nous luy demandâmes qui estoient ces peuples & le sujet de leur différent ? Il nous dit que c'estoit vn pais habité comme la Lune , & que Phaëton en estoit Roy , & le vouloit empêcher par enuie, d'enuoyer vne colonie dans l'étoile du jour , qui estoit vne Isle deserte & inhabitée. Mais ie veux, dit-il, l'aller planter sur sa moustache , & si vous voulez estre de la partie, & venir avec moy, ie vous donneray à chacun vn des gryfons de mon escurie, & vous équiperay de toutes choses nécessaires, pour demain qui est le iour du départ. Comme nous eûmes accepté le party, il nous retint à souper , & le lendemain de grand matin que toutes les troupes furent assemblées, il les rangea en bataille, parce que les Coureurs raportoient que l'ennemy paroissoit. Il auoit bien cent mille hommes de cheual , dont il y auoit quatre-vingt milles Hippogryphes, & vingt mille Lacanoptères, sans l'infanterie & les alliez. Ces Lacanoptères sont de grans oiseaux tout couuers d'herbes au lieu de plumes, sur lesquels estoient montez les Scorodomaques & les Cenchroboles. Pour les alliez, il y auoit trente mille Psylloto-

*Qui ont
les ailes
d'herbes.*

*Qui com-
batent avec
des aulx.*

*Qui iettent
des grains
de mil.*

*Archers
montez sur
des puces.*

*Que le vent
fais courir.*

*Passereaux
glans.
Montez sur
des grües.*

xotes de l'étoile de l'ourse, & cinquante mille Anémodromes; Les premiers montez sur de grandes puces grosses comme douze Elephans, & les autres portez sur les ailes du vent. Car retroussant leurs robes qui leurs pendent iusqu'aux talons, ils en vîent comme de voiles, & seruent ordinairement d'infanterie légère dans le combat. On atendoit soixante & dix mille Struthobalanes, & cinquante mille Hippogeranes, des Astres qui sont au dessus de la Capadoce, & l'on en contoit des choses étranges & incroyables, mais comme ils ne vinrent point, il n'est pas besoin de les rapporter. Voilà quelle estoit l'armée d'Endymion. Pour les armes, chacun auoit vn habillement de teste fait de la coquille d'un limaçon, & vne cuirasse à écaille d'écosse de féue, qui sont dures & fortes en ce país-là comme de la corne. Leurs boucliers & leurs épées estoient semblables aux nôtres. Quand les armées furent en presence, Endymion se plaça à l'aile droite avec ses Hippogryphes, & nous mit autour de luy avec les plus vaillans, pour la garde de sa personne. Les Lacanoptères eurent l'aile gauche, les Alliez furent au milieu. L'Infanterie montoit à soixante millions, & fut rangée en cette sorte. Il commanda aux araignées qui sont grandes en ce país-là, comme les Isles Cyclades, de faire vn tissu depuis

depuis le globe de la Lune iufqu'à l'étoile du jour, ce qui fut fait en vn instant, car elles font en grand nombre ; & il rangea dessus l'Infanterie, commandée par Nyctèrion fils d'Eudinacté, avec deux Lieutenans. Pour l'armée du Soleil, Phaëton prit l'aile gauche, avec les Hippomyrmèques, qui font des hommes montez *A cheual sur des fourmis.* fur de grandes fourmis ailées qui couurent deux arpens de leur ombre, & combattent de leurs cornes. Il y en auoit bien cinquante mille. A l'aile droite estoient les Aéroconopes presque en *Monche- rès Aériës.* mefme nombre. Ceux cy font montez fur de grans mouchérons, & font tous Archers. Derrière estoient les Aérocordaques, qui ne combattent qu'à coups de trait, & font fort vaillans *Sautans en l'air.* & de grand feruice, quoy qu'ils ne lancent que des raues, mais elles font grandes & fortes, & trempées dans du jus de mauue, qui est parmy eux vn poison mortel, & qui engendre aufli- toft de la puanteur dans la bleffure. Prés d'eux estoient dix mille Caulomycètes, gens de main, *Tige champi- gnon.* & pesamment armez, qui portent pour bou- cliers de grans champignons, & pour lan- ces de grosses asperges. A costé estoient cinq mille Cynobalanes qu'auoient enuoyez les ha- *Chiens glans.* bitans de la Canicule, tous avec vn muscau de chien, & à cheual sur des glans ailez. On at- tendoit des frondeurs de la voye de laiët, mais

442 L'HISTOIRE VERITABLE,

*Centaures
nuës.*

il n'y vint que des Néphélocentaures, & plût à Dieu qu'ils ne fussent pas venus, car ils furent cause de la perte de la bataille. Pour les autres, Phaëton, depuis indigné, mit leur pais à feu & à sang. Comme on vint aux mains, après avoir levé les enseignes & fait braire les ânes, qui sont les trompettes de là haut, les deux armées s'affrontèrent terriblement, & s'entrechoquèrent avec grand bruit. L'aile gauche des ennemis plia d'abord, & ne put soutenir le choc de nos Hippogryphes, qui les poursuivirent vivement, & en firent un grand carnage; mais leur aile droite eut l'avantage, & les Aéroconopes poussèrent nos gens jusqu'à nostre Infanterie, qui rétablit le combat, & les mit en fuite, après qu'ils eurent pris la défaite de leur aile gauche. Il y eut donc grande boucherie, & le sang ruisselloit de tous costez dans les nuës, qui en furent teintes, & devinrent rouges, comme on les voit quelquefois au coucher du Soleil. Il en tomba mesme à terre, & ce fut peut-estre par une semblable aventure, qu'Homère dit qu'il plut du sang à la mort de Sarpedon, quoy qu'il l'attribuë à la douleur de Jupiter. Nos gens de retour de la poursuite, érigerent deux trophées, l'un dans les nuës, pour la victoire de l'air, & l'autre sur la toile d'araignée, pour la défaite de l'Infanterie. Cependant, les Coureurs rapor-

térent qu'on voyoit paroître les Néphélocentaures, qui estoient des monstres ailez moitié cheuaux & moitié hommes, d'une grandeur si prodigieuse, que la partie humaine estoit aussi grande que le Colosse de Rhodes, & l'autre grosse comme vn gros nauire. Ils estoient conduits par le Sagittaire du Zodiaque, & le nombre en estoit si grand qu'il surpasse la créance. Lors qu'ils eurent appris la défaite de leurs gens, ils enuoyerent vers Phaëton pour recommencer le combat, & se rangerent en bataille. Après ils vinrent fondre sur les nostres qui estoient en desordre, & épars çà & là dans la poursuite, ou parmy le bagage, & les ayant déconfis poursuivirent Endymion iusqu'au globe de la Lune, sans avoir pû sauuer qu'une partie de ses Hippogryphes. Ils remporterent en suite nos trophées, & coururent tout ce grand espace qui s'étend depuis le globe de la Lune iusqu'à l'étoile du jour. C'est là que ie fus fait prisonnier, avec deux de mes compagnons. Sur ces entre-faites, arriva Phaëton, qui fit dresser de nouveaux trophées, & nous fit conduire dans le globe du Soleil, ayant les mains attachées derrière le dos, avec vne jambe d'araignée. Il ne voulut pas assiéger la Lune, mais il fit tirer autour, par forme de circonvallation, vn double mur fait de nuées épaisses; de sorte qu'elle ne

*On, vn
morceau de
jambe.*

receuoit plus la lumière du Soleil, & estoit dans vne éclipse perpetuelle. Endymion touché de cette infortune, luy enuoya offrir tribut & des ostages, qu'il ne voulut point recevoir d'abord, mais après auoir mis l'affaire en délibération, il se relâcha, & la paix fut conclue aux conditions, Que le mur seroit démoly, & les captifs rendus de part & d'autre pour de l'argent; Qu'Endymion laisseroit libre les autres Astres, & n'auroit pour amis & pour ennemis que ceux du Soleil. Que luy & ses successeurs payeroient tous les ans à Phaëton & aux siens, dix mille muids de rosée, & donneroient autant de leurs sujets pour ostages. Que l'étoile du jour seroit peuplée en commun, & que ceux qui voudroient estre compris dans la paix, le seroient. Ces articles furent grauez sur vne colonne d'ambre, qui fut plantée sur les confins des deux Empires. Du costé du Soleil signèrent Pyronide, Thérîte, & Phlogie; & de l'autre, Nyctor, Ménie & Polylampe. Ainsi la paix fut faite, le mur démoly, & nous remis en liberté. Lors que nous fûmes de retour nos compagnons nous coururent embrasser avec larmes, & Endymion, pour nous obliger à demeurer avec luy nous offrit droit de bourgeoisie; mais ie ne m'y pus résoudre; quoy qu'il me voulust donner son fils en mariage, pour la raison que ie diray tantost; & comme

il nous vit opiniaftrez au retour , il nous traita splendidement l'efpace de fept jours , & nous congédia. Mais auant que passer outre , il ne fera pas hors de propos de raconter icy les merueilles du païs. Premièrement, il n'y a point de femmes , & l'on n'en fçait pas mefme le nom. On fe fert au lieu d'elles de jeunes garçons iufqu'à l'âge de vingt-cinq ans , & ils portent les enfans dans le gras de la jambe , qui s'enfle quand ils ont conceu, & lors qu'ils veulent accoucher , on y fait vne incifion. Je croy que c'eft de là que vient le mot Grec de Gastrocnimie, parce que la jambe fert de ventre. L'enfant eft mort en venant au monde, mais en l'exposant à l'air il commence à respirer. Il y a vne autre efpece d'hommes qui naiffent comme des plantes, ce qui fe fait en cette forte. On coupe le tefticule droit, & on le met en terre ; Au bout de quelque temps, il naift vn grand arbre charnu, qui porte des glans d'une coudée de hauteur, lefquels on ouure lors qu'ils font meurs, & l'on en tire vn enfant. Mais ceux-là n'ont point de parties naturelles, & s'en attachent lors qu'ils en ont befoin. Les pauvres en mettent de bois, & les plus riches d'yuoire. Lors qu'un homme deuiet vieux il ne meurt pas, mais il s'en va en fumée. Ils vfent tous de mefmes viandes, qui font des grenouilles rofties fur les

446 L'HISTOIRE VERITABLE,

charbons; car l'air en est tout remply; mais ils ne les mangent pas, & se contentent d'en avaler la vapeur, & pour cela ils s'aprochent des rîsons, lors qu'elles rotissent, comme s'ils se mettoient à table. Leur bruuage est de l'air pressé dans vn verre, dont il sort vne liqueur comme de la rosée. Ils ne font point d'eau ni d'ordure, car ils n'ont point d'ouuerture en ces lieux-là; mais ils ont vn trou sous le jaret par où ils connoissent les garçons. Les plus beaux parmy eux sont chauues, au contraire du país des Comètes où ils ayment les cheveux longs. La barbe ne leur croist pas au menton, mais vn peu au dessus des genoux. Ils n'ont point d'ongles aux pieds, & n'y ont qu'vn doigt; mais il naist à tous sur le croupion, comme vne espee de chou cabus, toûjours vert, qui est de chair, & ne se rompt pas quand ils se couchent. Ils ont vne étrange propriété, c'est qu'ils mouchent du miel, mais fort acre; & lors qu'ils s'huilent, c'est avec du lait qui se prend après comme du fromage, en y meslant vn peu de miel. Ils font de l'huile d'ail, dont l'odeur est tres-excellente. Au lieu de fontaines, ils ont des vignes qui portent de l'eau, dont les grains sont comme de la gresse, si bien que lors qu'il gresse parmy nous c'est que le vent secouë les vignes en ce país-là. Le ventre leur sert de poche; & ils y mettent tout

*C'est qu'il
est sans
boyaux.*

et qu'ils veulent, car il s'ouvre & se referme comme vne gibecière; & parce qu'il est velu par dedans, les enfans s'y nichent quand il fait froid. Les riches portent des habits de verre, & les pauvres de cuire; car l'un & l'autre se file, & le dernier quand il est mouillé se carde comme de la laine. J'ay peur qu'on ne me croye pas si ie parle de leurs yeux, car cela surpasse la créance. Ils s'ostent & s'appliquent comme des lunettes, & plusieurs ayant perdu les leurs, empruntent ceux de leurs voisins; car l'on en fait des tresors comme d'écus, & celuy qui en a le plus est estimé le plus riche. Leurs oreilles sont de feuilles de platane, horsmis à ceux qui naissent de gland, qui les ont de bois. Je vis deux merueilles dans le palais du Roy; vn puits qui n'estoit pas fort profond, où en descendant on entendoit tout ce qui se disoit dans le monde; & vn miroir au dessus, où en regardant on voyoit tout ce qui s'y passoit. J'y ay veu souvent mes amis & ceux de ma connoissance; mais ie ne sçay s'ils me voyoient. Si quelqu'un ne me veut pas croire, quand il y aura esté il me croira.

Après avoir pris congé du Roy & de toute sa Cour, nous fîmes voile à travers les vastes plaines de l'air; mais avant que de partir, il me fit present de deux robes de crystal, & de cinq de letton, avec vne armure toute complete de coiffe

IV.
Arrivée
en l'Isle des
Lampes.

de féues ; mais ie perdis tout cela dans le ventre de la baleine. Nous fûmes escortez par vn regiment d'Hippogryphes , l'espace d'environ cinq cens stades, & courûmes beaucoup de païs ; mais nous n'abordâmes nulle part, qu'à l'étoile du jour , pour faire aiguade. On commençoit à l'habiter. Nous entrâmes après dans le Zodiaque, & laissant le Soleil à main gauche, commençâmes à raser la terre , sans y descendre, parce que le vent estoit contraire ; quoy que nous l'eussions bien desiré , à cause que le païs que nous voyions estoit fort beau & arrosé de plusieurs fleuves. Les Néphélocentaures qui estoient à la solde de Phaëton , vinrent fondre sur nous en cet endroit , pensant que nous fussions encore ennemis ; mais ils se retirèrent lors qu'ils scûrent que la paix estoit faite. Nous ne laissâmes pas d'auoir grand peur, parce que nous auions renuoyé déjà nostre escorte. Après auoir vogué toute la nuit , & le jour suiuant, nous arriuâmes sur le soir en l'Isle des Lampes, commençant peu à peu à gagner terre. Elle est située entre les Hyades & les Pleïades, vn peu plus bas que le Zodiaque. Lors que nous fûmes descendus, nous ne trouuâmes que des Lampes, qui alloient & venoient comme les habitans d'une ville, tantost à la place, tantost sur le port, les vnes petites & chériues
comme

comme le menu peuple ; les autres grandes & resplendissantes, mais en petit nombre, comme les riches. Elles auoient toutes leur nom & leur logis comme les citoyens d'une Republique, parloient & s'entrenoient ensemble, & nous demandoient des nouvelles. Quelques-unes nous prièrent même d'entrer chez elles & de nous rafraichir ; mais nous n'y voulûmes ni boire ni manger, de peur de surprise. Le palais du Roy est au milieu de la ville où il rend justice toute la nuit, & chacun est obligé de s'y trouver, pour rendre compte de ses actions. Celles qui ont failly ne souffrent point d'autre peine, sinon qu'on les éteint, qui est une espèce de mort. Nous nous approchâmes pour entendre leurs raisons & leurs excuses, & y vîmes iusqu'à la lampe de nostre logis, qui nous dit des nouvelles de la famille.

Comme nous eûmes demeuré là toute la nuit nous en partîmes le lendemain, & voguant
 près des nuës, vîmes la ville de Nephelococcy-
 gie, qui nous donna de l'admiration, mais nous
 n'y descendîmes point, parce que le vent estoit
 contraire. Coronus fils de Cottyphion en estoit
 Roy, ce qui nous fit souuenir du Poëte Aristophane
 qui en parle, homme docte, & qui pour
 rien du monde n'eust voulu mentir. Trois iours
 après, nous découurîmes clairement l'Océan ;

V.
*Engloutis-
 sement de
 l'Auteur,
 & son sé-
 jour dans
 la Baleine.*
*Voyez les
 Remar-
 ques.*

mais nous ne voyions plus de terres, que celles que nous auions laissées dans le ciel, qui nous paroissoient claires & luisantes comme des astres. Le quatrième, sur le midy, le vent s'estant apaisé, nous descendîmes tout doucement dans la mer, où nous ne fûmes pas plustost, que nous commençâmes à faire bonne chère de ce que nous auions, & parce qu'il faisoit vn grand calme, nous-nous baignâmes mesme dans l'Ocean. Mais comme souuent vn petit rayon de bonne fortune est le présage d'vn grand malheur, nous n'eûmes pas vogué deux iours, qu'au troisième, au leuer du Soleil, nous vîmes nager force poissons & quantité de baleines, dont il y en auoit vne d'environ quinze cens stades, qui faisoit blanchir la Mer d'écume tout à l'entour. Elle auoit les dents longues & pointuës, comme des clochers, & blanches comme de l'yuoire. Lors que nous la vîmes venir à nous la gueule ouverte, nous-nous recommandâmes aux Dieux, & nous embrassâmes l'vn l'autre, pour n'estre pas separés mesme en la mort. Elle nous engloutit tous ensemble, avec nostre nauire; mais de bonne fortune, auant qu'elle eut refermé la gueule, nous coulâmes heureusement dans l'interuale de ses dents. Comme nous fûmes dans ce goufre, nous ne voyions rien d'abord; mais lors qu'elle vint à ouvrir la gueule, nous vîmes vn

*Ce mot
n'est pas au
Grec, mais
ie m'en
sers pour
la commo-
dité de
l'expressiõ.*

grand & large monstre, capable de loger dix mille habitans. Il y auoit dedans quantité d'autres poissons qu'elle auoit aualez, des carcasses d'hommes & d'animaux, des bales de marchandise, des anchres & des masts de nauire; & vers le milieu vne terre & des montagnes, qui estoient faites, à mon auis, de la quantité de limon qu'elle aualoit. Il y auoit mesme vne forest, & toutes sortes d'arbres & de plantes comme en vn país cultiué, qui pouuoit auoir trente milles de tour. On y voyoit quantité de herons & d'alcyons & autres oiseaux de riuère, qui auoient fait leurs nids dans le bois. Après auoir répandu beaucoup de larmes inutiles, i'encourageay mes Compagnons, & fis soutenir le vaisseau, qui panchoit, puis ayant allumé du feu, nous nous mîmes à table; car nous auions quantité de poisson de toute sorte, & de l'eau que nous auions apportée de l'étoile du jour. Le lendemain estant éveillez, comme la balaine ouuroit la gueule, nous voyions tantost le Ciel, tantost des Montagnes, tantost des Isles; car nous la sentions remuer de tous costez en vn instant. Lors que nous fûmes acoustumés à vn si triste séjour, ie pris sept de mes compagnons avec moy, & entray dans la forest pour decouuoir le país. Nous n'eûmes pas fait sept cens pas, que nous trouuâmes vn petit Temple dédié à

Neptune, comme le témoignoit l'inscription, & en suite, plusieurs sepulcres, & vne fontaine tres-claire assez proche. Nous ouïmes mesme l'aboy d'un chien, & vîmes de loin de la fumée, ce qui nous fit juger que le païs estoit habitée. Nous doublons le pas, tant que nous trouvons vn vieillard & vn jeune homme, qui dressoient vn petit jardin, & y faisoient venir de l'eau de la fontaine, pour l'arroser. Ioyeux & étonnez tout ensemble, nous-nous arrestâmes assez long-temps à les regarder, & vîmes qu'ils n'estoient pas moins surpris que nous. Après quelque silence de part & d'autre, le vieillard nous demanda si nous estions des Dieux marins ou des hommes ? Pour nous, dit-il, nous auons esté autrefois au monde, mais nous flottons maintenant dans la baleine, sans sçauoir au vray ce que nous sommes ; car il semble que nous soyons morts, & toutefois nous viuons. Et nous, luy dis-je, mon pere, nous sommes de pauvres étrangers qui fûmes hier engloutis avec nostre nauire, & il y a aparence que quelque Dieu nous a amenez icy pour nous consoler l'un l'autre, & nous apprendre que nous n'estions pas seuls dans cette misère. Faites-nous donc, s'il vous plaist, le récit de vostre auanture, & puis vous sçaurez la nostre. Ce ne fera pas, dit-il, sans auoir mangé auparauant, & en disant cela,

il nous prit par la main & nous mena dans sa cabane, où il nous fit bonne chère de ce qu'il auoit. Lors que nous fûmes rassasiez, il nous pressa de luy dire qui nous estions, & comment nous auions esté engloutis. Nous luy contâmes donc tout ce qui nous estoit arriué depuis nostre embarquement, dequoy il parut fort estonné, & nous dit qu'il estoit de l'Isle de Cypre, & qu'estant allé avec son fils pour trafiquer en Italie, ils auoient nauigé heureusement iusqu'en Sicile, d'où ils auoient esté emportez par la tempeste dans l'Ocean, & engloutis avec leur vaisseau, dont nous auions pû voir le débris dans le ventre de la baleine. Que tous les autres estoient morts, à la reserue de son fils & de luy, & qu'après leur auoir rendu les derniers deuoirs, ils auoient bâty la chapelle que nous auions veüe, & cultiuoient ensemble ce petit jardin qui leur fournissoit des legumes, dont ils viuoient avec des fruits sauuages & du poisson. Qu'il y auoit des vignes au païs dont le vin estoit tres-excellent, & que nous auions pû voir vne fontaine dont l'eau estoit tres-fraîche & tres-claire. Qu'ils s'estoient accommodez chacun vn lit de branches d'arbres, avec quelques autres petis meubles nécessaires; auoient allumé du feu, & s'occupoient à la chasse, & quelquefois à la pesche, à trauers les ouïes de la baleine.

Qu'il n'y auoit pas fort loin de là vn estang salé qui auoit bien deux mille cinq cens pas de tour, où ils se baignoient quelquefois, & y peschoient aussi, parce qu'il y auoit force poisson. Qu'il y auoit vingt-sept ans qu'ils viuoient dans cette misère, & que la vie leur seroit encore supportable, sans les habitans du païs qui estoient sauuages, & leurs faisoient beaucoup de mal. Comment, luy dis-je, y a-t-il icy encore d'autres gens que nous. Ouy, dit-il, & qui sont faits d'une façon effroyable; Car à l'extrémité de l'Isle vers l'Occident habitent les Taricanes, qui ont le visage d'escreuice & le reste d'anguille; mais barbares & belliqueux. De l'autre costé, à main droite, sont les Tritonomendètes, semblables à nous de la ceinture en haut, mais ayant le reste de chats. Ceux-là ne sont pas si meschans que les autres. A la gauche, sont les Carcinoquies & les Cynocephales qui sont alliez ensemble. Au milieu, les Pagourades & les Psittopodes, nations vaillantes, & excellentes à la course. Vers l'Orient, à l'embouchure du monstre, le païs est presque desert, à cause qu'il est souvent inondé. Neantmoins, i'y ay étably ma demeure, & y vis en quelque assurance, moyennant cinq cens huïtres que ie paye de tribut aux Psittopodes. Voila l'estat du païs. Il faut considerer maintenant comment nous

*Comme
qui diroit
salez, ou
confits.*

*Il fait al-
lusion aux
Tritons,*

*Mains de
Cancres.*

*Têtes de
Chien.*

Pié-legers.

ferons pour y viure, & pour nous défendre de tant de monstres. Combien sont les Psittopodes, luy dis-je? Plus de mille, répondit-il, mais ils n'ont pour armes que des arêtes de poisson. Puis-qu'ils sont desarmez, repartis-je, nous en viendrons bien à bout, & après les auoir défaits nous habiterons le pais sans crainte. Nous résolûmes donc de les combattre, & retournâmes à nostre nauire, pour faire les aprests necessaires. Nous commençâmes la guerre par le refus du tribut; car comme ils le vinrent demander, nous leur répondîmes arôgamment que nous estions nez libres, & mal-traitâmes leurs Députez. Les Psittopodes donc & les Pagourades vinrent contre nous avec grand bruit; mais nous nous estions preparez à les recevoir, & auions mis vingt-cinq hommes en embuscade, avec ordre de ne se point leuer que les ennemis ne fussent passez, afin de les charger en queue; car nous les attendions de pied ferme avec le reste. Le combat fut grand & opiniâtre, mais enfin la victoire nous demeura, & nous tuâmes cent soixante & dix des ennemis, sans perdre qu'un de nos camarades avec le Pilote, qui eut le dos percé d'outre en outre d'une arête de poisson. Nous poursuivîmes les autres iusqu'à leurs cauernes, & tout le reste du jour & la nuit suivante, demeurâmes sur le champ de bataille, où nous dressâmes un

*Sous la
conduite de
Pélame.*

trophée de l'épine du dos d'un Dauphin. Sur le bruit de cette défaite, le reste des habitans prirent les armes, & marchèrent contre nous dès le lendemain avec grand appareil. Les Tarricanes auoient l'aile droite, les Cynocéphales la gauche, les Carcinoquires estoient au milieu; il n'y eut que les Tritonomendètes qui demeurèrent chez eux, sans vouloir estre de la partie. Nous les vinmes rencontrer près du Temple de Neptune, & entrâmes au combat avec de grans cris, qui résonnoient dans le ventre de la baleine comme dans un antre. Ils furent défaits aisément, parce qu'ils estoient nuds, & sans armes; de sorte que nous les poursuivîmes iusqu'à la forest. Aussi-tost ils enuoyerent rechercher nostre aliance, & sur nostre refus retournèrent au combat, où ils furent tous taillez en pièces, à la reserve des Tritonomendètes, qui se sauvèrent dans la mer à trauers les ouïes de la baleine. Après cette victoire, nous demeurâmes maîtres du païs, nous occupant à la chasse, & aux exercices du corps, cultiuant les vignes, & recueillant en paix les fruits de la terre. Semblables à des captifs renfermez dans vne prison large & spacieuse, qui ne songeroient qu'à passer le temps, & à se réjouir. Comme nous eûmes vescu de la sorte plus d'un an & demy, enfin le cinquième iour du neuvième mois, environ le second

le second bâillement du monstre, qui ne bâilloit qu'une fois par heure, ce qui seruoit à les conter, nous entendîmes vn grand bruit comme de rames & de forçats, & courûmes à son embouchure, où nous tenant à couuert dans l'interuale de ses dents, nous vîmes des Géans, grans comme des Colosses, qui conduisoient des Isles, comme l'on fait des nauires. Je sçay bien qu'on aura de la peine à le croire, mais ie ne laisseray pas de le dire, parce qu'il est véritable. C'estoit des Isles longues & étroites, qui n'estoient pas fort hautes, & pouuoient auoir cent stades de tour. Il y auoit enuiron trente hommes sur chacune, sans compter ceux qui estoient employez pour la défense; & ces trente hommes estoient rangez de part & d'autre comme les forçats d'une galère, & ramoient avec de grans pins feüillus. Derrière, sur vne éminence, estoit le Pilote, qui tenoit vn gouvernail d'airain de plus de cent pas de long. De l'autre costé, à la prouë, il y auoit enuiron quarante hommes tous armez, semblables à nous, horsmis que leur cheuelure estoit de feu, ce qui les défendoit comme vn casque. Les arbres de l'Isle seruoient de voile; car le vent venant à souffler dedans, la faisoit voguer, si bien qu'on la conduisoit où l'on vouloit, & l'on entendoit le sifflet du Comite qui faisoit mouuoir les rames

tout d'un temps, comme dans vne galère. On ne voyoit que deux ou trois de ces Isles d'abord, mais sur la fin il en parut environ fix cens, qui tournèrent toutes les prouës l'une contre l'autre, pour le combat. Du premier choc il y eut de brisées, & d'autres coulées à fons, mais plusieurs se maintinrent brauement iusqu'à la fin, & ceux qui combatoient à la prouë faisoient merueilles de bien ataqver & de bien défendre. Les vainqueurs sautoient dans celles des vaincus, pour les empescher de se détacher & de prendre la fuite, & l'on faisoit main basse, sans faire de prisonniers. Au lieu de harpons & de mains de fer, ils iettoient de grands polypes attachez les vns aux autres, qui s'acrochoient aux arbres de la forest; de sorte que l'on combattoit de pied ferme, comme si ce n'eust pas esté vn combat naual. On se lançoit aussi à la teste, au lieu de pierres, des huïstres & destortuës, grosses comme des pièces de rocher. L'un des Généraux s'apelloit Eolocentaure, & l'autre Thalassopotes; car on les entendoit souuent nommer dans le combat. Le premier reprochoit à l'autre qu'il luy auoit enleué plusieurs troupeaux de dauphins, qui estoit le sujet de leur différent. Aussi demeura-t-il victorieux, & coula à fons cent cinquante Isles des ennemis, en prit trois avec tous ceux qui estoient dedans, & poursuivit le reste

*Centaure
vent, ben-
neur de
mer.*

qui se retiroit avec la poupe fracassée. Sur le soir, comme il fut de retour de la poursuite, il recueillit tout le butin qui flotoit, tant du sien que des ennemis, car il auoit bien eu quatre-vingts Isles submergées. Après, il dressa vn trophée sur la teste de la Baleine, qui estoit elle-mesme comme vne grande Isle, ou plustost comme le continent, & appendit à Neptune vne des Isles des ennemis. Sa flotte demeura toute la nuit à l'anchre autour du monstre, auquel ils auoient ataché leurs cordages. Le lendemain, ils firent des sacrifices d'action de graces, & ayant enseuely leurs morts, partirent avec des cris de ioye & des chants de triomphe. Voila ce qui se passa au combat des Isles.



L'HISTOIRE VÉRITABLE,
LIVRE SECOND.

I. Continuation du voyage de l'Auteur. II. Sa venue aux Isles Fortunées. III. Description des Enfers. IV. l'Isle des Songes. V. Diverses aventures assez extravagantes. VI. D'autres qui le sont encore plus, jusqu'à son arrivée aux Antipodes.

A P R È s ces choses, ne pouuant endurer vn plus long sejour dans la Balceine , il nous prit enuie de faire vn trou au costé droit pour nous éuader ; mais comme nous eûmes creusé cinq ou six cens pas sans trouuer le fons, nous abandonnâmes l'entreprise, & jugeâmes plus à propos de mettre le feu dans le bois pour la faire mourir. Elle brûla sept iours entiers sans en sentir rien, mais sur la fin du septième, elle bâilloit plus lentement, & refermoit la gueule aussi-tost, ce qui nous fit iuger qu'elle commençoit à se porter mal. Vers l'onzième iour, nous aperçûmes qu'elle se mouroit, car elle sentoit fort mauuais ; si bien que le lendemain nous luy trauerfâmes la gueule avec de grosses poutres, pour l'empescher de la refermer, sans quoy nous

estions tous perdus. Cependant, nous donnâmes ordre à nostre départ, & fîmes nos provisions, prenant l'étranger pour nostre Pilote. Le trézième iour nous tirâmes nostre vaisseau par l'interuale de ses dents, & le descendîmes tout doucement dans la mer. Après, montant sur le dos du monstre, nous sacrifiâmes à Neptune, près du trophée des Isles flottantes, & ayant demeuré là trois iours, à cause du calme, nous fîmes voile le quatrième. Nous rencontrâmes d'abord quantité de corps morts de la dernière défaite, contre lesquels nôtre vaisseau alloit heurter comme contre des écueils, & nous demeurâmes étonnez de leur prodigieuse grandeur. Il faisoit fort beau du commencement; mais la bise venant à souffler, il fit vn froid si insupportable, que la mer se glaça à la hauteur de quatre cens brasses. Nous fûmes donc contrains de descendre, & commençâmes à glisser dessus; mais le vent venant à se renforcer, nous fîmes vn trou dans la glace par l'avis de nostre Pilote, où nous demeurâmes renfermez trente iours, y faisant du feu, & mangeant le poisson que nous trouuions en creusant. A la fin, comme les viures commençoient à nous manquer, nous détachâmes du mieux que nous pûmes nostre vaisseau, & mettant la voile au vent, coulâmes sur la glace comme sur du verre. Le cin-

462 L'HISTOIRE VERITABLE,

quième iour elle se fondit, & nous voguâmes sur l'eau comme auparauant, tant que nous abordâmes en vne petite Isle deserte, où nous descendîmes pour faire aiguade, parce que l'eau nous manquoit. Nous y tuâmes deux taureaux sauvages, qui auoient les cornes sous les yeux, comme vouloit Momus, afin de micux voir où ils frapent. Plus loin nous trouuâmes vne mer de lait, qui auoit au milieu vne petite Isle de fromage, où nous séjournâmes quelque temps, mangeant de la terre de l'Isle, & buuant du lait des raisins; car ils ne portent point de vin. La

*Tyro, si-
gnifie fro-
mage en
Grec.*

*Galatée,
veut dire
lait.*

Princesse Tyro fille de Salmonée, en estoit Reyne, & auoit receu cette faueur de Neptune pour récompense de sa chasteté. Il y auoit aussi vn Temple dedié à Galatée, comme il paroissoit par l'inscription.

*II. Venu
de l'Au-
teur aux
Isles for-
tunées.*

Comme nous eûmes demeuré là cinq iours, nous en partîmes le sixième par vn bon vent, & deux iours après passâmes de cette mer blanche dans vne autre, sur laquelle nous vîmes marcher des hommes semblables à nous, hormis qu'ils auoient les pieds de liège, ce qui les soustenoit sur l'eau. Ils s'approchèrent de nostre nauire, & nous salüant en nostre langue, nous dirent qu'ils alloient au Liège qui estoit leur patrie; Si bien qu'après auoir couru quelque temps autour de nostre vaisseau, ils s'en allé-

rent en nous souhaitant vne heureuse navigation. Ils ne nous eurent pas plustost quitez, que nous découvrîmes plusieurs Isles, parmy lesquelles estoit la leur sur vn grand liége tout rond. Plus loin, sur la droite il y en auoit cinq autres fort hautes & fort grandes, où l'on voyoit paroistre beaucoup de feux ; & deuant nous vne petite, large & basse, d'où s'exhaloit vn doux parfum, comme Hérodote dit qu'il en sort de l'Arabie heureuse. Nous cinglons de ce costé-là, & trouuons en arriuant de grans ports, larges & tranquiles, & des fleuues d'une eau claire & argentine qui couloit doucement dans la mer. Les bords estoient couuerts de bois odoriferans, où l'on oyoit retentir la musique des oiseaux, qui faisoient vn concert avec les Zéphirs. Car les feüilles agitées par vn doux vent, rendoient vn son comme de flûtes douces. On entendoit parmy cela, des voix, ou plustost des cris de réjouissance, comme dans vn festin, où les vns chantent & les autres dansent au son du flageolet ou de la lyre. Charmez de tant de merueilles, nous entrons à pleines voiles dans le port, où nous ne fûmes pas plustost, que les gardes nous mirent des chaînes de roës & nous menèrent vers le Prince, après nous auoir dit qu'on ne nous feroit point de mal, & que nous estions dans l'Isle des bien-heureux qui estoit

*De roses
violentes,
&c.*

484 L'HISTOIRE VERITABLE,

gouvernée par Rhadamante. Nous trouuâmes en arriuant qu'il y auoit trois causes à plaider auant la nostre. La première estoit celle d'Ajax fils de Télamon, pour sçauoir s'il seroit receu en la compagnie des Heros, après s'estre tué luy-mesme en fureur. La seconde estoit vn différent amoureux de Thésée & de Menelaüs à qui demeureroit Heleine. Et la troisième, vne dispute de préséance entre Alexandre & Annibal. Après beaucoup de contestation, Ajax fut receu, moyennant quelques prises d'ellebore, pour lesquelles on le renuoya à Hippocrate. Heleine fut ajugée à Menelaüs, à cause des longs trauaux qu'il auoit soufferts pour elle, outre que Thésée auoit d'autres femmes, comme l'Amazone & Ariadne. Alexandre fut préféré à Annibal, & on luy donna vn siège à costé du vieux Cyrus. Après cela, nous fûmes ouïs, & l'on nous demanda d'abord, pourquoy nous auions osé profaner ces lieux sacrez de nostre présence mortelle? Et sur nostre réponse, l'on nous fit retirer; & Rhadamante, de l'avis de Caton & d'Aristide, remit à nous punir de nostre curiosité, après nostre mort, & cependant, nous permit de voir les raretez du pais, & de nous entretenir avec les bien-heureux. Aussi-tost, nos chaînes tombèrent d'elles-mesmes, & l'on nous conduisit à la ville, pour assister à leur festin. Nous fûmes ravis en entrant de voir

*Parce
qu'elle
auoit esté
femme de
l'un & de
l'autre.*

de voir qu'elle estoit d'or, & les murailles d'émeraude; le pavé marqueté d'ébène & d'ivoire; les Temples des Dieux de rubis & de diamans, avec de grans Autels d'une seule pierre précieuse, sur lesquels on voyoit fumer des Hecatombes. Il y avoit sept portes, toutes de Cinamome, & un fossé d'eau de senteur large de cent coudées, qui n'estoit profond qu'autant qu'il falloit pour se baigner à son aise. Il ne laissoit pas d'y avoir des bains publics d'un artifice admirable, où l'on ne brûloit que des fagots de cannelle. L'édifice estoit de crystal, & les bassins où l'on se lauoit de grans vases de porcelaine pleins de rosée. Du reste, les bien-heureux n'ont point de corps & sont impalpables; Ils ne laissent pas de boire & de manger, & de faire les autres fonctions naturelles. On diroit que c'est leur ame toute seule, revêtue de la semblance du corps; car si on ne les touche, on ne sauroit decouvrir qu'ils n'en ont point; Semblables à des ombres droites qui ne seroient pas noires. Ils ne vieillissent point, mais demeurent toujours à l'âge où ils meurent, hormis que les vieillars y reprennent leur beauté & leur vigueur. Leurs habits sont d'un crespé fin de couleur de pourpre, filé par des araignées qui sont sans horreur & sans venin. Il ne fait jamais nuit dans toute l'Isle, mais le iour n'y est

466 L'HISTOIRE VERITABLE,

pas fort éclatant , c'est comme vne aurore perpetuelle. De toutes les saisons ils ne connoissent que le Printemps , & de tous les vents que les Zéphirs ; mais la terre est couverte de fleurs & de fruits toute l'année, dont la récolte se fait tous les mois , encore dit-on qu'en celuy qui porte le nom de Minos, il y a double moisson. Les épis au lieu de bled sont chargez de petis pains semblables à des champignons , si bien qu'on n'est iamais en peine ni de cuire , ni de moudre. Il y a trois cens soixante-cinq fontaines d'eau douce , & autant de miel ; & cinq cens d'huile de senteur, mais plus petites ; avec plusieurs ruisseaux de lait & de vin. On mange hors la ville dans la plaine d'Elise , à la fraicheur d'un bois qui l'environne , où l'on est couché sur des fleurs , & les vens portent les viandes. Sur les testes pendent de grans arbres de crystal, qui portent des verres de toutes sortes , & l'on ne les a pas plustost pris qu'ils sont pleins de vin. On n'est point en peine de se faire des guirlandes , car les petis oiseaux qui voltigent autour en chantant , répandent sur vous des fleurs qu'ils ont pillées dans les prairies voisines. D'ailleurs , il s'eleue des nuées de parfum tant des sources de senteur , que du fleuve dont la ville est ceinte, lesquelles s'épaignent à l'aide des vens, & versent sur l'assistance

une liqueur tres-précieuse. On ne cesse de chanter pendant le repas, & de réciter de beaux vers, & particulièrement ceux d'Homère, qui est assis parmy les Héros au dessus d'Ulysse. Les danses sont composées de filles & de garçons, & les maîtres de musique sont Eunome, Arion, Anacréon, & Stesicore, dont le dernier est reconcilié avec Heleine. Après qu'ils ont finy leurs chansons, paroist un second chœur de Musiciens, composé de serins & de rossignols, qui avec les Zéphirs, font un concert tres-agréable. Mais ce qui fait principalement la félicité des bien-heureux, est qu'il y a deux sources, l'une du ris, l'autre de la joye, dont chacun boit un grand trait avant que de se mettre à table, ce qui le tient gay le reste du jour. Disons maintenant ceux qui sont les plus estimez dans cette Isle, & qui tiennent le premier rang parmy les Ombres. Premièrement, les demy-Dieux, & ceux qui se sont signalez au siège de Troye, horsmis Ajax le Locrien qui est tourmenté, à ce qu'on dit, dans les enfers. D'entre les Barbares, les deux Cyrus, Anacarsis, Zamolxis, & Numa. Des Grecs, Lycurgue, Phocion, & Tellus; les sept Sages, horsmis Périandre; Socrate, qui s'entretient ordinairement avec Palamède & Nestor, & comme Narcisse, Hyacinthe, qui est amoureux



468. L'HISTOIRE VERITABLE,

du dernier, car il luy fait force caresses. Rhadamantel'a souuent menacé de le mal-traiter, s'il ne quitoit son ironie; mais il a de la peine à s'en défaire, tant il est dangereux de faire de mauuaises habitudes. Je n'y vis point Platon, & comme i'en demandois la cause, on me dit qu'il habitoit sa Republique, & viuoit luy-mesme selon les Loix qu'il auoit établies. Aristipe & Epicure y sont des premiers, & chacun les veut auoir, parce qu'ils sont de bonne compagnie. Il n'est pas iusqu'à ce pauvre malotru d'Esopé qui n'y soit, & ils s'en seruent comme de boufon. Pour Diogène, on ne le reconnoistroit pas, tant il est changé; car il est deuenu voluptueux, & a épousé la courtisane Laïs. Il ne fait donc rien tout le iour que chanter & danser, & fait mille extrauagances, sur tout quand il a bû. Les Stoïciens en sont bannis, & l'on dit qu'ils grimpent encore sur le costau, & sont occupez à défricher le chemin de la Vertu. Je n'y vis point d'Académiciens, parce qu'ils délibèrent toujourns, & ne se peuvent résoudre; On doute mesme s'ils croient des Enfers & des champs Elysées. Mais, à mon auis, c'est qu'ils craignent le iugement de Rhadamante, parce qu'ils ont voulu oster toute sorte de iugement, & mettre l'Vniuers en confusion. Voila les plus illustres de l'autre monde; mais on y réuere principalement Thesée & Achille.

Les femmes y sont communes, & en cela, ils sont tous Platoniciens. On ne s'abstient pas même des garçons; Il n'y avoit que Socrate qui iuroit qu'il ne les touchoit point, encore croit-on qu'il se parjuroit. Après avoir esté deux ou trois iours en ce pais-là, j'aborday Homère, & le priay de me dire d'où il estoit, parce que c'estoit vne des plus grandes questions qui fust parmy les Grammairiens. Il me dit qu'ils l'auoient tellement embrouillé sur ce sujet, que luy-même n'en sçauoit plus rien, mais qu'il croyoit estre de Babylone, & qu'on l'y nommoit Tigrane, comme Homère parmy les Grecs, à cause qu'il y auoit esté donné en ostage. Je luy demanday en suite, s'il auoit fait les vers qu'on rebute? Il me dit qu'ouy, ce qui me fit rire de l'impertinence de ceux qui les veulent retrancher. Je m'enquis aussi pourquoy il auoit commencé son Poëme par la Fureur, & il me dit que cela s'estoit fait sans dessein, & qu'il n'auoit pas fait non plus l'Odyssée auant l'Iliade, comme plusieurs croyent. Pour son prétendu aveuglement, ie ne luy en parlay point, parce que ie vis bien le contraire. Je luy faisois plusieurs autres demandes, lors qu'il estoit de loisir, & il me répondoit à tout sur le champ, principalement depuis qu'il eut gagné son procès contre Therfite, qui l'acusoit de calomnie; mais il fut

*Zénodote
& Ari-
starque.*

470 L'HISTOIRE VERITABLE,
renuoyé absous à l'ayde d'Vlysse qui plaïda sa
cause. Sur ces entrefaites, arriua Pythagore,
après auoir acheué toutes ses réuolutions, &
passé par diuerses metempsycofes; car il auoit
esté metamorphosé par sept fois, & doutoit en-
core s'il se feroit apeller Pythagore ou Euphor-
be. Il fut fort bien receu; parce qu'il auoit tout
vn costé d'or. Empédocle vint aussi tout grillé;
mais on ne le voulut point receuoir, quelque
instance qu'il en fist, de peur qu'il ne fust tra-
uailé de mélancholie. Après quelque temps
on célébra les jeux qu'on nomme *des Trépas-*
sez, où Achile & Thésée présiderent, celuy-cy
pour la septième fois, & l'autre pour la cinquié-
me. Il seroit long de raporter tout ce qui s'y
fit; mais Carus de la race des Héraclides, vain-
quit Vlysse à la lutte, & Epée combatit à coups
de poin contre Arie, dont le sepulcre est à Co-
rinthe, sans que pas vn eut l'auantage. Il n'y a
point parmy eux de jeu de Pácrace; le ne sçay plus
qui vainquit à la course; Homère remporta de
bien loin le prix de la Poësie; mais Hésiode aussi
fut couronné. La couronne estoit faite de plu-
mes de Paon, & c'estoit le prix de tous les jeux.
Comme on en sortoit, la nouuelle vint que
les Enfers s'estoient reuoltez sous la conduite de
Phalaris & de Busire, acompagnez de Diomé-
de, de Sciron & de Pityocampe, & qu'ils ve-

*A pis
faire.*

*Anciens
brigans.*

noient pour forcer l'Isle des bien-heureux, après avoir rompu leurs fers, & tué leurs gardes. Aussi-tost Rhadamante mit les Héros en bataille sur le bord de la mer, sous le commandement de Thésée, d'Ajax & d'Achille ; car le second estoit déjà retourné en son bon sens. Après vn grand combat, où Achille fit des merucilles, les Héros furent victorieux. Socrate fit bien aussi à l'aile droite, & incomparablement mieux qu'à la bataille de Délie. Aussi eut-il pour récompense vn beau jardin au fauxbourg où il tenoit Académie, qu'on apelloit l'*Académie des Morts*. Les vaincus furent renvoyez aux enfers, pour y estre tourmentez au double. Homère a décrit cette guerre comme il a fait celle de Troye, & me donna son liure en partant ; mais ie le perdus avec le reste de mon équipage. Il commençoit ainsi son Poëme, *le chant des Enfers les combats redoutables*. Après la victoire on fit vn grand festin selon la coutume, où l'on ne seruit que des fées, c'est pourquoy Pythagore ne s'y trouua point. En suite, il arriva de nouvelles aventures ; Cinyre fils de Scintare nostre Pilote qui estoit vn grand garçon de belle taille, & fort bien fait, devint amoureux d'Heleine, & elle de luy. Leur amour ne put estre long-temps caché ; car ils se faisoient mille caresses à table, & quelquefois après le repas s'égaroient tout

seuls dans la forest. A la fin , ils résolurent de se retirer en quelqu'une des Isles voisines , & gagnèrent pour cela trois de nos compagnons sans nous en rien dire , parce qu'ils sçauoient bien que nous ne le trouuerions pas bon. Ils prirent la nuit pour l'exécution de leur dessein, & cinglèrent en haute mer , sans que personne s'en aperçût. Mais Menelaüs s'estant éveillé en sursaut, & ne trouuant plus près de luy sa femme, se mit à crier, & sautant en bas du lit alla éveiller son frère Agamemnon, & vint avec luy faire ses plaintes à Rhadamante. Le iour venu, ceux qu'on auoit enuoyez à la decouuerte, rapporterent qu'on voyoit vn nauires fort éloigné; & Rhadamante fit embarquer cinquante Héros sur vn vaisseau d'Asphodèle fait tout d'une pièce, & les enuoya après. Ils firent si grande diligence qu'ils les ataignirent sur le midy, auant qu'ils pussent prendre terre nulle part , & les ramenèrent au port, remorquant leur vaisseau avec des chaînes de roses ; car il n'y en a point de plus fortes dans toute l'Isle. Heleine pleuroit & se desespéroit, s'arrachant les cheueux, & baissant la veüe de honte. Rhadamante, après auoir interrogé les coupables, les renuoya aux Enfers pour y estre châtiez de leurs crimes , parce que l'Isle des bien-heureux est exemte de suplices. Il nous fit commandement de partir le lendemain

main, pour éviter de pareils inconueniens à l'avenir. Je regrettois fort de quitter vn si agréable séjour, pour r'entrer dans de nouveaux malheurs ; mais les Héros me consolèrent en me montrant la place qu'ils me donneroient auprès d'eux après ma mort. I'allay donc prendre congé de Rhadamante, & le priay de m'enseigner la route que ie deuois tenir, & de me dire ce qui m'arriueroit par le chemin. Alors me montrant les Isles voisines, Ces cinq là, dit-il, que tu vois toutes en feu, sont celles des Enfers ; plus loin est celle des Songes ; & en suite, Ogygie où demeure Calypso ; mais tu ne la sçauois encore voir. Quand vous les aurez passées, vous rencontrerez les Antipodes, où vous demeurerez quelque temps parmy les Sauvages ; puis vous retournerez en vostre país, après de longues & périlleuses erreurs. Comme il eut dit cela, il arracha vne racine de Mauue, & me la présentant m'ordonna d'y auoir recours dans mon affliction. Il me commanda aussi quand ie serois arriué aux Antipodes, de ne point creuser de feu avec vne épée, ni manger de lupins, ou m'approcher d'vn garçon qui eût plus de dix-huit ans ; & me dit qu'en obseruant bien ces choses, ie serois receu dans l'Isle des bien-heureux après ma mort. Alors ie fis mes préparatifs pour mon départ, & allant dire Adieu à

*Raillerie
contre Py-
thagore.*

474 L'HISTOIRE VERITABLE,

Homère, ie le priay de me faire vn quadrain, que ie grauy sur vne colonne près du port ; il contenoit ces mots,

*Lucien fauory des Dieux
A veu ces hautes destinées,
Et hors des Isles fortunées,
Reuerra son païs, joyeux.*

Après auoir demeuré là le reste du iour, & pris congé des Héros, ie partis le lendemain ; & ils me vinrent conduire iusqu'à mon vaisseau, où Vlysse me tirant à part me donna vne lettre pour Calypso, sans que sa femme en vit rien. Rhadamante enuoya avec nous le pilote Nauplion, pour empescher qu'on ne nous arrestast en quelqu'une des Isles voisines, & témoigner que nostre dessein estoit de tirer plus loin.

*III. l'Isle
des Enfers* Au sortir de cet air doux & odorant, nous entrâmes en vn puant & épais, qui distiloit de la poix au lieu de rosée. On sentoit de loin vne odeur de soufre & de bitume, avec vne exhalaison comme de corps morts qu'on rostir. Parmy cela, retentissoient les coups de fouët, & le bruit des chaînes, avec les cris des damnez. Nous n'abordâmes qu'à vne de ces Isles, qui estoit toute bordée d'écueils & de précipices, & par dedans n'estoit qu'une roche seiche & aride, sans eau & sans aucune verdure. Après auoir grimpé comme nous pûmes par vn sentier rude

& épineux, nous arriuâmes au lieu des suplices, qui estoit tout semé de pointes d'épées & de halebardes, & ceint de trois fleuves, l'un de sang, l'autre de bouë, & le troisiéme de feu, mais d'un feu rapide comme vn torrent & sujet aux tempestes comme la mer. On y voyoit des poissons comme des tisons ardens, & d'autres plus petis comme des charbons, qu'on nommoit de petites lampes. On n'y pouuoit aborder que par vne porte fort étroite qui estoit gardée par Timon le Misanthrope. Nous y entrâmes pourtant sous la conduite de nostre guide, & vîmes tourmenter plusieurs Roys & particuliers, dont il y en auoit quelques-uns de nostre connoissance. Cinyre y estoit, pendu par les parties criminelles, & tout noircy de fumée. Il y auoit des gens qui nous montroient tout pour de l'argent, & qui discouroient sur la vie de chacun, & sur la nature du suplice. On tourmentoit principalement les menteurs, & ceux qui auoient imposé à la posterité par leurs écrits fabuleux, comme Crésias & Hérodoté, ce qui me donna quelque consolation, parce qu'il n'y a guère de vice dont ie me sente moins coupable. Après cela, nous sortîmes, ne pouuant plus souffrir la puanteur, ni l'horreur du lieu, & prenant congé de nostre guide, nous retournâmes à nostre vaisseau.

*IV. l'Isle
des Songes*

Nous n'eûmes pas nauigé beaucoup, que l'Isle des Songes nous aparut, mais obscurément comme les songes ont acoustumé. Car elle sembloit s'éloigner à mesure que nous en aprochions; mais enfin l'ayant atrapée, nous y entrâmes par le hâure du sommeil, & y descendîmes sur la brune. Elle estoit ceinte tout autour d'une forest de pauos & de madragores, qui estoit pleine de hibous & de chauues-souris; car il n'y a point d'autres oiseaux dans toute l'Isle. Il y auoit vn fleuve qui ne couloit que de nuit, & deux fontaines d'une eau dormante. Le mur de la ville estoit fort haut & de couleurs variantes comme l'arc en ciel. Elle auoit quatre portes, quoy qu'Homère n'en mette que deux; Les deux premières regardoient la plaine de la nonchalance, l'une de fer & l'autre de terre, par où fortent les songes affreux & mélancholiques; les deux autres sont tournées vers le port, l'une de corne & l'autre d'iuoire, qui est celle par où nous entrâmes. Le Sommeil est le Roy de l'Isle, & son palais est à main gauche en entrant. A main droite est le Temple de la Nuit qui est la Deesse qu'on y adore, & en suite, celui du Coq.

*Taraxion,
Plutoclés.* Le Sommeil a sous luy deux Lieutenans qui sont engendrez de la fantaisie & du neant. Au milieu de la place, est la fontaine des Sens, qui a deux Temples à ses costez, l'un du Mensonge

& l'autre de la Verité. C'est là qu'est l'Oracle & le Sanctuaire du Dieu, dont Antiphon l'Interprète des songes est le Prophète, & a obtenu cette grace du Sommeil. Tous les habitans de l'Isle sont diférens, les vns beaux & de belle taille, les autres petis & contrefais; Ceux-cy riches à ce qui paroist, & vêtus d'or & de pourpre comme des Roys de Comédie; Ceux-là gueux & mendiens, & tout couuers de haillons. Nous en vîmes plusieurs de nostre connoissance qui nous conduisirent chez eux & nous traitèrent splendidement, & après la bonne chère nous firent tous Roys & Princes à nostre départ. Quelques-vns nous menèrent en nostre païs, & nous ramenèrent le mesme iour. Nous demeurâmes là trente nuits; car on ne compte point autrement; & tout ce temps-là nous ne fîmes que manger & dormir; mais à la fin, écueillez par vn coup de tonnerre, nous gagnons le nauire, & quitons le port.

Trois iours après, nous arriuâmes en l'Isle d'Ogygie, où auant que d'aborder, ie decachetay la lettre d'Ulysse, de peur que ce fourbe ne nous eust fait quelque supercherie, & n'y trouuay que ces mots, *Lettre d'Ulysse à Calypso. Je ne vous eus pas plustost quitée que ie fis naufrage, & ne me sauuy qu'à peine, à l'aide de Leucothée, en la contrée des Phéaques. Comme ie fus de retour chez moy, ie trou-*

*V. Anan-
tures ex-
tranagan-
tes.*

uay ma femme galantifée par des gens qui mangeoient mon bien, & après les auoir tuez, ie fus assassiné par Têlégone que i'auois eu de Circé. Maintenant, ie suis en l'Isle des Bien-heureux, où ie regrette les plaisirs que nous auons eus ensemble, & voudrois estre toujours demeuré avec vous, & auoir accepté l'offre que vous me faisiez de l'immortalité. Si ie puis donc m'échaper, soyez assurée de me reuoir. Adieu. Il ajoûtoit à cela quelque chose en nostre faueur. Nous n'eûmes pas esté fort loin que ie trouuay la grotte de Calypso, telle qu'Homère la décrit, où elle travailloit en rapifferie. Elle n'eust pas plustost lû la lettre qu'elle se prit à pleurer, & nous pria d'entrer chez elle, où elle nous traita magnifiquement, & nous fit diuerses questions pendant le repas, s'enquerant fort si Pénélope estoit aussi belle & aussi chaste que la Renommée la publioit. Nous luy répondîmes ce que nous iugeâmes qu'elle auroit de plus agréable, & après auoir pris congé d'elle, nous retournâmes à nostre vaisseau, & passâmes la nuit sur le riuage. Le lendemain dès le matin nous fîmes voile par vn grand vent, & après auoir esté batus de la tempeste, deux iours entiers, au troisiéme nous fûmes ataqués par des Barbares qui nauigeoient sur de grandes citrouilles longues de six coudées. Car lors qu'elles sont seiches ils les creusent, & se seruent des grains au lieu de pierres

On, en
laine.

dans le combat, & des fucilles au lieu de voile, avec vn mast de roseau. Après vn rude combat, nous vîmes paroistre sur le midy d'autres Pirates, que ceux-cy n'eurent pas plustost aperceus, qu'ils nous quitèrent, pour les aller rencontrer, parce que c'estoient leurs ennemis. Aussi-tost nous mîmes la voile au vent, & cinglâmes en haute mer, sans sçavoir qui remporta l'avantage, mais il y auoit aparence que les derniers seroient les maistres. Car outre qu'ils estoient en plus grand nombre, leurs vaisseaux estoient plus forts, estant faits de la moitié d'une coque de noix, qui sont grosses & dures en ce pais-là, & longues à proportion. Comme nous les eûmes perdus de veüe, nous pensâmes nous blessez, & nous tinâmes sur nos gardes de peur de surprise. Ce ne fut pas en vain; car auant le coucher du Soleil nous fûmes ataqués par quelque vingt hommes, qui estoient à cheual sur des dauphins, lesquels sautoient & hennissoient comme des chevaux. Lors qu'ils furent près de nous ils se séparèrent en deux bandes, & nous enfermant au milieu, nous lancèrent des yeux de cancrès, qui estoient gros comme des œufs d'autruche, dont ils faillirent à nous assommer. Nous les repoussâmes à coups de trait iusques dans leur Isle, qui estoit deserte & stérile, ce qui les contraignoit à faire le métier

de corsaires. Sur le minuit qu'il faisoit grand calme, nous rencontrâmes vn nid d'alcyons d'une si prodigieuse grandeur, que la mère nous faillit à submerger, du seul vent de son aile, & nous le prenions d'abord pour vn écueil. Après l'auoir reconnu nous y descendîmes, & trouuâmes qu'il estoit fait de grans pins tous entiers, & contenoit bien cinq cens œufs, dont le moindre estoit plus gros qu'une pipe de maluoisie. Les petis estoient prests à éclôre, & on les entendoit déjà crier dans la coque. Comme nous fûmes vn peu éloignez, il nous arriua diuers prodiges. Car l'oiseau qui estoit peint sur la poupe de nostre nauire, commença à chanter, & à déployer les ailes; nostre Pilote, qui estoit chauue, deuint tout à coup cheuelu, & l'arbre de nostre vaisseau ietta des fruits & des branches. Estonnez de tant de merueilles, & priant les Dieux de détourner ces prodiges, nous n'eûmes pas fait beaucoup de chemin, qu'il nous en arriua encore de plus grans. Nous vîmes vne forest de Pins & de Cyprés, qui flotoient sur l'eau sans racine. Nous pensions d'abord que ce fût la terre-ferme, mais en abordant nous trouuâmes ce que j'ay dit. Cependant, comme nous n'y pouuions descendre, ni passer à trauers, à cause de l'épaisseur, ou reculer parce que le vent estoit contraire; nous tirâmes nostre nauire

*On, en re-
lief.*

nauire en haut, à force de cables, puis haussant les voiles, coulâmes sur le faiste qui estoit touffu, comme sur de la glace. Cela me fit souuenir du Poëte Antimaque, qui apelle la mer *Bocagére*. *On la na-*
 Lors que nous eûmes passé la forest qui n'estoit *gation.*
 pas fort profonde, nous descendîmes nostre nauire comme nous l'auions monté, & nauigeâmes sur vne mer claire & vnue iusqu'à ce que nous arriuâmes à vn précipice. Car les eaux se séparant en deux, laissoient au milieu vn abyfme, où nous faillîmes à tomber ; Mais nous pliâmes en haste les voiles, & après auoir ietté la veüe de tous costez, nous aperçûmes comme vn pont d'eau qui ioignoit la superficie des deux mers, & passâmes dessus dans vn autre Ocean.

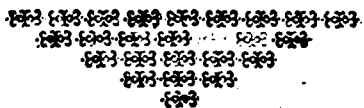
C'estoit vne mer douce & paisible, où nous *VI. Au-*
 découvrîmes d'abord vne petite Isle qui estoit *tres anan-*
 facile à aborder, & y descendîmes pour faire *tres ex-*
 aiguade, & prendre des viures. Nous trouuâ- *tes.*
 mes de l'eau aisément, mais comme nous cherchions des viures, nous ouïmes des mugissemens assez proches, & y acourûmes pensant que ce fust vn troupeau de vaches ; mais en arriuant, nous vîmes que c'estoit des Sauuages, qui auoient la teste de Taureau, comme on peint parmy nous le Minotaure. Nous voulûmes prendre la fuite, mais ils nous poursuirent de si prés, qu'ils prirent trois de nos compagnons, le reste

se sauua à la course. Lors que nous fûmes arrivés à nostre vaisseau, chacun s'arma en diligence pour tirer vengeance de cette injure, & r'auoir nos camarades ; mais en arrivant nous trouvâmes qu'ils les mettoient en pièces, & se les distribuoiént comme des morceaux de viande. Nous donnons dessus de furie, en tuons cinquante, & faisons deux prisonniers. Comme nous n'auions rien à manger, plusieurs estoient d'avis de les traiter comme ils auoient fait nos gens, mais nous trouvâmes plus à propos de les garder, pour en auoir ce qui nous faisoit besoin. Nous les changeâmes donc contre du fromage, des poissons secs, & des légumes, outre quelques cerfs que ces Sauvages nous donnèrent, qui n'auoient que trois pieds parce que ceux de deuant s'vnissoient en vn. Après auoir demeuré là vn iour, pour nous remettre du trauail de la mer, nous en partîmes par vn bon vent, & n'eûmes pas fait beaucoup de chemin que nous vîmes nager force poissons, & voler quantité d'oiseaux, comme quand on aproche de terre, ce que nous reconnûmes à plusieurs autres signes. Nous vîmes là de plaisans nageurs ; C'estoient des gens couchez sur le dos avec vn bâton entre les jambes, qui seruoit comme de mast, où estoit attaché vn petit voile qu'ils conduisoient avec la main, &

Voyez les Remarques.

voguoiẽt ainsi sur l'Ocean. D'autres estoient assis sur des liẽges, & traĩnez par des dauphins qui les promenoient comme en carosse sur l'eau. Ils ne nous firent point de mal, mais s'ap-
 rochant de nous admiroient nostre facon de na-
 uiger autant que nous faisions la leur. Sur le
 soir nous abordames en vne petite Isle habitee
 par des femmes qui auoient le pied d'asnon;
 mais du reste estoient tres-belles & vetees en
 Courtisanes, avec de longues robes traĩnantes
 pour cacher leur defaut, ce qui nous empescha
 de le decouvrir d'abord. Elles nous receurent
 fort bien & nous menèrent chez elles; mais ie
 n'y allois qu'en tremblant, & me defiois de leurs
 caresses. Et de fait, i'aperçus chez l'une en en-
 trant des carcasses & des ossemens de morts, ce
 qui m'obligea à me tenir sur mes gardes; & à
 prendre ma racine de mauue selon l'ordre de
 Rhadamante, pour la prier de m'assister en ceste
 occasion. Aprẽs mettant l'ẽpee à la main, ie me
 faisis de mon hostesse, & la contraignis de me
 dire qui elle estoit. Elle m'auoia que c'estoient
 des femmes marines qui ẽgorgeoient les ẽtran-
 gers aprẽs auoir eu leur compaignie, & les man-
 geoient. Aussi-tost l'ayant liee ie montay sur le
 haut de la maison & apellay mes camarades, qui
 ne furent pas plustost venus que ie leur contay
 ce qu'elle m'auoit dit. Comme elle les aperçut

elle se changea en eau, mais trempant mon épée dedans, ie la retiray toute sanglante. Après, nous nous en courûmes à nostre nauire, & leuant les voiles, cinglâmes en haute mer, tant que nous découurîmes à l'aube du iour les Antipodes. Nous commençâmes alors à faire des actions de graces aux Dieux, & à délibérer de ce que nous auions à faire. Les vns estoient d'auis de prendre terre, & de nous rembarquer aussi-tost pour tascher de regagner nostre patrie, puisque nous auions rencontré ce que nous cherchions; Les autres de laisser nostre vaisseau sur le riuage, & entrer plus auant en terre-ferme pour découurir le païs & les mœurs des habitans. Dans cette contestation il s'éleua tout à coup vne tempeste qui brisa nostre nauire, & chacun se sauua comme il put avec ses armes & ce qu'il auoit de meilleur. Voila ce qui m'arriua dans mon voyage du nouveau monde, ie décriray aux liures suiuians les merueilles que j'y ay veuës.



LE MEVRTRIER DV TYRAN.

DECLAMATION.

Vn homme monte au Palais pour tuer le Tyran, & ne le trouuant point tuë son fils, & luy laisse son épée au trauers du corps. Le Tyran de retour arrache l'épée & s'en tuë de desespoir. Le Meurtrier demande le prix proposé à celui qui tueroit le Tyran. On luy conteste. Voicy ce qu'il dit.

MESSIEURS. Je ne demande qu'une récompense du meurtre de deux Tyrans; quoy que ie sois le seul de tous ceux qui ont fait vne si belle action, qui en ay tué deux d'un seul coup, l'un de ma main & l'autre de celle du desespoir. C'est donc moy qui ay mis fin à la tyrannie; C'est mon épée qui a tué les Tyrans; Je n'ay fait que changer la façon du meurtre, & tuër moy-mesme celui qui se pouuoit défendre, & l'autre par l'affection qu'il portoit à son fils. Aussi deuois-je obtenir double récompense, & voicy qu'on m'en conteste vne, & ie suis sur le point de perdre le fruit de mes trauaux, par la malice ou la jalousie d'un particulier, & d'estre le seul mécontent parmy l'alégresse publique. On viole pour moy les loix que j'ay conseruées;

& ce n'est pas tant par l'amour du bien public cōme on le veut faire croire, que par celuy qu'on porte aux Tyrans, puis-qu'on veut venger leur mort sur celuy qui en est l'auteur. Mais pour mieux comprendre la grandeur de mon bienfait, & de vostre déliurance, repassez vn peu s'il vous plaist, les maux que vous auez soufferts de la tyrannie. Vous n'estiez pas comme les autres qui n'ont qu'un Tyran, vous en auiez deux ; l'un déjà vieil & cassé, que l'âge auoit rendu inhabile aux voluptez ; l'autre jeune & vigoureux, & en estat de faire des crimes. En vn mot, la domination du pere estoit beaucoup plus supportable que celle du fils ; puis qu'il n'estoit, ni si violent dans ses passions, ni si rude dans ses châtimens, ni si ardent dans ses conuoirises. On disoit mesme qu'il n'estoit pas enclin de son naturel à la cruauté ; mais qu'il y estoit porté par son fils, qu'il aimoit vniquement, comme il l'a montré à la mort. Aussi luy obeïssoit-il en tout & par tout, & n'estoit que l'executeur de ses volontez. Car encore qu'il portast le nom & le titre de Souuerain, c'estoit son fils qui regnoit, & il estoit en quelque sorte le Tyran de son Pere, comme son Pere estoit le nostre. C'estoit luy qui rauissoit nos enfans & qui violoit nos femmes ; C'estoit luy qui pilloit & qui sacageoit nos maisons ; les exils & les tourmens estoient

le fruit de son ambition & de ses vengeances. Car lors que les passions des hommes sont autorisées du nom du Prince, elles n'ont aucunes bornes. Mais ce qui nous fâchoit le plus, c'estoit de voir qu'il estoit l'arc-boutant de la Tyrannie, & que par son moyen elle deuenoit eternelle. Après la mort du Tyran, il reste encore quelque esperance de sortir de seruitude ; mais les plus sages désespéroient à iamais de la liberté, voyant vn successeur, qui empeschoit les plus genereux de rien entreprendre. Toutes ces difficultez pourtant, n'ont point étonné mon courage, & sans considerer le peril, ie l'ay affronté tout seul, non pas tout seul neantmoins, puisque i'auois avec moy ma fidèle épée. Je n'ay point crainct d'acheter au prix de ma vie vostre liberté ; car il n'y a point d'apparence de dire la mienne, veu qu'il ne me restoit aucune esperance d'en échapper. Après auoir donc tué vne partie des Gardes, & repoussé l'autre ; après auoir franchy tous les obstacles qui s'oposoient à mon passage, ie marchay droit au fort de la Tyrannie, & tuay de plusieurs coups celuy qui se pouuoit défendre ; & lors que ie vis par la mort vostre deliurance acheuée, ie crus qu'il n'estoit pas digne de mon courage d'ataquer vn vieillard foible & sans défense, & luy laissay faire à luy-mesme vne action qui m'eust deshonoré en la faisant. Je viens

donc ensemble, vous apporter & vous anoncer la liberté. Goûtez en paix le fruit de mes dangers & de ma gloire. Le Palais est abandonné, personne ne se presente que celuy qui me la veut rair. Viuez desormais selon vos loix, & administrez la justice comme auparauant. Vous deuez tout ce que vous auez à mon courage & à mon épée, ne leur déniez pas vne juste récompense. Ce n'est pas que ie ne sçache bien que la Vertu n'a point d'autre récompense qu'elle mesme; mais vous ne deuez pas deshonorer vne si belle action par vne lâche ingratitude, de peur qu'elle ne paroisse moindre si elle n'est couronnée. Mais que dit encore celuy qui s'opose à vn si juste dessein? Que ie n'ay pas tué le Tyran? Le luy demanderois volontiers, s'il reste encore quelque chose à faire; si ce n'est pas moy qui ay monté au Palais, repoussé les Gardes, tué le fils de ma main, & le pere, de mon épée. Y a-t-il quelqu'un encore qui commande, qui menace, qui tyrannise? Quelqu'un des Tyrans est-il échapé? Rien de tout cela. La ville est en paix, la liberté recourée, les loix rétablies, la Tyrannie abatuë. Maintenant la pudicité triomphe, les meres & les marys sont sans crainte, la ville célèbre sa déliurance. Qui est cause de tout cela? Que quelqu'un se montre; le luy cède cet honneur? Que si personne ne paroist, pourquoy

pourquoy refuse-t-on à ma valeur le prix qu'elle a mérité, tandis que l'on en jouit? Mais quoy! les loix ne promettent la récompense qu'à celui qui a tué le Tyran, & ce n'est pas moy qui l'ay tué; c'est luy-mesme? Et qu'importe que ie l'aye tué de ma main ou de la sienne? Cela ne reuient-il pas à vn, & n'ay-je pas accompli le dessein du Législateur, qui estoit d'abolir la Tyrannie, si j'ay tué celui sans qui le Tyran ne pouuoit viure? Ne regardez pas, Messieurs, comme il est mort, mais qui est cause de sa mort; car c'est ce qui a mérité la récompense. Et qui en est cause que moy? Si ie l'auois tué par la faim ou par le poison, me pourroit-on disputer le prix, sous ombre que ie ne l'auois pas tué de ma main? Faut-il s'attacher aux formes, quand on a l'effet qu'on desire? & dans vne cause si fauorable déniera-t-on la reconnoissance à son bienfaiteur, par vne interpretation trop scrupuleuse? Il me souuient que nos loix, si ie ne les ay oubliées depuis qu'elles ne sont plus en vusage, condamnent à la mort l'auteur, aussi bien que l'exécuteur du crime. Il s'ensuit donc par la règle des contraires, que celui qui fait vne bonne action, soit par soy-mesme ou par l'entremise d'autrui, mérite vne égale récompense. Car on ne peut pas attribuer ce que j'ay fait au hazard, ni dire que l'éuénement n'a pas répondu à mon des-

sein. Eussé-je laissé là le plus foible pour m'attaquer au plus fort, & redouté vne action où il n'y auoit point de danger, pour en exécuter vne si périlleuse? Dira-t-on que celuy qui est mort n'estoit pas le Tyran, parce qu'il n'en portoit pas le nom? Ne sçait-on pas bien qu'il estoit plustost le seul Tyran, puis-qu'il estoit la seule cause de la Tyrannie. D'ailleurs, le Tyran luy-mesme est mort, dequoy vous plaignez-vous, & pourquoy demandez-vous encore quelque chose après le recouurement de vostre liberté? Vous voyez que la Loy se contente de la fin, sans éplucher trop curieusement les moyens? Pourquoy voulez-vous estre plus habiles que le Legislatteur? Si quelqu'un auoit chassé le Tyran, vous luy acorderiez la récompense comme à vostre Libérateur, quoy qu'estant chassé il pût encore reuenir? Maintenant non-seulement le Tyran est mort; mais la Tyrannie est éteinte. Considérez ie vous prie cette action depuis le commencement iusqu'à la fin, pour voir si j'ay obmis quelque chose de mon deuoir. Vous m'auouerez qu'il falloit bien de la résolution & de l'amour de la patrie, pour se présenter à vne mort toute certaine, & entreprendre seul de tuer vn Tyran au milieu de son Palais & de ses Gardes? Si ie ne l'auois qu'entrepris sans le mettre en execution, ie mériterois quelque récom-

penſe? Mais ie ne diſ pas, Ie l'ay entrepris; Ie diſ ie l'ay executé; l'ay afranchy mon païs, l'ay ré-
tably le gouuernement populaire. Tout ce qu'il
y auoit de difficile à l'entreprife, ie l'ay fait &
acomply de ma main; Car la difficulté n'eſtoit
pas à tuer vn vieillart, qui ne ſe pouuoit défen-
dre; mais à démolir les remparts de la Ty-
rannie; à forcer ſon Palais, à tuer ſes Gardes,
à défaire ſa force, ſon tout, ſon ſoutien. De-
ſire-t-on quelque choſe de moy, après cela?
Ne ſuis-je pas tout ſanglant? N'ay-je pas fait le
coup fatal du recouurement de noſtre liberté.
Si dans ce glorieux deſſein i'auois tué ſeulement
vn des miniſtres du Tyran, ie mériterois quel-
que ſalaire? Mais ce n'eſt pas ſon ſeruiteur que
i'ay tué, c'eſt ſon fils; le plus cruel & le plus in-
ſupportable de tous les Tyrans, la ſeule cauſe de
tous nos maux, & celui qui ne nous rauiſſoit
pas ſeulement la liberté, mais l'eſpérance. Quand
il n'y auroit que celui-là de mort, & que l'autre
ſeroit encore en vie, ſi ie vous demandois la
récompenſe, vous auriez de la peine à me ré-
pondre, & voſtre conſcience me l'acorderoit, ſi
voſtre juſtice me la vouloit dénier. Car ſi ie
vous diſois, voulez-vous que le pere ſoit mort,
& que le fils ſoit viuant, vous répondriez que
vous aymez mieux que ce ſoit le fils qui ſoit
mort, parce que c'eſtoit le plus redoutable. C'eſt

donc vne marque que i'ay plus fait, que si i'auois tué le Tyran, & cependant vous m'en refusez la récompense. Mais ie soutiens que i'ay fait ce que la loy desiroit, & que i'ay tué le Tyran, non pas de ma main, mais de la sienne; non d'un seul coup, comme il eût bien voulu après tant de crimes, mais de mille morts; en voyant deuant ses yeux tout percé de coups, son fils, son espoir, son amour, celui qu'il destinoit pour son successeur, & qu'il souhaitoit seul de laisser en vie. Voila les coups qui l'ont tué; voila les coups que peut recevoir un pere; voila vne mort digne de sa vie. Car un Tyran n'est pas digne de mourir tout d'un coup, il faut qu'il sente la mort pour punition de ses crimes; autrement ce luy seroit vne faueur plustost qu'un supplice. Mais celui-cy outre l'affection des peres, aymoit encore son fils par interest, comme celui sans lequel il ne pouuoit subsister, estant exposé de tous costez aux embûches & aux injures. Quand l'affection donc qu'il portoit à son fils ne l'eût pas obligé à se tuer, le desespoir l'eût fait mourir, n'estant plus en assurance après sa mort. Voila les forces que i'ay armées contre luy, & le fer avec lequel ie l'ay tué. Il est mort par moy, sans enfans, sans apuy, sans esperance. Il a mené un ducil qui veritablement n'a pas esté long, mais qui a esté grand. Enfin, ce qui est

le plus cruel & le plus juste pour vn Tyran, il s'est donné la mort à luy-mesme. Qu'on me montre l'espée qui a fait vn si beau coup? Quelqu'un dit-il que c'est la sienne? O compagne de ma gloire, on te méprise après vne si belle action! on te croit indigne de récompense! Quand ie ne la demanderois que pour roy, après auoir seruy au meurtre de deux Tyrans, on ne te la pourroit dénier sans injustice? mais combien est-elle plus due à celuy qui t'a employée contre l'un, & qui t'a prêtée à l'autre pour se défaire? Vous la deuez donc conseruer dans vos Archiues comme le gage & l'instrument de vôtres liberté. Elle vous doit estre en vénération comme vne chose diuine & sacrée. Représentez-vous maintenant ce qu'a pû faire & dire le Tyran auant sa mort. Comme ie perçois le fils de plusieurs coups, & que ie le bleissois à dessein aux endroits qui pouuoient plus toucher le pere, il commença à l'appeller, non pas à son ayde, car il ne le pouuoit plus secourir, mais à sa vengeance. Ie me retiray alors pour luy laisser acheuer le reste. Lors qu'il fut arriué & qu'il eut veu son fils vnique aux abois, Ha! mon fils, s'écria-t-il, ie suis perdu, ta mort met fin à ma vie. Où est ton meurtrier? Qu'il m'achéue. A qui me garde-t-il? méprise-t-il ma vieillesse, ou s'il me veut faire mourir d'une longue mort? Non, c'est qu'il sçait

qu'il m'a déjà tué en ta personne. En disant cela il demande vne espée parce qu'il n'en portoit point, n'ayant rien à craindre tandis que son fils seroit en vie, & trouuant la mienne il l'arrache du cœur de son fils où ie l'auois laissée à dessein, & s'écrie, O espée, il est temps que tu me consoles après m'auoir affligé. Vien tair la source de mes larmes; Vien m'enleuer à ma tristesse; Vien ayder ma main tremblante à me délivrer des maux que j'endure. Plût à Dieu que tu m'eusses trouué le premier; ie fusse mort laissant vn heritier de mon sceptre & de ma douleur, qui eust assuré ma vengeance & la sienne. Mais maintenant ie meurs sans consolation. Après auoir dit cela il se donna de mon espée à trauers le corps, outré de regret & de dépit, & fut contraint de redoubler plusieurs fois. Combien de coups grans Dieux! combien de douleurs! combien de morts! combien de suplices! combien de tyrannicides! combien de récompenses deuës & meritées! Enfin, vous avez veu le fils étendu, tout robuste & vigoureux; le pere veautré dans son sang; victimes que mon bras a immolées à vostre salut. Mon espée est encore auprès pour seruir de témoin de la gloire & de la mienne. La vengeance eût esté moindre, si la chose se fût passée autrement. Le danger a esté pour moy seul, la gloire & le profit pour

vous tous. J'ay ioué le premier personnage de la Tragedie, le fils le second, le pere le troisieme; mais mon espée a tout fait.

LE FILS DESHERITE'

DECLAMATION.

Un fils deshérité par son pere apprend la Médecine & le guérit comme il estoit deuenu furieux. Le pere le rappelle à sa succession; mais voyant qu'il ne vouloit pas guérir sa belle-mere qui estoit tombée malade de la mesme maladie, il le deshérite tout de nouveau. Voicy ce que le fils dit pour sa défense.

CE n'est pas vne chose nouuelle, Messieurs, de voir mon pere en fureur renoncer aux sentimens de la Nature. Ce qui est de nouveau, c'est qu'il veut étendre son pouuoir sur la Médecine, la rendre esclaue de ses passions, & la punir en quelque sorte en ma personne, à cause qu'elle ne peut pas executer tout ce qu'il desire. Car qui a-t-il de plus étrange, que de me vouloir obliger à suiure les régles de son caprice, plustost que celles de mon Art, dans la cure des maladies? Plût à Dieu, Messieurs, que la Médecine pût guérir, non seulement la fureur mais la co-

lère, mon pere ne retomberoit pas si souvent, & ie ne serois pas maintenant en peine de me défendre. Mais depuis la guérison sa colère s'est augmentée du débris de sa fureur, & ce qui est de plus cruel, c'est qu'il n'est malade que pour moy seul, & se porte bien pour tous les autres. Il me desherite pour la seconde fois, & l'on diroit qu'il ne m'a rapellé que pour me chasser plus honteusement. N'est-ce pas là vne belle récompense, pour l'auoir guéry d'une maladie incurable? Car ie n'ay point attendu son commandement, Messieurs, ie le suis venu guérir volontairement lors que j'ay crû le pouuoir faire, quoy que j'eusse receu de luy la plus grande injure qu'un fils puisse recevoir. Quelle apparence donc maintenant qu'il m'a rapellé à la succession que ie luy voulusse desobeïr, si ce qu'il desire de moy estoit en mon pouuoir? Mais pourquoy veut-il que ie hazarde ma reputation pour vn mal qui est sans remède? Pourquoi veut-il que s'il arriue quelque accident, comme il en suruient de grans dans les maladies, on me puisse imputer vn crime, & me rendre responsable des éuénemens qui sont au pouuoir de la fortune? Que ne fera-t-il point si ie ne réussis pas, qu'il me desherite auant que d'auoir rien fait; Veritablement j'ay regret de voir malade vne personne qui luy est chère, & suis
fâché

fâché que la foiblesse de mon Art ne puisse rien sur la grandeur de sa maladie ; Mais ie ne me veux pas perdre pour trauailler vainement à la sauuer, & il me semble que ie n'ay pas merit  qu'on me desherite pour ne vouloir pas tenter vne chose inutile, au préjudice de ma reputation, ni entreprendre ce dont ie ne puis venir à bout. Cependant, il est aisé de voir par là le peu de raison qu'il a eu de me desheriter la premiere fois, puis-qu'il me desherite la seconde pour vn si foible sujet. La liberté avec laquelle ie suis acouru à son secours après mon exheredation, fait assez voir que i'ay gardé le sentiment de fils, lors qu'il auoit perdu celui de pere, & que ie ne l'aurois pas quit  après son bienfait, veu que ie l'ay conserué après son injure. Mais il est temps de répondre à ses objections. Car ie ne veux pas qu'il me puisse apeller enfant perdu & desobeissant avec quelque couleur ? Lors qu'il me chassa de chez luy ie crus que ie ne me pouuois micux défendre de ses reproches & iustifier mon innocence, qu'en uiuant de sorte, qu'il ne pût trouuer à redire à ma conduite ; si bien que ie ne hantay que d'honnestes gens, & ne m'adonnay qu'à choses honnestes. Car ie me doutois bien qu'estant irrité contre moy, il ne manqueroit pas de m'imputer quelque crime pour se iustifier, & déja plu-

sieurs iugeoient par la violence de sa colére qu'il n'estoit pas éloigné de la fureur. Pour le pou-
 uoir donc seruir quelque iour vtilement, s'il auoit besoin de mon secours, j'apris la Medeci-
 ne, & entrepris de grans voyages pour me ren-
 dre illustre en cette profession. A mon retour,
 ie trouuay ce que j'auois aprehendé, mon pere
 furieux, & abandonné des Medecins, qui ne con-
 noissoient pas la cause de son mal. En cette ex-
 trémité, sans me souuenir de l'injure qu'il m'a-
 uoit faite, ni attendre qu'il me r'apelaist en l'estat
 où il estoit, ie fis ce qu'un bon fils deuoit faire, &
 rejeztay la cause de son mauuais traitement, plû-
 tost sur les principes de fureur, qui estoient alors
 inconnus, que sur le defaut d'affection. Ie ne luy
 donnay d'abord aucun remede, pour ne point
 choquer les maximes de nostre Art, & les préce-
 ptes des Anciens, qui veulent qu'on découure la
 cause du mal auant que de trauailler à le guérir,
 & qu'on prenne garde s'il n'est point de ceux
 qu'on nomme incurables, pour ne point perdre
 son temps & sa peine, & hazarder sa reputa-
 tion. Comme i'eus donc remarqué qu'il restoit
 encore quelque esperance, & que le mal n'estoit
 pas sans remede, j'entrepris sa guérison, con-
 tre l'avis de plusieurs qui craignoient que s'il
 en mesurait on ne m'imputast la mort. Ma
 belle-mere estoit présente toute craintive, non

qu'elle se déliait de moy, mais du succès, à cause de la grandeur de la maladie, dont elle sçauoit toutes les causes & les symptômes. Enfin, les Dieux benirent les remedes, mon pere retourna en conualescence, & reconnoissant l'obligation qu'il m'auoit, me rapella à sa succession, sans prendre l'auis de personne, & me nommoit par tout son sauueur. Aussi tout le monde me combloit de benedictions & de louanges, & ma belle-mere ne pouuoit dissimuler la ioye qu'elle auoit, de voir son mary guéry contre son attente, & contre l'opinion de tout le monde. Mais comme l'action de mon pere fut aprouuée de tous les honnestes gens, ie remarquay quelque secret mécontentement dans le visage de quelques-vns, à qui mon exhéredation estoit plus auantageuse que mon rapel.

Sur ces entrefaites ma belle-mere tombe malade avec toutes les marques d'une maladie incurable. Car ce n'estoit pas vne simple fureur, mais vn mal qui paroissoit couué dès long-temps & qui ne la tourmentoit iamais plus qu'à la veüe du Medecin, & luy redoubloit quand elle en entendoit seulement parler, qui est la marque d'une grande malignité. Je fus donc bien fâché de voir que ie ne la pouuois secourir, & que tous mes remedes estoient inutiles. Mais mon pere sans s'enquerir de la grandeur du mal

ni de son origine , veut contre les principes de mon Art que i'en entreprenne la guérison , & sur mon refus s'empporte contre moy & impute mes excuses à malice ; Comme ie me veux iustifier il s'irrite dauantage, ainsi que font ceux qui sont bien en colére. Mais ie luy veux répondre icy, tant pour ma défense que pour celle de la Medecine, & ie commenceray d'abord par les loix qui ne luy donnent plus le mesme pouuoir qu'au parauant. Car comme le Legislatateur sçauoit que plusieurs se laissoient transporter à la colére pour de tres-foibles sujets, & sur le raport d'une femme ou d'un valet, faisoient des choses dont ils se repentoient après tout à loisir , il n'a pas voulu donner aux peres vne puissance absoluë, & sans limites , mais a ébably des Iuges pour examiner les causes de l'exherédation, & empêcher qu'ils ne pûssent oprimer leurs enfans injustement. Il ne veut donc pas qu'on les condamne sans les oïir ni entendre leurs défenses. Mais auant que de venir là, Considérez, Messieurs, s'il a encore droit de me deshérer, & si sa puissance n'est point épuisée par la première exherédation. Car comme il ne m'a engendré qu'une fois, il semble qu'il n'a pouuoir de me deshérer qu'une fois, encore faut-il que ce soit pour des causes legitimes parce que son autorité n'est point infinie , & qu'il ne faut pas rendre.

les Loix esclaves de la passion des hommes. Il estoit à propos de donner vne fois au pere cette liberté ; mais depuis que par vn acte autentique il auouë vn enfant pour sien & aprouue sa conduite, il est obligé de persister en son jugement, sans pouuoir changer à toute heure, ni abuser du pouuoir que les Loix luy donnent. Car le Legislatteur pourroit dire ; s'il estoit meschant & digne d'estre deshérité, pourquoy le rapelliez-vous ? faut-il se moquer des Loix impunément, & vouloir qu'elles condamnent ou absoluent vostre fils selon que bon vous semblera. Ne permettez donc pas, Messieurs, que celuy qui a condamné son iugement & le vostre par mon rapel, me deshérite vne seconde fois, & reprenne la puissance paternelle qu'il a entierement épuisée. Il est permis d'appeller des iugemens, où l'on tire au sort les Iuges ; mais quand on est tombé d'accord soy-mesme d'un Iuge, il faut acquiescer à sa sentence, parce qu'on ne s'en doit prendre qu'à soy-mesme si l'on a mal choisi. Il est donc loisible au pere par les Loix de la Grèce de prendre ou laisser le fils que la Nature luy a donné ; mais après l'auoir iugé digne de son alliance & de sa succession, ie soutien qu'il ne luy est plus permis de le faire, & qu'il faut qu'il demeure dans sa première resolution, sans s'en pouuoir départir à sa fantaisie. Car ce n'est pas

icy vne simple exhéredation, mais vne abdication comme on l'apelle, par laquelle on ne se contente pas de deshériter vn fils, mais on le defauouë, & l'on ne le reconnoist plus pour sien. Il est iuste que vous soyez mon pere, puis-que vous l'avez ainsi ordonné, ainsi résolu, ainsi confirmé. Quand ie ne serois pas vostre fils par Nature, mais par adoption, vous n'aurez pas le pouuoir que vous prétendez; car ce qui vous estoit libre d'abord, ne l'est plus lors que vous vous estes vne fois déterminé. Combien plus en celuy qui estant né vostre fils, l'est deuenu vne seconde fois par vostre iugement. Si i'estois né vostre esclau & que vous m'eussiez mis en liberté, il ne vous feroit pas libre de me rapeller à la sermitude. Car les Loix veulent que les choses vne fois ordonnées demeurent en leur vigueur.

Mais, Messieurs, pour venir à vne autre raison, considérez ie vous prie, quel est le fils qu'il rebute. Ie ne diray pas que lors qu'il me defauoua i'estois sans sçauoir, & que depuis ie me suis rendu illustre. Que i'estois alors ieune, & que ie suis à cette heure en vn âge exempt des fautes de la ieunesse. Mais lors qu'il me chassa la première fois il n'auoit receu de moy aucune faueur; Maintenant il chasse son bienfaiteur, à qui il ne peut nier qu'il ne soit redevable de

son salut. Quelle ingratitude de deshérer celui qui l'a guéry, lors qu'il ne luy estoit plus rien, & l'a traité de pere lors qu'il n'estoit plus son fils? D'ailleurs, le service que ie luy ay rendu n'est pas vn service vulgaire; car encore qu'il ne sçache pas en quel estat il estoit alors, Vous sçavez tous, ce qu'il disoit, ce qu'il faisoit, ce qu'il souffroit, lors que ie le suis venu guérir; & comme estant abandonné, s'il faut ainsi dire, des Dieux & des hommes, ie l'ay mis en estat de se pouuoir presenter en Iustice. Mais il est aisé de luy faire voir ce qu'il estoit alors par l'estat où est maintenant sa femme. Car s'il me hait pour ne la vouloir pas guérir de la fureur, quelle obligation m'a-t-il de l'en auoir déliuré? & pourquoy ne témoigne-t-il autant de reconnoissance qu'il fait paroistre d'ingratitude? Si tost qu'il est reuenu à soy il me fait appeller en Iustice, & l'on diroit que ie ne l'ay sauué que pour me perdre, & pour reprendre la haine qu'il auoit conceüe contre moy. C'est vne belle reconnoissance, pour vn malade qui a recourré sa santé, d'éprouuer ses forces contre son Medecin. Vous rendrez-vous, Messieurs, complices d'un si grand crime? Luy. permettez-vous d'opprimer son bien-facteur, & de faire périr celui qui l'a fait reuiure. Si i'auois fait depuis quelque chose contre luy, la grandeur du bien-fait qu'il a receu de

moy le deuroit faire oublier, & les faueurs passées contrebalancer les fautes présentes. Sur tout la faueur que ie luy ay faite, estant d'une nature qui surpasse toutes les injures que ie luy puis faire. Car ie croy auoir vn droit particulier sur celuy que i'ay sauué, & qui me doit quelque chose de plus que la vie, puis-que la santé de l'ame est beaucoup plus précieuse que celle du corps, & que sans cela la vie n'est qu'un continuël suplice. Cecy sert encore à ma défense, de voir que lors que ie n'estois plus son fils & que rien ne m'obligeoit à entreprendre sa guérison, mais plusieurs choses plustost à ne le pas faire, ie m'y suis offert volontairement, & ay si bien fait que i'en suis venu à bout. Par là i'ay effacé hautement toute la mauuaise opinion qu'il pouuoit auoir de moy, éteint sa colére par ma soumission, son inimitié, par mes seruices, rompu son exhéredation par ma pieté, & témoigné ma fidélité en vn danger si pressant & dans vne conjoncture si délicate. Combien pensez-vous que i'ay souffert de peines à estre toujours près de luy, à prendre le temps & les occasions fauorables à sa guérison, lors que le mal luy donnoit quelque relâche. Car la cure des furieux est la plus dangereuse de toutes celles de la Medecine, & il arrive souuent que la violence du mal & le dégoust
des

des remèdes leur fait tourner leur rage contre leur Medecin. Mais j'ay passé par dessus toutes ces considerations en sa faueur, sans l'abandonner vn moment. Car le plus grand mal n'est pas à donner le remede, il faut preparer auparavant le malade à le receuoir, le nourrir de viandes conuenables, le fortifier par le sommeil, le purger de ses mauuaises humeurs; ce qui est facile dans les autres maladies, mais les furieux sont intraitables. Souuent qu'on croit estre à la fin, il ne faut qu'un leger accident pour tout gêter, & pour obliger le Medecin à recommencer tout de nouueau. Celuy donc qui a pû prendre tant de peines, souffrir tant de caprices, courre tant de dangers, combattre vn si grand mal & le vaincre, vous permettrez qu'un pere le desherite contre l'ordre de la raison & de la Nature. Pour moy, Messieurs, j'ay obéi à leurs justes loix après auoir receu la plus grande injure qu'un fils puisse receuoir; Tandis qu'il violoit les droits du sang, ie les gardois. O pere qui hais injustement! O fils qui ayme avec plus d'injustice! car ie me blâme moy-mesme de ce que j'ayme celuy qui me hait, au lieu que les peres ont acoustumé d'aymer leurs enfans avec plus de tendresse, comme l'Ourier fait son ouurage. Il méprise donc les loix ciuiles, qui ne veulent pas qu'on puisse desheriter yn fils sans

sujet, & celles de la Nature qui luy donne vn amour auetugle pour ceux qu'il a mis au monde. Mais non-seulement il n'ayme pas comme vn pere doit aymer son fils, il n'ayme pas comme on doit aymer son bien-faiteur. Prodige étrange de haïr celuy qui nous ayme, chasser celuy qui nous suit, faire du mal à celuy qui nous fait du bien. Il veut armer contre moy les Loix qu'il a violées, faire la guerre à la Nature par la Loy; mais elles s'accordent trop bien ensemble, il n'en viendra pas à bout. La Loy ne combat pas la Nature, elle la suit, c'est qu'il est mauuais interprète de leurs maximes.

Je pense auoir assez bien montré que celuy qui à vne fois auoué vn fils pour sien, ne le peut plus rejeter; & quand il le pourroit faire qu'il ne seroit pas juste de traiter de la sorte son bien-faiteur. Venons maintenant à la cause de l'abdication, & considerons si elle est juste; Car quand mesme il seroit permis de traiter vn fils de la sorte, & vn fils à qui l'on auroit de grandes obligations, on ne le pourroit pas toujours faire sans sujet; autrement, les Loix n'auroient pas érably des Iuges pour examiner les causes qu'on en peut auoir. Voyons donc quelles elles sont. La première chose que mon pere a faite depuis qu'il est retourné en santé, c'est de casser ce qu'il auoit fait contre moy. L'estois

alors son fils, son tout, son sauveur; Depuis cela qu'ay-je fait qui me puisse faire perdre cette qualité? Luy ay-je manqué de respect; Ay-je fait quelque folie, quelque débauche, ou quelque insolence, qui sont les causes ordinaires des exhérations? Rien de tout cela. Ma belle-mere tombe malade sans qu'il y ait de ma faute; Vous voulez que ie la guérisse? Suis-je le Dieu de la Medecine? Mais si vous ne le faites, ie vous deshériteray. Il faut voir premièrement quelle est la nature de la chose que vous me commandez. Car les Loix comme i'ay dit, ne vous donnent pas pouuoir de faire tout ce qu'il vous plaira, ni ne m'obligent à vous obeir en tout & par tout. Il y a des choses où ie vous puis desobeir sans crime. Si ie vous abandonnois estant malade, si ie negligois vos ordres dans la conduite de ma vie, si ie dissipois mon bien, & autres choses semblables, vous auriez iuste sujet de vous plaindre? Mais vous n'avez aucun pouuoir sur les choses qui sont de ma profession. Le pere d'un Peintre ou d'un Musicien, ne peut contraindre son fils de peindre ou de chanter à sa fantaisie, sur tout lors qu'il ne luy a pas fait apprendre son métier. I'ay appris la Medecine sans vous, ie l'ay exercée sans vous, & vous n'en sçauriez encore rien, si ie ne vous auois guéry. Chacun est libre dans l'exercice de.

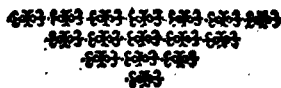
sa profession, & ie le dois estre d'autant plus dans la Medecine, que c'est vn Art plus vtile à la vie. Il ne faut pas qu'une science si salutaire & si divine dépende du caprice & de la tyrannie des hommes. Ne soumettons point à la servitude des Loix vne doctrine que les Dieux nous ont laissée, & qui a pour but la conseruation du genre humain. Quand ie vous aurois donc répondu tout court, ie n'en feray rien; ie pourrois peut-estre bien guérir ma belle-mere, mais ie ne le veux pas; vous n'aurez point droit de m'y forcer. Je n'ay pas étudié en Medecine pour les autres, mais pour moy. Ce n'est pas vous qui me l'avez fait apprendre. On doit persuader & non pas commander au Medecin. Ses seruices ne s'obtiennent pas par menaces, mais par prières. C'est vn Art à qui les Peuples ont acordé de grans priuileges. Voila ce que ie vous pourrois répondre quand ie tiendrois de vous mon sçauoir; mais vous n'y avez rien contribué, & c'est vne injustice de vouloir tirer tribut d'une chose que j'ay apriſe, lors que ie n'estois plus vostre fils, & par consequent que vous n'estiez plus mon pere. N'est-ce pas assez que ie l'aye employée pour vostre salut? Où est l'argent que vous avez dépenſé pour me l'apprendre? Où sont les Maistres que vous m'avez donnez? Où sont les drogues que vous m'avez achetées? Rien de

tout cela. Estant chassé & abandonné de vous, j'ay trouué des gens qui ont eu pitié de moy, & vous voulez iouir tyranniquement de ce que j'ay acquis par mon trauail, & où vous n'avez rien contribué que de la haine, de l'aersion, & de l'injustice. Soyez content des graces que vous en auez receuës, lors qu'un iuste ressentiment me sollicitoit au contraire ; Est-il raisonnable que mon bien-fait m'assujettisse à vos caprices, & que pour vous auoir guéry ie deuienne vostre esclave ?

Voila ce que ie vous pourrois dire legitiment, quand ce que vous me commandez seroit en mon pouuoir ; Mais quel est vostre commandement ? Guérissez ma femme de la fureur ? Pourquoi ? parce que vous m'en auez guéry. Pour faire voir la foiblesse de ce raisonnement, ie vous diray, Messieurs, que tous les malades ne se ressemblent pas, & ne doiuent pas estre traitez de mesme ; & que ce qui a guéry l'un, fait quelquefois mourir l'autre. Car encore que tous les hommes soient composez de mesme matiere, ils ne sont pas de mesme temperament, c'est pourquoy ils sont sujets à diuerses maladies, & dans vne mesme maladie à diuers symptômes. Les vns sont tres-faciles à guérir, les autres sont tout à fait incurables. Vn mesme grain de froment semé en diuerses terres pro-

uient diuerſement ; Il en eſt de meſme des maladies. Mais mon pere ſans prendre garde à ce qu'il n'entend pas , croit qu'un Medecin qui a guéry vn malade peut guérir tous les autres. Il ne ſçait pas que les corps des femmes ne ſont pas ſemblables à ceux des hommes, & qu'il y a grande diuerſité, tant à cauſe du temperament que de la nourriture & des exercices. Les femmes comme plus délicates & plus foibles ne ſouffrent pas ſi bien les remèdes, & ſont plus ſujettes aux maladies & particulièrement à la fureur; car comme elles ont plus de légèreté, de foibleſſe & d'inconſtance, elles ſortent pluſtoſt des bornes de la raiſon. Quand vous dites donc, Guériffez de la fureur, ajoutez, ma femme; ſans confondre toutes ſortes de fureurs, & gardant la diſtinction que vous voyez eſtre dans la Nature. Car après auoir conſideré l'eſtat de la maladie, il faut conſiderer celui du malade. S'il eſt froid ou chaud, vieux ou jeune, fort ou foible, & autres particularitez ſemblables, & ne donner les remèdes qu'après auoir examiné toutes ces choſes, ſi l'on a enuie d'y reüſſir. Il y a pluſieurs eſpèces de fureur, pluſieurs choſes la produiſent, & particulièrement dans les femmes ; la haine, l'enuie, la jaloûſie, la colère, le chagrin, le dépit; car pour peu que ces paſſions ayent trop de violence ou de durée , elles ſe tournent en fureur.

Peut-estre que c'est quelque chose de semblable qui est arriué à ma belle-mere. Tous les Medecins trouuent le mal incurable, pourquoy me voulez-vous obliger à le guérir ? D'ailleurs, quand il seroit moindre ie n'en entreprendrois pas la cure si facilement, de peur que quelque accident inopiné ne donnast lieu à la calomnie. Mais elle est en vn estat que tous les Medecins du monde ne la sçauroient rétablir. Vous ne devez donc pas desirer que i'en entreprenne la guérison, si vous auez tant soit peu soin de mon interest & de mon honneur. Que si pour cela vous me deshéritez, ie ne vous souhaite aucun mal ; mais si le vostre vous reprend, comme la recheute est frequente & dangereuse dans ces maladies, que voulez-vous que ie fasse ? Le n'attens point vostre réponse ; car quoy que vous fassiez ie vous seray touûjours bon fils, quand vous me seriez mauuais pere. Mais sans mentir, ie crains que vostre colere ne rameine vostre fureur. Il n'y a que trois iours que vous estes guéry, & vous vous abandonnez aux passions, qui sont causes de vostre mal.



P H A L A R I S.

Harangue des Ambassadeurs de Phalaris aux Prestres de Delphes, pour les obliger à recevoir le Taureau d'airain que ce Prince enuoyoit en offrande à Apollon. C'est une espèce de déclamation comme les précédentes.

MESSIEURS, Phalaris nous a enuoyez icy pour consacrer cette offrande à Apollon, & vous prier de ne point iuger de luy sur le rapport de la renommée. Car il desire particulièrement de conseruer sa reputation auprès de vous, qui estes comme les Conseillers & les Assessseurs du Dieu, & croit que vostre sentiment sera de grand poids par toute la Grèce. Nous prenons à témoin les Dieux, qu'on ne peut ni tromper ni corrompre, que nous ne vous dirons que la verité. Et pour commencer à vous dire quelque chose de nostre Prince, auant que de vous parler de son offrande, Phalaris est né de la ville d'Agrigente en Sicile, de famille tres-illustre; & après auoir esté élevé dans tous les honnestes exercices de ceux de son âge & de sa condition, a esté admis au Gouuernement comme les autres, où il s'est conduit si bien, qu'il n'y a iamais eu aucune plainte de son administration.

stration. Mais comme il eut appris que ses ennemis & les enuieux luy dressaient de secretes embusches, & cherchoient toutes sortes de moyens de le perdre, il fut contraint pour sa seureté, de se rendre maistre de l'Estat, tant pour s'affranchir de leur tyrannie, que pour faire cesser les diuisions qui régnoient au grand préjudice de la République. Son dessein, quoy que hardy, fut approuué de plusieurs personnes d'honneur & de condition qui y contribuèrent de tout leur pouuoir, & ne fut suivi d'aucun meurtre ni bannissement, & autres semblables violences qui ont coûtume de se pratiquer à l'établissement d'un nouvel Empire. Il ne se vengea pas même de ceux qui auoient conspiré contre luy ; mais croyant les gagner par la douceur, après les auoir vaincus par la force, il leur pardonna le passé, & en admit plusieurs à ses conseils & à sa table, après auoir pris & donné la foy reciproquement. En suite, pour réformer les desordres qui s'estoient glissez dans l'estat, il régla les reuenus publics, qui estoient mal dispensez par la malice ou la négligence de ceux qui en auoient l'administration, & fit si bien qu'il y eut de l'argent de reste pour les choses qui ne seruent qu'à la magnificence ou à l'ornement. Il eut soin après, de l'instruction de la jeunesse, & donna ordre à ce que les vieillars goutassent en paix le repos &

la tranquillité de la vie; retint le peuple en son devoir, par des largesses & des spectacles, & ne fit aucune concussion ni violence. Enfin, il délibéroit de quitter l'Empire & de rendre la liberté à ses Citoyens, lors qu'il aprit que ses ennemis & ses envieux conspiroient contre luy, faisoient amas d'hommes & d'argent, se fortoient de l'alliance de leurs voisins, & avoient enuoyé des Députés jusqu'à Lacédémone & à Athènes. Comme la chose estoit sur le point de l'exécution, il en fut averty en long, par l'assistance des Dieux, & découvrit en suite la conspiration par plusieurs indices. Mettez-vous en sa place, Messieurs, & considérez ce qu'il devoit faire dans une si fatale conjoncture. Devoit-il pardonner une seconde fois à des ingrats & à des traîtres, & leur rendre, s'il faut ainsi dire, la gorge, ou bien assurer sa vie & son Empire, comme il fit, par la punition des coupables. Il les enuoya donc querir, & après les avoir convaincus par leur propre confession, il les châtie comme meritoient leurs crimes. Depuis ce temps-là il a esté obligé de prendre des Gardes & d'assurer sa vie par le supplice de ceux qui luy estoient suspects, & qui brassoient quelque trahison contre luy. Cependant, le peuple qui ne regarde que les effets, sans s'enquérir de la cause, appelle la Justice, cruauté, comme si la punition des coupables

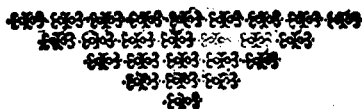
n'estoit pas plustost vne action de clemence, puis qu'elle conferue les innocens & assure la vie des gens de bien. Mais la haine qu'on porte aux mauuais Princes, fait que l'on hait mesme les bons, tels que la Grèce en a veu plusieurs qui ont gouverné les Peuples avec toute sorte d'équité & de justice. Cen'est donc pas par la séuerité qu'il faut iuger d'un bon ou d'un mauuais gouvernement, mais par la raison qu'on a d'estre séuer, autrement vous seriez injustes de punir des impies & les sacrilèges. Vous voyez combien les Legislatours employent de temps à parler des peines & des suplices, comme le reste n'estant rien sans cela. Que s'ils sont necessaires à quelques-uns, c'est sans doute à ceux qui n'ont autour d'eux que de faux amis ou des ennemis couuers, & qui commandent à des gens qui n'obeissent que par force. Car la rebellion est comme vne hydre dont on n'a pas plustost coupé vne teste qu'il en renaist plusieurs autres, si l'on n'y met le feu à l'exemple d'Iolas pour remporter la victoire. En vn mot, depuis qu'on a commencé vne fois à exercer la séuerité, il la faut continuër, si l'on ne se veut résoudre à périr. Mais on n'en vient que par force à cette extrémité, & ie ne croy pas qu'il y ait de Prince si barbare que de se plaire à entendre des cris & des injures, plustost que des benedictions &

des loüanges. Combien de fois auons-nous veu le nostre pleurer & gémir dans le suplice des criminels , & déplorer sa condition de ce qu'il estoit contraint de souffrir tous les iours ce qu'il leur faisoit souffrir vne fois , & d'estre toute sa vie en de continuelles appréhensions de la mort. Car du reste, il est si éloigné de vouloir perdre des innocens , qu'il aymeroit mieux périr luy-mesme en laissant viure les coupables. D'ailleurs, il n'y a guére moins de déplaisir à vn honneste homme de faire le mal que de le souffrir, & ie ne sçay s'il ne vaut point mieux mourir mesme injustement , que d'estre tous les iours en peine de se défendre. Mais il n'y a personne qui n'ayme mieux conseruer sa vie que celle de ses ennemis, sur tout quand il ne les peut conseruer qu'à sa ruine & contre soy-mesme. Cependant, Phalaris en a conserué plusieurs, après les auoir conuaincus manifestement. I'en appelle à témoin Acanthe, Timocrate, & Leogoras qu'il a sauuez les pouuant perdre. Mais si vous voulez connoistre nostre Prince, il ne faut pas s'enquerir de luy à ceux qu'il est contraint de mal-traiter , mais aux autres qu'il traite avec toute sorte de courtoisie. Car il a des gens le long de la coste, qui l'auertissent de ceux qui arriuent, afin qu'ils les puisse receuoir selon leur mérite; & les Sages de la Grèce n'ont pas dédaigné de

le venir voir & de rechercher son amitié. Té-
 moin Pytagore qui s'est retiré d'auprès de luy
 avec autant d'estime de sa vertu, qu'il auoit ouï
 de blâmes de sa cruauté, & a eu pitié de le voir
 contraint d'exercer la justice si séuérément. Pen-
 sez-vous qu'un homme qui traite si bien les
 étrangers, se plût à mal-traiter ses Citoyens sans
 sujet. Voila ce que nous auions à représenter
 pour sa justification. Quant à ce qui concerne
 son ofrande, vous deuez sçauoir que Périlaüs
 qui ne le connoissoit comme vous que par le
 raport de la renommée, s'imagina qu'il ne luy
 pouuoit faire vn plus grand plaisir que d'inuen-
 ter quelque nouveau suplice; & comme il estoit
 excellent Sculpteur il fit vn Taureau d'airain
 d'un artifice admirable, si bien que le Prince
 s'écria si-tost qu'il le vit, que c'estoit vne offran-
 de digne d'Apollon. Mais Périlaüs prenant la
 parole, Si tu sçauois, dit-il, pourquoy ie l'ay fait,
 tu ne parleroïs pas de la sorte. Enferme dedans
 vn coupable, & mettant le feu dessous, tu en-
 tendras mugir le Taureau, qui est la seule chose
 qui luy manque pour imiter parfaitement la
 Nature. A ces mots, le Prince qui auoit en hor-
 reur vne si detestable inuention, le fit enfermer
 luy-mesme dans son Taureau pour en faire l'é-
 preuue; & l'ayant fait retirer encore en vie, pour
 ne point contaminer par sa mort vne offrande

*On mettoit
 dedans
 quelque
 instrument
 pour cela.*

qu'il vouloit consacrer aux Dieux, il destina de l'enuoyer à Apollon, après auoir graué dessus cette histoire. Receuez donc ce présent, Messieurs, & le mettez au lieu le plus aparent du Temple, pour monument de la pieté & de la justice de nostre Prince. Il fera encore d'autres présens, si Apollon le conserue long - temps en vie , & le deliure comme il a fait des embusches de ses ennemis ; mais le plus grand plaisir qu'il luy puisse faire est del'exemter à l'auenir de voir tant de peines & de suplices. Voila, Messieurs, ce que nous auions à vous dire de sa part & de la nostre, & que nous atestons pour veritable. Que s'il est permis à des Subjets d'intercéder pour leur Prince, nous vous conjurons, Messieurs, en vertu de nostre aliance , car nous sommes comme vous originaires des Doriens, de ne pas méconter vn Souuerain qui recherche vostre amitié, après vous en auoir donné diuers témoignages tant en public qu'en particulier. Receuez donc son offrande; & la consacrant à Apollon, faites des vœux pour nous & pour luy, puisque vous ne le pouuez refuser sans faire tort à Phalaris & à vostre Dieu.



SVITE DV DISCOVRS PRE'CE'DENT.

*C'est la harangue d'un Prestre de Delphes, pour
obliger les autres à recevoir le present de
Phalaris.*

MESSIEURS, Quoy que ie n'aye ni amitié ni alliance avec Phalaris & avec les Agrigentins, ni aucun sujet particulier d'embrasser leurs interets, ie ne croy pas qu'on puisse refuser leur offrande, qui est vn chef-d'œuvre de l'Art, & le témoignage de la piété & de la justice d'un Prince, tant en sa consécration qu'en la punition du coupable. Je croy donc qu'en cette rencontre vne plus longue délibération seroit criminelle, & que ce n'est pas vn moindre crime de refuser les offrandes qu'on fait aux Dieux, que de dérober celles qu'on leur a faites. Pour moy, qui en qualité de Prestre & de Citoyen de Delphes, prens part à la gloire d'Apollon & de son Temple, ie ne tiens pas qu'on doive ni qu'on puisse empescher les marques du zèle & de la reconnoissance d'un particulier, sans s'exposer à la calomnie, & faire dire par tout que l'on se veut rendre arbitre de la conscience des hommes. En vn mot, si l'on refuse cette offrande,

personne n'en voudra plus faire. Car qui voudra s'exposer à vn refus, & courre fortune de passer pour impie, en donnant des marques de la pieté. C'est condamner tout à fait Phalaris des crimes dont on l'accuse, que de renuoyer son présent ; cependant, vous sçavez qu'ils nous sont encore inconnus, & qu'il ne faut pas iuger des Grans hommes sur le raport de la Renommée. Je sçay bien que celuy qui a parlé deuant moy s'est fort emporté contre les cruautéz & les autres vices de ce Prince ; mais il ne les peut sçauoir luy-mesme que par des bruits, qui sont faux ou incertains, puis-qu'il n'a iamais veu celuy dont il parle, ni n'a esté en son país. Et quand ils seroient veritables, ce n'est pas à nous à quitter la qualité de Prestres pour prendre celle de Iuges, ni à nous enquerir si l'Italie & la Sicile sont bien ou mal gouuernées, mais à recevoir les offrandes qu'on nous fait. Laissons aux Dieux la conduite du genre humain, pour auoir soin de ce qui nous touche. Il n'est pas besoin d'aller guer Homére, pour prouuer que nous demeurons parmy des rochers & des précipices, & que tout ce país seroit vn triste desert sans la pieté des hommes qui y viennent faire des vœux & des sacrifices. Ce sont-là nos vendanges & nos moissons, & ce qui nous fait iouïr sans peine de toutes les richesses de la terre, comme si nous habitons

habitions vn païs fertile , ou que nous fussions dans le siècle d'or des Poëtes. Conseruons à nos enfans vn trésor si précieux , comme nous l'auons receu de nos Peres, & ne diminuons point par trop de scrupule la gloire & les reuenus d'un Temple, où il n'est point fait mention de memoire d'homme, qu'on ait iamais refusé de présens ni de victimes. Il n'appartient qu'aux Dieux de iuger de la conscience des hommes, puis-qu'il n'y a qu'eux qui en connoissent tous les ressorts, & toutes les cachettes. Il n'est pas question icy de Phalaris ni de son Taureau, mais de tous les vœux & de toutes les offrandes qu'on fera iamais dans tous les siècles. Vous voyez les immenses richesses que ce Temple a amassées depuis le temps qu'il est libre d'y venir ; l'ay peur qu'en voulant faire les Censeurs, vous n'ayez plus de quoy censurer. Je suis donc d'auis qu'on recoiue cette offrande suiuant la coûtume de nos Ancestres, qui est conforme à nostre interest & à celui du Dieu.



ALEXANDRE, OU LE FAVX
PROPHÈTE.

*C'est l'histoire d'un imposteur qui vivoit du temps
de Lucien.*

*C'est ainsi
qu'il s'a-
pelloit.*

TV ne m'imposes pas vne petite charge, mon chet Cellus, de vouloir que ie t'écrive la vie d'Alexandre fils de Podalyre, qui n'est guère moins illustre que celle du Grand Alexandre, puis-que l'un ne s'est pas plus signalé par ses belles actions, que l'autre par ses impostures. Je ne laisseray pas toutefois de l'entreprendre pour te complaire, & tascheray de m'en acquiter au moins mal qu'il me sera possible, pourueu que tu ayes assez de bonté pour suplée à mes défauts, & pardonner à ma foiblesse. A l'exemple donc d'Hercule ie travailleray à nettoyer l'étable d'Augie, & t'en feray voir quelques ordures, par où tu puisses comprendre, combien estoit grand le fumier que trois mille bœufs auoient amassé en l'espace de plusieurs années. Mais j'ay peur qu'on ne nous condamne tous deux, moy de mettre au iour tant de vilenies, & toy de m'y conuier. Car celuy dont nous parlons meriteroit mieux d'estre déchiré en plein

theatre, par des Renars ou par des Singes, que d'estre célèbre dans l'histoire. Mais si l'on m'attaque ie me défendray par l'exemple d'Arrian le disciple d'Epictète, qui n'a point estimé indigne de son sçauoir & de sa condition, de laisser à la posterité l'histoire d'un fameux voleur. Voicy donc à son imitation celle d'un insigne brigand, & d'un *Ti. Tibore.* brigand, non pas de forests ni de montagnes, mais de villes, qui n'a pas couru quelques deserts, mais a rauagé tout l'Empire. Pour comencer par sa description, il estoit de belle taille & de bonne mine, auoit l'œil vif, le teint blanc, la voix claire, le ton doux & asable, peu de barbe au menton, & quelques faux cheveux parmy les siens, mellez si adroitement qu'on ne les pouuoit reconnoistre. En un mot, son corps estoit sans defect ; mais pour son esprit, grans Dieux ! il eut mieux valu tomber entre les mains des ennemis que dans les siennes. Du reste plein de viuacité, de docilité, de memoire, & de plusieurs autres belles qualitez, qu'il employoit toutes au mal, & par lesquelles il s'est signalé par dessus les plus meschans & les plus scélérats qui ayent iamais esté au monde. Cependant, écrivant un jour à son gendre Rutilianus, il se comparoit avec beaucoup de modestie à Pythagore. Mais que Pythagore me pardonne, s'il luy plaist, s'il eust esté de son temps, il n'eust esté qu'un en-

fant auprès de luy. Non pas que ie le vueille comparer à vn si meschant homme, mais ie veux dire que tout ce qu'on a dit faussement de Pytagore, n'est rien à comparaïson de ce qu'on peut dire veritablement de celuy-cy. Enfin, figure-toy vn abregé de toute sorte de fourbes, de mensonges, & d'impostures, acompagnées d'un esprit vif, audacieux, entreprenant, & qui estoit adroit à faire & à persuader tout ce qu'il vouloit. Mais du reste si couuert, qu'on ne fortoit iamais d'auec luy que dans l'opinion que c'estoit vn des plus hommes de bien du monde. Comme il estoit fort beau en sa jeunesse & fort pauvre, il se prostituoit à tout le monde, & particulièrement à vn Charlatan qui contrefaisoit le Magicien, & debitoit plusieurs secrets pour faire aymer ou haïr, decourrir des tresors, atraper des successions, perdre ses ennemis, & autres choses semblables. Et veritablement il estoit expert dans la Médecine, & comme la femme de cet Egyptien dont parle le Poëte, sçauoit plusieurs choses tant pernicieuses que salutaires, estant du païs d'Apollonius Tyaneus, & de ceux qui l'auoient frequenté, & qui sçauoient toute son histoire. Tu vois de quelle école il estoit sorty, & que ce n'estoit pas vn homme de peu. Comme il eut donc veu ce jeune garçon d'un esprit vif & adroit, & capable de luy rendre seruice, il prit plaisir

Thon.

à l'instruire, estant aussi amoureux de sa beauté que l'autre l'estoit de son sçauoir, & fit après son compagnon de son disciple. Lors qu'Alexandre fut deuenu grand, & que son docteur fut mort & sa beauté passée, la necessité le porta à entreprendre quelque chose d'extraordinaire pour tascher de subsister. S'estant donc alié d'un Croniqueur bisantin nommé Cocconas, le plus meschant de tous les hommes, ils coururent par tout pour surprendre les esprits foibles, tant qu'ils rencontrèrent vne vieille qui faisoit encore la belle, & estoit bien-aise d'estre cajolée. Elle estoit de Pella autrefois capitale de la Macédoine, qui est maintenant comme deserte, & ils la suiurent iusques-là, de la Bithynie, viuant à ses dépens, parce qu'elle estoit fort riche. Comme ils y furent ariuez & qu'ils eurent remarqué qu'on y nourrissoit de grans serpens, qui sont si priuez qu'ils tettent les femmes, & se iouent avec les enfans sans leur faire mal, d'où vient sans doute la fable d'Olympias: Ils en achetèrent vn des plus grans & des plus beaux, qui est la source & l'origine de toutes les auantures que ie vais décrire. Car ces deux meschans esprits pourueus des qualitez que j'ay dites, s'estant vnis ensemble pour mal faire, & ayant reconnu que la crainte & l'esperance sont les deux pôles sur lesquels tourne le genre humain, & tout

*Qui con-
choit avec
un serpent.*

le fondement de la curiosité & de la superstition, ils résolurent de les faire servir à leurs ambitieux desseins, & dresserent vn Oracle portatif & ambulateur, dont le succès surpassa mesme leur esperance. Ils furent quelque temps à délibérer du lieu où ils commenceroient la Pièce. Cocconas croyoit la ville de Calcedoine la plus propre à leur dessein, à cause du concours de diuerses Nations qui l'environnent ; Mais Alexandre préféra son païs, où les esprits estoient plus grossiers & plus superstitieux, tels qu'il faut à l'établissement d'une nouvelle religion. Car la plupart des Paphlagoniens, & particulièrement ceux qui demeurent par delà le Mur-d'Abonus d'où il estoit, courent après le premier Charlatan qu'ils rencontrent avec la flûte le tambour ou les cymbales, & le prennent pour vn homme descendu du ciel. Cet auis ayant esté suiuy ils cacherent des lames de cuiure dans vn vieux Temple d'Apollon qui est à Calcedoine, & écriurent dessus qu'Esculape viendroit bien-tost avec son pere, établir leur demeure en la ville que j'ay dite. Ces lames ayant esté trouuées à dessein, la nouuelle s'en répandit aussi-tost par tout le Pont & la Bithynie, & particulièrement au lieu designé ; de sorte que les habitans decernerent vn Temple à ces Dieux, & commencerent à en creuser les fondemens.

*Ville de la
Paphlago-
nie.*

*Equipage
des anciens
Prophètes.*

Apollon.

OV LE FAVX PROPHETE. 327

Cependant , Cocconas dresseoit des Oracles trompeurs & ambigus à Calcedoine , où il fut emporté de la morsure , comme ie croy , d'vne vipere , & incontinent après Alexandre prit sa place , avec vne longue cheuclure bien peignée , vn saye de pourpre rayé de blanc , couuert d'vn surplis par dessus , & tenant en sa main vne faux comme Persée , de qui il se disoit descendu On, d'un
manteau
blanc. du costé de sa mere. Car ces miserables Paphlagoniens quoy qu'ils eussent connu son pere & sa mere qui estoient de pauvres gens , estoient si fols que de croire vn Oracle trompeur qu'il publioit , par lequel il se disoit fils de Podalire , qui deuoit estre bien ardent , pour venir de Trique en Paphlagonie coucher avec la mere de nostre imposteur. Il debitoit vn autre Oracle de la Sybille qui portoit , *Que sur les bords du Pont Euxin près de Sinope , il viendrait vn Libérateur d'Ausonie , & entremesloit cela de termes mystiques & embrouillez.* Alexandre dont venant en sa patrie après toutes ces predictions , estoit suivy & réueré comme vn Dieu. Car il feignoit quelquefois d'estre épris de fureur diuine , & par le moyen de la racine d'vne herbe qu'il mâchoit , qu'on nomme l'herbe au foulon , écumoit extraordinairement ; ce que les fols attribuoient à la force du Dieu qu'il possédoit. Il auoit préparé long-temps auparauant vne teste de Dra-

gon faite de linge , qui ouuroit & fermoit la bouche par le moyen d'un crin de cheual, pour s'en seruir avec le serpent dont i'ay parlé , qui deuoit faire le principal personnage de la Comédie. Lors qu'il voulut commencer il se transporta la nuit à l'endroit où l'on creusoit les fondemens du Temple , & y ayant trouué de l'eau, soit de source ou bien de pluye, il y cacha un œuf d'oye, où il auoit enfermé un petit serpent qui ne faisoit que de naistre. Le lendemain il vint tout nud de grand matin dans la place publique, ceint d'une écharpe dorée, pour couvrir sa nudité, & tenant en sa main sa faux & branlant sa longue chevelure comme font les Prestres de Cybelle ; puis montant sur un Autel élevé , il commença à dire que ce lieu estoit heureux, d'estre honoré de la naissance d'un Dieu. A ces mots, toute la ville qui estoit acourüe à ce spectacle dressa l'oreille , & commença à faire des vœux & des prières, tandis qu'il prononçoit des termes barbares en langue Iuifue ou Phénicienne, ce qui les étonnoit encore plus. En suite il court vers le lieu où il auoit caché son œuf d'oye, & entrant dans l'eau commence à chanter les louanges d'Apollon & d'Esculape , & à inuiter celuy-cy à descendre & à se montrer aux hommes. A ces mots , il enfonce une coupe dans l'eau, & en retire un œuf mystérieux, qui
tenoit

tenoit vn Dieu enfermé, & lors qu'il l'eut en sa main, il commença à dire qu'il tenoit Esculape. Chacun estoit atentif à contempler ce beau mystere, lors qu'ayant cassé cet œuf, il en sortit ce petit serpent que i'ay dit, qui s'entortilloit autour de ses doigts. On pousse en l'air des cris de ioye, entremeslez de benedictions & de loüanges; L'un demande au Dieu la santé, l'autre des honneurs ou des richesses. Cependant, nostre imposteur retourne au logis, tout courant, tenant en sa main Esculape né d'une Oye, & non pas d'une Corneille comme autrefois, & fuiuy d'une foule de peuple transporté d'une vaine esperance. Il se renferme chez luy iusques à ce que le Dieu fut deuenu grand, & vn iour que toute la Paphlagonie y estoit acourüe, & que son logis estoit plein de monde depuis le haut iusqu'en bas, il s'assit sur vn liët en son habit prophétique, & tenant dans son sein ce serpent qu'il auoit aporté de la Macedoine, il commença à le montrer entortillé autour de son cou, & traînant une longue queue tant il estoit grand; Mais il cachoit à dessein la teste sous son aisselle, sans faire paroistre que celle de linge qui auoit la figure humaine, ce qui remplissoit tout le monde d'admiration. D'ailleurs, il faut remarquer, que la chambre n'estoit pas trop bien percée, & que l'assistance n'estoit composée que de pauvres

*C'est qu'il
estoit fils de
Coronis,
qui signi-
fie Cor-
neille.*

idiots, à qui il auoit déjà osté la ceruelle & le cœur par ses prestiges; outre que la Renommée & l'Espérance estoient capables seules de les aucugler. Ajoûtez à cela qu'on n'y demeueroit pas long-temps, & qu'à mesure qu'on entroit on en sortoit par vne autre porte, comme les soldats d'Alexandre, à sa mort. Ce spectacle dura quelques iours, & se renouueloit toutes les fois qu'il arriuoit quelque personne de condition. D'ailleurs, il ne faut pas s'étonner si des barbares grossiers & ignorans y estoient surpris, veu que les plus fins ne sçauoient que dire en voyant, & touchant, vn dragon qu'ils auoient veu naistre, & qui estoit cru en vn instant à vne si prodigieuse grosseur, & portoit la figure humaine. Il eût falu vn Epicure ou vn Démocrite pour reconnoître la tromperie, ou quelqu'autre de ces anciens Philosophes qui estoient sçauans dans la Nature, & auroient bien veu qu'il y auoit de la fourbe, quand mesme ils ne l'auroient pû decouurir. Toute la Bithynie donc, la Galacie, & la Thrace, y acouroient en foule sur le raport de la Renommée. Ajoûtez à cela, les portraits & les tableaux qui en couroient par tout, avec des statuës d'argent & de cuiure faites après le naturel. On publioit mesme vn Oracle qui prédisoit son nom, & l'apelloit *Glycon le troisieme sang de Iupiter, qui apportoit la lumiere aux*

hommes ; Car nostre imposteur voyant l'occasion fauorable, rendoit des Oracles pour de l'argent, à l'exemple d'Antiloque, qui après la mort de son pere Amphiaräus, estant chassé de Thèbes, se retira en Asie, où il prédisoit l'auenir aux barbares pour deux carolus. Il auertit donc que le Dieu rendroit les réponses luy-mesme dans vn certain temps, & qu'on écriuît ce qu'on luy voudroit demander en vn billet cacheté. Alors s'enfermant dans le sanctuaire du Temple, qui estoit déjà construit, il faisoit apeller d'ordre par vn Héraut tous ceux qui auoient donné leurs billets, & les leur rendoit cachetez avec la réponse du Dieu. La fourbe n'estoit pas difficile à reconnoistre à vn homme d'entendement; mais des fots ne s'aperceuoient pas qu'il décacheroit en particulier les billets, & après auoir répondu tout ce qu'il luy plaisoit, les rendoit cachetez comme auparauant. Car il y a plusieurs moyens de leuer vn cachet sans rompre la cire, & i'en veux mettre icy quelques-vns, afin qu'on ne prenne pas vne subtilité pour vn miracle. Premièrement avec vne éguille chaude, on détache la cire qui joint le filet à la lettre, sans rien défaire du cachet; & après qu'on a leu ce qu'on veut, on le rejoint de la mesme sorte. Il y a vne autre inuentiô, qui se fait avec vn mastic composé de poix, de cire, & de bitume, meslé avec de la

Poix Berytienne.

poudre d'une pierre fort transparente, ou simplement avec de la chaux & de la colle, dont on fait une boule, sur laquelle encore tendre on imprime la figure du cachet, après l'avoir frotté de graisse de pourceau. Car à l'instant elle durcit & sert à recacheter comme si c'estoit le cachet même. Il y a plusieurs autres secrets semblables, qu'il n'est pas nécessaire de t'écrire, puisque tu en as fait mention dans ton traité des artifices des Magiciens, qui est un très-bel ouvrage, & très-utile pour détromper les ignorans, & empêcher qu'on n'abuse de leur crédulité. Il contrefaisoit donc le Prophete avec le plus d'adresse qu'il pouvoit, de peur qu'on ne remarquast la tromperie, se sauvant toujours par quelque réponse obscure ou ambiguë, selon la coutume des Oracles. Tantost il encourageoit les uns, tantost il détournoit les autres de leur entreprise, selon qu'il luy sembloit plus à propos; tantost il prescriuoit aux malades des regimes ou des remèdes, car il savoit plusieurs beaux secrets de la Médecine. Pour ce qui concerne l'esperance des avancements & des successions, il diferoit toujours d'y répondre, & les remettoit à une autre fois, ou quand son Prophete l'en prieroit, car il parloit au nom du Dieu. Cependant, il prenoit six ou sept sols pour chaque Oracle, ce qui montoit à une

somme tres-considerable , parce qu'il en debitoit bien soixante ou quatre-vingt mille par an. Car le peuple estoit si friand de ces sortises, comme on est curieux de nouveauté, & de sçavoir l'auenir, qu'une mesme personne faisoit quelquefois douze ou quinze demandes à sept sols pièce; n'estant pas permis d'en mettre deux en vn mesme billet. Mais tout ce qu'il prenoit ne tornoit pas à son profit ; Car il auoit sous luy plusieurs Officiers , dont les vns mettoient les Oracles en vers, les autres les souscriuoient, les cachetoient, les interprétoient, ou les gardoient, & chacun tiroit pension à proportion de son seruice. D'ailleurs, il auoit des espions & des émissaires dans les Prouinces plus éloignées, qui répandoient par tout la reputation de l'Oracle, assurant qu'il prédisoit l'auenir , faisoit retrouver ce qui estoit perdu , découuroit les tresors, guérissoit les malades, & plusieurs autres choses semblables. On y acouroit donc de toutes parts avec des viâtes & des presens , tant pour le Dieu que pour le Prophete. Car il commandoit par vn Oracle de faire du bien à son Ministre , parce qu'il n'en auoit pas besoin pour luy. Lors que plusieurs gens d'esprit eurent reconnu la fourbe, & particulièrement les Philosophes de la secte d'Epicure , il taschoit de les intimider en criant que tout le pais se remplissoit

*C'est qu'ils
passoient
pour Im-
pies, à cau-
se qu'ils ne
croient
pas aux
Dieux.*

de Chrestiens & d'Impies, qui semoient des calomnies contre luy, & commanda de les lapider, si l'on vouloit estre aux bonnes graces du Dieu. Comme quelqu'un luy eut demandé ce que faisoit Epicure en l'autre monde, il répondit qu'il estoit plongé dans vn borbier, & chargé de chaînes. Car il luy en vouloit sur tout pour auoir mieux découuert qu'aucun autre, toutes les fourbes & les impostures, qui se glissent dans le monde, sous prétexte de religion. Mais Platon, Chrysipe & Pythagore estoient ses bons amis. Il haïssoit particulièrement la ville d'Amastris à cause des amis de Lepidus, & de plusieurs Philosophes Epicuriens qui y demouroient, & ne voulut iamais rendre aucun Oracle à pas vns de ses habitans. Mais vn iour qu'il en voulut rendre vn au frère de ce Proconsul, il se fit moquer de luy, en luy ordonnant de prendre vn pied de pourceau avec de la mauue pour vne douleur d'estomac, en termes si ridicules, qu'on ne sçauoit ce qu'il vouloit dire; Soit qu'il n'eut personne alors pour luy composer son Oracle, ou qu'il ne sçeut que répondre. Cependant, il monstroient souuent le serpent à ceux qui le vouloient voir; mais il tenoit la teste cachée dans son sein, & ne laissoit toucher que le corps, & particulièrement la queue. Voulant raffiner sur son imposture, il dit qu'Esculape répondroit visible-

ment , & cela s'apelloit , *des réponses de la propre bouche du Dieu*, ce qui se faisoit par le moyen de quelques artères de grüe qui aboutissoient à la teste du Dragon fait de linge, & seruoient d'organes pour porter la voix d'un homme qui estoit hors de la chambre ; mais cela ne se faisoit pas tous les iours , & estoit seulement pour les personnes de condition. Celuy qu'il rendit à Séuérian touchant l'entreprise d'Armenie , estoit de ce nombre , où il luy prédisoit la victoire ; mais après sa défaite il en substitua vn autre, qui le détournoit de cette entreprise. Car il estoit assez insolent pour corriger les Oracles qui auoient mal reüssi, & s'il arriuoit qu'il eut promis la santé à vn malade, & qu'il vint à mourir, il en publioit vn tout contraire. Mais pour gagner les bonnes graces de Malle, de Claros, & de Didyme , où l'on rendoit des Oracles aussi trompeurs que les siens , il commandoit de les consulter, sur tout lors qu'il estoit pressé, & qu'il vouloit esquiuier quelque demande. Voila ce qui se passa dans les lieux proches de sa demeure. Mais lors que la Renommée en fut répandue en Italie & à Rome, chacun y acourut ou y enuoya , & particulièrement les Grans & ceux qui auoient le plus de crédit auprès du Prince, dont le principal estoit Rutilianus qui s'estoit signalé en plusieurs occasions , & estoit fort

homme de bien , mais extraordinairement superstitieux , iusqu'à se mettre à genoux deuant toutes les pierres qu'il rencontroit en son chemin , sur lesquelles on auoit fait quelque effusion , ou ietté quelque guirlande. Il faillit donc à quiter l'armée qu'il commandoit , pour y acourir , & y dépeschoit Couriers sur Couriers. Mais comme ceux qu'il enuoyoit n'estoient que des valets , ils se laissoient tromper aisément , & ajoûtoient de nouveaux mensonges aux anciens , pour rendre leur raport plus recommandable , ce qui ne faisoit qu'acroistre sa passion & redoubler sa fureur. Cependant , comme il estoit amy des plus grans de Rome , il leur contoit ce qu'on luy auoit raporté , & y mesloit encore du sien , comme on a de coûtume pour faire la pièce plus belle ; de sorte qu'il remplit toute la ville de ces prestiges , & en engagea plusieurs à consulter l'Oracle sur leur fortune. Ils furent fort bien receus du Prophète , qui leur fit diuers prestens , afin qu'à leur retour ils dissent du bien de luy , & publiassent ses louanges. Il se seruoit d'une autre fourbe ; c'est qu'après auoir lû leurs demandes , s'il en trouuoit quelqu'une trop hardie , il retenoit le billet , sans y faire réponse , pour auoir comme vn gage de la fidelité de celui qui l'auoit donné , qui par ce moyen estoit contraint de le caresser au lieu de s'en plaindre.

Le veux

Je veux mettre icy tout d'un temps quelques-
 vnes des réponses qu'il fit à Rutilianus. Comme
 ce Seigneur l'eut interrogé quel précepteur il
 donneroit à son fils, il répondit par ambages
 à la façon des Oracles, *Pytagore & Homère* ;
 Mais l'enfant estant mort quelque temps après
 comme il estoit en peine de défendre son Ora-
 cle, Rutilianus aydoit luy-mesme à se tromper,
 & asseuroit qu'il auoit prédit la mort de son fils,
 en luy donnant pour précepteurs ces deux Grans
 hommes qui estoient morts il y auoit long-
 temps. Vne autre fois comme le mesme luy eut
 demandé, suiuant la doctrine de Pytagore, ce
 qu'il auoit esté auant que d'estre ce qu'il estoit,
 & ce qu'il seroit vn iour, il luy répondit qu'il
 auoit esté Achille, puis Ménandre, & qu'il de-
 uiendrait vn rayon du Soleil, après auoir vescu
 cent quatre-vingt ans ; mais il mourut de mé-
 lancolie à soixante & dix contre la promesse de
 l'Oracle, quoy que c'en fût vn des plus auten-
 tiques. Comme il songeoit à se remarier, il
 luy offrit sa fille, qu'il disoit auoir eüe de la Lune,
 deuenüe amoureuse de luy aussi bien que d'En-
 dymion, & luy commanda de l'épouser. Alors
 Rutilianus sans délibérer dauantage la fit venir
 & l'épousa, après auoir immolé des Hécatom-
 bes à sa belle-mere, comme s'il eust déjà esté de
 la troupe des immortels. Après vn si grand

succès, nostre imposteur médita de plus haults desfeins, & dépêchoit par tout des Courriers avec des Oracles; prédisant aux villes de se garder de la peste, des embrasemens, ou des tremblemens de terre, avec promesse de leur enuoyer des remedes contre tous ces accidens. Il publia aussi vn Oracle de la propre bouche du Dieu, pour seruir de préservatif contre la contagion qui estoit alors tres-violente, & on le voyoit écrit sur les portes des maisons, comme vn remede souverain contre ce mal; mais par mal-heur ces maisons-là furent les premières ataquées, pour s'estre negligées peut-estre sur vne vaine confiance. Il auoit plusieurs personnes dans Rome qui luy mandoient le sentiment des principaux, & l'informoient de ce qu'ils deuoient demander en arriuant, afin qu'il eût le loisir de préparer la réponse. Il auoit estably aussi vne espece de société ou de confrérie, où l'on portoit des torches, avec diuerses cérémonies, qui duroient l'espace de trois iours. Le premier, on proclamoit comme on fait à Athènes, *S'il y a icy quelque Epicurien, quelque Chretien, ou quelque Impie, qui soit venu pour se moquer des mysteres, qu'il se retire, mais que les vrais fideles soient initiez à la bonne heure.* Alors il marchoit le premier, en criant *Hors d'icy Chretiens,* & toute la troupe répondoit, *Hors d'icy Epicuriens,* puis on célébroit les couches de Latone avec la naissance d'Apolon & le ma-

riage de Coronis, fuiuy de la venuë d'Eſculape.
 Le ſecond iour on ſolenniſoit la natiuité de
 Glycon, & le troiſième, le mariage de Podalire
 & de la mere de noſtre Prophète, où l'on alu-
 moit des torches, dont toute la cérémonie em-
 pruntoit le nom. On y repreſentoit auſſi les
 amours du Prophète & de la Lune, d'où naiſſoit
 la femme de Rutilianus, & il s'endormoit au
 milieu de la cérémonie comme vn autre Endy-
 mion. Alors deſcendoit du plancher vne belle
 Dame qui repreſentoit la Lune. C'eſtoit la fem-
 me d'vn des maiſtres d'Hoſtel du Prince, qui *On. Inten-*
 auoit l'inſolence en la préſence de ſon mary de *dant.*
 venir baiſer & embraffer noſtre impoſteur, &
 peut-eſtre qu'ils euſſent paſſé outre ſ'il n'y euſt
 eu point tant de lumière, car ils ne ſe haiſſoient
 pas l'vn l'autre. Il r'entroit vne autrefois avec ſes
 habits Pontificaux, dans vn grand ſilence, puis
 crioit tout à coup *Io Glycon*; à quoy répondoit
 vn excellent chœur de Muſiciens, *Io Alexandre*,
 ſuinis des Hérauts de Paphlagonie, qui eſtoient
 de gros coquins, qui portoient des chaudières de
 peaux, & ſentoient l'ail. Cependant, comme la
 proceſſion paſſoit avec des torches & des gam-
 bades myſtierieufes, il découuroit de temps en
 temps vne cuiſſe d'or, pour contrefaire Pythagore,
 par le moyen, comme ie croy, d'vn caleçon doré
 qui reſuiſſoit à la clarté des flambeaux. Cela

émüt vne grande question entre deux Philosophes, s'il n'auoit point l'ame de Pytagore comme il en auoit la cuisse; Mais elle fut remise à la décision de l'Oracle, qui répondit que l'ame de Pytagore naissoit & mouroit de temps en temps, mais que celle du Prophète estoit immortelle, & de céleste origine. Quoy qu'il défendit l'amour des garçons comme vn crime détestable, il commanda aux villes du Pont & de la Paphlagonie, de luy en enuoyer, pour consulter l'Oracle, & chanter les loüanges du Dieu. On luy enuoyoit donctous les trois ans des enfans de bonne maison & des mieux faits de la jeunesse, dont il se seruoit à ses plaisirs, & auoit ébly vne plaisante coûtume, qu'on ne l'osoit baiser en le salüant lors qu'on auoit plus de dix-huit ans; de sorte qu'il ne baisoit que de jeunes garçons qu'on apelloit pour cela les enfans du baiser, & donnoit sa main à baiser aux autres. Voila comme il abusoit le sot populaire, qui tenoit à faueur de voir caresser sa femme & ses enfans, & quelques-vnes se vantoient tout haut d'auoir eu des enfans de luy, & prenoient leurs maris à témoin. Je veux raporter icy vn Dialogue du Dieu & d'un Prestre de Tio, dont on reconnoistra l'esprit par celuy de ses demandes; car ie les ay leuës moy-mesme chez luy. *Demande.* Dy-moy, Glycon, qui és-tu? *Réponse.* Je suis le nouveau

OV LE FAUX PROPHÈTE. 341

Esculape. *D.* Es-tu Esculape luy-même, ou
quelqu'autre qui luy ressemble. *R.* Il n'est pas
permis de révéler ces mystères. *D.* Combien
seras-tu d'années à rendre des Oracles? *R.* Plus
de mille ans. *D.* Où iras-tu en suite? *R.* Dans
la Bactriane & les pays voisins, pour honorer
aussi les Barbares, de ma présence. *D.* Les Ora-
cles de Claros de Delphes & de Didymé, sont-ils
de vrais Oracles? *R.* Ne desire point de sça-
voir les choses défendues. *D.* Que seray-je
après cette vie? *R.* Chameau, puis cheval, &
enfin Philosophe, & Prophète aussi grand qu'A-
lexandre. Voilà ce que contenoit ce beau Dia-
logue. Du reste, nostre Charlatan sçachant que
ce Prestre estoit amy de Lépidus, il le voulut
persuader par vn Oracle de le quitter, comme
Lépidus estant menacé de mort cruelle. Car
il craignoit Epicure & ses Sectateurs, com-
me mortels ennemis de ses impostures, & faillis
vn iour à perdre vn Epicurien qui eut la har-
dieffe de luy reprocher qu'il auoit fait mourir
plusieurs innocens par vn faux Oracle; ce qui
arriua de la sorte. Il auoit conseillé à vn hom-
me du pays d'accuser ses esclaves deuant le Gou-
uerneur de la Province, comme coupables de la
mort de son fils, qui nauigant sur le Nil, en

*Jusqu'aux
casarates*

remontant vers sa source, se laissa persuader d'al-
ler iusqu'aux Indes, sans en rien mander à ses

gens qu'il auoit laissez à Alexandrie. Comme ils virent donc qu'ils n'entendoient point de ses nouuelles, ils crurent qu'il estoit mort, & retournèrent vers le pere, qui les acusa comme j'ay dit, deuant le Proconsul de la Galacie, à la persuasion de l'Oracle, & les fit condamner à mort. Sur ces entrefaites le fils revint qui iustifia leur innocence, mais il n'y auoit plus de remède. Nostre Prophète donc ne pouuant souffrir ces iustes reproches, commanda à ceux qui estoient présens de lapider l'accusateur, s'ils ne vouloient estre ses complices; & ils l'eussent fait, sans vn certain Démonstrateur qui estoit alors en ces quartiers, qui l'embrassant le sauua. Pour moy ie ne l'eusse pas trop plaindre; car pourquoy hazarder sa vie pour détromper des sots qui ne méritent pas de l'estre. Voila comme se passa cette affaire. Du reste, la veille que cet imposteur vouloit rendre ses réponses, il apelloit par ordre tous ceux qui auoient présenté leurs demandes; & vn Héraut luy crioit à haute voix, s'il vouloit rendre les Oracles; Alors s'il répondoit du sanctuaire à quelqu'un qu'il allast à la malheure, personne ne vouloit plus recevoir cet homme-là, si communiquer avec luy; on luy refusoit toute assistance, & il falloit qu'il vuidast le pais. Il fit vne autre chose, c'est qu'ayant trouué le liure qui contient les principaux dogmes d'Epicure, qu'il

est vne des plus belles piéces de l'antiquité, & qui
 purge mieux vne ame de ses defauts, que toutes
 les cérémonies de la purification. Car non seu-
 lement elle nous guérit de nos passions, mais elle
 nous déliure de toute superstition, & des vains
 fantômes qui nous épouuaient. Ayant donc
 trouué ce liure, comme i'ay dit, il le brûla pu-
 bliquement, après auoir debité vn Oracle qui
 le commandoit, & ietta les cendres dans la mer.
 Escoute maintenant le plus impudent de tous
 ses mensonges. Comme il eut entrée à la Cour
 par le moyen de son gendre Rutilianus, il en-
 uoya vn Oracle à l'Empereur Marc-Aurèle qui
 faisoit la guerre en Alemagne, par lequel il luy
 commandoit de ietter deux lions dans le Danu-
 be avec plusieurs cérémonies, sur l'assurance
 d'vne paix prochaine qui seroit précédée par
 vne insigne victoire. Ces lions trauersant le
 fleuve furent tuez par les ennemis, & incont-
 inent après les Romains furent défaits par des
 Barbares, & faillirent à perdre Aquilée après
 auoir perdu plus de vingt mille hommes. Mais
 le galant pour se sauuer se seruit de l'artifice
 d'Apollon contre Crésus, & dit qu'il auoit bien
 prédit la victoire; mais qu'il n'auoit pas ajouté
 de nom du vainqueur. Cependant, comme on
 acoût à luy de tous costez, & que la petitesse
 de la ville où il estoit, ne pouoit pas contenir

*Aux Qua-
 des & aux
 Marco-
 mans.*

vnē si grande multitude, & encore moins la nourrir, il inuenta des Oracles de nuit, car c'est ainsi qu'on les nommoit; ce qui se faisoit en cette sorte. Après auoir receu les demandes il se couchoit dessus, & estoit auerty la nuit en songe, à ce qu'il disoit, de la réponse qu'il deuoit faire, qui estoit toujours, ou ambiguë, ou obscure, particulièrement quand la demande estoit bien cachetée. Car sans courre fortune de decouurer sa fourbe en voulant leuer le cachet, il répondoit tout ce qui luy venoit à la fantaisie, croyant que sa réponse estoit plus Oracle de la sorte, outre que cela estoit de grand reuenu. Car il auoit auprès de luy des Interprètes, qui pour le grand profit qu'ils faisoient, luy donnoient chacun tous les ans vn talent de récompense, au lieu de recevoir de luy quelque apointement. Quelquefois lors qu'il n'y auoit personne pour le consulter, il forgeoit des Oracles pour étonner les sots, comme celuy qui dit, *Cherche l'esdane en qui tu te confies le plus, car pour vengeance de ce que tu as cueilly sa fleur, il souille ta couche; & de peur que tu ne le decouures, sa femme & luy te préparent du poison, & l'ont caché sous son cheuet, dequoy ta seruante Calypso est complice.* Qui est le Démocrite qui n'y eut esté trompé, après tant de circonstances; mais il s'en fût moqué aussi-tost lors qu'il eût decouvert la fourbe. Si on l'interrogeoit en langue étrangere,

étrangere, il diferoit fa réponse pour la pouuoir faire en la langue mesme ; & quand il n'auoit personne en main pour cela, il répondoit en la sienne, comme il fit vne fois lors qu'il dit, *Retourne en ton pais ; car celuy qui t'a enuoyé a esté tué aujourd'huy par son voisin Dioclés, & les assassins sont pris.* Escoute maintenant quelques Oracles qu'il m'a rendus à moy-mesme. Vn iour que ie m'estois enquis du Dieu par vne demande bien cachetée, si son Prophète estoit chauue, il me répondit par vn Oracle de nuit, *Malach fils de Sabardalach estoit vn autre Atis.* Vne autre fois ayant écrit vne mesme demande en diuers billets, qu'on luy porta de diuers lieux afin qu'il ne se défiast de rien, il m'ordonna à l'vn de me froter de Cytmide & de la rosée de Latone ; ayant esté trompé par celuy qui luy porta le billet, qui luy dit que ie cherchois vn remède pour le mal de costé. Cependant ie luy demandois quelle estoit la patrie d'Homère. En vn autre sans auoir plus d'égard à Homère ni à sa patrie, il me défendit d'aller par mer, pour auoir esté trompé de mesme, par le valet qui presenta le billet, qui luy dit que ie m'enquerois du chemin que ie deuois tenir pour retourner en Italie. Ie fis plusieurs autres inuentions pour decouurir son imposture, comme entr'autres de ne mettre dans le billet qu'une demande, & le payer comme s'il y en

eust eu plusieurs ; car il rendoit autant d'Oracles qu'on en auoit payé , qui n'auoient aucun rapport entr'eux ni avec la demande. Cependant comme il eut appris la fourbe, & que i'auois essayé de détourner Rutilianus de son mariage, il conceut vne haine mortelle contre moy, & luy répondit par vn Oracle, comme il le consultoit touchant ma personne, *Que i'aymois les beaux garçons & les plaisirs défendus*. Mais l'estant allé voir depuis en la compagnie de deux soldats que le Gouverneur de la Prouince qui estoit de mes amis m'auoit donnez, de peur qu'on ne me fist quelque outrage ; si-tost qu'il eut pris ma venue il m'enuoya prier de l'aller trouuer, & me receut tres-ciuilement ; Toutefois comme ie le haïssois à cause de ses impostures, ie luy mordis la main de dépit lors qu'il me la donna à baiser, ce qui faillit à me faire étrangler par ceux qui estoient présens , d'autant plus que ie le saluay par son nom, sans le traiter de Prophète. Mais pour luy, il suporta doucement cette injure, & dit qu'il vouloit montrer que son Dieu sçauoit apriuoiser les esprits les plus fatouches ; puis ayant fait retirer tout le monde, il se plaignit à moy de l'aduis que i'auois donné à Rutilianus, & dit que i'auois tort de choquer vn homme qui pouuoit faire ma fortune. Il se sembla de prêter l'oreille à ce discours, pour me sauuer

On. pour
m'acom-
pagner
usqu'à la
mer.

du danger qui me menaçoit, & sortis assez bien d'auec luy, ce qui estonna encore plus toute l'assistance. En suite voulant m'embarquer, il m'enuoya diuers présens, & me fournit vne barque & des rameurs, ce que ie crus qu'il faisoit pour acheuer de me gagner par cette faueur; mais lors que ie fus en pleine mer & que ie vis le Pilote qui pleuroit & qui contesloit avec les matelos, i'entray en quelque défiance, d'autant plus que ie n'auois qu'un de mes gens avec moy, ayant renuoyé les autres à Amastris avec mon pere. Je m'enquis donc du sujet de leur différent, & il me dit qu'estant déjà vieil & ayant toujours vécu en homme de bien, il ne vouloit pas sur la fin de ses iours se souiller d'une meschante action, & exposer sa femme & ses enfans après sa mort à la vengeance diuine. Et comme ie le pressois dauantage, il auoua qu'il auoit ordre de me ietter dans la mer. Sur cet auis ie mis pied à terre à Egiale dont Homère fait mention dans son Poëme, & y trouuay des Ambassadeurs du Bosfore qui alloient en Bithinie de la part du Roy Eupator, porter le tribut qu'il paye tous les ans à l'Empereur; si bien que leur ayant conté mon auanture, ils me donnerent place dans leur vaisseau, & me rendirent sans danger à Amastris. Depuis cela ie luy déclaray vne guerre ouuerte, & estois sur le point

de me porter pour dénonciateur contre luy, avec plusieurs autres, du nombre desquels estoient les disciples du Philosophe Timocrate d'Héraclée; mais le Gouverneur de la Prouince me pria instamment de n'en rien faire, & me dit que quand j'aurois découuert toutes ses impostures, il estoit trop amy de Rutilianus pour en faire la punition. Mais pour acheuer toute son histoire, quelle insolence fut-ce à luy de demander à l'Empereur qu'il changeast de nom à sa ville, & la nommast Ionopolis, & qu'on fist des medailles où la figure du serpent fust empreinte d'un costé, & la sienne de l'autre, avec les armes d'Esculape, & la faux de Persée, dont il se disoit descendu du côté de sa mere. Enfin, après auoir prédit qu'il mourroit d'un coup de foudre comme Esculape, à l'âge de cent cinquante ans, il périt miserablement auant qu'il en eut soixante & dix, d'un vlcere puant, à la jambe, qui luy gagna le petit ventre, digne fin du fils de Podalire. Ce fut alors qu'on reconnut qu'il estoit chauue, en luy apliquant quelques remedes sur la teste pour en apaiser la douleur. C'est la catastrophe du Charlatan, qui fut un iuste suplice de ses crimes. Il ne restoit plus qu'à luy faire un Epitaphe & luy donner un successeur digne de luy; mais ceux de sa Secte s'en estant remis à Rutilianus, il se reserua le don de prédire quand il seroit

*Ou, la ha-
spe.*

mort, sans vouloir rien ordonner du reste. Il y auoit parmy eux vn vieux Medecin nommé Pétus qui faisoit en cela vne chose indigne de son âge & de sa profession. Voila l'abregé de la vie de cet imposteur, que i'ay entreprise pour contenter ta curiosité & venger l'honneur d'Epicure; outre que cela pourra seruir à en détromper plusieurs à qui il auoit imposé durant sa vie. Je n'ay pû refuser cela à ton amitié, ni à l'estime que ie fais de ta vertu, sans parler de ta haute suffisance, & de l'amour que tu-as pour la verité.



CHAPITRE DE LA DANCE.

DE LA DANCE.

DIALOGUE

DE CRATON ET DE LYCINUS.

C'est une Apologie de la Dance, & particulièrement des Ballets.

LYCINUS. **C**OMME tu-as condamné la Dance par vn long & graue discours, & as dit qu'elle estoit plus digne de la molesse des femmes que du courage mâle des hommes, nous acusant d'employer beaucoup de temps & de peine en des choses de néant ; l'en veux entreprendre la ~~défense~~, & te faire voir combien tu-és ~~éloigné de la raison~~, de blâmer ainsi vne des ~~plus douces choses de~~ la vie. Mais il te faut pardonner, si ~~faisant~~ profession d'une vertu morne & austère, ~~tu~~ ne sçais ce que c'est des diuertissemens qui relaschent l'esprit.

CRATON. Je m'étonne, Lycinus, de ce qu'estant né homme & ayant quelque teinture des bonnes Lettres, tu quites l'entretien des Sçauans & les occupations des Sages, pour voir dancer vn baladin, au son de la flûte ou de la lyre, avec des postures lasciuës & des contenance deshon-

nestes, & representer les amours & les auantures de quelque efféminé comme luy, ou de quelque débauchée, qui font des choses indignes d'un honneste homme. Cela me fit pitié lors que j'ayris que tu te donnois tout entier à ces spectacles, & quitois l'estude des Anciens & des Philosophes, pour demeurer assis tout le iour à contempler des choses vaines & ridicules, côme si tu te faisois chatouiller l'oreille avec vne plume. Car si tu aymes les diuertissemens, ne vaudroit-il pas mieux entendre la Musique ou plutôt la Tragédie & la Comédie, qui relâchent l'esprit avec quelque sorte d'instruction. Tu aurois bien de la peine à te défendre deuant des Iuges graues & séuères, & ie te conseilerois plustost de le nier tout à plat que de t'embarasser dans vne honteuse Apologie. Il y va certes de ton honneur & du mien, de te déliurer de l'enchantement de ces Sirènes, qui dressent des embusches aux yeux & non pas aux oreilles comme les autres, & de t'enleuer comme Vlysse fit ses compagnons, qu'un doux poison arrestoit chez les Lotophages.

LYCIUS. Que tu-és deuenu séuère, Crazon? mais tes comparaisons ne sont pas bien iustes. Car la mort ou quelque chose de pire estoit la peine de ceux dont tu parles; mais outre le plaisir que ie reçois de la douceur des spectacles, qui est comme vn festin qu'on fait à mes

yeux , i'en reuiens toujourns au logis plus sage
& plus sçauant.

C R A T O N. Tu-és d'vne étrange humeur de
faire gloire d'vne chose dont tu deurois rougir
de honte. Ie te compare à ces malades desesperez,
qui ne croient pas seulement estre malades.

L Y C I N V S. Dy-moy, Craton, condamne-
tu ces choses-là sur le raport de la Renommée,
ou si tu les as veuës toy-mesme; car il n'est pas
iuste de blâmer ce qu'on ignore.

C R A T O N. C'est iustement ce qu'il me
faudroit avec ma mine graue & mes cheueux
blancs, de demeurer assis tout le iour parmy de
ieunes gens & des femmes, à voir dancer vn bou-
fon, & applaudir à vn baladin.

L Y C I N V S. Ie te pardonne de n'aymer pas
vn plaisir dont tu n'as iamais goûté; mais ie ne
te pardonne pas de le condamner si absolument
sur le raport d'autrui. Que si tu veux te pré-
ter à moy pour quelques heures, & relâcher vn
peu de ta grauité , ie m'assure de te rendre ce
plaisir si familier qu'il ne se dancera point de
balets que tu n'aïlles long-temps auparauant re-
tenir place pour les voir plus à ton aise.

C R A T O N. Il faudroit pour en venir là que
i'eusse bien fait banqueroute à l'honneur & à la
vertu. I'ay pitié certes de te voir dans vn si
grand abandonnement, que de mettre ta félicité
en des

en des choses infames & deshonneſtes.

LYCINVS. Veux-tu que laiſſant à part toutes ces injures , ie t'entretienne du profit & du plaifir qu'il y a à cet exercice, où l'eſprit & les yeux trouuent dequoy ſe diuertir ſi agréable-ment, ſans parler des oreilles qui demeurent char- mées par la douceur de la muſique.

CRATON. Je n'ay pas le loisir d'entendre diſcourir vn furieux qui fait vanité de ſa fureur; ſi tu veux toutefois ie demeureray là par com- plaifance, tandis que tu parleras, pourueu que tu vueilles parler comme ſi perſonne ne t'écou- toit.

LYCINVS. Je ne demande que cela; ie te feray bien-toſt voir que la Dance n'eſt pas vne choſe ſi extrauagante que tu t'imagines. Premié- rement, il ſemble que tu ignores qu'elle eſt auſſi ancienne que le monde, & qu'elle a pris naiſ- ſance avec l'Amour. Témoin le bal meſuré des *Le plus ancien des Dieux.* Aſtres, & les diuerſes conjonctions des Eſtoiles fixes & errantes. Car c'eſt du branle des Cieux & de leur harmonie qu'a pris naiſſance cet Art diuin, qui s'eſt augmenté avec le temps, & a aquis maintenant ſa perfection. On dit que Rhéa fut la première qui ſe plut à cet exercice, *Curétes, Corybantes.* & qu'elle l'enſeigna à ſes Preſtres tant en Crète qu'en Phrygie. Et cette inuention ne luy fut pas inutile; car en ſautant & danſant ils ſauuèrent

la vie à Iupiter , que son pere vouloit dévorer; si bien que le Monarque des Cieux doit son salut à la Dance ; mais c'estoit alors vn exercice militaire qui se faisoit en frapant des épées & des jauelots contre les boucliers. En suite les plus honnestes gens la cultiuèrent en Crète, de sorte qu'elle deuint le passe-temps non-seulement du peuple, mais des personnes de condition. Aussi est-ce par forme de louange qu'Homère appelle Mérion bon danseur. Car il y fut si sçauant qu'il en estoit estimé non-seulement des Grecs mais des Troyens, parce que ie croy qu'il en auoit meilleure grace sous les armes, & que cela redoubloit son adresse & son agilité. Je pourrois aléguer plusieurs autres excellens danseurs de ce temps-là ; mais ie me contenteray de Pyrrhus qui inuenta la Pyrrhique, qui est vne Dance qui se fait avec les armes, & qui l'a rendu plus célèbre que sa beauté ni sa valeur. Les Lacédémoniens qui ont esté les plus illustres de toute la Grèce, après auoir appris cet Art de Castor & de Pollux, le cultiuèrent avec tant de soin, qu'ils n'alloient à la guerre qu'en dansant au son de la flûte ; de sorte qu'on peut dire qu'ils doiuent vne partie de leur gloire à la Dance & à la Musique. Aussi leur jeunesse ne s'y exerçoit-elle pas moins qu'aux armes, & la Dance finissoit tous leurs exercices. Car alors vn iouëur de

flûte se mettant au milieu d'eux , commençoit le branle en ioüant & dansant, & ils le suiuient en bel ordre, avec mille postures guerrières & amoureuses. La chanson mesme qu'ils chantoient empruntoit son nom de Venus & de l'Amour, comme s'ils eussent esté de la partie. Il y en auoit vne autre qui disoit , *Auancez-le pied, mes enfans, & trépiegez à qui mieux mieux*, comme si elle eust voulu donner des préceptes de ce bel Art. La mesme chose se pratiquoit à la dance qu'ils apelloient *Hormus*, qui estoit vn branle composé de filles & de garçons, où le garçon menoit la dance avec des postures massés & bel-liqueuses, & la fille le suiuiot avec des pas plus doux & plus modestes, comme pour faire vne harmonie de deux Vertus, la Force & la Temperance. Ils auoient encore vne autre dance qui se faisoit nu-pieds ; sans parler de celle qu'Homère représente dans le Bouclier d'Achile, à quoy Dédale exerce la belle Ariadne, & des deux sauteurs ou baladins qui sont à la teste, qui font des sauts périlleux. Vne autre troupe de jeunes gens dance encore au mesme endroit à vne noce, comme si l'on n'eût pû rien dépeindre de plus excellent dans ce Bouclier que ce diuin exercice. Pour les Phéaques ie ne m'estonne pas qu'il les fasse plaie à la Dance, puis-qu'il représente en leur personne vne vie délicieuse ; Aussi est-ce ce

Où, le
combat.

qu'Ulyſſe admire principalement, que leur adreſſe en ce poinct. Les Theſſaliens en faiſoient tant d'eſtat, que leurs principaux Magiſtrats en empruntoient le nom; & s'apelloient *Proorqueſtes*, comme qui diroit *qui mènent la Dance*. Car cette inſcription ſe lit encore ſous leurs ſtatües, auſſi bien que cellecy, *A l'honneur d'un tel pour auoir bien dancé au combat*, c'eſt à dire, pour auoir bien fait à la bataille. Je paſſe ſous ſilence les feſtes & autres telles ſolemnitez qui ne ſont iamais ſans dance, pour auoir eſté inſtituées par d'excellens Danſeurs & Muſiciens, comme Orphée, Muſée, & quelques-autres de ce temps-là, qui ne croyoient pas qu'on pût eſtre initié dans les myſteres, ſans la Dance & la Muſique. Je ne parle point auſſi des Orgyes, pour ne point diuulguer les myſteres de Baccus; mais tout le monde ſçait qu'on appelle *deſſauter* quand on les réuèle. En Délos on ne fait point de ſacrifices ſans la Dance & la Muſique, & l'on voit des Chœurs de jeunes garçons, où les principaux mènent la Dance au ſon de la flûte ou de la lyre; ce qui a fait donner ce nom là à leurs chanſons. Mais pourquoy parler des Grecs, puis-que les Indiens meſmes adorent le Soleil, non pas en baiſant la main comme nous adorons les Dieux, mais en danſant, comme s'ils vouloient imiter par là le branle de ce bel Aſtre. Et ils n'ont

point d'autre culte de la Diuinité; car cela se fait au coucher & au leuer du Soleil. Les Ethiopiens vont au combat en dansant, & auant que de tirer leurs flèches qui sont rangées autour de leurs testes en forme de rayons, ils sautent & dansent pour estonner l'ennemy. Passons maintenant en Egypte, où la fable de Protée représente vn excellent danseur qui faisoit mille postures différentes, & dont le corps souple & l'esprit ingenieux scauoient tout contrefaire & tout imiter, si adroitement, qu'il sembloit deuenir ce qu'il imitoit. Il y a aparence aussi qu'Empouse ^{Fantôme ancien.} qui se changeoit en tant de formes estoit vne excellente danseuse. Mais il ne faut pas oublier la dance sacrée des Prestres de Mars, qu'on appelle pour cela *Saliens*, qui est vn Sacerdoce tres-auguste parmy les Romains, & tenu par les principaux de l'Empire. La fable mesme de Priape n'est pas éloignée de cette verité. Car les Bithyniens disent que c'est vn Dieu belliqueux, & comme ie croy l'vn des Titans, ou des Dactyles Idéens, qui ayant receu des mains de Iunon le Dieu Mars encore enfant, mais rustique & grossier, quoy que robuste & vigoureux; luy aprit la dance auant l'exercice des armes, comme si c'eust esté vn prélude de la guerre; Et pour récompense on luy consacre la disme des dépouilles qui sont vouées à ce Dieu. Toutes les festes

de Baccus, comme tu sçais, ne consistent qu'en saults & en dances; & c'est par là qu'il a dompté les Lydiens, les Tyrrhéniens, & les Indiens, nations tres-puissantes & tres-belliqueuses. Aussi les trois sortes de Dances les plus nobles, le Cordace, le Sicynnis, & l'Emmelie, ont pris leur nom des Satyres qui sont les Ministres de ce Dieu. Pren donc garde qu'il n'y ait de l'impiété à vouloir condamner vne chose si diuine & si mystérieuse, qui se pratique en l'honneur des Dieux & par les Dieux, & qui a pour Auteurs les Dieux mesmes, sans parler du plaisir & du profit qui nous en reuient. Mais ie m'étonne qu'un homme comme toy qui réuere Homère & Hésiode, ait la hardiesse de la condamner; car tu sçais l'estime qu'ils font de la Dance, & que celuy-cy la conte parmy les choses les plus agréables, comme l'Amour, la Musique, & le Sommeil, & luy donne le titre d'irrépréhensible, attribuant la douceur à la Musique qui est sa compagne inséparable. En vn autre endroit il la met en paralelle de la guerre, disant que les Dieux donnent aux vns la valeur, & aux autres l'adresse à chanter & à danser, comme si ces diuines qualitez estoient vn présent du Ciel; aussi faut-il aussi beaucoup de naturel pour y réussir. D'ailleurs, il semble auoir voulu distinguer par là toutes choses en deux, en la paix & en la guerre,

& faire la Dance & la Musique le symbole de la Paix. Hésiode comme tu sçais , dit qu'il a veu luy-mesme danser les Muses , au leuer de l'Aurore, autour d'une claire fontaine & de l'Autel de leur pere ; si bien que blâmer la Dance *Jupiter.* c'est presque s'ataquer aux Dieux. Socrate le plus sage de tous les hommes , au iugement des Dieux mesmes , n'a pas seulement loüé la Dance comme vne chose qui sert beaucoup à donner de la grace, mais l'a voulu apprendre en sa vieillesse , tant il admiroit cet exercice. Et veritablement il eust eu tort de le condamner, luy qui ne dédaignoit point de se trouver dans les assemblées des Musiciennes, & qui fréquen- *On. Bate-* roit la Courtisane Aspasia. S'il voyoit donc main- *lenfes.* tenant la Dance au point où elle est , car il ne ne l'a veüe qu'en son enfance , ie m'assure qu'il quitteroit tout pour cela, & que ce seroit la première chose qu'il feroit apprendre aux enfans. Mais il semble qu'en loüant la Comédie & la Tragédie, tu ayes oublié qu'elles ont chacune leur Dance particuliere, l'une le Cordax & quelque-fois le Sicynnis, & l'autre l'Emmelic. Toutefois, *Il a déjà* puis-que tu les as préférées d'abord à la Dance, *parlé de la* examinons-les ensemble. Quel spectacle est-ce de *Musique.* voir dans la Tragédie vn faquin monté sur des échasses, & chargé de quantité d'habits pour en *Cochurne.* paroistre plus gros aussi bien que plus grand,

représenter vn Héros ou vn Dieu , & bâiller avec vn grand masque comme s'il vouloit déuorer les spectateurs. Ce n'est pas tout, car il se contourne & se deméne comme vn furieux, & chante des complaints qui seroient supportables en la personne d'Hécube ou d'Andromaque ; mais quelle aparence de voir Hercule avec sa peau de lyon & sa massüe, fredonner ses trauaux sur vn Theatre. Ce que tu reprens donc en la Dance, en disant que c'est pluïstost le métier des femmes que des hommes, se peut mieux dire de la Tragédie & de la Comédie , où il y a touïours plus de femmes que d'hommes. Ajoûtez à cela les personnages ridicules que celle-cy affecte pour faire rire, & l'extrauagance de ses masques, au lieu que celuy du danseur, aussi bien que son habit, est plus séant & plus modeste, & il ne bâille pas aussi comme l'autre qui représente des Tragédies. Car autrefois vn mesme baladin chantoit & dançoit ; mais comme on vit que le mouuement empeschoit la respiration, on trouua plus à propos de faire chanter les vns & danser les autres. Pour le sujet de la Pièce il est commun au Balet & à la Tragédie , mais il y a plus de diuersité & de changement dans les Balets, & s'il faut ainsi dire plus d'érudition. Que s'il n'y a point en Grèce de prix étably pour cet exercice comme pour les autres

*Cela est
prouué par
la suite.*

autres , ie croy que c'est qu'on l'a trouué au dessus de la récompense, ou qu'on a cru qu'il y auoit quelque chose de diuin à cause de la Religion ; quoy que la plus illustre ville d'Italie, de celles qui ont tiré leur origine de la Grèce, l'ait *Calcide.* ajouté à ses jeux côme pour leur accomplissement. Je veux maintenant rendre raison pourquoy i'ay laissé à part plusieurs choses, afin qu'on ne croye point que ie l'aye fait par ignorance. Car ie sçay que d'autres deuant moy ont composé des liures sur ce sujet, où ils ont recherché curieusement toutes les sortes de Dances, avec leurs noms & leurs Auteurs, pour faire paroître leur lecture. Mais mon dessein n'ayant esté que de montrer le plaisir & l'vtilité qu'on peut tirer de cet exercice , particulièrement depuis le siècle d'Auguste, ie me suis contenté de parler des Dances les plus communes, sans rechercher pédantesquement celles qui ne sont plus en vsage, comme *le saut de la Gruë*, & autres semblables. Ce n'est donc pas par ignorance que ie n'ay rien dit de cette Dance Phrygienne qui se fait dans la débauche , où l'on voit sauter & gambader des païsans au son de la flûte, qui est vne Dance pénible & laborieuse, qui se pratique encore à la campagne , mais qui n'a rien de commun avec celle dont ie veux parler. Aussi Platon dans ses Loix aprouue les vnes & condamne les

autres, les diuisant en vtils, & agréables, & en bannissant les deshonnestes.

Voila ce que j'auois à dire touchant la Dance en général, sans m'estendre dauantage dans le particulier. Je représenteray maintenant les qualitez que doit auoir vn bon danseur, pour faire voir, que cet Art n'est pas des plus faciles. Car il faut que le Pantomime ou danseur de Ballet, qui est celuy dont i'entens parler, sçache plusieurs choses comme la Poësie, la Geométrie, la Musique, & la Philosophie mesme, quoy qu'il n'ait pas besoin des Ergo de la Dialectique. Il faut qu'il ait aussi le secret d'exprimer les passions & les mouuemens de l'Ame que la Rhétorique enseigne, & qu'il emprunte de la Peinture & de la Sculpture les diuerses postures & contenance, en sorte qu'il ne le cède point à Phidias ni à Apellés pour ce regard. Mais sur tout il a besoin de memoire; car il faut que comme Calcas il sçache le présent, le passé, & l'auenir, & qu'il les ait toujours prests en son esprit, pour les pouuoir représenter dans l'occasion. Mais il doit sçauoir particulièrement expliquer les conceptions de l'Ame, & decouurer les sentimens par les gesses & le mouuement du corps. Enfin, il doit auoir ce que Thucydide attribue à Périclés, le secret de voir par tout ce qui conuient, qu'on appelle le *Decorum*, afin de

s'en bien aquiter ; & avec cela estre subtil , inventif, judicieux, & auoir l'oreille tres-délicate. Pour la matière, l'histoire ancienne ou plustost la fable luy en fournit suffisamment. Il faut donc qu'il sçache tout ce qui s'est passé d'illustre depuis le Cahos & la naissance du monde, iusqu'à la Reyne Cleopatre, car cette Science embrasse toute cette étendue ; mais il doit représenter principalement les Fables les plus célèbres, Comme Saturne châtra son pere le Ciel, la bataille des Titans, la naissance de Vénus, celle de Iupiter, le larcin de sa mere, la suposition d'une pierre, la prison de Saturne, le partage des trois Freres, la réuolte des Géans, le larcin de Promethée & son suplice, la formation de l'homme, la force de l'un & de l'autre amour. En suite le mouuement de l'Isle de Délos, l'acouchement de Latone, le meurtre du Serpent, les embusches de Ticye, le milieu de la terre trouué par le vol des Aigles, le déluge de Deucalion, l'Arche où furent conseruées les reliques du genre humain, les pierres qui repeupleront le monde, le démembrement d'Iacchus, la fourbe de Iunon, l'embrasement de Séméle, les deux naissances de Baccus ; Tout ce qui se dit de Minerve, de Vulcan, & d'Eriethon, avec le différent touchant le pais d'Athènes, & le premier jugement de l'Aréopage. Puis toutes les Fables de ce pais-

là, & particulièrement les auantures de Cérés qui
Proserpine cherche sa fille, l'hospitalité de Céléc, l'inuention
 de l'Agriculture de Triptolème ; comme Icare
 planta le premier la vigne, la calamité d'Erigone ;
 tout ce que l'on conte de Borée & d'Orithye,
Egée. de Thésée & de son pere ; l'enléuement de Mé-
 dée & sa retraite en Perse , les filles d'Ereéthée
 & de Pandion , & tout ce qu'elles ont fait &
 souffert en Thrace. Il ne faut pas qu'il ignore
 aussi ni Phyllis ni Acamas , ni le premier rauis-
 sement d'Helène, ni l'entreprise de Castor & de
 Pollux contre la ville d'Athènes , ni la mort
 d'Hippolyte, ni le retour des Héraclides ; Car tout
 cela est de l'histoire d'Athènes , que j'ay déta-
 ché de son corps pour seruir d'exemple. Après,
 vient celle de Mégare , Nifus, Scylla, le cheueu
On, le flo- de pourpre , le passage de Minos , son ingra-
gues. titude enuers sa bienfaictrice. Puis Cithéron,
 les calamitez des Thébains & des Labdacides,
 le voyage de Cadmus , le Bœuf qui se couche,
 les dents du Serpent, les hommes qui en nâqui-
 rent, le changement de Cadmus en Dragon , la
 structure des murs de Thèbes au son de la lyre,
Niobé. la fureur de l'Architecte, la vanité de sa femme,
 sa punition , son deuil , son silence ; En suite les
 tristes auantures d'Actéon, de Penthée, & d'E-
 dipe ; Hercule & tous ses trauaux, avec le meurtre
 de ses enfans. Corinthe ne manque pas aussi

de sujets. Glauque, Créon, & deuant eux Bel-
lérophon & Sthénobée; le combat du Soleil &
de Neptune, la fureur d'Athamas, la fuite des
enfans de Nephélé par l'air sur vn belier, la ré-
ception que font les Dieux marins à Inon & à
Mélécerte. Après, l'histoire des Pélopidés; My-
cénes & tout ce qui s'y passe, & auparauant Ina-
cus, Io, Argus, Atrée, Thyeste, Erope, la Toison
d'or, les nôces de Pelops, le meurtre d'Agamem-
non, le suplice de Clytemnestre; Et plus haut
encore l'entreprise des sept Princes contre Thé-
bes, le recueil qu'on fait aux gendres fugitifs
d'Adraсте, l'Oracle qui fut rendu sur leur sujet,
la sépulture des morts interdite, & pour cela la
mort d'Antigone & de Ménécée. Ce qui s'est
passé à Nemée, Hypsipile & Arquémone, &
auant tout cela, la prison de Danaé, la naissance
de Persée, le combat qu'il eut contre la Gor-
gone, à quoy est atachée l'histoire d'Ethiopie,
Cassiopée, Andromède, Céphée, que la crédu-
lité des hommes a placez dans le Ciel après leur
mort. Il n'ignorera pas aussi l'histoire des deux
frères Danaüs & Egypte, & le mariage fraudu-
leux de leurs enfans. Lacédémone a les amours
d'Hyacinthe, où Zéphire est riuai d'Apollon;
le meurtre de ce beau fils d'un coup de palet, la
fleur issuë de son sang, & les caractères de dou-
leur qu'elle porte emprains, la résurrection de

Tyndare , fuiuię de la colere de Iupiter contre Esculape, le voyage de Pâris depuis le iugement des trois Deesses, l'acueil qu'on luy fit chez Ménélaüs, le rauissement d'Helène. Car l'histoire de Troye est iointe à celle de Sparte, & fournit de soy vne ample matière, puis-que tous ceux qui s'y sont trouuez, peuuent faire chacun vn sujet à part, que le Pantomime doit auoir présent, comme i'ay dit, à sa memoire, & particulièrement ce qui est ariué depuis le rauissement d'Helène, iusqu'au retour des Grecs, comme l'amour de Didon & les erreurs d'Enée. La fable d'Oreste n'est pas éloignée de ce sujet, & son auanture chez les Scythes; ni ce qui est arriué auparauant, ie veux dire la demeure d'Achile parmy des filles en l'Isle de Scyre, la folie supposée d'Vlysse, avec l'abandonnement de Philoctète. Toutes les erreurs de ce Héros, Circé, Calypso, Télégone, Eole & ses vents, avec le reste iusqu'à la mort des galans de Pénélope; Et deuant cela les embusches dressées à Pataméde, la colere de Nauplion, la fureur d'Ajax, & le naufrage de l'autre du mesme nom. L'Elide aussi n'en fournit pas moins, Enomaüs, Myrtille, Saturne, Iupiter, les premiers Athlètes des jeux Olympiques; Mais il y a vne grande moisson de fables en Arcadie, la fuite de Daphné, la vie sauuage de Calisto depuis sa grossesse, l'yurognerie des Centaures,

la naissance de Pan, les amours d'Alphée & son voyage sous mer en Sicile. Passant en l'Isle de Crète nous y trouuerons Europe, Pasiphaé, les deux Tauraux, le Labyrinthe, Ariadne, Phédre, Androgée, Dédale, Icare, Glaucus, la Prophécie de Polyide, Tale ce gardien d'airain de l'Isle. En Etolie on trouue Althée, Méléagre, Atalante, Dale, le combat d'Hercule contre le fleuve Achelois, la naissance des Sirènes, l'origine des Isles Equinades & leur habitation, lors que la fureur d'Alcmeon fut passée; Nessé, la jalousie de Déjanire, suiviue de l'embrasement d'Hercule sur le mont Oëta. La Thrace vient après, avec Orphée & sa mort, sa teste parlante & nageante sur sa lyre, Hémus, Rhodope, le supplice de Lycurgue; Puis la Thessalie qui a encore plus de sujets, Pélias, Iason, Alceste, la flotte des Argonautes, Argos & sa Carine parlante; les auantures de Lemnos, Aété, le songe de Médée, le démembrement de son frère, & le reste de ses traueses, puis Laodamie & Protésilas. Si vous repassez en Asie, vous rencontrerez Salmos & l'infortune de Polycrate, les erreurs de sa fille vagabonde, iusqu'en Perse; Sans parler des Fables plus anciennes, comme le babil indiscret de Tantale, l'épaule de Pélopos seruiue aux Dieux en vn festin, au lieu de laquelle ils en remirent vne d'ynoire. En Italie, l'Eridan, Phaëton

*C'est qu'il
portoit des
tables
d'airain.*

& ses sœurs changées en arbres, qui distillent l'Ambre. De là en Afrique, les Hespérides & le Dragon qui garde les pommes d'or, la fable d'Atlas ; puis en Espagne, Géryon, & l'enlèvement des bœufs d'Erythie. En Phénicie, Myrrha & la mort d'Adonis. Il faut que le Pantomime sçache aussi toutes les métamorphoses & les changemens en fleurs, en arbres & en bestes, & ceux de femmes en hommes, comme il en arriva à Cénée & à Tirésias. Il apprendra mesme les histoires plus récentes, tout ce qu'Antipater & Séleucus entreprirent pour l'amour de Stratonice. Quant aux mystères cachez des Egyptiens, il tâchera aussi de les faire comprendre par gestes, Epaphus, Osiris, & le passage des Dieux dans le corps des animaux ; mais particulièrement leurs Amours & leurs métamorphoses. En suite toute la tragédie des Enfers, le supplice des méchans & la cause de leurs peines, l'amitié de Thésée & de Pirithoüs conservée iusques-là. Enfin tout ce qu'ont inventé Homère, Hésiode, & les autres Poètes, & principalement les Tragiques. Voila vn petit abrégé d'une moisson infinie, pour ne rien dire des sujets nouveaux qu'on peut inventer. Il faut avoir, comme j'ay dit tout cela prest pour s'en servir au besoin, & le sçavoir exprimer parfaitement, sans qu'il soit besoin de Protocole ny d'Interprète.

préte. Enfin, comme disoit l'Oracle de la Pythie, il faut que le spectateur entende sans parler, tout de mesme que si l'on parloit. C'est ce qu'auoia le Philosophe Cynique qui condam- *Démétrius*
noit comme toy ce bel Art, & disoit que ce n'estoit qu'une suite de la Musique, à laquelle on auoit ajouté des gestes & des postures, pour faire mieux entendre ce qu'on ioüoit; mais qu'elles estoient le plus souuent vaines & ridicules, & qu'on se laissoit piper à la mine & à l'habit, aydez du geste & de l'harmonie. Alors vn illustre Pantomime du temps de Néron, qui auoit le corps excellent & sçauoit fort bien son mestier, le pria de ne le point condamner sans l'auoir veu, & faisant cesser les voix & les instrumens, représenta deuant luy l'adultère de Mars & de Venus, où estoit exprimé le Soleil qui les découuroit, Vulcan qui leur dressoit des embusches, les Dieux qui acouroient au spectacle, Venus toute confuse, Mars estonné & suppliant, & le reste de la Fable, avec tant d'artifice, que le Philosophe s'écria qu'il luy sembloit voir la chose mesme, & non pas sa représentation, & que cet homme auoit le corps & les mains parlantes. Mais puis-que nous sommes sur ce sujet, ie te veux raporter tout d'une suite le témoignage d'un barbare de ce temps-là. Car comme vn Prince de Pont fut venu à la Cour

de Néron pour quelques affaires, & qu'il eut
 veu ce fameux baladin dancer avec tant d'adres-
 se, qu'encore qu'il n'entendist rien de ce qu'on
 chantoit, il ne laissoit pas de comprendre tout,
 il pria l'Empereur en prenant congé de luy, de
 luy vouloir faire présent de ce Pantomime: Et
 comme Néron s'estonnoit de cette demande,
 C'est, dit-il, que j'ay pour voisins des Barbares,
 dont personne n'entend la langue, & celuy-cy
 servira de truchement, & leur fera entendre par
 gestes tout ce qu'il voudra. La perfection donc
 de cet Art est de contrefaire si bien ce qu'on
 iouë, qu'on ne fasse ni geste ni posture qui
 n'ait du rapport à la chose qu'on représente, &
 sur tout qu'on garde le caractère de la personne,
 soit Prince ou autre. Je te diray à ce propos le
 sentiment d'un autre Barbare qui voyant cinq
 masques & cinq habits préparez pour un ballet
 & ne voyant qu'un danseur, demanda qui feroit
 les autres personages; Et comme il eut appris
 qu'il les ioueroit tous luy seul, Il faut donc, dit-
 il, que dans un seul corps il ait plusieurs ames.
 C'est pour cela que les Romains les ont appellez
 Pantomimes, & on leur peut apliquer ce que
 dit le Poëte, *O mon fils, sois comme un Polype, pour
 prendre toute sorte de couleurs, & changer de face selon
 la diversité des affaires.* En un mot, cet Art fait
 profession d'exprimer les mœurs & les passions

*Qui imi-
 tent tous.*

des hommes, & de contrefaire tantost le joyeux tantost le triste, tantost le doux, tantost le colere, & les deux contraires presque en vn mesme moment. Les autres choses qu'on voit & qu'on entend sont vnes, c'est à dire ne représentent qu'une seule idée; mais le Pantomime est tout seul plusieurs choses, & il y a du plaisir à voir la multitude & la diuersité de son appareil, & comme on a joint au bruit des piez & des cymbales, les perfections de la Comédie & de la Musique. Dans les autres choses les fonctions du corps & de l'esprit sont différentes; mais icy elles sont vnes, & l'on n'y fait aucun geste qui n'ait sa raison. C'est pourquoy vn Ancien disoit que les Pantomimes auoient les mains sçauantes, & les alloit voir pour s'instruire; & vn autre Philosophe voyant dancer vn Balet, Grâns Dieux! dit-il, de quel plaisir m'estois-je priué iusqu'alors par trop de scrupule. Que s'il est vray ce que dit Platon qu'il y a trois parties dans l'homme, l'irascible, le concupiscible, & le raisonnable, le Pantomime les représente tous trois, l'irascible quand il contrefait le furieux, le concupiscible quand il fait l'Amant passionné, & le raisonnable quand il iouë vne passion modérée, ou plustost cette dernière qualité est répandue par tout, comme le sens de l'atouchement par tout le corps. D'autre costé, quand il a tousiours pour objet ce qui

*La flûte,
le chalumeau.
Ou, la bonne voix de
l'Acteur.
& le cœœur
des Musiciens.
Les bonax
Mysile-
mien.
Timocrate
son préce-
pteur.*

est beau pour ne rien faire au contraire, ne confirme-t-il pas l'opinion d'Aristote , qui met la beauté entre les biens ? On peut dire même que son silence a quelque chose de la Philosophie de Pytagore. Ajoutez à cela que cet Art rassemble en vn l'utile & le délectable , qui est le dernier point de perfection au jugement des plus Grans hommes, & l'utile y est d'autant plus utile, qu'il est ioint au délectable. Car combien ce spectacle est-il plus agréable que les autres, où l'on voit de jeunes gens s'entrebattre & se veautrer dans la bouë ou dans la poussière ; ce que l'on contrefait quelquefois dans les Balers, mais avec moins de danger & plus d'agrément. Car tous ces tours de souplesse, ces sauts , ces pirouettes, ces culebutes , & ces diuers mouvemens du corps, réjouissent ceux qui les voyent, & exercent ceux qui les font, rendant les membres plus souples & le corps plus vigoureux, qui est tout l'avantage qu'on peut tirer de la lutte & d'autres semblables exercices. Comment donc, cet Art ne seroit-il pas tres-loüable, qui exerce en même temps le corps & l'esprit, contente les yeux & les oreilles, à l'ayde de la Poësie & de la Musique, & instruit les spectateurs. Car qui a-t-il de plus doux, de plus aymable, & de plus mélodieux tout-ensemble que la voix jointe au chalumeau & à la flûte ? Qu'y a-t-il de plus

plein d'instruction que les Fables anciennes, au récit desquelles vous voyez tout le théâtre agité d'amour ou de haine, de dépit ou de colère, d'horreur ou de compassion. Je ne parle point de la force & de l'adresse du Pantomime, qui est vn chef-d'œuvre, & vne chose aussi rare que de trou-^{On, son-}
^{pleffe.}uer en vne mesme personne la douceur & la majesté. Quant aux perfections du corps, ie desire, que selon la manière de Polyclète, le Pantomime ne soit ni trop grand ni trop petit, ni trop gras ni trop maigre, comme le témoignèrent vn iour ceux d'Antioche, qui se connoissent fort bien en ces choses. Car comme vn petit homme leur représentoit Hector, ils demandèrent tout haut quand Hector viendrait, & que ce n'estoit-là qu'Astianax. Vne autrefois qu'un grand homme représentoit Capanée sous les murs de Thèbes, ils dirent qu'il n'auoit que faire d'échelle pour prendre la ville, parce qu'il estoit plus haut que les murailles : A vn gros homme qui s'efforçoit de sauter, ils crièrent qu'il prist garde de ne pas rompre l'échafaut : Et à vn maigre & défait qu'il songeât à se guérir, & non pas à danser. Railleries pleines d'instruction, & qui font voir que des peuples entiers ont aymé cet exercice, & en ont reconnu les défauts & les perfections. Il faut encore que le Pantomime ait le corps ferme & souple tout-

ensemble, pour se pouoir arrester tout court & tourner en vn instant, ce qu'il a de commun avec le luteur, comme il prend de l'Orateur la geste, & participe ainsi des vertus d'Hercule, de Pollux & de Mercure. Hérodote dit que les yeux sont plus fideles que les oreilles, parce qu'on croit plustost ce qu'on voit que ce qu'on oit; mais icy, il faut le jugement de l'un & de l'autre. Du reste, ce spectacle touche tellement, qu'un Amant s'y peut guérir de sa passion, & un mélancolique de sa tristesse; & il est si naturel qu'on y pleure & qu'on y rit selon les diuers sujets qu'on représente. Ceux du Pont & d'Ionie sont tellement touchez de la fable de Baccus, quoy qu'elle soit ridicule, que toutes les fois qu'on la iouë, ce qui arrive souuent, ils passent les iours entiers à voir sauter des Titans, des Satyres, & des Corybantes, & les principaux se piquent plus d'estre les Acteurs de ces fadaïses, que de leur noblesse ou de leur dignité. Après auoir veu les vertus du Pantomime, considérons maintenant ses defauts; j'ay déjà dit ceux du corps, voicy les autres. Plusieurs font des contre-temps, & ne prennent pas bien la cadence. Quelques-uns se troublent en dansant, & déçus par la ressemblance, représentent vne chose pour l'autre, comme celuy qui confondoit les calamitez de Thyeste avec l'histoire de Saturne, à cause

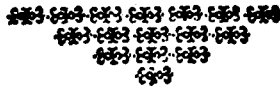
qu'elles ont du raport , & que l'un & l'autre mange les enfans ; & celle de Glaucé & de Sémelle à cause du feu dont l'une & l'autre est consumée. Mais l'Art n'est pas responsable des fautes de l'artisan , & il faut blâmer ceux qui péchent contre les règles, & louer ceux qui les gardent. Le Pantomime donc doit avoir toutes les parties que j'ay dites ; mais il faut pour bien faire , que chacun se reconnoisse dans la diversité des personnages qu'il représente, & se pense voir en luy comme en un miroir. Car alors on ne se peut contenir d'aise , & l'on rencontre ce qui est si difficile à trouver, de se connoître soy-mesme , si bien qu'on revient du spectacle tout instruit de ce qu'on doit faire & de ce qu'on doit éviter. Il doit prendre garde sur tout à garder la bien-séance, sans s'emporter trop avant. Car il y a un vice de trop d'affectation comme dans l'éloquence, lors qu'on passe la mesure des choses qu'on veut représenter, & qu'on fait trop grand ou trop petit , ce qui doit estre petit ou grand. C'est ainsi qu'un illustre Pantomime de mon temps , jouant Ajax le furieux , s'emporta de sorte, qu'on eût dit qu'il ne contrefaisoit pas le furieux, mais qu'il l'estoit. Car il déchira les habits d'un qui frapoit du pied devant luy avec des souliers de fer, selon la coutume, pour faire plus de bruit , & arrachant l'instrument d'un

Musicien en donna vn tel coup sur la teste à ce-
luy qui représentoit Vlysse, qu'il l'eût assommé
sans le chapeau qui retint le coup. Cependant, le
peuple qui ne sçait point garder de bornes estoit
si rauy de cette extrauagance, qu'il faisoit cent
postures ridicules comme s'il eût esté fou luy-
mesme, tant l'autre luy auoit bien imprimé la
passion qu'il représentoit. Mais les honnestes
gens rougissoient de ces folies, quoy qu'ils tâ-
chassent de les excuser. Il fit plus; car il s'en
alla du lieu où il estoit, iusqu'au siège des Sé-
nateurs, & s'assit entre deux Consulaires, à qui il
fit appréhender avec raison, qu'il ne les prit pour
les moutons d'Ajax, & qu'il ne deuint fou tout
de bon en le contrefaisant. Et certes dès qu'il
fut reuenu de son transport il en eut tant de re-
gret qu'il en tomba malade; & comme on le
vouloit obliger à redancer ce Balet, il dit que
les plus courtes folies estoient les meilleures, &
qu'il se contentoit d'auoir esté fou vne fois en
sa vie. Ce qui le fâcha le plus, c'est qu'un de
ses riuaux représenta en suite le mesme sujet sans
tomber dans la mesme faute, ni sortir des bor-
nes de la représentation, ce qui fut aprouué de
tout le monde. Voila ce que j'auois à dire pour
iustifier ma passion. Que si tu veux vn iour
prendre part à ce diuertissement, tu n'en seras
pas peut-estre moins touché que moy, & tu ne
te plaindras

te plaindras pas comme Circé fit à Vlyffe que ses charmes ayent esté impuissans pour toy ; Au contraire, ton esprit en sera tout transporté, & tu feras si amoureux de ce doux poison, que tu n'en voudras pas faire part aux autres. Mais au lieu de te métamorphoser en animal , il te rendra plus excellent ; car comme la verge de Mercure, il éveille ceux qui dorment.

C R A T O N. Cela m'est déjà arriué ; car il me semble que tu m'as dessillé les yeux, & que ie commence à voir & à entendre ce que i'auois ignoré iusqu'à présent. Souuien-toy donc de me prendre toutes les fois que tu iras au théâtre , afin que i'aye part aussi bien que toy , au plaisir & à l'vtilité qu'on peut tirer d'un si agréable diuertissement.

Il y a icy un Dialogue intitulé Lëxiphanés, contre ceux qui parlent un langage qu'on n'entend point , ou, comme nous disons, Phœbus & Galimatias. Mais outre que le Phœbus de nostre langue ne se raporte point à celuy de ce temps-là , ce Dialogue est si obscur que les plus Doctes mesmes n'y voyent goutte ; c'est pourquoy ie ne l'ay point traduit.



Dddd

L'EVNVQVE, OV PAMPHILE.

DIALOGVE

DE PAMPHILE ET DE LYCINVS.

*C'est une dispute de deux Philosophes Péripatéticiens
pour une chaire de Professeur, dont on veut exclure
l'un à cause qu'il est Eunuque.*

PAMPHILE. **Q**V'AS-TU à rire Lycinus? Quoy que tu sois bien gay de ton naturel, il faut qu'il y ait quelque chose d'extraordinaire.

LYCINVS. Tu riras plus que moy lors que tu sçauras le plaissant procès qui est entre deux Philosophes.

PAMPHILE. Cela est déjà ridicule, que des Philosophes ayent procès ensemble; & quand il seroit vray, cela ne deuroit point troubler la tranquillité de leur esprit, ni émouuoir leurs passions.

LYCINVS. Ils sont bien éloignez de cela; car ils se sont dit l'un à l'autre mille injures.

PAMPHILE. Est-ce pour quelqu'une des choses qui sont controuersées entr'eux, ou si c'est quelque nouveau différent?

L'EVNVOQE, O V PAMPHILE. 579

LYCINVS. Ce sont deux Philosophes de mesme Secte qui disputent publiquement avec aigreur, en la présence des principaux de Rome, deuant lesquels ils deuroient rougir de la moindre faute.

PAMPHILE. Dy-moy quelle est leur dispute, afin que i'en rie à mon tour, sans me tenir plus long-temps en haleine.

LYCINVS. Tu sçais que l'Empereur a fondé quatre chaires de Philosophie pour l'instruction de la jeunesse, & il s'agissoit de receuoir vn Professeur dans celle des Péripatéticiens qui est vacante.

Des Stoïciens, des Platoniciens, des Epicuriens, &c.

PAMPHILE. Je le sçay; car celuy qui l'estoit est mort depuis quelques iours.

LYCINVS. Voila l'Heleine pour laquelle ils combattoient; & il n'y auroit pas dequoy le trouuer étrange, n'estoit qu'il ne sied pas bien à des Philosophes qui preschent le mépris des richesses, de se battre pour du reuenu, comme s'il s'agissoit de défendre la Religion ou le sepulcre de leurs Ancestres. Car ce qu'ils considéroient icy n'estoit pas l'instruction de la jeunesse, mais deux mille cinq cens liures de rente.

PAMPHILE. Mais les Péripatéticiens ne tiennent pas les richesses indifférentes, & les mettent hardiment entre les biens.

LYCINVS. Il est vray; Si bien qu'on peut

dire qu'ils combattoient pour la défense de leurs loix & de leurs coutumes : mais il y a du particulier dans la dispute, qui la rend bien agréable. Plusieurs Champions se sont présentez en ces jeux funébres ; mais les deux principaux qui paroissoient deuoir remporter le prix, comme égaux en force & en valeur, estoient le vieux Dioclès & l'Eunuque Bagoas. Le combat a commencé par des escarmouches assez légères, où chacun a soutenu la doctrine de son maistre, sans que pas vn ait eu l'avantage. Mais à la fin Dioclès laissant là son Aristote, a tourné toutes ses forces contre son ennemy & s'est mis à le décrier, & à recueillir ses défauts ; & l'autre pour se reuancher, en a fait autant.

PAMPHILE. Je ne le trouue pas étrange ; car il faut auoir égard aux mœurs aussi bien qu'à la doctrine, dans l'institution de la jeunesse ; & si i'en estois cru, on préféreroit le plus homme de bien au plus habile.

LYCINVS. Je suis de mesme sentiment. Mais ce qui a fait rire la compagnie, c'est qu'après s'estre bien dit des injures l'un à l'autre, Dioclès a reproché à son compagnon qu'il n'estoit pas digne de philosopher, parce qu'il estoit Eunuque, & à plus forte raison de remporter le prix proposé aux Philosophes ; & que si l'on faisoit bien, les Eunuques seroient exclus

non-seulement de toutes les charges publiques, mais des mystères des Dieux & des Assemblées, comme des monstres dont la rencontre seule est funeste. Il s'est donc fort étendu là-dessus, & a reproché à l'autre qu'il n'estoit ni mâle ni femelle, qui est vn prodige dans la Nature.

P A M P H I L E Voila vn crime tout nouveau, qu'un autre appelleroit vn mal-heur; mais qu'a répondu Bagoas à vne si grande objection? car la chose commence déjà à me faire rire.

L Y C I N V S. Il est demeuré long-temps sans parler, soit que ce fût de honte, ou de crainte; car on dit que les Eunuques sont plus sujets à ces passions que les autres, & sa confusion paroissoit visiblement sur son visage; Mais à la fin il a répondu d'une voix gresle, Que Dioclès auoit tort de vouloir exclure des hommes d'une profession qui admettoit mesme les femmes, & a alégué les exemples d'Aspasie, de Thargelie, & de Diotime, & celuy d'un Eunuque Gaulois qui a esté fort illustre du temps de nos peres, dans la Philosophie Academique. Mais Dioclès estoit si animé qu'il ne vouloit point recevoir ces raisons; & ie croy qu'il eût exclus ce Gaulois mesme, s'il eût esté présent, malgré toute sa réputation & sa gloire. Car il a alégué force raileries des autres Philosophes tant Stoïques que Cyniques qui ont ioué sur ce défaut. Voila la

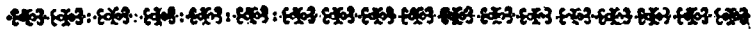
question qui se présenteoit à juger, *Si vn Eunuque peut estre admis à la Philosophie, & particulièrement à estre Professeur.* Dioclès soutenoit que non, & qu'il falloit du moins pour cela vne grande barbe; l'autre répondoit, qu'il ne s'agissoit pas icy des perfections du corps, mais de celles de l'esprit; & qu'on deuoit simplement auoir égard à la Vertu & à la doctrine. Il raportoit à ce propos l'autorité d'Aristote, qui deuoit estre de grande importance en cette matière, lequel auoit fait vne estime particulière de l'Eunuque Hermias Tyran des Atarniens, iusqu'à luy sacrifier comme à vn Dieu. Il ajoûtoit que les Eunuques bien loin de deuoir estre exclus de l'institution de la jeunesse, y estoient plus propres que les autres, pour estre exempts du soupçon dont Socrate mesme ne s'estoit pû garantir. Il tournoit aussi contre l'autre ses railleries, & disoit que si la barbe estoit si considérable en cet endroit, vn bouc deuoit estre préféré à vn Philosophe. Là dessus vn de la troupe se leuant, Messieurs, dit-il, quoy que Bagaos n'ait point de barbe, il n'est point Eunuque; mais a esté contraint de le contrefaire pour se sauuer d'un adultère où il a esté pris sur le fait; si bien qu'à présent que le danger est passé, ie croy qu'il auouera ce qu'il est. A ces mots il s'est fait vn éclat de rire, dont le Docteur tout confus, n'a sceu s'il deuoit confesser ou nier le crime.

P A M P H I L E. Véritablement la Comédie est assez belle, mais qu'en est-il arriué?

L Y C I N V S. Que les Iuges ne se pouuant acorder ont remis la chose à la décision du Sénat & de l'Empereur. Car les vns vouloient qu'on dépouillast Bagoas, comme on fait les esclaves qu'on veut vendre, pour voir s'il estoit capable de philosopher. Les autres plus ridiculement, qu'on luy acordast le congrés avec quelque Courtisane en la présence de l'un des Iuges. Cependant, l'un instruit son aculation, & veut faire reuiure le crime de l'adultère, quoy qu'il fasse contreluy; l'autre tâche à se montrer homme, & met en œuvre toutes ses facultez naturelles, pour remporter la victoire. Car il croit en venir à bout s'il peut faire voir qu'il est bon étalon, comme la marque d'un bon Philosophe, & un argument au genre démonstratif; Cela me fait souhaiter que mon fils que ie destine à la Philosophie, ait cette partie là excellente plustost que le jugement ou la mémoire, afin de pouuoir estre un iour grand Philosophe.

*On, une
démonstra-
tion.*





DE L'ASTROLOGIE I V D I C I A I R E.

Le titre sert d'Argument. Du reste ce Traité est en langue Ionique, qui pourroit faire croire qu'il n'est pas de Lucien, outre qu'il y a des choses bien chimériques, & qui ne sont pas de son caractère.

MON dessein n'est pas de traiter icy de la nature du Ciel & des Astres, mais des prédictions qu'on en peut tirer pour l'utilité de cette vie; sans donner pourtant ni précepte ni doctrine, mais seulement quelques remarques & observations sur ce sujet. Je m'estonne d'abord que les Doctes qui cultiuent avec tant de soin les autres parties de la Philosophie, ne font plus d'estat de celle-cy; car elle est tres-ancienne, & tire son origine de ces premiers Roys qui ont esté chéris des Dieux; Mais on néglige maintenant d'y trauailler, non tant par paresse que par ignorance, pour n'en auoir pas assez de lumière; & lors qu'on rencontre quelque imposteur qui en fait profession, on condamne l'art au lieu de condamner l'artisan, quoy que l'Astrologie non plus que les autres Sciences, ne soit pas responsable des fautes que font ceux qui les exercent.

exercent. Les Ethiopiens, à ce qu'on dit, sont les premiers qui l'ont découuverte, à cause que leur Ciel est sans nuages, & qu'ils n'éprouuent pas, comme nous, le changement des saisons; outre que c'est vne nation fort subtile, & qui surpasse toutes les autres en esprit & en sçauoir. Après auoir donc remarqué les faces différentes de la Lune, ils en voulurent rechercher la cause, & trouuèrent à la fin que cela venoit des diuers aspects du Soleil dont elle empruntoit sa lumière. Ils étudièrent en suite le cours & la nature des autres Planètes, & leur donnèrent des noms, non-seulement pour les discerner, mais pour marquer leurs diuerses influences. Enfin, les Egyptiens ont cultivé cette Science, mesuré le cours de chaque Astre, & distingué l'année en mois & en saisons, la réglant sur le cours du Soleil, & les mois sur celuy de la Lune. Ils ont fait plus; car ayant partagé le Ciel en douze parties, ils ont représenté chaque constellation par la figure de quelque animal, d'où vient la diuersité de leur Religion. Car tous les Egyptiens ne se seruoient pas de toutes les parties du Ciel pour deuiner; mais ceux-cy de l'une, & ceux-là de l'autre. Ceux qui obseruèrent les propriétés du Belier, adorent le Belier, & ainsi du reste. On dit mesme qu'ils réuèrent le bœuf Apis en mémoire du Taureau celeste,

& dans l'Oracle qui luy est consacré, on tire les prédictions de la nature de ce Signe, comme les Afriquains font de celle du Belier, en memoire de Iupiter Hammon qu'ils adorent sous cette figure. Mais les Caldéens se sont adonnez plus que tous les autres à cette discipline; si bien qu'ils veulent qu'on les en croye les Auteurs, quoy que ce ne soit pas mon sentiment. Pour les Grecs, ils l'ont apriſe d'Orphée qui leur en a donné les premières lumières, bien qu'obſcurément, & ſous le voile de pluſieurs myſtères & cérémonies. Car la lyre ſur laquelle il célébroit les Orgyes & chantoit des hymnes & des cantiques, eſt compoſée de ſept cordes qui représentent les ſept Planètes; c'eſt pourquoy les Grecs l'ont placée dans le Ciel après ſa mort, & apellé vne conſtellation de ſon nom. Auſſi le peint-on aſſis avec vne lyre, entourné d'une infinité d'animaux qui ſont l'image des feux céleſtes. On dit auſſi que Tiréſias eſtoit grand Aſtologue, & qu'on l'a figuré mâle & femelle, parce qu'il attribuoit l'un & l'autre ſexe aux Planètes. Du temps d'Atrée & de Thyeſte, les Grecs auoient déjà grande connoiſſance de l'Aſtologie; Et ceux d'Argos ayant decerné l'Empire à celui qui y feroit le plus ſçauant, Thyeſte leur découvrit les propriétés du Belier, d'où l'on a pris ocaſion de dire qu'il auoit vn Belier d'or; Atrée remar-

*De ceux
du Ciel.*

qua le cours du Soleil, contraire à celuy du premier mobile ; ce qui le fit préférer à son rival. L'ay le mesme sentiment de Bellérophon, & ne croy pas qu'il ait iamais eu de cheval ailé ; mais bien que son esprit guindé dans le Ciel, y a remarqué plusieurs belles choses touchant les Astres. Il en est de mesme, à mon avis, de Phryxus fils d'Athamas, qu'on fait aller par l'air sur vn Belier d'or ; & ie croy que Dédale & son fils ont esté sçauans dans l'Astrologie, & que l'vn pour s'estre perdu dans cette Science a donné lieu à la Fable. Peut-estre aussi que Pasiphaë pour auoir ouï l'autre discourir du Taureau céleste, & des autres Astres, deuint amoureuse de sa doctrine ; ce qui a fait dire qu'elle estoit deuenue amoureuse d'vn Taureau, dont elle auoit ioui par son moyen. Il y en a qui ont partagé cette Science, & se sont exercez chacun sur diuerfes parties ; les vns ayant obserué le cours de la Lune, les autres celuy du Soleil ou de quelque autre Planète, avec leurs diuerfes influences ; comme Phaëton & Endymion, dont le premier laissa cet Art imparfait par sa mort ; & l'autre s'en aquita si bien, qu'on dit qu'il iouïst de ses amours, & qu'il coucha avec la Lune. C'est ainsi qu'on fait naistre Enée de Vénus ; Minos, de Iupiter ; Astalaphé, de Mars ; Autolyque, de Mercure, parce qu'ils sont nez sous ces Planètes ; Et

comme on retient toujours quelque chose de son ascendant, Minos a esté Roy ; Enée, beau ; Astalaphé, vaillant ; & Autolyque, voleur. Iupiter aussi n'a pas enchainé Saturne, ni ne l'a précipité dans les Enfers, comme le croit le peuple ignorant ; mais on a feint le premier, à cause de son mouvement lent & tardif ; & la profondeur de l'air a esté prise pour l'abisme des Enfers. Il est aisé de voir par les vers d'Hésiode & d'Homère que les Fables anciennes s'accordent avec l'Astrologie, comme quand celuy-cy parle de la chaîne d'or de Iupiter, & des dars du Soleil que ie crois estre l'an & les iours, pour ne rien dire des villes que Vulcan grava dans le bouclier d'Achille, ni de la Dance, & du cercle luisant de son Ecu. Car tout ce qu'il dit de l'adultère de Mars & de Vénus, & de la façon dont il fut découuert, est pris de l'Astrologie ; à quoy a donné lieu le fréquent concours de ces deux Planètes. En vn autre endroit il décrit les effets de ces deux Astres, attribuant à Vénus les plaisirs de l'amour, & à Mars ceux de la guerre. Les Anciens sçachant bien ces choses, se sont fort adonnez aux prédictions qui se tirent des étoiles. Car ils n'entreprenoient rien de considérable sans consulter quelque Devin, soit qu'il fût question de prendre femme, ou de faire quelque autre chose d'importance. Les Oracles mesme ont du rapport à l'Astrologie.

La Vierge qui rend les réponses à Delphes, signifie la Vierge celeste; le Dragon qui ffile sous le trepié, le Dragon du Ciel; le Temple de Didyme, les deux lumeaux; En vn mot, la diuination est vne chose si sainte & si ancienne, qu'Vlyffe dans ses longues & périlleuses erreurs voulut descendre aux Enfers, non par vne simple curiosité, mais pour y consulter Tirésias qui estoit grand Astrologue, sur l'estat de ses affaires. Comme il fut arriué au lieu que Circé luy auoit dit, il creusa vne fosse, & y égorga des viâctimes; & lors qu'il se vit enuironné d'ombres murmurantes, parmy lesquelles estoit celle de sa mere, il ne leur voulut pas permettre de boire le sang dont elles paroissoient fort altérées, que celle de Tirésias n'eût bû la première, afin d'apprendre d'elle l'auenir. Lycurgue ce grand Législateur des Lacédémoniens, forma sa République sur le modèle des Astres, & défendit à ses Citoyens de marcher au combat auant la pleine-Lune, parce qu'on en a le corps plus vigoureux. Il n'y a que les Arcades qui n'ont pas voulu receuoir l'Astrologie, estans si sots que de croire qu'ils font nez auant la Lune. Voila comme nos Aneestres ont esté curieux de cette Science; mais maintenant, les vns disent, Qu'il est impossible de connoistre l'auenir, parce que toutes choses sont incertaines, & peuuent arriuer

diuerſement ; Que ce n'eſt pas pour nous que les Aſtres roulent dans le Ciel & qu'ils n'ont aucun commerce avec les hommes, ni ne ſe mêlent de leurs affaires ; mais ſe remuent par neceſſité. Les autres ſouſtiennent que l'Aſtrologie n'eſt pas tant menteuſe qu'inutile, parce que les choſes ne ſe peuuent éuiter quand elles ſe pourroient préuoir. Mais ie répondray aux vns & aux autres que les Etoiles véritablement ont leur cours neceſſaire dans le Ciel, mais que les effets en viennent iuſqu'à nous. Car ſi la courſe des cheuaux & le mouuement des hommes, ſont capables de remuer des pierres par l'ébranlement de l'air agité, pourquoy le cours de ſi grans globes ſera-t-il ſans effet ? Le moindre feu produit de la chaleur que nous reſſentons, quoy qu'il brûle neceſſairement, & ſans auoir égard à nous ; & pourquoy ne ſentirions-nous point les influences des Aſtres ? Il eſt vray que l'Aſtrologie ne change pas la nature des choſes, & n'empêche pas qu'elles n'arriuent ; mais les prédictions agréables donnent de la ioye, & l'on peut plus aiſément remedier aux maux qu'on préuoir ; outre qu'ils ne ſurprennent pas tant, & ſont plus faciles à ſuporter. Voilà quel eſt mon ſentiment touchant cette partie de l'Aſtrologie.

D E M O N A X.

*C'est la vie d'un Philosophe qui estoit du temps
de Lucien.*

NO S T R E Siècle n'a pas esté dépourueu de personnes extraordinaires , tant pour les auantages du corps que pour ceux de l'esprit. Sostrate le Béocien que les Grecs apelloient Hercule , peut seruir d'exemple de l'un , & le Philosophe Démonax de l'autre. Car ie les ay connus tous deux , & vécu long-temps avec le dernier. Mais i'ay parlé du premier en vn autre liure où i'ay décrit sa taille, sa force, & sa façon de viure toute sauuage. Car il demeueroit à découuert sur le Parnasse , & se nourrissoit de viures champestres , sans prendre aucun repos que dans le travail. Il a nettoyé les grans chemins de voleurs , comme ont fait Hercule & Thésée , ouuert le passage à trauers des lieux inaccessibles , & rendu des riuieres navigables. *On, bary
des ponts.* Pour l'autre , i'ay entrepris de mettre icy comme vne idée de sa vie, afin d'en conseruer la memoire, & porter la posterité à l'imitation de ses vertus ; car il ne l'a cédé à pas vn des Philosophes de ma connoissance. Il estoit de l'Isle

de Cypre, d'une maison assez illustre & opulente; mais comme il avoit l'esprit encore plus grand que sa fortune, il mesprisa tout, pour s'adonner à la Philosophie. Il n'y fut porté de personne, quoy qu'il ait vécu familièrement avec Agathobule, Démétrius, Epictete, & Timocrate d'Heraclee, qui estoit vn autre grand Philosophe, sans parler de son esprit & de son éloquence. Quitant donc toutes les grandeurs & les richesses pour suivre le chemin de la Vertu, il conserva toute sa vie une grande liberté, tant en ses paroles qu'en ses actions, & mena une vie exemplaire & irrépréhensible. Il passa par les Lettres humaines, avant que de se jeter dans la Philosophie; & ne se contenta pas d'une légère teinture des Sciences, mais en voulut sçavoir le fons. Il avoit accoustumé son corps au travail, tant pour estre plus vigoureux que pour se pouvoir passer des autres; & comme il vit qu'il ne pouvoit plus suffire à soy-mesme, il sortit volontairement de la vie, laissant beaucoup à parler de soy aux plus grans personnages de la Grèce. Il n'embrassa point de Secte particulière; mais prenant ce qu'il y avoit de bon en chacune, il laissa indécis laquelle il estimoit le plus. On voyoit bien pourtant qu'il faisoit plus d'estat de Socrate que des autres Philosophes, quoy qu'en son habit & en la façon de vivre, il imitast

imitast dauantage Diogène; Mais c'estoit sans vanité, & sans enuie de se faire admirer; car il viuoit du reste comme les autres, & s'acommodoit aux loix & aux coûtumes de son païs. Il n'afectoit pas l'ironie de Socrate, bien qu'il fût fort agréable en son entretien, & délicat en ses railleries; de sorte que ses disciples n'apréhendoient pas la séuerité de ses répréhensions, encore qu'ils ne méprisassent pas les auis, & qu'ils en fissent bien leur profit. On ne le voyoit iamais criailler ni tempester dans la dispute, ni se mettre en colére, lors qu'il falloit reprendre quelqu'un. Il haïssoit le vice, sans en vouloir aux vicieux, & tâchoit de le guérir comme les Médecins font les maladies, sans se mettre en colére contre les malades. Il croyoit que c'estoit le propre de l'homme de faillir, & du sage, de pardonner & de redresser celuy qui auoit failly. Dans cette forte de vie il n'auoit besoin de personne, & chacun auoit besoin de luy. Il auertissoit ses amis qui estoient dans vne haute condition, de ne se point fier à vne chose si fressle que la fortune, ni s'enorgueillir d'un bien qui estoit souvent le partage des fots; & encourageoit les autres à souffrir patiemment les calamitez de la vie, parce qu'eux ou elles ne pouuoient long-temps durer, & que la coûtume adoucissoit les choses les plus rudes, & apriuoisoit iusqu'aux maux. Il se

plaisoit à réconcilier ceux qui estoient mal ensemble, & à entretenir la paix dans les familles, au lieu de nourrir des haines immortelles; & ne pouuoit souffrir que ceux qui sont si sujets à faillir, ne voulussent point pardonner. Il fit vn iour vne belle harangue au peuple dans vne sédition, & en ramena plusieurs à leur deuoir, par l'obeissance. Car il auoit vne grace particulière à tout ce qu'il disoit & ce qu'il faisoit; & l'on eût dit que la persuasion habitoit sur ses lèvres, comme dit le Comique. Sa façon de viure estoit douce, gaye & paisible; & si quelque chose troubloit sa tranquillité, c'estoit la mort ou la maladie de ses amis. Car il croyoit qu'il n'y auoit point de plus grand trésor que l'amitié. Aussi n'auoit-il point d'ennemis, & se pouuoit dire plustost amy de tout le monde; car il ne refusoit son secours à personne, & croyoit que des-là qu'on estoit homme, on auoit droit de luy demander son assistance. Mais il y en auoit dont il aymoit plus l'entretien & la compagnie, fuyant sur tout ceux qui nous font la cour, sur l'espérance d'en tirer quelque profit. Tous les Athéniens tant grans que petis l'auoient en singulière vénération, & n'en faisoient pas moins d'estat que des principaux de la République. Il ne laissa pas d'en choquer plusieurs d'abord par sa façon libre de parler & de viure,

& eut des acufateurs qui luy reprochèrent, comme à Socrate, qu'on ne le voyoit point aux Temples ni aux sacrifices, & qu'il ne s'estoit point fait initier aux mystères d'Eleusine. Mais il se présenta hardiment en public pour se défendre, en estat d'un homme qui ne craint rien, & répondit fort doucement, & quelquesfois un peu rudement contre sa coutume. Car il dit d'abord, qu'il se présentoit avec un chapeau de fleurs sur la teste, comme on en met aux victimes, afin qu'on le pût sacrifier si l'on en auoit enuie. Et sur ce qu'on luy reprochoit qu'il ne sacrifioit point à Minerue, il dit, que c'est qu'il ne croyoit pas qu'elle eût besoin de ses sacrifices. Quant aux mystères d'Eleusine, qu'il n'auoit pas désiré de les sçauoir, parce qu'il n'eût iamais pû s'empescher de les publier, soit qu'ils fussent bons ou mauuais, pour y encourager ou en détourner les autres. Cela apaisa le peuple, & luy fit ietter les pierres qu'il auoit amassées pour le lapider. Je veux mettre icy tout d'un temps les bons mots qu'il nous a laissez, & ses réponses promptes & aiguës. Fauorinus ayant appris qu'il se moquoit de ses discours trop polis & trop recherchez pour un Philosophe, le vint trouuer & luy demanda, qui c'estoit qui se moquoit de luy? Un homme, répondit-il, qui a l'oreille assez délicate, & qui n'est pas facile à surprendre. Un

*Veu de
blanc &
couronné.*

autre luy ayant demandé en vertu dequoy il s'estoit porté à la Philosophie : En vertu, dit-il, de ce que ie suis né homme. Vne autre fois interrogé quelle Secte il embrassoit de toute la Philosophie? Qui t'a dit, répondit-il, que ie suis Philosophe, & se retira en souïrant. Et comme l'autre luy eut demandé dequoy il rioit, Je ris, dit-il, de ce que tu iuges les Philosophes à la barbe, toy qui n'en as point ; car c'estoit vn ieune homme à qui il parloit. Vn Rhéteur assez illustre ayant dit vn iour en vne harangue, qu'il auoit passé par toutes les Sectes ; mais il vaut mieux rapporter ses paroles, *Si Aristote m'appelle au Lycée, j'iray ; si Platon à l'Académie, ie le suivray ; si Zénon au Pécile, j'y demeureray ; si Pytagore me veut, ie me tairay.* Il s'écria, Pytagore t'appelle. Vn ieune seigneur Macédonien, assez beau garçon, luy ayant proposé vn argument sophistique pour se moquer de luy, il luy répondit par vn équivoque qui taxoit sa réputation ; dequoy l'autre s'estant mis en colére, & luy ayant dit qu'il luy montreroit bien qu'il estoit homme ; Tu l'es donc, dit-il? Comme il se moquoit d'un Athlète qui portoit l'habit de vainqueur, pour auoir remporté le prix aux jeux Olympiques, il recut de luy vn coup de pierre à la teste ; & comme on luy crioit qu'il allast trouuer le Proconsul : Non, dit-il, mais le Médecin. Vn iour en se prome-

nant il trouua vn anneau d'or où il y auoit vn cachet , & fit publier qu'il le rendroit à celuy *On, affi-* qui l'auoit perdu, en luy disant quelle estoit la *cher.* pierre & l'empreinte. Mais là dessus vn beau garçon l'estant venu voir, & disant que c'estoit luy, sans en donner les marques; Garde bien, luy dit-il, ton anneau; car tu ne l'as pas perdu. Comme vn Sénateur Romain luy monstroît son fils qui estoit fort beau, mais efféminé; Il est fort beau, dit-il, & digne de toy; mais il ressemble à sa mere. Il apelloit vn Cynique qui alloit vêtu d'une peau d'Ours, Arcésilas, au lieu de l'appeler par son nom. Quelqu'un luy demandant en quoy consistoit la félicité, A estre libre, répondit-il. Et comme on luy eut reply qu'il y en auoit plusieurs qui l'estoient; l'appelle libre, repliqua-t-il, celuy qui n'est touché ni d'esperance ni de crainte. Comment cela se peut-il faire, dit-on? Il est bien aisé, ajouta-t-il; car si l'on considère de prés les choses du monde, on trouuera qu'elles ne sont dignes ni de l'un ni de l'autre. Le philosophe Pérégrius qu'on nommoit Protée, le blâmant de ce qu'il rioit trop; & luy reprochant qu'il ne faisoit pas le Cynique, Ni toy l'homme, dit-il. Comme vn Philosophe se mettoit en peine de prouuer les Antipodes, il le prit par la main & le mena à vn puits, où luy montrant son ombre renuersée? N'est-ce pas comme

cela, luy dit-il, que tu crois les Antipodes ? Vn imposteur se vantaht de scauoir vn secret pour auoir tout ce qu'il vouloit, il le mena chez vn boulanger ; & tirant vne pièce d'argent, prit vn pain & dit, Voilà tout mon secret. Le grand Hérode pleuroit son fils, qui estoit mort auant l'âge, & ne vouloit point receuoir de consolation, lors qu'il luy vint dire qu'il luy en apportoit des nouvelles de l'autre monde ; & comme il luy eut demandé ce que c'estoit, Que tu l'aïlles trouver, dit-il. Vn autre se tenant renfermé pour le mesme sujet, il luy dit qu'il estoit Magicien, & qu'il luy rendroit son fils, pourueu qu'il luy pût nommer trois hommes de son âge, qui n'eussent iamais pleuré personne. Et comme il n'en pouuoit trouver, Ne te plains donc pas, dit-il, de ce qui est commun avec tout le reste du monde. Il se moquoit de ceux qui affectent des mots anciens, & dit à quelqu'un qui luy parloit de la sorte : N'as-tu point de honte de me parler le langage d'Agamemnon, tandis que ie te parle celui d'à présent ? Comme vn de ses amis luy disoit, allons au Temple d'Esculape prier pour la santé de mon fils : Penses-tu qu'il soit sourd, dit-il, & qu'il ne nous entende pas bien d'icy ? Voyant vn iour disputer deux Philosophes, qui ne disoient rien à propos : Ne diriez-vous pas, dit-il, qu'ils sont tous deux sourds,

Rhécureur.

C'est qu'en pleurant il hastoit sa mort.

ou que l'un parle vne langue que l'autre n'entend point? Agathoclés le Péripatéticien, se vantant d'estre le premier & le seul Dialecticien de son temps; Si tu-és le premier, dit-il, tu n'es pas le seul; & si tu-és le seul, tu n'es pas le premier. Quelqu'un voyant faire & dire beaucoup d'extravagances au Consulaire Céthégus, qui alloit estre Lieutenant de son pere en Asie, s'écria que c'estoit vn grand monstre: Qui bien vn monstre, dit-il, mais non pas grand. Comme il vit partir le Philosophe Apollonius avec ses disciples, pour aller estre précepteur du Prince, il dit, que c'estoit Iason avec ses Argonautes. Quelqu'un luy demandant si l'ame n'estoit pas immortelle? Oüi, dit-il, comme tout le reste. Il avoit eoustume de dire, parlant d'Hérode, qui *Rhétor.* disoit les plus belles choses du monde, & faisoit cent extravagances pour la mort de son fils, que *On, ses fils.* Platon avoit raison de donner à l'homme plusieurs ames, parce qu'il estoit impossible, s'il n'en eût eu qu'une, de pouvoir faire & dire tant de choses si contraires. Il eut la hardiesse de demander publiquement aux Athéniens, pourquoy ils vouloient exclure les Barbares de leurs mystères, veu qu'Enmalpe qui les avoit instituez, estoit Barbare luy-mesme. Comme il vouloit s'embarquer durant l'hiver, un de ses amis luy dit qu'il feroit de pâture aux poissons: Aussi

m'en ont-ils seruy, dit-il. Vn iour vn mauuais déclamateur à qui il disoit qu'il se deuoit exercer, luy ayant répondu qu'il déclamoit tous les iours en son particulier ; C'est que tu déclames deuant vn sot, ajoûta-t-il. Voyant vn Deuin qui prenoit de l'argent pour dire la bonne-
auanture ? Si tu peux changer, dit-il, l'ordre des Destins, on ne te sçauroit trop donner ; sinon, l'on ne te sçauroit donner trop peu. Quelqu'un s'escriuant contre vn pieu fiché en terre, selonc la coûtume Romaine, luy demanda s'il ne faisoit pas bien ? Fort bien, dit-il, parce que tu n'as qu'un pieu pour ennemy. Il n'estoit pas moins prompt à se démêler sur le champ, des questions obscures & douteuses. Car, comme quelqu'un luy eut demandé si l'on brûloit mille liures de bois, combien il y auroit de liures de fumée ; Il ne faut, dit-il, que peser les cendres, la fumée pèsera le reste. Vn Grec qui parloit fort mal sa langue, luy ayant dit que l'Empereur l'auoit fait citoyen Romain ; l'aymeroie mieux, dit-il, qu'il t'eust fait citoyen d'Athènes. Il dit à vn Sénateur qui se glorifioit de sa pourpre, qu'une beste auoit porté son habit deuant luy. Estant dans le bain, comme il appréhendoit de mettre le pié dans vne cuvette d'eau chaude, & que quelqu'un s'en rioit ; Il ne s'agit pas icy, dit-il, de mourir pour sa Patrie. Comme quelqu'un luy deman-
doit

doit ce qu'il croyoit de l'autre monde ; Aten que i'y aye esté, dit-il, pour t'en dire des nouvelles. Vn Poëte impertinent s'estant fait à soy-mesme son Epitaphe, qui portoit que la terre auoit le corps, mais que l'esprit s'estoit enuolé dans le Ciel ; Le voudrois qu'il y fût déjà, dit-il. Comme il s'apuyoit sur vn bâton, pour la debilité de son âge, quelqu'un luy demanda ce qu'il auoit ; C'est, dit-il, que Cerbère m'a mordu. Voyant vn Lacédémonien en colère qui battoit son valet ; Cesse, dit-il, de te rendre semblable à luy. Vne laideron nommée Danaë, ayant vn procès & sollicitant ses Iuges pour tâcher de les corrompre ; Acommode-toy, luy dit-il, avec ta partie ; car tu n'es pas Danaë fille d'Acrise. Il en vouloit particulièrement à ceux qui philosophoient par vanité ; & comme vn Cynique crioit qu'il estoit disciple d'Antisthène, de Cratés & de Diogène ; Non pas, dit-il, mais d'Hy- *C'est à dire orgueil.* péride. Voyant des luteurs qui s'entremordoient, au lieu de se battre légitimement ; Ce n'est pas sans cause, dit-il, que les Poëtes vous appellent des lions. Vn Proconsul voulant châtier vn Cynique qui le blâmoit de trop de délicatesse, parce qu'il se faisoit arracher le poil de tout le corps, luy pardonna à la fin à sa prière. Mais que veux-tu, dit-il, que ie luy fasse s'il y retourne ? Que tu luy arraches, dit-il, le poil comme à toy ; par où

il reprenoit plus aigrement le Proconsul que le Cynique n'auoit fait. Il répondit à vn Gouverneur de Prouince, qui parloit beaucoup sans l'écouter, & luy demandoit ce qu'il falloit faire pour se bien aquiter de sa Charge; Parler peu, dit-il, & écouter tout. A quelqu'un qui trouuoit mauuais qu'il mangeast du miel, comme vn mets trop délicieux pour vn Philosophe; Pen-ses-tu, dit-il, que la Nature l'ait fait pour des sots? Ayant veu au Pécile vne statue de cuiure, qui n'auoit qu'une main; La Fortune, dit-il, a rendu à

Voyez les Remarq.

C'est à dire se promenant.

C'est qu'il n'estoit pas marié.

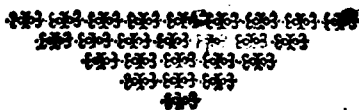
*Raillerie Grecque
On de donner des combats de Gladiateurs, à l'exemple des Corinthiens.*

Cynégire l'honneur que luy auoient dénié les Athéniens. Comme vn Philosophe boiteux se promenoit dans le Lycée; Il n'y a rien de plus ridicule, dit-il, qu'un boiteux Péripatéticien. Epictète luy conseillant de se marier, & disant que cela n'estoit pas contraire à la profession d'un Philosophe; Donne-moy, luy dit-il, vne de tes filles en mariage. Il dit à vn meschant homme qui contrefaisoit le Philosophe & parloit toujours des catégories, Qu'il en estoit digne. Comme les Athéniens délibéroient de dresser vn Amphithéâtre pour les combats de Gladiateurs, ainsi qu'on auoit fait à Corinthe; Il faut auparauant, dit-il, abatre l'Autel de la miséricorde. Ceux d'Elide luy voulant dresser vne statue; Ne le faites pas, dit-il, de peur de condamner vos Ancestres, qui n'en ont point dressé à

Socrate ni à Diogène. Le luy ay ouï dire vne fois à vn Iurifconsulte, que les Loix estoient inutiles, parce que les gens de bien n'en auoient que faire, & que les meschans n'en deuenoient pas plus gens de bien. Il auoit. toujours à la bouche ce mot d'Homère, *Qu'un fort & un habile-* homme meurent tous deux d'une mesme mort; & disoit que Thersite dans ses harangues sembloit vn Philosophe Cynique. Comme on luy demandoit ceux qu'il estimoit le plus de tous les Philosophes? Il dit qu'il les estimoit tous; mais qu'il réueroit Socrate, admiroit Diogène, & aymoit Aristipe. Il vécut près de cent ans, n'estant iamais triste ni malade, & seruant ses amis quand ils auoient besoin de luy, sans leur estre à charge, ni faire tort à personne. Les Athéniens & toute la Grèce l'auoient en si grande estime, que les Magistrats se leuoient, lors qu'il passoit, & chacun se taisoit quand il venoit à parler. Comme il fut deuenu fort vieil, il logeoit où il se trouuoit, & on l'estimoit à bon-heur, comme si l'on eût receu vn Dieu. Les boulangères mesmes entrebatoient à qui luy donneroit du pain; & les enfans luy présentoient de leurs fruits, & l'apeloient leur pere. Vn iour qu'il s'estoit fait vne émeute dans l'assemblée du peuple, tout le monde s'arresta, quand il parut; ce que voyant, il se retira sans rien dire, parce qu'il auoit fait ce qu'il

Qu'un lâche & un vaillant meurent l'un comme l'autre.

désiroit. Comme il vit qu'il ne pouuoit plus
sufire à soy-mesme, il dit à ceux qui estoient
présens, ce que le Héraut crie après les jeux ; *On
se peut retirer, le spectacle est acheué,* & mourut fau-
te de manger, sans rien perdre de sa gayeté or-
dinaire. Quelqu'un luy ayant demandé, s'il ne
vouloit rien ordonner touchant sa sépulture ; Si
personne ne m'enseuelit, dit-il, la pourriture
m'enseuelira : Mais quoy répondit-on, te laisse-
ras-tu manger aux chiens & aux oiseaux ; Le seray
pour le moins, dit-il, vtile à quelque chose après
ma mort. Les Athéniens luy firent des func-
railles publiques avec grand appareil, & le regret-
térent long-temps, iusqu'à réuéer comme vne
chose sacrée, la pierre sur laquelle il s'asséoit.
Tout le monde voulut assister à ses obsèques,
& les Philosophes le portèrent eux-mesmes sur
leurs épaules. Voilà ce que j'auois à dire de ce
Grand homme, pour faire voir comme vn échan-
tillon de sa gloire.



DE L'AMOUR DES GARÇONS.

DIALOGUE

DE LYCINVS ET DE THEOMNESTE.

Ce Dialogue consiste principalement en deux Harangues; En l'une on soutient l'amour des femmes; & en l'autre, celui des garçons : mais c'est l'amour honneste, selon la doctrine des Platoniciens. Toutesfois, l'Auteur tasche malicieusement, sous ce prétexte, d'introduire le sale amour; mais l'autre opinion y est si bien défendue, que cela ne peut corrompre personne, & sert plustost à faire voir que ce vice n'a que la passion pour se défendre. Car toutes les raisons en sont chymériques, ou confondent l'amitié avec l'amour, & le vice avec la vertu. Du reste, il est intitulé au Grec les Amours: mais ce titre est obscur & artificieux, pour couvrir la chose dont il traite; ce qui se iustifie par la fin.

LYCINVS. **T**V m'as tout réjoüi, Theomneste, par tes discours amoureux. Car comme l'esprit ne peut estre toujours tendu, ni occupé à des choses sérieuses, j'auois besoin de quelque relâche, & ie n'en voy point de plus agréable que celuy-là. S'il te souvient donc encore de quelques-vnes de tes auantu-

Gggg ij

res, ie te conjure par la Mere des Amours, de m'en faire part, puis-que nous chommons aujourd'huy la feste d'Hercule, qui a esté vn Dieu amoureux aussi bien que vaillant.

THEOMNESTE. Tu conteroies plustost les flots de la mer, Lycinus, & les petits flocons de neige, qui tombent en Hyuer sur les campagnes, que le nombre de mes amours; & l'on diroit que Cupidon a épuisé sur moy tous ses traits, & ne s'en est point réservé pour blesser les autres. Car ie passe toujours d'amour en amour, & en ay fait vn nouveau, auant qu'estre défait du premier; ou plustost, d'un seul il en renaist plusieurs, comme des testes de l'Hydre, sans qu'Iolas mesme me pût soulager. Aussi le feu qu'on r'alume incessamment, ne s'éteint iamais; & il semble que l'amour est comme vne abeille dans mes yeux, qui va sucçant par tout les beautez, sans en estre iamais rassasié. Je doute quelquesfois si ce n'est point vn effet du courroux des Dieux, & si ie n'ay point offensé Vénus & Cupidon, comme ces illustres coupables qui ont resenty leur fureur.

LYCINUS. Quoy! Theomneste se fâcheroit d'estre né homme, & d'aymer ce qui est beau, & chercheroit des remèdes pour se guérir d'une maladie si agréable! Tu deurois plustost benir le Ciel, de ce qu'il ne t'a point destiné comme

les autres à l'exercice pénible des Armes ou de l'Agriculture, ni à vn sale & indigne trafic, & aux inquiétudes du marchand & du pilote; mais à vne vie délicieuse, dont les tourmens mesmes sont doux, & où l'on passe continuellement de l'amour à la iouissance, & de la iouissance à l'amour, sans aucune interruption de plaisir ni de délices, puis-qu'il y en a mesme dans les desirs & les esperances. Tandis que tu me faisois ce long récit, ie voyois nager tes yeux dans la volupté, & le ton de ta voix se changer; ce qui me faisoit assez connoistre que tu n'auois pas seulement aymé ces choses, mais que tu-en ay-
mois encore le souuenir. S'il te reste donc quel-
que particularité à conter, comme à Vlysse, de
tes longues & agréables erreurs, fais-en icy vn
sacrifice à Hercule, pour rendre son seruice acom-
ply, & célébrer pleinement sa feste.

THEOMNESTE. C'est vn Dieu carnassier, Lycinus, qui n'ayme pas les sacrifices qui ne fu-
ment point; mais puis-que tu veux solenniser
cette feste par des discours amoureux, mettons fin
aux miens qui ont commencé de trop bonne
heure, & t'ont réuillé sur le point du iour; & ti-
rant ta muse de ses exercices ordinaires, fay-
luy acheuer gayement la iournée à l'honneur du
Dieu, & prononce hardiment lequel te plaist
plus des deux amours; car comme tu n'es enga-

*Celui des
femmes &
des garçons.*

gé, ni à l'un ni à l'autre, tu-en peux beaucoup mieux iuger que moy, qui suis piqué sur le jeu, & qui ayme éperdûment tout ce qui est beau.

LYCINVS. Penses-tu que ce discours n'ait rien de sérieux? Ce n'est pas mon aui; & il me souuient encore d'une dispute que i'oûis il n'y a pas long-temps sur ce sujet, où ie vis combattre deux Champions avec tant de force & d'adresse, que ie doutay quelque temps qui remporteroit la victoire; & si tu veux, ie te feray le récit de leur combat. Ils n'estoient pas comme
Cela sera expliqué plus bas. toy engagez dans l'une & l'autre passion; mais chacun auoit la sienne particulière, & condamnoit celle de son voisin.

THEOMNESTE. Que ie serois heureux d'entendre vne si agréable dispute! Je vais m'asseoir vis-à-vis de toy, & ne me léueray point que tu n'ayes acheué.

LYCINVS. Comme i'auois dessein de naviger en Italie, ie m'embarquay sur vn brigantin, où ie fus conduit par vne troupe de gens de Lettres, qui ne me quitoient qu'à regret, pour la longue habitude que nous auions eüe ensemble. Lors que i'eus pris congé d'eux, & prié les Dieux de vouloir benir mon voyage, ie montay sur mer, & m'assis près du Pilote. Mon dessein n'est pas de te conter par le menu toutes les auantures de nostre navigation; mais après auoir rasé
 la coste

la coste de Cilicie & de Pamphilie, d'une vitesse incroyable, à l'ayde des vens & des rames, & traversé, avec difficulté, les Isles Chelidoniennes, heureuses bornes de l'ancienne Grèce, nous entrâmes dans la mer de Lycie, & abordâmes à toutes les villes, qui n'ont plus rien de leur ancienne félicité. Nous tâchions donc d'adoucir par diuers contes l'ennuy de nostre voyage; & lors que nous fûmes arriuez à Rhodes, nous résolûmes d'y séjourner, pour nous remettre du trauail de la mer; si bien que les Matelots tirant à sec leur nauire, dresserent leurs petites cabanes sur le riuage. Mais pour moy ie m'acheminay tout doucement au logis qui m'estoit préparé vis-à-vis du Temple de Baccus, & contemplois en passant les beautez d'une ville qui a quelque chose de celles du Soleil, à qui elle est consacrée. Comme ie me promenois sous le portique du Temple que j'ay dit, & considérois tout à loisir ses diuerses peintures, me remettant dans l'esprit avec ioye les Fables anciennes, que quelqu'un de ceux qui estoient présens m'interprétoit, lors qu'il y auoit quelque mystère caché, Il m'arriua au sortir de là vn des plus grans plaisirs qui puisse arriuer en vn pais étranger, qui est de rencontrer quelque personne de connoissance. Car ie trouuay deux de mes anciens amis, que tu-as veus souuent icy avec moy, le

H h h h

*Celui des
garçons.*

beau Cariclès de Corinthe, qui est toujours si bien peigné & ajusté pour plaire aux Dames, & l'Athénien Callicratidas, beaucoup moins coquet, comme celui qui a en teste l'autre amour, iusqu'à faire des imprécations contre Prométhée, tant il abhorre ce sexe. Du reste grand Aduocat & séduisant dans les affaires, mais qui aime la lutte & les autres exercices, pour contenter, à mon avis, sa passion. D'aussi loin qu'ils me virent, ils coururent m'embrasser, & me prièrent chacun, selon la coutume, de prendre leur logis. Mais ie m'en défendis le mieux que ie pus; & pour les mettre d'accord, ie leur dis qu'ils viendroient tous deux ce iour-là manger chez moy, & qu'en suite j'irois chez eux, parce que ie voulois estre à Rhodes trois ou quatre iours. Je fus donc l'hoste le premier iour, Callicratidas celui d'après, & Cariclès le troisieme. Je remarquay en la maison de chacun des preuves véritables de leur amour. Car l'Athénien n'auoit chez luy que de beaux garçons; & si tost qu'ils deuenoient grans & barbos, il les enuoyoit en ses terres pour administrer son bien; Mais Cariclès n'estoit seruy que par des femmes, & l'on voyoit à peine chez luy un homme, si ce n'estoit quelque enfant ou quelque vieux cuisinier, qui ne pouuoit donner de jalouse. Cependant, il y auoit toujours entre eux quelque différent sur

ce sujet, que j'avois assez de peine à apaiser. Comme je leur eus dit mon dessein, ils voulurent estre de la partie, ayant refusé de voir l'Italie aussi bien que moy, & d'ors que nous fûmes arrivez à ~~l'isthme~~ Gnide, nous résolûmes d'y descendre pour voir le Temple, & la Venus de Brancie, avec les autres curtez du pais. Nous y abordâmes doucement & sans bruit, comme si la Déesse mesme eût conduit nostre vaisseau. Les autres en arrivant, eurent soin de se pourvoir de ce qui leur estoit nécessaire; mais pour nous, nous courûmes toute la ville, riant de la licence du peuple, qui estoit grande, comme dans un lieu consacré à Venus. Après avoir veu le Portique de Sôstrate, & les autres curiositez de la ville, nous vinmes au Temple de la Déesse, Caricles & moy fort gayement; mais Callicratidas à regret; & l'on voyoit bien qu'il eût préféré le Cupidon de Thespie, à la Venus de Gnide. Dès que nous fûmes à l'entrée du Temple, nous vîmes des marques de la présence de la Déesse. Car la partie du parvis qui est décomuerre, au lieu id'estre pavée à l'ordinaire, estoit remplie d'arbres fruitiers, qu'on voyoit tout chargez de fruits, parmi lesquels estoient entremellez quelques platanes & quelques cyprès pour avoir de l'ombre. Là fleurissoit le myrte, consacré à la Déesse, & tel autre mesme, quoy que son ennemy. Chaque

arbre estoit entortillé de lierre, ou de pampres chargez de raisins, qui faisoient vn bel ombrage ; outre que Baccus & Vénus s'accordent fort bien ensemble ; & font vn mélange tres-agréable. Sous ces arbres estoient ~~deux~~ des tentes pour le peuple ; car on y voyoit peu d'honnestes gens, sous lesquelles plusieurs se réjouissoient, & prenoient des plaisirs conformes au lieu. Après auoir admiré toutes ces merueilles , nous entrâmes dans le Temple, où brilloit au milieu la statuë de la Deesse, qui ouuroit à demy les lèvres , comme vne personne qui sourit. Elle estoit toute nuë depuis les pieds iusqu'à la teste ; mais commé si elle eut oublié ce qu'elle estoit, elle cachoit d'une main, ce qu'il semble que Vénus ne deuroit point cacher. Du reste, l'industrie de l'Artisan s'estoit efforcée de surmonter sa matière ; si bien que la durezza du marbre, exprimoit les traits les plus délicats d'un si beau corps. A ce spectacle, Cariclès s'écria comme hors de soy ! O Mars , mille fois heureux , d'auoir esté surpris couché avec la Deesse de la Beauté ; & qui plus est, lié avec elle par des chaînes qui ne se pouuoient rompre. Et là dessus s'aprochant, il étendit le cou le plus qu'il put pour la baiser. Cependant , Callicratidas demeuroid froid & pensif ; mais comme le Sacristain nous eut fait entrer par vne fausse-porte, qui estoit de l'autre

costé, pour voir la statuë de toutes parts, il s'écria plus fort que Cariclés; Dieux, que ces épaules sont bien tournées! ces flancs charnus! ce derrière ni trop gros ni petit! ces cuisses pleines & bien proportionnées avec la jambe! Tel dans le Ciel, Ganymède, verse le Nectar à Iupiter. Car pour moy, ie ne voudrois pas prendre le verre de la main d'Hébé. A ces mots, qu'il prononça comme en fureur, Cariclés demeura tout immobile, & laissa couler des larmes, soit de compassion, ou de dépit. En suite, ayant aperçu quelque tache à la cuisse de la Déesse, qui paroissoit d'autant plus, que le reste estoit d'un marbre blanc tres-poly, ie crus, que c'estoit un defect de la pierre, comme il en arriue assez souuent, veu que les plus grandes beautez mesme ne sont pas sans quelque légère imperfection qui en rehausse l'éclat, au lieu de le diminuër; & admiray l'adresse de l'ouurier, d'auoir sceu cacher ce defect en un endroit où il n'estoit pas si incommode. Mais le Sacristain, ou plustost la Sacristaine; car on tient que c'est vne femme, nous fit un discours qui nous étonna. Elle nous dit qu'un ieune-homme d'illustre naissance, mais dont l'infamie a fait perdre le nom, poussé de quelque mauvais génie, vint à s'embraser de l'amour de cette statuë. Il passoit donc tout le iour dans le Temple à la contempler, ayant toujours les yeux

H h h h iij

fichez sur elle, & murmuroit tout bas des plaintes amoureuses, comme pour exhaler son feu, & adoucir le tourment qu'il enduroit. En suite il jettoit des dez; & quand il avoit bien rencontré, la saluoit profondément, pour la remercier de cette faueur. Mais si la fortune luy estoit contraire, il faisoit des imprécations contre la ville & contre soy-mesme, comme si tous les malheurs du monde luy fussent arrivez, & tâchoit à corriger cette chance par vne meilleure. Sa passion continuant, toutes les parois du Temple, & les arbres qui l'environnent, ne parloient que de son amour. Il mettoit Praxitèle au dessus de Jupiter, & donnoit tout ce qu'il avoit en offrande à la Déesse. On crut d'abord que c'estoit par dévotion; mais à la fin transporté de fureur, il se cacha la nuit dans le Temple, & l'on découvrit le lendemain cette marque de la violence de la passion, sans qu'il parût plus depuis, soit qu'il se fût précipité en bas des rochers, ou dans la mer. Comme la Sacristaine eut acheué son récit, La statue donc d'une femme, s'écrie Cariclés, est capable de donner de l'amour! Et que ne fera point l'original? Pour moy ie préférerois vne de ses nuits, au sceptre de Jupiter. Nous ne sçavons point encore, répondit Callistratidas en souriant, si arrivant à Thespis, nous ne trouverons point plusieurs histoires sembla-

blés de la statue de Cupidon. Après quelque contestation de part & d'autre, je les obligéay à en venir à vne conférence réglée. Car il n'est pas encore temps, leur dis-je, de retourner au navire, & nous ne pouvons employer plus agréablement nostre loisir. Quitant donc ce Temple où plusieurs pèlerins abordent, entrons sous quelque vn de ces cabinets pour décider vostre différent, à la charge que le vaincu sera contraint d'aquiescer, sans importuner plus le vainqueur. Ils approuvèrent tous deux mon avis, & nous sortîmes tous ensemble, moy fort content, & eux tristes & rêveurs, comme s'il eût esté question de disputer le prix aux jeux Olympiques. Lors que nous fûmes arrivez à l'endroit le plus épais; Voicy le champ de bataille, leur dis-je, où se doit terminer vostre différent. Nous y entendrons chanter les Cigales sur nos testes; & en disant cela, je pris place au milieu d'eux, pour servir comme de Juge, & m'assis avec le soleil d'un Sénateur de l'Aréopago. Cariclés, à qui il étoit de parler le premier, passant la main sur son front, demeura quelque temps à rêver, puis commença ainsi: Je t'invoque, grande Déesse; qui présides en ces lieux sacrés! Toy que les Graces accompagnent, & à qui tout ce qu'il y a de beau au monde, doit sa naissance comme sa perfection! Les discours d'amour ont besoin de ton

La persuasion. assistance, puis-que tu-en es la mere. Vien verser sur ma langue ce doux Nectar qui charme nos cœurs, & ce ie ne sçay quoy qui rait tout le monde en admiration. Vien défendre la cause de ton sexe & la tienne, contre des monstres qui veulent renuerfer l'ordre de la Nature, & qui ne peuvent souffrir que nous demeurions tels que nous sommes nez. I'ateste le Principe eternal, qui par l'assemblage & le mélange des Elémens, a produit tout ce que nous voyons; & sçachant que nous estions mortels, & que rien ne pouuoit engendrer seul, a fait la différence des sexes pour conseruer chaque espèce, & remédier par là à la briéueté de nostre Êstre. Pour cela, il a donné au mâle & à la femelle vn amour réciproque l'un enuers l'autre; & après auoir distingué leur nature, y a étably des bornes éternelles, qui ne peuvent estre violées sans la ruine de l'Vniuers, & l'anéantissement du genre humain. Cet ordre a continué depuis le commencement du monde, iusqu'à présent; l'homme n'engendre point l'homme, tout seul, mais cet honneur est partagé entre la femme & le mary. Tandis que le siècle d'Or a duré, & que les hommes ont conserué la pureté de leur Êstre, ils ont suiuy les saintes loix de la Nature, sans auoir d'autres desirs que ceux qu'elle leur inspire. Mais peu à peu le monde venant à se corrompre, ils
se sont

se sont laissez aller à des plaisirs défendus , se sont regardez l'un l'autre d'un œil lascif , & ont semé dans un champ stérile , sans en prétendre autre fruit qu'une fausse & imparfaite volupté. Le mal ayant gagné plus avant, des garçons, ils ont voulu faire des femmes ; mais les misérables qui souffrent ce supplice , qu'on peut dire le plus grand de tous , puis-qu'il détruit nostre nature, passent en un instant de l'enfance à la vieillesse ; & se fanent en leur fleur , avant que d'avoir porté du fruit. Monstres d'une nature ambiguë, qui quittent ce qu'ils sont, pour devenir ce qu'ils ne sont point, & ce qu'ils ne peuvent estre ; & pour demeurer plus long-temps enfans , cessent d'estre hommes. Ainsi , cette volupté criminelle & maîtresse de tous maux, en inventant tous les iours de nouveaux plaisirs, est tombée dans une extravaigance qui fait horreur , pour vouloir pratiquer toute sorte de débauches. Mais si chacun se contenoit dans les bornes de la Nature, comme ont fait les animaux , nostre vie seroit exemte de crimes & de supplices. Les Lions ne brûlent point pour les Lions ; les Taureaux & les Beliers ne caressent que leurs femelles ; tout ce qui nage & qui vole, respecte ces diuines loix ; l'homme seul, qui se pique d'une fausse opinion de sagesse, est celuy qui les a violées, & qui a employé la lumière de

Ennuyés.

la raison pour se corrompre. O insensé, quelle nouvelle fureur s'est allumée dans tes veines! Quelle aveugle manie te fait rechercher ce que tu deurois fuir? Si chacun vouloit faire ainsi, que deviendroit le genre humain? Cependant, nos nouveaux Socrates, pour abuser les foibles esprits, déguisent leur sale amour sous vn faux masque de vertu; & se pensent bien défendre, en disant, Qu'ils ne sont pas amoureux du corps, mais de l'esprit. Mais, ô vénérables Philosophes, pourquoy laissez-vous donc ceux que l'âge & l'expérience rendent plus dignes de vostre amitié, pour aymer de ieunes garçons qui n'ont rien de recommandable que leur beauté & leur jeunesse? Est-ce que vous croyez qu'il n'y a que ce qui est beau, qui soit digne d'estre aimé, & confondez, sans y penser, l'amitié avec l'amour? Ou si vous croyez que les vertus du corps & celles de l'ame ne sont iamais séparées? Homère vous apprend le contraire, lors qu'il dit, parlant de quelqu'un, *Que sous un beau corps il logeoit un vilain esprit*: En vn autre endroit il préfère de bien loin le sage Vlysse au beau Niree; & dit, *Que les Dieux ont partagé leurs faueurs, & donné aux uns un auantage, & aux autres un autre*. Pourquoy est-ce que la Sagesse, la Iustice, & tout le sacré chœur des Vertus ne vous touchent point, & que vous estes transportez d'amour pour de ieunes étourdis? Faloit-

il aymer Phédre, après auoir trahy son amy, ou Alcibiade qui d'une main sacrilége mutiloit les statuës des Dieux, & d'une pareille audace diuulguoit les mystères d'Eleusine dans vne débauche? Mais tandis qu'il n'a point de barbe, il vous est aymable, & chacun le fuit, depuis qu'il est devenu sage. Pourquoy couurant de beaux noms de vilaines choses, apellez-vous vertu de l'ame, ce qui n'est que beauté du corps, dont vous estes plus amoureux que de la sagesse. Mais arrestons-nous là, de peur qu'il ne semble que nous ayons pris à tâche de deshonorer de grans personages; Et passant à la volupté, dont vous estes si transportez, faisons voir que l'amour des garçons n'est pas comparable meisme en ce point, à celuy des femmes. Vous m'auouerez que plus l'objet de nostre amour est de durée, & plus il est agréable. Il seroit à souhaiter que les Destins nous eussent accordé vne vie plus longue, ou plus heureuse; mais puis-que quelque démon enuieux a racourcy nostre félicité par le retranchement de nos iours, il faut tâcher de la faire durer le plus que nous pouuons. Or vne femme est capable d'estre aymée long-temps; & quoy que la fleur de sa beauté ne dure pas toûjours, elle a neantmoins dequoy contenter nos desirs, & entretenir nostre passion. Mais vn beau garçon, après ses premières années, n'est plus propre à cet office, & de-

uient trop masse pour seruir de femme. Parleray-je du plaisir qu'elles ont commun avec nous, ce qui redouble le nostre? car nous sommes nez pour la société, & non pas pour mener vne vie sauuage & solitaire, d'où vient que nous mangeons ensemble, & faisons seruir la table de lien à nostre amitié. En vn mot, nous sentons redoubler nostre ioye, & diminuër nos déplaisirs, par la part que les autres y prennent. Or le plaisir quel'on prend avec les femmes, a cela de particulier, qu'il en oblige deux au lieu d'vn; & ainsi multiplie la volupté en la communiquant, puisque mesme au dire de Tirésias, elles y prennent plus de plaisir que nous. Mais quelque grand qu'il soit, il accroist le nostre, au lieu de le diminuër; & nous ne pouuons, sans injustice, leur enuier vne partie du contentement qu'elles nous donnent. Il faut estre bien tyran ou bien barbare, pour vouloir prendre des plaisirs où les autres n'ayent point de part, sur tout lors que celui qui le donne, en peut prendre sans en oster, & nous l'augmente plutôt en le prenant. C'est ce qu'on ne peut pas dire de l'amour des garçons; car bien loin d'y receuoir du contentement, ils y souffrent du déplaisir; ce qu'ils témoignent assez par leurs larmes, mesme après que la douleur est passée, sans parler du regret eternel qui leur en demeure; de sorte que c'est le plus grand

affront qu'on leur puisse faire, que de leur reprocher ce crime. Que si l'on peut passer plus auant en des choses qu'il n'est honneste ni de dire ni de faire; Si ie deuenois assez furieux pour m'écarter du cours ordinaire de la Nature; l'aymerois mieux que ce fût avec vne femme qu'avec vn garçon, parce que c'est vn objet plus aimable, & qui me peut donner l'vne & l'autre volupté; au lieu qu'un garçon ne me peut accorder que la moindre. Si donc les femmes nous peuuent plaire encore en ce point, retranchons pour le moins cet autre amour, si nous ne voulons aussi leur permettre de s'entr'aimer comme des Tribades, & faire ensemble vn amour monstrueux & unimaginable. Car combien est-il plus iuste que les femmes deuiennent hommes, que de voir les hommes deuenir femmes, puis-que chaque chose tend à sa perfection. Comme Cariclés eut dit cela avec beaucoup d'ardeur, regardant son riuai de trauers, comme s'il eût esté coupable d'un crime enorme; Le iettay doucement les yeux sur Callicratidas, & luy dis, Que ie pensois estre dans l'Aréopage à iuger de quelque meurtre ou de quelque empoisonnement, tant les discours de Cariclés m'auoient touché; Qu'il estoit temps qu'il déployast l'éloquence de son païs, pour resister à vn si puissant ennemy. *Athènes.* Après auoir donc fait quelque silence, pendant

lequel il paroiffoit plein d'inquiétude , & agité en fon efprit de diuerfes penfées , à la fin il parla ainfi. Si les femmes auoient quelque pouuoir dans l'Eftat, elles r'éliroient fans doute pour leur protecteur, Cariclés, & te drefseroient des ftatuës, puis-que tu rémoignes tant de paffion pour elles, & que tu défens mieux leur caufe, qu'elles-mefmes. Quand ce feroit cette illufte Argienne qui prit les armes contre les Lacédémoniens, pour laquelle Mars eft mis entre les Dieux des femmes à Argos ; ou cette petite fucrée de Sappho, dont Lesbos fe vante; ou Théane la Pythagoricienne ; & peut-eftre que Périclés mefme n'en auroit pas tant dit pour Afpafie. Mais s'il eft permis à vn homme de défendre la caufe des hommes, fans offenser la Déeffe qui préfide en ces lieux , puis-que ie ne condamne point fon amour ; ie diray que ie penfois d'abord que toute cette difpute ne feroit qu'un jeu ; mais puis-que Cariclés d'une galanterie a fait vn crime, & apellé à fon fecours la Philofophie, pour la défense des femmes, ie puis bien emprunter les mefmes armes pour le combattre, veu qu'il n'y a que le véritable amour, dont ie parle, qui puiſſe ioindre la vertu avec la volupté. Et plût aux Dieux que nous fuſſions ſous l'ombrage frais de cet arbre où Socrate entretenoit Phédre, & tenoit ces diuins difcours que Platon raporte. Peut-eftre

Téléſille.

Platane.

qu'il entr'ouvroit son écorce, comme ceux de Dodone, pour m'ouïr soutenir vn amour dont il a esté si souuent témoin. Mais puis-que nous sommes separez de ces lieux par des mers & des montagnes, & que ie suis contraint de me défendre en vne terre étrangère ; car le voisinage du Temple de Vénus est auantageux à mon ennemy, il faut redoubler mes efforts, pour ne point trahir la Vérité, ni abandonner la Iustice de ma cause. Assiste-moy seulement de ta présence, céleste Amour, père des mystères cachez, & protecteur de l'Amitié, qui n'es pas vn petit enragé comme ton Riual, mais le premier-né du premier Principe, & tout parfait dès ton commencement. C'est toy qui as tiré l'Vniuers du Chaos où il estoit enseuely ; & le reléguant au fond du Tartare, où il est enfermé de portes d'airain, qu'il ne sçauoit iamais rompre, tu-as couuert pour quelque temps la lumière de ténèbres, à la faueur desquelles tu-as produit tout ce que nous voyons, tant ce qui a vie, que ce qui n'en a point, & versé dans nos ames les semences de l'Amitié, qui se perfectionnent avec le temps, après auoir esté infuses dans nos cœurs encore tendres. Car pour le mariage, il a esté introduit par nécessité, pour la conseruation de l'espèce ; mais l'amour des garçons est vn ouurage de la raison. Or les choses qui sont inuentées

*On peut
défendre
par la son-
te sorte
d'extra-
vagance.*

pour le plaisir ou la bien-séance, sont bien plus belles & plus parfaites que celles qui se font par vne nécessité présente, comme l'honneste est préférable à l'utile & au nécessaire. Pendant la rudesse du premier âge, que l'art & l'expérience n'auoient pas encore trouué les commoditez de la vie, on se contentoit des choses ordinaires, parce qu'on n'auoit pas le loisir ni l'industrie de chercher les autres. C'est ainsi qu'on viuoit du commencement, d'herbes, de fruits & de racines; mais après auoir trouué l'inuention du bled, on laissa cette première nourriture aux bestes; & personne n'est assez amoureux de l'Antiquité, pour nous vouloir ramener au gland de nos Pères. On n'eut d'abord, pour vêtement, que les peaux des bestes nouvellement écorchées, & pour retraite, que le creux des arbres ou des rochers; puis se façonnant peu à peu, on commença à filer la laine pour se vêtir & à bâtir des maisons: En suite, ces arts venans à se perfectionner, au lieu d'un vilain drap, on se mit à faire de belles étofes, pour la commodité & pour l'ornement; & au lieu de cabanes, de grans Palais enrichis par dedans de peintures & de tapisseries, pour cacher la difformité de la pierre. Que personne donc ne demande des exemples de l'amour des garçons dans les premiers Siècles, car celui des femmes estoit alors trop nécessaire pour la propagation

la propagation du genre humain ; mais il s'est introduit peu à peu dans le monde avec la Philosophie , comme l'Eloquence & la Politesse. Il ne faut donc pas condamner les dernières inuentions, comme si c'estoient les pires ; ni préférer vn amour à l'autre , parce qu'il est plus ancien ; mais gardant les vicilles coûtumes comme nécessaires , louer les nouvelles comme les meilleures. Je ne pouuois m'empêcher de rire, lors que i'entendois Cariclés nous proposer l'exemple des bestes & des Scythes, comme s'il se repentait d'estre né homme, ou Grec plustost que Barbare. Car il n'est pas étrange que les bestes qui n'ont pas l'vsage de la raison , ne se seruent pas de ses inuentions ; & que les nations rudes & grossières n'ayent pas l'auantage de celles qui sont polissées. Si les animaux estoient capables de raison, ils ne méneroient pas vne vie sauvage & vagabonde, comme ils font ; mais viuroient ensemble , & fonderoient des Villes & des Républiques. Les lions n'ayment pas les lions ; Pourquoi ? parce qu'ils ne philosophent point. Les autres bestes de mesme, parce qu'elles ne sont pas capables d'amitié ; mais la raison & l'experience ont fait connoistre aux hommes, & particulièrement à ceux , qui sont les plus civilisez , que l'homme est plus digne d'estre aimé que la femme. Ne condamne donc point

K k k k

Cariclés, ce que tu ignores, ou dont tu n'es pas capable ; & ne préfère pas un sot amour, à un amour céleste ; mais quite avec l'âge les passions de la jeunesse, pour prendre de plus nobles habitudes. Considère, si tu ne l'as encore fait, qu'il y a deux sortes d'Amour ; l'un enfant, qui ne peut estre gouverné par la raison, & n'est que l'ouvrage de la Nature ; l'autre céleste & divin, qui n'inspire que de saints desirs, & ne se trouve que dans les grans personnages, qui estans pleins de ce Dieu, n'approuvent que la volupté, qui se trouve mêlée avec la vertu. Car il est vray, selon le Tragique, que l'Amour inspire deux diverses passions ; ou plustost, que ce sont deux choses différentes, exprimées sous un mesme nom, comme il y a deux sortes de pudeur, l'une bonne, & l'autre mauvaise. Il ne faut donc pas trouver étrange que la passion ait pris le nom de la vertu, & que l'amour de bien-veillance & celui de concupiscence, s'appellent de mesme nom. Mais, me direz-vous, condamnez-vous le mariage ; & voulez-vous bannir les femmes du genre humain ? Il seroit à souhaiter peut estre, selon Euripide, qu'on s'en pût passer, & obtenir les enfans des Dieux, par des vœux & des offrandes ; mais puis que cela ne se peut, il faut obeir à la nécessité, & laisser le choix à la raison d'un amour plus honneste & plus sortable. Qu'on fasse donc

cas des femmes pour le besoin qu'on en a ; mais hors de là , point de commerce. Car qui est l'homme de bon sens qui puisse souffrir leurs défauts ? Qui puisse endurer vne femme dont toute l'occupation consiste à se parer ; Qui seroit le plus souvent laide & insupportable, sans le fard & les ornemens ; Si quelqu'un auoit veu les femmes au sortir du lit , auant que d'estre parées , il en auroit horreur ; c'est pourquoy elles ne se font voir alors à personne. Aussi n'employent-elles pas la matinée comme nous , à des choses sérieuses ; mais à se peigner & s'ajuster , environnées d'un grand nombre de seruanes , dont les vnes leur tiennent vn miroir ou vn réchaut, les autres vn bassin ou vne aiguière , & toute leur toilette est pleine de boîtes d'onguens, comme vne boutique d'Apotiquaire ; les vns pour nettoyer les dents, ou pour les blanchir, les autres pour noircir les sourcis , ou pour rougir les iouës & les lèvres. Mais la plus grande partie du temps est employé à la structure de leur coiffure , qu'elles teignent en noir , ou en vne autre couleur , comme on fait la laine , & qu'elles bouclent avec des fers chauts ; en ramenant vne partie sur le front pour le couvrir , & laissant iouer négligement le reste sur les épaules ; après l'auoir parfumé avec les plus précieuses odeurs de l'Arabie , pour lesquelles elles épensent souvent la

Blonde.

bourse de leurs marys. Leur pied est pressé dans vn patin, leur sein toujours serré pour en paroître plus ferme, leur corps plustost nud que vêtu, n'estant couuert que d'un crespé ou de quelque étoffe tres-délicate, à trauers laquelle on voit toute la forme de leurs membres. Leur visage donc couuert de fard est celuy que l'on voit le moins; mais leur ame est encore plus cachée, & comme elle est sans vertu & sans sçauoir, elle se peut dire plus nuë que le corps. Parleray-ie des autres defauts qui coutent dauantage à leurs marys, leurs chaines, leurs colliers, leurs bracelets, leurs pendans-d'oreilles; car elles sont toutes couuertes d'or & de pierreries, depuis les pieds iusqu'à la teste. Voilà quel est leur équipage, voyons maintenant quelle est leur vie; Elles ne sortent point du logis qu'elles n'ayent acheué de se parer, pour assister à des mystères, dont les noms mesmes nous sont inconnus, & qui sont légitimement suspects aux marys, quoy qu'on n'y admette point d'hommes, puis-que le dedans n'est pas plus pur que le dehors. Si tost qu'elles sont de retour, il leur faut estre longtemps dans le bain, pour passer de là à vne table couuerte de toutes sortes de mets, où elles se créuent de manger, & après cela ne laissent pas encore de toucher à tout. Je laisse à part leurs saletez & leurs ordures, qui font qu'on a besoin d'un bain

au sortir d'auec elles ; Le ne parle point de leur dissimulation, ni de leurs refus affectez , & autres vices, lesquels celuy qui voudroit éplucher, comme a fait Ménandre, n'ouïroit comme luy Prométhée ; & auec tout cela elles trouuent encore des adorateurs. Mais oposons vn peu à cette vie celle d'vn jeune garçon, pour en faire mieux voir la différence. Si tost qu'il est leué & vétu, sans tant de façon, il sort du logis sous la conduite de son précepteur, suiuy de quelques valets qui luy portent, non pas des peignes ni des miroirs , & autre équipage du luxe ; mais des porte-feuilles & des liures qui contiennent les plus belles actions de l'Antiquité, qu'on luy propose à imiter. Quelquesfois on luy portera sa lyre, s'il va chez le Musicien. Après auoir passé vne partie de la matinée dans les Sciences , il s'exerce aux armes , au manége, ou à la lutte, & aux autres exercices du corps , méditant déjà dans la paix le dur métier de la guerre. En suite, il se baigne légèrement , & mange sobrement, pour estre capable après d'isné de vaquer à des choses sérieuses. Car il donne encore le reste du temps à l'étude ; & après auoir passé ainsi tout le iour dans les exercices de la Vertu, il dort la nuit sans inquiétude & sans trouble. Qui n'aymeroit donc vn si aymable garçon, s'il n'est tout à fait insensible ; puis-que dans vn corps mortel

*Adultère,
ennie, &c.*

il exerce des vertus immortelles ? Puissé-je le
reste de mes jours vivre en paix avec luy , sans
l'abandonner vn moment, & joüir toute ma vie
de son aimable commerce. Que s'il tombe ma-
lade , comme la vie humaine est sujette à mille
accidens , ie veux estre malade avec luy ; s'il mon-
te sur mer, ie le veux suivre ; s'il est ataqué, ie le
veux défendre ; s'il est pris , ie renonce à ma li-
berté ; s'il meurt, ie le veux accompagner au sé-
pulture , & qu'on nous enferme tous deux en
mesme tombeau. Tels ont esté Oreste & Pi-
lade ; car ie ne veux que des Héros pour exem-
ple ; qui ont vécu tous deux ensemble dès leur
plus tendre jeunesse , vangé tous deux la mort
d'un père , couru tous deux mesme fortune. Si
l'un estoit malade , l'autre le consoloit & sentoît
ses maux plus viuement que les siens ; s'il estoit
accusé , il le défendoit. Leur amitié n'a pas esté
renformée dans les bornes de la Grèce , ils l'ont
portée iusqu'en Scythie ; & lors qu'ils furent ar-
riuez dans la Chersonése Taurique , l'un persé-
cuté des furies vengeresses de sa mere , écumoit
par terre ; & l'autre en ce triste estat , luy rendoit
les deuoirs , non seulement d'amy , mais de père.
Et quand il fut ordonné que l'un demeureroit
pour estre immolé à Diane , & que l'autre en
iroit porter les nouuelles à Mycènes , chacun vou-
lut mourir pour son amy , comme s'il eût vécu

en luy, & fût mort en l'oy. Quand cet amour donc qu'il est formé dès l'enfance, vient à se confirmer par l'âge & par la raison; alors celui que nous avons aimé, avant qu'il fût capable d'aimer, commence à nous rendre la pareille, & l'amitié se renforce tellement, qu'il est difficile de reconnoître l'amant d'avec l'aimé; la passion de l'un estant passée dans l'ame de l'autre, comme une image qui se refléchit dans un miroir. Pourquoy donc condamnes-tu comme une volupté étrangère, une doctrine reçue du ciel, qui a esté transmise de main en main iusqu'à nous, & que nous devons cultiver, comme estant conforme à nostre nature, & confirmée par l'exemple des Héros. Cette discipline Socratique est aprouvée par les Oracles, qui ont iugé ce personnage le plus sage de tous les hommes. Car entre les autres préceptes qu'il nous a laissez pour bien vivre, il aprouve l'amour des garçons comme une chose utile à la République. Il les fait donc aimer, à son exemple, comme il faisoit Alcibiade, sans consumer son amour en des plaisirs de peu de durée, mais l'étendre iusqu'à la vieillesse, en rouvrant ce sacré lien; car de la sorte la vie sera douce & tranquille, la conscience n'estant tourmentée d'aucun remors, ni souillée d'aucun crime; & la réputation des personnes qui auront vécu de la sorte, viura encore après

leur mort. Le ciel mesme, selon la doctrine des Philosophes, les receura au sortir de la terre. Après que Callicratidas eut dit cela avec beaucoup de chaleur, comme vn jeune homme plein de l'amour de la gloire, l'arrestay Cariclès qui vouloit répondre, parce qu'il estoit temps de retourner à nostre vaisseau. Et comme ils me prièrent de prononcer sur leur différent, ie leur dis, Que leurs discours ne me sembloient pas faits sur le champ, mais le fruit d'une plus longue méditation; parce qu'ils n'auoient rien oublié de ce qui se pouuoit dire sur ce sujet, & s'estoient seruis de raisons solides, & de paroles choisies; Que ie souhaiterois donc de pouuoir remettre la sentence à vne autre fois, pour y délibérer à mon tour, & voudrois, s'il se pouuoit, ajuger à tous deux la victoire. Mais parce que cela estoit impossible, & qu'ils ne cessoient de me persécuter; ie leur dis naïuement, Que ie tenois le mariage necessaire, & tres-heureux, lors qu'on auoit bien rencontré; mais que ie croyois l'amour des garçons, qui est vne introduction à l'amitié, digne des seuls Philosophes; c'est pourquoy ie ne permettois qu'à eux seuls de les aymer, comme les femmes n'estans pas dignes de leur amour. Ne te fâche donc pas, dis-je, Cariclès, si Corinthe le cède pour ce coup à Athènes. En disant cela, ie me leuay sans attendre leur réponse, honteux de voir

*C'est une
raillerie.*

de voir Cariclés plus triste que si on luy eust prononcé son Arrest de mort , & l'autre plus ioyeux que s'il eust gagné le prix aux jeux Olympiques; aussi nous traitta-t-il splendidement pour recompense: l'essayay cependant de consoler Cariclés, en le cajolant sur son éloquence, & sur ce qu'il auoit si bien défendu la plus mauuaise cause. Voilà ce qui se passa dans nostre séjour de Cnide; Dy maintenant ce qui t'en semble, & si tu aprouues mon iugement.

T H E O M N E S T E. En doutes-tu? & crois-tu que ie ne sois pas assez habile pour voir ce qui est raisonnable? l'estois si transporté pendant ton recit que ie pensois estre à Cnide, & que ce logis fust le Temple de la Deesse. Mais pour te dire mon auis librement, & ne te rien celer en vn iour de Feste, & de la Feste d'Hercule qui a esté fort galant; ie trouue la harangue de Callicratidas vn peu trop graue & trop serieuse, & crois que ce seroit vn supplice, aimant vn beau garçon, & couchant avec luy, de demeurer comme vn Tantale, à auoir l'eau iusqu'aux yeux, sans pouuoir se des-alterer. Car ce n'est pas assez de voir ce qu'on aime, ni d'estre assis aupres de luy à l'entretenir, puis que la veüe & l'entretien ne sont qu'un degré à la jouissance. Mais pourquoy m'expliquer dauantage en ces matieres, laissons l'amour chimerique aux Philosophes, & imitons

Il y a icy
vne page de
saleté rez
tranchée.

634 DE L'AMOVR DES GARC,ONS.

Socrate qui ne se contentoit pas d'aimer simplement Alcibiade, mais dormoit avec luy; dequoy il ne faut pas s'estonner puis qu'Achille en vsoit de mesme avec Patrocle: ce qu'on peut iuger par ses regrets, où il mesle quelque chose qui passe iusqu'à l'amour. Quelqu'un dira peut-estre que cecy n'est pas honneste, mais pour le moins il est veritable.

LYCINVS. Je ne souffriray pas, Theomneste, que tu iettes les fondemens d'une nouvelle dispute, ni que tu tiennes d'autres discours que ceux qu'on peut entendre en un iour de Feste. Mais sans plus tarder, allons sur la place voir allumer le bucher d'Hercule, & representer la Catastrophe sur le Mont Oëta.

QUELQUES LIEUX MAL TRADVITS

DANS LA VERSION LATINE DE LUCIEN,
reueü par Monsieur Benoit, & imprimée à
Saumur l'an 1619.



Je n'ay point examiné par tout cette Traduction; mais quelquefois en iettant les yeux dessus, soit pour m'éclaircir, ou bien pour me soulager; i'y ay remarqué quelques fautes, sans examiner si elles estoient de luy, ou des Traducteurs; quoy qu'il luy faille rendre cet honneur qu'il leur en a corrigé beaucoup; mais il est vray aussi qu'il en a mis quelques-unes de sa façon, comme Monsieur le Feure l'a remarqué dans son Peregrinus. Du reste ie ne toucheray point celles dont celui-cy a parlé.

COrpori equaliter permixta, il faut également partagé, & non pas meslé, *μικταίσιμον*, c'est tout le contraire.

Tome premier, page 17. ligne 4. page 20. l. 8.

Nam furci est aliquis Deus Il faut oster *aliquis*, car cela se rapporte à Prométhée dont il s'agit, & corrompt tout le sens, aussi n'est-il pas au Grec.

Nunquam desinunt obuios & presentes amasios aspernari. Il y a au Grec, *ἐν τοῖς ἐν πρὸς ἀντιῶν*, se fâcher des choses qui sont à leurs pieds. Et quoy que le raisonnement n'en soit pas bien iuste, & qu'il falût plustost dire, ne prendre pas garde aux choses qui sont à leurs pieds, ce qui peut faire croire qu'il y a faute au Grec; cela ne va nullement au sens de la Version.

Page 26. ligne 8.

Si prolixior fueris, il faut si cuncteris, ἢ διαμῦναι, si tu tardes, & non pas si tu es trop long.

Page 18. sur le milieu.

Omnibus quidem Atheniensibus in admiratione erat, & sanquam beatus suspiciebatur. C'est tout le contraire, il ne l'estoit pas, mais il le croyoit estre.

Page 29. ligne dernière.

Talem Civitatem mihi describebat. Cela fait vne obscurité qu'il falloit oster, car *πόλις* signifie icy Rome.

Page 32. l. penult.

Quinetiam multos qui pro granibus haberi volunt, reprehendebat. Il y a au Grec *ὅτι πολλοὶ ἦν σπουδαῖον εἶναι δοκούντων ἐπιλιπταί.* Il parle de la fureur pour les spectacles du Cirque, qui en auoit desia gagné plusieurs de ceux qui sembloient vertueux: si bien que *ἐνέ-*

Page 41. l. 10.

λεπται se rapporte à cette passion-là, & non pas au Philosophe dont il parle.

Page 112 l. 4. *In hac forma humana renovatione.* Prométhée n'auoit pas refait les hommes, car ils n'estoient pas faits auparavant. Aussi le Grec ne le dit-il pas; mais simplement qu'il auoit changé quelque chose pour ce qui regarde les hommes, c'est à dire qu'il auoit fait les hommes lors qu'il n'y en auoit point, μεταποιήσας ἢ νωτίους τὰ πρὶ τοῖς ἀνθρώποις, mais non pas τοὺς ἀνθρώπους.

Page 113 l. 5. *At quanta sit multa vides, eo quod ex luto animantia fabricasti.* Cela fait de l'obscurité, il falloit traduire *damnum*. Quel dommage ay-je fait? &c.

Page 120. sur la fin. *Animum omnium miserrimè periturum.* Il y a au Grec τὸν κάμψα ὄψων ἀπολύμνον. Comme qui diroit en nostre langue *ce miserable oyseau*, car l'Auteur ne veut pas dire qu'il perira misérablement, mais c'est vne phrase Grecque pour exprimer ce que i'ay dit.

Page 146. l. 1. *Penem ense refecat,* il y a au Grec τέμνεται ξίφει τὸν πῆχυν, *il se fait vne incision au coude*, qui estoit la coustume de ces Prestres, comme il se voit dans l'Asne de Lucien. Car s'il entendoit par là qu'ils se châtoient, il ne le diroit pas de quelques-vns, mais de tous, car tous l'estoient.

Page 188. sur la fin. *Ipsa autem lyra similis erat cornu cranio, cornua autem tanquam cubili prominebant.* Il y a deux fautes en cela, car la lyre n'estoit pas semblable à la carcasse d'une teste de Cerf, mais c'estoit vne teste de Cerf en effet, & au lieu de *condées*, il falloit traduire *manche*, parce que le mot grec signifie l'un & l'autre, τὰ ἰσὺ χέετα πῆχες ὡς περ ἡσαν, les cornes estoient comme le manche, ou seruoient de manche, c'est à dire que les cordes y estoient attachées.

Page 241. sur la fin. *Verborum contradictionem,* il y a au grec ἀπεργαλογία des discours qui n'ont point de fin.

Page 248. vers le milieu. *Interficiētibz opem tulit.* Il y a au grec, συνελάμβαν ἐπὶ θανάτῳ parlant d'Alexandre qui a enuoyé quelques-vns de ses amis au supplice.

Là mesme. *Pariter patria dominatus sum.* Il faut *equo iure* ἰόντος c'est la louange que se donne Annibal de n'auoir point entrepris sur sa patrie.

265. l. 2. *Stagno imminens ἐπὶ τῇ λιμνῇ ἑσῶς.* Tantale non imminabat stagno; sed erat in stagno.

288. sur le milieu. *A puero.* Il faut à *filio*, pour oster la difficulté; car c'estoit son fils, & non pas son valet.

303. l. 6. *Eosque pene omnes, qui voluptatem accusabant.* Il faut *peneque omnes voluptatem accusare*, car il veut dire que les Philosophes

crient presque tous contre la volapté, & qu'ils ne laissent pas de l'aymer.

Et fonsam sanguine conspergimus. Il y a au grec ἐπὶ τὸν βόθρον 306 sur le milieu.

ἱερὸν αἵματι, nous l'épanchâmes autour de la fosse.

Neptuno, il faut Vulcano ἰσχυρῶς. 351. par de là le milieu.

Montes dedicarunt. Le Traducteur a oublié les Oyseaux, ὄρνεα 355. sur le milieu.

Mento abraſe. Il n'est point parlé du menton au grec, & cela se 358. sur le milieu.

raporte plutoſt à la teſte. *προφητῶν ἐξουριώων, Prophetes tonſurez.* 358. sur le milieu.

Iamque mortua membra circumſuſi laniant, eamque ſoli ſepeliunt qui occiderunt. Il y a au grec πλὴν ὅτι πυνθῶσι τὸ ἱερὸν καὶ κόπτονται 358. sur le milieu.

περιτρίβοντες ἡδὺν ποθοῦντο, οἱ δὲ καὶ διακτενοῦσι μόνον ἀποσφάζοντες. ſinon 358. sur le milieu.

qu'ils pleurent la victime, & l'environnent en ſe frapant l'eſtomac, apres l'auoir égorgée. Mais il y en a qui ne ſont que l'égorger, & puis l'enſerrent.

Plures volo vincere, il faut pluribus, ſuple, calculis, l'emporter 402. l. pen. de plus de voix. πλέοσι κρατῶσι.

Quum-primum vidit me extinctum ἐπὶ τάχιστα με ἀπεθάνοντα εἶδεν, 417. sur la fin.

comme il vit que j'allois mourir bien-toſt.

Divinatione potius aut iudicio, il faut quem iudicio. 581. sur le milieu.

Conſcripta de illis hiſtoria συγγεγραμμένη περὶ αὐτῶν, les prenant 654. l. 4. pour patrons.

Altero eleuato, alterum contra deprimi ἡ δὲ τῆς ἀπὸς τὸ ἐπὶ τὴν πύλιν 689. l. 5. τὴν ἐπὶ τῆς, qui oſte l'un, poſe l'autre.

Virtutibus orationis, il faut narrationis, ce pourroit bien-eſtre 702 sur le milieu.

vne faute d'impreſſion; car il n'eſt pas queſtion là de celles de l'oraison en general, mais de celles de la narration. *διηγήσεως.*

Sociosque meretricum veneficis mutatos. Il y a au grec τὰς ἐν 709. vers le milieu.

φάρμακον τῶν ἰατρῶν μεταβολὰς. les changemens de ſes compagnons par 709. vers le milieu.

des ſortileges; ou ajouter meretricis, parlant de Circé.

Ibi, il faut inde ἀπὸ τῶν. C'eſt que de là on ne voyoit rien de 714. vers le milieu.

iour à cauſe que la lumière empêchoit de voir les eſtoiles.

A Septentrione. Il ſaloit mettre l'eſtoile de l'ourſe, car il n'eſt 719 au milieu.

pas queſtion là du Septentrion; quoy qu'elle en ſoit la marque.

Vt pote qui eſſent expediti. Il ſaloit traduire le mot grec en cet en- 740. l. 7.

droit, *nuds, ſans armes*, car c'eſtoit à cauſe de cela qu'ils eſtoient 740. l. 7.

aſſez à défaire, au lieu que le mot d'*expediti*, y nuit plutoſt.

Hoc enim vnoquoque anni tempore ſemel faciebat. Il ſaloit tra- 741. l. 1.

duire à chaque heure. Car *ἡμέρα* ſignifie là heure, & non pas ſaiſon, 741. l. 1.

& en ſuite encore *hora*, au lieu de *anni tempora*. Car il dit deux 741. l. 1.

lignes plus haut le cinquieſme iour, environ le ſecond baaillement 741. l. 1.

du monstre, comme qui diroit, la seconde heure du iour. Et si tost qu'ils furent engloutis, il dit, comme il commença à bailler, pour montrer qu'il baailloit souuent, & plus bas: Et le lendemain lors qu'il venoit à bailler, le voila qui baaille deux iours de suite.

Ibid. sur la fin. *Horum aliqui* Tous ceux dont il est fait mention-là, estoient rameurs; il y en auoit d'autres pour la defense: l'expression grecque n'est pas bien iuste, mais le sens l'est.

742. sur la fin. *Incessendo & cadendo* ἰμπερὶς αἰνόντες καὶ ἀναρῶντες, en sautant dedans, & tuant, & plus bas *ferreis rostris*. il faut *manibus*, car il n'est pas question là des pointes d'airain de la prouë, mais d'instrumens à accrocher.

743. par de là le milieu. *Nec pauciores quam octoginta insulas submerserunt*, il faut *insula submersa sunt*, car il n'est pas question là de celles qu'ils coulerent à fons, mais de celles qu'ils perdirent.

745. l. 6. *Mortuus est*, ἀπνικηέτο, il se mouroit, comme la suite le fait voir, car il ajoute plus bas τῇ δὲ ἐπισηῇ ἡδὺ τέθνηκε.

Là mesme. *Post tridui moram, quarto die quia placidum erat mare, discessimus*. Il y a au grec ἡμερας τρεῖς ἐπαυλισαμένοι, νημερία γὰρ ἦν, τῇ τετάρτῃ ἀπὸ πλείους αὐτοῦ. Après auoir demeuré là-trois iours à cause du calme, nous fismes voile le quatriesme.

754. vers le milieu. *Omnium arborum fructus*. Il ne faut point d'*omnium*, car tous les arbres de l'Isle ne portoient pas des verres, ὁ καρπὸς δὲ τῶν αὐτῶν δένδρων. Or le fruit de ces arbres.

756. sur la fin. *Omissa simulatione*, il est question là de l'Ironie qui est vne figure qui luy estoit familiere, & non pas de feinte en general.

760. vers le milieu. *Instituit*, il faut *prafuit*, car il n'est pas question là de leur institution, mais de celuy qui donnoit le prix, ou qui presidoit, ἡγωνοδότης.

775. au milieu. *Prora cheniscus*, il y a au grec *puppis*, c'est vne béneue.

779. vers la fin. *Manibus pedem tenentes*, c'est le bas du voile qu'ils tenoient, & l'on diroit qu'ils tiennent leur pied avec les mains. ποδιῶνας au grec, ne signifie pas le pied de l'homme.

Là mesme plus bas. *Alij precedentes*, il faut *illi*, car cela se rapporte aux daufins.

815. vers le milieu. *Vbi iudices sorte ferunt sententiam*. Il y a au grec ἀπὸ μὲν τῶν κληρολαρότων δικαστῶν, des Iuges élus par le sort. Il n'est pas question là de l'aduis que donnent les Iuges, mais de leur election, cela deuoit estre au moins plus clairement expliqué.

840. sur la fin. *Cum in eodem metu cogitatione versati sis*. Ce n'est pas cela, il ne dit pas qu'ils ayent esté dans la mesme crainte, mais il les prie de se mettre en sa place, & de considerer ce qu'ils feroient s'ils estoient en la mesme crainte ἐπὶ τῇ αὐτῇ δέοις νῦν τῷ λογισμῷ ἀπομύσας. Et en suite, *quid facto opus esset dixistis*, il faut dicire.

Similem esse materia oportet ὁμοιον ἔχειν τῷ καινίσαι ἔτι, estre sem- 844. l. 3.
blable à son dessein, suivre la façon d'agir.

In eleganti delubro. Il y a au grec ἐν καλῷ τῷ ἱερῷ, au plus bel en- 848. au mi-
droit du Temple. lieu.

Modestos reddere queant auditores. Il n'est pas question là de mo- 876. sur la
destie, mais de prudence, comme signifie quelquefois le mot grec fin.
σωφρονίζαν.

Profecto ad inundationem usque navigio, il y a au grec ἔχει τὸ 893. l. 11.
κλύσματος, iusqu'aux cataractes du Nil, κλύζω, signifie quelquefois
les eaux qui roulent avec bruit

Proprias Epicuri opiniones, il faut, *precipuas*, κρείας δόξας. 894. vers le
milieu.

Quod si saltatio, non sit ad certamen composita, εἰ μὴ ἀγώνιος ἡ δῖ- 962. l. 5.
χησι, s'il n'y a point de ieuX publics de la dance, c'est à dire, si la
dance n'est point entre les spectacles publics de la Grèce, comme
la lute, le pugilat, &c.

Qui etiamnum turiredundat ἐμπόλαζοντα, qui est en vogue. 928. l. 2.

Veneris partus ἀρεῶν δῖτος γοναί, la naissance de Venus, & non pas 930. l. 11.
son fruit, comme plus bas διούσου ἀμφοτέρων τὰς γοναί, les deux nais-
sances de Bacchus, qu'il a traduit *viramque stirpem*, mal.

Decem millia nummum. Il faloit mettre *drachmarum*, comme 977. l. 10.
il a mis luy-mesme plus bas, qui est quatre fois dauantage.

Peregrino Protei filio, il y a au grec τὸ πρωτίως, qui signifie là dit 1006. sur la
Protée, comme il se voit dans le traité qui porte ce nom. fin.

Nonne Cynicum agis. Il faut simplement, non, cela oste le sens, Là mesme.
Tu ne fais pas le Cynique, dit l'un, ny toy l'homme. répond l'autre.

Exhiberet quacumque vellet, il faut sibi, παρέχειν αὐτῷ. 1007. l. 6.

Nunc te interrogant, καὶ ἡρώτησαν, &c. c'est à dire là, en langage d'au- 1008. sur le
jourd'huy. Il est trop obscur de la sorte pour estre ainsi exprimé. milieu.

Quod solus dialecticorum esset primus, il faut, & primus; c'est 1009. l. 1.
peut-estre vne faute d'impression.

Regis esset praeceptor, il faloit traduire *Imperatoris*. Car c'est ce 11. mesme.
que signifie là βασιλεὺς, comme en plusieurs autres lieux, & l'Em-
pereur Romain ne s'appelloit point *Rex* en latin, voy la remar-
que sur la page 64. du Tome second.

Inepto il faloit Barbaro, σολόικω. 1011. l. 10.

Num pro patria idipsum passurus eram: cela est obscur, il veut 11. mesme
dire qu'il ne s'agit pas icy de mourir pour sa patrie. vers la fin.

Et in sacris Eleusinijs inter posandum voces mysteria produunt ce- 1042. vers
la est mis trop obscurément, pour dire qu'il découvroit les my- le milieu.
steres d'Eleusine dans la débauche.

Et dinerforum corporum somnos, l'endroit est obscur, mais il 1059. sur la
fin.

y a au grec *ἐπερχομαι ἑπυς*, de diuerse couleur, ce qui pourroit se rapporter au fard des femmes, qui les rend en quelque sorte d'autre couleur de iour que de nuit.

TOME SECOND.

Page 18. l. 7. *Præterquam quod illa quamuis colossa esset magnitudine parua in tabella depicta erat.* Il y a au grec *πλὴν ὅσον ἐκείνη μὲν ἐν μικρῷ παρακίφ ἐχέραπτο*, αὐτὴ δὲ κολοσσιαία τὸ μέγεθος, il veut dire qu'Aspasie n'estoit qu'un portrait en petit, parce qu'elle n'auoit iamais esté dans vne haute condition, & que celle dont il parle, estoit de figure de Colosse, comme estant femme d'Empereur.

31. l. 1. *Minnus visio verteretur, quod per impietatem hoc fecisses ἡπόνα ἂν ὁ τοιοῦτος αἵτιαν ἔχοι. ὥστε ἀσέβειας αὐτὸ δεῖν.* Il seroit moins accusé de l'auoir fait par impieté, ou, on luy imputeroit moins de &c.

37. sur la fin. *Non dixit Pollucem manus aduersarias cum ipso conseruisse,* il y a au grec *ἐδὴ πολυδεύκετο βίαν φέσας ἀντιπύνασαι αὐτῷ παντίαι τὰς χεῖρας.* Il dit que Pollux tout fort qu'il estoit, n'eust pas eu la hardiesse de se prendre à luy, ny mesme Hercule avec ses bras de fer.

64. sur le milieu. *Hic vero ad Persarum Regem eum mittit. ἐδὴ βασιλεὺς τῷ μεγάλῳ ἀντιπύμπι αὐτόν.* Sous ombre que le Roy de Perse est appelé par les grecs, le grand Roy, comme nous disons maintenant le grand Seigneur, le Traducteur a crû que c'estoit de luy qu'il parloit, sans considérer qu'il est dit que le Prisonnier fut enuoyé en Italie pour y estre iugé, & qu'il fut relegué dans l'Isle de Gyare, qui estoit vne petite Isle où les Empereurs Romains confinoient les criminels: *Breuius Gyaris & carcere dignum.* C'est donc l'Empereur qu'il designe sous ce nom, & en beaucoup d'autres lieux, sous le nom seul de *Βασιλεὺς*, qui signifie en ces endroits Empereur, & non pas Roy, car le mot grec ne se rapporte pas au latin, & il faut imiter Lucien qui a esté au sens plustost qu'aux paroles.

70. l. 6. *Et filiam non ita pridem datis quinque talentis elocauit καὶ τὴν θυγατέρα ἡ πρεσβυτέρα πολλὰ ἐμάδευκεν, ἀπὸ τετρατάων πέντε ὧν εἶχα δύο μὲν, &c. ἀπὸ τετρατάων,* est détaché du reste: il donna sa fille en mariage, & de cinq talens qu'il auoit, il en donna deux.

74. au milieu. *Aliquando etiam Demetrius in Egyptum est profectus.* Il faloit dire se promenoit ou voyageoit par l'Egypte, car on voit dix lignes plus haut qu'il y estoit desia.

100. l. dernière. *Ad plenum instructos ἀποτελεῖς faies à ses despens.*

104. l. 2. *Nos igitur, ubi res quasdam importatas in portu spectassemus. In enimque e nani subduxissemus, emimus. ἡμεῖς μὲν ἐν κατὰμαχὴν πνα ἐπὶ τῷ λιμένι περὶ αἰῶνι, καὶ τὸ πλεῖον ἐς αὐτὴν μετασκευασάμενοι, ἡγορέζομεν.* Voyant vne Hostellerie sur le port, & y ayant fait transporter

nos

nos hardes, nous nous promenons sur la place. Car c'est ainsi qu'il faut traduire *ἡρεσζόμεν* en cet endroit, parce qu'il ne regit rien, & qu'on voit sur l'heure, qu'ayant appris qu'on les auoit volez dans l'Hostellerie, l'un se voulut tuer, parce qu'ils n'auoient pas dequoy viure ce iour-là, & l'autre fut contraint de porter du bois pour auoit du pain. Or s'ils eussent voulu acheter quelque chose sur le port ou au marché, ils eussent eu la marchandise ou l'argent. & partant ils n'eussent pas esté reduits à vne si grande extremité.

Domum pulcherrimam, καλλίστην οἰκονομίαν, vn bel appartement, ou vne belle chambre, car il n'est pas question là de maison. 113. l. 10.

Cæna splendida. La Negatiue est au Grec, ce qui se rapporte à ce qu'on a dit plus haut de son auarice, & de sa table qui estoit si mal couaerte. Il est vray qu'il dit en suite qu'il l'auoit fort bien traitté, mais c'est vne raillerie, c'est pourquoy la personne à qui il parle, s'en prend à rire. Plus bas;

Sic ut se habebant armati surrexerunt, οἷδὲ ὅπως ὡς ἔχον ἀναστάντες καὶ ὅπλα ἱσχυροῦν. Ils se leuerent comme ils estoient, & s'armerent. 133. vers le milieu.

In ignem sponte insiliisse, & *præter spem stupis subduxisse* ἐκὼν ἑαυτὸν ἐνσείσαιμι τῇ ἰστίᾳ, καὶ τότε μὲν ἐν τῷ πυρὶ μὲν δὲ ἐλπίδων ἀπὸ ἐξελθόν. Je me jettay volontairement dans le feu. Il faut là vn point, puis, voila comme i'échappay alors des estoupes contre mon esperance. 145. l. 1.

Quo vitiato, muliebria pro more & consuetudine nefaris cinadi illi 150 par de perpeffi sunt, il ne faut point de *quo vitiato*, car ce sont des Eunues qui ne luy pouuoient rien faire, aussi n'est-il pas au grec. là le milieu.

Lectum meum ingressam ἐνρί, signifie là giste, & non pas list, il falloit traduire *cubile*, qui se dit des bestes. Là mesme sur la fin.

Vltra Oceanum & inculpato Ἀethiopas, il faut *ad inculpato*, c'est peut-estre vne faute d'impression, κατ' ἀμύμονας ἀδωμονας. 218. sur le milieu.

Verum auricome, moderato te gerebas qui cum Panthi esses filius, 247. l. 4. aurum in pretio habebas, καὶ τὰ μὲν οὐ μύρεα, il n'y a point de faute de ta part, ou, on ne doit pas trouver estrange si estant fils Panthi tu aymoies l'or. Pour s'atacher aux paroles, on perd le sens.

Et horis, il faut là *tempestatibus*, les faisons, le mot grec signifie l'un & l'autre. 297. par de là le milieu.

Pro me, il faut *de me*, c'est à dire *contra me*, en cet endroit. 340. sur le milieu.

Voluptas conuenit Epicuro, il faut *non conuenit*. 353. au milieu.

Itaque parum gratia arti tua conciliare videris contra viros hosce mentiendo. ὥστε ἴδω τί μοι δοκῆς χαρίζομαι τῇ σταντὶ τίχῃ καταφρονέοντι. de sorte qu'il me semble que tu ne dis pas de mensonge de ces gens-là pour gratifier à ton art. 371. l. 10.

- 371 par de là le milieu. *Si quidem certis diebus, ut ceteri milites, non inuitabatur. ἀλλ' ὡς οἱ τοῖς λοιποῖς στρατιώταις πρὸς ἑμῖς παρὰ στρατοπέδους. Il n'estoit pas comme les autres soldats qu'on n'inuitoit qu'à de certains iours.*
479. sur la fin. *Altero pede paulum inflexo, il y a au grec ἑρέμα ὁχλαζοντα τῷ ἑτέρῳ, se baissant doucement, ou courbant un peu le genou il vers l'autre.*
- 483 sur la fin. *Cum esset ferme vindemia tempus ἀμφὶ τεύχεσσι τὸ ἐτος ὄν, c'est à dire là en temps de vendange, comme la suite le fait voir.*
- 491 l. 2. *Arsurgente ipsi Cleodemo ἀνίστασθαι αὐτῷ τῷ κλειδίῳ. Cleodeme luy faisant place.*
- 506 l. 1. *Ex utraque prater. καὶ διὰ τὰς, ex altera.*
- 515 sur la fin. *Iuuenes, il faut pueri, τὰ μικρὰ car cela est important icy.*
- 588 sur le milieu. *Imperius ad actionem & gestum corporis πῶς ἀνίσταται ἐν τῇ ὑποκειμένη, il ne pouuoit nullement persuader cette feinte.*
- 589 l. 6. *Ipse etiam orationis auctor ὁ τὸν λόγον τὸνδε συγγράψας, celui qui a escrit ce discours, c'est à dire Lucien, & non pas celui qui faisoit la harangue. Voy la page 590. sur la fin.*
- Là mesme vers le milieu. *In valde suauem cachinnum solutus dixit poeta iste meus. Celuy qui me fait parler, c'est à dire Lucien qu'il appelle Poëte, à cause qu'il le fait parler en qualité de Prologue, comme dans vne Comedie. Car c'est le Prologue qui parle alors, & non pas Lucien. Celuy, dis-je, qui me fait parler, ou qui m'a introduit icy, se prit à rre, &c.*
- 636 l. 1. *Dryforum Rex. il faut Odryforum Ὀδρυσεῖν, n'est qu'un mot, comme en suite ἡμανῶν, dont il a fait vn Roy Mano, au lieu de dire, des Omaniens.*
- 638 par de là le milieu. *Annos nonaginta. ὀγδούκων, quatre-vingt.*
- 675 l. 12. *Est interpretatus, ἐρμηνεύειν, signifie là descrire, comme il se voit dix lignes plus bas, & non pas interpreter.*
- 614 l. 10. *Neque scrupulosè cum diis rationem inibo ἢ μικρολογίσματι πρὸς τὸν θεόν. Je ne leur demanderay pas des bagatelles.*
- 716 l. 3. *Idem ego leana inquit, nec eo admodum opus. Cela est tronqué, il faut qu'il y ait faute à l'impression, ἐν αὐτῷ μὲν ἔστι ὡς λέανη καὶ ἔχει, λέανη δὲ ἐστὶ πῶς αὐτῷ. Je n'ay pas cela, c'est à dire le membre viril. comme ont les hommes, mais ie n'en ay pas de besoin.*
- 758 l. 10. *Sophocle & Aeschyle maior, καὶ τὸν Σοφοκλῆα καὶ τὸν Αἰσχύλον, plus que n'en ont fait Sophocle & Euripide, c'est à dire de Tragedies.*
- 766 par de là le milieu. *Infin Regis, il faloit Imperatoris. Car le latin ne se raporte pas au grec. Lucien appelle l'Empereur βασιλεὺς, & μὴ βασιλεὺς, mais on ne l'appelle point en latin Rex. Voy cy-dessus la remarque sur la page 64. du tome second, c'est vne faute qu'il fait par tour.*

Ibi enim non insiliunt in ignem ut Onesicritus Alexandri guber- 772. sur la
nator, il faut dixit, comme il y a au grec. Car ce n'est pas Onesi- fin.
crité qui sauta dans le feu, mais c'est luy qui est l'historien qui le
raconte de Calanus: Cependant au lieu de traduire dixit, il a esté
traduire ut ainsit, comme si c'estoit vn bruit qui courut d'Onesi-
crité.

Aristaneti Zenonis filij, il faut Zenonis, Aristaneti filij, comme 847. sur le
 il paroist par la suite, il y a au grec τῷ ἀριστανέτῃ υἱῷ, τῷ ζήνωνι, il milieu.
 faut mettre la virgule apres υἱῷ, car τῷ ζήνωνι, est mis là par
 explication.

Cum una adesset Ion ille admirandus. Cela fait de l'obscurité, 848. sur le
 car c'est d'Ion dont il parle, & il semble qu'on parle d'un autre milieu.
 avec qui il estoit.

Pone hunc Ion ἄτα ἰον, deinde Ion.

Alia vero à Sacerdosibus è doctum sum. Quacunque antiquiora 849. sur le
me sunt, ab ijs narrationem incipio. τὰ δὲ παρὰ τῶν ἱερίων ἰδύον, ὁκόσα milieu.
ἴσταντα ἐμῷ ἀρισβότῃ ἐγὼ ἴστω. Les autres choses dont il parle, 877. l. 1.
 qui sont plus anciennes que moy, ie les ay aprises des Prestres.

Es quacunque in argentum aurumve sunt conversa, καὶ ἄλλα ὁκόσα 881. sur la
ἰς ἀργεον ἢ ἰς χρυσὸν ἀποτίκεται. les autres choses qui respondent à fin.
 l'or & à l'argent en valeur.

Est autem nostrorum partium commentarius ἐστὶ δὲ τῶν κοινημάτων 933. l. 5.
τὸ περὶ αὐτῶν ἡμῶν μῆγε. c'est ce qui nous regarde de ces memoires.

Et verbis adulterinis illam affamini. λόγους κηδύλους ὁμημιζαν, 1011. l. 10.
loy attribuer de faux discours, on publier d'elle des faussetez.

REMARQUES SVR LA TRADVCTION DE LVCIEŒ.

Page 1.

Lucien; l'ay mieux aymé prendre ce tiltre que celuy de *Dialogues*, parce qu'il y a icy plusieurs Traitez qui ne sont pas des Dialogues. D'autre costé celuy d'*Oeuvres* eut esté trop vaste; car ie ne mets pas icy les Vers, ni quelques autres Ourages qu'on attribué à Lucien. Au reste ie dis *Lucien*, & non pas *Lucian*, pour suiure l'opinion commune, puis que dans les Langues aussi bien que dans la Iurispudence, *Communis error facit ius*.

De la Traduction, l'ay dit dans la Préface que c'estoit icy vne Traduction libre, parce que les galanteries & les gentilleſſes ne se pouuoient pas traduire autrement. C'est pourquoy ie m'y suis proposé l'agrément plustost que la fidélité, ou plustost i'ay crû que la fidelité en cet endroit consistoit en l'agrément, sans m'éloigner pourtant du but & du dessein de mon Auteur.

Le Songe de Lucien, ie ne mets pas, *on sa Vie*, par ce que ce n'en est icy qu'une idée, comme ie le marque dans l'argument.

Beaucoup de temps & de dépence, le mot de *temps*, emporte en quelque sorte le trauail, & celuy de *dépence*, dit qu'il faut estre riche pour cela. C'est pourquoy i'ay expliqué ce qui suit, de la Fortune, plustost que des Richesses ou de la Condition.

Page 2.

Ils considéroient qu'il n'estoit pas riche, ie passe doucement sur chaque chose, sans m'attacher à toutes les paroles.

Sculpteur, on voit plus bas que c'estoit en pierre.

De petits Ourages de cire, il est plus delicat de la sorte, que de dire, des hommes, des cheuaux, & des bœufs. En vn mot toutes les choses exprimées en general, sont plus belles qu'en particulier, si le particulier n'est tres agreable, & dans les graces du païs, ce qui ne peut pas estre dans la traduction d'un ancien.

Cela fut donc résolu avec quelque esperance de succès. cecy est transposé, comme ie fais d'ordinaire, pour la clarté & netteté du raisonnement.

Sur cette pierre, ie ne dis pas *une table de pierre*, de peur que cela ne fasse quelque difficulté; mais i'exprime dans la suite ce que c'estoit.

Page 3.

Criant qu'il l'auoit fait par envie, cela dit assez la chose sans la repeter.

Et me tournay de tous costez, i'ajouste cela comme vne marque

D'un songe que j'eus en suite, ie n'allegue point le Vers d'Homere, parce qu'il ne dit rien de nouueau, & i'en vse ainsi presque par tout Car souuent vne beauté de ce temps là, est vne pédanterie de ce temps-cy.

Il me sembla de voir deux Dames, ie marque plus bas qu'elles le tirailloient, & tranche court pour estre plus net.

Qui auoient les mains crasseuses, &c. I'obmets des particularitez & en change d'autres, parce que les choses n'ont pas mesme grace dans toutes les langues. Il y a au Grec, *les mains pleines de durillons, & la robe troussée*; mais *les mains crasseuses, & les bras retroussés*, viennent aussi bien au sujet, & l'expression en est plus belle; cela seruira d'exemple pour plusieurs autres endroits, ou ie prens la mesme liberté pour la mesme raison; i'exprimerai plus bas, qu'elle estoit robuste & vigoureuse.

L'autre d'une façon honneste, son habit sera expliqué en suite.

Et tes deux Oncles, ou plustost, *ses Oncles des deux costez*, mais ie me donne la liberté de changer ou retrancher les particularitez inutiles ou indifférentes, outre qu'il n'est pas icy question d'un Contrat, ni de la Genealogie d'un Grand, c'est pourquoy ie n'ay pas exprimé plus haut, que l'Oncle dont il parloit, estoit Oncle maternel. En voulant tout mettre, on obscurcit ou affoiblit des choses qui ne sont faites que pour plaire.

Robuste & vigoureux; Voila les qualitez que j'auois manqué à mettre plus haut, i'en vse souuent ainsi; Du reste il vaut mieux dire, *robuste & vigoureux*, que *les épaules fortes*, qui est vne qualité de crocheteur, ce qui monstre que les graces des langues n'ont point de raport.

Ni cause un iour de ta perte, i'exprime en general ce que l'Auteur dit en détail, ce que ie fais presque par tout, parce que le détail de ce temps-cy, ne se raporte pas à celui de ce temps-là, pour ce qui concerne l'agrément.

Phidias, & Polyclète, Ie ne mets que ces deux noms, parce que cela suffit.

Ie suis l'Eloquence, ce mot y vient mieux que celui d'*Erudition*, ou quelque autre semblable, outre que tout ce qu'il dit, se raporte presque à l'Eloquence.

Qui ne s'est pas inconnue, &c. Il l'a falu mettre ainsi parlant de l'Eloquence.

Exposé au mépris, &c. Ie ne dis pas comme l'Auteur, *Menant une vie de Lièvre*, parce que cela n'est pas à nostre air; ce qui doit

seruir d'exemple pour plusieurs autres endroits, où ie suis obligé de changer, ou de phraser, ou de prouerbe, & quelquefois mesme, d'exemple, ou de comparaïson, parce qu'ils ne sont pas à nostre vsage; Du reste i'exprime plus bas, *Pauvre, Inconnue, & contrainte de travailler de ses mains.*

Page 5.

Ce qu'il y a de beau & de rare, &c. Cela vient mieux au sujet que de dire; *Toutes les choses diuines & humaines*, ce qui est trop vaste.

Virtu, & Spasoir, le comprends en deux mots à mon ordinaire, ce que l'Auteur dit plus au long.

Adoré & respecté de tout le monde, le Grec dit *montré au doigt*; ce que ie n'allegue que pour faire voir combien on est obligé de changer de choses, quand on veut traduire avec agrément.

Page 6.

De songer plustost à polir un marbre que soy-mesme, i'obmets des termes de l'Art dont on se peut passer.

Transformé en statue, i'ay trouué cela plus à propos que de dire *en rocher, comme Niobe.*

Répandre par tous ie ne sçay quoy de celeste & de diuin, ie ne dis pas *comme Triptoleme*, parce que cela n'y reuiet pas entièrement, outre que, comme i'ay desia dit, ce qui faisoit vne beauté de ce temps-là, seroit dés-agreable en ce temps-cy, & feroit perdre la grace à son Auteur.

Page 8.

Contre un qui l'auoit appelé Promethée, il n'est pas necessaire de dire *un Promethée en paroles*, parce qu'on verra par la lecture ce qu'il entend par là.

I'ay peur que ce ne soit vne raillerie, ie marque en suite que les Atheniens sont grans railleurs.

De ce sen celeste & diuin, ie n'exprime que cette particularité, parce qu'il n'y a que celle-là qui s'ajuste à l'histoire de Promethée.

Vous raporte grand proffit, i'ay ajousté cela par forme d'éclaircissement.

Page 9.

Qu'il manquoit de preuoyance, &c. I'ay pris ce sens-là, parce qu'autrement ce ne seroit que la mesme chose que ce qu'il a dit d'abord.

Et que ie n'ay point eu de modèle, &c. Il n'y a que cela de necessaire au sujet.

Vne douzaine de Vantours, il y a au Grec 16. mais ie suy les propriétés de ma langue.

Vn Chameau tout noir, ie n'ajouste pas de la *Bactriane*; car si c'est qu'ils viennent de la sorte en ce pais-là, cela en diminue la rareté, & s'ils n'y viennent point, cela n'est pas nécessaire.

Page 10.

Au lieu de l'admiration, ie n'ajouste point, que ce Chameau

estoit tout couuert d'or & de pourpre; car cela ne sert de rien au sujet pour lequel il s'allégue; & toutes les circonstances inutiles obscurcissent la raison plus qu'elles n'embellissent le discours.

Vn Ioüeur de Flûte, ie retranche par tout, les mots propres qui ne font qu'embarasser, & qui sont inutiles au conte; parce que cela charge inutilement la memoire, & empesche de retenir les necessaires.

Les Centaures, ie ne parle point de leurs meurtres, & de leur yurognerie; car ce n'est pas de cela dont il s'agit.

Ce n'est pas que de deux choses excellentes, cela est assez clair, sans auoir besoin d'exemple; car de dire avec l'Autheur, *comme on fait un brunage excellent avec du vin & du miel*, cela sent trop l'Apoticaire pour vne comparaison qui n'est mise que par forme d'ornement. Voila comme les graces d'à cette heure, ne sont pas celles de ce temps-là.

Car le Dialogue aime à s'entretenir, &c. Ie réunis icy ce qui est plus bas chez l'Auteur, & tranche la chose en deux lignes, n'en gardant que le suc, & ce qui est nécessaire au raisonnement.

J'ay esté assez hardy pour vouloir reconcilier, &c. Il y a icy vne comparaison tirée de la Musique qui n'est pas à nostre vsage, parce qu'il faut que les comparaisons soient de choses connues, & que tout le monde sçait, ie l'aurois bien rendu par équivalent; mais il n'en estoit pas de besoin; car i'ay touché d'abord en deux lignes toute la force de l'opposition.

Pour ce qui concerne le larcin, ie n'ajoute pas, *parce qu'il est Dieu du larcin*; car cela vient mieux à Mercure qu'à luy, & n'est pas nécessaire au sujet.

Où aurois-je dérobé ces chimères, & ces hippogryphes, i'ay rendu la chose à nostre air; car les mots qui sont au Grec, ne feroient point d'effet maintenant, n'estant pas connus comme de ce temps-là.

Dialogue de Lycinus, & de son amy, on a mis cecy pour titre au haut des pages, au lieu de mettre *Nigrinus, ou les mœurs d'un Philosophe*, ou bien *des Philosophes*, comme il est à la teste du Dialogue. Page 12.

Ce seroit porter des Choüettes à Athenes, ce proverbe estoit trop connu pour auoir besoin d'explication; car il n'y a rien qui face tant languir vn discours que de vouloir tout dire; c'est pourquoy les anciens latins ne s'expliquoient d'ordinaire qu'à demy.

De pauvre, ie suis devenu riche, pour estre plus vif, i'ay mis d'abord ce que l'Auteur ne dit icy qu'apres quelque circonlocution. Page 13.

Mal-d'yeux, il y a au Grec *mal d'oeil*, mais cela n'est pas important.

Je le trouvoy dans son Cabinet, &c. l'obmets plusieurs petites circonstances qui ne sont plus à nostre usage.

Charmé de la douceur de son éloquence, i'oublie les Sirenes, les Rossignols, & le Lote d'Homere pour la mesme raison.

Page 15.

Semblable à ces Amoureux, ie change la comparaison tirée de l'Amour des Garçons, en celle des femmes, ce que i'observe par tout, tant pour ne point corrompre nos mœurs, que parce que cela feroit vn effet contraire à son dessein, qui est de plaire.

Comme vn flambeau qui m'éclaire parmy les ténèbres, l'Auteur le dit de ceux qu'on alumoit au haut d'une tour pour éclairer de nuit les Nauires; mais il est bon en general.

Je crains de faire comme ces mauvais Comediens, i'abrege ce qui est plus étendu chez l'Auteur, pour les raisons que i'ay dites.

Page 16.

Mais si ie manque, souvien-toy, &c. Je mets cela de suite sans interruption, ce que ie fais par tout ailleurs, où l'on s'en peut passer, pour estre plus court & plus net.

Vous autres grans Orateurs, il vaut mieux dire, *que les Orateurs ont acoustumé de faire*, parce que c'est Lucien qui parle, & non pas son amy.

Page 17.

Dans la pauvreté de la Philosophie, il y a au Grec, *dans la pauvreté, & la Philosophie*; mais la pauvreté de la Philosophie est plus loüable, parce qu'elle est volontaire.

Assez plaisamment; ie dis en suite, qu'on ne parloit ni si haut, ni si aigrement qu'on s'en püst fâcher.

A quoy bon des fleurs lors que le Printemps est passé? il y a au Grec, *le Printemps est déjà, d'où nous vient ce Paon, peut-estre qu'il est de sa mere*; ce qui seroit obscur & ridicule.

Page 20.

Embrassant leurs genoux, il y a au Grec *l'estomac*; mais ce n'est pas vne si grande marque d'humilité, & l'un & l'autre est vne coustume ancienne.

Page 23.

Sont les plus insolens dans la débauche, ie dis la chose en general, parce qu'une partie du détail n'estoit pas à nos mœurs.

Qu'il negligeroit mesme son bien, ce n'est que trop de dire cela, pour vn homme qu'il veut louer, & qu'il propose pour exemple; c'est pourquoy i'ay obmis le reste.

Page 24.

La fureur des spectacles, ie n'ay pas descendu dans le particulier, qui n'est plus à nostre usage.

Page 25.

Que ce qu'ils diroient, leur püst nuire, ni préjudicier, i'ay agencé cela le mieux que i'ay pû à la maniere d'une formule de Testament,

stament, le grec est obscur, sur quoy on peut voir les notes de Bourdelot, qui ne me satisfont point.

Répandre du vin dans les Festins, Il y a au grec *avec bruit*; ce qui se faisoit par forme de ieu, en secouant le verre; mais cela eut fait icy vne obscurité.

Il appelloit cela faire un solecisme dans la volupté. Il y a icy vn Prouerbe grec que i'obmets, parce qu'il n'a point de rapport aux nostres, & qu'on s'en peut passer.

Le demenrois attaché à son discours, les larmes sont touchées en Page 26. suite, & l'exemple des Pheques n'est plus à nostre vsage.

Nectar, Je l'ay mis au lieu de *Lote*, parce qu'il est plus connu Page 27. parmy nous, & plus beau.

En me racontant ton mal, tu me l'as communiqué. I'ay passé delicatement l'exemple du chien enragé, qui est dur & extrauagant, par ce qu'il fait semblant de vouloir louer icy la Philosophie; quoy qu'à vray dire il y ait de la raillerie par tout.

Il faut auoir recours pour cela, Je fais dire quelquefois à l'un ce que dit l'autre, par ce que cela est indifférent, & que l'agrément que ce changement produit, ne l'est pas; qui est ce à quoy il faut auoir égard.

Timon, ou le Misanthrope, i'ay retranché ou alteré icy plu- Page 28. sieurs choses, pour trouuer ce ie ne sçay quoy que ie cherche; mais ie demeure tousiours dans le but, & le dessein de l'Auteur; & ne mets point mes réueries pour les siennes.

Protecteur de l'hospitalité, &c. Les autres Epithetes sont touchés en suite, ou ne se pouuoient exprimer commodément.

Qu'est deuenu ton foudre, Je dis à la fin que ce n'est que fable Page 29. & que fiction Poëtique.

Comme si tu estois sourd, &c. Le Prouerbe de la Mandragore n'est pas à nostre vsage.

En abismoient les uns, &c. I'ay mis les deux principaux exemples de la vengeance diuine, les autres sont peu de chose, ou sont desia exprimés.

Que tu saunas dans une petite nacelle, Je ne dis point qu'elle aborda sur la Montagne de Lycoris, parce que cela ne sert de rien icy.

Les Ingrats qui m'ont abandonné, ses bien-faits seront tou- Page 30. chez à la fin.

Comme un oiseau de mauuais augure, Il y a au grec, *comme un sepulcre*, mais ie cherche les plus belles expressions, & celles qui sont le plus à nostre vsage.

- Page 31. *Maintenant donc*, l'exprime les haillons plus bas.
Du Mont Hymette, On verra en suite, que c'est au pied du Mont.
Ne connois-tu pas Timon, le nom de son Pere, &c. sera expliqué ailleurs, aussi bien que le miserable estat où il est.
En faisant du bien à des Ingrats, l'ay abrégé cet endroit parce que le reste est assez expliqué dans tout le Dialogue.
- Page 32. *La Terre*, Je le dis en general, parce qu'il conuient à tout, dans le dessein de l'Auteur, qui veut choquer la Prouidence.
Pren avec toy le Dieu des Richesses, Je ne dis pas qu'il amène avec luy le Tresor, parce que cela n'auroit point de grace maintenant, & que ie ne m'oblige pas à vne Traduction regulière. Le Dieu des richesses est assez suffisant pour enrichir, sans en auoir besoin d'autre.
- Page 33. *Je croy que cela ne luy seruira de rien*, ie le fais dire à Mercure, plustost qu'à Plutus, parce qu'il est mieux de la sorte, comme il paroîtra par la lecture de l'ouurage.
Tu mériterois donc, &c. Je tourne cela d'une autre façon que l'Auteur, comme je fais souuent pour agencer les choses à nostre air.
- Page 34. *Du foin*, Il y a au grec *de l'orge*, mais cela fait le mesme effet, & reuient mieux à nostre façon.
Qu'un homme ayme sa Maistresse, les comparaisons les plus courtes sont les plus claires.
- Page 35. *Je vais tousiours de la sorte*, &c. La suite l'explique.
On m'emporte sur des crochets, i'accommode les choses à nos mœurs; quand rien ne l'empesche, & qu'on ne veut pas entrer dans le particulier. Car le general est de tout país.
- Page 38. *Mais tout en riant*, l'obmet ce qui est dit du Tresor pour la raison touchée plus haut.
- Page 43. *Vien Tresor*, l'oste le reste pour le mesme sujet.
Et la Pauvreté. Elle y vient mieux que *Pan*, outre que le mot grec y a du rapport, & peut auoir esté pris l'un pour l'autre; puis ie ne regarde pas tant ce qu'il a mis, que ce qu'il faut mettre maintenant, pour faire que la chose aille bien; pourueu que cela ne choque pas les mœurs anciennes, comme ie ne les choque point icy.
- Page 45. *Gnaton*, il y a au grec *Gnatonide*, mais ce mot est plus commun.
Le Fortuné, Le terme grec ne se pouuoit expliquer en vn mot, & i'en prens vn propre au sujet.

Le plus meschant, &c. Ie me sers plus bas du mot de Vautour.

L'Orateur Demea, l'eloquence de Timon est desia exprimée; du Page 48.
reste, ie dis *Demea*, plustost que *Demeas*, parce que nous sommes plus accoutumez de l'entendre ainsi.

Il donne eschec & mat à tous les plats, quoy que le Ieu des Page 50.
Eschecs fust connu des anciens, ie ne me sers pas de ce terme, comme d'une autorité, mais comme d'une phrase françoise qui exprime bien ce que ie veux dire; & en vse ainsi ailleurs de la forte.

Mais de iour, Ie l'oppose à la nuit qui est le temps de la débauche.

Tu ietteras ton argent dans la riviére, l'Auteur ajousté des particularitez vn peu trop grossieres à mon auis. Page 51.

Entretenir l'amitié coningale, ie finis là, pour ne rien mettre Page 55.
d'inutile.

Vautour, l'Auteur se sert indifferemment de ce mot, & de ce Page 56.
luy d'*Aigle*, lors qu'il parle du suplice de Promethée; c'est pourquoy i'ay pris celuy-cy plustost que l'autre, parce qu'il sonne mieux.

Ton bourreau, I'ajousté cela pour donner plus de force.

Aussi bien le Dieu des larrons, cela est plus bas chez l'Auteur. Page 58.

Le larcin, Il y a icy vne periode au grec dont i'ay desia exprimé ce qu'il y auoit de plus important.

Car ce n'est pas assez d'en rapporter nuement tous les chefs, ils ne font que d'estre dits, & seront encore touchez ensuite; c'est pourquoy il ne les faloit point repeter icy.

Vn grand & vasse desert, Ie n'ay pas mis *vn Cahos*, parce que Page 61.
dans le Cahos il n'y auoit point de forests.

I'en fis vn homme à nostre Image, &c. I'ay reüny icy ce qui estoit plus bas, pour ne point rebatre deux fois vne mesme chose.

Vn Heros de ses amis, cela est contraire à ce qu'il dit apres, Page 65.
& qui est confirmé par la suite, car c'est Iupiter qui le delivre; mais on peut dire que c'est par l'entremise d'Hercule, toutefois il met Vulcan, dans le dialogue suiuant, qui est vne contradiction.

Est-ce pour auoir fait ce beau chef-d'œuvre, il ne le faloit pas Page 66.
expliquer dauantage, apres l'auoir esté au Dialogue precedent, le reste est retouché plus bas.

Nereide, son nom est exprimé au Dialogue cy-dessus, quel- Page 67.
ques-vns ne croyent pas que Thetis la Deesse de la mer, soit la mesme que la Nereide; mais Lucien les confond.

- Page 69. *Iunon la transformée*, ie conte l'histoire tout d'un temps sans interruption, parce que cela est plus clair & plus court.
- Page 71. *Je n'ay plus ni bec, ni ongles*, cela dit assez, sans ajouster ailes.
- Page 72. *Tu viuras de Nectar*, ie dis plus bas qu'il en fera l'Eschanfon.
- Page 75. *Est-il meilleur que le lait*, ie retranche icy quelque chose de puerile, parce qu'il n'y en a desia que trop.
- Page 75. *Dix baisers*, il n'y en a que deux au Grec, mais cela fait plus de force.
- Page 79. *Il a fait un Instrument de la Coquille d'une Tortue*, cela suffit, sans descendre dans le particulier, pour les raisons que j'ay touchées d'abord.
- Page 89. *Et te soufletoit*, il y a au grec, *fesloit avec un patin d'or*; mais cette frase est desia employée, & la repetition n'en seroit pas agreable.
- Page 90. *Je l'ay poursuivy vainement*, ie le trouue plus ioly de la sorte, que de dire, qu'il s'en est vengé.
- Page 91. *Caressera Venuus, & les graces*, le grec dit *la Grace*, mais on ne diroit pas en françois *caresser la grace*, puis les graces ne se separoient point.
- Page 92. *Qu'il leur dresse quelque piege*, ie fais dire cela à Apollon, afin que Mercure die le reste, qui luy vient micux, comme il se voit dans le Dialogue suiuant.
- Page 96. *Toujours en la Compagnie, &c.* Le reste est touché ensuite.
- Page 98. *La Thrace & la Lydie*, le Tmole est trop peu de chose pour estre exprimé, c'est vne montagne de l'Asie.
- Page 98. *Amoureux*, ie diray plus bas, *scavant dans les choses de l'amour*, & exprimeray à quoy sert la pomme.
- Page 100. *Querrelleuse*, le mot de *Plaintive*, n'y vient pas si bien.
- Page 101. *Des Brebis*, il y a au grec *des Genisses*, mais il est plus beau de le faire Berger, que Bouvier, outre que les Brebis sont mieux sur des rochers que des vaches.
- Page 103. *N'en accuse que leur mal-heur*, ou *n'en accuse que mes yeux*, mais l'autre est plus fort.
- Page 105. *Je ne suis point ambitieux*, ie touche ensuite les promesses & les presens.
- Page 107. *J'en mettray l'un dans ses yeux, & l'autre en son cœur*, ce sont les principales parties qui donnent de l'amour, & qui en reçoivent.
- Page 109. *Lorsque oculis afflarat honores*, pour rendre Enée plus aimable.
- Page 109. *Car on sçait qu'il eut bien de la peine*, j'ay reünny cela pour estre plus court.
- Dialogue de Pan, & de Mercure*, j'ay agencé & transposé

diuerſes choſes en ce Dialogue pour eſtre plus agreable.

La Sale des Dieux, le grec en fait mention de deux, mais ce- page 113.
la eſt indifferent.

La fille d' Agenor à Sidon, Il y a au grec, *la fille de Cadmus*, qui eſt Semele ; mais il faut mettre *la ſœur* ; car Semele eſtoit de Thebes, comme il ſe voit au Dialogue de Neptune, & de Mercure ; d'ailleurs il ſeroit ridicule de mettre deſia ſon fils dans le Ciel, comme on fait icy, & d'y parler du commencement des amours de ſa mere, qui mourut eſtant groſſe de luy. Du reſte la fille d' Agenor eſt Europe ſœur de Cadmus, & quoy qu'elle ſoit pour le moins auſſi ancienne que Semele, cela ne touche pas tant ; puis ce n'eſt pas moy qui fais la faute, mais l'auteur.

Et travailler tandis qu'on eſt ieune, i'ajouſte cela, parce qu'on page 114.
peint touſiours Mercure en ieune homme.

Mais il eſt aſſez puny, le reſte n'a pas beſoin d'eſtre exprimé, page 115.
outre qu'il ne faut pas trop inſiſter ſur des fables ridicules.

D'en découlera l'Ambre, c'eſt ainſi que l'auteur le dit au trait-
té qu'il en a fait expres.

A la lue, ie me ſuis ſeruy du terme general, parce que le page 116.
particulier n'eſt pas bien françois.

Ie ne les pouuois pas tenir touſiours r'enfermées, ie n'ajouſte point page 120.
ce qu'il dit du Bélier, car cela eſt plat.

Danſoient, cela y vient mieux qu'*aplandir*, ou *eſconter*. page 124.

Les rennoya à Pâris, c'eſt aſſez de cela icy, le reſte eſt ex-
pliqué tout au long dans le Dialogue du Jugement de Pâris.

N'abandonne point l'eſtrier, ie me ſers de cecy comme d'une page 125.
fraſe françoïſe, qui ſignifie *demeurer touſiours pres du cheual*, ſans me mettre en peine ſ'il y auoit des eſtriers de ce temps-là, car ie parle françois, & non pas grec, & meſme la langue fran-
çoïſe n'eſtoit pas encore au monde du temps de Lucien, ſi bien
que ie le fais parler vne langue qui n'eſt née que plus de cinq
cens ans apres ſa mort ; il ne faut pas examiner les choſes à la ri-
gueur, dans tout ce qui tient lieu de représentation, comme Co-
medies, Traduction, Cartes, &c.

Vers le genre humain. Le reſte eſt touché plus bas. page 128.

De Neptune & d'Amphitrite, il n'eſtoit point beſoin de met- page 129.
tre icy les Néréïdes, puis qu'il n'y a qu'Amphitrite qui parle.

Pourquoy te prenois tu auſſi à Achile ? c'eſt aſſez de cela pour page 132.
le ſujet.

Non, mais Perſée l'a tué, ie ne repete pas ce qui eſt exprimé page 134.
au Dialogue precedent, parce que cela languiroit.

- page 135. *C'est mal reconnoître*, ie passe ce qui n'est pas nécessaire.
Avec des ailes que Minerve luy auoit prestées, on le peint ordinairement sur vn cheual ailé.
Qui estoit mortelle, le grec dit, *qui auengloit*, mais on a coutume de le dire de la forte.
A la faueur du Bouclier, &c. Il n'est point nécessaire de dire d'où il le sçait.
- page 136. *L'as-tu ven Zephire?* Je fais dire à *Notus*, ce que l'auteur fait dire au Zephire, parce que cela est indifférent, & que l'un est plus agreable à prononcer que l'autre; or dans ces Dialogues, il faut auoir égard à l'agrément, & ne point choquer l'aureille par vn terme barbare.
Non, ie soufflois, cecy est plus bas chez l'auteur.
- page 137. *Est-ce là tout ce beau spectacle*, il est plus ioly de la façon qu'affirmatiuement.
- page 138. *S'il n'a assez ry*, il y a au grec, *s'il a assez ry*, l'un, & l'autre peut faire vn bon sens, mais celuy de l'original faisoit quelque difficulté que i'ay voulu oster.
- page 139. *A Athenes, ou à Corinthe*, il y a au grec, au *Cranée*, & au *Lycée*, qui sont des lieux de ces Villes là où les Philosophes s'assembloient.
Mais veux tu que ie die, ie le fais dire à Pollux, parce qu'il y vient mieux, & est plus court.
- page 141. *Dialogue de Crésus, &c.* vn si petit Dialogue n'a point besoin de titre particulier.
- page 146. *Luy-mesme*, il y a au grec qu'il a vescu 90. ans, & qu'on le laisse viure encore autant, mais cela n'a pas besoin d'estre exprimé.
- page 149. *Courage Theocryte*, i'ay mis *Theocryte* pour *Theocrute*. *Philon*, pour *Phidon*. *Cariclés*, pour *Cariadés*, parce que ces mots sonnent mieux en nostre langue, & que s'il eust écrit en françois, il eut eu égard à cela; puis il est indifférent comme on les nomme.
- page 151. *De la Chèvre qui prit le Loup*, on dit ainsi ce Prouerbe en nostre langue, & l'on feint qu'une Chèvre poursuiuie d'un Loup, se sauua dans vne maison deserte, dont elle ferma la porte par hazard avec ses cornes, apres que le Loup fut entré, qui fut pris par ce moyen.
Je caelois Hermolaus, ie ne dis pas, qu'il n'auoit point d'enfans, parce que cela n'est que trop exprimé dans ces Dialogues.
- page 153. *Ce n'est pas ce que tu penses*, la pensée de l'auteur aloit au

fale ; mais ie l'ay changée, pour ne point bleſſer les oreilles délicates, ce qui m'a obligé à alterer la ſuite.

Acclamations, le mot de *Proclamations*, n'eut pas eſté enten- page 156.
du là.

Tu es raifon, l'auteur fait dire cela au Philoſophe, mais cela page 157.
vient mieux à Mercure.

Qui ſont tous deux morts en meſme temps, il n'eſt point néceſ- page 160.
ſaire de dire de quelle mort.

Que ie ſuis heureux, i'ay changé la penſée de l'auteur que ie page 161.
trouue ridicule.

Après la mort de mon beau-frere, i'ay mis cela ſelon la verité page 163.
de l'hiſtoire.

Au lieu que iamais mes plaiſirs, il n'eſt pas néceſſaire de faire page 166.
aleguer de faux exploits à Alexandre, qui en a aſſez fait de veri-
tables.

Je le ſouffrois, ie le fais dire à Alexandre pluſtoſt qu'à l'autre page 167.
qui l'accuſe, parce que cela va à ſa iuſtification.

Courtifans, il y a au grec *Deuins*, mais c'eſtoient les Courti- page 169.
ſans qui eſtoient les premieres cauſes du mal, & ie puis prendre
lequel il me plaift, & celui-cy vient mieux icy.

Tous les grands hommes ſont morts, l'auteur dit icy qu'Vlyſſe page 172.
viendra bien-toſt ; mais il ne conſidere pas qu'il le fait deſia mort
au commencement du Dialogue.

Diogene & non pas ſon ombre, cela eſt mieux que de dire l'om- page 175.
bre de Diogene, puis qu'il ſe rit de cete opinion.

Sa belle Artemiſe, il ne ſert de rien de dire icy qu'elle eſtoit page 191.
ſa ſœur, auſſi bien que ſa femme.

Car il n'y a point de diſtinction, i'ayme mieux finir là, que d'a- page 192.
jouſter des paroles inutiles.

Oronte, il y a au grec *Oroetès*, mais l'autre mot eſt plus beau page 194.
en noſtre langue.

Ne vois tu donc pas, les Chreſtiens ne croyent point d'autre page 202.
deſtin que la volonté de Dieu ; Quelques-vns meſme ne veulent
pas qu'il y ait des Decrets des actions humaines, de peur que ce-
la ne bleſſe leur liberté, & croyent que Dieu les ſçait, à cauſe
qu'elles doiuent arriuer, mais qu'elles n'arriuent pas à cauſe
qu'il les ſçait.

Je te ſalue Porrique, noſtre Proſe a plus de raport aux iambes page 203.
des Poètes tragiques que nos vers, c'eſt pourquoy ie ne me ſuis
point mis en peine d'en faire.

Vn important ſecre, ce ſont deux vers d'Homere, c'eſt pour- page 204.

quoy ie les exprime en vers.

page 208. *De longs cheveux, & vne grande barbe blanche*, il y a au grec, des cheveux blancs, & vne grande barbe; mais il est mieux comme ie l'ay exprimé, & ces gens portoient aussi des cheveux longs.

page 209. *Hydromel*, nous n'auons point d'autre mot pour exprimer le Melicrate, quoy qu'il se fist avec du miel & du vin.

page 211. *Plante d'Asphodèle*, c'est vne plante, bien qu'il en fasse vn arbre dans son histoire veritable.

page 214. *Pyrrhus & Thersite*, c'est assez de ces deux exemples, sans en ajouter vn troisieme. Les grecs ne peuuent finir, & particulièrement les declamateurs qui disent tousiours tout ce qu'ils sçauent, & s'épuisent sur vn sujet, c'est vn defect de cét auteur que ie toucheray dans la Preface.

Comedie, il y a au grec *Pompe*, qui estoit vne espee de Procession à l'honneur des Dieux; mais il faut que les comparaisons soient de choses conuës, & celle-là n'a point de raport à nostre façon.

page 215. *Colonnes, & Statues*, ie l'ay expliqué des tombeaux, parce que l'exemple ne va que là.

page 218. *C'est la plus commune*, ie l'ay mis ainsi, parce que le dessein de l'auteur n'est pas d'oposer cette vie à celles des Grans, mais à celles des Philosophes, comme la suite le fait voir.

page 220. *Ce ieune Thessalien*, c'est Protefilas dont il est parlé plus haut.

page 221. *On si nous prendrons le Parnasse, ou le Mont Olympe*, cela dit assez qu'ils sont plus hauts que le Caucaze; & pour estre delicat, il ne faut pas trop marquer ce qu'on veut dire.

page 227. *Tu parleras en langage plus humain, dy moy donc sans tant de façon*, i'ay mis cela pour m'exemter de faire de meschans vers.

page 228. *Il veut dire*, ie fais dire cela à Mercure, à qui il conuient mieux qu'à Caron.

page 235. *A ces bouillons d'escume*, la comparaison est trop claire pour auoir besoin de reddition.

page 237. *Il verse du vin & de l'hydromel*, il ne faut point ajouter à ce que ie puis voir, car il luy a éclaircy la veuë.

page 242. *Romulus par vne Louue*, cela estoit comme nécessaire à l'enumeration.

page 247. *Cigogne*, Ibi, est vne espee de Cigogne, & ne se fut pas entendu en gardant le mot.

page 249. *Secte Italique*, quoy que Pytagore fut d'Ionie, sa secte s'appelloit Italique, à cause qu'elle commença en Italie.

Pythagore,

Pythagore, il y a au grec *Pythagoricien*; mais ce qu'il dit, ne page 251.
peut conuenir qu'à *Pythagore*: l'auteur a tafché par là de trou-
uer vn efchapatoire, mais il ne vaut rien; car ce font les chefs
de fecte qu'il ataque icy, comme il fait en affez d'autres lieux.

Icy Diogene, pour eſtre plus court & plus vif, ie retranche tout page 253.
ce dont on ſe peut paſſer.

Les Paſſions, elles ſ'ajultent mieux à *Monſtres*, que la volu- page 254.
pté, & eſtoient exprimées en ſuite.

Huiſtre à l'eſcaille, ie ne traduis pas de mot à mot. page 255.

Vn grain d'Arſenic, il y a au grec, vn *Polype cru*, & vne *Sei-*
che, pour faire alluſion à la mort; mais cela n'eut point eu de
grace.

Sauetier, crocheteur, harangeres, i'agence les choſes à noſtre page 256.
façon.

Quelle caſſolette, le terme grec ſe raporte plus au parfum, page 257.
qu'à l'yurognerie; mais comme il le fait yure, il valoit mieux
aller à l'yurognerie qu'au parfum.

On a mis icy aux entre-parleurs *Democrite* pour *Heraclite*, page 258.
depuis ces mots: *Dy-moy, mon amy, qu'as-tu à pleurer?*

Aymer, i'éuite le ſale autant que ie puis. page 259.

Fay venir ce Stoicien à la barbe longue, & aux cheuenx courts, page 262.
c'eſt ainſi qu'ils ſont dépeints ailleurs.

Des Syllogiſmes, la ſuite fait voir que ce mot ſe prend icy pour page 263.
toutes ſortes d'argumens, & le pluriel y venoit mieux que le
ſingulier; ie demeure enſuite dans la metaphore que l'auteur a
quittée.

Selon Nature, c'eſt dire en vn mot & clairement, ce que l'au- page 265.
teur dit obſcurement, & en plus de paroles.

Vne Demonſtration, il y a au grec *vn ſyllogiſme indemonſtrable*; page 266.
mais ie croy qu'il n'entend autre choſe par là qu'un argument
conuainquant, & où l'on ne peut reſpondre.

Nulle pierre, &c. I'ay remis le ſyllogiſme en forme pour
eſtre plus clair.

Pyrrhon, il y a au grec *Pyrrhias*, mais ayant fait parler les au- page 268.
tres Chefs de Sectes, il falloir que *Pyrrhon* parlaſt icy; car pour
Chryſipe, il l'a mis au lieu de *Zénon*, pour ne point offeſſer
l'Empereur qui eſtoit Stoïcien.

T a-t-il quelqu'un icy, c'eſt affez de cela, ſans s'étendre da- page 270.
uantage.

La vengeance, ce mot vient bien au ſujet, & eſt plus beau page 271.
pour titre, que *Reninam*, ou *Reſſuſcité*.

- page 272. *Tu as beau dire, &c.* Je retranche icy d'autres vers d'Homere, qui ne disent rien de nouveau.
- page 273. *Que celui qui a fait le mal*, i'ay réuni deux allegations en une.
- page 276. *Mais où est elle*, ie ne repete point ce qui a desia esté dit.
Qui au lieu de la Philosophie, n'embrassent que son fantosme, il eut esté trop bas de dire, qu'ils se laissent mener par la barbe, & non par le nez.
Passer icy, ie ne dis pas au *Ceramique*, car il y auroit trop de mots propres, & maintenant inconnus; du reste c'estoient des lieux d'Athenes.
- page 277. *Comme les vens allument un flambeau*, au lieu de l'esteindre, cette comparaison vient mieux aux faux rapports, & celle dont l'auteur s'est seruy, est plus propre aux calamitez.
- page 278. *La Vertu*, i'obmets la *Modestie*, & la *Iustice*, &c. qui sont comprises sous ce nom, & ne peuuent faire icy de personnages separez; mais i'ay ajousté, la science.
- page 279. *Cheres Sœurs*, ce titre y vient mieux que celui de si ruantes.
La Raison, il y a au grec *Elenchus*, mais cela n'eut point eu de grace, & la raison fait le mesme effet parmy nous, selon nostre façon de parler.
- page 280. *Fils d'Alethion*, & d'*Elenxiclee*, i'en fais le pere & la mere, parce que cela est mieux de la sorte.
- page 281. *Les Ministres*, il y a au grec la *Prestresse*.
- page 286. *J'entray en colere de leur voir profaner ce sacré nom*, la comparaison tirée des Comediens est touchée en suite, outre qu'il n'y en a que trop icy.
Ni qu'un asne, cette fable est trop commune, & trop souvent repetée pour estre expliquée davantage.
- page 282. *Plus lascifs que des moineaux*, & *plus larrons que des chonettes*, i'ay mis la chose à nostre air, il y a au grec *plus lascifs que des asnes*, & *plus larrons que des chats*, mais on ne parle point parmy nous de la façon.
- page 289. *Ils en sont plus éloignez que le Ciel ne l'est de la Terre*; i'ay mis une façon de parler françoise, au lieu de deux proverbes qui ne sont pas à nostre usage.
- page 290. *Pour moy, &c.* Je fais dire cela à la Verité, plustost qu'à la Vertu; parce que c'est à elle particulièrement à decouvrir l'imposture, & ie fais que la vertu y consent.
C'est de chastier les imposteurs, il vaut mieux qu'il die cela, que quelques vanitez qui sont au grec.

Vne piece d'argent, & vn pain, i'ay exprimé ces choses là de la façon dont on a coustume de les dire ; on ne donne point de gasteaux en aumosne. page 291.

Vn talent, il y a au grec *deux talens d'or*, mais c'est vne somme excessiue, apres auoir dit vne piece d'argent & vn pain ; vn talent commun n'est desia que trop.

Où l'on couronnera, il vaut mieux le faire là, qu'ailleurs. page 294.

Mais comment les pourrons-nous atraper ? ce qui est icy au grec, est exprimé plus bas.

A-t-il enuie de pescher des pierres dans le port, il y a au grec *Pelassique*, qui est vn quartier d'Athenes, qu'on met dans la fortteresse ; mais comme il s'agit de pescher, il faloit marquer vn endroit où il y eût de l'eau.

Qu'le syllogisme, ie fais faire par le syllogisine, qui est comme le valet de la Raison, ce qu'il fait faire par l'Elenchus. page 295.

Ils sont legers comme du vent, i'ay accommodé la comparaison à nostre vſage.

Vn autre qui se crène de rire, son baston, & sa besace seront exprimez en suite. page 299.

Ameine en suite les pendus, & les roüez, il y a vn autre sup- plice au Grec, mais il en faloit vn icy qui fust connu. page 302.

Megacles s'en est saisi, il est plus fort au passé qu'au futur. page 304.

Mille Talens d'or, c'est assez de ces offres, sans en faire de nouuelles.

Achéne de redoubler mon suplice, il est plus fort, de luy faire dire cela, qu'à Cloton. page 305.

Lors que ie tombai malade, il y a au grec, *lors qu'ils faisoient des effusions dans les festins*, mais cela y vient aussi bien, & est plus à nos mœurs. page 306.

Hippias, ie luy donne vn nom pour estre plus clair.

Quelque chanson, i'exprime la chose à nostre air. page 311.

Ah ! mes vieux souliers, ie ne repete pas les mots dont ie me suis seruy.

Le beau Paris, il y a au grec *Megile*, mais Paris est plus connu, & fait le mesme effet. page 312.

Vn Philosophe Cynique, l'auteur fait de ce mot comme vn nom propre ; mais il n'est pas necessaire. page 313.

Quelque tache de péché, la chose n'a point besoin parmy nous d'explication ; car c'est ainsi que nous auons accoustumé de le dire.

Les uns à cause de leur vertu, ie ne répete point ce qui a desia

esté dit.

Il a souillé en cent façons ma lumière, le grec ajouste, qu'il vouloit qu'elle fût presente à tout; mais cela fait vne image sale.

page 317. *De ceux qui entrent au service des Grans*, il n'est pas necessaire d'ajouster, pour de l'argent, ou pour la récompense, car la suite l'expliquera.

page 318. *Lors que le Poete ne peut plus démesler son intrigue*, c'est assez de cela, sans rien ajouster.

page 319. *Pour empêcher donc que tu ne sois pris*, i'ay changé la metaphore pour éuiter vne longue allégorie que fait l'auteur.

page 320. *Pot de chambre sur la teste*, ie mets la chose à nostre façon. *L'autre raison est*, ie retranche des choses qui sont desia touchées ou inutiles.

page 322. *Je renoncerois à celle de l'Empereur*; c'est ce qu'il entend par le grand Roy, comme il se voit dans le Dialogue de Toxaris.

page 324. *Alors vous pensez estre*, il y a au grec, au lieu de cela, des choses qui ne sont pas à nostre usage.

page 325. *Car tous vos biens ne sont qu'en imagination, & sous vos maux en effet*, cela comprend en trois mots ce qui est touché en suite plus au long chez l'auteur.

page 327. *Aux anciens Seruiteurs de la maison*, il y a au grec *Amis*; mais cecy vient mieux à la suite.

Vn balai neuf, il y a au grec, *souliers neufs*, mais l'autre est mieux à nostre air.

page 333. *La sagesse de Platon, ou l'éloquence de Demosthene*, il y a au grec, *la sagesse d'Homere*, ou *la sublimité de Platon*, mais ie ne traduis pas de mot à mot.

page 336. *Si vous voulez tenir vostre gravité*, i'ay transporté cecy de plus bas.

Dans un personnage de Tragedie, ou, *sous un masque de Tragedie*, mais cela fait le mesme effet.

Page 338. *Là dessus l'heure sonne*, il y a icy vne pensée que i'ay exprimée plus haut.

Prés de son mignon, il le faloit mettre ainsi, veu la chose dont il s'agit; car vne femme n'a que faire de Bardache.

Page 344. *Tu sçais, me diras-tu*, i'ay rej tté plus bas quelques paroles qui sont icy, car cela est embrouillé, & ie marquerai en suite sa vieillesse.

Page 346. *Semblable à ce Charlatan*, il y a icy vn exemple d'Eschinés contre Timarque, mais cela ne feroit plus d'effet maintenant; parce que cela n'est pas assez connu.

Le service des Grans, & celui du Prince, le reste est desia dit. Page 348.

Hermotime, on des fectes, j'ai donné iour à ce qui estoit trop Page 351.
embrouillé dans ce Dialogue par la multitude des comparaisons
& des exemples, qui obscurcissoient ce qu'ils deuoient éclaircir.
Je n'ai rien pourtant osté du raisonnement, au contraire i'y ay
ajousté, si bien que ie puis dire que ce Dialogue est pour le moins
aussi fort icy que chez l'auteur.

Pourquoy ne le paye-t-il pas aussi, ie ne dis que ce qui est essen- Page 358.
tiel, pour abreger ce Dialogue qui n'est que trop long.

Apollon t'a-t-il seruy de guide? i'ay transporté cela de plus bas, Page 361.
& i'ay mis au lieu vne chose qui estoit icy, mais i'en ay osté l'ex-
plication, parce qu'il n'en estoit pas de besoin.

L'Interieur, par la mine, il y a vne periode au grec, que i'ay Page 363.
reietée ailleurs, parce qu'elle interrompoit le fil du discours.

Mais pour auoir suiny, &c. ie fais dire cela à Hermotime pour Page 369.
rompre vn trop long discours, outre qu'il luy vient mieux
qu'à Lycinus.

Si quelqu'un voyoit vn Athlète, il y a icy vn exemple des Arco- Page 370.
pagites qui iugeoient de nuict, & non pas de iour, pour auoir
égard aux choses, & non pas aux personnes; & d'autres encore
que i'ay retranchés, parce que cela estoit trop long; outre que
celuy des Areopagites est allegué ailleurs. Voy la remarque sur
la page 351.

Arreste, l'auteur s'estend icy hors de propos en vne chose page 373.
trop claire, ce qui ne fait que l'embrouïller.

Sera-ce assez de dix ans? il suffit de mettre ce nombre, parce page 375.
qu'il est plus vray-semblable, & qu'il fait le mesme effet, qui est
de monstrier que la vie de l'homme ne suffiroit pas.

Je ne vois pas ce que peut auoir de commun le vin avec la Phi- page 379.
losophie, l'auteur s'estend encore icy trop au long, qui est le vice
general de Lucien en ce Dialogue.

S'il faut attriner à la felicité par la connoissance, i'ajousté tout
ce raisonnement, pour suplérer en quelque sorte aux choses que
i'ay retranchées.

Si nous pouuons trouver quelqu'un qui y soit paruenu, il n'est page 385.
point necessaire de répéter ce qui est dit d'abord.

Qu'un Crocodile a pris, c'est assez d'un exemple ou deux, de page 387.
ces fadaïses; & ce qu'il dit de Dieu, n'a que faire icy, & est
vray.

Comme les Estoiles de Castor, & de Pollux, ie ne suy pas la page 389.
comparaison de mon auteur, parce que celle-cy s'ajuste mieux à
la suite.

- page 390. *Qui estoit de son pais*, ou simplement, Grec.
- page 391. *C'est une Chambre magnifique*, i'ay desia dit que c'est le mariage de Roxane, & la suite l'explique encore.
- page 392. *Comparé à ces deux Heros*, i'ay trouué plus à propos de rapporter cela à ceux dont il a parlé, qu'à des Athlètes.
- page 393. *Lû mon Ouvrage*, ce qu'il dit icy, se rapporte mieux à ses Dialogues, qu'à autre chose.
- page 395. *Quoy qu'il semble sourire*, ce qui est icy, est rejeté plus bas.
- page 396. *Comme ce Prince vit*, ie n'ay pris de cet exemple que ce qui seruoit au sujet.
- page 397. *Après avoir appris de luy tous les secrets de son art*, ie tranche cecy en trois mots, tant parce qu'il n'y a que cela qui serue au raisonnement, que parce que le particulier n'est plus de ce temps cy.
- page 399. *Sans elle ie conte pour rien toute ma gloire*, i'ay desia dit que son iugement estoit la reigle des autres.
- page 402. *Servant de iouet aux petits enfans*, le reste est desia exprimé. *L'on choisit pour Legislatteur*, ces loüanges sont touchées en suite.
- page 403. *Reçoy ce present de ma main*, ie touche plus bas, qu'il cherche vn amy.
- Page 405. *Les plus grands personnages de la Grèce*, le grec dit, *les dix d'Athenes*, qui estoient des Orateurs Illustres.
- Page 406. *Comment il faut écrire l'histoire*, comme c'est icy vne piece de doctrine, i'ay ajousté ou expliqué en diuers endroits, ce que ie croyois qui y manquoit.
- Page 408. *On dit*, ie mettray plus bas, mon cher Philon. *Je commenceray par ceux cy*, il faut ajouster, & puis ie parleray des autres, sans m'estendre à ceux cy, &c. de peur que cela ne fasse quelque difficulté; du reste ie parleray des autres, quand i'y seray.
- Page 409. *Qui concerne l'ordre, la pensée, & l'expression*, cela comprend tout ce qui se peut dire dans vn sujet, sans s'attacher scrupuleusement aux paroles de l'auteur.
- Page 410. *Je laisse à part*, l'exemple d'Hercule est desia touché.
- Page 411. *Es faire que d'une main il tint une ville, & de l'autre il versât un fleuve*, i'ay ajousté cela icy, parce que cela fortifioit la pensée.
- Page 415. *Combien employe-t-il de paroles. Ou, de vers*; mais il est ridicule de vouloir assujettir les Poëtes aux reigles des historiens, quoy qu'on voye par la suite, & par les choses qu'il reprend

que c'estoit de la Poësie.

Mais que dirons nous, il a parlé desia de ceux qui mettent Page 416.
des termes bas dans leur hïstoire.

Il est loüable, l'auteur dit le contraire, mais il est plus loüable Page 419.
de la façon.

Quelques-uns sans s'arrester aux choses essentielles, l'auteur dit
qu'il va passer aux préceptes; mais comme il ne le fait pas en-
core, ie l'ay obmis.

Musican, il y a au grec *Musiris*, qui est vne ville de ces païs. Page 422.
là, & peut-estre que c'est la mesme chose; mais comme ce
nom est plus connu dans l'hïstoire d'Alexandre, ie l'ay choisi
plustost que l'autre.

Un autre plus plaisamment, ie ne parle point de Parthides,
ni d'Attides, parce que cela n'auroit point de grace parmy
nous.

D'y ietter la bonne semence, cette comparaison y vient mieux
que celle de baliment.

Discerner le mensonge d'avec la verité, ie l'ai mis de la sorte, Page 423.
parce que la Prudence politique s'acquiert par l'exercice.

Faire d'un lourdaus un habile homme, i'ai retranché plusieurs
exemples qui ne sont pas à nostre vsage.

Que le respect de sa Patrie, ie tourne tout cela à nostre air, Page 424.
& n'en prens que le suc.

Le deoir donc de l'historien, ie marquerai en suite, qu'il ne
donne rien à la haine ni à l'amitié, & qu'il fait plus de cas de
la verité, que de tout le reste.

Mais les fictions des Poëtes, i'ai ajousté cela, afin que cela Page 425.
ne trompast personne.

Car i'ayme mieux, dit-il, i'ai acheué ce raisonnement plus
que l'auteur, sans ajouster, qu'il traueille pour la Posterité, par-
ce que ie l'ai desia dit.

On faire quelque harangue, i'ai ajousté cela comme i'ai fait page 426.
diuerſes choses en tout ce discours, aux lieux où il en estoit
besoin.

Que ces periodes, i'ai réuni cela ici de diuers endroits.

Qui estoit le plus grand, cela dit assez que l'autre estoit page 436.
moindre.

Persan, il y a au grec *Lydien*; mais cela faisoit vn mauuais page 437.
son avec *Indien*, & est indifférent.

Dans les deux fleuves, il n'en nomme qu'un, mais l'autre est
sous-entendu, parce qu'on y pèche du poisson, & qu'on s'y

- fournit d'eau douce.
- page 438. *De iour on ne voyoit rien*, c'est à dire aux environs, comme la fuite l'explique.
- Hippogryphe*, j'ai mis ce mot au lieu d'*Hippogype*, d'où sans doute il a esté fait; mais l'autre sonne mal, outre que Griffon est plus beau que Vautour, pour des chimères.
- page 439. *Couverts d'herbes au lieu de plumes*, ie ne dis point, que les plus vistes estoient chargez de laiçtuës, parce que cela n'est desia que trop ridicule.
- page 440. *De la coquille d'un Limasson*, cela est plus ioli que de dire de *Fève*, ou de *Lupin*, outre que Fève vient aussi-tost, & que Lupin est peu connu par le peuple.
- page 444. *Pyronides*, &c. ces noms n'ont rien d'extraordinaire qui merite qu'on en mette l'explication en marge, comme des autres. Les vns signifient feu, esté, embrasement; les autres, nuit, lune, lumiere.
- page 445. *Jusqu'à l'age de vingt-cinq ans*, ie ne dis pas qu'ils sont hommes apres cela, pour ne pas insister sur des saletez, outre que cela s'entend assez.
- page 449. *Coronius fils de Cottyphion*, ie ne mets pas l'explication de ces mots; par ce que cela est ridicule en françois, l'un signifie Cornuille, l'autre Merle, & celui qui est plus haut, signifie, Nuë, Coucou.
- page 450. *Les dents longues & pointues*, les baleines n'ont point de dents, mais c'est ici vne fable.
- Comme des Clochers*, il y a au grec *Phalles*, qui estoient de grans Priapes de bois.
- page 451. *Hérons*, j'ai mis vn oiseau connu.
- page 453. *Il nous fit bonne chere de-ee qu'il auoit*, le particulier est expliqué en suite.
- page 454. *Le reste d'anguille*, ou *les yeux d'anguille*, mais ie l'ai mis ainsi, parce qu'autrement il ne parleroit que de leurs visages.
- Pagourades*, ie n'explique pas ce mot, parce qu'il est contraire à son dessein, c'est vne espèce de Cancere.
- page 455. *Combien sont les Psittopodes*, le grec parle de tous ces peuples, mais ce seroit bien peu, pour l'estenduë qu'il a donnée au país.
- page 456. *Retournerent au combat*, il est mieux de la sorte que de les faire attaquer tout de nouveau.
- page 457. *Pins*, il y a au grec *Cyprés*, mais cét arbre y vient mieux parmi nous, qui ne connoissons point de grans Cyprés, comme l'on fait en Asie.

Tortues.

Tortnès, il y a au grec *esponges*, qui est trop ridicule, aussi bien Page 458.
qu'en suite, ces anches de verre que i'ay ostées.

Le treizième jour, il faut ajouster, qu'elle estoit morte, quoy Page 461.
que cela s'entende assez par ce qui précède.

Deuant nous, i'obmets les distances qui ne seruent de rien. Page 463.

Chaines de roses, ie dis en vn autre endroit, qu'il n'y en a point
de plus fortes en toute l'Isle.

Ariadne, ajoustez *Phédro*, quoy que cela ne soit pas nécessaire. Page 464.

Nous fumes vanis, ie ne marque point le temps, parce qu'il
est inutile.

Marqueté d'ebene, & d'ivoire, il est mieux de la sorte que de Page 465.
mettre *ivoire* tout seul.

Les Temples des Dieux de Rubis & de Diamans, apres auoir
fait les murailles de la ville d'émeraudes, il n'y auoit point d'ap-
parence de faire les Temples des Dieux de Béril qui n'est pas
si précieux, puis ce n'est pas vne pierre assez connue.

D'Eau de senteur, ie le trouue mieux comme cela, que d'hui-
le, puisque c'est pour se baigner, outre qu'il en met des sources
apres.

De boire, & de manger, cela est exprimé plus bas chez l'Au-
teur.

Plusieurs ruisseaux de lait & de vin, leur nombre ne sert de Page 466.
rien, & est fade.

Sereins, il y a au grec *Cygnés*, & *Hirondelles*; mais les vns ne Page 467.
chantent point, & les autres chantent mal; & les Sereins nous
viennent des Isles fortunées, ce qui fait encore quelque beauté;
car c'est là qu'ils croyoient leur Paradis.

Les Stoïciens en sont bannis, il n'est point nécessaire apres cela Page 468.
de parler de Chrysipe qui estoit Stoïcien.

Je n'y vis point d'Académiciens, il y a icy vne raillerie qui
est desia touchée au Dialogue des Sectes, des Philosophes à
Pencan.

Les femmes y sont communes, ie n'ay pas voulu mettre qu'il Page 469.
les caressent deuant tout le monde, ce qui est trop des-honneste.

Encore croit-on qu'il se parjuroit, ie n'ay pas voulu insister da-
uantage sur vne saleté.

Il arriva de nouvelles auantures, il ne sert de rien de marquer Page 470.
le temps.

Leur amour ne pût estre long temps caché, il n'estoit point be-
soin de cela, puisque les femmes y estoient communes.

Ils prirent la nuit, il ne sert de rien de dire s'il se trouua au.

souper ou non.

L'Isle des bien-heureux est exempte de suplices, il est mieux de la sorte, & se raporte à ce qu'il a dit, qu'il n'y avoit que des chaînes de roses.

page 473. *Racines de mauve*, ie croy qu'il fait allusion au Moly.

page 475. *Pour de l'argent*, ie raille sur ce qui a coutume de se pratiquer en semblables occasions.

page 476. *Nous y enyrâmes*, i'ay reietté plus bas ce qui suit.

D'une eau dormante i'ay mis cela au lieu de ce qui est au grec, & *la fontaine des sens*, tout de mesme; & cela y vient mieux si ie ne me trompe.

page 477. *Trente nuits*, il est plus beau ainsi, dans cette Isle, que de compter par iours.

De peur que ce fourbe ne nous enst fait quelque supercherie, i'ay ajoutté cela pour colorer cette action qui est indécente.

page 479. *Des yeux de Cancre*, ie n'ajoute point *des seiches*, parce que cela n'auroit point de grace parmy nous.

page 480. *La Coque*, ie n'ajoute point qu'on la rompit, &c. parce qu'il n'y a delà que trop de fadaïses.

page 481. *La mer bocagere*, i'ay mis en marge la signification grecque, comme ie fais ordinairement quand elle contient quelque obscurité, ou qu'elle n'est pas à nostre usage.

page 482. *Un baston entre les iambes*, cela est plus honneste que ce qui y est, & fait le mesme effet.

page 485. *Le meurtrier du Tyran*, i'ay transposé & akéré diverses couleurs en ces déclamations pour la délicatesse du raisonnement, & la iustesse de la liaison.

L'affection qu'il portoit à son fils, la pensée qui suit, est exprimée sur la fin.

Je suis sur le point, ie diray en suite, *qu'il les a delivrez du mal present, & de la crainte de l'avenir, & qu'il a esté un successeur d'un Tyranie.*

page 487. *Je luy laissay faire à luy mesme une action qui m'ens des-honoré en la faisant*, le reste est expliqué dans la suite.

page 490. *Dira s'en*, i'exprime plus bas qu'il laissa-là son espée pour ce sujet.

page 493. *Indigne de recompense*, on est contraint de rebattre souuent de mesmes mots dans ces declamations, qui est une des choses des plus facheuses de la Traduction; car pour s'en exempter, il faudroit perdre la pensée.

page 495. *Le fils dés-hérité*, il y a au grec *abdiqné*, mais ce mot ne s'en-

tendrait point. & celuy de dés-herité fuffit en plusieurs endroits, & où il ne fuffit pas, i'y ajouste l'autre avec explication.

Il faut préparer auparavant le malade à le recevoir, ie parle Page 508. de la maladie en general, sans m'attacher à la fureur, parce qu'il n'est pas question icy de donner des recettes.

Pour faire voir la foiblesse, &c. i'ay abrégé ce raisonnement Page 509. qui estoit trop long.

Phalaris, i'ay fait cette harangue sous le nom des Députés, Page 512. parce qu'il n'est pas seant de rapporter directement vne longue harangue sous le nom d'un autre, outre qu'il y a plusieurs choses de Phalaris, qui sient mieux en la bouche des autres qu'en la sienne.

Par l'assistance des Dieux, ie l'ay dit en general, parce qu'il Page 514. ne pouoit (sçavoir assurément) si cela venoit d'Apollon; de reste, ie ne rebas point ensuite qu'il auoit dessein de quitter l'Empire, parce qu'il faut passer legèrement sur les choses qui ne sont pas vray-semblables.

C'est condamner, i'abrege vne méchante couleur de dire qu'A- Page 510. pollon eut fait perir le Vaisseau, s'il n'eut pas eue nue du present.

Refuser de presens ni de Victime, ce qui suit, est déjà touché Page 521. dans la harangue.

Alexandre fils de Padoiro, i'exprimeray plus bas sa patrie, page 512. dont l'expression eut esté des-agreable icy.

Vn Oracle portatif, & ambulatorio, ie l'ay mis ainsi parce qu'il Page 516. se pouoit transporter, quoy qu'il ne l'ait pas esté.

Asie, il y a au grec *Cilicie*, Prouince d'Asie. page 531.

Il sçenoit plusieurs beaux secrets de la Medecine, il en allégue Page 532. vn icy; mais il n'est pas question de donner des recettes.

Les Interpretoient, il dit plus bas le contraire, que les Inter- page 533. pretes luy payoient pension, à cause du grand gain qu'ils faisoient.

Car il luy en voulait, i'ay osté vne periode qui empeschoit la Page 534. liaison, mais on la trouuera plus bas.

Et ne laissoit toucher; le mot de *toucher*, n'est pas icy, mais il est ailleurs.

Celui qu'il rendis à Sauerian, ie me contente de dire le sens Page 535. de l'Oracle, sans m'amuser à traduire des galimatias.

L'armée, ou simplement *les troupes* qu'il commandoit, mais page 536. il en fait vn grand Seigneur.

De Paphlagonie, ou plutôt *Paphlagoniens*, car ils pouuoient Page 539. estre de ce pais-là, sans estre enuoyez par ce pais-là.

- page 540. *Mais que celle du Prophète estoit immortelle, l'Oracle qui suit, sera touché ailleurs.*
- page 545. *Esconte maintenant, i'obmets icy vn Oracle qui ne sert de rien.*
- page 546. *Comme ie le haïssais à cause de ses impostures, i'ay tashé de donner quelque couleur à vne extrauagance.*
- page 548. *C'est la Catastrophe, &c. ie passe vne pensée libertine qui est hors de propos icy.*
- page 549. *Venger l'honneur d'Epicure, ses loüanges sont desia exprimées.*
- page 550. *Au son de la flûte, & de la lyre, les particularitez que i'oublie icy, seront retouchées ailleurs.*
- page 554. *Qu'il l'a rendu plus célèbre que sa beauté ni sa valeur, ie ne dis pas que cela a aidé à faire prendre Troye; car cela est fat.*
- page 555. *Qu'ils apelloient Hormus, ou simplement, qu'on appelle.*
- page 556. *Je ne parle point des Orgies, peut-estre qu'il entend parler des mysteres en général, sans toucher particulièrement ceux de Bacchus.*
- page 563. *Et avec cela estre subtil, i'ai ajousté cela de plus bas, afin de parler icy tout d'un temps des auantages de l'esprit.*
- page 573. *Quant aux perfections du corps, celles de l'esprit sont desia exprimées, & i'y ai rejetté ce qui estoit icy.*
- page 574. *Comme il prend de l'Orateur le geste, i'y ai ajousté cela, afin que Mercure eut part icy, en autre qualité que d'Athlète, parce qu'il y en a assez.*
- page 581. *Dioclès soustenoit que non, il y a icy vne distinction d'Eunuque qui n'est pas nécessaire, & ne remient pas à nostre langue.*
- page 587. *Comme Phaëson, la fable en est trop connue pour estre répétée icy.*
- page 596. *Tu l'es donc? il a falu changer la raillerie grecque qui consistoit dans les mots.*
- page 597. *Arcefilas, ou Arctesilas, car Arctos signifie Ours.*
- page 598. *Que en l'aïles trouuer, c'est peut-estre vn reproche de ce qu'il ne se tuoit pas pour le suiure.*
- Ne diriez-vous pas, il y a icy vn Prouerbe grec qui ne se rapporte point à nostre façon.*
- page 599. *Son fils, ie n'en ai exprimé qu'un, parce qu'il n'en fait mention que d'un plus haut.*
- page 601. *Je voudrois qu'il y fust desia, le grec dit que l'Epitaphe fust desia gravée sur son sepulchre, mais on l'eut pû graver même auant sa mort, outre que ce que ie dis, y vient aussi bien.*
- Cerbere m'a mordu, Cerbere y vient mieux que Caron, il n'est*

pas parlé d'un baston au grec, mais l'endroit est corrompu, toutefois il est mieux de dire qu'il boitoit, soit par foiblesse ou autrement, car les Philosophes Cyniques portoient tousiours un baston.

Sans l'escouter, j'ai ajousté cela pour faire grace.

page 601.

Du miel, il y a des gasteaux au miel, mais cela y vient mieux.

Qui n'auoit qu'une main, il vaut mieux mettre, qui estoit sans mains, car Cynegire perdit les deux mains en un combat naval, il auoit d'abord mis la main droite sur un Vaisseau ennemi pour l'arrester, & comme elle lui eut esté coupée, il y mit la gauche, qui lui fut coupée de mesme, de sorte qu'il arresta le Nauire avec les dents.

Catégorie, il signifie en grec accusation.

Dresser un amphitheatre, il est parlé dans l'Icaromenipe d'une Olympie qu'ils vouloient bastir.

Chacun se taisoit. Ou s'arrestoient, sans rien ajouster.

page 601.

S'il se souuient encore, ie ne parle point d'Aristide, ni des fa- bles Milesiennes, parce que cela n'est plus à nostre air, ni à nostre usage.

Page 601.

Sans qu'Iolas mesme me pût soulager, c'est qu'il mettoit le feu aux testes coupées.

Page 601.

Si tost qu'ils denouoient grans & barbus, cela n'estoit point nécessaire à dire d'un Platonicien, puis qu'ils n'estimoient que l'amour honneste, mais l'auteur sous pretexte d'amitié, tasche à introduire le sale amour.

Ce derriere ni trop gros, ni trop petit, l'auteur ajouste quelque chose qui ne se pouuoit pas exprimer honnestement.

Page 601.

Comme pour exhaler son feu, il y vient mieux qu'à ce qui suit.

Page 601.

Soit qu'il se fust précipité. Ou qu'on l'eut.

Après quelque contestation de pari & d'autre, l'auteur dit, que celui-cy tenant la Déesse en sa puissance, l'auoit caressée à la façon des garçons, comme s'il se fust fasché qu'elle eut esté femme, mais ie n'ai pas voulu insister sur des saletés.

Page 601.

Comme s'il eut esté question de disputer le prix aux jeux olympiques, j'ai pris une comparaison qui nous fust connue, & qui n'eust point besoin de commentaires; car autrement elle seroit sans effet; & pour la mesme raison, j'ai mis plus bas Arropage, au lieu d'Elice, qui est un Senat moins connu.

Parlerai-je du plaisir, les coiffures des Dames sont touchées dans l'autre harangue.

Page 601.

S'il est permis à un homme de coups, &c. raisonnement pour

670. REMARQUES SUR LA TRADUCTION DE LUCIEN.
estre plus vif.

page 629. *Pere des myſteres cachez*, ceci eſt tiré du Platonisme, & a du raport à nos myſteres.

Tu as conuert la lumiere de tenebres, ou répandu la lumiere sur les tenebres; car il ſemble que ces choſes ſoient tirées des Hebreux.

page 625. *Viuraient enſemble*, i'ai mis cela pluſtoſt qu'*avec nous*, qui les mangeons.

page 626. *L'autre celeſte & Divin*, il y a ici quelques epithetes myſterieux, dont i'ai touché quelque choſe d'abord.

page 627. *Un réchauf*, ie l'ai ajoûté à cauſe du ſer chaud qui ſuit.

On pour rongir les iones & les léores, ie l'ai tranſporté icy d'ailleurs.

page 628. *Leurs chaiſtes*, &c. Le particulier n'eſtoit pas à noſtre uſage, & en penſant deſcrire de belles parures, on feroit vne eſpouſée de village.

page 629. *Mais oppoſons un peu*, &c. Pour donner de l'aſertion des femmes, il prend l'exemple d'une coquette, & pour faire aimer les garçons, celui d'un honneſte garçon; ſi bien qu'en faiſant le contraire, on renuerſeroit tout ſon raiſonnement. D'ailleurs tout cet amour-là ne va qu'à l'eſtime & à la bien-veüillance, & nullement à ce qu'il pretend; c'eſt pourquoi i'ai dit que ce Dialogue ne pouvoit corrompre perſonne, s'il n'eſtoit deſſa corrompu, outre que le plus ſale en eſt dehors.

Il donne encore le reſte du temps à l'eſtude, ie viens de parler des belles actions de l'antiquité qu'on lui propoſe à imiter.

page 630. *Oreſte, & Pihade*, il confond par tout l'amitié avec l'amour.

page 631. *Comme il faiſoit Alcibiade*, i'ai retranché quelque choſe, non tant parce qu'il eſtoit ſale, que parce qu'il eſtoit ſut, car il ſe voit par la fin, que celui-ci ne défend que l'amour honneſte, à quoi bon donc le faire coucher avec un garçon?

page 633. *Oigné le prix aux ieux Olympiques*, il y a au grec, la bataille de Salamine, mais cela n'eſt, ni li propre au ſujet, ni ſi connu, & par conſequent moins bon pour ſervir d'exemple & de comparaison.

Mourtrant ſplendidement, il n'eſt point neceſſaire de dire, *car il eſtoit ſplendidement*, parce que cela ne ſert de rien au ſujet.

page 634. *Dormois avec luy*, i'adoucis le plus que ie puis les choſes. Du reſte, ce qu'il dit des *Comaſtes* n'auroit point de grace en françois.

Ni que tu tiennes, i'ai eſté au raiſonnement; car le grec ſemble dire le contraire, mais il y a ſaut.



TABLE
DES MATIERES
PLVS CONSIDERABLES
DES DIALOGVES DE LVCIEEN.

A

Abdere.



Ommement les Habitans de cette ville deuinent presque tous Comediens. 406. 407

Abonius.

Où est située cette ville. 526

Achille.

Quels estoient ses regrets pour sa gloire perduë. 172

Accusateurs

Des hommes apres leur mort, quels. 212

Adonis

Par qui rauy à Venus. 85

Comment il lui fut rendu pour moitié. 86

Action

Pour quoy particulièrement honoré aux Jeux Olympiques. 390. 391

Aiax

Comment mourut, & comment Vlyssé fut causé de sa mort. *ibid.*

Alcyon

Quel Oyseau, & l'histoire de sa metamorphose. 53

T A B L E

Alexandre.

Sa harangue en presence de Minos , avec le dénom-
brement de ses Victoires. 164. 165

Avec quel succès. 166

Pourquoy souffroit qu'on l'appellast fils de Jupiter. 167

Comment traitta Aristobule pour luy auoir donné des
louanges excessiues. 411

Comment il rebuta celui qui vouloit faire son image du
Mont Athos. *la mesme.*

Alexandre pourquoy desiroit de retourner en vie apres
sa mort. 424. 425

Alexandre

Ou le faux Prophete. 522

Alphée

Fleuve, de quelle Fontaine amoureux. 121

Ambre

Quelle production. 115

Ambrosie

D'où l'on peut conjecturer qu'elle n'est pas si excel-
lente. 245

Amour.

Combien c'est vne chose libre. 68

Il est traitté de toutes les sortes d'Amours depuis la page
604. *insqu'à la fin.*

Amymone

Comment, & par qui changée en Fontaine. 126

Anacarsis

Quel Philosophe, & où il enseigna. 399. 400

Andromede

Par qui, & comment deliurée du monstre qui la de-
uoit deuorer. 138

Pourquoy elle auoit esté attachée au rocher. *la mesme.*

Annibal.

Contestation de ce Capitaine contre Alexandre, à qui
passerale premier en l'autre monde. 162

Leurs

DES MATIERES.

Leurs harangues deuant Minos.	163. 164
<i>Anthistenes.</i>	
Combien peu d'estat ce Philosophe faisoit de la mort.	196
<i>Antiloque</i>	
Fils d'Amphiaraus, à quoi s'emploioit apres la mort de son pere.	531
<i>Antiochus Soter.</i>	
Sa modestie apres la Victoire.	396
<i>Apis</i>	
Quel Dieu, & quels sont les Sacrifices que l'on luy fait.	248
<i>Apollon</i>	
Pourquoy ne put estre aimé de Daphné.	68
Ce que la Religion attribué à Apollon, & où adoré.	241. 245.
<i>Apparence</i>	
Comment se doit distinguer d'auec la verité.	363
<i>Apprehender</i>	
Que c'est proprement.	269
<i>Arcades</i>	
Pourquoy ne voulurent point receuoir l'Astrologie.	589
<i>Arethuse</i>	
Fontaine quelle, & par qui recherchée.	121
<i>Argent</i>	
Remede à tous maux.	45
<i>Arion</i>	
Quel, & de son auanture.	128
<i>Aristipe</i>	
Quel personnage, & ce qu'il sçauoit faire.	256. 257
Quel estoit le sommaire de sa doctrine.	257
<i>Aristote</i>	
Comment abusa de la bonté du naturel d'Alexandre.	168
<i>Arrian</i>	
Disciple d'Epictete, quel, & ce qu'il a escrit.	523
<i>Arfaces</i>	
Quel personnage, & dequoy se faschoit particuliere	

T A B L E

ment au passage en l'autre monde.	195
<i>Astalaphe</i>	
Quel, & pourquoi l'on le fait naistre de Mars. là mesme.	
<i>Astrologie</i>	
Jugement que fait l'Autheur de l'Astrologie iudiciaire.	
584	
Qui en furent les premiers Inuenteurs.	585
Astrologie défenduë des accusations ordinaires qui se font contre elle.	590
<i>Atheniens</i>	
Combien grands railleurs, & grands Philosophes.	9. 17
<i>Athlètes</i>	
Comment s'apparioient aux Jeux Olympiques.	373
<i>Atis</i>	
Combien chery par la mere des Dieux.	87
<i>Atrée</i>	
En quoi préféré à son frere Thyeste.	587
<i>Ausolique</i>	
Fils de Mercure, pourquoi estimé tel.	587. 588

B

<i>Bacchus</i>	
C omment enfanté.	243
C omment vainquit les Lydiens, Thyrreniens, & Indiens.	558
<i>Bagoas</i>	
Quel, & pourquoi il contrefit l'Eunuque.	582
<i>Balets</i>	
Comparez avec les Tragedies.	560
<i>Bellerophon</i>	
Cōment fut lui-mesme l'instrument de son mal-heur.	345
Pourquoi feint avec vn cheual ailé.	587
<i>Biens</i>	
Quels, & ce qu'il en faut penser.	14

DES MATIERES.

De combien de sortes.	268
<i>Biton</i>	
Quel, & pourquoi heureux.	228

C

C ombien adonnez à l'Astrologie.	586
<i>Caldéens</i>	
<i>Calidoniens</i>	
Pourquoi affligez.	240
<i>Callidemidés</i>	
Parasite, comment mourut.	150
<i>Cambyfès</i>	
Quel, & comment mourut.	231
<i>Caron</i>	
Pourquoi fait tout quitter dans sa barque.	154. 155
<i>Castor</i>	
Et Pollux, combien semblables, & le moyen de les re- cognoistre.	116
Pourquoy ils ne paroissent pas tous deux en mefme temps dans le Ciel.	<i>là mefme.</i>
De quel mestier ils se melloient.	<i>là mefme.</i>
<i>Centaure.</i>	
Belle description du Centaure de Zeuxis.	394
<i>Ceres</i>	
Comment représentée.	312. 313
<i>Chaires</i>	
Comparées à des bieres, & pourquoy.	26
<i>Chaire</i>	
De Professeur disputée entre deux Philosophes.	578. 579
<i>Chiron</i>	
Pourquoy fouhaita la mort.	193
<i>Chryfippe</i>	
Pourquoy ne se fasche point de servir.	262
Quelle estoit sa science.	264. 265

T A B L E

	<i>Ciel.</i>	
Sa description selon Homere.		244
	<i>Cleobis</i>	
Quel, & pourquoi estimé heureux.		228
	<i>Cleon</i>	
En quel sens appellé Promethée.		8. & 9
	<i>Cocconas</i>	
Bisantin quel, & sa vie.		525
	<i>Cœur</i>	
De l'homme pourquoy comparé à vn but.		26. 27
	<i>Colomnes</i>	
D'Hercule, & de Baccus en quel endroit.		435
	<i>Comedie</i>	
Combien & en quoi differente du Dialogue, & s'ils se peuvent allier ensemble.		10. & 11
Vie de l'homme, & qui en est le Poete.		214
Ce qu'il faut pour faire que la Comedie soit bonne.		215
	<i>Connoissance</i>	
De soi-mesme combien necessaire.		142
	<i>Conséquence.</i>	
A qui il appartient de tirer des Conséquences, & ce que c'est.		265
	<i>Corybantes</i>	
Quelles, & leurs folies.		87
	<i>Cour.</i>	
Quelles sont les tourmentes de la Cour, & combien dé- plorable est le sort des Courtisans.		318. 319. & suiv.
	<i>Createur.</i>	
Auantages du Createur sur la creature, selon la doctri- ne de nostre Auteur.		54
	<i>Creation</i>	
De l'homme par Promethée.		60. 61
Son vtilité.		62
	<i>Crefus</i>	
Quel, & les propos qu'il tenoit à Solon.		228

DES MATIERES.

	<i>Ctesias.</i>	
Jugement de son histoire des Indes.		433. 434
	<i>Cupidon.</i>	
Dénombrement des desordres qu'il cause dans le monde.		86. 87
Pourquoy craind Pallas.		97
	<i>Cybelle</i>	
Que fit à son Athys.		244
Où adorée.		245
	<i>Cynique</i>	
Pourquoy absous par Rhadamante.		314
Quels Philosophes selon le sentiment commun.		362. 368
	<i>Cyrus</i>	
Quel, & les prediçons de sa mort.		228. 231

D

	<i>Danaë</i>	
P Ar qui condamnée à estre mise dans vn coffre avec Persée son fils, & iettée dans la mer.		132
Et par qui sauée.		133
	<i>Danaus</i>	
Comment traittoit ses cinquante filles.		125
	<i>Danse</i>	
D'où a pris naissance.		553. 554
Qui fut la premiere qui se plut à cét exercice, & l'en- seigna aux autres.		là mesme.
Comment Iupiter lui doit son salut.		554
Diuers noms & especes de danses.		là mesme.
	<i>Danseur.</i>	
Quelles doiuent estre les parties d'un bon danseur.		562
	<i>Dauphins.</i>	
Pourquoi ils ont tant d'amour pour les hommes.		128
	<i>Décacheter.</i>	
Diuerfes sortes de décacheter des lettres.		531. 532

T A B L E

	<i>Dédale</i>	
Et son fils comment donnerent lieu à la Fable.		587
	<i>Delicats</i>	
Comment punis.		26
	<i>Demea</i>	
L'Orateur pourquoy mal-traitté par Timon.		48. 49
	<i>Democrite</i>	
Pourquoy rioit continuellement, & se mocquoit des hommes.		258. 259
	<i>Demonax.</i>	
Sa naissance, & quelle fut sa conuersation.		592
Ses mœurs, & ses apophthegmes.		593. iusqu'à 604
	<i>Denys</i>	
Le Tyran, pourquoy deliuré de ses peines, & de la chimère.		213
	<i>Des-herité.</i>	
Declamation d'un fils des-herité.		495
	<i>Dessauter</i>	
Que signifie proprement ce terme.		556
	<i>Deuin.</i>	
Ce que les Deuins ont ensemble de commun, est montré au sujet du Deuin Tirefias.		199
	<i>Dialogue.</i>	
Quelle est l'essence du Dialogue.		10
Si l'on le peut vnir avec la Comedie, & quelles sont leurs différences.		là mesme.
	<i>Diane</i>	
Par quels peuples adorée.		245
	<i>Dieux</i>	
Pourquoy adorez sous diuerfes figures d'animaux.		247
	<i>Diogene.</i>	
Iugement de sa vie, & combien different de Mausole.		
		190. 191
Son occupation en l'autre monde.		216
Comment representoit Hercule.		254

DES MATIERES.

Sommaire de sa doctrine.	255
Et quelle beatitude il prêchoit.	<i>là mesme, &</i> 256
<i>Dionysius</i>	
Quel, & comment naquit.	83
<i>Discorde</i>	
Que feit aux nopces de Thetis, & de Pelée.	123. 124
<i>Divination</i>	
Combien sainte au sens de l'auteur & ancienne.	589

E

<i>Egyptiens</i>	
C omment regloient leur année, & de quoy se ser- uoient pour deuiner.	585
<i>Eleusine</i>	
Et ses mysteres, quels.	312. 313
<i>Eloquence.</i>	
Quels sont ses auantages par dessus les autres connoissan- ces, & son idée.	34. & <i>suiv.</i>
<i>Elysées</i>	
Champs de l'Enfer par qui habitez.	214
<i>Empedocle</i>	
Pourquoi appelé Pantouffier, & pourquoi il se precipita dans les flammes du Mont Ethna.	182
<i>Empoule</i>	
Ce que c'estoit.	557.
<i>Endymion</i>	
Comment fait Roy du Globe de la Lune.	438
Origine de la Fable d'Endymion.	587
<i>Enée</i>	
Quel, & pourquoy l'on le fait naistre de Venus.	587. 588
<i>Enfers.</i>	
Quel est le chemin par où l'on descend aux enfers.	219
<i>Epicure.</i>	
Quel personnage, & ce qu'il ayme.	261. 262

T A B L E

<i>Epicuriens</i>	
Quels, selon le sentiment commun.	361
<i>Epiméthée</i>	
Et Prométhée en quoy differens.	11
<i>Eschines</i>	
Quel personnage, & pourquoy particulièrement recherché par Philippe Roi de Macedoine.	6
<i>Escrivains.</i>	
Avis aux Escrivains de l'Histoire.	408. 409. & suiv.
<i>Esculape</i>	
En debat contre Hercule, & pourquoi.	88. 89
Pourquoy dit fils d'une Corneille.	529
<i>Ethiopiens</i>	
Comment surnommez par Homere.	63
En quelle posture ils vont au combat.	557
<i>Etolie</i>	
Pourquoy affligée.	240
<i>Eunuque.</i>	
S'il peut estre admis à la Philosophie.	582
<i>Europe</i>	
De qui fille, & combien aimée de Jupiter.	136
Speçtacle de son rauissement.	137
<i>Exorde</i>	
Quel doit estre selon les regles des bons Orateurs.	16
Preceptes pour l'Exorde des bons Orateurs.	428. 429

F

<i>Fables</i>	
A nciennes, combien pleines d'instruction.	573
<i>Felicité</i>	
Sans resmoins, ce que c'est.	62
Des Philosophes pourquoy chimerique.	351
Comment est un thresor.	356
Felicité en quoi consiste, & par où il y faut arriuer.	378.
379. 380. & suiv.	Femmes.

DES MATIERES.

<i>Femmes.</i>	
Combien peu d'assurance il y a aux paroles des Femmes.	167
Comment veulent estre peintes dans leurs Tableaux.	411
Plantées comme des vignes, dont les parties inferieures n'estoient que leurs troncs.	436
<i>Fer.</i>	
Comment le Fer se peut dire meilleur que l'Or.	230. 231
<i>Festins.</i>	
Combien grande est la liberté dans les Festins, & quelles gens sont ceux qui s'en formalisent.	59
<i>Fèves.</i>	
Pourquoy Pythagore ne mangeoit point de Fèves.	152
<i>Flatteurs.</i>	
Pourquoy pires que ceux qu'ils flattent.	22

G

<i>Galatée</i>	
D 'Où ainsi appelée, & combien amoureuse de Polipheme.	218
<i>Ganymede</i>	
Comment rauy par Iupiter, & fait Dieu.	70
<i>Gelons</i>	
Quels Peuples, & en quel país.	155
<i>Gloire.</i>	
Ce que c'est de la gloire du monde.	172
<i>Gnathon</i>	
Parasite pourquoy mal-traitté par Timon.	45
<i>Graces</i>	
Comment passoient leur temps avec Vulcan dans l'Isle de Lemnos.	91
<i>Grans</i>	
Comment estallent leur folie & leur vanité.	20
Quels maux sont contrains de souffrir ceux qui entrent	

Rrrr

T A B L E

au service des Grans.

317. 318. & *suiv.*

Grecs.

De quoy particulièrement lotiez.	17
Grecs comment gagnez par Alexandre.	170
De qui, & en quel temps ils receurent la cognoissance de l'Astrologie.	586

Guerre.

Comment la Guerre est mere de tout.	407

H

Helene

Q uelle, & de qui elle fut fille.	106
Pourquoy mal - traitée par Protefilas aux enfers.	179

Ellefpont

D'où ainsi appellé.	129

Hercule

En debat contre Esculape.	88. 89
Comment au Ciel & aux enfers.	174. 175

E. erodote

En quoy particulièrement imitable.	389. 390

Heros.

Ce que c'est proprement qu'un Heros.	143

Heureux.

Quels personnages ont particulièrement meritè ce nom.	228

Hippogryphes

Quelles sortes d'animaux, & où rencontrez.	438

Histoire.

Demangeaison d'écrire l'Histoire depuis quel temps.	407

Ce qu'il faut faire pour deuenir bon Historien.	408

Combien l'Histoire est differente de la Poësie.	409

Combien doit estre retenuë dans les loüanges, & quel	

DES MATIERES.

doit estre son but.	410
Comment deuient suspecte.	411. 412
Diuers commencemens d'Histoires. <i>là mesme.</i>	413. & <i>suiv.</i>
Prefaces diuerses & comparaisons.	413. 415
Ce qu'il faut taire, & ce qu'il faut exprimer.	415
Comparaison des mauuais Historiens enrichis depuis la mort de leurs maistres.	415
Termes poetiques combien messeans en l'Histoire.	416
Vnité du caractere combien exactement doit estre gardée.	417
Descriptions trop longues pour l'Histoire. <i>là mesme.</i>	
Histoire en forme de Prophetie.	421
Preceptes pour ceux qui y sont propres, & qui veulent escrire l'Histoire.	423. 424. & <i>suiv.</i>
Quel doit estre le sentiment d'un bon Historien.	425
Quel doit estre son style ses pensées & les sentences.	426
Quel doit estre son exorde.	428. 429
Briuecté & retenué dans les descriptions combien necessaire à l'Histoire.	430
Combien l'Histoire doit estre éloignée du Panegyrique & de la Satyre.	431
<i>Homere.</i>	
Architecture d'Homere, quelle.	226
En quoy peut seruir de regle aux Historiens.	430
<i>Homme.</i>	
De la creation de l'Homme par Promethée, & s'il est plus auantageux aux Dieux qu'il y ait des hommes.	60
Combien grande est l'inuention des hommes.	61
Ce que les Passions font en l'homme, & quelles sont leurs folies.	233. 234
Et combien miserable leur condition.	235
A quoy comparé.	<i>là mesme.</i>
De combien de parties il est composé.	571
<i>Horloges</i>	
D'eau, à quoy anciennement employées.	283. 340

T A B L E

<i>Hormus.</i>	
Quelle sorte de dance estoit ainsi appelée.	355
<i>Hyacinthe</i>	
Comment tué par Mercure & le Zephire.	90

I.

<i>Ieux</i>	
O Lympiques quels , & comment on y aparie les combatans.	372
<i>Indiens</i>	
Pourquoi enyurez dès qu'ils eurent gousté du vin.	14
En quoi redoutables , & comment vaincus par Alexandre.	170
Comment ils adorent le Soleil.	356
<i>Incertitude</i>	
Par qui ordinairement causée.	218
<i>Ino.</i>	
Pourquoi se ietta en bas du Mont Citheron, avec son fils Melicerte.	129
<i>Interest</i>	
Ce que c'est proprement.	265
<i>Io.</i>	
Quelle , & pourquoi transformée en genisse.	69
Comment faite Isis , & la Patrone des Nautonniers.	
<i>là mesme.</i>	
<i>Isle</i>	
Suspendue en l'air , quelle , & comment trouuée.	438
<i>Ismenodore</i>	
Quel personnage , & comment tué.	195
<i>Iunon</i>	
Reproche à Iupiter son peu d'affection, au sujet de Ganymede.	74
Querele Latone , & pourquoi.	93. & 94
Ce qui se dit d'elle par les Poetes.	243

DES MATIERES.

Iupiter

- Comment deliuré par Vulcan de sa fille qu'il portoit en sa teste. 81
 Combien eut de peine à se sauuer des mains de Neptune, de Iunon, & de Minerue, & à l'aide de qui il s'en tira, lors qu'ils le vouloient lier. 109
 Comment déposa son Pere. 242. 243
 Ses diuerfes metamorphoses, & ses dissolutions. *la mesme.*
 Iupiter pourquoy estimé auoir enchainé Saturne. 588

Ixion

- Quel au iugement de Iupiter, & quel à celui de Iunon. 76
 Sa punition concertée entre eux deux, quelle. 77. 78
 Mais non pas si tost executée. *la mesme.*
 Pourquoi chassé de la table des Dieux. 245

L.

Lampes.

- I** Ile des Lampes en quelle contrée. 448

Latone

- Et Iunon en querele. 92. 93

Lettres

- Quels affrons reçoient dans les Cours des Grans. 339. 340

Liberté

- Combien grande dans les Festins, & qu'il n'y a que les fots & les enfans qui s'en formalisent. 59

Louange.

- Quelle doit estre la lotiange. 410

Lucien.

- Idée de sa vie. 1. & 2

- Ses voyages. 6

- Quel personnage, & comment plaide sa cause pardeuant la verité, contre les Philosophes. 280. 281

- Et Relation plus ample de sa vie. 282. 283. & *suin.*

Lune.

- Globe de la Lune, quel país. 438

T A B L E

Lycanthrope.

Ce que c'est. 44

Lycurgue

Legislateur des Lacedemoniens, sur quel modele forma
la Republique. 589

Lydie

Comment conquise par Bacchus. 96

M

Marcomans

P Euples, où logez. 543

Mars

Comment pris couché avec Venus. 94. 95

D'où est venue la Fable de la surprise de Mars avec
Venus. 588

Mausole

Quel, & combien remply de vanité mesme apres sa mort.
190. 191

Megapenthés

Tyran, pourquoy vouloit retourner en la vie. 303

Accusé & condamné. 304

Meleagre.

Quelle fut la cause de sa mort. 240

Melicerte

Quel, & son auanture. 128

Menipe

Quel personnage, & où viuoit. 139

Mercur

Voleur des le maillot. 79

Ses autres qualitez. là mesme.

Pourquoy le plus miserable des Dieux. 112. 113

Merion

Quel, & combien bon danseur. 554

DES MATIERES.

	<i>Merueilles</i>	
De la Nature combien confiderables.		54. 55
	<i>Milon</i>	
Crotoniate, quel, & en quoy recommandable.		227
	<i>Minerue</i>	
Où particulierement adorée.		245
Different entre elle, Neptune, & Vulcan, touchant l'excellence de leur art.		364
	<i>Adinos</i>	
Quel, & pourquoy l'on le fait naistre de Iupiter.		587. 588
	<i>Mifanthrope.</i>	
Pourquoy Timon appelé Mifanthrope.		44
	<i>Momus.</i>	
Pourquoy il trouuoit à redire qu'un Taureau eut les cornes au dessus des yeux.		25
	<i>Monde.</i>	
Comment vont les choses du Monde.		215
	<i>Mort.</i>	
Si la Mort peut estre fouhaitable, pourquoy, & quel sentiment il en faut auoir.		193
	<i>Muses.</i>	
Pourquoy exemptes des traits de Cupidon.		97. 98
	<i>Mufique</i>	
Quelle est celle qui est inutile.		397
Combien profitable, & plaifante.		552. 553

N

	<i>Nature.</i>	
C ombien de contrariété entre les Philosophes pour les choses de la nature.		207
	<i>Nectar.</i>	
D'où l'on peut coniecturer qu'il n'est pas si excellent.		244. 245
	<i>Neptune.</i>	
Different entre Neptune, Minerue, & Vulcan, touchant		

T A B L E

l'excellence de leur art.	364
<i>Nigrinus</i>	
Philosophe Platonicien, quel personnage. 13. 14. & <i>suiv.</i>	
<i>Nirée</i>	
Quelle personne, & l'estime de sa beauté.	192

O

<i>Olympias.</i>	
D 'Où vient la Fable de cette Princesse.	525
<i>Ombres</i>	
Comment accusateurs des hommes apres leur mort.	212
<i>Opiniaftres</i>	
Comment doiuent estre traitez.	359
<i>Or</i>	
Ce que c'est, & les effects.	229
Que le Fer est meilleur que l'Or, Paradoxe.	230. 231
<i>Oracles.</i>	
Combien il y a peu d'affurance aux responses des Oracles.	167
Quelle est la coustume des Oracles.	532
Quel raport ils ont avec l'Astrologie.	588. 589
<i>Oronte</i>	
Quel personnage, & pourquoy il bronchoit encor en passant à l'autre monde.	195
<i>Orphée</i>	
A qui donna les premieres lumieres del'Astrologie.	586
Pourquoy les Grecs placerent sa Lyre dans le Ciel. <i>là mefme.</i>	

P

<i>Pallas</i>	
C omment donne de la crainte à Cupidon.	97
<i>Pan</i>	
Pourquoy cornu, avec vne barbe, vne queue, & des pieds	

DES MATIERES.

pieds de chèvre.	110
<i>Pantomime</i>	
Quel terme, & ce qu'il signifie.	570. 571
Quel il doit estre.	572. 573
<i>Paphlagoniens</i>	
Combien superstitieux.	526
<i>Paris</i>	
Par qui élu iuge entre les trois Deesses.	98. 99
<i>Pasiphaë</i>	
Pourquoy feinte amoureuse d'un Taureau.	587
<i>Passions</i>	
Que font en l'homme.	233
<i>Pauvres</i>	
Comment se doiuent consoler.	140
<i>Pauvreté.</i>	
Combien ses aiguillons sont poignants.	347
<i>Pelée.</i>	
Comment ses nopces furent troublées par la discorde.	123. 124
<i>Pella</i>	
Ville, ou située, & quelle de present.	525
<i>Peripateticien.</i>	
Quelle est la doctrine Peripateticienne.	268
Selon le sentiment commun.	361
<i>Persée</i>	
Comment se garantit de la veuë des Gorgones, & les tua.	134. 135
<i>Phaëton</i>	
Où tomba, & par qui fut enterré.	115
Origine de la Fable de Phaëton.	587
<i>Phalaris</i>	
Harangue des Ambassadeurs de Phalaris aux Prestres de Delphes, pour les obliger de recevoir le Taureau d'airain pour offrande à Apollon.	512. <i>iusqu'à</i> 518
Suite d'un de ces Prestres pour obliger les autres à rece-	511

T A B L E

noir ce present.	519. <i>iusqu'à</i> 521
<i>Pheques.</i>	
Combien ces peuples sont amateurs de la dance.	555
<i>Philiade</i>	
Quel, & pourquoy mal-traitté par Timon.	46. 47
<i>Philippe.</i>	
L'occupation de Philippe de Macedoine en l'autre monde, quelle.	216
<i>Phinées</i>	
Combien incommode par les harpies.	34
<i>Philosophes</i>	
Combien vains & orgueilleux.	139
Et ce qu'ils regrettent souvent.	159
Philosophes anciens, quels à la mort.	185
Philosophes vaincus par Lucien, difference de leurs sectes, & leurs débats pour la primauté.	292. 293
Comment ils sont presque tous faits.	<i>là mesme.</i> & 294
Si les Philosophes sont affranchis de toute la tyrannie des Passions.	358
<i>Philosophie.</i>	
Ses loüanges, & de la liberté qu'elle nous donne.	13. 14
Ancienne, combien incertaine.	205. 206. 207
Où il la faut aller chercher, & comment déchirée.	276.
	277
Pourquoy elle n'est pas tousiours accompagnée de la verité.	<i>là mesme.</i>
Philosophie pourquoy comparée au vin, & si c'est peine perduë d'estudier en Philosophie	379. 380. 381. & <i>suiv.</i>
Qui est-ce qui merite mieux le nom de Philosophe, & quelle est la meilleure Philosophie.	384
<i>Phryxus</i>	
Pourquoy feint aller sur vn belier d'or.	587
<i>Platoniciens</i>	
Quels personnages, & quel estoit leur plus grand défaut.	361. 362. 368

DES MATIERES.

<i>Plutus</i>	
Le Dieu des Richesses, à quelles gens s'addonne plus volontiers.	33
Inuective de Iupiter contre luy, & ses reparties. Va lentement.	<i>là mesme. &</i> 34
Et s'égare aisément.	36
<i>Poëtes</i>	
Combien estimez des Grands.	336
<i>Policrate</i>	
Combien heureux, & quelle fut sa fin.	232
<i>Polypheme</i>	
De qui fut fils, & comment receu de Galatée.	117. 118
Par qui son œil fut creué, & pourquoy.	119. 120
<i>Pomme</i>	
D'or avec son inscription, par qui iettée, & où.	102
<i>Potiers</i>	
De terre, par qui appelez des Prométhées.	9
<i>Priape</i>	
Quel, & comment traitta Bacchus.	111. 112
Quel Dieu chez les Bithyniens.	557
<i>Prométhée</i>	
Quel personnage, & en quel sens les Orateurs font des Prométhées.	8
Et quelques autres.	<i>là mesme. & suiv.</i>
Pourquoy attaché sur le Caucaze.	56. 57
<i>Prophetes.</i>	
Quel estoit l'équipage des anciens Prophetes.	526
<i>Proserpine</i>	
Comment posseda le bel Adonis.	85
<i>Protée</i>	
Comment se peut changer en feu & en eau.	122. 123
Que represente selon les Egyptiens.	557
<i>Protesilas</i>	
Comment tué à la guerre de Troye.	179. 180
Protesilas pourquoy renuoyé au monde.	189
SSSS ii	

T A B L E

	<i>Puissance</i>	
Diuine combien difficile à cognoistre.		53. 54
	<i>Pyrrhon</i>	
Combien extrauagant, & sa doctrine.		268. 269
	<i>Pythagore.</i>	
Philosophie de Pythagore, quelle.		251. 252
	<i>pythagoriciens.</i>	
Quel estoit le vice de ces Philosophes.		361. 362. 368

Q

	<i>Quades</i>	
P. Euples, où logez.		543

R

	<i>Republique</i>	
D. Iuine, & de laquelle tout le monde deuroit souhaiter d'estre Citoyen, quelle.		365. 366
	<i>Riche</i>	
Comment deuiant quelquesfois pauvre.		31. 32
Riches combien miserables pour la pluspart.		34
Ordonnance contre les Riches, quelle.		217
Et comment se verifient dans les enfers.		218
	<i>Roman</i>	
De Lucien, quel.		435
	<i>Rome</i>	
Quelle, & de la vie que l'on y menoit du temps de Lucien.		18. 19
	<i>Rutilianus</i>	
Quel personnage, & combien superstitieux.		535. 536

DES MATIERES.

S

Q	<i>Sacrifices</i> Vels, & combien diuers.	247.248
	<i>Sage.</i>	
	Quel sentiment doit auoir de la vie & de la mort.	192
	Que fait en l'autre monde.	216
	Quel doit estre le veritable sage.	361
	<i>Sagesse.</i>	
	En quoi elle consiste.	363
	<i>Saletho</i>	
	Quel personnage, & comment mourut.	345
	<i>Saliens</i>	
	Prestres pourquoy ainsi appelez.	557
	<i>Satrapes</i>	
	Quelle est l'occupation des Satrapes en l'autre monde.	216
	<i>Saturne</i>	
	Quel & comment se rendit maistre du Ciel.	242
	<i>Sceptique</i>	
	Quelle est cette doctrine.	268
	<i>Science.</i>	
	Quels sont les effets de la Science.	423
	<i>Scipion</i>	
	Pourquoy passe deuant Annibal en l'autre monde.	166
	<i>Sculpture</i>	
	Plustost vn diuertissement honeste qu'vn art.	2
	Son idee.	3
	<i>Scythes</i>	
	Comment domtez par Alexandre.	170
	<i>Seete.</i>	
	Recherche pour scauoir quelle Seete est la meilleure.	361. & suiv.
	<i>Semele</i>	
	Pourquoy consumée par le feu.	83

T A B L E

Sepulchre.

Vanité des Sepulchres parmy les anciens. 237

Signes.

Quel raport ont les Signes celestes avec les Oracles.
588. 589

Socrate.

Raillerie contre ce Philosophe. 57

Quel personnage, & quelle opinion les Atheniens eurent
de luy apres sa mort. 183

Quelle est son occupation en l'autre monde. 216

Quelle estoit sa doctrine. 260

Pourquoi & en quel âge a voulu apprendre la dance. 559

Soleil.

Peuples du Soleil quels. 439

Solon

Quel personnage, & comment il receut Anacarsis. 403
404

Songe.

S'il est à propos de conter des Songes. 7

Sostrate

Sophiste comment & pourquoi deliuré par le iugement
de Minos. 202. 203

Sostrate

Le Philosophe quelle vie menoit, & en quel endroit,
590

Spectacles

Combien doux & charmans. 552. 553

Stoiciens

Quels Philosophes selon le sentiment commun. 362. 368

Syllogisme

Combien subtil ouvrage. 263

DES MATIERES.

T

<i>Tantale</i>	
C omment meurt de soif au milieu d'un lac.	176
Et pourquoy n'estant qu'une ombre, il auoit soif.	177
Pourquoy chassé de la table des Dieux.	245
<i>Taureau</i>	
Pourquoy Momus trouuoit à redire qu'un Taureau eût les cornes au dessus des yeux.	25
<i>Tellus</i>	
Quel personnage, & pourquoy estimé heureux.	229
<i>Thessaliens</i>	
Quel estat faisoient de la dance.	556
<i>Thetis</i>	
Comment ses nopces furent troublées par la discorde.	123. 124
<i>Thrace</i>	
Comment conquise par Bacchus.	96
<i>Thrasycles</i>	
Philosophe pourquoy comparé au Triton & au Borée de Zeuxis.	49 50
Pourquoy mal traité par Timon.	51
<i>Thucydide</i>	
Quel Historien.	431
<i>Thyeste</i>	
D'où l'on a pris occasion de dire qu'il auoit un belier d'or: & en quoi postposé à son frere Atrée.	586. 587
<i>Tillibore</i>	
Brigand quel, & ce qu'il a fait de plus considerable.	523 524
<i>Timon</i>	
Quel personnage & comment deuenu pauvre.	31. & 32
<i>Tiresias</i>	
De qui receut le don de Prophetie.	199

T A B L E

Pourquoi feint masle & femelle.	586
<i>Toxaris</i>	
Comment fit cesser la peste à Athenes.	400
<i>Trophonius</i>	
Quelles singeries l'on faisoit en entrant dans son antre.	143
En quel endroit est son Oracle.	219
<i>Tyran</i>	
Combien de difference entre la vie d'un Tyran, & celle d'un pauvre.	308
Declamation pour le meurtrier d'un Tyran.	485. <i>usqu'à</i>
	495

V

<i>Venus</i>	
C omment surprise avec Mars par l'industrie de son mary Vulcan.	94. & 95
D'où est venue la fable de la surprise de Venus enchaînée avec Mars.	588
<i>Verification</i>	
Des ordonnances comment se fait dans les Enfers.	218
<i>Verité</i>	
Recherchée par Menipe & chez qui.	206. 207. 208
Pourquoi n'accompagne pas tousiours la Philosophie.	279
Et desire tousiours la liberté.	<i>là mesme.</i>
Quelle est vne, & combien difficile à decouvrir.	360. 361
<i>Versé-eau</i>	
Signe du Zodiaque,	74
<i>Vertu</i>	
Combien difficile à obtenir.	207
Où elle habite, & si l'on ne descend iamais, quand on est paruenue à elle.	356
Combien elle a de chemins.	360
En quoi elle consiste.	385
<i>Vie</i>	

DES MATIERES.

Vie

Combien aymée, mesme des pauvres & des vieillards. 197
 Quelle est la meilleure, & celle qu'un honneste homme
 doit choisir. 208. 209. *iufqu'à* 218

Vignes

Qui estoient femmes depuis la teste iufques à la ceinture.
 436.

Vin

Comparaifon du vin avec la Philosophie. 379
 Vin grec coulant dans de grands ruiſſeaux qui arroſoient
 vne Iſle. 436

Vlyſſe

Pourquoy ſe ſeit attacher au mats de ſon Vaiſſeau. 20
 Comment ſ'échappa des embuches de Polipheme, &
 luy creua ſon œil. 119. 120
 Comment fut cauſe de la mort d'Ajax. 200

Vniuerſels

Pourquoy ne ſubſiſte point. 261

Vulcan

Fils de Iunon. 75
 Comment aymé des plus belles Deſſes, & des Graces.
 90. 91.
 Et comment il ſurprit Mars. 95
 Comment deuenu boiteux. 243
 De quoy fut blâmé par Momus, qu'il auoit élu Iuge de
 ſon différent contre Neptune & Minerue. 364

X

Xanthe

F Leue, pourquoy mal-traitté par Vulcan. 131

Y

Yeux

Pourquoy plus fideles que les oreilles. 574
Tttt

TABLE DES MATIERES.

Z

Zamolxis

Dieu des Scythes, & quels sacrifices on luy-faisoit.
400.

Zeuxis

Quelle gloire a remporté de ses Ouvrages, & lesquels en
estoiient les principaux. 394

Fin de la Table des matieres des Dialogues de Lucien.



EXTRAICT DV PRIVILEGE
du Roy.

LE Roy, par ses Lettres patentes données à Paris le 16. Mars 1654. a permis à *Nicolas Perrot, Sieur d'Ablancourt*, de faire imprimer, vendre & debiter en tous les lieux de l'obeïssance de sa Majesté, & par tel Imprimeur ou Libraire qu'il voudra choisir, toutes les versions par luy faites, & qui ont desia esté mises au iour, ensemble celles qu'il pourra faire à l'auenir, tant du Grec, que du Latin; & ce conjointement, ou séparément, chaque Ouvrage en vn; ou plusieurs volumes, en telles marges, en tels caractères, & autant de fois que bon luy semblera, durant vingt ans, à compter du iour que chaque Piece ou volume sera acheué d'imprimer pour la première fois. Avec défenses à toutes personnes d'en rien imprimer, vendre, ny distribuer, sous quelque prétexte que ce soit, sans le consentement de l'Exposant, ou de ceux qui auront son droit; à peine de trois mill liures d'amande, payables sans deport, par chacun des contreuenans, de confiscation des Exemplaires contrefaits, & de tous dépens, dommages & intérêts. A condition de mettre deux Exemplaires de chaque Volume en la Bibliotheque publique de sa Majesté, & vn en celle de Monseigneur Mollé, Cheualier, Garde des Sceaux de France, auant que de les exposer en vente, & que lesdites Lettres seront registrées dans le Liure de la Communauté des Libraires de Paris, suiuant le Règlement, à peine de nullité. Veut sadite Majesté qu'en mettant au commencement ou à la fin de chaque Volume, vn Extrait desdites Lettres, elles soient tenues pour deuëment signifiées, & qu'aux copies d'icelles collationnées par vn de ses Conseillers Secretaires, soy

soit adjoustée comme à l'Original. Nonobstant oppositions ou appellations quelconques, & sans préjudice d'icelles, dont sa Majesté s'est reservé la connoissance, & la renuoye pardeuant les Maistres des Requestes ordinaires de son Hostel, en leur Auditoire du Palais à Paris; comme il est porté plus au long par lesdites Lettres, signées, *Par le Roy en son Conseil*, **CONRART**; & scellées du Grand Sceau de cire jaune, sur simple queue.

Ledit Sieur d'Ablancourt a cédé son droit du Privilège cy-dessus, au Sieur Augustin Courbé, Marchand Libraire à Paris, pour la Traduction des Oeuvres de Lucien; suivant l'accord fait entr'eux le dernier iour de Juin 1654.

Registré sur le Livre de la Communauté des Libraires, le dernier iour d'Auril 1654. suivant l'Arrest du Parlement.

Acheué d'imprimer pour la premiere fois, le dix-septième iour d'Aoust 1654.

Les Exemplaires ont esté fournis.

